
3 1761 04044 6528

ŒUVRES DRAMATIQUES

DE

WILLIAM SHAKESPEARE

VI

ŒUVRES DRAMATIQUES

DE

WILLIAM SHAKESPEARE

Traduction couronnée par l'Académie française
entièrement conforme au texte anglais

PAR

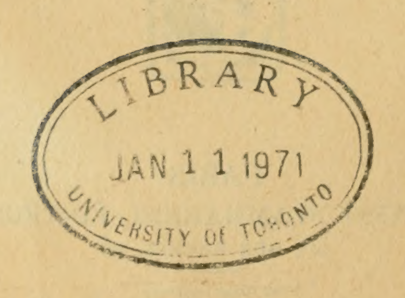
GEORGES DUVAL

TOME SIXIÈME

OTHELLO. — LA TEMPÊTE. — MESURE POUR MESURE. —
CYMBELINE. — PEINES D'AMOUR PERDUES



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26


LIBRARY
JAN 11 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

OTHELLO

LE MORE DE VENISE

Tragédie

INTRODUCTION

Le sujet d'*Othello* est, en partie, emprunté à Giraldi Cinthio, qui avait déjà été traduit en français par Gabriel Chappuys, en l'année 1584, et dont, au temps de Shakespeare, existait une traduction en anglais.

Malone a établi un ordre chronologique des pièces de Shakespeare. Nous le donnons ici, à titre de curiosité :

Première partie du roi Henry VI, 1589.
Deuxième partie du roi Henry VI, 1591.
Troisième partie du roi Henry VI, 1591.
Le Songe d'une nuit d'été, 1592.
La Comédie des erreurs, 1593.
La Sauvage apprivoisée, 1594.
Peines d'amour perdues, 1594.
Les deux Gentilshommes de Vérone, 1595.
Roméo et Juliette, 1595.
Hamlet, 1596.
Le roi Jean, 1596.
Le roi Richard II, 1597.
Le roi Richard III, 1597.
La première partie de Henry IV, 1597.
La seconde partie de Henry IV, 1598.
Le Marchand de Venise, 1598
Tout est bien qui finit bien, 1598.
Le roi Henry V, 1599.
Beaucoup de bruit pour rien, 1600.
Comme il vous plaira, 1600.
Les joyeuses Commères de Windsor, 1601.
Le roi Henry VIII, 1601.
Troïlus et Cressida, 1602.
Mesure pour mesure, 1603.
Le Conte d'hiver, 1604.
Le roi Lear, 1605.
Cymbeline, 1605.
Macbeth, 1606.

Jules César, 1607.
Antoine et Cléopâtre, 1608.
Timon d'Athènes, 1609.
Coriolan. 1610
Othello, 1611.
La Tempête, 1612.
La Douzième nuit, 1614.

La table chronologique de Malone n'est pas définitive. Dans le cours de cet ouvrage nous avons déjà eu l'occasion de rectifier quelques dates. C'est ce qu'il va nous falloir faire à propos de la première représentation d'*Othello*.

Les commentateurs anglais et allemands de Shakespeare ont cru, en effet, que la date de 1611 était la date exacte. Il y a de longues années déjà un érudit vint la contredire. Cet érudit s'appelait Collier.

Il est impossible pour un admirateur de Shakespeare, pour un homme que passionne le seizième siècle anglais, d'écrire ce nom sans le recommander à la postérité, en reconnaissance des services rendus à l'histoire des lettres par celui qui le portait. Qu'était donc M. Collier ? Nous allons laisser à Philarète Chasles l'honneur de vous le présenter :

« Rien ne donne une idée plus juste et plus sèchement précise du théâtre anglais avant Shakespeare, que les trois volumes de G. Payne Collier, intitulés : *History of the english Stage*.

« Ces trois volumes représentent à nos yeux l'*antiquaire* complet. Un grand homme sec, lunettes sur le nez, l'air pincé, flairant un manuscrit, se délectant d'un vieux parchemin, front ridé, tempes dégarnies, fluet et impalpable ; une date plutôt qu'un homme, un chiffre plutôt qu'un vivant ; le docteur Dryasdust de Walter-Scott. Il y en a, comme cela, un par ville d'Europe tant soit peu considérable.

« Imaginez qu'on ne rencontre pas le plus petit mot pour penser, pas une pauvre fleur d'éloquence, pas une misérable digression dans ces trois volumes. Terrible et respectable Antiquaire !

. . . .

. . . .

« Ainsi est fait l'ouvrage de Collier, avec des matériaux dont l'humilité vous étonnerait, avec des papiers de rebut, des chiffons et des bribes que vous et moi nous aurions jetés sous la table, dans le panier fatal. Mais un étonnement plus vif encore, c'est que de tous ces haillons arrangés bout à bout avec une incroyable patience, il résulte non pas une *Histoire de l'art dramatique en Angleterre*, j'entends une histoire philosophique, mais un dépôt d'Archives, auquel rien ne manque pour éclairer ce berceau du théâtre et son progrès dans la Grande-Bretagne ».

Eh bien, c'est Collier qui va nous démontrer l'erreur commise par Malone en assignant à la première représentation d'*Othello* la date de 1611. Il a découvert, en effet, dans les archives de Bridgewater-House, un manuscrit contenant l'énumération des

dépenses faites par lady Derby et sir Thomas Egerton, quand ils reçurent la reine dans leur château de Harefield en 1602. Lisez attentivement :

3 août 1602 : Gratification à quelques dignitaires de la maison de sa Majesté et à divers personnages : L. 66. S. 12. D. 4.

6 août 1602. Rémunération aux bateleurs, acteurs et danseurs, dont 10 livres à la troupe Burbage pour Othello : *L. 64. S. 18. D. 10.*

Malone s'est donc trompé de neuf ans !

Un détail : *Othello* fut créé par Burbage.

PERSONNAGES

LE DOGE de Venise.
BRABANTIO, sénateur.
DEUX AUTRES SÉNATEURS.
GRATIANO, frère de Brabantio.
LUDOVICO, parent de Brabantio.
OTHELLO, le More.
CASSIO, son lieutenant.
IAGO, son enseigne.
RODERIGO, gentilhomme vénitien.
MONTANO, prédécesseur d'Othello dans le gouvernement de Chypre.
UN BOUFFON, au service d'Othello.
UN HÉRAUT.
DESDEMONA, fille de Brabantio et femme d'Othello.
EMILIA, femme d'Iago.
BIANCA, une courtisane, maîtresse de Cassio.
OFFICIERS, GENTILSHOMMES, MESSAGERS, MUSICIENS, MATELOTS, SERVITEURS, ETC.

La scène, au premier acte, à Venise; durant le reste de la pièce, dans un port de mer de Chypre.

OTHELLO
LE MORE DE VENISE
TRAGÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

Venise. Une Rue.

ENTRENT RODERIGO ET IAGO.

RODERIGO.

Ne m'en parle plus ! Je suis désolé, Iago, que toi qui as puisé dans ma bourse comme si ses cordons t'appartenaient, tu aies connaissance de cela.

IAGO.

Par le sang, vous ne voulez pas m'entendre !... Si jamais j'ai rêvé pareille chose, détestez-moi.

RODERIGO.

Tu m'as dit que tu le haïssais.

IAGO.

Méprisez-moi, s'il n'en est pas ainsi ! Trois des hommes les plus importants de la ville sont venus souvent en personne, chapeau bas [1], le solliciter pour qu'il fasse de moi son lieu-

1. *Oft capp'd to him. To cap* veut dire saluer en retirant son chapeau.

tenant, et, par ma foi d'homme, je connais mon prix et ne mérite pas moins que cette place. Lui, n'écoutant que son orgueil, entêté dans ses décisions, les a écartés par des circonlocutions prétentieuses[1], horriblement doublées d'épithètes guerrières. Finalement, il a éconduit ceux qui intercédaient pour moi. *Vraiment*, leur a-t-il dit, *j'ai déjà choisi mon officier*. Et qu'était cet offficier? Un homme ne connaissant que les mathémathiques[2], un Michel Cassio, un Florentin, un gaillard à la remorque d'une jolie femme, qui n'a jamais mené un escadron sur le terrain, aussi incapable de dresser un plan de bataille qu'une fille, ne sachant que la théorie des livres, que n'importe quel consul revêtu de la toge[3] enseignerait aussi bien que lui; un individu dont tout le mérite consiste à parler au hasard. Mais il a été choisi! Et moi que ses yeux ont vu à l'épreuve, à Rhodes, à Chypre, sur d'autres territoires chrétiens et païens, il faut que j'aille contre le vent[4], que je reste en panne, par la faute de ce teneur de livres, de ce calculateur par jetons[5]! C'est lui, le moment venu, qui sera lieutenant, et moi (Dieu bénisse la comparaison!)[6] je demeurerai l'enseigne de sa seigneurie le More[7].

1. ... *with a bombast circumstance. Circumstance* signifie circonlocution. (*Note de Steevens*).
Dans le *Tu Quoque* de Greene :

You put us to a needless labour, sir,
To run and wind about for circumstance,
When the plain word, I thank you, would have serv'd.

2. Iago entend par là un homme qui, par exemple, ne connaîtrait d'un escadron que le nombre d'hommes qu'il renferme.

3. *Wherein the toged consuls*. T. Hanmer propose de lire *council* au lieu de *consul*, et Théobald insiste pour *counsellor*. Venise fut d'abord gouvernée par des consuls, et consul est un mot dont on s'est longtemps servi pour conseiller.

4. ... *Must be be-lee'd*. Terme de marine.

5. ... *this counter-caster*. C'était une habitude de compter au moyen de jetons. Shakespeare y fera encore allusion dans *Cymbeline*: ... *it sums up thousands in a trice*: *you have no true debitor and creditor, but it*; *of what's past, is, and to come, the discharge. Your neck, sir, is pen, book, and counters.*
Aussi dans *le conte d'Hiver* : ... *fifteen hundred shorn, — What comes the wool to? — I cannot do't without counters.*

6. Kelly, dans ses commentaires sur les proverbes écossais, fait observer que quand les Ecossais comparaient une personne à une autre, ils se servaient toujours de cette exclamation.

7. ... *his Moor-ship's ancient*.
Dans le premier quarto on lit :
... *his Worship's* au lieu de *Moor-ship's*.
Dans cette traduction d'*Othello* nous ne signalerons que les principales différences existant entre les textes des quartos et du folio. S'il fallait les indiquer toutes, cela dépasserait les bornes de ce travail et deviendrait, d'ailleurs, fatigant pour le lecteur.

RODERIGO.

Par le ciel, j'aimerais mieux être son bourreau!

IAGO.

Mais il n'y a rien à faire, c'est l'inconvénient du service. On avance par recommandation, par affection, et non d'après l'ancienne méthode où le second héritait du premier. Maintenant je vous fais juge si j'ai quelque raison d'aimer le More.

RODERIGO.

En ce cas, ne demeurez pas sous ses ordres.

IAGO.

Rassurez-vous. Si je demeure sous ses ordres c'est pour servir mes projets. Nous ne pouvons pas être tous les maîtres, pas plus que tous les maîtres peuvent être fidèlement servis. Vous remarquerez beaucoup de ces drôles obséquieux, pliant aisément le genou, qui, exagérant leur platitude, succombent sous le fardeau, comme l'âne de leur maître, rien que pour avoir pitance. Quand ils sont vieux, on les renvoie. Fouettez-moi ces honnêtes serviteurs! Il y en a d'autres qui, empruntant les dehors et les apparences du devoir, n'ont que le souci d'eux-mêmes, ne rendent à leurs maîtres que des semblants de service, s'enrichissent à leurs dépens et, quand ils ont doublé leurs vêtements, se font hommage à eux-mêmes. Ces gaillards-là ont du cœur, et je confesse appartenir à cette catégorie. Monsieur, aussi sûr que vous vous appelez Roderigo, si j'étais le More je ne voudrais pas être Iago. En le servant, je ne sers que moi-même. Le ciel en est témoin, ce n'est ni le dévouement, ni le devoir qui me guident, mais, en le laissant supposer, mon intérêt personnel. Si jamais ma conduite révèle ce qui se passe dans mon âme, tandis que je n'agis que par calcul, je veux

De toutes les pièces de Shakespeare, *Othello* est celle dont le texte offre le plus de difficulté. Il existe sept textes primitifs :
L'in-quarto de 1622.
L'in-folio de 1623.
L'in-quarto de 1630.
L'in-folio de 1632.
L'in-quarto de 1639.
L'in-folio de 1663.
L'in-folio de 1685.
Le regretté M. Alexandre Beljame, auquel nous devons de véritables travaux de bénédictin sur les textes de *Macbeth*, de *Jules César* et d'*Othello*, écrit que, d'après le *Cambridge Shakespeare*, la tragédie d'*Othello* comprend 3.240 vers ou lignes de poésie. « Sur ce nombre, dit-il, 1.590 sont semblables dans tous les textes primitifs ; semblables s'entend non seulement en offrant un sens clair et raisonnable, mais aussi, en se conformant à la grammaire du temps de Shakespeare et, si ce sont des vers, en se conformant aux habitudes rythmiques du temps de Shakespeare ».
Il resterait donc 1.650 vers ou lignes de prose à examiner.

porter mon cœur sur ma manche et le donner à becqueter aux corneilles. Je ne suis pas ce que je parais.

RODERIGO.

Quel heureux sort a l'homme aux grosses lèvres pour réussir ainsi!

IAGO.

Appelez le père[1], réveillez-le. Suivez l'autre, emprisonnez sa joie, proclamez son nom dans les rues. Enflammez les parents[2] et, quoi qu'il vive sous un heureux climat, infectez-le de mouches! Bien que sa félicité soit réelle, accablez-le de vexations si diverses que cette félicité perde son éclat.

RODERIGO.

Voici la maison de son père[3] Je vais appeler à haute voix.

IAGO.

Faites. Avec des accents de crainte et d'affreux hurlements, comme lorsque, par négligence, la nuit, le feu éclate dans des villes populeuses.

RODERIGO.

Holà! Brabantio! Signor Brabantio! Holà!

IAGO.

Réveillez-vous! Holà! Brabantio! Au voleur! Au voleur! Au voleur!

(BRABANTIO, *à une fenêtre*).

BRABANTIO.

Quelle est la raison de ces terribles appels? Que se passe-t-il?

RODERIGO.

Signor, toute vorte famille est-elle à la maison?

IAGO.

Vos portes sont-elles verrouillées?

BRABANTIO.

Pourquoi? Pourquoi demandez-vous cela?

IAGO.

Morbleu! seigneur, vous êtes volé! Pour votre honneur, mettez votre robe! Votre cœur est brisé! Vous avez perdu la moitié de votre âme! A cette heure, à cette heure même, un vieux bélier noir est en train de couvrir[4] votre brebis blanche[5]! Levez-vous, levez-vous! Réveillez les ci-

1. *Call up her father...* Le père de Desdemona.

2. ... *incense her kinsmen.* Les parents de Desdemona.

3. *Here is her father' house.* Nous sommes obligés à ces annotations, nos possessifs ne se féminisant pas de la même manière.

4. ... *tupping you white ewe.* Dans le nord de l'Angleterre un bélier est appelé *tup. (Note de Malone*).

5. ... *You white ewe.* D'après un passage du *O per se O*, de Decker, les mauvais sujets surnommaient les jeunes filles des « brebis blanches ».

toyens qui ronflent, en sonnant la cloche! Autrement le diable va vous rendre grand-père. Levez-vous!

BRABANTIO.

Avez-vous perdu l'esprit?

RODERIGO.

Très révérend seigneur, connaissez-vous ma voix?

BRABANTIO.

Non. Qui êtes-vous?

RODERIGO.

Je m'appelle Roderigo.

BRABANTIO.

Le diable soit de toi! Je t'ai défendu de rôder autour de mes portes. Je t'ai dit une fois pour toutes que ma fille n'était pas pour toi. Et, à pareille heure, dans ta folie, gavé de mangeaille, gris de boisson, tu viens me braver malicieusement et troubler mon repos!

RODERIGO.

Seigneur, seigneur, seigneur, seigneur...

BRABANTIO.

Sois sûr que mon caractère et le pouvoir dont je dispose, pourraient te le faire payer cher.

RODERIGO.

Soyez patient, bon seigneur.

BRABANTIO.

Pourquoi me parles-tu de voleur? Nous sommes à Venise. Ma maison n'est pas une grange.

RODERIGO.

Très grave Brabantio, je viens à vous avec un cœur simple et pur.

IAGO.

Morbleu, seigneur, vous êtes de ceux qui ne servent pas Dieu, quand le diable le leur défend. Parce que nous venons vous rendre service, vous nous prenez pour des rufiens? Votre fille sera saillie par un cheval de Barbarie; vous aurez des petits-fils qui henniront après vous; des coursiers pour cousins et des genêts pour cousins germains.

BRABANTIO.

Quel coquin licencieux es-tu?

IAGO.

Je suis un homme, seigneur, qui vient vous avertir que votre fille et le More sont en train de faire la bête à deux dos[1].

1. *The beast with two backs*. C'est une ancienne expression française que Shakespeare nous a empruntée. Dans le *Dictionnaire des proverbes français* par G. D. (Bruxelles 1710) on lit : Faire la bête à deux dos, faire l'amour ». Dans le *Dictionnaire comique* de le Roux (1750) : « Faire la bête à deux dos, manière de parler qui signifie être couché avec une femme, faire le déduit ». Enfin dans Rabelais : Et

BRABANTIO.

Tu es un drôle!

IAGO.

Vous êtes... un sénateur!

BRABANTIO.

Tu répondras de cela! Je te connais, Roderigo!

RODERIGO.

Seigneur, je répondrai de tout ce que vous voudrez. Mais, je vous supplie de me dire si c'est de votre gré et avec votre consentement (comme je le crois)[1] que votre jolie fille, à cette heure indue de la nuit, s'est mise en route — avec un gardien ni pire ni meilleur qu'un coquin aux gages de tout le monde, un gondolier — pour se livrer aux grossiers embrassements d'un More lascif. Si le fait est connu de vous, si c'est avec votre permission, en ce cas nous vous avons violemment et sérieusement outragé. Mais si vous ne le connaissez pas, c'est vous qui nous aurez outragés à tort. Soyez persuadé que je ne manque pas à toute civilité, au point de rire et de me moquer de votre révérence. Votre fille, si elle a agi sans autorisation a, je vous le répète, gravement désobéi en sacrifiant son devoir, sa beauté, son esprit, sa fortune, ici et partout, à un étranger ridicule et vagabond. Rendez-vous-en vite compte. Si elle est dans sa chambre, ou dans votre maison, livrez-moi à la justice de l'Etat pour vous avoir trompé de la sorte.

BRABANTIO.

Holà! Battez le briquet! Donnez-moi un flambeau! Appelez tous mes gens! L'événement est conforme à mon rêve, et la croyance à sa réalité m'oppresse déjà. De la lumière! De la lumière!

(*Il disparaît de la fenêtre*).

IAGO.

Adieu. Il faut que je vous laisse. Il serait inopportun et dangereux, étant donnée ma situation, d'être appelé en justice (ce qui m'arriverait, si je restais) pour déposer contre le More. L'Etat, je ne l'ignore pas — bien que cela puisse lui attirer quelque réprimande — ne peut pas sans danger se priver de ses services. Il est engagé dans les guerres de Chypre, pour des raisons si graves (raisons qui sont maintenant des faits) que, s'agirait-il du salut de leurs âmes, ils ne pourraient confier leurs intérêts à un autre de sa taille pour mener leurs affaires. C'est pourquoi, bien que je le haïsse

faisaient tous deux souvent ensemble la bête à deux dos joyeusement ». Or, du temps de Shakespeare, existait une traduction de Rabelais.

1. Les mots entre parenthèses ne se trouvent pas dans la première édition, mais dans le folio de 1623.

comme les peines de l'Enfer, étant données les nécessités présentes, je dois arborer le drapeau et le signe de l'affection, d'une affection qui, en effet, n'est qu'un signe. Afin d'être plus sûr de le trouver, faites faire des recherches du côté du *Sagittaire*. J'y serai avec lui. Sur ce, adieu.

(*Il sort*).

(*Entre* BRABANTIO, *suivi de serviteurs portant des torches*).

BRABANTIO.

Le malheur est trop vrai! Elle est partie, et du temps, désormais sans valeur, je n'ai plus à attendre que de l'amertume... Roderigo, où l'as-tu vue?... O malheureuse enfant!... Avec le More, as-tu dit?... Qui voudrait être père, à présent?... Comment as-tu su que c'était elle?... Elle m'a trompé au delà de ce que l'on peut imaginer!... Que vous a-t-elle dit?... Apportez encore des torches... Réveillez tous mes parents... Penses-tu qu'ils soient mariés?...

RODERIGO.

A parler franc, je le crois.

BRABANTIO.

O ciel!... Comment a-t-elle pris la fuite!... O trahison du sang!... Pères, à partir d'aujourd'hui n'ayez plus confiance en vos filles! Vous voyez ce dont elles sont capables!... N'existe-t-il pas des charmes pour abuser la jeunesse et la virginité?... N'avez-vous pas lu, Roderigo, quelque chose comme cela?

RODERIGO.

Si, seigneur.

BRABANTIO.

Qu'on appelle mon frère!... Que ne l'as-tu épousée!... Que les uns aillent d'un côté et les autres de l'autre... Savez-vous où nous pouvons les retrouver elle et le More?

RODERIGO.

Je crois pouvoir mettre la main dessus. S'il vous plaît, prenez une bonne escorte et venez avec moi.

BRABANTIO.

Conduisez-nous. Je visiterai toutes les maisons. S'il le faut je ferai sommation pour qu'on les ouvre... Prenez des armes... J'éveillerai les officiers de nuit... En avant, bon Roderigo... Je vous récompenserai de vos peines.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Une autre rue.

ENTRENT OTHELLO, IAGO ET DES SERVITEURS.

IAGO.

Bien que j'aie tué des hommes dans le métier de la guerre, je me ferais un cas de conscience de préméditer un meurtre. Je manque de méchanceté lorsque, quelquefois, cette méchanceté me serait utile. Neuf ou dix fois j'ai songé à le piquer sous les côtes.

OTHELLO.

Les choses sont mieux comme elles sont.

IAGO.

Il bavardait et parlait contre votre honneur, en des termes si vils et si provoquants, que le peu de bonté qu'il y a en moi s'est difficilement contenu. Dites-moi, seigneur, êtes-vous sérieusement marié ? Soyez bien certain que le Magnifique est très aimé et que sa voix, s'il le veut, peut avoir deux fois l'autorité de celle du doge. Il vous obligera au divorce, ou vous imposera tous les ennuis, tous les châtiments dont la loi, renforcée par sa puissance, pourra disposer.

OTHELLO.

Laissez faire à son dépit. Les services que j'ai rendus au Conseil l'emporteront sur ses plaintes. On ne sait pas encore (et je le proclamerai quand il y aura honneur à s'en vanter), que je descends d'hommes ayant siégé sur des trônes, et que mes mérites peuvent prétendre à la haute situation à laquelle je suis arrivé. Sois-en convaincu, Iago, si je n'aimais pas la gentille Desdemona, je n'aurais pas voulu restreindre, borner ma condition d'homme errant et libre, pour tous les trésors de la terre. Regarde ! Quelles sont ces lumières !

(*Entre* CASSIO, *qui se tient à distance, suivi d'officiers portant des torches*).

IAGO.

C'est le père éveillé, accompagné de ses amis. Vous devriez rentrer.

OTHELLO.

Non. Il faut que l'on me trouve. Mes services, mes titres, la pureté de ma conscience, me montreront tel que je suis. Ce sont eux ?

IAGO.

Par Janus, je ne crois pas.

OTHELLO.

Les serviteurs du doge et mon lieutenant! Bonne nuit, mes amis. Quelles nouvelles ?

CASSIO.

Le doge vous salue, général, et vous demande sur-le-champ[1].

OTHELLO.

De quoi supposez-vous qu'il s'agisse ?

CASSIO.

De quelque chose concernant Chypre, autant que je puisse deviner. C'est une affaire de quelque importance. Cette nuit, les galères ont envoyé une douzaine de messagers qui se suivaient à courte distance. Beaucoup d'entre les consuls se sont levés, réunis, et s'entretiennent avec le doge. On vous a appelé en grande hâte, et comme vous n'étiez pas chez vous, le Sénat a dépêché dans la ville trois députations différentes à votre recherche.

OTHELLO.

Il est heureux que vous m'ayez trouvé. Je vais dire un mot dans la maison et je vous suis.

(*Il sort*).

CASSIO.

Enseigne, que fait-il ici ?

IAGO.

Sur ma foi, cette nuit, il a fait l'abordage d'une caraque[2] de terre. Si la prise est déclarée légitime, il ne s'en dessaisira pas.

CASSIO.

Je ne comprends pas.

IAGO.

Il est marié.

CASSIO.

Avec qui ?

IAGO.

Avec...

(*Rentre* OTHELLO).

Venez, général, voulez-vous?

OTHELLO.

Je suis à vous.

1. *And he requires your haste-post-haste appearance.* A l'époque de Shakespeare, sur les paquets ou les lettres envoyés par des exprès on écrivait : *Haste, post, haste.*

2. La caraque était un bâtiment de grande valeur. De l'espagnol : *caracca.*

CASSIO.

Voici venir une autre députation.

(*Entrent* BRABANTIO, RODERIGO *et des officiers de nuit. Ils portent des torches et des armes*).

IAGO.

C'est Brabantio... Tenez-vous sur vos gardes, général. l vient dans de mauvaises intentions.

OTHELLO.

Holà ! Arrêtez !

RODERIGO.

Signor, c'est le More.

BRABANTIO.

Sus au voleur !

(*Ils dégainent des deux côtés*).

IAGO.

Vous, Roderigo ! Allons monsieur, je suis pour vous.

OTHELLO.

Rentrez vos brillantes épées, la rosée pourrait les rouiller ! Bon seigneur, on obéira mieux à vos années qu'à vos armes.

BRABANTIO.

Méchant voleur, où as-tu recélé ma fille ? Damné comme tu l'es, tu as dû l'enchanter, car je m'en rapporte à tout être de sens, si elle n'avait point été captive dans les chaînes de la magie, jamais une jeune fille, si tendre, si belle, si heureuse, si opposée au mariage qu'elle refusait les plus riches et les mieux frisés de Venise, n'aurait, bravant les moqueries de tous, échappé à ses gardiens pour se réfugier dans le sein noir d'un être tel que toi, fait pour effrayer et non pour plaire[1] ! * J'en appelle au monde entier, il est évident que tu as pratiqué sur elle de mauvais charmes, abusé de sa délicate jeunesse à l'aide de drogues, de minéraux pour exciter ses sens[2]... La chose est probable, elle est palpable*. Conséquemment je t'appréhende et je t'empoigne comme un trompeur, un homme pratiquant des actes prohibés et hors la loi ! Mettez la main sur lui ! S'il résiste, rendez-vous-en maître au péril de sa vie.

OTHELLO.

Bas les armes, vous mes amis et vous les autres ! Si ma réplique était de me battre, je me la serais rappelée sans

1 Les vers entre asthérisques ne figurent pas dans la première édition.

2. On croyait à cette époque à l'efficacité de certaines poudres appelées poudres d'amour Le parlement reprocha à Jeanne Grey d'avoir ensorcelé le roi Edouard IV. à l'aide de potions et d'amoureux charmes. *By strange potions and amorous charmes.*

souffleur... Où voulez-vous que j'aille pour répondre à votre accusation ?

BRABANTIO.

En prison, jusqu'à ce que le temps légal et la procédure te fassent comparaître.

OTHELLO.

Et si j'obéis ? Comment pourra avoir satisfaction le doge dont les messagers sont ici, à côté de moi, et qui doivent me conduire vers lui pour affaire pressante concernant l'Etat ?

UN OFFICIER.

C'est vrai, très digne seigneur, le doge est en conseil et votre noblesse, j'en suis certain, a été convoquée.

BRABANTIO.

Quoi ! Le doge est en conseil ! A cette heure de la nuit ! Emmenez-le ! Ma cause n'est pas sans importance ! Le doge, la plupart de mes collègues, ressentiront l'outrage qui m'est fait comme si c'était leur propre outrage. Si de telles actions se commettaient impunément, des esclaves et des païens deviendraient bientôt nos maîtres !

(*Ils sortent*).

SCÈNE III

La Chambre du Conseil.

LE DOGE ET DES SÉNATEURS SONT ASSIS DEVANT UNE TABLE.

DES OFFICIERS SE TIENNENT A LEUR DISPOSITION.

LE DOGE.

Les nouvelles ne concordent pas assez pour qu'on y ajoute crédit.

PREMIER SÉNATEUR.

En effet, elles se contredisent. Mes rapports disent : cent sept galères.

LE DOGE.

Et les miens cent quarante.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Et les miens deux cents. Mais, quoiqu'ils varient sur le nombre (en pareil cas, lorsque les rapports reposent sur des conjectures, des différences s'observent souvent) tous

confirment, du moins, l'existence d'une flotte turque faisant voiles pour Chypre.

LE DOGE.

Et c'est assez pour se faire une opinion. Une erreur de compte ne doit pas nous rassurer. Il suffit du fait pour qu'on s'en émeuve.

UN MATELOT (*à la cantonade*).

Holà ! Holà ! Holà !

Entre un OFFICIER *avec un* MATELOT.

L'OFFICIER.

Un messager des galères.

LE DOGE.

Eh bien ? De quoi s'agit-il ?

LE MATELOT.

Le Turc appareille pour Rhodes. Je suis envoyé pour l'annoncer au gouvernement de la part du signor Angelo.

LE DOGE.

Que pensez-vous d'un pareil changement?

PREMIER SÉNATEUR.

C'est impossible. La raison se refuse d'y croire. C'est une feinte pout détourner notre attention. Quand on considère la valeur de Chypre pour le Turc, combien Chypre lui importe plus que Rhodes, combien encore elle est moins défendue, tandis que Rhodes est armée; en y réfléchissant, il est impossible que le Turc soit assez maladroit pour abandonner l'île qui a pour lui le plus de prix, et qu'il néglige une attaque aisée, d'un résultat certain, pour aller au-devant d'un danger sans profit.

LE DOGE.

En toute conscience, ce n'est pas Rhodes qu'il vise.

(*Entre* UN MESSAGER).

LE MESSAGER.

Les Ottomans, révérend et gracieux doge, gouvernent droit sur l'île de Rhodes. Ils se sont renforcés en route d'une autre flotte.

PREMIER SÉNATEUR.

C'est ce que je pensais[1]. Combien ont-ils de vaisseaux, selon vous ?

LE MESSAGER.

Trente. Maintenant ils reviennent sur leur route et se dirigent franchement sur Chypre... Le signor Muntano, votre fidèle et vaillant serviteur, se fait un devoir de vous en avertir et vous prie de ne pas douter de la véracité de la nouvelle.

1. Cette réplique n'est pas dans le quarto.

LE DOGE.

Il est donc certain qu'ils en veulent à Chypre. Marius Lucchezi [1] n'est-il pas dans la ville ?

PREMIER SÉNATEUR.

Il est maintenant à Florence.

LE DOGE.

Écrivez-lui de notre part. Recommandez-lui de faire hâte.

PREMIER SÉNATEUR.

Voici venir Brabantio et le vaillant More.

(*Entrent* BRABANTIO, OTHELLO, IAGO, RODERIGO *et des officiers*).

LE DOGE.

Vaillant Othello, nous devons nous employer sans perdre de temps contre l'Ottoman notre ennemi commun [2]. (*A Brabantio*). Je ne vous avais pas vu. Soyez le bienvenu, cher seigneur. Vos conseils et votre aide nous ont manqué cette nuit.

BRABANTIO.

Et à moi, les vôtres. Que votre Grâce veuille me pardonner ; ce ne sont ni mes fonctions, ni le soin des affaires du pays, qui m'ont fait me lever. L'intérêt général m'importe peu. Mon chagrin personnel est d'une nature si impétueuse et si douloureuse qu'il engloutit et submerge les autres soucis, sans cesser pourtant d'être le même.

LE DOGE.

Qu'est-ce qui se passe ?

BRABANTIO.

Ma fille ! Oh ma fille !

UN SÉNATEUR.

Morte ?

BRABANTIO.

Oui, pour moi. Elle a été séduite, enlevée, corrompue par des charmes, des philtres, achetés à des charlatans [3]. Pour

1. Les anciennes copies portent *Lucicos* au lieu *Lucchezi*. La correction a été faite par Steevens et approuvée par Malone.

2. Plusieurs commentateurs se sont demandés pourquoi le Doge confiait les destinées de Venise à un étranger. Les Vénitiens n'employaient que des étrangers dans les guerres. L'historien Contareno, qui fut traduit par Lewkenor en 1599, dit expressément : « Afin d'éviter à notre Gouvernement le danger des entreprises périlleuses, nos ancêtres confiaient le soin de défendre notre pays à des mercenaires étrangers ».

3. Certains critiques anglais et allemands ont taxé le tribunal de Venise de naïveté, sous prétexte qu'il ne devait attribuer aucune importance à une pareille déposition. C'était bien mal connaître la mentalité de l'époque. D'après le Code de Venise, faire boire une potion d'amour était considéré comme un crime. Il existait même une loi intitulée *Dei malefecii et herbarie*, spécialement applicable au cas présent.

qu'une nature s'égare à ce point, quand elle est ni défectueuse, ni aveugle[1], ni boiteuse d'intelligence, il faut que la sorcellerie s'en mêle.

LE DOGE.

Quel que soit celui qui, par ces vilains procédés, a privé votre fille de sa raison et vous de votre fille, vous lirez dans toute sa rigueur le livre sanglant de la loi et l'interpréterez comme il vous conviendra, l'accusé fût-il mon fils.

BRABANTIO.

Je remercie humblement votre Grâce. Voici le coupable : c'est ce More que, par mandat spécial, vous avez appelé ici pour les affaires de l'Etat.

LE DOGE ET LES SÉNATEURS.

Voilà qui nous désole !

LE DOGE, *à Othello.*

Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

BRABANTIO.

Rien, si ce n'est que j'ai dit la vérité.

OTHELLO.

Très puissants, très graves et très révérends seigneurs, mes très nobles et bien-aimés maîtres... que j'aie enlevé la fille de ce vieillard, cela est la pure vérité ; la vérité est aussi qu'elle est ma femme. Voilà exactement mon crime sans atténuation[2]. Je suis rude dans mes paroles, peu habitué au doux langage de la paix[3], car depuis que mes bras ont renfermé une moelle de sept ans, jusqu'à présent, sauf ces neuf dernières lunes, ils n'ont cessé d'employer leur activité dans les camps[4], et dans ce vaste univers il est peu de choses dont je puisse parler excepté de faits de guerre et de batailles. C'est dire que je n'embellirai pas ma cause en la défendant. Cependant, avec votre gracieuse autorisation, je vous dirai telle qu'elle est l'histoire de mon amour et aussi

1. Ce vers manque dans le premier quarto.

2. *The very head and front of my offending.*
Dans Quintilien :
Frons causae non satis honesta est.
Dans le *Tamerlan*, de Marlowe (1590) :
The man that in the forehead of his fortunes
Beares figures of renowne and miracle.
Dans *Troïlus et Cressida* :
So rich advantage of a promis'd glory,
As smiles upon the forehead of this action.

3. *... little bless'd with the set phrase of peace.*
Le folio porte *soft* au lieu de *set.*

4. Il est impossible de rendre la beauté de l'expression anglaise : *in the tented field.* Dans les champs *tentés*, couverts de tentes. Toujours l'adjectivation du substantif.

quelles drogues, quels charmes, quelles conjurations, quels procédés magiques (puisque c'est de cela que l'on m'accuse) j'ai employé pour séduire sa fille.

BRABANTIO.

Une jeune fille timide, d'un esprit si calme, si paisible, qu'à tout propos elle rougissait! En dépit de sa nature, de ses jeunes années, de son pays, de sa réputation, de tout, elle serait devenue amoureuse d'un homme dont la vue lui faisait peur! Il faudrait avoir le jugement faussé, imparfait, pour estimer la perfection capable de se révolter ainsi contre toutes les lois de la nature, sans qu'elle ait cédé aux pratiques rusées de l'enfer. J'affirme donc qu'il a employé quelque mixture dont l'influence agit sur le sang, ou quelque liqueur préparée à cet effet.

LE DOGE.

Assurer n'est pas prouver. Il faut opposer des témoignages plus certains, plus évidents, que de légers soupçons ou de pauvres vraisemblances.

PREMIER SÉNATEUR.

Parlez, Othello. Avez-vous, par quelques moyens indirects, violents, subjugué et empoisonné l'amour de cette jeune fille? Ou cela arriva-t-il par la prière et les belles paroles que le cœur adresse au cœur?

OTHELLO.

Je vous supplie d'envoyer chercher la dame qui est sur le *Sagittaire* et de lui permettre de s'expliquer sur mon compte devant son père. Si, dans son récit, vous trouvez quelque chose à me reprocher, non seulement retirez-moi votre confiance, la place que je vous dois, mais que votre sentence dispose de ma vie.

LE DOGE.

Qu'on aille chercher Desdemona.

OTHELLO.

Enseigne, conduisez-les. Vous la trouverez plus facilement.

(*Iago et des gens de la suite sortent*).

Avant qu'elle vienne, aussi franchement que je confesse au ciel les fautes de mon sang, j'expliquerai à vos augustes oreilles comment j'ai aimé cette dame et comment je m'en suis fait aimer.

LE DOGE.

Parlez, Othello.

OTHELLO.

Son père m'aimait, m'invitait souvent, me questionnait sur l'histoire de ma vie, année par année, sur les batailles, les sièges auxquels j'ai assisté, les dangers que j'ai courus.

Je les lui racontai, depuis l'époque où j'étais enfant, jusqu'au moment où il m'interrogeait. Je lui fis le récit d'aventures désastreuses, d'accidents émouvants, sur terre et sur mer : comment il s'en fallut de l'épaisseur d'un cheveu [1] que je succombasse sur la brèche; comment je fus pris par d'audacieux ennemis, vendu comme esclave, racheté, et autres incidents de mes voyages. Il était question de vastes cavernes, de déserts, de fondrières, de rochers, de montagnes dont la cîme touchait le ciel, et ainsi de suite. Sans compter des histoires de Cannibales qui s'entre-dévcrent, d'anthropophages, d'hommes dont la tête est au-dessous des épaules [2]. A entendre ces choses, Desdemona prenait un sérieux plaisir. Si les affaires de la maison l'obligeaient à s'absenter, elle se hâtait de revenir pour, d'une oreille avide, dévorer mes paroles. Observant cela, je saisis une heure favorable, et trouvai le moyen de l'amener à me prier instamment de lui faire le récit complet de mes aventures, récit qu'elle n'avait entendu que par fragments, mais avec une attention soutenue. J'y consentis. Il m'arriva souvent de lui faire verser des larmes, quand je lui parlais des malheurs dont avait souffert ma jeunesse. L'histoire terminée, elle m'èn récompensa par un monde de baisers, jurant que tout cela était étrange, plus qu'étrange, digne de pitié; qu'elle aurait préféré ne pas entendre mon récit, mais qu'au lieu de faire d'elle une femme elle aurait voulu que le ciel en fît un tel homme. Elle me remercia, me dit que si j'avais un ami qui l'aimât, je n'avais qu'à lui apprendre à raconter mon histoire pour qu'elle s'en éprît aussitôt. Un tel encouragement me décida à parler. Elle m'aimait pour les dangers que j'avais affrontés; je l'aimai pour la pitié qu'ils éveillaient en elle. Voilà les seuls procédés magiques dont je me sois servi. La voici, invoquez son témoignage.

(*Entrent* DESDEMONA, IAGO *et des gens de la suite*).

LE DOGE.

Je crois qu'un tel récit aurait également séduit ma fille [3] ... Brave Brabantio, prenez mieux cette affaire. Les

1. *Of hair-breadth.*

2. Il est question d'hommes ayant la tête au-dessous des épaules dans les voyages de Mandeville qui furent publiés à l'époque de Shakespeare. Raleigh fait allusion aux mêmes monstres dans sa *Description de la Guyane*, publiée en 1596. Shakespeare y reviendra dans la *Tempête.*

3. Il faut dire, qu'à l'époque de Shakespeare, des récits de cette nature étaient l'objet de toutes les conversations. On ne s'entretenait que de voyages et les histoires du Nouveau Monde faisaient fureur.

hommes sont mieux défendus par des armes brisées, que par leurs mains désarmées.

BRABANTIO.

Je vous prie d'écouter ce qu'elle va dire. Si elle confesse avoir été de moitié dans cet amour, que la destruction s'abatte sur ma tête, plutôt qu'on me voie blâmer cet homme!... Approchez, noble dame. Apercevez-vous dans toute cette noble compagnie celui à qui vous devez le plus d'obéissance?

DESDEMONA.

Mon noble père, j'aperçois ici que mon devoir est partagé. Je vous dois la vie et l'éducation, deux raisons qui me commandent de vous respecter. Vous êtes le seigneur de mon devoir et je suis votre fille. Mais voici mon époux, et cette même soumission que ma mère vous montra en vous préférant a son père, j'entends la montrer au More, auquel j'appartiens.

BRABANTIO.

Que Dieu soit avec vous!... Je n'ai plus rien à dire... Plaise à Votre Grâce, de s'occuper maintenant des affaires de l'Etat... J'aurais mieux fait d'adopter un enfant que de mettre celle-ci au monde! Avance, More. Je te donne de tout mon cœur ce que je t'aurais refusé de tout mon cœur, si tu ne l'avais déjà... (*A Desdemona*). En ce qui vous concerne, mon joyau, je me réjouis du fond de l'âme de n'avoir pas d'autres enfants. Ta faute m'aurait appris à les tyranniser et à leur mettre des entraves... J'ai fini, monseigneur.

LE DOGE.

Laissez-moi parler comme vous parleriez vous-même, et prononcer une sentence qui soit comme le degré, la marche, qui permette à ces amants de regagner votre faveur. Quand il n'y a plus de remède, les maux sont passés; il suffit de voir le pire qui nous inquiétait naguère. Pleurer un malheur qui n'existe plus, est le meilleur moyen d'en attirer un autre. Quand on ne peut garder ce qu'on vous prend, la meilleure façon de se moquer du sort est de lui opposer la patience. Le volé qui sourit, vole le voleur; tandis que celui qui dépense une douleur inutile, se vole lui-même.

BRABANTIO.

Alors que le Turc nous vole Chypre! Nous n'aurons rien perdu, aussi longtemps que nous pourrons en rire! Il reçoit bien les avis, celui qui, en les écoutant, n'en tire que des préceptes nouveaux de consol tion. Les sentences sucre et fiel, si sucre et fiel qu'elles soient, sont équivoques. Les mots ne sont que des mots. Je n'ai jamais entendu dire qu'on pût

pénétrer dans un cœur brisé en passant par l'oreille[1]. Je vous supplie humblement de procéder aux affaires de l'Etat.

LE DOGE.

Le Turc avec de puissants préparatifs se dirige sur Chypre. Othello, vous connaissez bien les moyens de défense de la place. Bien que nous ayons à Chypre un représentant dont la compétence est indiscutable, l'opinion, souveraine maîtresse des choses, vous désigne par son suffrage. Il faut donc vous résigner à obscurcir l'éclat de votre nouvelle fortune en tentant une expédition plus difficile et plus hasardeuse.

OTHELLO.

Très grands sénateurs, la tyrannie de l'habitude a fait pour nous, de la couche dure et d'acier de la guerre, un lit de plumes de choix[2]. C'est dans la rudesse des travaux que je retrouve mon ardeur naturelle. Je me charge de combattre les Ottomans. En revanche, très humblement incliné devant votre gouvernement, je demande qu'on prenne envers ma femme des dispositions convenables, qu'on lui accorde une préséance, un revenu, un train, en rapport avec sa naissance.

LE DOGE.

Elle peut aller chez son père.

BRABANTIO.

Je ne l'entends pas ainsi.

OTHELLO.

Moi non plus.

DESDEMONA.

Ni moi. Je ne demeurerai pas chez lui, de peur que ma vue excite sa colère. Très gracieux doge, veuillez prêter une bienveillante attention à mes explications et laissez-moi trouver dans votre réponse un aide qui protège ma faiblesse.

LE DOGE.

Que désirez-vous, Desdemona ?

DESDEMONA.

Que j'aie aimé le More au point de vouloir vivre avec lui, la

1. *That the bruis'd heart was pierced through the ear.*
La phrase a donné lieu à de nombreuses discussions. Warburton, Reynolds, Steevens, Malone, ont chacun émis une opinion, en accumulant des citations. Nous avons traduit mot à mot, convaincu d'avoir rendu l'idée de Shakespeare.

2. *My thrice-driven bed of down.*
Un lit *driven* est un lit composé de plumes choisies, c'est-à-dire qui ont été triées de façon que les lourdes soient séparées des légères. (*Note de Johnson*).

violente façon dont j'ai affronté les tempêtes de la destinée peut le trompetter au monde. Mon cœur est soumis à la qualité de mon époux. J'ai vu le visage d'Othello à travers ses mérites et sa vaillance. Si donc, chers seigneurs, je suis laissée en arrière, comme un papillon de paix [1], tandis qu'il ira guerroyer, on désunit les motifs qui me l'ont fait aimer et sa chère absence me sera lourde à supporter Laissez-moi partir avec lui.

OTHELLO.

Consentez-y, seigneurs! Je vous en supplie, ne contrariez pas sa volonté! Je te prends à témoin, ô ciel, je ne demande pas cela pour flatter mes appétits, calmer l'ardeur de la jeunesse, pour ma satisfaction purement personnelle [2], mais pour répondre à son désir. Le ciel garde vos bons cœurs de supposer que je négligerais d'aussi sérieuses, d'aussi graves affaires, parce qu'elle serait à mes côtés. Non! Si les jeux volages de Cupidon ailé devaient efféminer mon esprit, mes yeux [3], et mes doux passetemps corrompre et entacher mon devoir, que les ménagères fassent un chaudron de mon heaume et que les plus indignes outrages se coalisent contre ma réputation!

LE DOGE.

Décidez entre vous si elle restera ou si elle suivra. L'affaire qui nous occupe réclame la plus grande hâte et votre promptitude doit y répondre. Vous partirez cette nuit.

DESDEMONA.

Cette nuit, monseigneur!

LE DOGE.

Cette nuit.

OTHELLO.

De tout mon cœur.

LE DOGE.

A neuf heures du matin, nous nous retrouverons ici.

1. *A moth of peace.*

2. *In my distinct and proper satisfaction;*
Ce n'est point à des pages, mais à des volumes que ce vers a donné lieu. Dans les anciennes copies on lit : *defunct* pour *distinct*. Théobald se demande avec raison, pourquoi Othello, en pleine passion, laisserait supposer que son ardeur est éteinte. Warburton cherche à expliquer que par *defunct*, Othello entend parler d'ardeur ranimée par son amour. Tyrwhitt ergote. Tollet propose *defenct*. Henley insiste pour *defunct* avec une interprétation nouvelle: Othello entendrait qu'il n'est plus de la première jeunesse; qu'il est *declin'd into the vale of years*. Malone est d'avis qu'il faut lire: *disjoint*. Les commentateurs allemands ne le cèdent en rien aux commentateurs anglais. Jadis M. Beljame nous a indiqué le sens que nous avons donné à notre traduction.

3. *My speculative and active instruments.*

Othello, laissez un officier, il vous remettra votre commission et toutes les marques de qualité et de respect auxquelles vous avez droit.

OTHELLO.

S'il plaît à Votre Grâce, je laisserai mon enseigne, un homme de l'honnêteté et de la loyauté duquel je réponds. C'est lui qui escortera ma femme et me remettra tout ce qu'il conviendra à Votre Grâce de me faire parvenir.

LE DOGE.

Soit. Bonne nuit à chacun. (*A Brabantio*). Noble seigneur, si la vertu renferme tout en elle-même, vous avez un gendre qui est encore plus beau qu'il n'est noir.

PREMIER SÉNATEUR.

Adieu, brave More! Traite bien Desdemona.

BRABANTIO.

Regarde-la, More, si tu as des yeux pour voir. Elle a trompé son père, il est possible qu'elle te trompe.

(*Le Doge, les sénateurs, les officiers, etc., sortent*).

OTHELLO.

Je réponds de sa fidélité sur ma vie!... Honnête Iago, je te confie ma Desdemona. Je t'en prie, dis à ta femme de se mettre à sa disposition et amène-les au moment opportun. Venez, Desdemona. Je n'ai qu'une heure à te consacrer, c'est-à-dire à t'aimer, et à te parler de choses d'intérieur. Le temps est notre maître.

(*Othello et Desdemona sortent*).

RODERIGO.

Iago...

IAGO.

Que dis-tu, noble cœur?

RODERIGO.

Que crois-tu que je vais faire?

IAGO.

Te coucher et dormir.

RODERIGO.

Je vais me noyer incontinent.

IAGO.

Si tu fais pareille chose, je ne t'aimerai plus jamais. Tu es un sot.

RODERIGO.

Ce qui est sot, c'est de vivre, quand vivre devient un tourment; il faut mourir alors que la mort est notre médecin.

IAGO.

Misérable que tu es! Voilà quatre fois sept ans que je

considère le monde; depuis que je suis capable de distinguer un bienfait d'une injure, je n'ai jamais trouvé un homme qui sût s'aimer. Avant de dire que je voudrais me noyer pour l'amour d'une prostituée[1], j'aurais changé ma forme humaine contre celle d'un babouin.

RODERIGO.

Que faire? J'avoue qu'il est honteux d'être pris de la sorte, mais je n'ai pas le courage de me corriger.

IAGO.

Le courage? Une figure! Il dépend de nous-mêmes d'être ceci ou cela. Nos corps sont nos jardins, et nos volontés en sont les jardiniers; de telle sorte que si nous voulons planter des orties ou semer des laitues, piquer de l'hysope et arracher du thym, le garnir d'une sorte d'herbes ou l'orner de plusieurs, le stériliser par la paresse ou le cultiver par le travail, cela dépend absolument du pouvoir, de l'absolue autorité de nos volontés. Si la cervelle de notre vie n'avait pas le plateau de la raison pour contrebalancer celui de la sensualité, notre tempérament, la bassesse de notre nature, nous conduiraient à des conclusions absurdes. Mais nous possédons la raison, pour calmer nos fureurs, les tentations de notre chair, nos désirs effrénés. D'où je conclus que ce que vous appelez amour, n'est qu'une greffe ou un scion.

RODERIGO.

C'est impossible!

IAGO.

Simplement une débauche de sang, une permission de la volonté. Allons, sois un homme. Se noyer? On noie les chats et les petits chiens aveugles. J'ai fait profession d'être ton ami, et j'avoue être attaché à ton mérite avec des câbles d'une solidité à toute épreuve. Jamais je ne pourrai mieux t'être utile qu'à présent. Remplis ta bourse, suis ces guerres, change ta physionomie avec une barbe d'emprunt. Mais, je te le répète, remplis ta bourse. Il est impossible que Desdemona demeure longtemps éprise du More... Remplis ta bourse... Ou que le More continue de l'aimer... Le début a été subit, la séparation sera de même... Mais, remplis ta bourse... Les Mores sont inconstants... Mets beaucoup d'argent dans ta bourse... Le plat qui lui semble à cette heure aussi succulent que des caroubiers, lui paraîtra bientôt amer comme la coloquinte. Quant

1. ... *of a Guinea-hen.* Mot à mot, d'une poule de Guinée. C'est ainsi, qu'en terme d'argot, on désignait autrefois une prostituée. Dans *Albertus Wallenstein* (1640):

... Yonder's the cock o' the game,
About to tread you Guinea-hen; they're billing.

à elle, il faudra qu'elle le change contre un plus jeune. Lorsqu'elle se sera rassasiée de son corps, elle s'apercevra de l'erreur de son choix... Elle doit changer, c'est fatal. Donc, mets de l'argent dans ta bourse... Si tu veux te damner, choisis un moyen moins brutal que la noyade... Prends tout l'argent que tu pourras... Si la sainteté de serments fragiles échangés entre un Barbare errant et une Vénitienne rusée, n'est pas chose trop aride pour mon intelligence et toutes les tribus de l'enfer, tu feras son bonheur. Donc, beaucoup d'argent. La peste soit de ta noyade! Tu as autre chose à faire. Mieux vaudrait être pendu après avoir satisfait ton désir, que noyé sans l'avoir conquise.

RODERIGO.

T'engages-tu à soutenir mes espérances, si je m'en tiens à cette conclusion?

IAGO.

Tu peux compter sur moi. Va, prends de l'argent. Je te l'ai souvent dit, et te le répète pour la centième fois : je hais le More. Ma cause me tient au cœur; la tienne aussi. Unissons-nous pour nous venger de lui. Si tu peux le faire cocu, ce sera pour toi un plaisir et pour moi une satisfaction. Le temps renferme bien des événements qui suivront leurs cours. En route [1] ! Munis-toi d'argent. Nous reparlerons de cela demain. Adieu.

RODERIGO.

Où nous rencontrerons-nous demain matin?

IAGO.

Chez moi.

RODERIGO.

J'y serai de bonne heure.

IAGO.

Va-t'en. Adieu. Tu m'entends, Roderigo?

RODERIGO.

Que dites-vous?

IAGO.

Qu'il ne soit plus question de noyade, n'est-ce pas?

RODERIGO.

Je n'y pense plus. Je vais vendre toutes mes terres.

IAGO.

Va et adieu. Mets assez d'argent dans ta bourse.

1. *Traverse!* Ancien terme de commandement militaire. Ainsi dans la deuxième partie de *Henry IV*. Bardolphe dit : « *Hold, wart, traverse; thus, thus thus* ».

(*Roderigo sort*[1]).

Voilà comment je fais toujours ma bourse d'un sot. Je gaspillerais l'expérience que j'ai acquise si je dépensais mon temps avec un pareil idiot, autrement que pour mon amusement et mon profit. Je hais le More. On dit au dehors qu'il a rempli mon office d'époux entre mes draps. J'ignore si cela est vrai, mais il me suffit d'un soupçon pour que j'agisse comme d'après une certitude. Il a pour moi de l'estime; le projet que je nourris à son endroit n'en sera que plus facile à exécuter. Cassio est l'homme qu'il me faut. Voyons. Il s'agit de prendre sa place et de donner libre carrière à ma vengeance. Une double coquinerie... Comment? Comment? Réfléchissons. Attendre quelque temps et abuser l'oreille d'Othello en lui disant que Cassio est trop familier avec sa femme. Cassio a des allures, des dispositions à la flatterie, qui peuvent le faire suspecter. Il est fait pour rendre les femmes infidèles. Le More a une nature franche et ouverte; il croit les gens honnêtes, pour peu qu'ils le paraissent. Il se laissera conduire par le nez aussi facilement qu'un âne. Je le tiens!... Mon plan est conçu!... L'Enfer et la nuit vont apporter cette monstrueuse conception à la lumière du monde!

(*Il sort*).

1. Dans le folio, après la réplique: « Tu m'entends, Roderigo? » on lit simplement:

RODERIGO.

Je vais vendre toutes mes terres.

Et dans le quarto de 1622:

IAGO.

Va-t'en. Adieu. Tu m'entends, Roderigo?

RODERIGO.

Que dites-vous?

IAGO.

Plus de noyade n'est-ce pas?

RODERIGO.

Je n'y pense plus.

(*Roderigo sort*).

IAGO.

Va. Adieu. Prends assez d'argent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Un port de mer à Chypre.

ENTRENT MONTANO ET DEUX GENTILSHOMMES.

MONTANO.

De ce cap que distinguez-vous en mer?

PREMIER GENTILHOMME.

Rien. Les vagues sont trop élevées. Il est impossible d'apercevoir une voile entre le ciel et l'eau.

MONTANO.

Il me semble que le vent a parlé haut à terre. Jamais plus forts ouragans ont secoué nos créneaux. S'ils sont déchaînés ainsi sur mer, quelle charpente de chêne, attaquée par de pareils paquets d'eau, aura pu garder la mortaise? Que va-t-il en résulter?

DEUXIÈME GENTILHOMME.

La dispersion de la flotte turque. Pour peu qu'on se tienne sur le rivage écumant, les flots grondeurs paraissent frapper les nuages; la lame secouée par le vent, haute, monstrueuse, semble projeter son eau jusqu'à l'Ourse brûlante et vouloir éteindre les satellites du pôle immuable. Je n'avais pas encore vu une telle agitation sur les flots en courroux.

MONTANO.

Si la flotte turque n'a pas cherché un refuge dans une baie, ils seront tous noyés. Il est impossible qu'elle tienne la mer.

(*Entre un troisième* GENTILHOMME).

TROISIÈME GENTILHOMME.

Des nouvelles, seigneurs! Nos guerres sont terminées. La tempête a si bien malmené les Turcs qu'ils renoncent à leur projet. Un noble vaisseau de Venise a assisté au naufrage et au désastre de la plus grande partie de leur flotte.

MONTANO.

Comment! C'est vrai?

TROISIÈME GENTILHOMME.

Le navire est au port. Un bâtiment de Vérone. Michel Cassio, le lieutenant du vaillant More, Othello, a abordé. Le More lui-même est en mer, et se dirige sur Chypre, chargé de pleins pouvoirs.

MONTANO.

J'en suis enchanté. C'est un gouverneur capable.

TROISIÈME GENTILHOMME.

Le même Cassio — tout en exprimant sa joie touchant les pertes turques — semble inquiet et prie pour le salut du More, car ils ont été séparés par une violente tempête.

MONTANO.

Que le ciel exauce sa prière! J'ai servi sous le More, et c'est un soldat dans toute l'acception du mot. Allons sur la plage, autant pour voir le vaisseau qui vient d'atterrir, que pour diriger nos regards du côté du brave Othello, aussi loin que la mer et le bleu des airs se confondent.

PREMIER GENTILHOMME.

Allons. On attend d'autres arrivants à chaque minute.

(*Entre* CASSIO).

CASSIO.

Remerciements au vaillant de cette île guerrière qui rend ainsi justice au More. Puisse le ciel le défendre contre les éléments, car je l'ai perdu sur une mer dangereuse!

MONTANO.

Monte-t-il un bon vaisseau?

CASSIO.

Son bateau est solide et son pilote possède une expérience éprouvée, c'est pourquoi je ne perds pas espoir.

VOIX AU DEHORS.

Une voile! Une voile! Une voile!

(*Entre un autre* GENTILHOMME).

CASSIO.

Quel est ce bruit?

QUATRIÈME GENTILHOMME.

La ville est déserte. Sur le bord se tiennent des groupes de gens qui crient : Une voile!

CASSIO.

Quelque chose me dit que c'est le gouverneur.

(*On entend des décharges de mousqueterie*).

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Ils font des salves d'honneur. Ce sont des amis, en tout cas.

CASSIO.

Je vous en prie, monsieur, voulez-vous aller voir ce qui se passe et nous dire ce qui est arrivé?

DEUXIÈME GENTILHOMME.

J'y vais.

(*Il sort*).

MONTANO.

Brave lieutenant, votre général est-il marié?

CASSIO.

De la plus heureuse façon. Il a épousé une fille qui défie la description et l'inconstante renommée; qui échappe aux traits de la plume; qui, dans la création, peut passer pour parfaite. Eh bien? Qui est arrivé?

(*Rentre le second* GENTILHOMME).

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Un certain Iago, enseigne du général.

CASSIO.

Il a eu la plus favorable, la plus heureuse traversée. Les tempêtes, les vagues, les vents hurleurs, les écueils, les bancs de sable, les traîtres embusqués pour arrêter la nef innocente, ont, comme s'ils avaient le sentiment de la beauté, oublié leur nature destructive et laissé passer saine et sauve la divine Desdemona.

MONTANO.

Qui appelez-vous ainsi?

CASSIO.

Celle dont je parle est le capitaine de notre grand capitaine, laissée sous la garde du sire Iago, et dont le débarquement est en avance de sept jours sur nos suppositions. Jupiter, protège Othello[1] et gonfle sa voile de ta

1. « Je n'ai pas le moindre doute, dit Malone, que cette absurdité incombe, non pas à notre poète, mais au Maître des Divertissements?

Le premier Maître des Divertissements de la reine Elisabeth fut Thomas Benger, qui obtint sa patente le 18 janvier 1560-1. Son successeur, Edmond Tilney, obtint la sienne, en dépit de John Lily, qui la sollicitait, le 24 juillet 1579. Ce fut un privilège qu'il conserva jusqu'à sa mort, c'est-à-dire jusqu'à l'année 1610. Durant une cinquantaine d'années, l'office de Maître des Divertissements fut considéré comme une place enviable. On s'inscrivait à l'avance. La preuve en est la nomination à ce poste, par Jacques I[er], du neveu de Tilney, sir George Buc, « au cas où son oncle serait obligé d'abandonner son poste pour cause de résiliation ou de forfaiture ». Sir George Buc, succéda à Tilney, au mois de novembre 1610 et demeura en place jusqu'à l'année 1621. Obligé de résilier, pour raison de mauvaise santé, il céda ses pouvoirs à Sir John Astley, qui les repassa à Sir Henry Herbert, lequel demeura à son poste jusqu'à 1642.

C'est donc Edmond Tilney qu'il faudrait rendre responsable de l'évocation de Cassio.

Ajoutons que la situation de Maître de Divertissements rapportait

puissante haleine, afin qu'il pare cette baie avec son grand navire, qu'il palpite d'amour dans les bras de Desdemona, qu'il donne un nouveau feu à nos esprits éteints et apporte la joie dans Chypre! Regardez!

(*Entrent* DESDEMONA, EMILIA, IAGO, RODERIGO, *et des gens de la suite*).

Le trésor du navire a mis le pied sur le rivage. Habitants de Chypre, agenouillez-vous!... Salut à toi, Dame! Que la grâce du ciel soit devant toi, derrière toi, à tes côtés, qu'elle t'environne!

DESDEMONA.

Je vous remercie, vaillant Cassio. Quelle nouvelle de mon seigneur?

CASSIO.

Il n'est pas encore arrivé. Je ne sais qu'une chose : il se porte bien et sera bientôt ici.

DESDEMONA.

J'ai peur... Comment vous êtes-vous quittés?

CASSIO.

La lutte entre la mer et les cieux nous a séparés.

(*On crie au dehors : Une voile! Une voile! Salves de mousqueterie*).

Ecoutez! On annonce une voile!

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Ils saluent la citadelle. C'est encore un ami!

CASSIO.

Allez aux nouvelles.

(*Un gentilhomme sort*).

Brave enseigne, vous êtes le bienvenu. (*A Emilia*). Soyez la bienvenue, madame. Que votre jalousie, brave Iago, ne s'émeuve pas de mes manières. J'ai été élevé à donner ces sortes de preuves de courtoisie.

(*Il embrasse Emilia*).

IAGO.

Si elle était, à votre égard, aussi généreuse de ses lèvres, qu'elle l'est, au mien, de sa langue, vous en seriez bientôt rassasié.

DESDEMONA.

Elle n'a pas dit un mot.

IAGO.

Elle parle trop. C'est mon impression quand j'ai envie de dormir. Devant votre Seigneurie, je l'avoue, elle met un peu sa langue dans son cœur et ne murmure qu'en pensée!

au début dix livres par an. C'était donc, comme on peut en jugers une place essentiellement honoraire. Sir George Buc obtint 100 livre,. et, à partir de ce moment, la place fut de plus en plus rémunérée,

EMILIA.

Vous avez peu de raison de parler ainsi.

IAGO.

Allons, allons, vous êtes des peintures hors de chez vous, des carillons dans les salons, des chats sauvages à la cuisine, des saintes quand vous avez envie de mal faire, des diables si on vous offense, des flâneuses dans vos ménages, et des ménagères au lit[1].

EMILIA.

Fi ! Vous nous calomniez[2] !

IAGO.

Si ce n'est pas la vérité, je suis un Turc. Vous vous levez pour perdre votre temps et ne travaillez qu'au lit.

EMILIA.

Je ne vous chargerai point du soin de mon éloge.

IAGO.

Et vous aurez raison.

DESDEMONA.

Que dirais-tu de moi, si tu avais à prononcer le mien?

IAGO.

O ! gentille dame, gardez-vous-en ! Je ne suis qu'un censeur.

DESDEMONA.

Allons, essaie... Quelqu'un est allé au port, n'est-ce pas ?

IAGO.

Oui, madame.

DESDEMONA.

Je suis inquiète, mais je donne le change en paraissant le contraire. Allons, comment ferais-tu mon éloge ?

IAGO.

J'y réfléchis ; l'inspiration tient à ma caboche, comme la glu à la frisure ; il faut arracher la cervelle et le reste. Mais ma muse est en mal d'enfant et la voilà qui accouche :

1. On trouve des pensées aussi peu galantes dans l'*Art de la Poésie* de Puttenham (1589) :

« Le rôle des femmes est quadruple. Elles sont des mégères à la cuisine, des saintes à l'église, des anges à table et des singes au lit ».

Dans une pièce de Middleton : *The Spaniard's Night-walk* (1602) :

« D'après ce qu'on dit de vous, vous seriez des saintes à l'église, des anges dans la rue, des diables dans la cuisine, et des singes dans vos lits ».

La galanterie des hommes, à cette époque, était toute relative et n'avait de comparable que l'immoralité des femmes.

2. Dans le quarto, on a oublié d'indiquer à qui appartenait cette réplique. Malone la donne à Desdemona. Nous avons préféré la donner à Emilia.

Si une femme est belle et spirituelle,
Il faut profiter de sa beauté et se servir de son esprit.

DESDEMONA.

Belle louange! Et si elle est laide et spirituelle?

IAGO.

Si elle est laide et si elle a de l'esprit,
Elle trouvera un blanc-bec qui conviendra à sa laideur.

DESDEMONA.

De mal en pis!

EMILIA.

Et si elle est belle et bête?

IAGO.

Quand une femme est belle, elle n'est jamais bête,
Car sa bêtise ne l'empêche pas d'avoir un héritier.

DESDEMONA.

Ce sont de vieux paradoxes, pour faire rire les sots dans les maisons d'ale. Quelle misérable éloge feras-tu de celle qui est laide et bête?

IAGO.

Il n'y a pas de femme si laide et si bête
Qu'elle ne puisse lutter de malice avec les belles et les spiri-
[tuelles.

DESDEMONA.

Quelle épaisse ignorance! Ce sont les pires que tu louanges le mieux! Quel éloge ferais-tu d'une femme tout à fait méritante? D'une femme dont le mérite aurait assez d'autorité pour que la méchanceté elle-même lui rendît hommage?

IAGO.

La femme qui a été toujours jolie et jamais vaine;
Qui, pouvant parler à volonté, n'en a jamais abusé;
Qui, n'ayant jamais manqué d'or, a gardé sa raison;
Qui a contenu son désir en disant : MAINTENANT, JE PEUX;
Qui, étant en colère, et pouvant aisément se venger,
A maîtrisé sa colère et contenu son déplaisir;
Qui n'a jamais manqué assez de sagesse
Pour échanger une tête de morue contre une queue de saumon;
Qui, ayant une idée, l'a gardée pour elle;
Qui, voyant une suite de galants, n'a pas regardé derrière elle;
Cette femme-là est une créature, si jamais pareille créature a
[existé...

DESDEMONA.

Bonne à quoi?

IAGO.

A allaiter des sots et à consigner de la petite bière.

DESDEMONA.

O conclusion boiteuse et malade !... Ne le prends pas pour professeur, Emilia, bien qu'il soit ton mari !... Qu'en dis-tu, Cassio ? N'est-ce pas le plus brutal et le plus licencieux des conseillers?

CASSIO.

Il parle rudement, madame, étant plus soldat qu'érudit.

IAGO, *à part.*

Il la prend par les mains... Il lui parle à l'oreille... Une toile d'araignée aussi mince suffira pour prendre une grosse mouche comme Cassio. Oui, souris-lui.., Va toujours... Je t'attraperai au piège de ta courtoisie... Vous dites vrai... C'est bien cela, en vérité... Si de telles fadaises vous coûtent une lieutenance, il eût mieux fallu pour vous ne pas baiser si souvent vos trois doigts, comme vous allez le faire encore, pour montrer votre galanterie... Très bien... Bien baisé ! Une excellente amabilité, sans doute. Vous portez encore vos doigts à vos lèvres ! Je voudrais qu'ils fussent pour vous autant de canules !... [1]

(*Trompettes au loin*).

Voici le More. Je reconnais l'accent de ses trompettes.

CASSIO.

C'est bien lui.

DESDEMONA.

Allons à sa rencontre pour le recevoir.

CASSIO.

Le voici qui vient.

(OTHELLO *et gens de la suite*).

OTHELLO.

O ma belle guerrière !

DESDÉMONA.

Mon cher Othello !

OTHELLO.

Ma stupéfaction égale mon contentement, à la pensée que vous m'avez précédé ici. O la joie de mon âme ! Si à chaque tempête devait succéder un tel calme, les vents pourraient souffler jusqu'à ce qu'ils aient réveillé la mort ; ma barque escalader des collines de mer, hautes comme l'Olympe, pour retomber de toute la distance qui sépare le ciel de l'enfer ! Mourir en ce moment serait le comble du bonheur, car je crains, si grande est la satisfaction de mon âme, que l'avenir inconnu ne m'en réserve plus de pareille !

1. *Clysters-pipes.*

DESDEMONA.

Fasse le ciel, au contraire, que notre amour et notre félicité s'accroissent en même temps que nos jours !

OTHELLO.

Amen, douces puissances du ciel ! Je ne peux pas exprimer mon contentement ! Il m'étouffe ! C'est trop de joie ! (*L'embrassant*). Encore ! Encore ! Que ce soit toute la dissonance que nos cœurs élèvent entre nous !

IAGO, *à part.*

Vous êtes à l'unisson à présent, mais je briserai les cordes qui font cette harmonie, aussi vrai que je suis un honnête homme !

OTHELLO.

Allons au château... J'apporte des nouvelles, amis. La guerre est terminée ; les Turcs sont noyés. Comment vont nos vieilles connaissances de cette île ?... Doux miel, on va vous disputer à Chypre. J'y ai trouvé beaucoup d'affections. O ma douce amie, je passe d'un sujet à l'autre, et j'extravague de plaisir !... Je t'en prie, cher Iago, va au port, débarque mes coffres et amène le pilote à la citadelle. C'est un brave et son mérite est digne de respect... Viens, Desdemona. Encore une fois quelle joie de se retrouver à Chypre !

(OTHELLO, DESDEMONA *et les gens de la suite sortent*).

IAGO.

Viens me retrouver de suite au port. Approche. Si tu es un vaillant ; si, comme on le prétend, les gens de basse extraction, étant amoureux, acquièrent une noblesse au-dessus de leur nature, écoute-moi. Cette nuit, le lieutenant veille au corps de garde... D'abord, il faut te dire ceci : Desdemona en est éprise.

RODERIGO.

Eprise de lui ? Ce n'est pas possible !

IAGO.

Mets ton doigt sur ta bouche, ainsi, et que ton cœur s'ins truise. Remarque avec quelle violence elle a d'abord aimé le More, rien que pour ses fanfaronnades et les fantastiques mensonges qu'il lui débitait. L'aimera-t-elle longtemps pour ses vantardises ? Ton cœur n'est pas assez naïf pour le croire. Son œil a besoin d'être charmé ; quel plaisir aurait-elle à regarder le diable ? Quand le sang est rendu lourd par l'acte de la jouissance, pour l'enflammer à nouveau, lui redonner une nouvelle ardeur, il faut que l'amant soit séduisant, qu'il existe une sorte de sympathie d'années, de manières, de beautés, qui manque au More. Ces condi-

tions requises n'existant pas, sa délicate tendresse se trouvera abusée; elle commencera à ressentir du dégoût, puis détestera, haïra le More. Alors elle cédera aux avertissements de la nature qui la poussera à faire un second choix. Ceci accordé (et c'est aussi clair qu'infaillible), qui se tient sur l'échelon de la fortune plus haut que Cassio? C'est un coquin tournant à tous les vents, dont la conscience se contente d'affecter des semblants d'homme bien élevé pour mieux satisfaire ses vices et ses tendances les plus secrètes. Nul n'est plus désigné que lui ; un fripon sans consistance, subtil, saisissant au bond l'occasion, capable de faire croire à des qualités bien qu'il n'en possède aucune. Un coquin diabolique ! Jeune, d'ailleurs, et beau, ayant tous les avantages requis pour attirer les regards des sots, conquérir des cœurs inexpérimentés. Une peste absolue! Or la dame a déjà jeté son dévolu sur lui.

RODERIGO.

Je ne peux croire cela d'elle. Elle est remplie de qualités angéliques.

IAGO.

La queue de la figue! Le vin qu'elle boit est fait de grappes. Si elle avait été angélique, jamais elle n'aurait aimé le More. Un angélique pudding! N'as-tu pas vu comment elle jouait avec sa main? Tu n'as pas remarqué cela ?

RODERIGO.

Si. Mais ce n'était que de la politesse.

IAGO.

Du libertinage! J'en lèverais la main. C'est l'index, l'obscur prologue de toute une série de pensées libidineuses. Leurs lèvres étaient si proches que leurs haleines se confondaient. Vilaines pensées, Roderigo! Quand de pareilles réciprocités ont frayé le chemin, le maître exercice n'est pas loin, non plus la conclusion charnelle! Pish!... Laissez-moi vous diriger. Je vous ai fait venir de Venise. Vous veillerez cette nuit; je vous donnerai la consigne. Cassio ne vous connaît pas. Je me tiendrai près de vous. Trouvez une occasion d'irriter Cassio, soit en parlant très haut, soit en violant la discipline, soit par quelque autre moyen que l'occasion vous fournira.

RODERIGO.

Bien.

IAGO.

Il est violent et se met vite en colère. Il peut même arriver qu'il vous frappe de son bâton. Provoquez-le au besoin, afin qu'il en vienne là. Ce sera pour moi l'occasion de soule-

ver une mutinerie parmi ceux de Chypre, dont le ressentiment ne sera calmé que par la destitution de Cassio. Vous serez moins éloigné de vos désirs par les moyens que je mettrai à leur disposition, et j'aurai profitablement écarté l'obstacle qui s'oppose à notre succès.

RODERIGO.

C'est entendu, si je puis saisir le moment opportun.

IAGO.

Je te le garantis. Viens tout à l'heure à la citadelle. Il faut que j'aille chercher les bagages dont il a besoin. Adieu.

RODERIGO.

Adieu.

(*Il sort*).

IAGO.

Que Cassio l'aime, je le crois. Qu'elle l'aime, c'est possible, tout le fait supposer. Le More — bien que je ne puisse le souffrir — est d'une nature stable, aimante, pleine de noblesse et, j'ose le penser, se conduira envers Desdemona comme le meilleur des époux. Mais Desdemona, je l'aime aussi. Ce n'est pas absolument le désir qui me pousse (quoique par aventure, je sois capable de commettre un si grand péché), mais l'envie de satisfaire ma vengeance, car je soupçonne le More luxurieux d'avoir sailli à ma place. C'est une pensée qui, comme un poison minéral, me ronge à l'intérieur. Rien ne peut, ou doit contenter mon cœur, avant que nous soyons quittes. Femme pour femme ; ou éveiller chez le More une jalousie si vive que la raison ne puisse y remédier. Pour cela — si ce pauvre imbécile de vénitien, que je tiens à l'attache[1] pour qu'il ne chasse pas trop vite, se laisse mener, j'empoigne Michel Cassio par les rognons[2], j'abuse grossièrement le More sur son compte (car je crains que Cassio ait aussi mis mon bonnet de nuit), et le More me remercie, me donne des preuves d'amitié, me récompense, pour avoir fait de lui un âne incomparable, troublé sa paix et son bonheur au point qu'il en devienne fou. Tout cela est encore confus. On ne voit jamais une coquinerie de face, que lorsqu'elle est à l'œuvre.

(*Il sort*).

1. ... *whom I trash. To trash* est une expression de chasse qui signifie attacher un poids au cou d'un chien, quand son allure est plus vite que celle de ses compagnons. (*Note de Steevens*).

2. ... *on the hip.*
Expression de lutteur.

(*Note de Johnson*).

SCÈNE II.

Une Rue.

Entre UN HÉRAUT, portant une proclamation.
La foule le suit.

Le Héraut.

C'est le bon plaisir d'Othello, notre noble et vaillant général. Des nouvelles étant arrivées concernant la complète perdition de la flotte turque, que tous participent au triomphe: les uns dansant, d'autres allumant des feux de joie, chacun se livrant à l'amusement, aux réjouissances qui lui conviennent. Car, outre ces bonnes nouvelles, on célèbrera aujourd'hui ses noces. Voilà quel est son bon plaisir qu'il fait proclamer. Toutes les offices sont ouvertes, depuis l'heure présente de cinq heures, jusqu'à ce que l'horloge ait sonné onze fois. Le ciel bénisse l'île de Chypre et notre noble général Othello.

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

L'intérieur du château.

Entrent OTHELLO, DESDEMONA, CASSIO
et des gens de la suite.

Othello.

Bon Michel, veillez à la garde cette nuit. Montrons qu'il faut savoir se contenir dans la joie.

Cassio.

Iago a reçu des ordres. Néanmoins, j'irai personnellement surveiller la garde.

Othello.

Iago est le plus honnête des hommes. Bonne nuit, Michel. Demain, à la première heure, venez causer avec moi... (*A*

Desdemona). Mon cher amour, l'acquisition faite, il faut en tirer les bénéfices que nous n'avons encore touchés ni l'un ni l'autre.

(*Othello, Desdemona et les gens de la suite sortent*).
(*Entre* IAGO).

CASSIO.

Soyez le bienvenu, Iago. Il nous faut rejoindre notre poste.

IAGO.

Pas encore, lieutenant. Il n'est pas dix heures. Notre général ne nous a renvoyés de bonne heure que par amour pour sa Desdemona. Ne l'en blâmons pas. Il n'a pas encore folâtré avec elle la nuit et c'est un morceau pour Jupiter.

CASSIO.

La plus exquise des femmes.

IAGO.

Et, je le garantirais, réjouissante.

CASSIO.

En vérité, une fraîche et délicate créature.

IAGO.

Quel œil elle a ! Il bat la chamade de la provocation.

CASSIO.

Un œil agaçant, et pourtant, très modeste.

IAGO.

Quand elle parle, il sonne le boute-selle de l'amour.

CASSIO.

C'est, en effet, une perfection.

IAGO.

Que le bonheur soit dans leurs draps ! Venez, lieutenant, j'ai une cruche de vin. Il y a dehors une paire de galants Chypriotes qui seraient bien aises de boire à la santé du noir Othello.

CASSIO.

Pas cette nuit, mon cher Iago. J'ai une très pauvre et très malheureuse cervelle pour boire. Je voudrais que la politesse inventât une autre façon de se réjouir.

IAGO.

Ils sont nos amis. Rien qu'une coupe. Je boirai pour vous.

CASSIO.

Je n'ai bu qu'une coupe cette nuit, encore y avais-je mis de l'eau, et voyez quel changement cela a opéré en moi. C'est une infirmité regrettable, et je ne veux pas éprouver davantage ma faiblesse.

IAGO.

Voyons ! C'est une nuit de réjouissance. Les galants le désirent.

CASSIO.

Où sont-ils ?

IAGO.

Ici, à la porte. Appelez-les, je vous prie.

CASSIO.

J'y vais. Mais contre mon gré.

(*Cassio sort*).

IAGO.

Si je peux lui faire avaler une coupe, après celle qu'il a déjà bue cette nuit, il sera aussi querelleur et agressif que le chien de ma jeune maîtresse. Or, mon faible idiot, Roderigo, à qui l'amour a presque mis la cervelle à l'envers a, cette nuit, porté des rasades de la profondeur d'un pot à Desdemona, et il est de garde. Quant aux trois gaillards de Chypre — nobles esprits gonflés dont l'honneur se tient belliqueusement en garde, les véritables querelleurs de cette île guerrière — je les ai excités cette nuit en leur faisant boire des coupes débordantes, et ils sont de garde aussi. Au milieu de cette bande d'ivrognes je vais encourager Cassio à commettre quelque action qui puisse jeter l'émoi dans l'île. Mais les voici qui viennent. Pourvu que les conséquences qui vont s'ensuivre confirment mes espérances, mon bateau voguera facilement, avec vent et marée.

(*Rentrent* CASSIO, MONTANO *et des gentilshommes*).

CASSIO.

Par le ciel, ils m'ont déjà fait boire !

MONTANO.

Bien peu, sur ma foi. Pas plus d'une pinte, aussi vrai que je suis soldat.

IAGO.

Holà ! Du vin !

(*Chantant*).

Et faites-moi claquer la canette [1];
Et faites-moi claquer la canette.
Un soldat est un homme.
La vie est brève,
Il faut que le soldat boive du vin !
Du vin !

(*On apporte du vin*).

CASSIO.

Par le ciel, une excellente chanson !

IAGO.

Je l'ai apprise en Angleterre, où, en vérité, on boit ferme !

1. Mesure de vin.

Votre Danois, votre Allemand, votre Hollandais au ventre qui tombe... A boire ! Holà !... Ne sont rien à côté de votre Anglais !

CASSIO.

Votre Anglais est-il donc si expert en l'art de boire?

IAGO.

Il vous boit avec facilité quand votre Danois est déjà mort ! Il n'a pas besoin de suer pour renverser votre Allemand ! Il fait vomir votre Hollandais, avant qu'on n'ait rempli le pot renouvelé !

CASSIO.

A la santé de notre général !

MONTANO.

Ça me va, lieutenant. Je vais vous faire raison !

IAGO.

Oh ! douce Angleterre !

Le roi Stéphane était un digne compagnon,
Ses culottes ne lui coûtaient qu'une couronne.
Il les trouvait trop cher de six pence
Et il appelait son tailleur... un coquin !
C'était une personne de grand renom,
Et tu es de basse extraction.
C'est l'ivrognerie qui ruine le pays,
Prends donc ton vieux manteau sur toi[1].

Holà ! du vin !

CASSIO.

Voilà une chanson plus exquise que l'autre !

IAGO.

Voulez-vous la réentendre ?

CASSIO.

Non, je tiens pour indigne de son poste celui qui se conduit de la sorte... Le ciel est au-dessus de tout... Il y a des âmes qui doivent être sauvées et il y a des âmes qui ne le doivent pas.

IAGO.

C'est vrai, brave lieutenant.

CASSIO.

En ce qui me concerne... sans vouloir offenser le général, ou quelque homme que ce soit, j'espère être sauvé.

1. Ces couplets sont tirés d'une vieille chanson, qui se trouve dans un recueil intitulé : *Reliques de l'ancienne poésie.*
Greene y fait allusion dans son pamphlet : *Quip for an Upstart Courtier* :
« *King Stephen wore a pair of cloth breeches of a noble a pair, and tought them passing costly* ».

IAGO.

Moi aussi lieutenant.

CASSIO.

Oui, mais, avec votre permissson, pas avant moi... Le lieutenant doit être sauvé avant l'enseigne... Ne parlons plus de cela. Revenons à nos affaires... Pardonnez-nous nos péchés!... Messieurs, occupons-nous de nos affaires. Ne croyez pas, messieurs, que je sois ivre!... Ceci est mon enseigne... Ceci est ma main droite et ceci ma main gauche... Je ne suis pas ivre!... La preuve en est la façon dont je me tiens et dont je parle.

TOUS.

Très bien!

CASSIO.

Alors? Vous ne devez pas supposer que je sois ivre!

(*Il sort*).

MONTANO.

A l'esplanade, mes maîtres. Allons, qu'on place les sentinelles.

IAGO.

Vous voyez ce compagnon qui vient de sortir... C'est un soldat digne de se tenir à côté de César et de le conseiller. Mais, par contre, voyez son vice. Juste l'équinoxe de son mérite... L'un est aussi long que l'autre. C'est pitié de lui! J'ai peur, vu la confiance qu'Othello a en lui, qu'un jour où son infirmité se fera sentir, il bouleverse cette île.

MONTANO.

Est-il souvent ainsi?

IAGO.

Toujours avant de s'endormir. Il veillera pendant vingt-quatre heures si l'ivresse n'est pas son berceau.

MONTANO.

Il serait prudent de prévenir le général. Peut-être ne s'en aperçoit-il pas. Ou peut-être sa bonté prise-t-elle les vertus apparentes de Cassio, sans soupçonner ses défauts. N'est-ce pas vrai?

(*Entre* RODERIGO).

IAGO, *à part.*

C'est vous, Roderigo?... Je vous en prie, allez chercher le lieutenant.

(*Roderigo sort*).

MONTANO.

C'est vraiment pitié que le noble More confie à tout hasard une situation aussi importante que celle de second à un homme atteint d'une infirmité à ce point enracinée. Ce serait commettre une bonne action que de le lui dire.

IAGO.

Je ne m'en chargerais pas, dût-on me donner cette belle île. J'aime Cassio et ferais tout au monde pour le guérir de son mal. Ecoutez! quel est ce bruit!

(*Cris au dehors : Au secours! Au secours!*)

(*Rentre* CASSIO *poursuivant* RODERIGO).

CASSIO.

Coquin! Drôle!

MONTANO.

Qu'y a-t-il, lieutenant?

CASSIO.

Un misérable!... M'apprendre mon devoir! Je le battrai jusqu'à ce qu'il entre dans une bouteille d'osier!

RODERIGO.

Me battre!

CASSIO (*secouant Roderigo*).

Qu'est-ce que tu dis, misérable!

MONTANO (*le retenant*).

Mon bon lieutenant, je vous en prie, retenez votre main.

CASSIO.

Laissez-moi, monsieur, ou je vous casse la mâchoire!

MONTANO.

Allons, allons, vous êtes ivre.

CASSIO.

Ivre!

(*Ils se battent*).

IAGO (*bas à Roderigo*).

Partez, vous dis-je. Criez à la révolte!

(*Roderigo sort*).

Mon bon lieutenant... Hélas!... Seigneur!... Au secours!... Lieutenant!.... Les gardes!... Montano!... Seigneur! Au secours, mes maîtres! Voilà une jolie garde, en vérité!

(*La cloche sonne*).

Qui sonne la cloche?... *Diablo!* Holà! La ville va se réveiller! Pour l'amour de Dieu, lieutenant! Arrêtez! Vous allez être déshonoré pour toujours?

(*Entre* OTHELLO, *avec une escorte*).

OTHELLO.

Que se passe-t-il ici?

MONTANO.

Morbleu! Je saigne! Je suis frappé à mort[1]!...

1. Nous avons ici un curieux exemple de la légèreté avec laquelle a été composé le folio. On lit dans le texte du susdit folio :
I bleed still, I am hurt to the death: he dies.
« Je saigne! Je suis frappé à mort! qu'il meure!

OTHELLO.

Arrêtez, sur vos vies !

IAGO.

Arrêtez! Arrêtez, lieutenant!... Seigneur, Montano!... Messieurs!... Avez-vous oublié ce que vous devez à votre situation et à votre devoir! Arrêtez! Arrêtez! Le général vous parle! Arrêtez, par pudeur!

OTHELLO.

Eh bien? Comment cela est-il arrivé? Sommes-nous devant des Turcs? Allons-nous nous faire entre nous ce que le ciel n'a pas voulu que nous fissent les Ottomans? Par la pudeur chrétienne, cessez cette querelle digne de barbares! Celui qui bouge pour assouvir sa rage fait peu de cas de son âme. Au premier mouvement il meurt! Faites taire cette cloche lugubre! Elle révolutionne l'île! Qu'y a-t-il, mes maîtres?... Honnête Iago, toi qui parais mourir de chagrin, parle. Qui a commencé? Par l'amitié que tu as pour moi, j'exige que tu parles.

IAGO.

Je ne sais pas... Tout à l'heure, nous étions tous amis ici, en bons termes, comme une fiancée et un fiancé se déshabillant pour aller se coucher. Tout à coup (comme si quelque planète avait frappé les hommes de folie) les épées ont été tirées, chacun a visé la poitrine de l'autre, cherchant à en tirer du sang. Je ne puis dire comment a commencé cette malheureuse dispute, et je voudrais avoir perdu dans une action d'éclat les jambes qui m'ont amené pour y servir de témoin.

OTHELLO.

Comment, Michel, avez-vous pu vous oublier ainsi?

CASSIO.

Je vous supplie de me pardonner, je ne peux pas parler.

OTHELLO.

Digne Montano, vous avez toujours été correct. Le monde a remarqué la gravité et le calme de votre jeunesse; votre renommée est grande parmi les plus sages; que s'est-il passé pour compromettre ainsi votre réputation, gaspiller la bonne opinion que l'on a de vous, et vous faire le renom d'un tapageur nocturne? Donnez-moi une réponse.

MONTANO.

Digne Othello, je suis dangereusement blessé. Votre offi-

Le texte du premier quarto porte :
Zounds, I bleed still, I am hurt to the death.
L'éditeur du folio, a, on ne sait pas pourquoi, senti le besoin de supprimer le *zounds*, et, pour remettre la phrase en équilibre, d'ajouter : *he dies.*

cier Iago peut vous informer — en m'épargnant des paroles qui me font mal — de tout ce que je sais. Je ne crois pas, cette nuit, avoir dit ou fait quelque chose de répréhensible. A moins que le souci de soi-même soit quelquefois un tort, et que ce soit un péché de se défendre quand la violence vous provoque.

OTHELLO.

Par le ciel, mon sang commence à me mettre hors de moi-même! La colère va obscurcir ma raison et je ne pourrai plus y résister! Si je fais un mouvement, si je lève le bras, le meilleur d'entre vous sentira le poids de mon châtiment! Dites-moi comment cette triste bagarre a commencé, qui l'a provoquée, et celui qui sera convaincu de culpabilité, fussions-nous jumeaux, n'aura plus à compter sur moi. Quoi! dans une ville de guerre, troublée, dont les habitants tressaillent encore, vous engagez des querelles particulières, domestiques, en pleine nuit, et à l'endroit même où l'on vous a placés pour défendre ces habitants? C'est monstrueux! Iago, qui a commencé?

MONTANO.

Si, tenant compte de la camaraderie, de l'esprit de corps, tu dis plus ou moins que la vérité, tu n'es pas un soldat.

IAGO.

Ne me touchez pas de si près. J'aimerais mieux avoir cette langue coupée que d'offenser Michel Cassio, et je suis persuadé qu'en disant la vérité, je ne lui ferai aucun tort. Voilà les faits, général. Montano et moi étions en train de parler, quand vient un individu réclamant du secours, et suivi par Cassio qui, l'épée à la main, cherchait à le frapper. Montano se met devant Cassio et le supplie de s'arrêter. Moi-même je m'élance à la poursuite du braillard de peur que ses cris (et cela est arrivé) propagent la frayeur dans la ville. Lui, courant plus vite, m'échappe, et je reviens attiré par le cliquetis des épées et Cassio qui jurait très fort, ce que, avant cette nuit, il n'avait jamais fait. Une fois de retour (tout cela ne dura qu'un instant) je les ai trouvés, se portant des coups, se défendant, exactement dans la situation où ils étaient quand vous êtes arrivé pour les séparer. Voilà tout ce que je sais. Mais les hommes sont des hommes, le meilleur peut quelquefois s'oublier... Quoique Cassio ait eu quelques petits torts à son endroit (une fois en colère on frappe son meilleur ami), j'aime à croire que Cassio a subi de la part de celui qui fuyait un de ces outrages que la patience ne peut pas supporter.

OTHELLO.

Je sais, Iago, que ton honnêteté et ton affection atténuent

cette affaire, pour qu'elle pèse moins sur Cassio. Cassio, je t'aime, mais jamais plus tu seras mon officier.

(*Entre* DESDEMONA, *escortée*).

Regardez si mon gentil amour n'a pas été réveillé ! Je veux faire un exemple de toi.

DESDEMONA.

Que se passe-t-il, mon bien-aimé ?

OTHELLO.

Tout est bien, maintenant, ma douce amie. Retournons au lit. (*A Montano*). Quant à votre blessure, c'est moi qui la soignerai. Qu'on l'emporte.

(*On emporte Montano*).

Iago, parcours soigneusement la ville et rassure ceux que cette honteuse bagarre aurait effrayés. Viens, Desdemona. C'est la vie du soldat d'être tiré d'un sommeil réparateur par une alerte.

(*Tous sortent, sauf Iago et Cassio*).

IAGO.

Quoi ! Seriez-vous blessé, lieutenant ?

CASSIO.

Oui, irrémédiablement.

IAGO.

Dieu vous en préserve !

CASSIO.

Réputation, réputation, réputation ! J'ai perdu ma réputation ! J'ai perdu l'immortelle part de moi-même et ce qui reste est bestial !... Ma réputation, Iago, ma réputation !

IAGO.

Aussi vrai que je suis un honnête homme, je croyais que vous aviez reçu quelque blessure corporelle. Les blessures du corps sont plus graves que celles dont peut souffrir la réputation. La réputation est un préjugé inutile et trompeur. On l'atteint souvent sans mérite et souvent on la perd sans raison. Vous n'avez perdu aucune réputation, à moins que vous supposiez vous-même l'avoir perdue. Quel homme ! Il y a des moyens de rentrer en bonne grâce auprès du général. Il n'a cédé qu'à la colère ; en vous punissant, il a obéi plus au besoin de faire un exemple qu'à la méchanceté ; comme un homme qui battrait son chien inoffensif pour effrayer un lion indomptable. Implorez son pardon, il reviendra à vous.

CASSIO.

J'aimerais mieux implorer son mépris, que tromper un si bon commandant en lui imposant un officier aussi léger, aussi porté à la boisson, aussi indiscret ! S'enivrer ! Bavarder comme un perroquet ! Se chamailler ! Faire le fanfaron !

Jurer! Parler futaine avec son ombre!... O invisible esprit du vin, si tu n'as pas de nom, il faut t'appeler le diable!

IAGO.

Qui poursuiviez-vous avec votre épée? Que vous avait-il fait?

CASSIO.

Je ne sais pas.

IAGO.

Est-ce possible?

CASSIO.

Je me souviens d'un tas de choses, mais de rien distinctement. Une querelle sans motif... Oh! que des hommes s'introduisent un ennemi dans la bouche, pour qu'il leur dérobe la cervelle! Que ce soit pour nous une joie, un divertissement, un plaisir, de nous tranformer en bêtes!

IAGO.

Maintenant vous voilà remis. Comment avez-vous si vite recouvré vos sens?

CASSIO.

Il a plu à l'ivrognerie de céder la place à la colère; une imperfection m'en montre une autre, afin que je puisse franchement me mépriser moi-même.

IAGO.

Allons, vous êtes un moraliste trop sévère. Etant donnés le moment, l'endroit, l'état où se trouve ce pays, j'aurais cordialement souhaité que cela n'arrivât pas; mais puisque c'est ainsi, il s'agit d'arranger au mieux les choses.

CASSIO.

Si je lui redemande ma place, il me répondra que je suis un ivrogne! Aurais-je autant de bouches que l'Hydre, une telle réponse me les fermerait toutes! Etre un homme sensible, avoir été tout à l'heure un fou, et demeurer présentement une bête! C'est étrange! Chaque coupe de trop est une malédiction et c'est le diable qu'on boit en la vidant!

CASSIO.

Allons, allons, le vin est un bon camarade, quand on en use sagement. N'en dites plus de mal, mon bon lieutenant. Vous croyez que je vous aime?

CASSIO.

Je l'ai bien éprouvé! Je me suis grisé!

IAGO.

Vous, et tout homme vivant, pouvez être ivre, une fois par hasard. Je vais vous dire ce que vous devriez faire. La femme de notre général est maintenant le général. Je puis avancer cela sans manquer au respect, car il s'est dévoué, entièrement consacré à la contemplation, au culte de ses

qualités et de ses grâces[1]. Confessez-vous franchement à elle, importunez-la, elle peut vous faire rentrer en place. Elle est dans des dipositions si généreuses, si bonnes, si angéliques, qu'elle reprocherait à sa bonté de ne pas faire plus qu'on lui demande. Il y a quelque chose de brisé entre vous et son mari, suppliez-la de poser une attelle à la fracture ; je gage ma fortune contre tout ce que vous voudrez que, cette fracture raccommodée, l'affection qui existe entre le More et vous sera plus forte que jamais.

CASSIO.

Vous me conseillez bien.

IAGO.

Je vous le garantis, dans toute la sincérité de mon amitié et de ma bonne camaraderie.

CASSIO.

J'en suis convaincu. Ce matin même, je supplierai la vertueuse Desdemona d'intercéder pour moi. C'en est fait de moi, si le sort me met ici en échec.

IAGO.

Vous avez raison. Bonne nuit, lieutenant. Il faut que je fasse ma ronde.

CASSIO.

Bonne nuit, brave Iago.

(*Cassio sort*).

IAGO.

Qui prétend que je joue le rôle d'un coquin, quand le conseil que je donne est loyal, honnête, plausible à croire et, en vérité, de nature à gagner de nouveau le More. Rien n'est plus facile que d'entraîner la complaisante Desdemona dans quelque honnête intrigue. Elle possède la générosité des éléments, sources de toutes choses. Quant à persuader le More — s'agirait-il pour lui de renoncer à son baptême, à toutes les con-

1. ... *for that he hath devoted and given up himself to the contemplation, mark, and denotement of her parts and graces.*

Au lieu de *denotement*, on lit *devotement* dans le folio. « Je ne puis, a dit a ce propos Théobald, m'imaginer que Shakespeare ait jamais écrit que quelqu'un est *devoué* à son *dévouement* ».

La vérité est qu'il faut lire *dénotement*. A l'époque de Shakespeare les *n* et les *v* se distinguaient difficilement, c'est pourquoi les imprimeurs les confondaient volontiers. Nous pourrions citer plus de cent exemples. Dans *Beaucoup de bruit pour rien*, le manuscrit de 1623 porte : *be is turv'd ortographer*, au lieu de *turn'd*. Dans *Hamlet* :

Together with all forms, modes, shapes of grief,
That can devote me huly.

Au lieu de :

That can denote me huly.

Etc., etc.

sécrations, à tous les symboles pouvant le racheter du péché — il a l'âme tellement chevillée à son amour qu'elle peut faire et défaire à son gré, sa volonté régnant en déesse sur la faiblesse de son époux. Pourquoi me conduirai-je comme un coquin en conseillant à Cassio d'agir en conséquence pour le mieux de ses affaires? Divinité de l'enfer! Quand les diables veulent inciter les hommes à commettre leurs plus abominables crimes, ils donnent à ces crimes une apparence céleste. C'est ce que je fais. Tandis que cet honnête imbécile suppliera Desdemona de réparer son infortune et qu'elle plaidera chaudement sa cause auprès du More, je verserai le poison dans son oreille... Je lui dirai que si elle demande son retour, c'est pour satisfaire la luxure de son corps; et plus elle en appellera à la générosité du More, plus elle se discréditera auprès de lui. Ainsi de sa vertu je ferai de la glu, et un filet de sa compassion. Autant de pièges où tous viendront se prendre... Eh bien, Roderigo?

(*Entre* RODERIGO).

RODERIGO.

Je suis ici à la chasse, non comme un limier qui poursuit la bête, mais qui donne uniquement de la voix. Mon argent est presque épuisé. Cette nuit j'ai été extraordinairément bien bâtonné; mais, comme résultat, j'aurai acquis de l'expérience en échange de mes peines. C'est ainsi, avec un peu moins d'argent et un peu plus d'expérience, que je vais retourner à Venise.

IAGO.

Combien misérables sont ceux qui manquent de patience! Quelle est la blessure qui se guérit autrement que petit à petit? Sais-tu bien que c'est notre intelligence qui travaille, et que nous ne sommes pas des sorciers. L'intelligence est à la merci du temps. Tout n'est-il pas bien? Cassio t'a battu et toi, en échange d'une légère coutusion, tu as brisé l'avenir de Cassio. Il y a beaucoup de choses qui mûrissent vite sous le soleil, mais il faut que les arbres fruitiers fleurissent avant de rapporter. Attends donc un peu... En vérité[1], voici le matin. Le plaisir et l'action font que les heures semblent courtes... Retire-toi. Va à l'endroit indiqué par ton billet de logement. Va-t'en, ai-je dit. Tu en sauras bientôt plus long. Adieu.

(*Roderigo sort*).

Il reste deux choses à faire. Ma femme doit agir pour Cassio auprès de sa maîtresse. Je m'en charge. Pendant ce

1. Le folio porte : *By the mars*. C'est encore une altération. Il faut lire : *In troth*.

temps-là, moi, je jetterai le trouble dans le cœur du More; juste au moment où[1] il trouvera Cassio en train de solliciter sa femme. Oui, voilà le chemin à suivre. Ne compromettons pas un projet par de l'indifférence et du retard.

(*Il sort*).

1. *And bring him jump when.*
Steevens comprend : *just at the time when.*
Dans *Hamlet* :
Thus twice before, and jump at this dead hour.
Jump et *just*, fait observer Steevens, étaient synonymes au temps de Shakespeare.
Ben Johnson, en effet, parle de vers composés *on jump names.*
Nash dit : *and jumpe imitating a verse in As in præsenti.*
Dans le *Jour de Mai* de Chapmann (1611) :
Yous appointment was jumpe at three, with me.
Enfin, dans la traduction de l'*Andrienne*, de Térence, par Kyffin (1588) :
Comes he this day so jump in the very time of this marriage?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Devant le Château.

ENTRENT CASSIO ET QUELQUES MUSICIENS.

CASSIO.

Mes maîtres, jouez ici quelque chose de court, je vous récompenserai de vos peines. Et souhaitez le bonjour au général [1].

(*Musique*).

(*Entre le* BOUFFON).

LE BOUFFON.

Est-ce que vos instruments ont été à Naples pour parler ainsi du nez [2] ?

PREMIER MUSICIEN.

Comment, monsieur ?

LE BOUFFON.

Est-ce là ce que vous appelez des instruments à vent ?

PREMIER MUSICIEN.

Sans doute, monsieur.

LE BOUFFON.

C'est par là que pend la queue.

PREMIER MUSICIEN.

Où voyez-vous pendre une histoire, monsieur [3] ?

1. *...and bid good-morrow, general.*
Dans plusieurs villes du Nord de l'Angleterre, quand les menestrels avaient joué un air ou deux, l'habitude était qu'ils souhaitassent le bonjour à ceux auxquels s'adressait l'aubade en y ajoutant l'heure et l'état du temps. (*Note de Ritson*).

2. Aussi dans le *Marchand de Venise:*
And others, vhen the bagpipe sings i'the nose.

3. Le Bouffon a dit *tail*, le musicien a compris *tale*.

LE BOUFFON.

A beaucoup d'instruments à vent que je connais. Mes maîtres, voici de l'argent pour vous. Le général aime tellement votre musique qu'il désire au nom de l'amitié que vous ne fassiez plus de bruit.

PREMIER MUSICIEN.

C'est bien, monsieur, nous n'en ferons plus.

LE BOUFFON.

Si vous pouvez jouer une musique que l'on n'entende pas, continuez. Mais de celle qu'on entend, comme on dit, le général s'en soucie peu.

PREMIER MUSICIEN.

Nous ne jouons pas de celle-là, monsieur.

LE BOUFFON.

Alors, remettez vos flûtes dans vos sacs, car je m'en vais. Partez. Disparaissez dans l'air.

(*Les musiciens sortent*).

CASSIO.

Entends-tu, mon brave ami ?

LE BOUFFON.

Non, je n'entends pas votre brave ami. C'est vous que j'entends.

CASSIO.

Je te prie, cesse tes plaisanteries [1]. Voici une petite pièce d'or pour toi. Si la dame de compagnie de la femme du général est levée, dis-lui qu'il y a un certain Cassio qui sollicite d'elle la faveur de quelques minutes d'entretien. Veux-tu ?

LE BOUFFON.

Elle est levée, monsieur. Si elle veut venir, je lui ferai vraisemblablement votre commission.

(*Entre* IAGO).

CASSIO.

Va, mon bon ami... Un beau temps, Iago !

IAGO.

Vous ne vous êtes pas couché ?

CASSIO.

Non. Le jour était levé quand nous nous sommes séparés. J'ai pris la liberté d'envoyer quelqu'un auprès de votre femme. Je voudrais lui demander de me procurer une entrevue avec la vertueuse Desdemona.

1. ... *Keep up thy quillets.*
Quillets veut dire des choses frivoles. Dans le dictionnaire latin de Coles (1679), il est traduit par *res frivola*.

IAGO.

Je vais vous l'envoyer. Je chercherai aussi un moyen d'écarter le More, afin que vous puissiez parler plus librement de vos affaires.

CASSIO.

Je vous en remercie humblement.

(*Iago sort*).

Je n'ai jamais vu Florentin plus aimable et plus honnête [1].

(*Entre* EMILIA).

EMILIA.

Bonjour, cher lieutenant. Je suis désolée que vous ayez encouru la disgrâce d'Othello, mais bientôt tout s'arrangera. Le général et sa femme s'entretiennent de l'incident. Le More répond que celui que vous avez blessé jouit d'une grande renommée à Chypre, qu'il est hautement apparenté, enfin que la sagesse l'oblige à ne pas écouter vos sollicitations. Mais, en revanche, il affirme qu'il vous aime et qu'il est inutile qu'on le prie davantage, sa sympathie pour vous devant lui faire saisir la première occasion de vous remettre en place.

CASSIO.

Néanmoins, je vous en supplie encore — si vous le jugez convenable et si c'est possible — procurez-moi la faveur d'un tête-à-tête avec Desdemona.

EMILIA.

Entrez, je vous dirai le moment opportun de vous épancher en toute liberté.

CASSIO.

Je vous en suis tout à fait reconnaissant.

(*Ils sortent*).

1. A propos de ce vers, on s'est demandé de quel pays était Iago. Cassio est indubitablement Florentin ; il suffit de se rappeler la première scène de la pièce. Il est prouvé que Iago est Vénitien par la troisième scène du premier acte et par sa réplique du cinquième, quand après avoir frappé Roderigo il s'écrie :
— Hélas ! mon cher ami et compatriote, Roderigo !

GRATIANO.

Quoi ! De Venise ?

IAGO.

Oui.

SCÈNE II.

Dans le Château.

ENTRENT OTHELLO, IAGO ET DES GENTILSHOMMES.

OTHELLO.

Iago, remettez ces lettres au pilote et chargez-le de présenter mes devoirs au Sénat. Cela fait, j'irai me rendre compte de l'état des travaux et vous me rejoindrez.

IAGO.

Vos ordres, mon bon seigneur, seront exécutés.

OTHELLO.

Nous inspecterons cette fortification, messieurs.

UN GENTILHOMME.

Nous sommes aux ordres de votre Seigneurie.

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Devant le Château.

ENTRENT DESDEMONA, CASSIO ET EMILIA.

DESDEMONA.

Sois convaincu, bon Cassio, que je ne négligerai rien pour ta réussite.

EMILIA.

Faites-le, bonne madame. Mon mari en est chagrin comme s'il s'agissait de lui.

DESDEMONA.

C'est d'un bon camarade... N'en doute pas, Cassio, je voudrais que mon époux et toi fussiez amis comme autrefois.

CASSIO.

Chère madame, quoiqu'il arrive, Michel Cassio demeurera toujours votre dévoué serviteur.

DESDEMONA.

Je vous remercie. Vous aimez mon seigneur, vous le connaissez depuis longtemps, soyez bien assuré qu'il ne demeurera éloigné de vous qu'autant que l'exigera la bonne politique.

CASSIO.

Oui, madame, mais cette politique peut être de longue durée, se nourrir d'un régime délicat, peu substantiel, être alimentée par les circonstances, de telle sorte que, moi absent et ma place occupée, mon général finira par oublier mon dévouement et mes services.

DESDEMONA.

N'aie point de ces craintes. Devant Emilia qui est ici, je te garantis que ta place ne sera pas prise. Quand je fais une promesse amicale, sois-en sûr, je la remplis jusqu'au dernier article. Mon mari n'aura pas de repos; j'emploierai l'insomnie pour l'apprivoiser[1]; je lui parlerai à satiété. Son lit deviendra une école et sa table un confessionnal. Dans tout ce qu'il fera, je mêlerai le nom de Cassio. Rassure-toi donc, Cassio. Ton avocat sera mort avant d'avoir renoncé à plaider ta cause.

(*Entrent* OTHELLO *et* IAGO, *qui se tiennent à distance*).

EMILIA.

Madame, voici monseigneur.

CASSIO.

Madame, je vais prendre congé.

DESDEMONA.

Demeurez et écoutez ce que je vais lui dire.

CASSIO.

Pas maintenant, madame. Je me sens mal à l'aise et j'accomplirais mal mes projets.

DESDEMONA.

Soit. Faites ce que vous voudrez.

(*Cassio sort*).

IAGO.

Je n'aime pas cela.

OTHELLO.

Que veux-tu dire?

IAGO.

Rien, monseigneur... Ou si... Je ne sais quoi.

OTHELLO.

N'est-ce pas Cassio, qui vient de quitter ma femme?

1. Les faucons et autres oiseaux de proie étaient apprivoisés par la privation de sommeil. C'est à ce moyen que Shakespeare fait allusion. Aussi dans la *Dame Errante* de Cartwright :

..... *we'll keep you,*
As they do hawks, watching untill you leave
Your wildness.

Dans *Monsieur d'Olive* (1606) :

... *your only way to deal with women and parrots, it is to keep them waking.*

IAGO.

Cassio, monseigneur? Non, sûrement. Je ne suppose pas qu'il se serait sauvé comme un criminel en vous voyant venir.

OTHELLO.

Je crois que c'était lui.

DESDEMONA.

Eh bien, monseigneur? J'étais en train de causer avec un solliciteur, un homme que votre disgrâce fait languir.

OTHELLO.

De qui voulez-vous parler?

DESDEMONA.

De votre lieutenant Cassio. Mon bon seigneur, si je suis assez heureuse pour pouvoir vous toucher, tenez compte de la soumission dont il fait preuve pour se réconcilier avec vous. Si ce n'est pas un homme qui vous aime sincèrement, qui a péché plus par ignorance que par mauvais vouloir, je ne sais plus reconnaître un visage honnête. Je t'en prie rappelle-le.

OTHELLO

Il était ici?

DESDEMONA.

Oui. Si honteux que j'ai partagé son chagrin et que j'en souffre encore. Cher amour, rappelle-le!

OTHELLO.

Pas maintenant, chère Desdemona. Plus tard.

DESDEMONA.

Sera-ce bientôt?

OTHELLO.

Le plus tôt possible, chère aimée, pour vous.

DESDEMONA.

Sera-ce cette nuit à souper?

OTHELLO.

Non, pas cette nuit.

DESDEMONA.

Demain, à l'heure du dîner alors?

OTHELLO.

Je ne dînerai pas à la maison. J'ai rendez-vous avec les capitaines à la citadelle.

DESDEMONA.

Quand? Demain soir? Ou mardi matin? Ou dans l'après-midi? Ou le soir? Ou mercredi matin?... Je t'en prie, fixe une date. Mais qu'elle ne dépasse pas trois jours. Sur ma foi, il se repent. La faute qu'il a commise, à parler raisonnablement (n'était la guerre qui, paraît-il, exige qu'on fasse des exemples même avec les meilleurs), ne méritait pas plus

qu'une réprimande privée. Quand pourra-t-il revenir? Dis-le-moi, Othello. Je me demande, sur mon âme, ce que vous pourriez implorer en vain; quelle prière venant de vous me ferait hésiter. Quoi! Ce Michel Cassio qui vous accompagnait quand vous me faisiez la cour[1], et qui, bien des fois, quand je parlais de vous en termes déplaisants, prenait votre parti, obtiendrait si difficilement sa réintégration? Croyez-moi, je pourrais faire beaucoup...

OTHELLO.

Plus un mot, je te prie. Qu'il vienne quand il voudra; je ne veux rien te refuser.

DESDEMONA.

Ceci n'est point une faveur. C'est comme si je vous suppliais de mettre vos gants, de manger des plats nourrissants, de ne pas vous refroidir, ou si je vous engageais à prendre un soin particulier de votre personnne. Quand je voudrai mettre réellement votre amour à l'épreuve, je vous demanderai quelque chose d'important, de difficile, dont l'accomplissement soit périlleux.

OTHELLO.

Je ne veux rien te refuser. Je ne te demande qu'une grâce: me laisser quelques instants à moi-même.

DESDEMONA.

Vais-je, moi, refuser? Non. Adieu, monseigneur.

OTHELLO.

Adieu, ma Desdemona. Je ne serai pas longtemps.

DESDEMONA.

Viens, Emilia.

(*A Othello*).

Qu'il en soit comme il vous plaira. Quoi que vous décidiez, j'obéirai.

(*Desdemona sort avec Emilia*).

OTHELLO.

Chère créature! Que la perdition attrape mon âme, si je ne t'aime pas! Et si je cesse de t'aimer, ce sera le retour du chaos!

IAGO.

Mon noble seigneur...

1. Il y a là un oubli. Au premier acte, quand Iago annonce le mariage d'Othello, Cassio demande qui il a épousé.

IAGO.

He's married.

CASSIO.

To who?

Il est donc impossible que Cassio ait accompagné Othello dans les circonstances évoquées par Desdemona.

OTHELLO.

Que dis-tu, Iago?

IAGO.

Quand vous faisiez la cour à ma maîtresse, Cassio était-il au courant de votre amour?

OTHELLO.

Depuis le commencement jusqu'à la fin. Pourquoi demandes-tu cela?

IAGO.

Pour satisfaire ma pensée, voilà tout.

OTHELLO.

Quelle pensée, Iago?

IAGO.

Je ne pensais pas qu'il l'eût connue.

OTHELLO.

Si, si. Il nous a servi bien souvent d'intermédiaire.

IAGO.

Vraiment?

OTHELLO.

Vraiment; oui, vraiment... Conclus-tu quelque chose de cela? N'est-ce pas un honnête homme?

IAGO.

Un honnête homme, monseigneur?

OTHELLO.

Oui, un honnête homme.

IAGO.

Monseigneur, je n'en sais rien.

OTHELLO.

Quel est le fond de ta pensée?

IAGO.

Ma pensée, monseigneur?

OTHELLO.

Ma pensée, monseigneur? Par le ciel, tu me sers d'écho, comme si ta pensée renfermait un monstre trop hideux pour qu'on le découvre... Tu dois vouloir dire quelque chose... Quand Cassio a quitté ma femme, tout à l'heure, je t'ai entendu murmurer : *Je n'aime pas cela*. Qu'est-ce que tu n'aimes pas? Lorsque je t'ai raconté, qu'il m'avait servi de confident à l'époque où je faisais ma cour, tu t'es écrié : *Vraiment?* Et tu contractais, tu plissais ton front, comme si ta cervelle renfermait quelque horrible soupçon. Si tu m'aimes mets ta pensée à nu.

IAGO.

Monseigneur, vous savez que je vous aime.

OTHELLO.

Je le crois. Je sais aussi que tu possèdes une âme remplie

d'affection et d'honnêteté, que tu pèses tes mots avant de les exprimer; c'est pour cela que je suis effrayé quand je vois que tu ne les achèves pas. S'il s'agissait d'un coquin déloyal, je ne verrais dans cette manière d'être qu'une grimace habituelle; mais chez un homme juste, cela peut passer pour une dénonciation secrète, venant d'un cœur incapable de contenir son indignation.

IAGO.

En ce qui concerne Michel Cassio, j'oserais jurer qu'il est honnête.

OTHELLO.

Moi aussi.

IAGO.

Les hommes devraient être ce qu'ils paraissent ou ne point paraître ce qu'ils ne sont pas.

OTHELLO.

Certainement les hommes devraient être ce qu'ils semblent être.

IAGO.

C'est pourquoi je pense que Cassio est honnête homme.

OTHELLO.

Ce sont là des mots qui ne disent pas tout ce qu'ils voudraient dire. Je t'en prie, exprime-moi toutes tes pensées, comme tu les rumines; les pires de toutes avec les pires mots.

IAGO.

Pardonnez-moi, mon bon seigneur. Bien que lié à mon devoir, je ne suis pas obligé de faire ce à quoi des esclaves eux-mêmes se refuseraient. Révéler mes pensées? Quand elles peuvent être viles et mensongères! Où est le palais dans lequel ne puisse pas s'introduire de mauvais êtres? Quel est le cœur assez pur pour que jamais de coupables appréhensions n'y ouvrent des assises, des jours d'audience[1], et n'y siègent à côté des pensées les plus légitimes?

OTHELLO.

Tu conspires contre ton ami, Iago, si, croyant qu'on l'outrage, tu laisses son oreille étrangère à tes pensées.

IAGO.

Je vous en supplie... Il se peut que mes soupçons soient erronés, car, je le confesse, c'est une maladie innée chez moi de soupçonner le mal. Souvent ma jalousie prend pour

1. *Keep leets* and *law-days*, les deux mots sont synonymes. Le *leet*, dit Bullokar, dans son livre intitulé : *English exposition* (1616) est une cour d'audience (*law-day*) qui siège d'ordinaire durant la moitié de l'année.

des réalités des crimes qui n'existent pas. Je vous supplie donc de n'ajouter aucune importance à ce que peut penser un homme qui conjecture aussi mal ; de ne pas vous troubler outre mesure de ce qu'il peut supposer dans l'incertitude de ses observations. Pour votre repos, le bien de votre âme, comme pour mes sentiments d'humanité, mon honnêteté, ma sagesse, il serait mauvais que vous connussiez mes pensées.

OTHELLO.

Qu'entends-tu par là ?

IAGO.

Chez l'homme et chez la femme, mon cher seigneur, la bonne renommée est le joyau de leur âme. Qui me dérobe ma bourse dérobe une chose insignifiante; c'est quelque chose et ce n'est rien ; elle m'appartenait, elle lui appartient, elle avait appartenu à mille personnes. Mais celui qui me vole ma bonne renommée, en me la volant m'appauvrit d'un bien qui ne l'enrichit pas.

OTHELLO.

Par le ciel, je veux connaître ta pensée !

IAGO.

Vous n'y arriverez pas, mon cœur fût-il dans votre main, et vous ne le pourrez pas tant qu'il sera sous ma garde.

OTHELLO.

Ah !

IAGO.

Méfiez-vous de la jalousie, monseigneur ! C'est un monstre aux yeux verts qui crée [1] l'aliment dont il se nourrit. Le cocu est heureux qui, certain de son sort, n'aime pas celle qui l'outrage; mais quelles damnées minutes il passe s'il

1. *If is the green-ey'd monster, with doth mock*
The meat it feeds on.

Cette expression *doth mock* a fait couler beaucoup d'encre.

L'édition d'Oxford porte *make* au lieu de *mock* Il faudrait donc traduire : « C'est un monstre aux yeux verts qui crée l'aliment dont il se nourrit ». C'est l'avis de Warburton.

Johnson revient au folio qui porte *doth mock*, mais l'interprète dans le sens de Warburton. Farmer assimile *to mock* à *mommock*. « Le monstre, etc., qui met en morceaux l'aliment dont il se nourrit ». Steevens insiste pour *doth mock*, sous prétexte qu'avant de dérober sa proie, le tigre joue avec elle, comme le chat avec la souris. Mason rejette l'interprétation de Steevens pour revenir à une autre de Henley.

Malone soutient Warburton, c'est-à-dire qu'il est convaincu qu'il faut lire *make*. *Make et mocke*, dit-il, sont souvent confondus dans les pièces de Shakespeare. Puis il ajoute : « Dans quel poète, dans quel prosateur, depuis Chaucer et Mandeville, jusqu'à nos jours, a-t-on vu le verbe *to mock* employé dans le sens de *to sport with* ? » Malone traduit donc : C'est un monstre, etc., qui crée, etc. C'est le sens que nous avons adopté !

l'adore et s'il doute, s'il a des soupçons et s'il est féru d'amour.

OTHELLO.

Oh misère !

IAGO.

Le pauvre satisfait est riche, suffisamment riche[1], mais le riche insatiable est plus pauvre que l'hiver s'il craint toujours de devenir pauvre. Cieux cléments, protégez toutes les âmes de ma tribu contre la jalousie !

OTHELLO.

Pourquoi ? Pourquoi tout cela ? Crois-tu que je voudrais me faire une vie de jalousie, suivre les changements de lune, en proie à des soupçons toujours nouveaux ? Non. Une fois dans le doute, cela me suffira pour prendre une résolution. Echange-moi contre un bouc si jamais mon âme se préoccupe de conjectures méprisables et creuses comme celles que tu viens de décrire. Je ne deviendrai pas jaloux à entendre dire que ma femme est jolie, qu'elle est gourmande, qu'elle aime la compagnie, qu'elle est libre dans ses discours, qu'elle chante, joue et danse bien. Là où réside la vertu, tout devient vertu. Mes mérites peuvent être faibles sans que j'en conçoive la moindre crainte, le moindre soupçon, car elle avait des yeux et elle m'a choisi. Non, Iago, avant de soupçonner, j'aurai vu ; quand je soupçonnerai, il me faudra des preuves ; ces preuves établies, adieu à l'amour et à la jalousie, voilà tout.

IAGO.

Je suis heureux de vous entendre parler ainsi. Maintenant je peux montrer plus franchement mon amitié et mon dévouement pour vous. Donc, puisque c'est mon devoir de parler, recevez-en le témoignage de moi. Je ne fournirai pas encore de preuves... Observez bien son attitude vis-à-vis Cassio. Ne soyez ni jaloux ni trop confiant... Je ne voudrais pas que votre franche et noble nature fût la victime de sa générosité. Veillez-y. Je connais les mœurs de notre contrée. A Venise elles laissent voir au ciel les escapades qu'elles n'osent pas montrer à leurs époux, et ce n'est pas à lutter contre le péché qu'elles mettent leur conscience, mais à le cacher.

OTHELLO.

Tu crois ?

IAGO.

Elle a trompé son père en vous épousant ; et c'est quand

1. On trouve la même pensée dans *Dorastus et Fawnia* la nouvelle d'où a été extrait le *Conte d'Hiver* : « *We are rich, in that we are poor with content* ».

elle feignait d'éviter vos regards, qu'elle les convoitait le plus.

OTHELLO.

En effet.

IAGO.

Concluez, alors. Quand, si jeune, on peut dissimuler à ce point, aveugler un père comme on chaperonne un faucon [1], au point qu'il a cru que vous aviez employé des procédés magiques... Mais j'ai tort... Je vous supplie humblement de me pardonner. Je cède à un excès d'amitié.

OTHELLO.

Je te suis attaché pour toujours.

IAGO.

Tout cela, je le vois, a troublé vos esprits.

OTHELLO.

Pas du tout, pas du tout.

IAGO.

J'en ai peur, croyez-moi. Vous conviendrez, je l'espère, que c'est l'affection qui dicte mes paroles... Mais, vous êtes ému... Je vous prie de ne pas tirer de mes discours des conclusions trop précipitées, de ne pas leur prêter un sens trop large... Il ne s'agit que d'un soupçon.

OTHELLO.

Sois tranquille.

IAGO.

S'il en était ainsi, monseigneur, mon entretien aurait des conséquences que redouteraient mes pensées... Cassio est mon digne ami... Monseigneur, je le vois, vous êtes ému.

OTHELLO.

Non, pas tant que cela... J'ai la certitude de la fidélité de Desdemona...

IAGO.

Qu'elle vive longtemps ainsi! Et que longtemps vous gardiez cette certitude!

OTHELLO.

Et pourtant, comme une nature dévoyée...

IAGO.

Voilà le point!... A parler franchement avec vous, d'avoir refusé bien des partis, conformes à son climat, à sa nature, à sa naissance, qu'il eût été si naturel d'accepter, cela peut laisser supposer un goût grossier, une âme mal équilibrée, des penchants contre nature... Mais, je vous demande par-

1. ... *close as oak*, Steevens et Malone donnent de mauvaises explications sur cette phrase. Il faut tout simplement lire *hawk* au lieu de *oak*.

don... ce n'est pas positivement d'elle que j'entends parler. La seule chose à craindre c'est que, ses désirs revenant à un jugement plus sain, elle fasse des comparaisons entre vous et ses compatriotes et (peut-être) qu'elle se repente.

OTHELLO.

Adieu, Adieu. Si tu t'aperçois encore de quelque chose, fais-m'en part. Emploie ta sagesse à observer. Laisse-moi, Iago.

IAGO.

Monseigneur, je prends congé.
(*Il va pour sortir*).

OTHELLO.

Pourquoi me suis-je marié ?... Cet honnête homme, sans aucun doute, en a vu et en sait plus qu'il n'avoue.

IAGO, *revenant*.

Monseigneur, je voudrais décider votre Honneur à ne pas pousser les choses plus loin. Laissez faire le temps. Il serait convenable que Cassio réintégrât son emploi, car sûrement il le remplit avec habileté. Cependant s'il vous plaisait de l'en priver quelque temps encore, cela vous permettrait d'étudier l'homme et ses procédés. Observez si votre femme s'entête à le faire rentrer en place, si elle y met une insistance trop soutenue, trop pressante. On pourrait en tirer bien des conclusions. Jusque-là, pensez que mes craintes sont exagérées (j'ai des raisons de supposer qu'elles le sont) et laissez-la agir en liberté, je vous en supplie.

OTHELLO.

Rapporte-t'en à moi.

IAGO.

Je prends encore congé de vous.

(*Iago sort*).

OTHELLO.

Ce garçon est d'une excessive honnêteté et a l'expérience des choses humaines. Si j'ai les preuves que c'est un faucon rebelle [1], aurait-elle pour liens [2] les cordes de mon cœur, je la sifflerai et la laisserai s'envoler dans le sens du vent pour qu'elle cherche sa proie au hasard [3]. Peut-être, parce que je suis noir, parce que je n'ai pas l'art des conversa-

1. *If I do prove her haggard*. Le *haggard* était un faucon obéissant mal. On se servait également du mot *haggard* pour désigner une nature par trop indépendante.

2. ... *her jesses*. On appellait ainsi la petite lanière de cuir passée à la jambe du faucon et qui s'attachait au poing du fauconnier.

3. Il y a encore ici une allusion à la fauconnerie. Les fauconniers lançaient l'oiseau contre le vent. Lancé dans le sens du vent, le faucon pouvait ne pas revenir.

tions élégantes de nos courtisans, parce que je décline dans la vallée des ans, peut-être pour cela, m'échappé-t-elle. Je suis trompé et ma seule consolation doit être de la mépriser! O malédiction du mariage! Pouvoir dire que ces frêles créatures nous appartiennent et n'être pas le maître de leurs appétits! Mieux vaudrait être un crapaud, vivre de l'humidité d'un cachot, que laisser le plus petit morceau de ce qu'on aime à l'usage des autres. C'est pourtant le fléau des plus grands hommes, d'avoir moins de prérogatives que les humbles. C'est une destinée inévitable, comme la mort; un fléau fourchu[1] qui nous est destiné dès que nous naissons. Voici Desdemona.

(ENTRENT DESDEMONA ET EMILIA).

Si elle est perfide, alors le ciel se moque de lui-même[2]! Ce que je me refuse à croire.

DESDEMONA.

Eh bien! mon cher Othello? Le dîner et les insulaires de distinction que vous avez invités vous attendent.

OTHELLO.

Je suis dans mon tort.

DESDEMONA.

Pourquoi votre voix est-elle si faible? Seriez-vous malade?

OTHELLO.

Je souffre de la tête.

DESDEMONA.

Vous veillez trop. Cela passera. Laissez-moi vous serrer la tête avec ce mouchoir. Dans une heure vous n'y penserez plus.

OTHELLO.

Il est trop petit.

(*Il repousse le mouchoir qui tombe*).

Ne vous occupez pas de cela, je vous suis.

1. *Even then this forked plague...* Le sens est vraiment intraduisible en bon français. Par fléau *fourchu*, l'auteur entend un fléau dont la blessure est comme celle d'une flèche immobilisée dans la chair par la forme fourchue de sa pointe.

2. *If she be false, O, then heaven mocks itself!*
On ne peut imaginer la difficulté de certains passages sur lesquels les commentateurs eux-mêmes ne s'entendent pas.
Malone essaye deux circonlocutions:
« Si elle est perfide, le ciel rend ses travaux infructueux, en formant une créature aussi belle que Desdemona et en souffrant que l'élégance de sa personne soit disgraciée par l'impureté de son esprit ».
« Si elle est perfide, alors le ciel lui-même se moque de nous avec de spécieuses apparences. »

DESDEMONA.

Je suis vraiment désolée de vous voir malade.

(*Othello et Desdemona sortent*).

EMILIA, *ramassant le mouchoir.*

Je suis heureuse d'avoir retrouvé ce mouchoir. C'est le premier souvenir que lui ait donné le More. Mon bourru de mari m'a cent fois pressée pour que je le vole, mais c'est un gage qui lui tient tant au cœur (car il l'a suppliée de ne jamais s'en séparer) qu'elle ne le quitte jamais, l'embrasse et lui parle. J'en ferai confectionner un pareil et je le donnerai à Iago. Ce qu'il veut en faire, seul le ciel le sait! Je ne connais qu'une chose : satisfaire sa fantaisie.

(*Entre* IAGO).

IAGO.

Eh bien ! Que faites-vous, seule ?

EMILIA.

Ne grondez pas. J'ai quelque chose pour vous.

IAGO.

Quelque chose pour moi ?... C'est une chose très commune...

EMILIA.

Ah !

IAGO.

D'avoir une femme stupide !

EMILIA.

Est-ce tout ? Que me donnez-vous maintenant contre ce mouchoir ?

IAGO.

Quel mouchoir ?

EMILIA.

Quel mouchoir ? Celui que le More a donné à Desdemona comme premier gage de son amour et que, si souvent, vous m'avez ordonné de dérober.

IAGO.

Tu le lui as pris ?

EMILIA.

Non, sur ma foi. Elle l'a laissé tomber par négligence, et, comme j'étais là, j'en ai profité pour le ramasser. Regardez. Le voilà.

IAGO.

Vous êtes une brave fille. Donnez-le-moi.

EMILIA.

Que voulez-vous en faire pour avoir mis tant d'insistance à ce que je l'escamote ?

IAGO, *le lui arrachant des mains.*

Que vous importe !

EMILIA.

Si ce n'est pas pour quelque raison importante, rendez-le-moi. Pauvre dame! Elle deviendra folle quand elle s'apercevra qu'elle l'a perdu!

IAGO.

Feignez ne rien savoir. Je sais quel usage en faire. Allez, laissez-moi.

(*Emilia sort*).

Je déposerai le mouchoir dans le logis de Cassio afin qu'il l'y trouve. La moindre bagatelle, eût-elle l'inconsistance de l'air, devient, pour un jaloux, une vérité aussi indiscutable que l'Ecriture. Cela peut servir. Le More change déjà sous l'influence du poison. Une imagination dangereuse est un poison qui, au premier abord, n'offre pas trop de répugnance, mais si peu qu'il agisse sur le sang, il le brûle comme une mine de soufre... Je ne me trompe pas.

(*Entre* OTHELLO).

Le voici qui vient! Le pavot, la mandragore, toutes les liqueurs soporifiques du monde, ne sauraient te rendre le doux sommeil dont tu jouissais hier!

OTHELLO.

Ah! ah! Me tromper! Moi!

IAGO.

Voyons, Général, qu'il ne soit plus question de cela.

OTHELLO.

Arrière! Va-t'en! Tu m'as mis à la torture!... Mieux vaut, je le jure, être trompé complètement que concevoir un simple soupçon!

IAGO.

Eh bien, monseigneur?

OTHELLO.

Quel sentiment avais-je des heures qu'elle m'a volées pour satisfaire sa luxure? Je ne le savais pas, je n'y pensais pas, je n'en souffrais pas. La nuit dernière, j'ai bien dormi, j'étais libre et joyeux. Je n'ai pas trouvé les baisers de Cassio sur ses lèvres. Quand celui qu'on a volé n'a pas besoin de ce qui lui a été dérobé, laissez-le dans l'ignorance, il n'aura pas été volé[1]!

1. Un passage d'une aussi admirable psychologie se trouve dans une pièce de Thomas Middleton, intitulée : *La Sorcière*.

I feele no ease; the burthen's not yet off,
So long as the abuse sticks in my knowledge.
Oh, 'tis a paine of hell to know one's shame!
Had it byn hid and don, it had ben don happy,
For he that's ignorant lives long and merry.

Dans une autre pièce de Middleton, intitulée *Sébastien*, existe une scene rappelant celle entre Othello et Iago. La même pièce contient

IAGO.

Je suis désolé d'entendre de telles paroles !

OTHELLO.

J'aurais été heureux, si tout le camp, jusqu'au dernier pionnier[1], avait goûté à son doux corps, pourvu que je n'en susse rien ! Maintenant, adieu pour toujours à la tranquillité de mon esprit ! Adieu, mon bonheur ! Adieu les troupes empanachées et les vaillantes guerres qui de l'ambition font une vertu ! Oh ! Adieu les hennissements du coursier[2], les éclats des trompettes, le roulement des tambours, le fifre aigu[3], les étendards royaux, tout ce qui fait l'orgueil, la pompe, l'appareil de la guerre glorieuse[4] ! Et vous engins

d'ailleurs, une seconde scène dont le pendant se retrouverait dans *Hamlet.*

Enfin, en annotant *Macbeth*, nous avons eu l'occasion de signaler le rapprochement que l'on peut faire entre cette tragédie et cette même *Sorcière*, du moins à propos des scènes ayant trait à la magie.

1. A l'époque de Shakespeare, les pionniers étaient choisis dans ce que nous appellerions aujourd'hui les compagnies de discipline. Nous avons sous les yeux un volume contenant les lois et ordonnances de guerre établies, par le comte d'Essex, en 1604. On y trouve le passage suivant : « Si un cavalier perd son cheval ou son équipement, si un fantassin perd une de ses armes, par négligence ou a la suite d'une débauche, il passeront dans les pionniers ou les balayeurs, jusqu'à ce qu'ils aient remplacé, à leur compte, ce qu'ils auront perdu. »

2. Dans un ancien drame intitulé : *Common Conditions*, imprimé en 1576, un personnage appelé Sedmond et ayant perdu sa sœur dans un bois, s'exprime ainsi :

But farewell now, my coursers brave, attraped to the ground!
Farevell, ye nobles all, farewell eche martial knight,
Farewell, ye famous ladies all, in whom I did delight!
Adue, my native soile, adue, Arbaccus kyng.
Adue, eche wight, and marsial knight, adue, eche living thyng!

3. ... *the ear-piercing fife.*

Murger a dit : le fifre au rire aigu.

Les fifres accompagnés de tambours sont, depuis des siècles, adoptés dans les armées anglaises. Dans Ashmolean-Museum, à Oxford, on voyait autrefois un tableau, datant de 1525, et représentant le siège de Pavie, où figuraient des fifres et des tambours. Dans un vieux traité de William Garrard, antérieur à l'année 1587, et publié par un certain capitaine Hichcock en 1591, sont indiquées des évolutions militaires, aux sons des fifres et des tambours. Un volume intitulé : *Rymer's Foedera* contient un *diary* du siège de Boulogne (1544), faisant mention de fifres et de tambours marchant en tête des armées.

Ajoutons qu'on les employait encore à l'occasion des fêtes et, qu'à plusieurs reprises, les fifres furent remplacés par des siffleurs.

4. Flechter a parodié ce passage dans la *Prophétesse* (1622) :

. . . . *and to keep*
My faith untainted, farewell pride, and pomp,
And circumtance of glorious majesty,
Farewell for ever!

mortels, dont les terribles gosiers imitent les épouvantables clameurs de l'immortel Jupiter, adieu! Othello n'a plus rien à faire ici-bas!

IAGO.

Est-ce possible? Monseigneur...

OTHELLO.

Misérable! Tu me prouveras que ma bien-aimée est une putain! Sois-en certain! Tu m'en donneras une preuve visible (*le prenant par la gorge*), ou, par mon âme éternelle, mieux vaudrait pour toi être né chien que te voir dans l'obligation de répondre à ma fureur en éveil!

IAGO.

Voilà où nous en sommes?

OTHELLO.

Je veux une preuve visible! Ou, du moins, si probante qu'il n'y ait ni un clou, ni un tenon, auquel je puisse accrocher un doute! Sans cela, gare à ta vie!

IAGO.

Mon noble seigneur...

OTHELLO.

Si tu l'as calomniée, si tu m'as torturé inutilement, n'articule plus une prière! Renonce au remords! Tu pourras accumuler horreur sur horreur, commettre des actions à faire pleurer le ciel, à épouvanter la terre, tu n'ajouteras à ta damnation rien de plus terrible!

IAGO.

Grâce! Ciel, défends-moi! Etes-vous un homme? Avez-vous une âme, des sentiments? Que Dieu soit avec vous! Privez-moi de mon emploi! O fou maudit, qui as vécu jusqu'ici pour que ton honnêteté te soit comptée comme un vice! O monde monstrueux! Prends bien note de ceci, ô monde! Il est dangereux de se montrer sincère et loyal. Je vous remercie du profit que j'en tire. A partir de maintenant, je renonce à l'amitié, puisqu'elle entraîne tant d'offenses avec elle!

OTHELLO.

Demeure... Tu dois être honnête.

IAGO.

Je dois être sage. L'honnêteté est une sottise, puisqu'elle perd ceux qui la professent.

OTHELLO.

Par le monde[1], je crois que ma femme est fidèle, et je

1. Cette tirade ne se trouve pas dans la première édition

crois qu'elle ne l'est pas. Je crois que tu es sincère, et je crois que tu ne l'es pas. Je veux une preuve. Mon nom, qui était aussi pur que le visage de Diane, est maintenant barbouillé, et noir comme ma figure! S'il y a encore des cordes, des couteaux, du poison, du feu, de l'eau pour se noyer, je n'endurerai pas cela! Oh! avoir une preuve!

IAGO.

Seigneur, la passion vous dévore. Je regrette d'en avoir été la cause. Vous voudriez une preuve?

OTHELLO.

Je le voudrais? Non. Je le veux!

IAGO.

C'est votre droit. Mais comment? Comment vous en fournir une? Voudriez-vous l'acquérir et demeurer bouche béante devant un acte grossier? Etre là quand on la saillit?

OTHELLO.

Mort et damnation!

IAGO.

Il serait très difficile, je crois, de la faire consentir à se donner en spectacle. Le diable soit d'eux, si des yeux mortels, autres que les leurs, les voient couchés ensemble! Alors? Comment? Que puis-je dire? Où est la preuve? Il est impossible que vous voyiez cela, fussent-ils aussi ardents que des boucs, aussi chauds que des singes, aussi lubriques que des loups en rut, aussi grossiers que des brutes ivres. Cependant si des présomptions, si des circonstances de poids... de celles qui mènent directement à la porte de la vérité peuvent donner une certitude, vous l'aurez.

OTHELLO.

Donne-moi une preuve manifeste de sa déloyauté.

IAGO.

C'est un office qui me répugne, mais puisque je suis entré si avant dans cette affaire... entraîné par une honnêteté, une affection stupides...j'irai jusqu'au bout. Il y a quelque temps j'étais couché avec Cassio. Souffrant d'une rage de dents, je ne pouvais pas dormir. Il y a des gens dont l'esprit est si préoccupé que, durant leur sommeil, ils racontent tout bas leurs affaires. Cassio est de cette espèce-là. Tandis qu'il dormait, je l'entendis chuchoter : *Chère Desdemona, soyons prudents, cachons bien nos amours!* Et il me prenait les mains, et il me les pressait en soupirant : *O chère Desdemona!* Un instant, il m'embrassa si fort qu'on eût dit qu'il cueillait des baisers par la racine; il mit sa jambe sur ma cuisse, soupira, m'embrassa encore et soupira à nouveau : *O destin maudit qui t'a donnée au More!*

OTHELLO.

Oh! monstrueux, monstrueux!

IAGO.

Ce n'était qu'un rêve.

OTHELLO.

Mais un rêve dont il est facile de tirer une conclusion, un rêve qui enfante de cruels soupçons, bien que ce ne soit qu'un rêve[1].

IAGO.

Un rêve qui, ne prouvant pas grand chose, peut amener à de plus importantes découvertes.

OTHELLO.

Je la mettrai en pièces!

IAGO.

Non. Demeurez calme. Nous ne voyons rien de définitif. Il se peut encore qu'elle soit honnête. Dites-moi seulement ceci : N'avez-vous pas vu quelquefois dans la main de votre femme un mouchoir dont les broderies représentent des fraises?

OTHELLO.

C'est moi qui le lui ai donné ; ce fut mon premier cadeau.

IAGO.

Je l'ignore ; mais ce dont je suis sûr, c'est d'avoir vu aujourd'hui Cassio s'essuyer la barbe avec un mouchoir pareil, et qui appartenait bien à votre femme.

OTHELLO.

Si c'est celui-là!

IAGO.

Celui-là ou un autre c'est une nouvelle preuve contre elle.

OTHELLO.

Oh! si la misérable avait quarante mille vies! Une vie, c'est trop peu pour satisfaire ma vengeance! Maintenant, je vois la vérité[2]. Ecoute, Iago. Mon amour insensé, je le souffle comme ceci à la face du ciel! Il s'en est allé[3]! Noire vengeance, sors de ta caverne infernale! Abandonne, ô mon amour, ta couronne, le cœur sur lequel tu trônais[4], à la ty-

1. Dans le vieux quarto, ce vers et les deux suivants sont donnés a Iago. Dans le folio, il est dit par Othello.

2. *Now do I see 'tis true*. Dans le vieux quarto : *Now do I see 'tis time*.

3. On trouve la même expression dans Marlowe :

Are these your fears? thus blow them into air!

4. ...*hearted throne*. Nous avons suivi l'interprétation de Jonhson, « Hearted throne », *the heart on which thou wast enthroned*. Ainsi dans la *Douzième Nuit :*

It gives a very echo to the seat,

rannie de la haine! Gonfle-toi, ô mon sein, tu es rempli de langues d'aspics !

IAGO.

Je vous en prie, contenez-vous.

OTHELLO.

Du sang, Iago, du sang !

IAGO.

Patience, vous-dis-je. Vous pouvez changer d'idée.

OTHELLO.

Jamais, Iago ! De même que la mer Pontique[1], dont le courant glacé et la course impétueuse ne se ressentent jamais du reflux des marées[2], se dirige toujours vers la Propontide et l'Hellespont, ainsi mes pensées sanguinaires, dans la violence de leur cours, ne regarderont jamais en arrière, ne reflueront jamais vers l'amour soumis, jusqu'à ce qu'elles se soient englouties dans une vaste, une immense vengeance !... (*S'agenouillant*). Par ce ciel de marbre qui est au-dessus de nous[3], je donne ici à mes paroles la gravité d'un vœu sacré !

IAGO.

Ne vous relevez pas encore. (*S'agenouillant*). Soyez témoins, lumières qui luisez toujours là-haut; vous aussi, éléments

Where love is throne'd,
Dans *Roméo et Juliette :*
My bosom's lord sits lightly in his throne;

1. Cette image ne figure pas dans la première édition.
« Je suppose, dit Pope, qu'on l'aura trouvée déplacée. »
Chaque fois que Shakespeare acquérait une connaissance nouvelle, il n'avait qu'une idée: saisir l'occasion d'en faire montre. Peut-être cédait-il à un sentiment d'amour-propre, vu l'état d'infériorité où il se trouvait, au point de vue de l'instruction, vis-à-vis les Ben Johnson et les Marlowe. On peut supposer qu'il puisa des renseignements sur la mer Pontique dans l'*Histoire naturelle* de Pline, que venait de traduire Philemon Holland.

2. *Ne'er feels retiring ebb, but keeps due on*, etc.
Dans le folio qui, seul, renferme ce passage, on lit :
... *Ne'er keeps retiring ebb*, etc.
Cela tient à l'étourderie des compositeurs de l'époque qui répétaient souvent les mêmes mots.
Ainsi dans *Hamlet :*
My news shall be the news to that great feast.
Au lieu de :
My news shall be the fruit to that great feast.
Plus loin :
The spirit, upon whose spirit depend and rest, etc.
au lieu de :
The spirit, upon whose weal, etc.

3. La même expression se trouve dans *Soliman et Perseda* (1599) :
Now by the marble face of the welkin, etc.
et dans *Antonio et Mellida*, de Marston (1602) :
And pleas'd the marble heavens.

qui nous étreignez de toutes parts, qu'ici Iago voue son esprit, ses mains, son cœur, à venger l'outrage d'Othello! Quelle que soit la cruauté de l'acte qu'il me commande, j'obéirai par pitié, par compassion pour lui[1] !

OTHELLO.

Je te remercie de ton dévouement, non avec de vaines paroles, mais en l'acceptant avec reconnaissance. Je suis décidé à l'employer sur-le-champ. Dans les trois jours qui vont s'écouler fais que je t'entende dire : Cassio est mort.

IAGO.

Mon ami est mort. Vous le voulez, c'est chose faite. Mais elle, laissez-la vivre!

OTHELLO.

Qu'elle soit damnée, l'impudique coquine! Qu'elle soit damnée! Allons, viens avec moi. Je veux me retirer pour réfléchir à quelque genre de mort soudaine pour cette infernale beauté. Maintenant tu es mon lieutenant.

IAGO.

Je vous suis acquis pour toujours.

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

Même endroit.

(*Entrent* DESDEMONA, EMILIA *et le* BOUFFON).

DESDEMONA.

Drôle, sais-tu où demeure le lieutenant Cassio?

LE BOUFFON.

Je n'ose pas répondre qu'il ment quelque part[2].

DESDEMONA.

Pourquoi?

LE BOUFFON.

C'est un soldat, et dire qu'un soldat ment, c'est risquer un coup de poignard.

DESDEMONA.

Allons! Où loge-t-il?

1. Nous donnons ici l'interprétation de Tollet qui nous paraît la meilleure.

2. Shakespeare va jouer ici, et à plusieurs reprises, sur les mots *to lie* (demeurer) et *to lie* (mentir).

LE BOUFFON.

Si je vous disais où il loge, je vous dirais où je mens.

DESDEMONA.

Peut-on comprendre quelque chose à cela ?

LE BOUFFON.

Je ne sais pas où il loge; si j'allais lui supposer un logement, vous dire il loge ici, ou là, ce serait mentir par ma gorge.

DESDEMONA.

Peux-tu t'enquérir de lui, obtenir quelque indication ?

LE BOUFFON.

Je catéchiserai tout le monde à son sujet, c'est-à-dire que je répondrai d'après les réponses.

DESDEMONA.

Va le chercher et amène-le. Dis lui que j'ai touché mon époux en sa faveur, et que j'espère que tout ira bien.

LE BOUFFON.

Faire cela est dans la mesure de l'esprit d'un homme, je vais donc m'y essayer.

(*Il sort*).

DESDEMONA.

Où puis-je avoir perdu ce mouchoir, Emilia ?

EMILIA.

Je ne sais pas, madame.

DESDEMONA.

Crois-moi, j'aurais mieux aimé perdre ma bourse pleine de cruzades [1]. Si mon noble More n'était pas la loyauté même, s'il avait de ces vils soupçons qui caractérisent les humeurs jalouses, c'en serait assez pour éveiller en lui de mauvaises pensées.

EMILIA.

N'est-il pas jaloux ?

DESDEMONA.

Qui ? Lui ? Je crois que là où il est né, le soleil a pompé de sa tête toutes les humeurs noires.

EMILIA.

Regardez, le voici qui vient.

DESDEMONA.

Je ne le quitterai plus, jusqu'à ce qu'il rappelle Cassio. Comment allez-vous, monseigneur ?

(*Entre* OTHELLO).

OTHELLO.

Bien, ma chère femme... (*A part*). Oh! dissimuler de la sorte ! (*Haut*). Comment allez-vous, Desdemona ?

1. Monnaie portugaise qui valait trois shellings.

DESDEMONA.

Bien, mon cher seigneur.

OTHELLO.

Donnez-moi la main. Cette main est moite, madame.

DESDEMONA.

Elle n'a encore senti ni les effets de l'âge, ni ceux du chagrin.

OTHELLO.

Cela prouve une nature généreuse et un cœur prodigue... Chaude, chaude, et moite. Cette main indique que vous avez besoin de retraite, de jeûnes, de prières, de mortifications, qu'il faut vous livrer à de pieux exercices[1]. Il y a ici un démon jeune et ardent, qui a l'habitude de se révolter. C'est une bonne main, pleine de franchise.

DESDEMONA.

Vous pouvez le dire, puisque c'est cette main qui donna mon cœur.

OTHELLO.

Une main généreuse. Autrefois le cœur donnait la main, mais d'après la nouvelle science héraldique, il n'y a que des mains et plus de cœurs[2].

DESDEMONA.

Je ne peux pas parler de cela. Revenons à votre promesse.

OTHELLO.

Quelle promesse, ma poule?

DESDEMONA.

J'ai envoyé cherché Cassio pour qu'il s'entretienne avec vous.

1. ... *Exercise devount.*

« Henry VII, dit Bacon, fut assez heureux pour être un loyal chrétien en même temps qu'un grand roi; il se livra de son vivant à de pieux exercices (*in living exercised*) et mourut repentant ».

2. *But our new heraldy is — hand, not hearts.*

Il faut voir ici une critique du temps. Aussitôt que Jacques Ier fut monté sur le trône, il créa la nouvelle dignité de baronnet, pour de l'argent. Entre autres prérogatives, il permit aux familles d'ajouter à leurs armes, une main de gueule dans un écusson d'argent. Shakespeare laisse entendre que plusieurs de ces baronnets avaient des mains mais pas de cœur.

Le prétexte dont se servit Jacques Ier pour se procurer de l'argent par cette création, était la reddition d'Ulster et d'autres parties de l'Irlande, dont il voulait perpétuer la mémoire; Elisabeth avait tenu une conduite bien opposée. Elle conférait les dignités à ceux qui avaient employé, non pas leur or, mais leur fer à son service. Il était assez ordinaire aux poètes dramatiques de ce temps-là de se moquer de l'ignominie du règne de Jacques. Flechter a été particulièrement cruel pour lui. (*Note de Warburton*).

OTHELLO.

Je souffre d'un rhume obstiné. Prête-moi ton mouchoir.

DESDEMONA.

Voici, monseigneur.

OTHELLO.

Celui que je vous ai donné.

DESDEMONA.

Je ne l'ai pas sur moi.

OTHELLO.

Non?

DESDEMONA.

Non, en vérité, monseigneur.

OTHELLO.

C'est un tort. Ce mouchoir, une Egyptienne le donna jadis à ma mère. C'était une magicienne qui pouvait presque lire la pensée des gens. Elle lui dit que, tant qu'elle le porterait, elle plairait à mon père entièrement dominé par son amour; mais que si elle le perdait, si elle en faisait don, mon père éprouverait pour elle de la répugnance, et que son imagination se mettrait en chasse d'autres fantaisies. C'est à son lit de mort que ma mère m'a donné ce mouchoir, en me recommandant, quand la destinée voudrait que je me mariasse, d'en faire présent à ma femme. Je n'y ai pas manqué. Ainsi, prenez-en soin; conservez-le comme la prunelle de vos yeux; l'égarer ou le donner serait une incomparable catastrophe.

DESDEMONA.

Est-ce possible?

OTHELLO.

Absolument. Il y a de la magie dans son tissu. Une sybille, qui, dans ce monde, avait compté deux cents évolutions de soleil, l'a brodé pendant un accès de fureur prophétique. Les vers qui en ont filé la soie étaient enchantés; enfin, il a été teint avec des cœurs de vierges momifiées, conservés soigneusement par elle.

DESDEMONA.

Cela est vrai?

OTHELLO.

Très vrai. Donc, veillez-y.

DESDEMONA.

Plût au ciel que je l'eusse jamais vu!

OTHELLO.

Ah! Pourqnoi?

DESDEMONA.

Pourquoi parlez-vous par boutades, d'une façon si véhémente?

OTHELLO.

Est-il perdu? Ne l'avez-vous plus? Parlez, n'est-il plus à sa place?

DESDEMONA.

Le ciel nous bénisse!

OTHELLO.

Vous dites?

DESDEMONA.

Il n'est pas perdu. Qu'arriverait-il, s'il l'était?

OTHELLO.

Oh!

DESDEMONA.

Il n'est pas perdu.

OTHELLO.

Allez le chercher! Montrez-le moi!

DESDEMONA.

Je le pourrais, seigneur, mais je m'y refuse en ce moment. C'est un moyen pour que je ne vous adresse pas ma requête! Je vous en prie, rappelez Cassio.

OTHELLO.

Allez chercher le mouchoir! Mon esprit a des craintes!

DESDEMONA.

Allons, allons, vous ne trouverez jamais un homme plus capable.

OTHELLO.

Le mouchoir!

DESDEMONA.

Je vous en prie, parlez-moi de Cassio.

OTHELLO.

Le mouchoir!

DESDEMONA.

Un homme qui, de tout temps, a bâti sa fortune sur votre amitié, qui a partagé vos dangers...

OTHELLO.

Le mouchoir!

DESDEMONA.

Vraiment, vous êtes blâmable.

OTHELLO.

Arrière!

(*Othello sort*).

EMILIA.

N'est-ce pas là un jaloux?

DESDEMONA.

C'est la première fois que je le vois ainsi. Sûrement il y a quelque chose d'extraordinaire dans ce mouchoir. Je suis désolée de l'avoir perdu.

EMILIA.

Ce n'est pas en une année ou deux que l'on apprend à connaître un homme. Ils ne sont que des estomacs pour qui nous sommes de la nourriture. Ils nous dévorent gloutonnement et, quand ils sont rassasiés, nous vomissent. Regardez. Voici Cassio et mon mari.

(*Entrent* IAGO *et* CASSIO).

IAGO.

Il n'y a pas d'autre moyen. Elle seule peut le faire. Nous jouons de bonheur. Allez et sollicitez-la.

DESDEMONA.

Eh bien, cher Cassio? Quelles nouvelles vous concernant?

CASSIO.

Madame, je reviens à mes sollicitations premières. Je vous en supplie, faites que par votre puissante entremise, je puisse exister de nouveau, rentrer dans les bonnes grâces de celui que j'honore de tout mon cœur. Plus de délais; si mon offense a été si mortelle que, ni les services passés, ni les chagrins présents, ni les garanties que j'offre pour l'avenir, puissent me revaloir son amitié, qu'au moins je le sache; je saurai à quoi m'en tenir, j'affecterai une satisfaction obligée, et j'attendrai que la bonne chance me revienne.

DESDEMONA.

Hélas! Trois fois aimable Cassio, à cette heure, mes supplications seraient inutiles; mon époux n'est plus mon époux et je ne le reconnaîtrais pas si son visage était aussi changé que son caractère. Les esprits du ciel me soient propices, comme il est vrai que j'ai plaidé votre cause avec toute l'éloquence dont je suis capable, et que je suis devenue en butte à sa colère, à la suite de mon franc parler. Il vous faut avoir de la patience. Tout ce que je puis faire, je le ferai. Je ferai plus que s'il s'agissait de moi. Que cela vous suffise.

IAGO.

Est-ce que mon seigneur est irrité?

EMILIA.

Il sort d'ici et, certainement, dans une étrange agitation.

IAGO.

Qui peut le mettre hors de lui? J'ai vu le canon disséminer dans l'air les rangs de ses soldats et, comme un démon, emporter son frère qu'il tenait dans ses bras. Et il serait irrité? Il faut qu'il s'agisse de quelque chose de grave. Je vais aller à sa rencontre. S'il est irrité, il doit céder à une raison sérieuse.

DESDEMONA.

Je t'en prie, va le trouver.

(*Iago sort*).

Il s'agit, sûrement, de quelque question d'Etat ou d'une nouvelle arrivée de Venise. C'est peut-être quelque trahison avortée, ourdie contre lui, à Chypre, qui le met ainsi hors de lui. En pareil cas, il est dans la nature des hommes de quereller à propos de la moindre des choses, quoi qu'ils ne s'occupent que des plus importantes. Oui, il en est souvent ainsi. Qu'un doigt vous fasse mal, il communiquera, même aux parties saines, le sentiment de la douleur. Il faut bien se dire que les hommes ne sont pas des dieux. Nous ne pouvons attendre d'eux les mêmes égards que ceux dont ils usent un jour de noces... Gronde-moi, Emilia. Je l'ai accusé dans mon âme (méchante que je suis!) de manquer de bonté à mon endroit. Maintenant je m'en aperçois, j'avais suborné le témoin, et il est injustement mis en cause.

EMILIA.

Priez le ciel qu'il s'agisse de quelque affaire d'Etat, comme vous le supposez, et non de quelque accès de jalousie.

DESDEMONA.

Malheureux le jour où pareille chose arriverait! Jamais je ne lui en donnai sujet.

EMILIA.

Les cœurs jaloux ne l'entendent pas ainsi. Ils ne sont jamais jaloux parce qu'ils en ont sujet, seulement parce qu'ils sont jaloux. La jalousie est un monstre qui s'engendre lui-même et naît de lui-même aussi.

DESDEMONA.

Que le ciel protège l'esprit d'Othello de ce monstre!

EMILIA.

Amen, madame.

DESDEMONA.

Je vais aller le chercher... Cassio, promenez-vous par ici; si je le trouve mieux disposé, je m'occuperai de vous et ne négligerai rien pour réussir.

CASSIO.

Je remercie humblement votre Seigneurie.

(*Desdemona et Emilia sortent*).

(*Entre* BIANCA).

BIANCA.

Dieu vous garde, ami Cassio.

CASSIO.

Que faites-vous hors de la maison? Qu'y a-t-il, ma très jolie Bianca? Sur ma foi, mon doux amour, j'allais chez vous.

BIANCA.

Et moi je me rendais à votre logis, Cassio. Quoi Rester une semaine loin de moi! Sept jours et sept nuits! Cent

soixante heures! Et quand des amants sont séparés, les heures sont cent soixante fois plus longues que celles du cadran! O le pénible calcul!

CASSIO.

Pardonnez-moi, Bianca. J'ai, pendant tout ce temps, succombé au poids de tristes pensées. Mais, quand je m'appartiendrai tout entier, je vous paierai les arrérages de mon absence. (*Lui donnant le mouchoir de Desdemona*). Chère Bianca, faites-moi un mouchoir pareil[1].

BIANCA.

Cassio, d'où vient celui-ci ? Est-ce le gage d'une nouvelle amie ? Je devine maintenant la cause de votre cruelle absence. Voilà où nous en sommes ? Bien, très bien.

CASSIO.

Allons, femme, donnez vos méchants soupçons à manger au diable, car c'est de lui que vous les tenez. Vous êtes jalouse maintenant ? Ce mouchoir me viendrait de quelque maîtresse ? Ce serait un souvenir ? Non, Bianca, sur ma foi.

BIANCA.

A qui est-il ?

CASSIO.

Je l'ignore, ma divine aimée; je l'ai trouvé dans ma chambre. J'en aime le travail. Avant qu'on me le réclame, ce qui arrivera vraisemblablement, j'en voudrais une copie. Prenez-le et faites-la. Sur ce, laissez-moi.

BIANCA.

Vous laisser ? Pourquoi ?

CASSIO.

J'attends ici le général. Ce ne serait pas une recommandation pour moi qu'il me trouvât en compagnie d'une femme[2], c'est pourquoi je désire être seul.

BIANCA.

Expliquez-vous, je vous prie[3].

CASSIO.

Ce n'est pas que j'aie cessé de vous aimer.

1. *Take me this work out.*
Ainsi dans une comédie de Middleton intitulée : *Femmes, méfiez-vous des femmes !*

..... *she intends*
To take out other works in a new sampler.

Dans l'*Arcadie* de Sidney :
« ... *Why doest thou in thy beautiful sampler set such a work for my desire to take out ?* »

2. ... *Womaned.*

3. Ce passage n'existe pas dans le premier quarto.

BIANCA.

C'est que vous ne m'aimez pas. Je vous en prie, reconduisez-moi pendant quelques pas et dites-moi si je vous verrai de bonne heure, ce soir.

CASSIO.

Quelques pas seulement, c'est ici que je l'attends, mais je vous reverrai bientôt.

BIANCA.

C'est très bien, j'obéis aux circonstances.

(*Ils sortent*).

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Même endroit.

ENTRENT OTHELLO ET IAGO.

IAGO.

Vous le croyez?

OTHELLO.

Je le crois, Iago.

IAGO.

Quoi, donner un baiser en secret?

OTHELLO.

Un baiser défendu.

IAGO.

Demeurer nue avec un ami, au lit, une heure, ou plus, sans songer à mal?

OTHELLO.

Être nue, dans un lit, Iago, sans songer à mal? C'est user d'hypocrisie avec le diable [1]. Celles qui agissent ainsi avec

1. Nous avouons ne pas très bien comprendre ni le sens ni la forme littéraire de cette entrée en scène. Les commentateurs anglais et allemands partagent, d'ailleurs, notre embarras.

Warburton suppose qu'avant d'entrer en scène, Iago aurait prodigué à Othello des consolations hypocrites. Il lui aurait dit, par exemple, qu'on a vu des hommes et des femmes coucher ensemble, uniquement pour éprouver leur vertu. Il en fut ainsi d'un saint, Robert d'Arbrissel, qui partageait le lit de ses nonnes, pour avoir l'occasion de mortifier sa chair. A l'époque de Shakespeare il existait un livre, très répandu parmi le peuple, et intitulé : *The Beehive of the Roman Church*. On y raconte l'existence d'une vieille femme, nommée Julia, qui se plaisait à coucher dans le même lit des jeunes femmes et des jeunes hommes, ayant eu le soin, pour qu'ils ne fissent pas mal, de placer un crucifix entre eux. A la même époque, se vendait chez tous les libraires un extrait des *Chroniques* de Fabien, où il était question de l'évêque Adhelme que son hôte fit coucher avec une jolie femme dans l'espoir que le prélat succomberait à la

l'intention de rester vertueuses risquent que le diable tente leur vertu tandis qu'elles tentent le diable.

IAGO.

Si elles ne font rien c'est un péché véniel; mais si je donne un mouchoir à ma femme...

OTHELLO.

Alors?

IAGO.

Il lui appartient, monseigneur, et lui appartenant elle a le droit, je pense, de le donner à n'importe qui.

OTHELLO.

Elle est aussi gardienne de son honneur. Peut-elle le donner?

IAGO.

Son honneur est une essence invisible. Il y en a beaucoup qui l'ont sans l'avoir. Mais, pour le mouchoir...

OTHELLO.

Par le ciel, je l'aurais volontiers oublié!... Tu disais... Cela me revient à la mémoire, comme le corbeau revient sur une maison infectée, ce qui est un présage de malheur pour tous!... Tu disais qu'il avait mon mouchoir?

IAGO.

Oui. Eh bien?

OTHELLO.

Cela est mauvais.

IAGO.

Que serait-ce si je disais l'avoir vu vous faire outrage?... Ou l'avoir entendu qui s'en vantait, à l'exemple de ces drôles qui, soit que leurs maîtresses aient cédé à la fatigue résultant de leur assiduité, soit qu'elles aient agi de plein consentement, l'ont emporté sur elles, et n'ont plus que l'idée de le raconter partout?

OTHELLO.

A-t-il dit quelque chose?

IAGO.

Oui, monseigneur. Mais, soyez-en bien assuré, rien qu'il ne puisse démentir sous serment.

tentation. D'après l'histoire, le susdit prélat l'aurait toujours emporté sur lui-même.

Nous n'insistons sur ces détails que pour donner une idée de l'époque à laquelle écrivait Shakespeare. Quant au texte en question, le plus raisonnable est de supposer qu'on a affaire à un texte singulièrement altéré, lequel, s'il pouvait être reconstitué, donnerait peut-être raison à la version de Warburton.

OTHELLO.

Qu'a-t-il dit ?

IAGO.

Qu'il avait... Je ne sais plus ce qu'il avait...

OTHELLO.

Quoi ? Quoi ?

IAGO.

Couché....

OTHELLO.

Avec elle ?

IAGO.

Avec elle, sur elle. Comme vous voudrez.

OTHELLO.

Avec elle ! Sur elle !... Coucher avec elle ! C'est infâme !... Le mouchoir !... Il me faut des aveux !... Le mouchoir !... Qu'il avoue et soit pendu pour la peine[1] !... D'abord qu'on le pende, il avouera après !... Je tremble !... Une nature comme la mienne ne s'emporterait pas sur des suppositions, si ces suppositions n'avaient pas quelque fondement ! Je ne suis pas un homme à me laisser secouer par des mots !... Leur nez, leurs oreilles, leurs lèvres[2] !... C'est impossible !... Des aveux !... Le mouchoir !... O démon !

(*Il a une attaque de nerfs*).

IAGO, *à part.*

Travaille, mon poison, travaille ! C'est ainsi qu'on attrape les sots trop crédules. C'est encore ainsi que bien des dames, chastes et honnêtes, sont injustement compromises... Monseigneur !

(*Entre* CASSIO).

Monseigneur ! Othello !... Oh ! Cassio !

CASSIO.

Qu'est-ce qu'il y a ?

IAGO.

Monseigneur a une attaque d'épilepsie ! C'est la seconde. Il en a eu une hier.

CASSIO.

Frictionnez-lui les tempes.

IAGO.

Non. Laissez-le. La léthargie doit suivre tranquillemen

1. Proverbe.

2. Othello se représente les familiarités qui peuvent avoir eu lieu entre sa femme et Cassio.
Ainsi dans le *Conte d'Hiver* :

Cheek to cheek, meeting noses,
Kissing with inside lip, etc.

son cours. Sinon, il va écumer, et, tout à l'heure, il cassera tout dans un accès de folie sauvage... Regardez, il remue. Retirez-vous un petit moment, il reviendra bientôt à lui. Quand il sera parti, je voudrais m'entretenir avec vous d'une importante affaire...

(*Cassio sort*).

Comment ça va, général? Vous n'êtes pas blessé à la tête?

OTHELLO.

Te moques-tu de moi?

IAGO.

Me moquer de vous! Le ciel m'en garde! Je voudrais que vous supportiez votre sort, comme un homme.

OTHELLO.

Un homme à cornes est un monstre, une brute!

IAGO.

Il y a alors bien des brutes dans une ville qui compte beaucoup d'habitants, et aussi beaucoup de monstres civilisés.

OTHELLO.

A-t-il fait des aveux?

IAGO.

Mon bon seigneur, soyez un homme. Songez que chaque compagnon barbu, sous le même joug que le vôtre, peut le traîner avec vous. Il y a, à cette heure, des millions de vivants qui passent la nuit dans des lits partagés qu'ils jureraient n'avoir servi qu'à eux. Votre cas est meilleur. Oh! ironie de l'enfer! Sarcasme du diable! Embrasser une coquine dans un lit qui vous inspire confiance, et la supposer chaste! Non, que je sache tout! Sachant ce que je suis, je sais, elle, ce qu'elle sera.

OTHELLO.

Tu as raison, cela est certain.

IAGO.

Tenez-vous un instant à l'écart. Demeurez calme. Tandis que vous étiez ici, fou de douleur, cédant à une colère indigne d'un homme comme vous, Cassio est arrivé. Je l'ai congédié donnant à votre évanouissement une excuse naturelle. Je lui ai dit de revenir me parler. Il me l'a promis. Cachez-vous quelque part et observez bien les grimaces, les moues, les dédains, qu'accusera chaque partie de son visage. Car je veux qu'il me raconte l'histoire de ses amours, où cela s'est passé, comment, combien de fois, si ça dure depuis longtemps, quand il a été aux prises avec votre épouse, s'il compte revenir à la rescousse. Contentez-vous d'étudier ses gestes. De la patience; ou je dirai que vous êtes un insensé et que vous n'avez rien d'un homme.

OTHELLO.

Entends-tu, Iago? Je consens à passer pour l'homme le plus patient du monde; mais (entends-tu?) le plus sanguinaire aussi.

IAGO.

Soit. Mais il y a temps pour tout. Voulez-vous vous cacher?
(*Othello se cache*).

Je questionnerai Cassio sur Bianca, une drôlesse qui paie sa nourriture et ses vêtements, en vendant ses charmes. Elle est folle de Cassio. C'est le châtiment des coquines d'en tromper beaucoup pour être trompée à leur tour... Quand on parle d'elle, il ne peut s'empêcher de rire aux éclats... Le voici qui vient.

(*Rentre* CASSIO).

Quand il sourira, Othello deviendra furieux. Sa jalousie ignorante verra un outrage dans les sourires, les gestes, la légèreté du pauvre Cassio... Comment ça va-t-il lieutenant?

CASSIO.

Très mal, quand vous me donnez un titre dont la privation me tue.

IAGO, *bas*.

Intercédez auprès de Desdemona et vous rentrerez en possession de votre grade. Si cette grâce dépendait de Bianca, ce serait chose bientôt faite.

CASSIO.

Hélas! La pauvre fille!

OTHELLO, *à part*.

Il rit déjà!

IAGO.

Je n'ai jamais vu une femme aimant autant un homme.

CASSIO.

La pauvre fille! Je crois en effet, qu'elle m'aime.

OTHELLO, *à part*.

Il s'en défend faiblement et sourit!

IAGO.

Ecoutez-moi, Cassio.

OTHELLO, *à part*.

Il le presse pour qu'il en dise plus long. Va toujours. C'est bien dit, très bien dit.

IAGO.

Elle raconte partout que vous l'épouserez.

CASSIO.

Ah! ah! ah!

OTHELLO, *à part.*

Tu triomphes, Romain, tu triomphes!

CASSIO.

Moi? L'épouser?... Une fille publique! Je t'en prie, sois plus charitable envers mon esprit. Ne le suppose pas à ce point dépravé. Ah! ah! ah!

OTHELLO, *à part.*

Oui, oui, oui. Ils rient quand ils les tiennent!

IAGO.

Sur ma foi, le bruit court que vous deviendrez son mari.

CASSIO.

Je t'en prie, parle sérieusement.

IAGO.

Je suis un coquin si je parle autrement.

OTHELLO, *à part.*

Avez-vous donc compté mes jours? Très bien.

CASSIO.

C'est cette guenon qui répand ces bruits. Elle est persuadée que je l'épouserai. Elle se fie à son amour et à ses illusions, non à ma promesse.

OTHELLO, *à part.*

Iago me fait un signe. Il va bientôt conter l'histoire.

CASSIO.

Elle était ici tout à l'heure; elle me poursuit partout. L'autre jour, je parlais sur le bord de la mer avec quelques Vénitiens, tout à coup survient la drôlesse qui me saute au cou...

OTHELLO, *à part.*

Soupirant: *Mon cher Cassio!* Ça se devine à son geste.

CASSIO.

Elle s'y pend, s'étale, pleure, m'attire et me repousse. Ah! ah! ah!

OTHELLO, *à part.*

Maintenant, il lui raconte comment elle l'a amené dans ma chambre. Je vois bien votre nez, mais je me demande à quel chien je le jetterai!

CASSIO.

Il faudra que je m'en sépare.

IAGO.

Tenez, la voici qui vient.

(*Entre* BIANCA).

CASSIO.

C'est une fouine et parfumée encore!... Qu'avez-vous à me poursuivre ainsi?

BIANCA.

Que le diable et sa mère vous poursuivent! Qu'avez-vous l'intention de faire de ce mouchoir que vous m'avez donné tantôt? J'étais une fameuse folle de le prendre! Il faut que j'en fasse un pareil, n'est-ce pas?... Comme il est vraisemblable que vous l'ayez trouvé dans votre chambre, sans savoir qui l'y a laissé! C'est le gage de quelque coquine et je vous en ferais un pareil?... Donnez-le à votre marotte. Quelle que soit la façon dont vous l'ayez obtenu, je ne ferai pas un point!

CASSIO.

Eh bien, ma chère Bianca? Eh bien?

OTHELLO, *à part.*

Par le ciel, c'est mon mouchoir!

BIANCA.

Si vous voulez venir souper cette nuit, vous le pouvez. Si vous ne le voulez pas, venez quand il vous plaira.

(*Bianca sort*).

IAGO.

Courez après elle.

CASSIO.

Il le faut, elle me dirait des injures dans la rue.

IAGO.

Souper ez-vous chez elle?

CASSIO.

Ma foi, oui.

IAGO.

Je vous y rencontrerai peut-être. J'ai absolument besoin de causer avec vous.

CASSIO.

Venez donc, c'est entendu!

IAGO.

Partez. Pas un mot de plus.

(*Cassio sort*).

OTHELLO.

Comment faut-il le tuer, Cassio?

IAGO.

Avez-vous remarqué comme il se moquait de sa trahison?

OTHELLO.

Oh! Iago!

IAGO.

Et avez-vous vu le mouchoir?

OTHELLO.

Etait-ce le mien?

IAGO.

Le vôtre, j'en lèverais la main. Voyez quel cas il fait

de cette folle créature, votre femme? Elle lui a donné le mouchoir et il l'a donné à cette prostituée!

OTHELLO.

Je voudrais pouvoir mettre neuf ans à le tuer!... Une femme si charmante, si belle, si douce!

IAGO.

Il ne faut plus penser à cela.

OTHELLO.

Qu'elle pourrisse, qu'elle meure, qu'elle soit damnée cette nuit; car elle ne vivra pas! Non. Mon cœur est devenu de pierre. Je le frappe, il me brise la main! Le monde ne possède pas une plus adorable créature! Elle pouvait se coucher à côté d'un empereur et lui dicter sa tâche!

IAGO.

Vous vous égarez.

OTHELLO.

La maudite! Je n'exagère pas... Si adroite avec son aiguille!... Admirable musicienne!... Elle aurait apprivoisé un ours!... D'un esprit si élevé, si abondant, si inventif!...

IAGO.

Elle n'en est que plus coupable.

OTHELLO.

Oh! mille fois plus coupable!... Et toujours si bien disposée!...

IAGO.

Trop bien disposée!

OTHELLO.

Oui, c'est certain. Quel malheur, Iago!... Oh! Iago, quel malheur!

IAGO.

Si vous êtes si compatissant à son crime, donnez-lui patente pour faire le mal. S'il ne vous touche pas, il ne saurait atteindre personne.

OTHELLO.

Je la briserai en morceaux!... Me tromper, moi!

IAGO.

C'est mal de sa part.

OTHELLO.

Avec mon officier!

IAGO.

C'est plus mal encore.

OTHELLO.

Cherche-moi du poison, Iago. Cette nuit... Je ne veux pas avoir d'explication avec elle, de peur que son corps et sa beauté me désarment encore!... Cette nuit, Iago.

IAGO.

Ne vous servez pas de poison. Etranglez-la dans son lit, dans le lit qu'elle a souillé.

OTHELLO.

Bien, bien. C'est une façon de faire justice qui me plaît. Très bien.

IAGO.

Quant à Cassio... laissez-moi m'en charger. Vous en saurez plus long vers minuit.

(*Sonnerie de trompettes à la cantonade*).

OTHELLO.

Excessivement bien !... Quelle est cette fanfare ?

IAGO.

Quelque nouvelle de Venise, sûrement. C'est Ludovico qui vient de la part du doge... Voyez, votre femme l'accompagne.

(*Entrent* LUDOVICO, DESDEMONA *et des Gens de la suite*).

LUDOVICO.

Dieu vous garde, digne général !

OTHELLO.

Je vous remercie, monsieur.

LUDOVICO, *lui donnant une lettre.*

Le Doge et les sénateurs de Venise vous saluent.

OTHELLO, *après avoir ouvert et parcouru la lettre.*

Je baise cet écrit, interprète de leurs ordres.

DESDEMONA.

Et quelles nouvelles, bon cousin Ludovico ?

IAGO.

Je suis enchanté de vous voir, signor. Soyez le bienvenu à Chypre.

LUDOVICO.

Je vous remercie. Comment va le lieutenant Cassio ?

IAGO.

Il vit, monsieur.

DESDEMONA.

Cousin, une regrettable rupture a eu lieu entre lui et mon seigneur. Vous arrangerez cela.

OTHELLO.

En êtes-vous bien sûre ?

DESDEMONA.

Monseigneur?

OTHELLO, *lisant.*

« *Ne manquez pas de vous y conformer, quand vous aurez...*

LUDOVICO.

Il n'écoutait pas. Il est occupé à lire la lettre. Une brouille a eu lieu entre ton époux et Cassio?

DESDEMONA.

Une brouille désespérante. Je voudrais tant, pour l'amour de Cassio, les réconcilier!

OTHELLO.

Feu et soufre!

DESDEMONA.

Monseigneur?

OTHELLO.

Etes-vous folle?

DESDEMONA.

Quoi! Il est en colère?

LUDOVICO.

C'est peut-être la lettre qui l'agite ainsi. Je crois qu'on le rappelle à Venise et que Cassio doit prendre sa place.

DESDEMONA.

Sur ma foi, j'en suis enchantée!

OTHELLO.

En vérité?

DESDEMONA.

Monseigneur?

OTHELLO.

Je me réjouis de vous voir folle.

DESDEMONA.

Que voulez-vous dire, cher Othello?

OTHELLO, *la frappant.*

Démon!

DESDEMONA.

Je n'ai pas mérité cette injure.

LUDOVICO.

Monseigneur, voilà une chose qu'on ne voudrait pas croire à Venise, quand je jurerais l'avoir vue. Cela dépasse les bornes. Faites-lui des excuses, elle pleure.

OTHELLO.

O démon! démon! Si les larmes d'une femme pouvaient féconder la terre, chacune de celles qu'elle verse donnerait naissance à un crocodile. Hors de ma vue!

DESDEMONA.

Je ne resterai pas si ma vue vous offense.

(*Desdemona sort*).

LUDOVICO.

En vérité, voilà une femme obéissante. Je supplie Votre Seigneurie de la rappeler.

OTHELLO.

Madame!...

DESDEMONA.

Monseigneur ?

OTHELLO.

Que lui voulez-vous, monsieur ?

LUDOVICO.

Qui ? Moi, monseigneur ?

OTHELLO.

Oui. Vous avez exprimé le désir que je la rappelle. Monsieur, elle peut tourner, et tourner, et aller par-ci, et revenir, et pleurer... Et elle est obéissante, comme vous dites... Obéissante !... Très obéissante !... (*A Desdemona*). Pleurez toujours... (*A Ludovico*). Quant à ceci, monsieur... (*A Desdemona*). Voilà une douleur bien jouée !... (*A Ludovico*). Je suis rappelé à Venise... (*A Desdemona*). Allez-vous-en ! Je vous enverrai chercher tout à l'heure... (*A Ludovico*). Monsieur, j'obéirai et retournerai à Venise... (*A Desdemona*). Arrière !

(*Desdemona sort*).

Cassio occupera ma place... Monsieur, cette nuit, je vous prie de venir souper avec moi... Vous êtes le bienvenu à Chypre. Boucs et singes !

(*Othello sort*).

LUDOVICO.

Est-ce là le noble More dont notre Sénat tout entier proclame la capacité suprême ? Cette noble nature que rien ne pouvait émouvoir ? Dont la solide vertu était à l'épreuve de tout accident, de tous les coups de la fortune ?

IAGO.

Il est bien changé.

LUDOVICO.

A-t-il tout son esprit ? N'a-t-il pas le cerveau un peu faible ?

IAGO.

Il est ce qu'il est. Je ne peux pas me permettre une critique. S'il n'est pas ce qu'il devrait être... plût au ciel qu'il le fût !

LUDOVICO.

Battre sa femme !

IAGO.

En vérité, il a eu tort. Puisse cette violence n'être pas suivie d'une action plus violente encore !

LUDOVICO.

Est-ce une habitude chez lui? Ou cette lettre aurait-elle agi sur son sang et donné lieu à cette brutalité?

IAGO.

Hélas ! Hélas ! Ce serait mal à moi de dire ce que je sais

et ce que j'ai vu ! Vous l'observerez. Ses façons le trahiront suffisamment pour que je n'aie pas besoin d'en dire plus long. Suivez-le et remarquez comment il se conduit.

LUDOVICO.

Je suis désolé d'être aussi déçu sur son compte.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Une Chambre dans le Château.

ENTRENT OTHELLO ET EMILIA.

OTHELLO.

Alors vous n'avez rien vu ?

EMILIA.

Ni rien entendu, ni jamais rien soupçonné.

OTHELLO.

Vous avez vu Cassio et elle ensemble ?

EMILIA.

Oui, mais je n'ai rien vu de mal et j'entendais chaque syllabe de leur conversation.

OTHELLO.

Ne se parlaient-ils jamais bas ?

EMILIA.

Jamais, monseigneur.

OTHELLO.

Elle ne vous éloignait pas ?

EMILIA.

Jamais.

OTHELLO.

Pour que vous cherchiez son éventail, ses gants, son masque, n'importe quoi ?

EMILIA.

Jamais, monseigneur.

OTHELLO.

C'est étrange !

EMILIA.

Je parierais qu'elle est honnête, monseigneur, et mettrais mon âme comme enjeu. Si vous supposez autre chose, chassez cette pensée qui vous abuse. Si quelque misérable vous a

mis cela en tête, que le ciel l'en récompense avec la malédiction du serpent! Car si elle n'est pas honnête, chaste, sincère, il n'y a plus d'homme heureux, et la plus pure des épouses est méprisable comme la calomnie.

OTHELLO.

Dites-lui de venir... Allez.

(*Emilia sort*).

Elle en a dit assez... Il faudrait être une maquerelle bien naïve pour ne pas savoir en dire autant... C'est une putain subtile, un cabinet fermé à clef où l'on renferme les pires secrets. Et pourtant elle s'agenouille et prie. Je l'ai vue dans cette posture.

(*Rentre* EMILIA *avec* DESDEMONA).

DESDEMONA.

Que voulez-vous, monseigneur?

OTHELLO.

Je vous en prie, poulette, approchez.

DESDEMONA.

Que vous plaît-il de m'ordonner?

OTHELLO.

Laissez-moi voir vos yeux. Regardez-moi en face.

DESDEMONA.

Quelle est cette horrible fantaisie?

OTHELLO.

(*A Emilia*). Les femmes de votre métier laissent seuls les clients qui veulent reproduire, et ferment la porte. Toussez ou criez si quelqu'un vient. Allons, exercez votre profession et dépêchez-vous!

(*Emilia sort*).

DESDEMONA.

C'est à genoux que je vous demande ce que signifie ce discours. J'entends bien que ces paroles sont des paroles de colère, mais je ne les comprends pas.

OTHELLO.

Qui es-tu?

DESDEMONA.

Votre femme, monseigneur, votre femme loyale et fidèle.

OTHELLO.

Jure-le, pour te damner toi-même. Les diables te prenant pour une autre pourraient avoir peur de s'emparer de toi. Pour que tu sois doublement damnée, jure que tu es une honnête femme.

DESDEMONA.

Le ciel en est témoin!

OTHELLO.

Le ciel sait que tu es aussi perfide que l'enfer!

DESDEMONA.

Envers qui, monseigneur? Avec qui? Comment suis-je perfide?

OTHELLO.

O Desdemona! Arrière! Arrière! Arrière!

DESDEMONA.

Quel épouvantable jour!... Pourquoi pleurez-vous? Est-ce à cause de moi que vous versez ces larmes, monseigneur? Si, par hasard, vous soupçonnez mon père d'être pour quelque chose dans votre soudain rappel, ne m'en rendez pas responsable. Si vous avez perdu son affection, moi aussi j'ai perdu la sienne.

OTHELLO.

Si le ciel, voulant me mettre à l'épreuve de la douleur, avait fait pleuvoir toutes les afflictions, toutes les hontes sur ma tête nue; s'il m'avait plongé dans la misère jusqu'aux lèvres; s'il avait emprisonné moi et mes plus chères espérances, j'aurais trouvé dans quelque partie de mon cœur une goutte de patience. Mais, hélas! faire de moi l'aiguille qui, sur le cadran du monde, marquera l'heure du mépris et s'y arrêtera[1]!... Oh! Oh! Pourtant, je pourrais supporter cela encore... Bien, très bien. Mais l'asile où j'avais mis la moisson de mon cœur, d'où je dois tirer la vie, sous peine de mourir; la fontaine d'où ma source doit couler si je ne veux pas qu'elle se tarisse; m'en voir dépossédé! Ou la garder comme une citerne, pleine de crapauds qui s'accouplent et se reproduisent!... Change de couleur, Patience, jeune chérubin aux lèvres roses! Sois sinistre comme l'enfer!

DESDEMONA.

J'espère que mon noble époux estime que je suis honnête?

OTHELLO.

Oui, comme les mouches d'été, qui sur de la charogne s'accouplent en naissant! O fleur sauvage, si belle, si parfumée, que tu enivrais les sens, je voudrais que tu ne fusses jamais née!

DESDEMONA.

Quel péché que j'ignore ai-je commis?

OTHELLO.

Cette page si blanche, ce livre si beau, étaient-ils faits pour

1. *A fixed figure, for the time of scorn*
To point his slow un moving finger, at,

L'image est compliquée et plutôt prétentieuse. Toujours l'influence de l'euphuisme! Les commentateurs l'ont retournée en tous sens. Nous avons traduit la version de Malone, qui est celle-ci :

To make me a fixed figure (on the dial of the world) for the hour of scorn to point and make a full stop at!

qu'on inscrivît dessus le mot de prostituée? Le crime que tu as commis? Commis[1] ?... Oh! fille publique! Si je décrivais tes actes, mes joues deviendraient des forges qui feraient de la cendre de toute modestie!... Ce que tu as commis? Le ciel s'en bouche le nez et la lune s'en voile la face! Le vent obscène qui baise tout ce qu'il rencontre, s'engouffre dans les profondeurs de la terre pour ne pas l'entendre. Ce que tu as commis? Impudente prostituée!

DESDEMONA.

Par le ciel, vous m'outragez!

OTHELLO.

Vous n'êtes pas une prostituée?

DESDEMONA.

Non! Aussi vrai que je suis chrétienne. Si conserver son corps de l'impureté des autres n'est pas le fait d'une prostituée, je n'en suis pas une.

OTHELLO.

Vous n'êtes pas une putain?

DESDEMONA.

Non, sur mon salut!

OTHELLO.

Est-ce possible?

DESDEMONA.

O ciel, aie pitié de nous!

OTHELLO.

En ce cas, je vous demande pardon. Je vous prenais pour cette habile putain de Venise qui a épousé Othello...

(*Rentre* EMILIA).

Vous, madame, qui remplissez un office opposé à celui de saint Pierre et qui gardez les portes de l'enfer! Vous! vous! vous! Oui, vous! Nous en avons terminé. Voilà de l'argent pour votre peine. Je vous en prie, tournez la clef et gardez bien le secret.

(*Othello sort*).

EMILIA

Hélas! A quoi pense ce gentilhomme? Comment allez-vous, madame, comment allez-vous, ma chère maîtresse?

DESDEMONA.

Sur ma foi, je suis à moitié endormie.

1. *Committed*. Le vrai sens de *committed* serait ici celui que Shakespeare lui attribue dans le *Roi Lear :*

... commit not with man's sworn spouse;

Ou Middleton dans *Women beware women :*

His weigth is deadly who commits with strumpets.

Ou Sir Thomas Overbury, dans les *Caractères :*

She commits with her ears for certain; after that, she may go for a maid, but she has been lain with in her understanding.

EMILIA.

Chère madame, qu'a donc monseigneur?

DESDEMONA.

Qui?

EMILIA.

Mais, monseigneur, madame.

DESDEMONA.

Quel est ton seigneur?

EMILIA.

Celui qui est le vôtre, chère madame.

DESDEMONA.

Je n'en ai pas. Ne me parle pas, Emilia. Je ne peux pas pleurer et je n'ai aucune autre réponse à faire, que celle qui pourrait se traduire par des pleurs[1]. Je te prie, cette nuit, mets à mon lit mes draps de noces. N'oublie pas!... Et dis à ton mari de venir ici.

EMILIA.

Voici un changement, en vérité!

(*Emilia sort*).

DESDEMONA.

Il était juste que je fusse traitée ainsi, très juste. Quelle conduite ai-je donc tenue, qui ait pu lui inspirer le moindre blâme de ma plus légère offense[2].

(*Rentre* EMILIA *avec* IAGO).

IAGO.

Que désirez-vous, madame? Qu'avez-vous?

DESDEMONA.

Je ne peux pas le dire. Ceux qui instruisent les jeunes enfants, le font avec de gentilles manières, et des tâches faciles. Il aurait pu me gronder ainsi, car, en bonne conscience, je suis une enfant quand on me gronde.

IAGO.

Que se passe-t-il, madame?

EMILIA.

Hélas! Iago, monseigneur l'a traitée de putain, lui a lancé à la figure des termes de mépris et des injures si graves qu'un cœur innocent ne saurait le supporter.

1. *But what should go by water*
Camden a retrouvé une épitaphe sur la reine Elisabeth dont la conclusion exprime la même pensée:

I think the barge-men might with easier thighs
Have rowed her thither in her people's eyes:
For how-so-ere, thus much my thoughts have scann'd,
Sh'ad come by water, had she come by land.

2. Le texte du quarto porte: ... *on my great'st abuse*. Celui du folio: ... *on my least misuse*.
Nous avons adopté ce dernier.

DESDEMONA.

Est-ce que je mérite un pareil nom, Iago?

IAGO.

Quelle nom, belle dame?

DESDEMONA.

Ce qu'elle dit que monseigneur a dit que j'étais.

EMILIA.

Il l'a appelée putain. Un mendiant, pris de boisson, n'emploierait pas un pareil terme à l'endroit de sa coquine[1].

IAGO.

Pourquoi a-t-il agi de la sorte?

DESDEMONA.

Je ne sais pas. Je suis sûre de n'être pas ce qu'il dit.

IAGO.

Ne pleurez pas, ne pleurez pas. Malheureux jour!

EMILIA.

A-t-elle renoncé à de si belles alliances, à son père, à son pays, à ses amis, pour s'entendre appelée putain? A qui cela ne coûterait-il pas des larmes?

DESDEMONA.

C'est ma misérable destinée!

IAGO.

Malheur à lui pour cela! Comment cette lubie lui est-elle venue?

DESDEMONA.

Seul le ciel le sait.

EMILIA.

Je veux être pendue, si quelque odieux gredin, quelque pleutre affairé et insinuant, quelque drôle enjôleur et fourbe, pour atteindre un but quelconque, n'a pas inventé cette calomnie. S'il n'en est pas ainsi, je veux être pendue.

IAGO.

Il est impossible qu'un pareil homme existe!

DESDEMONA.

S'il existe, le ciel lui pardonne!

EMILIA.

Que la corde lui pardonne! Et que l'enfer dévore ses os! Pourquoi a-t-il dit que c'était une putain? Quelles visites reçoit-elle? Où? Quand? Quelle apparence? Quelle vraisemblance? Le More a été abusé par quelque misérable comme on en voit pas! Quelque vil et grossier personnage, quelque ignoble polisson! O ciel! que de pareils drôles demeurent

1. ... *upon his callet.*
Vieille expression anglaise, dit Percy, que l'on retrouve dans le *Remède à l'amour*, de Chaucer. On n'est pas d'accord sur son étymologie. En tout cas il est intraduisible.

inconnus! Que le ciel ne mette pas dans chaque honnête main un fouet pour fustiger à nu cette canaille à travers le monde, de l'est à l'ouest!

IAGO.

Ne criez pas de façon à ce qu'on vous entende du dehors[1].

EMILIA.

Honte à lui! C'est quelque misérable de cette espèce qui vous a mis la cervelle à l'envers et vous a fait soupçonner que j'avais été avec le More.

IAGO.

Vous êtes une folle! Allez-vous-en!

DESDEMONA.

Oh, bon Iago! Comment faire pour regagner le cœur de mon époux? Cher ami, allez le trouver; car, par cette lumière du ciel, je ne sais comment je l'ai perdu. Me voici à genoux[2]; si jamais ma volonté a péché contre son amour, soit par pensée, soit par action; si mes yeux, mes oreilles, aucun de mes sens, ont éprouvé un plaisir à la présence d'un autre; si je cesse aujourd'hui, si j'ai jamais cessé, si je cesse jamais — dût-il m'infliger un honteux divorce — de l'aimer tendrement, que toute joie m'abandonne! Il peut se montrer plus méchant encore, sa méchanceté peut me coûter la vie, jamais elle n'altérera mon amour! Je ne puis prononcer le mot « putain »; quand je le prononce, je me fais horreur! Quant à commettre l'acte qui pourrait justifier ce nom, toute la masse des vanités de ce monde ne m'y déciderait pas.

IAGO.

Je vous en prie, contenez-vous. Ce n'est qu'un moment de mauvaise humeur. Les affaires de l'Etat l'ont irrité et il s'en venge sur vous.

DESDEMONA.

S'il n'y avait pas autre chose...

IAGO.

Il n'y a pas autre chose, je vous le garantis.

(*Trompettes*).

Ecoutez, ces instruments nous appellent au souper. Les envoyés de Venise attendent qu'on serve[3]. Rentrez et ne pleurez pas. Tout finira bien.

(*Desdemona et Emilia sortent*).

1. *Speak within door.*

2. Dans le premier quarto ne se trouve pas la fin de la tirade à partir des mots : me voici à genoux.

3. Dans le quarto :

And the great messengers of Venice stay.

Dans le folio :

The messengers of Venice stay the meat.

(*Entre* RODERIGO).

Eh bien, Roderigo?

RODERIGO.

Je ne trouve pas que tu agisses loyalement avec moi.

IAGO.

Qui prouve le contraire ?

RODERIGO.

Chaque jour tu m'éconduis sous quelque prétexte, Iago, et me semble-t-il maintenant, tu écartes de moi toutes les occasions, au lieu de me fournir l'avantage de la moindre espérance. Je suis décidé, en vérité, à ne pas supporter cela plus longtemps. J'entends même ne pas digérer en silence, ce que j'ai trop longtemps enduré.

IAGO.

Voulez-vous m'écouter, Roderigo?

RODERIGO.

Sur ma foi, j'en ai suffisamment entendu. Vos paroles et vos actions n'ont aucune parenté !

IAGO.

Vous m'accusez très injustement.

RODERIGO.

De rien qui ne soit vrai. J'ai épuisé toutes mes ressources. La moitié des joyaux que je vous ai donnés pour les remettre à Desdemona, aurait corrompu une nonne. Vous m'avez dit qu'elle les avait reçus, et, en retour, vous m'avez rapporté la consolante espérance d'attentions et de récompenses immédiates. J'attends encore.

IAGO.

Bien. Allez toujours. Très bien.

RODERIGO.

Très bien ! Allez toujours ! Je ne peux pas aller toujours ! Ce n'est pas très bien ! Par cette main, je dis que c'est fort mal et je commence à m'apercevoir que j'ai été dupé.

IAGO.

Très bien.

RODERIGO.

Je vous répète que ce n'est pas très bien. Je veux me faire connaître moi-même à Desdemona. Si elle me retourne mes joyaux, je mettrai fin à ma cour et me repentirai de sollicitations illégitimes; sinon, soyez-en sûr, j'exigerai de vous satisfaction.

IAGO.

Vous avez fini ?

RODERIGO.

Oui, et tout ce que j'ai dit, j'affirme que je le ferai.

IAGO.

Maintenant je m'aperçois que tu as du cœur et, à partir

de ce moment, je puis concevoir de toi une meilleure opinion que jadis. Donne-moi la main, Roderigo. Tes reproches sont très justes, mais j'affirme n'avoir rien négligé dans cette affaire.

RODERIGO.

On ne le dirait pas.

IAGO.

J'en conviens et vos soupçons prouvent de l'esprit et du jugement. Mais, Roderigo, si tu as en toi ce que j'ai maintenant des raisons d'y trouver, de l'initiative, du courage, de la vaillance, prouve-le ce soir. Si la nuit prochaine tu ne possèdes pas Desdemona, fais-moi sortir de ce monde par la traîtrise et invente des tortures pour me faire mourir.

RODERIGO.

Voyons, de quoi s'agit-il ? Est-ce une chose raisonnable et faisable?

IAGO.

Monsieur, voici un ordre venu de Venise pour donner à Cassio la place d'Othello.

RODERIGO.

Est-ce vrai ? Alors Othello et Desdemona retournent à Venise?

IAGO.

Non. Il va en Mauritanie et emmène avec lui la belle Desdemona, à moins que son séjour soit prolongé ici par quelque événement. Le plus sûr serait de supprimer Cassio.

RODERIGO.

Qu'entendez-vous par là, le supprimer ?

IAGO.

Le rendre incapable d'occuper la place d'Othello, en lui cassant la tête.

RODERIGO.

C'est là ce que vous voudriez que je fisse ?

IAGO.

Oui, si vous osez tirer un profit en exerçant un droit. Il soupe cette nuit avec une fille, et je dois aller le retrouver. Il ne connaît pas encore sa haute fortune. Si vous voulez surveiller sa venue (qui, je suppose, aura lieu entre minuit et une heure du matin) vous pourrez l'assaillir à votre guise. Je serai près de vous pour vous seconder, et à nous deux nous en viendrons à bout. Venez, ne demeurez pas stupéfait, suivez-moi plutôt. Je vous prouverai si clairement l'utilité de sa mort, que vous serez convaincu de la nécessité de la lui donner. Il est maintenant grand temps d'aller souper; la nuit s'avance. A l'œuvre.

RODERIGO.

Il faut que vous me donniez d'autres raisons.

IAGO.

Vous allez être satisfait.

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Une autre Chambre dans le Château.

ENTRENT OTHELLO, LUDOVICO, DESDEMONA, EMILIA ET DES GENS DE LA SUITE.

LUDOVICO.

Je vous en supplie, monsieur, ne vous dérangez pas davantage.

OTHELLO.

Pardonnez-moi, cela me procurera l'occasion d'une bonne promenade.

LUDOVICO.

Bonne nuit, madame. Je remercie humblement votre Seigneurie.

DESDEMONA.

Votre Honneur est le bienvenu.

OTHELLO.

Voulez-vous marcher un peu, monsieur?... Oh! Desdemona!

DESDEMONA.

Monseigneur?

OTHELLO.

Allez à l'instant vous mettre au lit... Je serai de retour tout à l'heure. Renvoyez votre dame de compagnie. Veillez à ce que ce soit fait.

DESDEMONA.

Oui, monseigneur.

(*Othello et les gens de sa suite sortent*).

EMILIA.

Que se passe-t-il? Il vous a regardé plus gentiment.

DESDEMONA.

Il dit qu'il va revenir de suite. Il m'a donné l'ordre d'aller au lit et de vous renvoyer.

EMILIA.

Me renvoyer?

DESDEMONA.

Il l'exige. Donc, chère Emilia, donne-moi mes vêtements de nuit et adieu. Aujourd'hui, nous ne devons pas lui déplaire.

EMILIA.

Je voudrais que vous ne l'eussiez jamais connu !

DESDEMONA.

Pas moi. Je l'aime à ce point que même son inflexibilité, ses réprimandes, ses rigueurs — je t'en prie, dégrafe-moi — ont encore quelque grâce et quelque attrait.

EMILIA.

J'ai mis les draps que vous m'aviez demandés pour le lit.

DESDEMONA.

C'est bien. Dieu bon, comme nos esprits sont insensés !... Si je meurs avant toi, je t'en prie, ensevelis-moi dans un de ces draps.

EMILIA.

Allons, allons, vous dites des paroles en l'air.

DESDEMONA.

Ma mère avait une servante appelée Barbara. Elle était amoureuse ; celui qu'elle aimait devint inconstant et l'abandonna[1]. Elle avait une chanson du saule ; c'était une vieille romance, mais qui était bien en rapport avec sa situation. Elle mourut en la chantant. Cette nuit, cette romance ne me sortira pas de l'esprit. J'ai grand'peine à ne pas pencher la tête pour la chanter comme la pauvre Barbara. Dépêche-toi, je t'en prie.

EMILIA.

Irais-je chercher votre robe de nuit?

DESDEMONA.

Non. Dégrafe-moi ici. Ce Ludovico est un homme de bonne mine.

EMILIA.

Un très bel homme.

DESDEMONA.

Il parle bien.

EMILIA.

Je connais une dame de Venise qui aurait été à pied en Palestine, pour un attouchement de sa lèvre inférieure.

1. *And he, she lov'd, prov'd, mad,*
And did forsake her :
Mad en la circonstance doit vouloir signifier : *Inconstant*. (*Note de Johnson*).

DESDEMONA, *chantant.*

I

La pauvre âme s'assit en soupirant près d'un sycomore,
Chantez sous le saule vert.
La main sur son sein, la tête sur les genoux,
Chantez le saule, le saule, le saule !
Le frais ruisseau coulait près d'elle et murmurait ses plaintes,
Chantez le saule, le saule, le saule !
Elle versait des larmes et amollissait les pierres

Dépose ces vêtements.

Chantez le saule, le saule, le saule !

Dépêche-toi, je te prie. Il va venir tout à l'heure.

Chantez tous le saule vert qui doit être ma couronne.

II

Que personne ne le blâme, j'approuve son mépris.

Non, ce n'est pas ce qui vient après... Ecoute. On frappe.

EMILIA.

C'est le vent.

DESDEMONA.

J'ai appelé mon amant parjure. Qu'a-t-il dit alors ?
Chantez le saule, le saule, le saule.
Si je courtise d'autres femmes, vous coucherez avec d'autres [hommes [1].

Va-t'en. Bonne nuit. Les yeux me cuisent. Cela annonce-t-il qu'on pleurera ?

1. L'original de cette romance se trouve dans les *Reliques* de Percy. Au lieu d'une femme abandonnée par son amant, il s'agit d'un amant délaissé par sa maîtresse. Voici le texte :

Un malheureux amant soupirait sous un sycomore,
O saule ! saule ! saule !
La main sur son sein, la tête sur ses genoux.
O saule ! saule ! saule !
O saule ! saule ! saule !
Chantez. Le saule vert sera ma couronne.

Les ruisseaux froids couraient près de lui. Il pleurait toujours.
O saule ! saule ! saule !
Il versait des pleurs qui noyaient sa face.
O saule ! saule ! saule !
O saule ! saule ! saule !
Chantez. Le saule vert sera ma couronne.

EMILIA.

Cela ne prouve rien.

DESDEMONA.

J'avais entendu dire qu'il en était ainsi... Oh ! ces hommes !... Ces hommes !.... En bonne conscience, crois-tu... Dis-moi Emilia... Crois-tu qu'il y ait des femmes qui trompent aussi grossièrement leur mari ?

EMILIA.

Il y en a quelques-unes, sans doute.

DESDEMONA.

Ferais-tu une pareille action pour le monde entier ?

EMILIA.

Et vous ?

DESDEMONA.

Non ! Par la lumière céleste !

EMILIA.

Ni moi, par la lumière céleste ! Je pourrais la faire aussi bien dans l'obscurité !

DESDEMONA.

La ferais-tu pour le monde entier ?

EMILIA.

Le monde entier est une grosse affaire. Ce serait grandement payer une petite faute.

DESDEMONA.

En vérité, je crois que tu ne la ferais pas.

EMILIA.

En vérité, je crois que si ; quitte à la défaire après l'avoir faite. Je ne voudrais pas faire une pareille chose pour un anneau d'alliance[1], ni pour quelques aunes de linon, ni

Les oiseaux se perchaient près de lui, muets, touchés par ses [plaintes.
O saule ! saule ! saule !
Il versait des larmes et amollissait les pierres.
O saule ! saule ! saule !
O saule ! saule ! saule !
Chantez. Le saule vert sera ma couronne.

Que personne la blâme, j'approuve son mépris.
O saule ! saule ! saule !
Elle était née pour briller, moi pour en mourir !
O saule ! saule ! saule !
O saule ! saule ! saule !
Chantez. Le saule vert sera ma couronne !

1. ... *for a joint ring.* La façon de ces sortes de bagues est expliquée dans un passage du *Don Sébastien* de Dryden :
... a curious artist wrought them,
With joints so close as not to be perceiv'd ;
Her part had Juan inscrib'd, and his had Zayda,
(You know those names are theirs) and, in the midst,

pour des robes, des jupons, des coiffes, ou pour une petite allocation. Mais pour le monde entier! Quelle femme ne cocufierait pas son mari pour en faire un monarque? J'y risquerais le purgatoire.

DESDEMONA.

Que je sois maudite, si je commettais un pareil outrage pour le monde entier.

EMILIA.

L'outrage n'est un outrage que pour le monde. Ayant le monde entier pour l'avoir commis, ce serait un outrage pour un monde vous appartenant, vous auriez donc la ressource de décréter immédiatement que cet outrage est une vertu.

DESDEMONA.

Je ne crois pas qu'une pareille femme existe.

EMILIA.

Il y en a à la douzaine, et autant par dessus le marché pour approvisionner le monde devenu leur enjeu. Quand les femmes succombent, j'estime que c'est la faute de leurs maris ; ils manquent à leur devoir, ou dépensent leurs revenus avec des étrangères, ou éclatent en jalousies déraisonnables, ou nous imposent des entraves, ou nous battent, ou gaspillent nos ressources habituelles. Nous avons du fiel, et si généreuses qui nous puissions être, renfermons en nous de la vengeance. Il faut que les maris se persuadent bien que leurs femmes ont des sens comme eux ; que, comme eux, elles voient, elles sentent, ont des palais distinguant ce qui est aigre de ce qui est doux. Pourquoi nous échangent-ils contre d'autres? Éprouvent-ils du plaisir? Je crois que oui. Cèdent-ils à l'affection? Je le crois. Est-ce leur fragilité qui les pousse? C'est aussi cela. Eh bien, nous aussi éprouvons du plaisir; nous aussi avons des affections; nous aussi aimons le plaisir. Alors, qu'ils en usent bien avec nous ; autrement il importe qu'ils sachent que le mal que nous faisons, c'est eux qui nous l'apprennent.

DESDEMONA.

Bonne nuit, bonne nuit. Que les cieux me réservent de semblables épreuves, non pour rendre le mal pour le mal, mais afin que le mal me corrige de mes défauts!

(*Elles sortent*).

A heart divided in two halves was plac'd.
Now if the rivets of those rings inclos'd,
Fit not each other, I have forg'd this lye:
But if they join, you must for ever part.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Une Rue.

ENTRENT IAGO ET RODERIGO.

IAGO.

Cache-toi derrière ce pilier; il va bientôt venir. Tiens ta bonne épée au clair et frappe à fond. Vite, vite! Ne crains rien. Je serai près de toi. Nous jouons le tout pour le tout. Songes-y et affermis-toi dans ta résolution.

RODERIGO.

Tenez-vous à portée de ma main. Je puis manquer mon coup.

IAGO.

M'y voici. Sois ferme et prends ton épée.

(*Il se retire à une petite distance*).

RODERIGO.

Je commettrai l'action sans enthousiasme, et pourtant il m'a donné des raisons satisfaisantes... Somme toute, ce n'est qu'un homme de moins... Hors du fourreau mon épée! Il mourra.

(*Il prend sa place*).

IAGO.

J'ai gratté ce jeune bouton jusqu'au vif et voilà qu'il s'enflamme[1]. S'il tue Cassio, si Cassio le tue, ou s'ils s'entretuent,

1. *I have rubb'd this young quat almost to the sense,*
And he grows angry.

Ce passage a donné lieu à de nombreuses controverses entre les éditeurs.

Sir F. Hanmer lit *quab* au lieu de *quat*. Non qu'un *quab* ou *gudgeon* (goujon) puisse être gratté jusqu'au vif, mais parce que l'on appelait alors *quab* un homme dont on s'était moqué. Upton au lieu de *quat*, lit *quail*, mot par lequel il désigne une sorte d'oiseau toujours en colère. Warburton lit *gnat*, comme dans le premier quarto.

de toutes façons j'y gagne. Si Roderigo vit, il exige de moi une vaste restitution de l'or, des joyaux, que je lui ai escamotés sous prétexte de présents à Desdemona. Il ne faut pas que cela soit. Si Cassio en réchappe, il y a une beauté quotidienne dans son existence qui m'enlaidit, sans compter que le More pourrait bien me démasquer devant lui ; je cours alors un grand danger. Non. Il faut qu'il meure. Je l'entends qui vient.

(*Entre* CASSIO).

RODERIGO.

Je reconnais son pas. C'est lui. Coquin, tu es mort !

(*Il s'élance de son embuscade et se bat avec Cassio*).

CASSIO.

Voilà un coup qui m'eût été funeste, sans mon pourpoint plus résistant que tu le supposais ! Je vais éprouver le tien.

(*Il tire l'épée et blesse Roderigo*).

RODERIGO.

Oh ! Je suis perdu !

(*Iago s'élance de son embuscade, blesse Cassio à la jambe et se sauve*).

CASSIO.

Je suis estropié pour toujours !... Au secours ! Au meurtre ! Au meurtre !

(*Il tombe*).

(*Entre* OTHELLO).

OTHELLO.

La voix de Cassio !... Iago a tenu parole.

RODERIGO.

O malheureux que je suis !

OTHELLO.

C'est bien cela !

CASSIO.

Au secours ! De la lumière ! Un chirurgien !

OTHELLO.

C'est lui !... O brave, honnête, loyal Iago, qui ressens si noblement l'outrage fait à ton ami !... Tu me donnes l'exem-

Théobald préfère *knot*. Le *knot* était une espèce d'oiseau. Nous avons suivi le texte du folio.

« Le *quat*, dit Reed, dans les contrées du centre est une sorte de pustule qui s'enflamme aisément ».

Iago appelle Roderigo un *quat*, comme on disait au dix-huitième siecle c'est un *scab* (plaque sur la peau) en parlant d'un vil personnage.

Dans un livre intitulé : *The Devils Law-Case* (1623) :

O young quat ! incontinence is plagued in all creatures in the world.

ple!... Mignonne, votre amant est étendu mort et votre fin approche... Je viens, prostituée! Tes yeux qui te servaient de charme n'ont plus d'influence sur mon cœur; ton lit souillé par la débauche le sera du sang du débauché!

(*Othello sort*).

(*Entrent* LUDOVICO *et* GRATIANO).

CASSIO.

Holà! Pas de ronde! Personne ne vient! A l'assassin! A l'assassin!

GRATIANO.

Il est arrivé quelque malheur. Ces cris sont vraiment terribles!

CASSIO.

Au secours!

LUDOVICO.

Ecoutez!

RODERIGO.

Oh! maudit coquin!

LUDOVICO.

Deux ou trois gémissements!... La nuit est épaisse... Ce sont peut-être de faux appels... Gardons d'y répondre avant d'avoir cherché du renfort.

RODERIGO.

Personne ne vient? Je saignerai alors jusqu'à mourir.

(*Entre* IAGO, *avec une lumière*).

LUDOVICO.

Ecoutez!

GRATIANO.

C'est quelqu'un en chemise, avec de la lumière et des armes.

IAGO.

Qui est là? Qui crie au meurtre?

LUDOVICO.

Nous ne savons pas.

IAGO.

N'avez-vous pas entendu crier?

CASSIO.

Ici! Ici! Pour l'amour du ciel, secourez-moi!

IAGO.

Qu'y a-t-il?

GRATIANO.

C'est l'enseigne d'Othello, à ce qu'il me semble.

LUDOVICO.

Lui-même, en vérité! Un vaillant compagnon.

IAGO.

Qui êtes-vous pour crier si fort?

CASSIO.

Iago! J'ai été maltraité, assassiné par des misérables! Donnez-moi du secours!

IAGO.

Hélas, lieutenant! Quels coquins vous ont ainsi arrangé?

CASSIO.

O les traîtres! (*A Ludovico et Gratiano*). Qui êtes-vous? Venez et donnez un peu d'aide!

RODERIGO.

A l'aide!

CASSIO.

C'est l'un d'eux.

IAGO.

O misérable assassin! Coquin!

(*Il poignarde Roderigo*).

RODERIGO.

Maudit Iago! Chien inhumain!... Oh! oh! oh!

IAGO.

Tuer des hommes dans l'obscurité!... Où sont ces voleurs sanguinaires!... Comme cette ville est silencieuse!... Oh! A l'assassin! A l'assassin! Qui pouvez-vous être? Etes-vous des hommes ou des démons[1]?

LUDOVICO.

Vous le verrez à l'épreuve.

IAGO.

Signor Ludovico?

LUDOVICO.

Lui-même, monsieur.

IAGO.

Je vous demande pardon. Voici Cassio blessé par des coquins!

GRATIANO.

Cassio?

IAGO.

Eh bien, frère?

CASSIO.

Ma jambe est coupée en deux!

IAGO.

Le ciel ne veuille pas qu'il en soit ainsi! De la lumière, messieurs! Je panserai la blessure avec ma chemise.

(*Entre* BIANCA).

BIANCA.

Que se passe-t-il? Qui a crié de la sorte?

1. Ainsi dans *Hamlet*:
Art thou a spirit of health? or goblin dam'nd?

IAGO.

Qui a crié?

BIANCA.

Oh! mon cher Cassio! Mon bien-aimé Cassio! O Cassio! Cassio! Cassio!

IAGO.

Oh! notable drôlesse!... Cassio, soupçonnez-vous qui a pu vous estropier de la sorte?

CASSIO.

Non.

GRATIANO.

Je suis désolé de vous trouver en pareil état. J'ai été à votre recherche.

IAGO.

Prêtez-moi une jarretière[1]! Voilà... Oh!... Si nous avions une chaise à porteurs pour l'enlever facilement d'ici!

BIANCA.

Hélas! Il perd connaissance!... Oh Cassio! Cassio! Cassio!

IAGO.

Messieurs, je soupçonne cette créature d'être pour quelque chose dans ce crime... Patiente quelques instants, cher Cassio!... Allons, allons... donnez-moi de la lumière. Connaissez-vous ce visage, ou non? Hélas! Mon ami et cher compatriote! Roderigo? Non... Mais si!... O ciel, Roderigo!

GRATIANO.

Quoi! Celui de Venise?

IAGO.

Lui-même, monsieur. Le connaissez-vous?

GRATIANO.

Si nous le connaissons? Oui.

IAGO.

Signor Gratiano? Je vous demande bien pardon. Ces scènes sanglantes excusent ma façon d'être et ma négligence à votre égard.

GRATIANO.

Je suis heureux de vous voir.

IAGO.

Comment allez-vous, Cassio? Oh! une chaise, une chaise!

GRATIANO.

Roderigo!

IAGO.

Lui, lui, c'est lui!... Enfin! Voici une chaise...

(*On apporte une chaise à porteurs*).

Que quelque bonne âme l'emporte avec soin d'ici, je vais

1. Cette réplique ne se trouve pas dans le premier quarto.

aller chercher le chirurgien du général... (*à Bianca*). Quant à vous, madame, épargnez-vous votre peine... Celui qui est étendu ici, blessé, Cassio, était mon cher ami. Quelle rancune existait entre vous?

CASSIO.

Aucune. Je ne connais même pas cet homme.

IAGO, *à Bianca.*

Pourquoi pâlissez-vous?... Faites qu'il ne reste pas à l'air.

(*On emporte Cassio et Roderigo*).

Demeurez, messieurs... Pourquoi pâlissez-vous, madame? Observez-vous l'égarement de ses yeux? Si vous regardez de la sorte, nous en saurons plus long tout à l'heure... Considérez-la bien. Je vous en prie, observez-la. Voyez-vous, messieurs? Le péché parlerait, même si la langue était hors d'usage [1].

(*Entre* EMILIA).

EMILIA.

Qu'est-ce qu'il y a? Que se passe-t-il, mon époux?

IAGO.

Cassio a été attaqué dans l'ombre par Roderigo et des complices qui se sont échappés. Il est presque tué. Quant à Roderigo, il est mort.

EMILIA.

Hélas! cher gentilhomme! Hélas! cher Cassio!

IAGO.

Voilà les résultats de la putasserie... Je t'en prie, Emilia, informe-toi où Cassio a couché cette nuit... Pourquoi tremblez-vous?

BIANCA.

Il a couché chez moi, mais je ne tremble pas.

IAGO.

Ah! il a couché chez vous! Je vous accuse, suivez-moi.

EMILIA.

Fi! Fi! Prostituée?

BIANCA.

Je ne suis pas une prostituée! Ma vie est aussi honnête que la vôtre à vous qui m'insultez.

EMILIA.

Que la mienne? Honte à toi!

IAGO.

Chers messieurs, allons voir le pauvre Cassio pendant qu'on le panse... Venez, madame, il va falloir nous raconter

1. Dans *Hamlet* :
For murder, though it have no tongue, will speak
With most miraculous organ.

une autre histoire. Emilia, courez à la citadelle, dites à monseigneur et à madame ce qui est arrivé... Allez devant, je vous prie... (*à part*). Voilà une nuit qui doit faire ma fortune ou me perdre à jamais.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Une chambre à coucher.

DESDEMONA DORT, ÉTENDUE SUR SON LIT. UNE LUMIÈRE BRULE.

ENTRE OTHELLO.

OTHELLO.

C'est la cause, la cause, ô mon âme!... Je ne vous la dirai pas, chastes étoiles!... C'est la cause!... Je ne veux pas verser son sang, ni toucher à sa peau plus blanche que la neige et plus douce qu'un monument d'albâtre!

(*Il tire son épée*).

Pourtant il faut qu'elle meure! Autrement elle tromperait d'autres hommes. Éteignons cette lumière et puis nous éteindrons celle de sa vie [1].

1. *Put out the light, and then put out the light.*

D'après Warburton, il faudrait lire :

Put out the light, and then... Put out the light!

C'est-à-dire : « Je vais éteindre la lumière et ensuite je passerai à l'exécution de mon projet ».

Farmer adopte la ponctuation de Warburton et suppose un jeu de mots. A l'époque on employait volontiers l'expression *to put the light out* pour *to kill* (tuer). Sidney s'en sert deux fois dans son *Arcadie*. On la retrouve dans une pièce intitulée : *The Second maiden's tragedy* et signée George Chapman.

O soul of cunning!
Came that arch subtilty from thy lady's counsel,
Or thine own sudden craft? Confess to me
How oft thou hast been a bawd to their close actions,
Or all thy light goes out!

Enfin, Malone qui fait presque toujours autorité, est de l'avis de Farmer. Il explique ainsi la phrase : *I will now put out the lighted taper wich I hold, and then put out the light of life.* « Je soufflerai d'abord la lumière que je porte, puis je soufflerai la lumière de vie ».

Nous avons adopté l'avis de Malone. Il est, d'ailleurs, justifié par de nombreux exemples pris dans Shakespeare.

Dans *Henry VI* :

Here burns my candle out, ay, here it dies.

Dans *Henry VIII* :

This candle burns not clear; 'tis must snuff it;

Si je te souffle, toi qui distribues la clarté, je puis ranimer ta flamme, au cas où je m'en repentirais... (*Regardant Desdemona*). Ta lumière une fois éteinte, ô chef-d'œuvre de l'excellente nature, je ne sais pas où est le feu de Prométhée qui pourrait te rallumer! Quand j'aurai cueilli ta rose, je ne pourrai pas lui rendre sa sève vitale; elle devra se flétrir... (*L'embrassant*). Je veux la respirer sur sa tige!... Oh! haleine embaumée, qui persuade presque à la justice de briser son glaive!... Encore! Encore!... Sois ainsi quand tu seras morte, et je te tuerai, et je t'aimerai après... Encore! Cette dernière fois! Jamais créature si douce fut si fatale!... Je pleure, mais ce sont des larmes cruelles!... Cette douleur est céleste!... Elle frappe où elle aime!... Elle s'éveille...

DESDEMONA.

Qui est là? Othello?

OTHELLO.

Oui, Desdemona!

DESDEMONA.

Voulez-vous venir au lit, monseigneur?

OTHELLO.

Avez-vous prié cette nuit, Desdemona?

DESDEMONA.

Oui, monseigneur.

OTHELLO.

Si vous avez quelque crime à vous reprocher, si vous n'êtes pas réconciliée avec le ciel et sa grâce, dépêchez-vous de l'invoquer.

DESDEMONA.

Hélas! monseigneur, que voulez-vous dire par là?

OTHELLO.

C'est bien. Faites ce que je vous ordonne, et soyez brève. Je me promènerai pendant ce temps-là. Je ne voudrais pas tuer une âme qui n'est pas préparée. Non... Le ciel le défende!... Je ne voudrais pas tuer ton âme!

DESDEMONA.

Parlez-vous de tuer?

OTHELLO.

Oui.

DESDEMONA.

Alors que le ciel ait pitié de moi!

OTHELLO.

Amen, et de tout mon cœur!

Then out it goes.
Dans le *Rapt de Lucrèce*:
Fair torch, burn out thy light, and lend it not
To darken her, whose light excelleth thine!

DESDEMONA.

Si vous parlez ainsi, j'espère que vous ne me tuerez pas.

OTHELLO.

Humph!

DESDEMONA.

J'ai peur de vous. Vous êtes fatal quand vous roulez ainsi les yeux. Pourquoi aurais-je peur? Je ne sais pas. Je ne sais pas, puisque je suis innocente. Cependant, je le sens, j'ai peur.

OTHELLO.

Songe à tes péchés.

DESDEMONA.

Mon péché est l'amour que j'ai pour vous.

OTHELLO.

Oui, c'est pour cela que tu vas mourir.

DESDEMONA.

C'est donner une mort contre nature, que tuer quelqu'un parce qu'il aime. Hélas! Pourquoi mordez-vous ainsi votre lèvre inférieure? Quelque passion sanguinaire secoue votre être. Ce sont des présages, mais j'espère qu'ils ne sont pas contre moi.

OTHELLO.

Paix et soyez tranquille.

DESDEMONA.

Soit. Qu'y a-t-il?

OTHELLO.

Ce mouchoir, que j'aimais tant et que je t'ai donné, tu l'as donné à Cassio?

DESDEMONA.

Non! Sur ma vie et sur mon âme! Envoyez-le chercher et demandez-le lui.

OTHELLO.

Chère âme, prends garde, prends garde de te parjurer. Tu es sur ton lit de mort!

DESDEMONA.

Oui, mais pas pour y mourir encore!

OTHELLO.

Si, tout de suite! Confesse donc franchement ton péché; le nier point par point en prononçant des serments, ne changerait pas, ne détruirait pas la ferme décision qui me fait gémir. Tu vas mourir.

DESDEMONA.

Alors, Dieu ait pitié de moi!

OTHELLO.

Je dis, amen.

DESDEMONA.

Ayez pitié aussi! Je ne vous ai jamais offensé de ma vie!

Jamais je n'ai aimé Cassio, si ce n'est d'un amour autorisé par le ciel. Je ne lui ai jamais donné de gage.

OTHELLO.

Par le ciel, j'ai vu mon mouchoir dans sa main! O femme parjure! Tu rends mon cœur de marbre, et tu m'obliges à appeler meurtre, ce qui devait être un sacrifice[1]!... J'ai vu le mouchoir.

DESDEMONA.

C'est alors qu'il l'a trouvé! Je ne lui ai jamais donné!... Envoyez-le chercher et laissez-lui confesser la vérité.

OTHELLO.

Il l'a confessée.

DESDEMONA.

Il a confessé, quoi?

OTHELLO.

Qu'il t'a possédée[2].

DESDEMONA.

Comment? Illégitimement?

OTHELLO.

Oui.

DESDEMONA.

Il ne le répéterait pas.

OTHELLO.

Non. Sa bouche est muette. L'honnête Iago a pris ses mesures à son égard.

DESDEMONA.

Ma frayeur devine! Quoi! Est-il mort?

OTHELLO.

Si chacun de ses cheveux avaient été une vie, par besoin de vengeance, je les aurais dévorés tous!

DESDEMONA.

Hélas! Il est trahi et je suis perdue!

OTHELLO.

Dehors prostituée! Vas-tu le pleurer devant moi!

DESDEMONA.

Chassez-moi, monseigneur, mais ne me tuez pas!

OTHELLO.

A bas, prostituée!

1. *A murderwhich I thought a sacrifice.* Le vers est difficile à traduire. Malone l'interprète ainsi : *Thon hast hardened my heart, and makest me kill thee with ihe rage of a murderer, when I thought to have sacrificed thee to justice with the calmness of a priest strikiny a victim.* « Tu as endurci mon cœur, tu fais que je vais te tuer avec la rage d'un meurtrier, quand je croyais te sacrifier à la justice, avec le calme d'un prêtre égorgeant une victime ».

2. *That he hath — us'd thee.*
Dans le quarto de 1622 :
That he hath — uds death!

DESDEMONA.

Tuez-moi demain, laissez-moi vivre cette nuit.

OTHELLO.

Si vous résistez !...

DESDEMONA.

Rien qu'une demi-heure !

OTHELLO.

C'est décidé, pas de délai.

DESDEMONA.

Le temps de dire une prière !

OTHELLO.

Il est trop tard !

(*Il l'étouffe*) [1].

EMILIA, *à la cantonade.*

Monseigneur, monseigneur ! Holà ! Monseigneur !

OTHELLO.

Quel est ce bruit ?... Elle n'est pas morte ! Elle n'est pas tout à fait morte ! Tout cruel que je suis, je n'en demeure pas moins compatissant ! Je ne voudrais pas prolonger ta souffrance ! Ainsi ! Ainsi !

(*Il l'étouffe encore*).

EMILIA, *à la cantonade.*

Holà ! Monseigneur ! Monseigneur !

OTHELLO.

Qui est là ?

EMILIA, *à la cantonade*

O, mon bon Seigneur, je voudrais vous dire un mot !

OTHELLO.

Oui... C'est Emilia !... Tout à l'heure... Elle est morte !... Elle vient me parler de la mort de Cassio... Le bruit a été grand !... Oh ! Elle ne bouge plus !... Comme si elle était dans son tombeau !... Faut-il qu'elle entre ?... Serait-ce bien ?... Je crois qu'elle remue encore !... Non... Quel est le mieux ?... Si elle entre, elle parlera sûrement à ma femme... Ma femme ! Ma femme ! Quelle femme ?... Je n'ai pas de femme ! Heure

1. Après les paroles d'Othello, dans le vieux quarto, on lit une invocation de Desdemona, consistant dans la triple répétition du nom de Dieu.

L'altération a probablement été faite pour obéir au statut de Jacques Ier qui punissait tout usage profane de ce nom, soit dans les pièces de théâtre, soit dans les intermèdes, bref dans un divertissement de quelque genre qu'il fût.

Par un autre statut, datant de l'année 1605, le même roi Jacques Ier interdit les jurons sur la scène ; c'est pourquoi, des corrections ayant été faites dans les publications postérieures à 1605, on y trouve tant le vers faux.

insupportable ! Heure accablante ! Il me semble qu'il devrait y avoir, à présent, une éclipse de soleil et de lune, si grande que ce globe effrayé s'ouvre béant devant le phénomène !

EMILIA, *à la cantonade.*

Je vous en supplie !... Il faut que je vous parle ! Oh ! mon bon Seigneur !

OTHELLO.

Je t'avais oubliée !... Entre Emilia... Doucement !... Tout à l'heure !... Le temps de tirer les rideaux !... Où es-tu ? Qu'est-ce qu'il y a ?

(*Il ouvre la porte*).

(*Entre* EMILIA.)

EMILIA.

Oh ! mon bon Seigneur ! Là-bas un abominable meurtre vient d'être commis !

OTHELLO.

Quoi ? A l'instant ?

EMILIA.

A l'instant, monseigneur.

OTHELLO.

C'est une erreur de la lune. Elle vient plus près de la terre que d'habitude, et elle rend les hommes fous.

EMILIA.

Cassio, monseigneur, a tué un jeune Vénitien appelé Roderigo.

OTHELLO.

Roderigo est tué ! Et Cassio est tué ?

EMILIA.

Non, Cassio, n'est pas tué.

OTHELLO

Cassio n'est pas tué ? Alors le meurtre n'est pas dans la tonalité, et l'harmonieuse vengeance devient discordante !

DESDEMONA.

O assassinée injustement !

EMILIA.

Holà ! qui dit cela ?

OTHELLO.

Cela ? Quoi ?

EMILIA.

Horreur ! c'était la voix de ma maîtresse !... Au secours ! Au secours ! Holà ! Au secours !... Oh ! madame, parlez ! Chère Desdemona ! Oh ! ma chère maîtresse ! Parlez !

DESDEMONA.

Je meurs innocente !

EMILIA.

Oh ! Qui a commis cette action ?

DESDEMONA.

Personne ! C'est moi-même ! Adieu ! Recommande-moi à mon cher seigneur !... Adieu !

(*Elle meurt*)

OTHELLO.

Comment aurait-elle été assassinée ?

EMILIA.

Hélas ! qui le sait ?

OTHELLO.

Vous l'avez entendue ? Elle disait elle-même que ce n'était pas moi.

EMILIA.

Elle l'a dit. C'est la vérité.

OTHELLO.

Comme une menteuse, elle est allée brûler en enfer. C'est moi qui l'ai tuée.

EMILIA.

Elle n'en est que plus un ange, et vous un plus noir démon !

OTHELLO.

Elle devenait dévergondée. C'était une putain !

EMILIA.

Tu la calomnies et tu es un démon !

OTHELLO.

Elle était perfide comme l'onde !

EMILIA.

Il faut que tu sois plus irréfléchi que le feu, pour dire qu'elle était perfide ! Elle était célestement loyale !

OTHELLO.

Cassio l'avait saillie. Demande plutôt à ton mari. Je serais damné au plus profond de l'enfer, si je n'avais été réduit à cette extrémité par des preuves indubitables. Ton mari savait tout.

EMILIA.

Mon mari ?

OTHELLO.

Ton mari.

EMILIA.

Qu'elle avait manqué à la foi conjugale ?

OTHELLO.

Oui, avec Cassio. Si elle avait été fidèle, le ciel aurait-il fait pour moi un autre monde d'une seule et parfaite chysolithe, je ne l'aurais pas échangé contre elle.

EMILIA.

Mon mari !

OTHELLO.

Oui. C'est lui qui m'a prévenu le premier. C'est un hon-

nête homme qui a la haine de la fange qui s'attache aux actions impudiques.

EMILIA.

Mon mari !

OTHELLO.

Pourquoi répéter toujours ce mot, femme? Je dis que c'est ton mari.

EMILIA.

O maîtresse[1] ! Le misérable a joué son rôle sous prétexte de dévouement. Mon mari a dit qu'elle était infidèle?

OTHELLO.

Lui-même, femme. J'ai dit, ton mari. Comprends-tu ce mot-là? Mon ami, ton mari, l'honnête Iago.

EMILIA.

S'il a dit cela, que son âme pernicieuse pourrisse d'un demi-atome par jour ! Il en a sciemment menti. Elle aimait que trop son affreux choix !

OTHELLO.

Ah !

EMILIA.

Fais pis encore ! L'action que tu as commise n'est pas plus digne du ciel que tu étais digne d'elle !

OTHELLO.

Vous feriez mieux de vous taire !

EMILIA.

J'endurerai pour cette cause plus de mal que tu saurais m'en infliger. O stupide imbécile ! Aussi ignorant que fangeux ! Tu as commis une action... Je n'ai pas peur de ton épée !... Je te ferai connaître, dussé-je mourir vingt fois !... Au secours ! Au secours ! Holà ! Au secours ! Le More a tué ma maîtresse ! A l'assassin ! A l'assassin !

(*Entrent* MONTANO, GRATIANO *et* IAGO).

MONTANO.

Qu'est-ce qui se passe ?... Eh bien, général?

EMILIA.

Vous êtes venu, Iago ? Il faut que vous ayez bien agi pour que les hommes vous fassent porter leurs meurtres.

GRATIANO.

Qu'y a-t-il?

EMILIA.

Démens ce coquin, si tu es un brave homme. Il prétend que tu lui aurais dit que sa femme était infidèle. Je sais que tu ne l'as pas dit, tu ne serais pas misérable à ce point. Réponds, car mon cœur déborde.

1. Cette réplique n'est pas dans le premier quarto.

IAGO.

Je lui ai dit ce que je pensais. Je ne lui ai rien dit qu'il n'ait pu juger lui-même comme juste et vrai.

EMILIA.

Lui avez-vous jamais dit qu'elle fût infidèle?

IAGO.

Je le lui ait dit.

EMILIA.

Vous avez dit un mensonge, un odieux, un damné mensonge! Un mensonge, sur mon âme! Un maudit mensonge! Elle, être infidèle avec Cassio?... Vous avez bien dit avec Cassio?

IAGO.

Avec Cassio, madame. Allons, retenez votre langue.

EMILIA.

Je ne retiendrai pas ma langue. Il faut que je parle! Ma maîtresse est ici, étendue sur son lit, assassinée!

TOUS.

Le ciel le défende!

EMILIA.

Et c'est à cause de vous que ce meurtre a été commis.

OTHELLO.

Ne soyez pas stupéfaits, mes maîtres. C'est la pure vérité.

GRATIANO.

Une affreuse vérité!

MONTANO.

Un acte monstrueux!

EMILIA.

Infamie! Infamie! Infamie!... J'y songe!... J'y songe!... Je devine!... O infamie! J'y songeais alors?... Je me tuerai de chagrin!... O infamie! Infamie!

IAGO.

Quoi! devenez-vous folle? Je vous ordonne de rentrer chez vous.

EMILIA.

Mes bons messieurs, laissez-moi parler! Je lui dois obéissance, mais pas en ce moment... Peut-être, Iago, ne retournerai-je jamais à la maison.

OTHELLO, *embrassant sa femme.*

Oh! Oh! Oh! Oh!

EMILIA.

Etends-toi près d'elle et rugis! Car tu as tué la plus tendre innocente qui ait jamais regardé le ciel!

OTHELLO, *se relevant.*

Elle était coupable!... Je ne vous reconnaissais pas, mon oncle. Là est étendue votre nièce, que mes mains viennent d'étrangler. Je sais que cet acte semble horrible et cruel!

GRATIANO.

Pauvre Desdemona! Heureusement que ton père est mort! Ton mariage l'a tué. Le chagrin a tranché le fil de ses vieux jours. S'il vivait encore, cette vue lui ferait commettre un acte de désespoir; il maudirait son bon ange, le chasserait de ses côtés, et serait à jamais perdu!

OTHELLO.

C'est pitié! Mais Iago sait qu'elle a plus de mille fois commis l'acte de honte avec Cassio. Cassio l'a avoué. Elle a récompensé ses amoureux services avec ce gage de reconnaissance et d'amour que je lui avais donné. Je l'ai vu dans sa main. Un mouchoir, un ancien gage donné par mon père à ma mère[1].

EMILIA.

O ciel! O pouvoirs célestes!

IAGO.

Allons! Taisez-vous!

EMILIA.

Je veux tout dire! Je veux tout dire!... Je ne veux pas me taire, monsieur. Non! Je parlerai libre comme l'air. Le ciel, les hommes, les diables, tous, tous, tous, peuvent crier honte sur moi, je parlerai encore!

IAGO.

Soyez raisonnable, et rentrez chez vous.

EMILIA.

Je ne veux pas!

(*Iago s'apprête à frapper sa femme*).

GRATIANO.

Fi! Tirer l'épée contre une femme!

EMILIA.

O stupide More! Ce mouchoir dont tu parles, je l'ai trouvé par hasard et l'ai donné à mon mari, car souvent, avec une sérieuse insistance (plus que n'en méritait, vraiment, une pareille bagatelle), il m'avait supplié de le dérober.

IAGO.

Ignoble putain!

EMILIA.

Elle, le donner à Cassio! Non, hélas! Je l'ai trouvé et je l'ai donné à mon mari!

1. A l'acte III, Othello a dit que le mouchoir avait été donné à sa mère par une Egyptienne.

On a accusé Ben Johnson de s'être moqué du mouchoir de Desdemona. Dans son *Méchant poète* (*The Poestater*), à un certain moment un personnage dit :

— Maintenant, je vais jouer le rôle du More. Monsieur, prêtez-moi un peu votre écharpe.

Il ne s'agit pas ici d'Othello, mais d'un personnage d'un autre drame du temps, intitulé : *The battle of Alcazar*.

IAGO.

Coquine, tu mens!

EMILIA.

Par le ciel, je ne mens pas! Je ne mens pas, messieurs! O stupide assassin! Que pouvait faire un pareil idiot d'une si bonne femme!

(*Iago frappe Emilia puis se sauve*).

OTHELLO.

Il n'y a donc pas d'autres foudres au ciel que celles qui servent au tonnerre?... Horrible scélérat!

GRATIANO.

Sa femme tombe. Sûrement il l'a tuée.

EMILIA.

Oui, oui. Mettez-moi à côté de ma maîtresse.

GRATIANO.

Il est parti, mais sa femme est assassinée.

MONTANO.

C'est un misérable notoire! Prenez cette épée que j'ai arrachée des mains du More, gardez la porte au dehors. Ne le laissez pas passer. Tuez-le plutôt. Je veux rejoindre ce misérable, car c'est un maudit scélérat!

(*Montano et Gratiano sortent*).

OTHELLO.

Je ne suis plus un vaillant. Un chétif écolier me prend mon épée! Mais pourquoi l'honneur survivrait-il à l'honnêteté? Que tout s'en aille à la fois!

EMILIA.

Que présageait ta chanson, maîtresse? Ecoute. Peux-tu m'entendre? Je veux imiter le Cygne et mourir en musique[1]!... *Le saule, le saule, le saule!*... More, elle était chaste. Elle t'aimait, More cruel! Que mon âme soit sauvée aussi sûrement que je dis la vérité! En disant ce que je pense... Je meurs, je meurs!

(*Elle meurt*).

OTHELLO.

J'ai une autre épée dans cette chambre. C'est une épée espagnole, trempée dans l'eau glacée... Oh! la voici! Oncle, il faut que je sorte...

GRATIANO, *du dehors.*

Si tu essaies, il t'en coûtera cher. Tu n'as pas d'épée, le faut te soumettre.

1. Nous avons trouvé la même pensée dans le *Marchand de Venise* :

.... he makes a swan-like end,
Fading in musick.

OTHELLO.

Regarde-moi alors et parle-moi ou, désarmé comme je le suis, je me jette sur toi !

(*Rentre* GRATIANO).

GRATIANO.

Qu'y a-t-il ?

OTHELLO.

Voyez ! J'ai une arme. Jamais arme meilleure s'appuya sur la cuisse d'un soldat. J'ai vu le jour où, avec ce faible bras et cette bonne épée, je me taillais un chemin à travers des obstacles vingt fois plus résistants que vous... O vain orgueil ! Qui peut être maître de sa destinée ? Il n'en est plus ainsi maintenant... Ne soyez pas effrayé, bien que vous me voyiez armé[1]. Je touche à mon jour suprême, j'atteins mon but, le dernier point où me conduit ma voile. Vous reculez d'effroi ! Vous tremblez inutilement. Qu'un homme menace d'un roseau la poitrine d'Othello, Othello reculera... Où Othello pourrait-il aller ?... (*Contemplant Desdemona*). Quel aspect as-tu maintenant, enfant à la mauvaise étoile[2] ? Pâle comme ta chemise ! Quand nous aurons à rendre nos comptes, ta vue précipitera mon âme hors du ciel et les démons s'en empareront. Froide, froide, ma fille ! Comme ta chasteté !... O maudit, maudit coquin !... Fouettez-moi, démons ! Chassez-moi de la vue de cette apparition céleste ! Soufflez-moi dans le vent ! Brûlez-moi dans le soufre ! Lavez-moi dans les gouffres profonds du feu liquide !... O Desdemona ! Desdemona ! Est-tu morte ? Morte ? Oh ! oh ! oh !

(*Entrent* LUDOVICO, MONTANO, CASSIO *porté sur un brancard, des officiers, avec* IAGO, *prisonnier*).

LUDOVICO.

Où est ce forcené et ce malheureux ?

OTHELLO.

Voici celui qui fut Othello. Je suis là.

LUDOVICO.

Où est cette vipère ? Amenez le coquin.

OTHELLO.

Mes regards se dirigent vers ses pieds... Mais c'est une fable... Si tu es un démon, je ne pourrai pas te tuer !

(*Othello blesse Iago*).

LUDOVICO.

Arrachez-lui son épée.

1. *... though you do see me weapon'd.*

2. *... O ill-starred wench ?*
Ce vers et les six qui le précèdent, ne sont pas dans le premier quarto.
A l'origine, *wench* signifiait une jeune femme.

IAGO.

Je saigne, mais je ne suis pas tué.

OTHELLO.

Tant mieux ! Je souhaite que tu vives, car à mon sens, il est bon de mourir[1] !

LUDOVICO.

Oh ! Othello, toi autrefois si bon, tu es tombé dans le piège d'un scélérat. Que dira-t-on de toi !

OTHELLO.

Ce qu'on voudra ! Dites si vous voulez que je suis un honorable meurtrier. Ce n'est pas la haine qui m'a fait agir, mais l'honneur.

LUDOVICO.

Ce misérable a en partie confessé son crime. Avez-vous avec lui consenti à la mort de Cassio ?

OTHELLO.

Oui.

CASSIO.

Cher général, je ne vous en donnai jamais le sujet.

OTHELLO.

Je le crois et j'implore votre pardon. Veuillez, je vous prie, demander à ce demi-démon, pourquoi il a ainsi tendu des filets à mon âme et à mon corps ?

IAGO.

Ne me demandez rien. Vous savez ce que vous savez. A partir de maintenant je ne dirai plus un mot.

LUDOVICO.

Quoi ? Pas même pour prier ?

GRATIANO.

La torture ouvrira vos lèvres !

OTHELLO.

Tu fais bien.

LUDOVICO.

Seigneur, vous allez apprendre ce qui s'est passé, et ce que vous ne savez pas, je suppose. Voici une lettre trouvée dans la poche de Roderigo mort, et en voici encore une autre. La première indique que la mort de Cassio a été complotée par Roderigo.

OTHELLO.

O le misérable !

CASSIO.

O comble de la barbarie et de l'horreur !

1. Nous avons trouvé la même pensée dans *Antoine et Cléopâtre* :
... 'Tis well thou'rt gone,
If it be well to live.

LUDOVICO.

Voici une autre lettre de plaintes trouvée également dans sa poche. Cette lettre, selon toute apparence, Roderigo avait l'intention de l'envoyer à ce coquin maudit. Mais, probablement, dans l'intervalle, Iago vint et lui donna satisfaction.

OTHELLO.

Oh ! le pernicieux misérable ! Comment, Cassio, êtes-vous entré en possession de ce mouchoir qui appartenait à ma femme ?

CASSIO.

Je l'ai trouvé dans ma chambre. Il vient d'avouer qu'il l'y avait jeté dans un dessein spécial qui a réussi comme il le désirait.

OTHELLO.

Oh ! niais ! niais ! niais !

CASSIO.

Il y a, d'ailleurs, dans la lettre de Roderigo... un passage où il reproche à Iago de l'avoir incité à me chercher querelle sur la place de garde. Ce pourquoi je fus cassé. Tout à l'heure il a dit — après avoir longtemps passé pour mort — que Iago l'avait blessé, que Iago s'était jeté sur lui et l'avait frappé.

LUDOVICO.

Il faut quitter cette chambre et venir avec nous. On vous retire votre pouvoir, votre commandement, et Cassio gouverne à Chypre. Quant à ce misérable... s'il est quelque savant supplice qui puisse le tourmenter, et le faire souffrir longtemps, il lui sera infligé. Vous demeurerez notre prisonnier, jusqu'à ce que la nature de votre faute soit connue de l'Etat vénitien... Allons, en avant.

OTHELLO.

Doucement ! Un mot ou deux avant que vous partiez. J'ai rendu à l'Etat quelques services que l'on connaît. Mais n'en parlons plus. Je vous en prie, dans vos lettres, quand vous raconterez ces malheureux événements, parlez de moi comme il convient [1]. N'atténuez rien, mais n'y ajoutez aucune méchanceté. Dites que je fus un homme qui ne sut pas aimer raisonnablement, mais qui aima outre mesure ; un homme non pas enclin à la jalousie, mais qui, une fois excité, fut troublé à l'extrême ; un homme dont la main, comme le Juif immonde, rejeta une perle plus

1. *Speak of me as I am.*
Dans le premier quarto :
Speak of them as they are.

précieuse que toutes les richesses de sa tribu[1]; un homme dont les yeux abusés, quoique peu enclins à l'attendrissement, versent des larmes aussi abondamment que les arbres d'Arabie leur gomme médicinale. Ecrivez cela. Ajoutez qu'une fois, dans Alep, un méchant Turc à turban ayant frappé un Vénitien, et insulté la République, je saisis par la gorge le chien circoncis et le frappai ainsi...

(Il se poignarde).

LUDOVICO.

O sanglante conclusion!

GRATIANO.

Il n'y a plus rien à dire!

OTHELLO, *se penchant sur Desdemona.*

Je t'ai embrassée avant de te tuer... Je n'avais plus qu'une ressource, me tuer et mourir dans un baiser!

(Il meurt).

CASSIO.

Je craignais qu'il en fût ainsi, mais j'ignorais qu'il eût une arme. C'était un grand cœur!

LUDOVICO.

O chien de Sparte[2], plus cruel que l'angoisse, la faim ou la mer, regarde le tragique fardeau que supporte ce lit. C'est ton ouvrage. Ce spectacle empoisonne la vue!... Qu'on le cache aux yeux... Gratiano, gardez la maison et saisissez-vous de la fortune du More, vous en héritez... A vous, seigneur gouverneur, revient le châtiment de ce coquin d'enfer. Choisissez l'heure, la place, et le genre de torture... Qu'elle soit cruelle! Pour moi, je vais m'embarquer et raconter au Gouvernement ces accablantes aventures, le cœur accablé!

(Ils sortent).

1. *Like the base Judean, threw a pearl away,*
Richer than all his tribe;

La comparaison a donné lieu à de nombreux commentaires. Beaucoup sont d'avis de remplacer *Judean* par *Indian.*

2. Les chiens de Sparte passaient pour être les plus cruels. (*Note de Hanmer*).

Il en sera question dans le *Songe d'une Nuit d'Eté*:

When in a wood of Crete they bay'd the bear
With hounds of Sparta.

FIN D'OTHELLO.

LA TEMPÊTE

Féerie

INTRODUCTION

Nous possédons peu de renseignements sur lès origines de la *Tempête*. On prétend, d'après Mr. Collins, de Chichester, qui vivait à la fin du dix-huitième siècle, que Shakespeare aurait conçu l'idée de sa pièce à la lecture d'un roman intitulé : *Aurelio et Isabella*, qui fut traduit vers l'année 1580, en italien, en espagnol, en français et en anglais. Rien n'est moins sûr.

Quant à la date de sa représentation, Malone la fixe en l'année 1612. Suivant Théobald elle daterait de 1609, les îles des Bermudes, dont il est question dans la pièce, n'ayant été connues des Anglais qu'à partir de cette époque. C'est une erreur. Il existe une description des Bermudes dans un folio de 1600, sous la signature de Hackluyt. Ce qu'il y a de certain, c'est que la *Tempête* fut une des dernières œuvres de Shakespeare.

Mais, à propos de cette incomparable féerie, il y a mieux à faire qu'à supposer des origines ou des dates. Il faut insister sur une collaboration bien inattendue : celle de Michel Montaigne[1].

L'apparition des *Essais* de Montaigne révolutionna l'Europe. Traduits en allemand, en italien, puis en espagnol par Fegjoo, ils devaient être traduits en anglais. A la cour d'Anne de Danemark, femme de Jacques Ier, vivait en qualité de gentilhomme ordinaire de la chambre, un Italien appelé Giovanni Florio. C'était un libre-penseur, sachant quatre langues et écrivant couramment l'anglais. Ce fut lui qui traduisit les *Essais*.

« J'ai sous les yeux, dit Philarète Chasles, ce volume de Florio, *The Essays of Michaël Montaigne, Knigt ;* volume intéressant à cause de la curieuse image qui est à la tête et par le calque anglais très exact et très énergique de notre admirable prosateur.

« L'étude des littératures étrangères dans leurs rapports avec la littérature nationale est presque vierge : on me pardonnera les détails suivants qui intéresseront tous ceux que Montaigne intéresse. Le désordre et le décousu de notre Périgourdin, souvent égaré dans « les routes doux-fleurantes » de son érudition et de ses souvenirs, étonna Florio qui eut peur qu'on ne voulût pas lire un écrivain si vagabond. Il prit le parti d'avertir le lecteur des défauts et des qualités de Montaigne, et pour que les Anglais ne fussent pas pris au dépourvu, voici quel emblème gravé il imagina comme frontispice : une perspective singulière de ruines antiques, de temples brisés, d'escaliers tournoyants et furtifs, d'édifices jetés sans ordre et non sans grâce, et attirant le regard par des obscurités volontaires et un piquant désordre, lui sembla le naturel et vif symbole de cette méthode ondoyante dont Montaigne avait fait usage.

1. Voir la *Vie véridique de Shakespeare.*

« Entrez sous ces portiques français (dit-il dans des vers explicatifs placés en tête de la gravure), vous avez la clef anglaise ; la porte est ouverte ; les deux battants vous invitent. Vous donner un *epitome* de ce que vous trouverez de précieux dans ces recoins, ces détours et ces sentiers, est une œuvre trop difficile. En parcourant le palais d'invention que Montaigne a créé, nous y avons admiré tant de choses inattendues et de fruits ignorés, que dresser ce catalogue nous a été impossible. Entrez, et dans ces détours et dans ces angles, recueillez la sagesse ».

Shakespeare se garda bien de laisser de côté la traduction de Florio. Il s'en empara, la dévora, en fit son livre de chevet, lequel est visible au British-Museum, portant la date tracée de sa main (1603), sa signature : *Wilm Shakspere* et ses notes. Si l'on étudie l'œuvre de Shakespeare dans son ensemble, il semble qu'à partir de ce moment une révolution se soit opérée chez lui. Les pensées sont plus profondes, la philosophie plus élevée. Il y aurait un curieux travail à faire qui consisterait à chercher Montaigne dissimulé entre les lignes. En ce qui concerne la *Tempête*, Shakespeare nous l'aurait épargné. On y trouve, en effet, la traduction complète du chapitre des *Cannibales*.

Lisons Montaigne :

« C'est une nation, diroy-je à Platon, en laquelle il n'y a « aucune espèce de traficques, nulle cognoissance de lettres, nulle « science de nombres, nul nom de magistrat ny de superiorité « politique, nul usage de service, de richesse ou de pauvreté, « nuls contrats, nulles successions, nuls partages, nulles occu- « pations qu'oysifves, nul respect de parenté que commun, nuls « vêtements, nulle agriculture, nul metal, nul usage de vin ou « de bled ; les paroles mesmes qui signifient le mensonge, la « trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la détraction, le « pardon, inouyes ».

Lisons la réplique de Gonzalo à Alonso. *(Acte II, scène I)*.

I' the commonvealth I would by contraries
Execute all things ;
Dans ma république je voudrais contrairement
Exécuter toutes choses ;
for no kind of traffick
Would I admit ;
il n'y aurait
Aucune espèce de traficques;
no name of magistrate :
Nul nom de magistrat ;
Letters should not be known ;
Nulle cognoissance de lettres;
no use of service,
nul usage de service,
Of riches or of poverty ;
De richesse ou de pauvreté ;
no contracts,
nuls contrats,
Successions : bound of land, tilth, vineyard, none :

Nulles successions, nuls partages, nulle agriculture, nulle vigne,
No use of metal, corn, or wine, or oil :
Nul métal, nul usage de bled, de vin, ou d'huile,
No occupation : all men idle, all ;
Nulles occupations qu'oysifves ;

Comme on peut en juger c'est du mot à mot.

Lors de la publication du premier volume de cette traduction, à propos du nom de Shakespeare diversement orthographié dans la nomenclature que nous avons donnée sous le titre de : *Baptêmes, mariages et enterrements des membres de la famille de Shakespeare*, nombre de lecteurs nous ont écrit, à cette fin de savoir ce qui nous avait fait adopter l'orthographe courante du nom. Au début de cette introduction nous racontons qu'il existe un volume de la traduction de Montaigne, par Florio, sur lequel Shakespeare a écrit de sa propre main son nom : *Wilm. Shakspere.* Cela pourrait donner lieu à de nouvelles lettres et excuser de nouvelles demandes. Nous croyons donc nécessaire de nous expliquer.

Avant l'acquisition par le British-Museum de l'exemplaire en question on connaissait cinq signatures : la première au bas d'un acte de vente ; la seconde, d'un contrat hypothécaire ; les trois autres apposées au testament du poète. Toutes différentes.

On lit sur l'acte de vente :

WILLIAM SHAKSP. R.

Sur le contrat hypothécaire :

WM. SHAKSPR.

La première signature du testament :

WILLIAM

Le reste est effacé.

La seconde signature du testament :

WILLM SHAKSP R.

La troisième :

WILLIAM SHAKSP.

Enfin, on l'a vu, sur l'édition de Florio.

WILM SHAKSPERE.

L'embarras serait grand. Mais il existe d'autres documents qui, pour ne pas être autographes, n'en sont pas moins précieux.

Meres, dans son *Trésor de l'Esprit* (1598) autographie SHAKESPEARE.

En 1608, dans une licence accordée à la troupe du Globe on lit : WILLIAM SHAKESPEARE.

Ben Johnson, l'ami de Shakespeare écrit : SHAKESPEARE.

Il existe deux lettres écrites par le poète, signées par lui, et imprimées sous ses yeux. La première, datant de 1593, publiée en tête du poème de *Vénus et Adonis* et adressée à Henry Wriothesly, comte de Southampton est signée : WILLIAM SHAKESPEARE. La seconde, datant de 1594, publiée dans les mêmes conditions et adressée au même comte de Southampton est également signée : WILLIAM SHAKESPEARE.

Enfin nous avons le folio de 1623 !

C'était plus qu'il n'en fallait pour se décider.

PERSONNAGES

ALONSO, roi de Naples.
SEBASTIEN, son frère.
PROSPERO, duc légitime de Milan.
ANTONIO, son frère, duc usurpateur de Milan.
FERDINAND, fils du roi de Naples.
GONZALO, vieux conseiller de Naples.
ADRIEN, } seigneurs.
FRANCISCO, }
CALIBAN, esclave sauvage et difforme.
TRINCULO, clown.
STEPHANO, sommelier ivrogne.
UN CAPITAINE DE NAVIRE.
UN MAITRE D'ÉQUIPAGE.
DES MATELOTS.
MIRANDA, fille de Prospero.
ARIEL, esprit de l'air.
IRIS, }
CÉRÈS, }
JUNON, } esprits.
NYMPHES, }
MOISSONNEURS, }
DEUX ESPRITS de la suite de Prospero

La scène se passe à bord d'un navire Ensuite dans une île déserte.

LA TEMPÊTE

FÉERIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

Sur un navire en mer.

(*Tempête avec tonnerre et éclairs*).

ENTRENT UN CAPITAINE DE NAVIRE ET UN MAITRE D'EQUIPAGE.

LE CAPITAINE.

Maître.

LE MAITRE D'EQUIPAGE.

Voici, capitaine. Quels ordres?

LE CAPITAINE.

Bien. Parlez aux matelots. Dépêchez-vous, ou nous allons échouer. Alerte! Alerte!

(*Entrent des* MATELOTS).

LE MAITRE D'EQUIPAGE.

Allons, mes cœurs! Courage, courage, mes cœurs! Vite! vite! Amenez la hune de misaine! Attention au sifflet du maître!... Vent, souffle à en crever, si ça te plaît!

(*Entrent* ALONSO, SEBASTIEN, ANTONIO, FERDINAND, GONZALO *et d'autres*).

ALONSO.

Maître d'équipage, faites attention. Où est le capitaine? Conduisez-vous comme des hommes.

LE MAITRE D'EQUIPAGE.

Je vous en prie, descendez.

ANTONIO.

Où est le capitaine, maître?

LE MAITRE D'EQUIPAGE

Ne l'entendez-vous pas? Vous gênez la manœuvre. Restez dans vos cabines. Vous facilitez l'œuvre de la tempête.

GONZALO.

Sois patient, mon brave.

LE MAITRE D'EQUIPAGE.

Quand la mer sera patiente. Hors d'ici! Quel souci ont ces pousseurs de rugissements du nom d'un roi! A vos cabines! Silence. Ne nous troublez pas!

GONZALO.

Souviens-toi de qui tu as à bord.

LE MAITRE D'EQUIPAGE.

Personne que j'aime plus que moi-même. Vous êtes conseiller, si vous pouvez maintenant conseiller le silence aux éléments, et ramener présentement la paix, nous ne toucherons plus à une corde. Usez de votre autorité. Sinon, félicitez-vous d'avoir vécu si longtemps, rentrez dans votre cabine et tenez-vous prêt à affronter la malechance de l'heure si elle arrive... Courage, mes braves cœurs!... Hors de notre chemin, ai-je dit.

(*Il sort*).

GONZALO.

J'ai la plus grande confiance en ce compagnon. Il me semble qu'il n'a pas l'air d'un monsieur qui se noiera. Il a plutôt l'extérieur d'un pendu[1]. Veille, bonne fortune, à sa pendaison. Fais que la corde de sa destinée soit notre câble, car le nôtre n'offre aucun avantage. S'il n'est pas né pour être pendu, notre cas est misérable.

(*Ils sortent*).

(*Rentre le* MAITRE D'EQUIPAGE).

LE MAITRE D'EQUIPAGE.

Amenez le mât de hune! Vite! Plus bas! Mettez à la cape sous la grande voile! (*On entend crier à l'intérieur*). La peste soit des hurleurs! Ils sont plus bruyants que la tempête et que la manœuvre!

(*Rentrent* SEBASTIEN, ANTONIO *et* GONZALO).

Encore? Qu'est-ce que vous faites ici! Faut-il tout abandonner et vous noyer? Avez-vous l'intention de couler bas?

SÉBASTIEN.

Que la vérole vous prenne à la gorge! Vous êtes un aboyeur, un blasphémateur, un impitoyable chien!

1. Allusion au proverbe : L'homme né pour être pendu ne sera jamais noyé.

LE MAITRE D'EQUIPAGE.

Travaillez alors.

ANTONIO.

A la potence, mâtin! A la potence! Fils de putain! Insolent tapageur! Nous avons moins peur d'être noyés que toi!

GONZALO.

Il ne se noiera pas, je le garantis, quoique le bateau ne soit pas plus résistant qu'une coquille de noix et fasse eau comme une fille lubrique!

LE MAITRE D'EQUIPAGE.

Appuyez le navire sur le vent! Larguez les deux voiles! Virez de bord!

(*Entrent des* MATELOTS *trempés*).

UN MATELOT.

Tout est perdu! Aux prières! Aux prières! Tout est perdu!

(*Ils sortent*).

LE MAITRE D'EQUIPAGE.

Quoi! Nos bouches seraient froides?

GONZALO.

Le roi et le prince en prières! Assistons-les, car notre cas est le leur!

SÉBASTIEN.

Je perds patience.

ANTONIO.

Nous sommes absolument mis à mort par des ivrognes!... Par ce grand braillard... Je voudrais que tu fusses lavé et noyé par dix marées.

GONZALO.

Il sera pendu! Quand chaque goutte d'eau s'y opposerait et chercherait à l'engloutir! (*Bruits confus à l'intérieur*). C'en est fait de nous!... Nous coulons! Nous coulons!... Adieu, ma femme et mes enfants!... Adieu, frère!... Nous coulons! Nous coulons!

ANTONIO.

Sombrons avec le roi!

(*Il sort*).

SÉBASTIEN

Prenons congé de lui!

(*Il sort*).

GONZALO.

A cette heure, je donnerais mille stades de mer pour un acre de terre stérile! Une longue bruyère, des genêts épineux, n'importe quoi! Que la volonté d'en haut soit faite! J'aurais voulu mourir de mort sèche!

(*Il sort*).

SCÈNE II.

L'Ile. Devant la grotte de Prospero.

ENTRENT PROSPERO ET MIRANDA.

PROSPERO.

Si par votre art, mon très cher père, vous avez fait rugir ces eaux sauvages, calmez-les. Il semble que le ciel verserait de la poix empestée, si la mer montant jusqu'à sa joue n'éclaboussait pas son feu. Oh! J'ai souffert avec ceux que je voyais souffrir! Un brave vaisseau qui renferme, sans aucun doute, quelques nobles créatures, brisé en mille morceaux! Leurs cris trouvaient de l'écho dans mon cœur! Pauvres cœurs! Pauvres âmes! Ils ont péri! Si j'avais eu le pouvoir d'un Dieu, j'aurais englouti la mer dans la terre avant que ce brave navire se soit noyé avec son chargement d'âmes!

PROSPERO.

Rassurez-vous. Plus de frayeur. Dites à votre cœur pitoyable, qu'il n'est point arrivé de malheur.

MIRANDA.

Jour néfaste!

PROSPERO.

Aucun malheur! Je n'ai rien fait qui ne fût à ton intention, ma chérie, ma fille. Tu ignores ce que tu es, tu ne sais pas ce que je suis, tu ne te rends pas compte que je suis plus que Prospero, le maître de cette pauvre grotte, plus que ton père!

MIRANDA.

Je n'ai jamais cherché à en savoir davantage.

PROSPERO.

Il est temps de t'en apprendre plus long. Prête-moi ta main et enlève mon manteau magique. Bien.

(*Il quitte son manteau*).

Reste là, mon talisman [1]... Essuie tes yeux, reprends confiance. Ce terrible spectacle d'un naufrage qui a éveillé en toi la vertu de la compassion, je l'ai si prudemment préparé, grâce aux ressources de mon art, qu'il n'est point arrivé de malheur. Aucun des passagers n'a perdu la valeur d'un cheveu, parmi ceux dont tu as entendu les cris, que tu as vu sombrer. Assieds-toi. Il est temps que tu connaisses ton père.

1. Quand sir W. Cecil, lord Burleigh, grand trésorier sous le règne de la reine Elisabeth, quittait sa robe de nuit, il avait l'habitude de dire : « Reste là, lord trésorier. (*Note de Steevens*).

MIRANDA.

Souvent vous avez voulu me dire qui je suis, mais vous vous arrêtiez et me laissiez en suspens, en disant : *Attends encore.*

PROSPERO.

L'heure est venue. La minute est arrivée où il faut ouvrir les oreilles. Obéis et sois attentive. Peux-tu te rappeler l'époque où nous n'habitions pas encore cette grotte? Je ne le crois pas. Tu n'avais pas alors trois ans.

MIRANDA.

Je le puis certainement, seigneur.

PROSPERO.

Comment? En évoquant une autre maison? Une autre personne? Est-il, dis-moi, une autre image dont tu aies la souvenance?

MIRANDA.

C'est très loin! Je la vois plutôt en rêve que comme une certitude que ma mémoire pourrait garantir. N'avais-je pas quatre ou cinq femmes à la fois qui prenaient soin de moi?

PROSPERO.

Oui, Miranda, et plus encore. Mais, comment se fait-il que tu t'en souviennes? Que vois-tu encore dans l'obscurité lointaine et dans l'abîme du temps? Si tu te souviens de quelque chose avant de venir ici, tu dois te rappeler comment tu y vins!

MIRANDA.

Non.

PROSPERO.

Il y a douze ans, Miranda, douze ans, ton père était duc de Milan et un puissant prince.

MIRANDA.

N'est-ce pas vous, mon père?

PROSPERO.

Ta mère était un modèle de vertu et m'a dit que tu étais ma fille... Ton père était donc duc de Milan... Pour seule héritière il avait une princesse, tout simplement.

MIRANDA.

O cieux! Quelle épouvantable trahison nous a chassés de là-bas? Ou quelle bénédiction?

PROSPERO.

Les deux, ma fille. C'est une épouvantable trahison comme tu dis, qui nous a chassés de là-bas, et aussi une bénédiction qui nous a conduits ici.

MIRANDA.

Mon cœur saigne à la pensée des douleurs que vous avez souffertes et dont je ne me souviens plus! Continuez, s'il vous plaît.

PROSPERO.

Mon frère, ton oncle, appelé Antonio... je t'en prie, écoute-moi bien... Est-il possible qu'un frère soit à ce point méchant!... A ce frère que, même près de toi, j'aimais le plus au monde, je confiai la direction de mes Etats. A cette époque, de toutes les seigneuries, la mienne était la plus importante et Prospero primait les autres ducs. Ma dignité était sans égale et nul ne pouvait être comparé à moi dans la connaissance des arts libéraux. Ils m'absorbaient au point que je me débarrassai du poids du gouvernement sur mon frère, et que je vécus dans mes Etats, comme un étranger, complètement adonné à mes études secrètes. Ton oncle déloyal... Tu me prêtes ton attention?

MIRANDA.

Je suis toute oreilles.

PROSPERO.

Une fois au courant de la façon dont on satisfait les solliciteurs et dont on les écarte, sachant qui agréer et qui renvoyer, transforma mes créatures, je veux dire qu'il les changea, qu'il les pétrit à sa façon. Ayant à la fois la clef[1] de l'officier et de l'office, il mit tous les cœurs au diapason qui flattait son oreille, à tel point qu'il était devenu comme un lierre cachant mon trône princier et suçant ma sève... Tu n'écoutes pas. Je t'en prie, ne perds pas un mot.

MIRANDA.

C'est ce que je fais, mon bon Seigneur.

PROSPERO.

Négligeant ainsi les choses de ce monde, enfoui dans la retraite, tout entier à des travaux, qui, plus accessibles, seraient sans prix, j'éveillai un diabolique instinct chez mon frère. La confiance que j'avais en lui enfanta une perfidie proportionnée à ma bonne foi, laquelle, en vérité, était sans limite. Devenu le maître non seulement de mes revenus, mais de mon pouvoir — comme un homme qui, à force de répéter une chose, commet le péché de mémoire d'imaginer qu'elle est vraie — il s'imagina être le vrai duc, oublia la substitution, et, empruntant le visage de la royauté, s'en attribua toutes les prérogatives. A partir de ce moment, son ambition s'augmentait tous les jours... Tu m'écoutes?

MIRANDA.

Votre histoire, Seigneur, guérirait la surdité!

1. Il s'agit de la clef dont se servent les accordeurs. Ce qu'on appela plus tard *a hammer-tuning*.

PROSPERO.

Pour qu'il n'y ait plus d'écran entre le rôle qu'il jouait et celui à qui ce rôle appartenait, il sentit nécessaire d'être le maître absolu à Milan. Pour moi, pauvre homme, ma bibliothèque était un duché suffisamment grand! Il me suppose incapable d'assumer une royauté temporelle. Il forme une alliance (tant il a soif d'autorité) avec le roi de Naples, lui sert un tribut annuel, lui rend hommage, soumet sa couronne à la sienne, bref humilie le duché, jusqu'à présent si fier (hélas! pauvre Milan!) sous le joug le plus honteux!

MIRANDA.

O ciel!

PROSPERO.

Réfléchis bien aux conditions et aux résultats de cette alliance. Maintenant dis-moi si cet homme est un frère.

MIRANDA.

Ce serait pécher que d'accuser ma grand'mère: de vertueuses matrices ont porté de mauvais fils.

PROSPERO.

Arrivons aux conditions. Le roi de Naples, étant mon ennemi invétéré, écoute la requête de mon frère et décide, en échange des concessions à lui faites (hommage à rendre et je ne sais quel tribut à payer), de me chasser immédiatement, moi et les miens, du duché, et de conférer la belle Milan, avec tous les honneurs y afférant, à mon frère. Aussitôt une armée de traîtres est levée, Antonio fait ouvrir les portes de Milan, et, dans l'horreur de la nuit, les ministres de ses projets m'enlèvent ainsi que toi toute en larmes.

MIRANDA.

Hélas! par pitié! Je ne me souviens pas comment j'ai pleuré à cette époque, mais je vais pleurer encore! Par suggestion, je sens les larmes envahir mes yeux!

PROSPERO.

Ecoute encore un peu. Je vais maintenant t'entretenir de l'affaire qui, à cette heure, doit nous occuper, sans cela mon histoire serait hors de propos.

MIRANDA.

Pourquoi ne nous ont-ils pas fait périr sur-le-champ?

PROSPERO.

Voilà une question raisonnable, mon enfant, et que provoquait mon récit. Ma chère enfant, ils n'ont pas osé (tant j'étais aimé de mon peuple); pas plus qu'ils n'auraient osé mêler du sang à l'affaire; ils préférèrent peindre leur trahison de couleurs plus belles. En peu de mots, ils nous transportèrent à bord d'une barque qu'on conduisit à quelques lieues en mer, où ils avaient préparé la carcasse d'un

bateau[1], sans agrès, sans poulies, sans voiles, sans mâts, que les rats avaient instinctivement abandonnés. Ils nous y firent monter de force, pour jeter nos cris à la mer qui mugissait autour de nous, et nos soupirs aux vents, lesquels, pris de pitié, se faisaient le sympathique écho de ces soupirs.

MIRANDA.

Hélas ! Combien j'ai dû vous gêner alors !

PROSPERO.

Oh ! tu fus le chérubin que me préserva ! Tu souriais, car le ciel te rendait forte, tandis que je faisais pleuvoir[2] des larmes salées, gémissant sous le poids de mon fardeau. Ce sourire fit naître en moi une résolution opiniâtre[3], qui m'aida à supporter ce qui devait s'ensuivre.

MIRANDA.

Comment abordâmes-nous ?

PROSPERO.

Grâce à la divine providence. Nous avions quelque nourriture, un peu d'eau fraîche, qu'un noble napolitain, Gonzalo, ému de charité (à lui incombait l'exécution du projet) nous avait données. Il faut y ajouter de riches vêtements, du linge, des étoffes, des objets nécessaires qui, depuis, nous ont été d'une grande utilité. Sachant que j'aimais les livres, il poussa la générosité jusqu'à m'apporter, sortant de ma bibliothèque, des livres auxquels j'attachais plus de valeur qu'à mon duché.

MIRANDA.

Puissé-je reconnaître un jour cet homme ! Maintenant, je me lève[4].

PROSPERO.

Attends encore et écoute la fin de nos chagrins sur mer[5]. Nous abordâmes dans une île. Je m'improvisai ton professeur, te fis faire des progrès que l'on n'aurait pas pu constater chez d'autres princesses, plus à même de gaspiller les heures et dont les précepteurs eussent été moins assidus.

MIRANDA.

Le ciel vous en remercie ! Maintenant, Seigneur, dites-moi,

1. *Of a boat.*
Dans la vieille copie, *of a butt.*

2. *When I have deck'd the sea...*
To deck signifie dans le nord : *to sprinkle.* Voir le dictionnaire de Ray : *Dictionnaire des mots des contrées du sud.*

3. *An undergoing stomach.*
Stomach is stubborn resolution. (Note de Steevens).

4. Dans le folio la réplique « Maintenant je me lève » est donnée à Prospero. C'est évidemment une erreur.

Of our sea-sorrow.

je vous prie (car cela me préoccupe encore), pour quel motif vous avez soulevé cette tempête.

PROSPERO.

Tu vas le savoir. Par le plus étrange des événements, ma bonne fortune, devenue mon amie, a dirigé mes ennemis vers ces rivages. Grâce à ma prescience, j'ai découvert que mon zénith était dominé par la plus favorable d'entre mes étoiles, dont je dois utiliser l'influence, si je ne veux pas que ma chance soit anéantie pour toujours. Maintenant, ne me questionne plus. Tu as envie de dormir; c'est un bon repos, contre lequel il ne faut pas lutter... Je vois que tu ne saurais t'en défendre.

(*Miranda s'endort*).

Viens, serviteur, viens! Je suis prêt maintenant. Approche, mon Ariel. Viens!

(*Entre* ARIEL.)

ARIEL.

Salut, grand maître! Salut, grave seigneur! Je viens me mettre aux ordres de ton bon plaisir. Faut-il voler, nager, plonger dans le feu, chevaucher sur les nuages bouclés? Je suis à ton service, dispose d'Ariel et de tout son pouvoir.

PROSPERO.

Esprit, as-tu exécuté la tempête que je t'avais commandée?

ARIEL.

Article par article. J'ai abordé le vaisseau du roi, tantôt par l'avant, tantôt par le milieu et, dans chaque cabine, j'ai brûlé en feux follets. Quelquefois je me divisais et brûlais à l'extrémité du grand mât, sur une vergue, sur le beaupré, faisant des flammes distinctes, lesquelles se rencontraient et se rejoignaient. Les éclairs de Jupiter, précurseurs des terribles coups de tonnerre, ne sont pas plus instantanés ni plus éblouissants. Le feu et le tumulte du soufre rugissant semblaient assiéger le très puissant Neptune, et effrayaient ses vagues orgueilleuses au point que son trident tremblait dans ses doigts.

PROSPERO.

Mon brave esprit! Quel homme serait assez ferme, assez courageux pour ne pas devenir fou devant un tel vacarme.

ARIEL.

Pas une âme qui ne ressentît la fièvre de la folie et ne donnât de signes de désespoir. Excepté les matelots, tous ont plongé dans l'onde amère écumante et quitté le vaiseau en flammes. Ferdinand, le fils du roi, les cheveux dressés (plutôt des roseaux que des cheveux) a sauté le premier en s'écriant : *L'Enfer est vide et tous les démons sont ici!*

PROSPERO.

Voilà bien mon esprit! Le rivage n'était-il pas à proximité?

ARIEL.

Tout proche, mon maître.

PROSPERO.

Sont-ils saufs, Ariel?

ARIEL.

Ils n'ont pas perdu un cheveu. Ils n'ont pas une tache à leurs vêtements, seulement plus frais qu'auparavant. Suivant tes ordres, je les ai dispersés dans l'île. Quant au fils du roi, je l'ai débarqué moi-même et laissé grelottant, poussant des soupirs, dans un coin de l'île, les bras ainsi croisés.

PROSPERO.

Du vaisseau du roi, des matelots, qu'as-tu fait? ainsi que du reste de la flotte?

ARIEL.

Le vaisseau royal est à l'abri dans le port, à l'endroit profond où, une fois, tu m'as appelé à minuit pour aller chercher de la rosée des Bermudes aux continuels orages[1]. C'est là qu'il est caché. Les matelots sont arrimés sous les écoutilles, où je les ai laissés qui dormaient sous l'influence de charmes auquels venait s'ajouter la fatigue qu'ils ont dû supporter. Pour ce qui est du reste de la flotte que j'ai dispersée, ils se sont retrouvés et flottent sur la Méditerranée, faisant tristement voile sur Naples, persuadés d'avoir vu le vaisseau du roi couler et sa Grandeur périr.

PROSPERO.

Ariel, ton devoir est exactement accompli. Mais ce n'est pas tout. A quel moment sommes-nous?

ARIEL.

Nous avons passé le midi.

PROSPERO.

De deux sables au moins. Il nous faut mettre à profit le temps qui va s'écouler jusqu'à six heures.

ARIEL.

Encore de la fatigue? Puisqu'il me faut travailler encore,

1. Smith, dans la description qu'il a faite de ces iles, dit que les Bermudes sont si redoutables au monde, que beaucoup de gens les ont surnommées l'île du Diable.

Dans la pièce de Decker : *If this be not a good Play, the devil is in it* (1612) on lit : « Sire, si vous m'avez fait dire un mensonge, ils m'enverront faire un voyage à l'île des pourceaux et des diables, les Bermudes ».

L'opinion que les Bermudes étaient hantées par des esprits s'est longtemps maintenue.

promets-moi de te rappeler ce que tu m'as promis et pas donné encore.

PROSPERO.

Eh quoi? De mauvaise humeur? Que peux-tu demander?

ARIEL.

Ma liberté.

PROSPERO.

Avant que l'heure en ait sonné? Pas un mot de plus.

ARIEL.

Je t'ai rendu de sérieux services, je n'ai jamais menti, jamais commis d'erreurs; je me suis tenu à tes ordres sans rancune et sans murmurer. Tu m'as promis de me rabattre une année entière.

PROSPERO.

As-tu oublié de quel tourment je t'ai délivré[1]?

ARIEL.

Non.

PROSPERO.

Si. Tu t'imagines être quitte parce que tu foules le limon des profondeurs salées, tu cours sous le vent aigu du nord, tu fais mes affaires dans les veines de la terre quand elle est recouverte de gelée.

ARIEL.

Non, seigneur.

PROSPERO.

Tu mens, vilain être! As-tu oublié la sorcière Sycorax que l'âge et la méchanceté courbaient en deux? L'as-tu oubliée?

1. Pour expliquer la conduite de Prospero, il faut rappeler quel était le système de l'enchantement, dont il est tant de fois question dans les romans du moyen âge. Ce système était fondé sur cette opinion que les esprits déchus habitaient, suivant le degré de leur culpabilité, soit l'air, soit la terre, soit l'eau, soit des grottes ou des mines. Parmi ces esprits, il y en avait de plus redoutables les uns que les autres. Les esprits terrestres étaient les plus dépravés, les aériens les moins coupables. C'est pour cela que Prospero dira à Ariel :

Thou wast a spirit too delicate
To act her earthy and abhorr'd commands.

« Tu es un esprit trop délicat pour accomplir un acte terrestre et abhorré. »

On arrivait à exercer un pouvoir sur ces esprits à l'aide de certains rites et de certains charmes. Ce pouvoir s'appelait *The black art*, (la magie noire) ou *Knowledge of enchantement* (La Connaissance de l'Enchantement). L'enchanteur (comme le roi Jacques l'observe dans sa *Démonologie*) était un homme pouvant commander au diable, ayant un pouvoir sur tous les esprits quels qu'ils soient, mais un pouvoir toujours limité. C'est pour cela qu'Ariel demande la liberté à Prospero et que, plus tard, Caliban fera observer que si les esprits servent Prospero, ce n'est pas volontairement, mais qu'au contraire ils le haïssent profondément (*Hate him rootedly*).

ARIEL.

Non, seigneur.

PROSPERO.

Tu l'as oubliée. Où était-elle née? Parle. Dis-le moi.

ARIEL.

Seigneur, à Alger.

PROSPERO.

Est-ce bien cela? Une fois par mois, il faut que je te rappelle ce que tu as été, puisque tu l'oublies toujours. Sycorax, cette damnée sorcière, fut, comme tu le sais, bannie d'Alger, à la suite de nombreux méfaits, de terribles sorcelleries, qu'une oreille humaine refuserait d'entendre. Quelque chose qu'elle fit lui sauva la vie. Est-ce la vérité?

ARIEL.

Oui, seigneur.

PROSPERO.

Cette furie aux yeux bleus fut emmenée avec l'enfant dont elle était grosse et abandonnée ici par des matelots. Toi, qui me sers aujourd'hui, tu lui servais alors d'esclave, ainsi que tu me l'as raconté toi-même. Esprit trop délicat pour obéir à ses ordres terrestres et abhorrés, tu refusas de te prêter à ses opérations magiques, et c'est alors qu'écoutant son implacable rage, appelant à son aide les plus puissants génies, elle te renferma dans le creux d'un pin. Emprisonné dans cette écorce, tu y restas humblement une douzaine d'années durant lesquelles elle mourut, te laissant dans ta prison, où tu poussais des gémissements aussi fréquents que les tours de roue d'un moulin. A cette époque, cette île (excepté le fils qu'elle avait mis bas, un petit monstre roux et hideux) n'était point honorée par la présence d'un humain.

ARIEL.

Il s'agit de Caliban, son fils.

PROSPERO.

C'est ce que je dis, être borné. Ce Caliban qui est maintenant à mon service. Tu sais très bien le tourment dont tu souffrais quand je t'ai trouvé: tu poussais des gémissements qui faisaient hurler les loups, pénétraient dans le cœur des ours toujours furieux, et ce tourment risquait d'être éternel, Sycorax n'étant plus là pour y mettre fin. Ce fut mon art, quand j'arrivai et t'entendis, qui fit s'ouvrir le pin et te permit d'en sortir.

ARIEL.

Je t'en remercie, maître.

PROSPERO.

Si tu murmures encore, je fends un chêne, je te cheville

dans ses entrailles noueuses, et tu y hurleras durant vingt hivers.

ARIEL.

Pardonne-moi, maître; j'obéirai à tes ordres et ferai gentiment mon métier d'esprit.

PROSPERO.

Agis de la sorte, dans deux jours je te rends libre.

ARIEL.

C'est entendu, mon noble maître! Que dois-je faire? Dis-le. Que dois-je faire?

PROSPERO.

Métamorphose-toi en nymphe de la mer, ne sois visible que pour moi, invisible à tous les autres yeux. Va, revêts cette forme et reviens ici avec diligence.

(*Ariel sort*).

Réveille-toi, cher cœur, réveille-toi! Tu as assez dormi. Réveille-toi!

MIRANDA.

L'étrangeté de votre conte m'a accablée.

PROSPERO.

Secoue-toi. Viens, nous allons rendre visite à Caliban, mon esclave, qui ne nous fait jamais une réponse aimable.

MIRANDA.

C'est un vilain, seigneur, que je n'aime pas regarder.

PROSPERO.

Nous ne pouvons rien faire sans lui. Il allume le feu, va chercher le bois, nous rend d'utiles services. Holà! Esclave! Caliban! Poussière! Parle.

CALIBAN, *à la cantonade.*

Il y a assez de bois à la maison.

PROSPERO.

Viendras-tu? J'ai autre chose à te faire faire. Avance, tortue! Eh bien? Quand tu voudras!

(*Rentre* ARIEL, *sous l'apparence d'une nymphe de la mer*).

Une jolie apparition! Mon gentil Ariel, prête-moi l'oreille.

(*Il lui parle bas*).

ARIEL.

Ce sera fait, monseigneur.

(*Ariel sort*).

PROSPERO.

Toi, maudit esclave, fait par le diable lui-même à ta maudite mère, avance!

(*Entre* CALIBAN).

CALIBAN.

Puisse la rosée malfaisante que ma mère balaya avec une plume de corbeau sur un marécage malsain, vous inonder

tous deux! Puisse un vent du sud-ouest souffler sur vous et y faire venir des ulcères!

PROSPERO.

Pour ceci, sois-en sûr, cette nuit tu auras des crampes, des points de côté qui te couperont le souffle. Des hérissons, tant qu'ils pourront travailler la nuit, s'exerceront sur toi. Tu seras criblé de piqûres comme un rayon de miel, et chaque piqûre sera plus douloureuse que si elle venait d'une abeille.

CALIBAN.

J'ai le droit de manger mon dîner. Cette île m'appartient, par Sycorax, ma mère, et tu me l'as volée. Quand tu es venu pour la première fois, tu m'as flatté, tu m'as gâté; tu me donnais de l'eau et des baies, tu m'apprenais le nom de la grosse lumière et celui de la petite, qui brûlent le jour et la nuit. Alors je t'aimai, je t'ai montré toutes les ressources de l'île, les sources fraîches, les citernes de saumure, les endroits désolés et les endroits fertiles. Que je sois maudit pour avoir agi de la sorte!... Que tous les charmes de Sycorax, les crapauds, les escarbots, les chauves-souris vous atteignent! Je suis le seul sujet que vous ayez, moi qui jadis étais mon roi! Et vous m'avez exilé sur ce rocher désert, tandis que vous me dépouilliez du reste de l'île!

PROSPERO.

O le plus fieffé des menteurs, que les coups de fouet émeuvent plus que la bonté! Je t'ai traité, fumier que tu es, avec une sollicitude humaine! Je t'ai logé dans ma propre grotte, jusqu'au jour où tu as voulu violer l'honneur de mon enfant!

CALIBAN.

O ho! O ho![1]... Que ne l'ai-je fait? Tu m'as prévenu; sans cela je peuplais l'île de Calibans!

PROSPERO.

Esclave abhorré[2], tu n'auras jamais un bon mouvement! Etre capable de tous les méfaits, j'ai eu pitié de toi. Je me suis donné la peine de t'apprendre à parler. A chaque heure, je t'ai enseigné une chose où l'autre. Tu étais un sauvage ignorant ta propre signification, balbutiant comme une brute, j'ai doué ta pensée de mots capables de la faire connaître. Mais, quoique tu apprisses, la bassesse de ton origine t'empêchait de frayer avec des honnêtes gens. C'est pourquoi tu as été justement exilé sur ce rocher, toi qui méritais plus qu'une prison!

1. C'est l'exclamation que tous les auteurs des anciens Mystères mettaient dans la bouche du diable.

2. Dans l'ancienne copie cette réplique est donnée à Miranda. Théobald l'attribue à Prospero.

CALIBAN.

Vous m'avez appris à parler; le profit que j'en ai tiré est de savoir comment maudire. Que la peste rouge tombe sur vous pour m'avoir enseigné votre langage!

PROSPERO.

Hors d'ici, graine de sorcière! Va nous chercher du combustible. Et dépêche-toi, cela vaudra mieux, pour faire d'autres commissions. Tu lèves les épaules, démon! Si tu négliges, ou si tu accomplis de mauvaise volonté mes ordres, je te torturerai avec de vieilles crampes! Je remplirai tes os de douleur! Je te ferai pousser de tels gémissements que les bêtes en trembleront!

CALIBAN.

Non! Je t'en supplie!... J'obéis. (*A part*). Son pouvoir est à ce point irrésistible, qu'il viendrait à bout de Setebos[1], le dieu de ma mère, et ferait de lui son vassal!

PROSPERO.

Hors d'ici, coquin!

(*Caliban sort*).

(*Rentre* ARIEL, *invisible, jouant et chantant.* FERDINAND *le suit*).

ROMANCE D'ARIEL.

Venez sur ces sables jaunes
Et prenez-vous les mains;
Quand vous aurez salué et baisé
Les vagues sauvages,
Dansez joyeusement çà et là.
Vous, doux esprits, entonnez le refrain:
Ecoutez! Ecoutez!

REFRAIN[2].

Bowgh! wowgh!
C'est l'aboiement des chiens de garde.
Bowgh! wowgh!
Ecoutez! écoutez! J'entends
La voix du hardi Chanteclair[3]
Qui crie: — cocorico[4]*! —*

1. Un auteur du dix-huitième siècle, Mr. Warner, a fait observer, en se recommandant de John Barbot, que les Patagons adoraient un grand diable cornu, qu'ils appelaient Setebos. Mais Barbot a accompli ses voyages plus d'un siècle après Shakespeare. Peut-être Shakespeare avait-il lu les *Voyages* d'Eden, publiés en 1577, où il est dit que « des géants, quand ils se croient perdus, poussent des hurlements de taureau et implorent le secours de Setebos ».

2. Ce refrain est chanté à la cantonade.

3. *Strutting-Chanticlere.*

4. *Cock-a-doodle-doo.*

FERDINAND.

D'où vient cette musique? De l'air ou de la terre? Je ne l'entends plus... Sûrement, elle s'adresse à quelque divinité de l'île. J'étais assis sur la plage, je pleurais le naufrage du roi, mon père, quand cette musique est venue jusqu'à moi, par les eaux, apaisant leur furie et ma douleur avec sa douce mélodie. Je l'ai suivie jusqu'ici, ou plutôt elle m'y a entraîné... C'est fini!... Non, elle recommence.

ARIEL (*chantant*).

Ton père est enterré sous cinq brasses d'eau.
On a fait du corail avec ses os;
Ce qui était ses yeux est devenu des perles.
Rien de lui n'a disparu
Mais tout a été transformé par la mer
En quelque chose de riche et d'étrange.
Les nymphes de la mer sonnent à chaque heure son glas.
Ecoute! Je les entends!... Ding-dong, glas!

REFRAIN.

Ding-dong[1] *!*

FERDINAND.

Ce chœur me rappelle mon père noyé!... Ce n'est pas là une chose humaine; ce son n'appartient pas à la terre! Maintenant, je l'entends au-dessus de moi!

PROSPERO.

Lève les rideaux frangés de tes yeux[2] et dis ce que tu vois là-bas.

MIRANDA.

Qu'est-ce? Un esprit? Seigneur, comme il regarde! Croyez-moi, seigneur, il a une belle apparence. Mais c'est un esprit!

PROSPERO.

Non, enfant. Il mange, il dort, il a les même sens que nous. Le galant que tu vois était parmi les naufragés. S'il n'était pas défiguré par le chagrin, ce chancre de la beauté, tu pourrais dire de lui que c'est une belle créature. Il a perdu ses compagnons et erre pour les retrouver.

1. D'après un livre du docteur Wilson, intitulé *Ballads* et publié à Oxford, en 1660, cette chanson serait due à Robert Johnson, compositeur contemporain de Shakespeare.

2. *The fringed curtains of thy eyes advance.*
On trouve la même expression dans *Periclès, prince de Thyr*, (1609).
..........................her eyelids.
Begin to part their fringes of bright gold.
Aussi dans l'*Arcadie* de Sydney.
Sometimes my eyes would lay themselves open or cast my lids, as curtains, over the image of beauty her presence had painted in them.

MIRANDA.

Je pense que c'est une chose divine ; pour moi, la nature n'a jamais rien produit de si noble.

PROSPERO, *à part.*

Cela va comme le souhaitait mon cœur... Esprit, bel esprit, pour cela je te ferai libre dans deux jours.

FERDINAND.

Sans aucun doute, voici la déesse à laquelle s'adressaient ces chants... Daignez, je vous prie, me dire si vous demeurez dans cette île, et si vous consentiriez à me renseigner sur ce qui m'attend ici. Je finis par où j'aurais dû commencer. O merveille créature, êtes-vous immortelle ou non ?

MIRANDA.

Je ne suis pas une merveille, seigneur, mais certainement une vierge [1].

FERDINAND.

Mon langage ! Cieux !... Je serais le premier des hommes qui parlent cette langue, si j'étais dans la contrée où on la parle !

PROSPERO.

Comment ! Le premier? Que serais-tu si le roi de Naples t'entendait !

FERDINAND.

Un simple mortel, comme je le suis maintenant, qui s'étonne de t'entendre parler de Naples. Il m'entend le roi de Naples ; c'est pourquoi je pleure ! C'est moi qui suis Naples, moi dont les yeux toujours en pleurs, ont vu naufrager le roi mon père.

MIRANDA.

O douleur !

FERDINAND.

Lui et tous ses seigneurs. Le duc de Milan et son brave fils ont également disparu.

PROSPERO.

Le duc de Milan et sa non moins brave fille pourraient te contredire, si le moment était opportun. (*A part*). A première vue ils ont échangé des regards !... Délicat Ariel, je te ferai libre !... Un mot, cher seigneur. Je crains qu'en affirmant cela vous vous soyez fait du tort.

1. *O you wonder !*
If you be made, or no ?

MIRANDA.

No wonder, sir :
But certainly a maid.

Ce passage a donné lieu à de nombreux commentaires. Il est évident que, selon son habitude, Shakespeare joue ici sur les mots *made* et *maid*.

MIRANDA.

Pourquoi mon père parle-t-il si durement ? C'est le troisième homme que je vois, et le premier pour qui je soupire. Puisse la pitié toucher mon père au point qu'il pense comme moi !

FERDINAND.

Si vous êtes vierge, et si vous n'aimez pas autre part, je vous ferai reine de Naples.

PROSPERO.

Doucement, seigneur. (*A part*). Les voilà au pouvoir l'un de l'autre. Mais ne facilitons pas trop l'affaire, de peur que la conclusion y perde de son prix... Un mot encore. Je te somme de m'écouter. Tu usurpes ici un nom qui ne t'appartient pas. Tu viens dans cette île, comme un espion, pour me la prendre, à moi qui en suis le maître.

FERDINAND.

Non, aussi vrai que je suis un homme !

MIRANDA.

Rien de mauvais ne peut germer dans un pareil temple. Si la méchanceté habitait une aussi belle maison, les bonnes choses s'efforceraient d'habiter avec elle.

PROSPERO, *à Ferdinand*.

Suis-moi. (*A Miranda*). Ne me parle pas pour lui, c'est un traître. (*A Ferdinand*). Viens. J'enchaînerai ensemble ton cou et tes pieds ; l'eau de mer sera ta boisson ; pour nourriture tu auras les coquilles des ruisseaux frais, des racines sèches et les cosses dans lesquelles se balancent les glands. Suis-moi.

FERDINAND.

Non ! (*Tirant son épée*). Je résisterai à un tel traitement, jusqu'à ce que mon ennemi soit le plus fort !

MIRANDA.

Oh ! mon cher père, ne le provoquez pas ! Il est vaillant et noble.

PROSPERO.

Quoi ! j'obéirais à mes pieds[1] ! Relève ton épée, traître ! Tu fais semblant, mais tu n'oses pas frapper, ta conscience est trop en proie au péché ! N'espère pas m'effrayer en te mettant ainsi en défense[2], car je suis capable de te désarmer avec ce bâton.

1. *My foot my tutor* !
Ainsi dans le *Miroir des Magistrats* :
What honest heart would not conceive disdayne,
To see the foote surmont above the head.
Et dans le *Roi Lear* :
My foot usurps my head.

2. *... come from thy ward.*

MIRANDA.

Je vous en supplie, mon père !

PROSPERO.

Arrière ! Ne te pends pas à mes vêtements !

MIRANDA.

Seigneur, ayez pitié ! Je serai sa caution !

PROSPERO.

Silence ! Un mot de plus, je te réprimande, si je ne te hais pas ! Quoi ! Se faire l'avocat d'un imposteur ! Tais-toi ! Tu crois qu'il n'existe pas d'autres hommes de sa sorte, parce que tu n'as jamais vu que lui et Caliban ! Folle que tu es ! Près de beaucoup d'hommes celui-ci est un Caliban, et près de lui, ces hommes-là sont des anges !

MIRANDA.

Mon amour est donc fait d'humilité, car je n'ai pas l'ambition de voir un homme plus séduisant !

PROSPERO, *à Ferdinand.*

Allons, obéis ! Tes muscles sont encore des muscles d'enfant ; ils ne sont pas vigoureux.

FERDINAND.

En effet. Mes esprits, comme dans un rêve, semblent être enchaînés. La perte de mon père, la faiblesse que je ressens, le naufrage de tous mes amis, les menaces de cet homme dont je suis le prisonnier, ne seraient rien, si, de ma prison, une fois par jour, je pouvais contempler cette vierge ! Qu'importe qu'on soit libre dans tous les autres coins de la terre ! Je jouirais d'assez d'espace si, de ma prison, je pouvais la voir !

PROSPERO, *à part.*

L'œuvre marche !... Allons, tu as bien travaillé, Ariel !... (*A Ferdinand et à Miranda*). Venez. (*A Ariel*). Ecoute, ce qu'il va te falloir encore faire.

MIRANDA.

Rassurez-vous, seigneur. Mon père n'est pas si méchant que semblent le prouver ses paroles. Il cède, en ce moment, à une humeur inaccoutumée !

PROSPERO.

Tu seras aussi libre que le vent de la montagne, mais exécute ponctuellement tout ce que je t'ordonnerai.

ARIEL.

Syllabe par syllabe.

PROSPERO.

Allons, suivez-moi. (*A Miranda*). Ne me parle pas pour lui.

(*Ils sortent*).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Une autre partie de l'Ile.

ENTRENT ALONSO, SÉBASTIEN, ANTONIO, GONZALO, ADRIEN, FRANCISCO, ET AUTRES.

GONZALO.

Je vous en supplie, seigneur, soyez gai. Comme nous tous, vous avez des motifs de vous réjouir. Notre salut compense de beaucoup nos pertes. Les raisons qui ont rempli nos cœurs de tristesse sont communes. Chaque jour, une femme de marin, le maître d'équipage de quelque armateur, l'armateur lui-même, ont les mêmes sujets de se désoler, tandis que parmi des milliers d'individus il y en a peu qui puissent se vanter d'avoir échappé au même danger que nous. C'est pourquoi, cher seigneur, la sagesse veut que notre peine soit contrebalancée par notre chance.

ALONSO.

Paix, je te prie.

SÉBASTIEN.

Ta consolation me fait l'effet d'un potage froid.

ANTONIO.

Le Consolateur[1] n'en insistera pas moins.

SÉBASTIEN.

Regardez, il remonte l'horloge de son esprit. Tout à l'heure elle sonnera.

GONZALO.

Seigneur...

SÉBASTIEN.

Un coup !... Parlez.

1. Dans certaines églises protestantes, on trouve encore des pasteurs dont l'office est de consoler les malades et les affligés. On les appelle *consolators* ou *visitors*.

GONZALO.

Quand le chagrin est ainsi entretenu, savez-vous ce qu'on en recueille ?

SÉBASTIEN.

Un dollar !

GONZALO.

Une douleur[1] ! Vous avez dit plus vrai que vous ne supposiez.

SÉBASTIEN.

Vous l'avez pris plus spirituellement que je n'aurais cru.

GONZALO.

Ainsi, monseigneur...

ANTONIO.

Comme il est prodigue de ses paroles !

ALONSO.

Je t'en prie, épargne-les.

GONZALO.

Bien. J'ai fini. Cependant...

SÉBASTIEN.

Il parlera !

ANTONIO.

Qui de lui ou d'Adrien, chantera le premier? Il y a là un joli pari à faire.

SÉBASTIEN.

Ce sera le vieux coq.

ANTONIO.

Ce sera le jeune.

SÉBASTIEN.

Tenu ! Que parions-nous ?

ANTONIO.

Un éclat de rire.

SÉBASTIEN.

Je tiens !

ADRIEN.

Quoique cette île semble déserte...

SÉBASTIEN.

Ah ! ah ! ah !

ANTONIO.

Vous avez perdu !

ADRIEN.

Inhabitable et presque inaccessible...

1. L'auteur joue sur les mots *dollar* et *dolour*. On retrouve le même calembour dans une tragédie postérieure à la *Tempête*, intitulée : *The Tragedie of Hoffman :*

And his reward be thirtheen hundred dollars,
For he hath driven dolour from our heart.

SÉBASTIEN.

Cependant...

ADRIEN.

Cependant...

ANTONIO.

C'était fatal.

ADRIEN.

Le climat doit en être subtil, doux et tempéré.

ANTONIO.

La Tempérance [1] était une délicate jeune fille.

SÉBASTIEN.

Une subtile aussi, comme il l'a fort savamment déclaré.

ADRIEN.

L'air souffle sur nous des parfums.

SÉBASTIEN.

Comme s'il avait les poumons pourris.

ANTONIO.

Ou, comme s'il était parfumé par un marécage.

GONZALO.

On trouve ici tout ce qui peut rendre la vie agréable.

ANTONIO.

C'est vrai. Excepté les moyens de vivre.

SÉBASTIEN.

De ces moyens-là, on n'en trouve pas, ou peu.

GONZALO.

Comme le gazon semble dru et vigoureux ! Et combien vert !

ANTONIO.

La terre est, en effet, tannée.

SÉBASTIEN.

Avec une légère teinte de vert [2].

ANTONIO.

Il ne se trompe pas de beaucoup.

SÉBASTIEN.

Non. Il se contente d'altérer complètement la vérité.

1. A l'époque des puritains on donnait volontiers aux enfants des noms de vertus.

Dans sa description d'une prostituée, Taylor s'exprime ainsi :

Though bad they be, they will not bate an ace,
To be call'd Prudence, Tempérance, Faith or Grâce.

2. *With an eye of green in't.*

Un œil est une petite teinte de couleur. (*Note de Steevens*).

Red, with an eye of blue, makes a purple. (*Bayle*).

« Du rouge, avec un peu de bleu, fait du pourpre ».

Dans l'*Histoire de l'Eglise*, de Fuller :

... *Some cole-black (all eye of purple being put out therein).*

Dans les *Voyages*, de Sandys :

... *cloth of silver tissued with an eye of green.*

GONZALO.

Mais la rareté de cela, ce qui est presque incroyable...

SÉBASTIEN.

Comme la plupart des raretés.

GONZALO.

C'est que nos vêtements, mouillés comme ils l'ont été par l'eau de mer, n'aient rien perdu de leur fraîcheur et de leur lustre. Ils semblent avoir été teints plutôt que tachés par l'eau salée.

ANTONIO.

Si une de ses poches pouvait parler, elle l'accuserait de mensonge.

SÉBASTIEN.

A moins qu'elle empochât le mensonge.

GONZALO.

Nos vêtements me paraissent maintenant aussi frais que lorsque nous les avons mis pour la première fois, en Afrique, au mariage de Claribel [1], la belle fille du roi, avec le roi de Tunis.

SÉBASTIEN.

Ce fut un beau mariage et le retour fut agréable.

ADRIEN.

Jamais Tunis n'aura été gratifiée d'une aussi incomparable reine.

GONZALO.

Depuis la veuve de Didon.

ANTONIO.

La veuve? La peste soit d'elle! D'où sort cette Didon-là? La veuve Didon!

SÉBASTIEN.

Quand il aurait dit qu'Enée aussi était veuf? Grand Dieu, comme vous prenez cela!

ADRIEN.

La veuve Didon, avez-vous dit? Vous m'y faites penser. Elle était de Carthage et non de Tunis.

GONZALO.

Cette Tunis, seigneur, était Carthage.

ADRIEN.

Carthage?

GONZALO.

Je vous assure, Carthage.

1. Shakespeare doit avoir trouvé ce nom dans l'*Histoire de George lord Faukonbridge*, un pamphlet qu'il lut probablement avant d'écrire le *Roi Jean*. Claribel est la concubine du roi Richard I[er], et la mère de Lord Falconbridge. *(Note de Malone)*.

ANTONIO.

Voilà une parole plus extraordinaire que la harpe miraculeuse [1] !

SÉBASTIEN.

Elle a élevé les murailles et les maisons aussi.

ANTONIO.

Quel sujet impossible va-t-il entamer maintenant ?

SÉBASTIEN.

Il va, je pense, emporter cette île dans sa poche et la donner à son fils pour une pomme.

ANTONIO.

Dont il sèmera les pépins dans la mer pour faire pousser des îles.

GONZALO.

Hein ?

ANTONIO.

Parfait.

GONZALO.

Seigneur, nous disions que nos vêtements semblaient, à cette heure, aussi frais que lorsque nous étions à Tunis, au mariage de votre fille, aujourd'hui reine.

ANTONIO.

La reine la plus accomplie qu'on ait jamais vue.

SÉBASTIEN.

Excepté, je vous en supplie, la veuve Didon.

ANTONIO.

Ah ! la veuve Didon ? Oui, la veuve Didon !

GONZALO.

Mon pourpoint n'est-il pas aussi frais que le premier jour où je l'ai porté ? Je veux dire, en quelque sorte.

ANTONIO.

Une sorte qui a été bien repêchée.

GONZALO.

Quand je le portai au mariage de votre fille...

ALONSO.

Vous me rabattez les oreilles avec des paroles qui me troublent. Plût à Dieu que j'eusse jamais marié ma fille en cet endroit ! C'est en revenant que j'ai perdu mon fils et, sur mon salut, ma fille aussi, trop loin de l'Italie, pour que je la revoie jamais ! Oh mon héritier de Naples et de Milan, quel étrange poisson a fait de toi sa nourriture ?

FRANCISCO.

Seigneur, il se peut qu'il vive ; je l'ai vu battre les va-

1. La harpe d'Amphion.

gues sous lui et chevaucher sur leurs crêtes. Il avançait sur l'eau dont il domptait la colère, et opposait sa poitrine à toutes les lames enflées qu'il rencontrait. Sa tête fière dominait les flots en courroux et il ramait d'un bras vigoureux, faisant de fortes brassées vers le rivage, qui, incliné sur sa base battue par l'océan, semblait se baisser pour le recueillir. Je suis certain qu'il a abordé sain et sauf.

ALONSO.

Non, non, il est mort.

SÉBASTIEN.

Seigneur, vous pouvez vous féliciter de cette perte. Vous n'avez pas voulu faire à l'Europe l'honneur de votre fille, préférant la perdre en la donnant à un Africain, ou, du moins, en priver vos yeux qui, maintenant, ont des raisons de la pleurer.

ALONSO.

Paix, je te prie.

SÉBASTIEN.

Nous vous avons supplié à genoux. Elle-même, la belle âme, mettant dans la balance son aversion et son obéissance, ne savait quel plateau choisir [1]. Nous avons perdu votre fils, j'en ai peur, pour toujours. Milan et Naples ont plus de veuves, à la suite de cette affaire, que nous ne pourrons jamais lui ramener d'hommes pour y remédier. Et c'est votre faute.

ALONSO.

N'est-ce pas moi qui ai à regretter la plus cruelle perte?

GONZALO.

Monseigneur Sébastien, vos vérités manquent un peu de gentillesse, et surtout d'à-propos. Vous envenimez la plaie au lieu de la soigner.

SÉBASTIEN.

Très bien.

ANTONIO.

Et très chirurgical.

GONZALO.

Il fait vilain pour nous tous, cher seigneur, quand vous êtes nuageux.

SÉBASTIEN.

Vilain temps.

ANTONIO.

Très vilain.

GONZALO.

Si j'avais à coloniser cette île, monseigneur...

1. Nous retrouverons la même métaphore dans *Peines d'amour perdues*, comme nous l'avons trouvée dans *Hamlet*.

ANTONIO.

Il y sèmerait de l'ortie.

SÉBASTIEN.

Ou de la rumex, ou de la mauve.

GONZALO.

Si j'en étais le roi, savez-vous ce que je ferais?

SÉBASTIEN.

Vous éviteriez l'ivresse, faute de vin.

GONZALO.

Dans ma république j'exécuterais toutes choses par leurs contraires. Je supprimerais tout trafic[1]; plus de magistrats, plus de belles-lettres, plus d'usage de service, plus de riches, plus de pauvres, plus de contrats, de successions, de partages de terre, de labour, de vignobles, de métal, de blé, de vin ou d'huile; plus d'occupations, tous les hommes seraient oisifs, les femmes aussi. Partout l'innocence et la pureté. Plus de souveraineté...

SÉBASTIEN.

Mais il en serait le roi!

ANTONIO.

La fin de sa république en oublie le commencement.

GONZALO.

Toutes les productions de la nature seraient en commun, sans sueur et sans efforts. La trahison, la félonie, l'épée, la pique, le couteau, le fusil, les supplices, tout serait supprimé. La nature produirait d'elle-même, foisonnerait en abondance pour nourrir mon peuple innocent.

SÉBASTIEN.

Plus de mariages parmi ses sujets.

ANTONIO.

Aucun mariage. Tous des paresseux. Des putains et des coquins.

GONZALO.

Je gouvernerais avec une telle perfection, seigneur, que ce serait l'âge d'or.

SÉBASTIEN.

Dieu garde sa Majesté!

ANTONIO.

Longue vie à Gonzalo!

GONZALO.

M'écoutez-vous, seigneur?

ALONSO.

Ne parle plus, je t'en prie! C'est pour moi comme si tu ne disais rien.

1. Voir l'*Introduction*.

GONZALO.

Je crois Votre Grandeur. Je parlais ainsi pour saisir l'occasion de prouver à ces gentilshommes qu'ils ont les poumons si sensibles et si dispos qu'ils rient pour des riens.

ANTONIO.

C'était de vous que nous riions.

GONZALO.

De moi qui, en fait de plaisanterie, ne suis rien auprès de vous. Vous pouvez continuer à rire encore de rien.

ANTONIO.

Quel coup il m'a donné!

SÉBASTIEN.

Oh! s'il n'était pas tombé à plat!

GONZALO.

Vous êtes des gentilshommes de belle humeur, qui enlèveraient la lune de sa sphère si elle demeurait cinq semaines sans changer.

(*Entre* ARIEL, *invisible. Musique au loin*).

SÉBASTIEN.

Nous n'y manquerions pas et ensuite nous irions chasser la chauve-souris aux flambeaux.

ANTONIO.

Seigneur, ne vous mettez pas en colère.

GONZALO.

Rassurez-vous. Je ne suis pas homme à perdre si facilement mon sang-froid. Voulez-vous rire en me voyant dormir? Je me sens la tête lourde.

ANTONIO.

Dormez donc en nous écoutant.

(*Tous dorment excepté Alonso, Sébastien et Antonio*).

ALONSO.

Quoi, ils s'endorment si vite! Je voudrais qu'en se fermant mes yeux m'apportassent l'oubli. On dirait que je vais dormir.

SÉBASTIEN.

Croyez-moi, seigneur, ne repoussez pas l'accablement du sommeil. Rarement il vient visiter le chagrin et quand il y consent, il réconforte.

ANTONIO.

Tous deux, monseigneur, nous garderons votre personne. Tandis que vous reposerez nous veillerons sur votre sûreté.

ALONSO.

Je vous remercie. Etrange accablement!...

(*Alonso s'endort. Ariel sort*).

SÉBASTIEN.

Quel curieux assoupissement s'est emparé d'eux!

ANTONIO.

Cela tient au climat.

SÉBASTIEN.

Alors pourquoi ne ferme-t-il pas nos paupières? Je ne me sens pas disposé au sommeil.

ANTONIO.

Ni moi. Mes esprits sont dispos... Ils sont tous tombés ensemble, comme d'un commun accord. Ils semblaient renversés par un coup de foudre. Quelle occasion, digne Sébastien!... Oh! quelle occasion!... Il ne faut pas que j'insiste?... Pourtant, il me semble lire sur ton visage ce que tu pourrais être... L'occasion t'appelle. Ma puissante imagination voit une couronne tomber sur ta tête.

SÉBASTIEN.

Quoi! es-tu éveillé?

ANTONIO.

Ne m'entendez-vous pas parler?

SÉBASTIEN.

Si, mais sûrement tu sommeilles et tu rêves. Qu'est-ce que tu disais?... Etrange façon de se reposer que dormir les yeux grands ouverts, être debout, parler, se mouvoir, bien que plongé dans un profond sommeil.

ANTONIO.

Noble Sébastien, tu laisses ta fortune dormir ou plutôt mourir. Tu fermes les yeux tout éveillé.

SÉBASTIEN.

Tu ronfles distinctement. Mais on pourrait interpréter tes ronflements.

ANTONIO.

Je suis plus sérieux que d'habitude, et vous le serez également si vous m'écoutez. Prêtez-moi l'oreille, vous triplez votre personne [1].

SÉBASTIEN.

Je suis une eau stagnante.

ANTONIO.

Je vous apprendrai comment déborder.

1. *I am more serious than my custom: you*
Must be so too, if heed me; wich to do,
Trebles thee o'er.

Ce passage est assez compliqué. D'après Malone voici quel en serait le sens : Soyez plus sérieux que d'habitude et prêtez une oreille attentive à mes propositions, cela vous permettra d'être trois fois ce que vous êtes (*thrice what you are*). Sébastien est déjà le frère du roi, étant fait roi avec la complicité d'Antonio, il sera trois fois ce qu'il était auparavant (*trebled*).

Nous avons déjà rencontré la même façon de dire dans le *Marchand de Venise* :

. . . . *yet for you,*
I would be trebled twenty times myself.

SÉBASTIEN.

Fais-le. Ma paresse héréditaire m'encouragerait plutôt à refluer.

ANTONIO.

Oh ! Si vous pouviez savoir à quel point vous encouragez mon projet en vous en moquant ! A quel point en changeant l'acception des mots, vous les rendez conformes à votre situation[1] ! Les hommes qui refluent atteignent souvent leur but, grâce à leur peur ou à leur paresse.

SÉBASTIEN.

Je t'en prie, explique-toi. Je lis dans tes yeux, sur ton visage, que tu as quelque chose à dire dont l'accouchement t'angoisse.

ANTONIO.

En effet. Quoique ce seigneur dont la mémoire est faible (et qui sera plus faible encore quand il sera sous terre) ait presque persuadé au roi (car il a l'esprit persuasif) que son fils était vivant, il est aussi impossible que ce fils ne soit pas noyé qu'il le serait de nager à cet homme qui dort[2].

SÉBASTIEN.

Je n'ai pas le moindre espoir qu'il ait échappé !

ANTONIO.

Oui, mais comme ce manque d'espoir doit grandir nos espérances ! En la circonstance, ne pas avoir un espoir de ce

1. . . . . *O,*
If you but knew, how you the purpose cherish,
Whiles thus you, mock it ! how, in stripping it,
You more invest it !

Les commentateurs ont longuement discuté sur le sens de cette phrase. C'est une note de l'*Edinburgh Magasine* (nov. 1786) qui les a mis d'accord par l'explication suivante : « Sébastien, dit le critique de la Revue, se compare à de l'eau calme. Antonio lui répond qu'il lui apprendra à déborder. Sébastien répond à son tour que sa paresse héréditaire l'encouragerait plutôt à refluer. A quoi Antonio réplique : « Oh ! si vous pouviez savoir combien cette comparaison que vous avez risquée par plaisanterie, encourage le dessein auquel je fais allusion ; comment en changeant l'acception des mots, en les employant au figuré, vous les faites conformes à votre propre situation ! ».

2. *Although this lord of weak remembrance, this*
(Who shall be of a little memory,
When he is earth'd, hath here almost persuaded
For he's a spirit of persuasion only),
The king, his son's alive ; 'tis as impossible
That he's undrown'd, as he that sleeps here, swims.

Johnson ne s'explique pas ce passage, plus amphigourique, en effet, qu'il n'est permis. Il croit a une altération dans le texte. Steevens se livre à des suppositions qui compliquent encore le sens. Mason joue sur les mots. Malone est muet. Nous nous sommes contenté de serrer le texte d'aussi près que possible, sans garantir la fidélité absolue de notre interprétation.

côté, c'est en caresser de plus beaux que l'ambition elle-même saurait en concevoir avec l'espérance qu'ils se réalisent. Voulez-vous m'accorder que Ferdinand est noyé ?

SÉBASTIEN.

Il est mort.

ANTONIO.

Alors dites-moi quel est le plus proche héritier de Naples.

SÉBASTIEN.

Claribel.

ANTONIO.

La reine de Tunis ! Qui habite dix lieues au delà d'une vie d'homme ! A laquelle il faut avant d'avoir des nouvelles de Naples, à moins que le soleil se fasse messager (l'homme de la lune étant trop lent), le temps nécessaire à un nouveau-né pour avoir de la barbe et se raser ! Elle que nous avons conduite à Tunis que pour être submergés, sauf quelques échappés destinés à jouer une pièce dont le prologue a déjà été représenté et dont le dénouement dépend de ce que vous déciderez !

SÉBASTIEN.

Quel galimatias est cela ?... Comment dites-vous ?... La fille de mon frère est reine de Tunis, c'est vrai. Il est vrai aussi qu'elle soit l'héritière de Naples et qu'il y ait quelque espace entre les deux pays.

ANTONIO.

Un espace dont chaque coudée semble crier : *Comment cette Claribel nous mesurerait-elle pour retourner à Naples ?* Qu'elle demeure à Tunis et que Sébastien s'éveille !... Si la mort les avait saisis, ils ne seraient pas plus mal qu'ils sont. Il y aurait quelqu'un pour gouverner Naples aussi bien que cet Alonso qui dort... Et des seigneurs capables de jaser aussi longtemps et aussi inutilement que ce Gonzalo ! Moi-même je pourrais jouer le rôle d'un perroquet[1] aussi bavard. Oh ! si vous pensiez comme moi ! Comme ce sommeil aiderait à votre avancement ! Me comprenez-vous ?

SÉBASTIEN.

Il me semble que oui.

ANTONIO.

Et comment consentez-vous à accueillir cette bonne fortune ?

SÉBASTIEN.

Je me souviens que vous avez supplanté votre frère Prospero.

1. A *chough*. Le mot à mot serait choucas. Le choucas, dit Steevens, est un oiseau de l'espèce des corneilles.

ANTONIO.

Oui et voyez comme mes vêtements me vont bien. Bien mieux qu'auparavant ! Les sujets de mon frère étaient alors mes camarades, ils sont aujourd'hui mes gens.

SÉBASTIEN.

Et votre conscience?...

ANTONIO.

La conscience, seigneur, où la nichez-vous ? Si c'était une engelure elle m'obligerait à mettre des pantoufles ; mais je ne sens pas cette déité dans mon cœur. Il y aurait vingt consciences entre moi et Milan, toutes seraient confites ou fondues avant de m'adresser le moindre reproche. Ici est couché votre frère. Il ne vaudrait pas mieux que la terre où il repose, s'il était en réalité ce qu'il paraît être en dormant. Je puis avec trois pouces de cet obéissant acier, lui procurer un sommeil éternel. (*Montrant Gonzalo*). Vous, en m'imitant, vous pourriez plonger dans un éternel sommeil ce vieux moraliste, ce seigneur Prudence, qui ne censurerait plus notre conduite. Quant aux autres, ils croiront tout ce que nous leur raconterons, aussi facilement qu'un chat boit du lait. Quelle que soit l'affaire que nous entreprenions, il suffira de leur en dire l'heure, pour qu'ils fassent sonner l'horloge.

SÉBASTIEN.

Tu vas, mon cher ami, me servir de précédent. Comme tu as gagné Milan, je gagnerai Naples. Tire ton épée ; un coup suffira pour t'affranchir du tribut que tu paies et, moi, le roi, je t'aimerai.

ANTONIO.

Dégaînons ensemble ; quand je lèverai le bras, faites comme moi et jetez-vous sur Gonzalo.

SÉBASTIEN.

Un mot seulement.

(*Ils se parlent bas*).

(*Musique. Rentre* ARIEL, *invisible*).

ARIEL.

Mon maître, grâce à son art, a prévu le danger qui menace ses amis et m'envoie (autrement c'en serait fait de son projet) pour leur sauver la vie !

(*Il chante à l'oreille de Gonzalo*).

Tandis que vous dormez ici en ronflant,
L'œil ouvert, la traîtrise
Choisit son moment.
Si vous avez souci de la vie
Secouez le sommeil et prenez garde.
Réveillez-vous ! Réveillez-vous !

ANTONIO.

Allons ne perdons pas de temps!

GONZALO.

Anges de bonté, préservez le roi!

(*Ils s'éveillent*).

ALONSO.

Eh bien! Eveillez-vous! Pourquoi avez-vous tiré vos épées Pourquoi ces regards de spectres.

GONZALO.

Que se passe-t-il?

SÉBASTIEN.

Tandis que nous nous tenions ici, veillant sur votre repos, nous avons entendu de sourds rugissements, comme ceux que poussent les taureaux ou plutôt les lions. Ne vous ont-ils pas réveillés! Ils ont terrifié mes oreilles.

ALONSO.

Je n'ai rien entendu.

ANTONIO.

C'était un tapage à effrayer l'oreille d'un monstre, à provoquer un tremblement de terre. Sûrement le rugissement d'un troupeau de lions.

ALONSO.

Avez-vous entendu cela, Gonzalo?

GONZALO.

Sur mon honneur, seigneur, j'ai entendu un bourdonnement étrange qui m'a réveillé. Je vous ai secoué et j'ai crié. Comme j'ouvrais les yeux j'ai vu leurs épées tirées... On faisait du bruit, c'est la vérité. Tenez-vous bien sur vos gardes, ou quittez la place. Tirons nos épées.

ALONSO.

Quittons ces lieux et remettons-nous à la recherche de mon pauvre fils.

GONZALO.

Le ciel le garde de ces bêtes! Car, sûrement, il est dans l'île.

ALONSO.

Partons.

ARIEL, *à part*.

Prospero, mon maître, saura ce que j'ai fait. Va en toute sûreté, roi, à la recherche de ton fils!

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Une autre partie de l'île.

ENTRE CALIBAN, AVEC UNE CHARGE DE BOIS.

(*Bruit de tonnerre*).

CALIBAN.

Que toutes les infections que pompe le soleil des marais, des fondrières, des eaux croupies, tombent sur Prospero et le fassent mourir à petit feu ! Ses esprits m'entendent, mais je ne puis m'empêcher de le maudire. S'il ne l'ordonne pas, ils se garderont de me pincer, de m'effrayer avec leurs visages de hérisson, de me plonger dans la mare ou, pareils à des brandons de feu dans la nuit, de m'égarer de mon chemin. Ils ne perdent pas une occasion de s'amuser de moi. Tantôt, semblables à des singes, ils me font la grimace, claquent des dents, et me battent; tantôt pareils à des porcs-épics, ils se roulent sur le chemin que suivent mes pieds nus et dressent leurs pointes sous mes pas; ou bien ils empruntent la forme de vipères à la langue fourchue qui sifflent à me rendre fou ! Là ! Justement ! Là !

(*Entre* TRINCULO).

Voici un de ces esprits. Il vient me tourmenter sous prétexte que je suis trop long à apporter le bois. Je vais me jeter à terre, peut-être ne me verra-t-il pas.

TRINCULO.

Il n'y a ici ni buisson, ni arbrisseau pour s'abriter, et un autre orage s'apprête. Je l'entends chanter dans le vent. Là-bas, ce nuage noir, ce gros nuage, semble un sale tonneau prêt à vider son contenu. S'il tonne, comme tout à l'heure, je ne sais pas où j'abriterai ma tête. Ce nuage va crever à plein seau... Qu'est-ce que c'est que ça ? Un homme ou un poisson? Il est mort ou vivant? Un poisson. Il sent le poisson. Il sent le vieux poisson. Un pauvre John qui ne serait pas des plus frais! Un étrange poisson! Si j'étais en Angleterre (comme cela m'est arrivé une fois) et si j'avais ce poisson, fût-ce en peinture[1], tous les sots de la foire me donneraient

1. A l'époque de Shakespeare on exposait volontiers des poissons véritables ou imaginaires.

Dans une comédie de Jaspal Maine, intitulée: *City Match*, on voit entrer un personnage qui suspend à un mur un tableau représentant un poisson monstrueux et qui dit :

... This is the fisth fish now
That he hath shewn thus.

une pièce d'argent. Ce monstre ferait la fortune d'un homme. Toute bête étrange y enrichit son homme. Tandis qu'ils ne vous donneraient pas une obole pour assister un mendiant boiteux, ils en dépensent six pour voir un Indien mort. Il a des jambes comme un homme! Ses nageoires ressemblent à des bras! Sur ma foi, il est chaud! Je change d'opinion. Ce n'est pas un poisson, mais un insulaire que le tonnerre aura foudroyé. (*Tonnerre*). Hélas! voilà l'orage qui recommence! Le meilleur est de m'abriter sous son manteau; il n'y a pas d'autre abri aux alentours. La misère donne à un homme d'étranges camarades de lit! Je vais me blottir là, jusqu'à ce que l'orage soit passé.

(*Entre* STEPHANO, *chantant. Il tient une bouteille à la main*).

STEPHANO.

Je n'irai plus en mer, en mer,
Je veux mourir sur le rivage.

C'est un air lugubre à chanter à l'enterrement d'un homme! Réconfortons-nous. (*Il boit*).

Le maître, le fauberteur, le maître d'équipage et moi,
Le canonnier et son compagnon,
Nous aimions Mall, Meg, Marianne et Marguerite.
Mais aucun de nous se souciait de Kate,
Car elle avait une langue avec un dard,
Qui criait au matelot: « Va te faire pendre »!
Elle n'aimait ni l'odeur du goudron, ni celle de la poix.
Mais un tailleur pouvait la gratter où ça la démangeait.
En mer, enfants! Et qu'elle aille se faire pendre!

C'est encore un air lugubre. Mais voici de quoi nous réconforter!

(*Il boit*).

CALIBAN.

Ne me tourmente pas! Oh!

STEPHANO.

Quoi? Est-ce qu'il y a des diables ici? Est-ce pour vous moquer de nous que vous vous déguisez en sauvages, en hommes de l'Inde? Je n'ai pas échappé à la noyade pour m'effrayer de vos quatre pieds. Il a été dit: jamais un homme ayant quatre pieds me fera céder du terrain. Et cela sera répété tant que Stéphano respirera par les narines.

CALIBAN.

L'esprit me tourmente! Holà!

STEPHANO.

C'est quelque monstre de l'île, avec quatre pieds et qui aura probablement attrapé la fièvre. Où diablea-t-il appris notre

langue ? Ne fût-ce que pour cela je vais lui donner quelque réconfort. Si je peux le guérir, l'apprivoiser, et le ramener à Naples, ce sera un présent pour un empereur ayant jamais marché sur du cuir de vache.

CALIBAN.

Ne me tourmente pas, je t'en prie ! J'irai plus vite pour rapporter mon bois à la maison.

STEPHANO.

Il a un accès, et ne parle pas très sensément. Il goûtera à ma bouteille. Si c'est la première fois qu'il boit du vin, il y a des chances pour que je guérisse son attaque. Etant donné que je le rétablisse et l'apprivoise, le sacrifice n'aura pas été trop grand. Il remboursera ce que j'aurai dépensé pour lui, et grandement.

CALIBAN.

Tu ne me fais pas encore grand mal, mais, tout à l'heure, tu m'en feras, je le vois à tes frémissements. En ce moment, Prospero te travaille.

STEPHANO.

Remettez-vous. Ouvrez la bouche. Voilà qui va vous délier la langue, chat[1] ! Ouvrez la bouche. Cela secouera votre fièvre, je vous le promets. Sérieusement, vous ne savez pas quel ami je suis. Ouvrez encore la mâchoire.

TRINCULO.

Il me semble reconnaître cette voix !... Si c'était !... Mais non, il est noyé !... Et ceux-ci sont des démons !... Oh ! Défends-moi !...

STEPHANO.

Quatre jambes et deux voix ! Le plus curieux des monstres ! Sa voix de devant[2] lui sert à bien parler de son ami ; sa voix de derrière à murmurer des méchantes paroles et à calomnier. Quant il faudrait tout le vin de ma bouteille pour le réconforter, je guérirai sa fièvre ! Allons... *Amen !*... Je vais en verser dans ton autre bouche...

TRINCULO.

Stephano...

STEPHANO.

C'est ton autre bouche qui m'appelle ?... Grâce ! Grâce ! C'est un démon et non un monstre ! Je veux le laisser. Je n'ai pas une longue cuillère[3] !

1. Allusion au proverbe : *Good liquor will make a cat speak.*

2. *His forward voice*, etc. Jadis la Renommée avait deux voix. Dans la *Toile de Pénélope*, de Greene (1601) :
« La Renommée a deux visages, prêts aussi bien à mordre qu'à flatter ».

3. Allusion au proverbe : Il faut une longue cuillère pour manger avec le diable.

TRINCULO.

Stephano!... Si tu es Stephano, touche-moi et parle-moi!... Je suis Trinculo!... N'aie pas peur!... Ton bon ami Trinculo!...

STEPHANO.

Si tu es Trinculo, avance. Je te tirerai par les plus petites jambes. S'il y a ici les jambes de Trinculo, ce sont celles-ci. Comment es-tu sous le siège de ce veau de lune[1]? Est-ce qu'il exhale des Trinculos?

TRINCULO.

Je l'ai pris pour un homme foudroyé... Tu n'es donc pas noyé, Stephano? J'espère, maintenant, que tu n'es pas noyé. La tempête est-elle apaisée? Je m'étais caché sous le manteau de ce veau de lune mort, par crainte de l'orage. Et tu es vivant, Stephano? O Stephano! Ça fait deux Napolitains sauvés!

STEPHANO.

Je t'en prie, ne me secoue pas! J'ai le cœur qui tourne!

CALIBAN.

Ce seraient de beaux êtres, s'ils n'étaient pas des esprits. Voilà un brave dieu qui porte une liqueur céleste. Je veux m'agenouiller devant lui.

STEPHANO.

Comment t'es-tu échappé? Comment es-tu venu ici? Jure-moi, par cette bouteille, de me dire comment tu es venu ici. Je me suis sauvé sur une barrique de Xérès que les matelots avaient jetée par-dessus bord. J'en jure par cette bouteille que j'ai faite avec l'écorce d'un arbre, de mes propres mains, depuis que j'ai touché le rivage.

CALIBAN.

Je jure sur cette bouteille de te servir fidèlement, car ta liqueur n'est pas terrestre.

STEPHANO.

Jure! Comment t'es-tu échappé?

TRINCULO.

J'ai gagné le rivage en nageant comme un canard. Je puis nager comme un canard, je le jure.

STEPHANO, *lui présentant la bouteille.*

Embrasse ce livre. Tu peux nager comme un canard, mais tu es confectionné comme une oie.

1. Selon Pline, un veau de lune était un animal informe, né de la femme sans qu'elle se soit accouplée.
D'un autre côté, il existait une opinion vulgaire, d'après laquelle la lune versait une influence maligne sur l'entendement d'un enfant.
En anglais, on appelle volontiers les idiots des *moon-calves*.

TRINCULO.

Oh, Stephano! En as-tu encore?

STEPHANO.

Tout une barrique, mon ami! Ma cave est dans un rocher, près de la mer. C'est là que je l'ai cachée. Eh bien, veau de lune? Comment va ta fièvre?

CALIBAN.

N'est-tu pas tombé du ciel?

STEPHANO.

Je suis tombé de la lune. Je te l'assure. J'étais autrefois l'homme de la lune.

CALIBAN.

Je t'y ai vu et je t'adore. Ma maîtresse t'a montré à moi, avec ton chien et ton fagot.

STEPHANO.

Allons, jure! Embrasse le livre. Tout à l'heure je le remplirai de nouveau. Jure!

TRINCULO.

Par cette bonne lumière, voilà un monstre bien niais!... Et j'en aurais peur?... Un monstre si peu redoutable?... L'homme de la lune?... Le plus crédule des monstres?... Voilà qui est joliment avalé, monstre, en vérité!

CALIBAN.

Je veux te montrer chaque partie fertile de l'île et baiser tes pieds. Je t'en prie, sois mon Dieu!

TRINCULO.

Par cette lumière, c'est le plus perfide et le plus ivrogne des monstres! Quand son dieu dormira, il lui volera sa bouteille.

CALIBAN.

Je baiserai tes pieds. Je veux être ton sujet juré!

STEPHANO.

Avance, alors. A genoux, et jure.

TRINCULO.

Je rirai à en mourir de ce monstre à tête de chien! Le plus vilain des monstres. J'ai presque envie de le battre...

STEPHANO.

Tiens, embrasse.

TRINCULO.

Que le pauvre monstre est gris! L'abominable monstre!

CALIBAN.

Je te montrerai les meilleures sources, je te cueillerai des baies, je pêcherai pour toi et je t'approvisionnerai de bois. La peste soit du tyran que je sers! Je ne veux plus lui apporter de fagots, mais te suivre, homme étonnant!

TRINCULO.

O le plus ridicule des monstres qui s'étonne de voir un pauvre ivrogne !

CALIBAN.

Je t'en prie, laisse-moi te conduire où poussent des pommes sauvages. Avec mes grands ongles je déterrerai des truffes. Je te montrerai un nid de geais et t'apprendrai à prendre des marmousets au piège. Je te conduirai sous des branches de noisetier et quelquefois j'attraperai de jeunes mouettes de rocher[1]. Veux-tu venir avec moi?

STEPHANO.

Maintenant, je te prie, indique-nous le chemin, sans ajouter un mot... Trinculo, et tous nos compagnons étant noyés, nous héritons ici... (*A Caliban*). Porte ma bouteille. Camarade Trinculo nous la remplirons tout à l'heure.

CALIBAN.

Adieu, maître! Adieu! Adieu!

TRINCULO.

Un monstre qui hurle! Un monstre ivrogne!

CALIBAN, *chantant comme un homme gris.*

Je ne ferai plus de barrages pour les poissons,
Je ne chercherai plus de quoi faire du feu
Quand on me le commandera.
Je ne gratterai plus la vaisselle de bois. Je ne laverai plus les [plats.
Ban! Ban! Cà — Caliban[2],
A un nouveau maître... Cherche un autre homme.

Liberté! Prospérité! Prospérité! Liberté! Liberté!

STEPHANO.

O brave monstre, conduis-nous.

(*Ils sortent*).

1. ... *sea-mells*. Ce mot a fort embarrassé les commentateurs. Warburton le traduit par chamois. Halt qui a fait de nombreuses études sur la *Tempête* propose de lire *scamel*. Théobald insiste pour *sea-mells*. Reed l'approuve. « Sir Joseph Banks, dit-il, nous informe que dans l'anthologie de John Ray on dénomme le *sea-mell*, *Larus cinereus minor* ». Il s'agirait donc de la mouette. C'est la version que nous avons adoptée.

2. Il y a une chanson de Sidney dont le refrain est :
Da, da, da, — Daridan.
Caliban, en prononçant ces mots, doit se tourner d'un air de mépris du côté de la grotte de Prospero. (*Note de Steevens*).

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Devant la grotte de Prospero.

ENTRE FERDINAND, PORTANT UNE BUCHE.

Il y a des jeux fatigants, mais la fatigue leur donne plus d'attrait[1]. Certaines humiliations peuvent être noblement supportées, et les procédés les plus mesquins amener de riches résultats. Cette basse besogne serait pour moi aussi lourde qu'odieuse, si ma maîtresse ne la vivifiait pas au point de transformer mes travaux en plaisirs. Elle est dix fois plus gentille que son père est acariâtre et dur. Il me faut, sur son ordre cruel, transporter quelques milliers de ces bûches et les mettre en pile. Ma douce maîtresse pleure quand elle me voit travailler, et dit qu'une telle humiliation ne fut jamais imposée à un homme comme moi. Sa douce pensée rafraîchit mes fatigues et plus ma tâche est lourde plus elle me semble légère.

(*Entre* MIRANDA. PROSPERO *la suit à quelque distance*).

MIRANDA.

Hélas! Je vous en prie, ne travaillez pas tant! Je voudrais que la foudre eût brûlé ces bûches que vous êtes obligé de mettre en pile. Je vous en prie, laissez celle-ci et reposez-vous. Quand elle brûlera, elle pleurera de vous avoir fatigué. Mon père est plongé dans le travail, reposez-vous. Il ne viendra pas avant trois heures.

FERDINAND.

O très chère maîtresse, le soleil se couchera avant que ma tâche soit terminée.

1. *Molliter austerum studio fallente laborem.*
(Horace).
Dans *Macbeth*:
The labour we delight in physicks pain.

MIRANDA.

Asseyez-vous, je porterai vos bûches pendant ce temps-là. Donnez-moi celle-ci, je vais la porter jusqu'à la pile.

FERDINAND.

Non, précieuse créature! J'aimerais mieux me rompre les nerfs, me casser les reins, que vous voir entreprendre une tâche aussi humiliante, tandis que je me croiserais les bras.

MIRANDA.

Ce travail me conviendrait autant qu'à vous, et je l'accomplirais plus facilement. J'y mettrais du cœur et il vous révolte.

PROSPERO, *à part.*

Pauvre petite! Tu es infectée! Cette visite en est la preuve!

MIRANDA.

Vous paraissez las.

FERDINAND.

Non, noble maîtresse. C'est pour moi un frais matin, la nuit où je suis près de vous. Dites-moi votre nom, je vous en supplie, afin que je puisse le prononcer dans mes prières.

MIRANDA.

Miranda... O mon père, je vous désobéis en le disant!

FERDINAND.

O admirable Miranda! Comble de l'admiration! Digne de ce qu'il y a de plus précieux au monde! J'ai fait les yeux doux à bien des femmes; souvent l'harmonie de leur voix a tenu sous le charme ma trop complaisante oreille; je les ai aimées pour mille qualités, jamais d'un cœur aussi sincère, quelque défaut venant toujours déparer leur grâce et la souiller. Mais, si parfaite, si incomparable, vousavez été créée avec ce qu'il y a de mieux dans chaque créature.

MIRANDA.

Je ne connais personne de mon sexe. Je ne me rappelle pas avoir vu un visage de femme, sauf le mien, dans une glace; parmi ceux qu'on peut appeler des hommes, vous êtes le seul qui me soit apparu, cher ami, après mon cher père. Comment sont faits les autres, je n'en ai pas la moindre idée. Mais, par ma pureté — le joyau de ma dot — je ne voudrais pas avoir un autre compagnon que vous. Je ne saurais imaginer un autre être que je sois capable d'aimer. Mais je bavarde par trop à la légère, et j'oublie les recommandations de mon père.

FERDINAND.

Miranda, ma situation est celle d'un prince, peut-être

d'un roi (plaise à Dieu que cela ne soit pas!), et cet esclavage dans un bois me déplaît autant que si une mouche à viande pondait des œufs dans ma bouche[1]... Ecoutez parler mon cœur. Aussitôt que je vous ai vue, ce cœur a volé au-devant de vous. Il fallait cela pour faire de moi votre esclave, et c'est pour l'amour de vous que je suis un si patient bûcheron.

MIRANDA.

M'aimez-vous?

FERDINAND.

O ciel! ô terre! soyez les témoins de mes paroles et que mes aveux aient un heureux résultat, si je suis sincère; autrement, changez en infortune le bonheur qui m'est réservé! Plus que tout au monde, je vous aime, je vous estime et je vous honore!

MIRANDA.

Je suis folle, je pleure de plaisir[2]!

PROSPERO, *à part.*

Noble rencontre des plus rares affections! Que le ciel fasse pleuvoir ses grâces sur cet amour naissant!

FERDINAND.

Pourquoi pleurez-vous?

MIRANDA.

Je pleure mon indignité qui n'ose pas vous offrir ce que je voudrais donner, et encore moins prendre ce dont je mourrais d'être privée! Mais c'est de l'enfantillage. Plus mon affection cherche à se dissimuler, plus elle trahit son étendue. Arrière honteux subterfuge! Inspire-moi, simple et sainte innocence! Je suis votre épouse si vous voulez m'épouser; sinon, je mourrai votre servante. Vous pouvez me répudier comme compagne, mais je serai votre servante, que vous le vouliez ou non.

FERDINAND.

Vous serez ma plus chère maîtresse et je serai votre humble amant!

1. *The flesh-fly blow my mouth.* Malone observe qu'en la circonstance, il faut traduire *to blow* par enflammer. Steevens estime que Malone se trompe et que le véritable sens de *to blow* est ici: *the act of a fly by which she lodges eggs in flesh,* l'acte par lequel une mouche loge ses œufs dans de la chair. Pour appuyer sa thèse, il cite cet exemple de la traduction de l'*Iliade*, par Chapman:

I much fear, lest with the blows of flies
His brass-inflicted wounds are fill'd.

Nous nous sommes rallié à l'opinion de Steevens.

2. Dans *Roméo et Juliette:*

Back, foolish tears, back, to your native spring!
Your tributary drops belong to wœ,
Which you, mistaking, offer up to joy.

MIRANDA.

Mon mari, alors ?

FERDINAND.

Oui, aussi volontiers que l'esclavage épouse la liberté. Voici ma main.

MIRANDA.

Et la mienne avec mon cœur dedans. Maintenant, adieu, pour une demi-heure.

FERDINAND.

Pour des milliers d'heures, voulez-vous dire !

(*Ferdinand et Miranda sortent*).

PROSPERO.

Je ne pense pas être aussi heureux qu'eux, que tout surprend, mais rien ne pouvait me réjouir davantage. Je retourne à mes livres ; avant l'heure du souper, j'ai à accomplir nombre de choses indispensables.

(*Il sort*).

SCENE II.

Une autre partie de l'Ile.

ENTRENT STEPHANO ET TRINCULO.
CALIBAN LES SUIT UNE BOUTEILLE A LA MAIN.

STEPHANO.

Taisez-vous ! Quand la barrique sera vide, nous boirons de l'eau. Jusque-là pas une goutte. Donc, du cœur et à l'abordage ! Serviteur-monstre, bois à moi !

TRINCULO.

Serviteur-monstre ? Vous voulez dire le bouffon de cet île ! On dit qu'il n'y a que cinq habitants dans cette île. Nous sommes trois d'entre eux. Si les deux autres sont dans le même état que nous, je crois bien que le gouvernement titube !

STEPHANO.

Bois, serviteur-monstre, quand je te l'ordonne. Tes yeux sont presque rivés dans ta tête !

TRINCULO.

Où voudrais-tu qu'ils le fussent ? Ce serait un fameux monstre, en vérité, s'ils l'étaient à sa queue[1].

1. Shakespeare fait peut-être ici allusion à une histoire qui se trouve dans Stowe et autres écrivains de son temps.
En 1574, une baleine échoua près de Ramsgate. « Un poisson monstrueux, dit la chronique, mais pas si monstrueux qu'on a bien voulu le dire, car ses yeux étaient dans sa tête et non dans sa queue. (*Note de Farmer*).

STEPHANO.

Mon homme-monstre a noyé sa langue dans le Xérès. Pour ma part, la mer ne peut pas me noyer. Avant d'atteindre le rivage, je puis nager trente-cinq lieues en louvoyant, aussi vrai qu'il fait jour!... Monstre, tu seras mon lieutenant, ou mon porte-étendard.

TRINCULO.

Votre porte-enseigne, si vous voulez, car ce n'est pas un arbre à mûrir sans tuteur [1].

STEPHANO.

Nous ne courrons pas, monsieur le monstre.

TRINCULO.

Et vous n'irez pas plus loin. Vous vous coucherez comme des chiens et vous tairez tous deux.

STEPHANO.

Veau de lune, parle une fois dans ta vie, si tu es un bon veau de lune.

CALIBAN.

Comment va ton Honneur? Laisse-moi lécher tes souliers... Je ne veux pas le servir, ce n'est pas un vaillant.

TRINCULO.

Tu mens, le plus ignorant des monstres! Je suis en état de faire tomber un constable! Poisson débauché, jamais couard a-t-il bu autant de Xérès que moi aujourd'hui? Soutiendrais-tu ce monstrueux mensonge, moitié poisson et moitié monstre?

CALIBAN.

Comme il se moque de moi! Le laisseras-tu faire, monseigneur?

TRINCULO.

Monseigneur, a-t-il dit! Est-il possible qu'un monstre soit à ce point stupide!

CALIBAN.

Là, là, encore. Je t'en prie, mords-le à mort.

STEPHANO.

Trinculo, gardez une bonne langue dans votre bouche. Si vous faites le mutin, au prochain arbre... Ce pauvre monstre est mon sujet, et il ne souffrira pas une indignité.

CALIBAN.

Je remercie mon noble seigneur. Te plairait-il écouter pour la seconde fois la requête que je t'ai adressée?

1. *Your lieutenant, if you list; he's no standard*

Il y a ici un jeu de mots intraduisible, entre *standard* (porte étendard-enseigne) et *standard* (arbre à fruit qui mûrit sans support).

STEPHANO.

J'en serai enchanté. Mets-toi à genoux et répète-la. Je me tiendrai debout, ainsi que Trinculo.

(*Entre* ARIEL, *invisible*).

CALIBAN.

Comme je te le disais tout à l'heure, je suis le sujet d'un tyran, d'un sorcier qui par sa science m'a dépouillé de l'île.

ARIEL.

Tu mens !

CALIBAN, *à Trinculo.*

C'est toi qui mens, singe moqueur ! C'est toi ! Je voudrais que mon vaillant maître te détruisît. Je ne mens pas.

STEPHANO.

Trinculo, si vous le troublez encore dans son histoire, par cette main, je vous arrache quelques dents !

TRINCULO.

Pourquoi ? Je n'ai rien dit.

STEPHANO.

Silence et pas un mot de plus ! (*A Caliban*). Continue.

CALIBAN.

Je disais que, grâce à la sorcellerie, il s'est rendu maître de cette île, en me la dérobant. Si tu en as la puissance, venge-moi, je sais que tu es courageux (*désignant Trinculo*) autant que cet être est poltron.

STEPHANO.

Rien de plus certain.

CALIBAN.

Tu seras le maître de cette île et je te servirai.

STEPHANO.

Comment s'y prendre ? Peux-tu me conduire à l'ennemi ?

CALIBAN.

Oui, oui, monseigneur. Je te le livrerai pendant son sommeil et tu pourras lui enfoncer un clou dans la tête.

ARIEL.

Tu mens, tu ne le pourras pas.

CALIBAN.

Qu'est-ce que dit cet imbécile bariolé[1] ? Ce misérable bouffon ? Je supplie ta Grandeur de lui donner des coups et de lui enlever sa bouteille. Quand il ne l'aura plus il ne

1. Le lecteur doit se rappeler que Trinculo n'est pas un marin, mais un clown, et qu'il porte, par conséquent, un habit de plusieurs couleurs.

boira que de l'eau de mer, car je ne lui montrerai pas où sont les sources fraîches.

STEPHANO.

Trinculo, ne va pas au-devant d'un danger. Si tu interromps encore une fois le maître, par cette main, je mets toute la compassion à la porte, et je fais de toi un hareng saur.

TRINCULO.

Pourquoi? Qu'ai-je fait? Je n'ai rien fait. Je vais m'en aller plus loin.

STEPHANO.

N'as-tu pas dit qu'il mentait?

ARIEL.

Tu mens.

STEPHANO.

Toi aussi? (*Le battant*). Attrape cela! Si ça te fait plaisir d'être battu, donne-moi un autre démenti.

TRINCULO.

Je ne t'ai point donné de démenti... Vous avez perdu l'esprit et l'entendement!... La peste soit de votre bouteille!... Vous avez trop bu de Xérès!... La peste soit aussi de votre monstre, et que le diable vous prenne les doigts!

CALIBAN.

Ah! ah! ah!

STEPHANO.

Continue ton histoire. Toi, va-t'en là-bas.

CALIBAN.

Bats-le encore; dans un petit moment, je le battrai à mon tour.

STEPHANO.

Va plus loin!... Allons, continue.

CALIBAN.

Donc, comme je te le disais, il a l'habitude de dormir dans l'après-midi. Il te sera possible de lui faire sauter la cervelle, après t'être emparé de ses livres; ou, avec un bâton, de lui fendre le crâne; ou de l'éventrer avec un pieu; ou de lui couper la trachée-artère avec un couteau. N'oublie pas d'abord de t'emparer de ses livres[1]. Sans eux, ce n'est plus qu'un sot comme moi, et il n'a plus un esprit à qui commander. Tous le haïssent aussi profondément que moi. Brûle ses livres. Il a aussi de bons ustensiles (c'est ainsi qu'il

1. Dans tous les vieux romans composés sur les enchanteurs, il est entendu que ces derniers perdent leur pouvoir quand ils sont privés de leurs livres. Shakespeare a pu apprendre cette particularité en lisant une traduction de l'*Orlando Innamorato*, dont les trois premiers livres parurent en 1598; ou la traduction de l'*Orlando Furioso*, par Harrington, publiée en 1591.

les appelle) qu'il doit enfermer dans sa maison, quand il en aura une. Mais ce qu'il y a de plus important, c'est la beauté de sa fille, qu'il considère lui-même comme sans pareille. Je n'ai jamais vu d'autre femme que Sycorax, ma mère, et elle. Il y a entre elle et Sycorax toute la différence qui sépare le plus du moins!

STEPHANO.

Elle est si belle que cela?

CALIBAN.

Oui, seigneur. Elle conviendrait à ton lit, je te le garantis, et te donnerait une belle couvée.

STEPHANO.

Monstre, je tuerai cet homme. Sa fille et moi seront roi et reine (Dieu garde Nos Majestés). Trinculo et toi vous serez vice-rois. Cela te convient-il, Trinculo?

TRINCULO.

Tout à fait.

STEPHANO.

Donne-moi la main. Je suis désolé de t'avoir battu; mais, tant que tu vivras, garde une bonne langue dans ta tête.

CALIBAN.

Dans une demi-heure il dormira. Veux-tu le détruire à ce moment-là?

STEPHANO.

Oui, sur mon honneur.

ARIEL, *à part.*

Je vais en instruire mon maître.

CALIBAN.

Tu me rends joyeux. Je suis plein de joie. Soyons gais. Chantons le refrain que tu m'as appris.

STEPHANO.

Je ferai droit à ta requête, monstre. Allons, Trinculo, chantons!

(*Chantant*).

Raillons-les et surveillons-les! Surveillons-les et raillons-les.
La pensée est libre!

CALIBAN.

Ce n'est pas l'air.

(*Ariel joue l'air sur un tambourin et une flûte*).

STEPHEN.

Qu'est cela?

TRINCULO.

L'air de votre refrain joué par le spectre de Personne [1].

1. *This is the tune of our catch, play'd by the picture of Nobody.*
Nobody était un personnage grotesque qui servait quelquefois d'enseigne.

STEPHANO.

Si tu es un homme, montre-toi sous ta véritable forme ; si tu es un démon, prends celle que tu voudras.

TRINCULO.

Oh ! Pardonne-moi mes péchés !

STEPHANO.

Celui qui meurt paie toutes ses dettes. Je te défie !... Grâce !

CALIBAN.

Aurais-tu peur ?

STEPHANO.

Non, monstre, je n'ai pas peur.

CALIBAN.

Rassure-toi. Cette île est pleine de bruits, de sons, de doux airs qui charment mais ne blessent pas. Quelquefois, un millier d'instruments bruyants retentissent à mes oreilles ; d'autres fois ce sont des voix qui, lorsque je suis à peine réveillé d'un long sommeil, me font dormir à nouveau. Alors, je rêve. Il me semble que des nuages s'entr'ouvrent et que des richesses pleuvent sur moi ! A tel point que lorsque je me réveille, je pleure pour rêver encore !

STEPHANO.

Voilà qui me promet un bon royaume ; on m'y fera de la musique pour rien.

CALIBAN.

Quand Prospero sera-t-il détruit ?

STEPHANO.

Tout à l'heure. Je me souviens de ton récit.

TRINCULO.

La musique s'éloigne. Suivons-la et après, au travail !

STEPHANO.

Conduis-nous, monstre, nous te suivrons... Je voudrais voir le tambourinaire. Il a du talent.

TRINCULO.

Viens-tu ? Je te suis, Stephano. (*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Une autre partie de l'Ile.

ENTRENT ALONSO, SÉBASTIEN, ANTONIO, GONZALO, ADRIEN, FRANCISCO ET AUTRES.

GONZALO.

Par Notre-Dame [1] ! Je ne peux pas aller plus loin, sei-

1. *By'r lakin*. Diminutif de *By our lady*.

gneur. Mes reins sont brisés. C'est un véritable labyrinthe que ces chemins tantôt droits, tantôt en méandres. Avec votre permission, il faut que je me repose.

ALONSO.

Vieillard, je ne peux pas t'en vouloir, étant moi-même accablé de fatigue, au point de ne plus savoir où j'en suis. Asseyons-nous et prenons du repos. Ici, je renonce à toute espérance et ne puis écouter les flatteries. Celui que nous cherchons est noyé, et la mer se rit de nos recherches sur terre. Résignons-nous.

ANTONIO, *bas à Sébastien.*

Je suis enchanté qu'il perde espoir. Vous n'allez pas, pour un échec, renoncer au projet que vous aviez résolu d'exécuter ?

SÉBASTIEN.

Nous mettrons à profit la prochaine occasion.

ANTONIO.

Cette nuit, par exemple. Ils sont épuisés par le voyage et se montreront moins vigilants que s'ils étaient dispos.

SÉBASTIEN.

Va pour cette nuit. Pas un mot de plus.

(*Etrange et solennelle musique. En haut*, PROSPERO *invisible. Entrent des figures bizarres apportant une table servie. Elles dansent autour de la table saluant gentiment de temps à autre, invitent le roi à manger et disparaissent*).

ALONSO.

Quelle est cette harmonie ! Ecoutez, mes bons amis !

GONZALO.

Une musique merveilleusement douce !

ALONSO.

O cieux, donnez-moi de bons gardiens ! Qu'était-ce que ces êtres ?

SÉBASTIEN.

Des marionnettes vivantes[1]. J'affirmerai maintenant qu'il y a des licornes; que dans l'Arabie un arbre sert de trône au Phénix[2], et qu'un Phénix y règne à cette heure.

ANTONIO.

Je croirai l'un et l'autre. Chaque fois que l'on aura besoin

1. *A living drollery.* Au temps de Shakespeare on appelait *drolleries*, un spectacle joué par des marionnettes.

2. Dans la traduction de Pline, par Ph. Holland, on parle du Phénix habitant un dattier. Dans l'*Euphues* de Lily, on fait allusion au Phénix habitant dans un arbre. Enfin dans son *Dictionnaire Italien*, Florio au mot *Rasin* dit : Arbre d'Arabie, absolument unique, où perche le Phénix.

d'accréditer une nouvelle, on n'aura qu'à venir me trouver, je prouverai qu'elle est vraie. Jamais les voyageurs ne mentent, quoique puissent prétendre les sots qui restent à la maison.

GONZALO.

Quand je raconterai à Naples ce que je viens de voir, croyez-vous qu'ils me croiront? Lorsque je leur dirai que j'ai vu des insulaires (car ce sont certainement des habitants de l'île) qui, tout en ayant des formes monstrueuses, sont plus avenants que la plupart des hommes de notre génération?

PROSPERO, *à part.*

Brave seigneur, voilà qui est bien parlé, car parmi ceux qui sont présents, beaucoup sont pires que des démons.

ALONSO.

Je ne puis m'étonner assez [1] de ces formes, de ces gestes, de ces sons composant (sans l'usage de la parole) un langage muet et expressif.

PROSPERO, *à part.*

Ne sois pas si vite indulgent.

FRANCISCO.

Ils ont étrangement disparu.

SÉBASTIEN.

Qu'importe! Le principal est qu'ils ont laissé leurs viandes derrière eux... Car nous avons des estomacs... Vous plairait-il d'y goûter?

ALONSO.

Non pas.

GONZALO.

Sur ma foi, seigneur, vous n'avez pas besoin de trembler. Quand nous étions des enfants, qui aurait cru qu'il y eût des montagnards avec des fanons de taureau dont les gorges pendent comme des besaces de chair [2]? Ou des hommes ayant la tête dans l'estomac? Aujourd'hui, il n'y a pas un voyageur assuré à cinq contre un [3], qui ne garantisse la chose.

1. *I cannot too much muse;*
To muse, dans l'ancien langage, signifiait *to wonder*.
(*Note de Steevens*).
Dans *Macbeth* :
Do not muse at me, my most worthy friends.

2. Mandeville, dans ses *Voyages* imprimés en 1503, par Wynken de Words, parle de ces montagnards.

3. *Each putter-out on five for one.*
Dans l'*Itinéraire* de Moryson, publié en 1617, on apprend que les gens de cour et de noblesse engageaient volontiers des paris sur le résultat des expéditions lointaines. « Quelques années avant la publication de ce volume, dit Moryson, j'ai vu nombre de banqueroutiers, de comédiens, de gens de basse condition, entreprendre de longs voyages pour toucher ces paris au retour ».

ALONSO.

Je vais m'asseoir et manger, dût-il m'en coûter la vie. Qu'importe ! puisque le meilleur est passé !... Frère, monseigneur duc, asseyez-vous aussi et faites comme moi.

(*Eclairs et tonnerre. Entre* ARIEL *sous la forme d'une harpie* [1]. *Il secoue ses ailes sur la table*).

ARIEL.

Vous êtes trois pécheurs que la destinée (qui a pour instrument ce bas monde et tout ce qu'il renferme) a vomis de la mer sur cette île où aucun homme ne doit habiter, parce que parmi les hommes, vous étiez indignes de vivre. Je vous rends furieux! (*Voyant Alonso, Sébastien et les autres tirer l'épée*). C'est avec cette valeur-là que les hommes se pendent et se noient. Vous êtes des insensés ! Moi et mes compagnons, nous sommes les ministres du destin. Les éléments dont sont composées vos épées, ne pourraient pas plus blesser les vents furieux, ou, par des coups dérisoires, entamer l'eau qui se réunit, que vous sauriez toucher à une plume de mes ailes. Mes compagnons-ministres sont invulnérables et, d'ailleurs, si vous cherchiez à frapper, vos épées seraient maintenant trop lourdes pour vos forces et vous ne pourriez pas les soulever. Souvenez-vous (tel est ici le but de mon message), que vous avez chassé de Milan le bon Prospero; que vous l'avez exposé, lui et son innocente enfant, sur la mer qui, depuis, vous en a châtiés. A cause de cette action odieuse, les puissants destins qui peuvent retarder, mais n'oublient jamais, ont ameuté les mers, les rivages, toutes les créatures contre vous. Alonso, ils t'ont privé de ton fils. Ils vous annoncent par ma voix qu'une lente destruction (pire que n'importe quelle mort) vous suivra pas à pas partout où vous irez. Pour vous préserver de leur courroux (qui, autrement, dans cette île désolée, tombera sur vos têtes) il ne vous reste que le remords et une vie sans tache !

(*Il s'évanouit dans le tonnerre. Ensuite, au son d'une musique agréable, entrent, de nouveau, les fantômes qui dansent en faisant des grimaces et des contorsions, puis emportent la table*).

PROSPERO, *à part.*

Tu as bien pris la forme d'une harpie, mon Ariel. Elle avait de la grâce dans sa férocité. Tu n'as rien omis de mes instructions dans tes paroles. C'est en observant d'une façon curieuse le caractère de leurs rôles que mes ministres secondaires ont accompli leurs différentes fonctions. Mes charmes irrésistibles agissent et mes ennemis sont les

1. Cette circonstance est empruntée à la traduction de l'*Enéide* par Phaers (1558).

prisonniers du délire. Les voilà en mon pouvoir; je les laisserai à leur frénésie indigne. Je vais visiter le jeune Ferdinand qu'ils supposent noyé, et sa bien-aimée, qui est aussi la mienne !

(*Prospero sort*).

GONZALO.

Par tout ce qui est sacré, seigneur, pourquoi demeurez-vous dans cette étrange extase?

ALONSO.

C'est monstrueux ! monstrueux ! Il me semblait que la voix des flots m'en parlait ! Que les vents nous le chantaient ! Que le tonnerre, orgue effroyablement profond, prononçait le nom de Prospero, et qu'avec sa voix de basse il racontait mon crime ! Mon fils est couché dans la vase ; j'irai le chercher dans des profondeurs que la sonde n'a jamais atteintes et je m'ensevelirai avec lui dans la fange !

(*Il sort*).

SÉBASTIEN.

Un seul démon à la fois et je vaincs toutes les légions.

ANTONIO.

Je serai ton second !

(*Sébastien et Antonio sortent*).

GONZALO.

Tous les trois sont désespérés. Leur crime, comme ces poisons administrés de façon qu'ils n'agissent que longtemps après, commence maintenant à agiter leurs esprits... Je vous en supplie, vous dont les membres sont plus souples, suivez-les promptement et garantissez-les contre les conséquences d'une semblable extase.

ADRIEN.

Suivez-moi, je vous prie.

(*Ils sortent*).

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Devant la grotte de Prospero.

ENTRENT PROSPERO, FERDINAND ET MIRANDA.

PROSPERO.

Si je vous ai sévèrement puni, le prix que vous recevez compense largement vos peines ; car je vous donne le fil de ma propre vie, l'enfant pour qui j'existe. Encore une fois, je te la confie. Toutes les vexations que je t'ai imposées, c'était pour éprouver ton amour et tu as merveilleusement soutenu l'épreuve. Ici, devant le ciel, je ratifie mon riche cadeau. O Ferdinand, ne souris pas des louanges que je lui adresse; tu te rendras compte par toi-même qu'elle est au-dessus de tous les éloges, et les laisse boiter derrière elle.

FERDINAND.

Je le crois, un oracle me soutiendrait-il le contraire!

PROSPERO.

Prends donc ma fille, mon cadeau, comme une acquisition par toi dignement achetée. Mais, si tu romps son nœud virginal avant que les cérémonies saintes aient été célébrées selon tous les rites sacrés, au lieu que le ciel laisse tomber une douce rosée[1] pour faire fleurir votre union, la haine stérile, le dédain à l'œil mauvais, la discorde, joncheront votre lit de ronces si odieuses, que vous le prendrez tous deux en dégoût. Donc, attendez que la lampe de l'Hymen vous éclaire.

FERDINAND.

Comptant qu'un pareil amour me vaudra des jours tranquilles, une belle lignée et une longue vie, l'antre le plus obscur, la place la plus opportune, la suggestion la plus

1. ... *sweet aspersion. Aspersion* est ici pour *sprinkling. (Note de Steevens).*

forte, le génie le plus mauvais, n'arriveront jamais à convertir mon honneur en luxure, à me faire devancer l'heure de notre union. Avant que j'y songe, les coursiers de Phœbus se seront abattus et la nuit sera enchaînée sous le globe.

PROSPERO.

Bien dit. Alors assieds-toi et parle avec elle. Elle t'appartient. A moi, Ariel, mon ingénieux serviteur.

(*Entre* ARIEL.)

ARIEL.

Que désire mon puissant maître? Me voici.

PROSPERO.

Toi et les compagnons auxquels tu commandes, vous avez merveilleusement exécuté mes derniers ordres. J'ai besoin de vos services pour un autre tour. Amène la troupe des esprits sur laquelle je t'ai donné du pouvoir, ici, à cette place; incite-les à se mouvoir promptement, car ils me faut distraire les yeux de ce jeune couple par quelque illusion de mon art. Je le leur ai promis et ils s'y attendent.

ARIEL.

De suite.

PROSPERO.

Oui, en un clin d'œil.

ARIEL.

Avant que vous ayez le temps de dire *viens* et *va*, ou de respirer deux fois, ou de crier, *allons! allons!* chacun d'eux, rasant l'herbe de ses talons, sera ici faisant la moue et la grimace. M'aimez-vous, maître? Non?

PROSPERO.

Beaucoup, mon délicat Ariel. N'approche pas avant que je t'appelle.

ARIEL.

Bien. Je comprends.

(*Ariel sort*).

PROSPERO.

Songe à être sincère. Ne lâche pas la bride à tes désirs. Les serments les plus forts sont de la paille pour le feu des sens. Sois plus réservé ou autrement bonsoir à ta promesse!

FERDINAND.

Fiez-vous à moi, Seigneur. Cette blanche et froide virginité est une neige qui tempérerait mon ardeur.

PROSPERO.

Bien. Maintenant, viens, mon Ariel. Amène plus d'esprits qu'il n'en faut [1], cela vaudra mieux que d'en man-

1. ... *bring a corollary.* Voyez le *Dictionnaire*, de Cotgrave.

quer. Parais sans plus tarder (*A Ferdinand et Miranda*) Silence et regardez.

MASQUE

(*Entre* IRIS).

IRIS.

Cérès, bienfaisante déesse, laisse tes riches champs
De froment, de seigle, d'orge, de vesce, d'avoine et de pois,
Les vallons gazonneux où broutent les moutons,
Les grasses prairies couvertes de mauvaise herbe où ils [parquent[1]*;*
Laisse tes parterres bordés de pivoines et de lis,
Que le spongieux avril fait éclore à ton commandement,
Pour faire de chastes couronnes aux froides nymphes; tes [bocages de genêts,
Dont le célibataire éconduit aime l'ombre,
Trompé qu'il est par sa maîtresse[2]*; tes vignes enroulées au- [tour des échalas;*
Les bords de la mer, stériles, hérissés de rochers,
Où tu vas te rafraîchir. La reine du ciel
Dont je suis l'arche liquide et la messagère,
T'ordonne de tout laisser et, avec ta grâce souveraine,
Ici, sur ce gazon, à cette même place,
De venir prendre tes ébats. Ses paons volent vigoureusement.
Approche riche Cérès pour la recevoir.

(*Entre* CÉRÈS).

CÉRÈS.

Salut, messagère aux mille couleurs, qui jamais
Ne désobéit à la femme de Jupiter;
Qui, avec tes ailes de safran, sur mes fleurs
Répands des gouttes de miel et des pluies rafraîchissantes;
Qui, de chaque bout de ton arc bleu, couronnes
Mes champs séparés par des haies[3] *et mes plateaux dépourvus [d'arbrisseaux.*
Salut riche écharpe dont s'enorgueillit la terre. Pourquoi la [reine
Me convie-t-elle de si loin sur cette pelouse au gazon court?

IRIS.

Pour célébrer un contrat de véritable amour;

1. *And flat meads thatch'd with stover.*
Par *stover* on entend de la mauvaise herbe dont les vaches ne veulent pas, même quand elle est verte.

2. *Lass-lorn.*
Ainsi dans Spencer:
Who after that he had fair Una lorn.

3. *My bosky acres.*

Pour gratifier librement de quelque donation
Des amants bénis.

CÉRÈS.

Dis-moi, arc céleste,
Sais-tu si Vénus ou son fils
Attendent la reine? Depuis qu'ils ont comploté
Le moyen de livrer ma fille au sombre Pluton,
J'ai juré de renoncer à la scandaleuse compagnie
D'elle et de son enfant aveugle.

IRIS.

De leur société,
Ne sois pas effrayée. J'ai rencontré sa déité
Qui fendait les nuages du côté de Paphos ; son fils
Était avec elle dans un char attelé de colombes. Ils croyaient [pouvoir jeter
Quelque charme libertin sur cet homme et cette jeune fille
Qui ont juré de ne point accomplir le rite nuptial
Avant que la torche de l'Hymen soit allumée ; ça été en vain.
La chaude mignonne de Mars est partie de nouveau,
Son fils irascible a brisé ses flèches
Jurant qu'il n'en lancera plus, mais qu'il jouera avec les [moineaux
Comme un enfant.

CÉRÈS.

La première reine du monde,
La grande Junon vient. Je la reconnais à sa démarche.
(*Entre* JUNON.)

JUNON.

Comment va mon excellente sœur? Venez avec moi
Bénir ce couple, afin qu'ils prospèrent
Et soient honorés de leurs enfants.

CHANSON

JUNON.

Honneur, richesses, union bénie,
Longue vie, et longue progéniture,
Heures joyeuses!
Junon chante les bénédictions qu'elle vous donne.

CÉRÈS.

A vous les produits de la terre, l'abondance!
Que vos granges et vos greniers ne soient jamais vides ;
Que vos vignes portent des grappes pleines ;
Que vos plantations se courbent sous le poids de leur rendement;
Que le printemps vienne à vous au plus tard
A la fin de la moisson ;
Que la disette et le besoin ne vous atteignent pas!
Telles sont les bénédictions de Cérès.

FERDINAND.

Majestueuse vision ! Charmante harmonie ! Suis-je téméraire en supposant que ce soient des esprits ?

PROSPERO.

Des esprits que, grâce à mon art, j'ai appelés du fond de leur retraite pour qu'ils obéissent aujourd'hui à ma fantaisie.

FERDINAND.

Laissez-moi vivre toujours ici. Un père, une épouse aussi étonnamment rares font de ce lieu un paradis.

(*Junon et Cérès parlent bas et envoient Iris exécuter un ordre*).

PROSPERO.

Doucement ! Silence ! Junon et Cérès chuchotent sérieusement. Il y a autre chose à voir. Chut ! Soyons muets, le charme serait rompu !

IRIS.

Naïades, nymphes de ces ruisseaux errants,
Aux couronnes de joncs, aux regards innocents,
Quittez vos rives ondulantes et, sur ce gazon,
Répondez aux ordres de Junon.
Venez, Nymphes sages, aider à la célébration
Du contrat d'un amour véritable. Ne tardez pas.

(*Entrent des* NYMPHES).

Faucheurs brûlés du soleil, fatigués d'août,
Quittez vos sillons et soyez joyeux.
De ce jour faites un jour de fête. Mettez vos chapeaux de [paille de seigle,
Et chacune de ces fraîches nymphes ira au-devant de vous,
En dansant un pas champêtre.

(*Entrent des moissonneurs Ils se réunissent aux nymphes dans une danse gracieuse. A la fin de la danse, Prospero tressaille soudainement et parle. Sur ce, tous s'évanouissent dans l'air au milieu d'un bruit étrange et confus*).

PROSPERO, *à part.*

J'avais oublié l'horrible conspiration de cette brute de Caliban et de ses complices, contre ma vie ! L'instant est presque venu. (*Aux esprits*). C'est bien... Partez !... Assez !

FERDINAND.

Cela est inconcevable ! Votre père est sous la puissance de quelque émotion qui le travaille fort.

MIRANDA.

Je ne l'avais pas encore vu en proie à une colère aussi désordonnée !

PROSPERO.

Vous paraissez ému, mon fils, comme si vous aviez peur. Ne craignez rien. Nos divertissements sont finis. Nos acteurs,

comme je vous en avais prévenu, étaient des esprits qui se sont dissipés dans l'air, dans l'air impalpable. De même que l'édifice sans fondement de cette vision, les tours qui ont la tête dans les nuages, les riches palais, les temples solennels, le globe lui-même et tout ce qui y repose, se dissoudront; ainsi que le divertissement insubstantiel qui vient de disparaître, ils ne laisseront pas de traces derrière eux. Nous sommes faits de la même étoffe que les songes et notre courte vie n'est qu'un rêve[1].... Seigneur, je suis désolé... C'est ma faiblesse qu'il faut accuser... Ma vieille cervelle se trouble. Ne soyez pas ému de mon infirmité. Si vous le voulez bien, je vais me retirer dans ma grotte et y reposer. Je ferai un tour ou deux, pour apaiser mon esprit agité.

FERDINAND ET MIRANDA.

Nous désirons votre paix.

PROSPERO.

Je vous remercie.

(*Ils sortent*).

Prompt comme la pensée, viens Ariel.

(*Entre* ARIEL).

ARIEL.

A ta pensée je m'attache[2]. Que veux-tu ?

PROSPERO.

Esprit, il faut nous préparer à opposer un stratagème à celui de Caliban[3].

1. On a vu dans l'*Introduction* que l'on ne connaissait pas exactement la date de la première représentation de la *Tempête*. En l'année 1603, lord Sterline, fit représenter une tragédie intitulée la *Tragédie de Darius*, dont nous extrayons le passage qui suit :

Let greatness of her glassy scepters vaunt,
Not scepters, no, but reeds, soon bruis'd, soon broken ;
And let this wordly pomp our wits enchant,
All fades, and scarcely leaves behind a token.
Those golden palace, those gorgerous halls,
With furniture superfluously fair,
Those stately courts, those sky-encount'ring walls,
Evanish all like vapours in the air.

Il est évident que lord Sterline a imité Shakespeare, à moins que ce soit Shakespeare qui ait imité lord Sterline. Malone penche pour cette dernière opinion.

2. *Thy thoughts I cleave to. To cleave to*, veut dire : *to unite with closely*. (*Note de Steevens*).
Ainsi dans *Macbeth :*

Like our strange garnments, cleave not to their mould.

Et plus loin :

If you shall cleave to my consent.

3. ... *to meet with Caliban. To play stratagem against stratagem*. (*Note de Johnson*).
Ainsi dans la *Revanche de Cynthia* :

. . . . *You may meet*
With her abusive malice, and exempt
Yourself from the suspicion of revenge.

ARIEL.

Maître, en présentant Cérès, j'avais l'idée de t'en dire un mot. Mais j'ai eu peur de te mettre en colère.

PROSPERO.

Parle. Où as-tu laissé ces drôles ?

ARIEL.

Je vous ai dit, seigneur, qu'ils étaient chaudement rouges d'avoir bu, et, si pleins de vaillance qu'ils frappaient l'air pour le punir de souffler à leurs faces, et le terrain sous prétexte qu'il osait baiser leurs pieds. Néanmoins, ils songent toujours à leur projet. Alors j'ai secoué mon tambourin. Sur ce, comme des poulains indomptés, ils ont dressé l'oreille, ouvert les paupières, levé le nez. On eût dit qu'ils reniflaient la musique. J'ai tellement charmé leurs oreilles, que, pareils à des veaux, ils ont suivi mon beuglement à travers les ronces mordantes, les genêts épineux, les ajoncs en pointe et les épines qui entraient dans leurs peaux fragiles. A la fin je les ai laissés dans la mare couverte d'immondices qui est derrière votre grotte, où ils tressautent, pataugent, jusqu'au menton, pour dégager leurs pieds de ce lac boueux.

PROSPERO.

Voilà qui est bien travaillé, mon oiseau. Demeure encore invisible. Va chez moi et rapporte-moi tout ce que tu y trouveras de vieilleries pour attraper les voleurs[1].

ARIEL.

J'y cours.

(*Ariel sort*).

PROSPERO.

Un diable, un diable né, sur la nature duquel l'éducation est sans effet. Je me suis donné toute la peine dont un homme est capable, ç'a été du temps perdu. De même qu'en prenant de l'âge son corps devient plus laid, son esprit se fait plus hargneux [2]. La peste soit d'eux tous, jusqu'à ce qu'ils en rugissent !

(*Rentre* ARIEL *chargé d'habits éclatants*).

Viens, pends-les sur cette corde.

(*Prospero et Ariel deviennent invisibles*).

(*Entrent* CALIBAN, STEPHANO *et* TRINCULO, *ils sont tous trempés*).

1. *For stale to catch these thieves. Stale* est un mot employé dans la chasse aux oiseaux, qui veut dire hameçon, amorce. (*Note de Steevens*).

2. Peut-être, observe Malone, en écrivant ces vers, Shakespeare songeait-il à ce que Essex, dans un mouvement de colère, dit de la reine Elisabeth : « Elle devient vieille, hargneuse, et son esprit est aussi déformé que sa carcasse ». Paroles qui, s'il faut en croire sir Walter Raleigh, lui auraient coûté la tête.

CALIBAN.

Je vous en prie, marchez doucement, afin que l'aveugle taupe ne puisse pas entendre nos pas. Nous sommes près de sa grotte.

STEPHANO.

Monstre, votre fée, que vous disiez être une fée sans méchanceté, a joué un peu plus que le Jack avec nous.

TRINCULO.

Monstre, je sens le pissat de cheval; ce dont mon nez est sérieusement indigné.

STEPHANO.

Le mien également. Entendez-vous, monstre? Si je me mets en colère, voyez-vous...

TRINCULO.

Tu n'es plus qu'un monstre perdu.

CALIBAN.

Mon bon maître, conserve-moi encore ta faveur. Sois patient, car la surprise que je te réserve te fera oublier ta mésaventure. Parle doucement. Tout est calme comme minuit.

TRINCULO.

Oui, mais perdre nos bouteilles dans la mare!

STEPHANO.

C'est non seulement une disgrâce et un déshonneur, monstre, mais une irréparable perte.

TRINCULO.

Une perte que je regrette plus que mon humidité! C'est toujours la faute de votre fée sans méchanceté, monstre!

STEPHANO.

Je veux aller chercher ma bouteille, quand pour ma peine, j'en aurais par-dessus les oreilles.

CALIBAN.

Je t'en prie, mon roi, sois calme! Regarde, c'est l'entrée de la grotte. Pas de bruit et pénétrons. Commets le bon crime qui te rendra pour toujours maître de cette île, et qui, de moi, ton Caliban, fera ton lèche-pied.

STEPHANO.

Donne-moi la main. Je commence à avoir des pensées sanguinaires.

TRINCULO.

Oh roi Stephano! Oh pair! Oh digne Stephano! Regarde quelle garde-robe il y a ici pour toi[1]!

1. Trinculo fait allusion à une célèbre ballade commençant ainsi: *King Stephen was a worthy peer.* Elle a été reproduite en entier dans les *Reliques de l'ancienne poésie* et nous en avons vu deux couplets dans *Othello*.

CALIBAN.

Laisse cela. Tu es fou. Ça ne vaut rien.

TRINCULO.

Oh, monstre ! Nous savons ce qui convient à une boutique de fripier... Oh, roi Stephano !

STEPHANO.

Laisse cette robe, Trinculo. Par cette main, je veux l'avoir !

TRINCULO.

Ta grâce l'aura.

CALIBAN.

Que l'hydropisie noie ce fou ! A quoi pensez-vous de raffoler d'un pareil attirail ! Laissez cela ! Accomplissez d'abord le meurtre. S'il s'éveille, du talon à la tête il remplira vos peaux de morsures et fera de vous une curieuse étoffe.

STEPHANO.

Reste tranquille, monstre... Madame la corde, n'est-ce point là mon pourpoint? Maintenant, ce pourpoint est sous la corde. Maintenant, pourpoint, vous allez perdre vos poils et devenir un pourpoint chauve[1].

TRINCULO.

Allez, allez. N'en déplaise à Votre Grâce, nous volons à la corde et au cordeau.

STEPHANO.

Je te remercie pour le bon mot. Voici un vêtement pour la peine. Il ne sera pas dit que l'esprit demeurera sans récompense, tant que je serai le roi de ce pays. *Voler à la corde et au cordeau.* C'est une excellente plaisanterie de caboche. Voilà encore un autre vêtement pour la peine.

TRINCULO.

Monstre, viens, mets un peu de glu à tes doigts et sauve-toi avec le reste.

CALIBAN.

Je ne veux rien de cela. Nous perdrons notre temps et serons tous changés en cirrhopodes, ou en singes, avec de vilains fronts très bas [2].

1. Il y a ici un calembour intraduisible. *Line* veut dire corde et équateur. Stephano fait allusion à une maladie alors fréquente chez les gens qui passaient la ligne de l'Equateur.

2. ... *to barnacles, or to apes.*
Le *barnacle*, dit Collins, est une sorte de coquillage qui s'attache aux quilles des navires. Autrefois, on supposait que lorsque le barnacle était brisé il se transformait en oison.
Hall dans *Virgidemiarum* semble donner raison à la légende :
The Scottish barnacle, if I might choose,
That of a worme doth waxe a winged goose.

STEPHANO.

Monstre, tends tes doigts, aide-nous à emporter cela à l'endroit où est mon baril de vin, ou je te chasse de mon royaume. Va, emporte ceci.

TRINCULO.

Et cela.

STEPHANO.

Et cela.

(*On entend un bruit de chasseurs*[1]. *Entrent divers Esprits, ayant pris la forme de limiers, et poursuivant* CALIBAN, STEPHANO *et* TRINCULO, *tandis que* PROSPERO *et* ARIEL *les excitent*).

PROSPERO.

Holà ! *Montagne*, holà !

ARIEL.

Argent ! Par ici ! *Argent !*

PROSPERO.

Furie ! Furie ! Là, *Tyran !* Là ! Ecoute ! écoute !

(*Caliban, Trinculo et Stephano se sauvent*).

Va, dis à mes lutins de leur broyer les jointures avec des convulsions sèches, de leur raccourcir les nerfs en leur donnant des crampes, et de leur faire des marques de pinçons qui les mouchètent comme des léopards et des panthères !

ARIEL.

Ecoute, ils rugissent !

Aussi Martson, dans son *Mécontent*:

... like your Scotch barnacle now a block,
Instantly a worm, and presently a great goose.

Gérard, dans son *Herbal* (1597), dit qu'il existe dans le nord de l'Ecosse certains arbres sur lesquels s'attachent des coquillages (*shellfishes*), qui, tombant dans l'eau, deviennent des oiseaux.

En Ecosse, on appelle ces oiseaux des *barnacles*; dans le nord de l'Angleterre des *bran-geese* et dans le Lancashire des *tree-geese*.

Enfin Holinshed affirme avoir vu des plumes de barnacles « sortant de coquillages ayant au moins deux pouces ».

With foreheads villainous low. Le front bas était anciennement classé parmi les difformités.

Dans une vieille ballade intitulée : *A Peerlesse Paragon (L'incomparable modèle)*:

Her beetle brows all men admire,
Her forehead woudrous low.

Dans *Antoine et Cléopâtre* :

. . . . *and her forehead*
As low as she would wish it.

1. Il se pourrait que Shakespeare se soit souvenu de la chasse d'Arthur (*Arthur's Chace*), alors légendaire en France. Une meute de chiens noirs était suivie par des chasseurs inconnus, sonnant du cor et chassant une bête sauvage. (*Note de Grey*).

PROSPERO.

Qu'on les chasse à fond ! A cette heure tous mes ennemis sont à ma merci. Bientôt mes travaux toucheront à leur fin et tu auras l'air à ta discrétion. Suis-moi encore un peu de temps et fais mon service.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Devant la grotte de Prospero.

ENTRENT PROSPERO, REVÊTU DE SA ROBE MAGIQUE, ET ARIEL.

PROSPERO.

Enfin mon projet prend corps, mes charmes ne perdent pas leur pouvoir, mes esprits obéissent et cette période critique de ma vie s'accomplit suivant mes désirs. Quelle heure est-il?

ARIEL.

Six heures. A cette heure-là, maître, vous avez dit que nos travaux finiraient.

PROSPERO

Je l'ai dit la première fois que j'ai soulevé la tempête. Dis-moi, mon esprit, comment sont le roi et sa suite?

ARIEL.

Enfermés ensemble, comme tu me l'avais commandé, et dans le même état que celui où tu les as laissés. Tous prisonniers, seigneur, dans le petit bois de citronniers qui abrite votre grotte. Ils ne peuvent pas s'en échapper avant que vous leur ayez rendu la liberté. Le roi, son frère, et le vôtre, sont tous trois comme des frénétiques. Les autres se désespérant sur leur compte, succombent au chagrin et au désespoir, particulièrement celui que vous appeliez, *le bon vieux seigneur Gonzalo*. Les larmes coulent sur sa barbe, comme une pluie d'hiver sur des roseaux. Vos charmes les travaillent si fortement que si vous les voyiez maintenant, vous vous apitoieriez.

PROSPERO.

Crois-tu, esprit?

ARIEL.

Je m'apitoierais si j'étais un homme.

PROSPERO.

C'est ce que je vais faire. Toi qui n'es qu'une vapeur, tu as la sensation, le sentiment de leurs peines, et moi je ne compatirais pas à leurs afflictions ? Je ne serais pas plus ému que toi ? Quoique la gravité de leurs torts m'ait profondément atteint, cependant ma noble raison saura dompter ma colère. Le pardon est au-dessus dè la vengeance. Puisqu'ils se repentent, j'ai atteint le but de mon projet et ne le dépasserai pas d'un froncement de sourcils. Ariel, donne-leur la liberté, je romps le charme ; rétablis leurs facultés et les rends à eux-mêmes.

ARIEL.

Je vais allez les chercher, seigneur.

(*Ariel sort*).

PROSPERO.

Sylphes des collines, des ruisseaux, des lacs tranquilles et des bocages[1], vous qui, sur les sables, avec des pieds ne laissant pas de traces, poursuivez Neptune quand il se retire et le fuyez quand il revient; vous farfadets qui, au clair de lune, faites des cercles d'herbes amères que la brebis ne

1. Tout ce passage est emprunté à la *Médée* d'Ovide, ce qui prouve, dit le commentateur Halt, que Shakespeare connaissait l'opinion des anciens sur les enchantements. Les vers originaux commencent ainsi :

Auraeque, et venti, montesque, amnesque, lacusque,
Diique omnes nemorum, diique omnes noctis, adeste.

Shakespeare a reproduit la traduction de Golding, laquelle, d'ailleurs, s'éloigne de temps en temps du texte. A ce propos, Malone, s'est livré à un travail assez curieux. Il a reproduit le passage en question de Golding, en ayant le soin de mettre en italiques les expressions qui semblent avoir le plus frappé notre auteur.

Ye ayres and windes, ye *elves of hills, of brookes*, of woodes alone,
Of *standing lakes*, and of the night, approche ye everych one.
Through help of whom (the crooked bankes much wondering at the thing)
I have compelled streames to run clear backward to their spring.
By charms I make the calm sea rough, and make the rough seas playne,
And cover all the skie with clouds, and *chase* them thence again.
By charms I raise and lay the windes and burst the viper's jaw,
And from the bowels of the earth both stones and trees do draw.
Whole woods and forrests I remove, *I make the mountains shake*.
And even the earth itself groan and fearfully to quake.
I call up dead men from their graves, and thee, o lightsome noone,
I darken oft, though beaten brass abate thy peril soone.
Our sorceric *dimmes* the morning faire, and darks *the sun at noone*.
The flaming breath of fierie bulles ye quenched for my sake,
And caused their unwieldy neckes the bended yoke to take.
Among the earth-bred brothers you a *mortal warre did set*,
And brought asleep the dragon fell, whose eyes were never shet.

broute pas[1] ; vous dont le passe-temps consiste à faire pousser le champignon de minuit et qui vous réjouissez d'entendre le solennel couvre-feu ; vous avec l'aide de qui (bien que vous ne soyez que de faibles maîtres) j'ai obscurci le soleil à midi, réveillé les vents mutins, soulevé une guerre rugissante entre la mer verte et la route azurée, enflammé le tonnerre aux grondements épouvantables, fendu le chêne résistant de Jupiter avec sa propre foudre, ébranlé les promontoires sur leurs solides fondations, déraciné le pin et le cèdre, commandé aux tombeaux de réveiller ceux qui y dormaient, de s'ouvrir, de les laisser partir, soyez-en témoins, j'abjure ma noire magie ! Quand j'aurai réclamé quelque musique céleste (ce que je fais à présent), pour que son charme aérien agisse sur leurs sens, je briserai ma baguette, je l'enfouirai à quelques brasses sous terre et, plus profondément que ne peut atteindre la sonde, je noierai mon livre !

(*Musique solennelle*).

(*Rentre* ARIEL. *Après lui*, ALONSO, *faisant des gestes frénétiques et suivi par* GONZALO. *Puis* SEBASTIEN *et* ANTONIO, *dans le même état*, *suivi par* ADRIEN *et* FRANCISCO. *Tous entrent dans un cercle tracé par Prospero et y demeurent sous le charme. Prospero les contemple et parle*).

— Qu'un air solennel, Alonso, le meilleur réconfortant pour une imagination déréglée, calme ton cerveau, maintenant inutile et qui bout dans ton crâne ! Arrête, tu es immobilisé par le charme !... Respectable, honorable Gonzalo, mes yeux, ayant pitié de tes larmes, versent des larmes de compassion... Le charme disparaît, peu à peu. Comme le matin se glisse dans la nuit et dissipe les ténèbres, ainsi leurs sens se réveillant, commencent à chasser les fumées de l'ignorance qui obscurcissaient la clarté de leur raison... O mon bon Gonzalo, mon véritable sauveur, le loyal gardien de celui que tu accompagnais, je veux payer ton dévouement, quand je serai de retour, en paroles et en actions... Alonso, tu as été de la plus grande cruauté envers moi et ma fille... Ton père t'a encouragé dans ton crime... Tu en es châtié, maintenant !... Toi, ma chair et mon sang, toi, mon frère, qui, tout à l'ambition, as chassé la pitié et l'affection naturelle ; toi qui, avec Sébastien (dont les tortures secrètes sont pour cela plus grandes) voulais ici assassiner ton roi, si

1. Ces cercles sont fort communs sur les côtes d'Angleterre. Ils sont garnis d'herbes très hautes et qu'en effet les brebis refusent à cause de leur amertume. On les appelle communément des cercles enchantés. (*Fairy circles*).

dénaturé que tu sois, je te pardonne!... Leur intelligence commence à flotter; la marée qui approche va bientôt couvrir les rivages de leur raison, qui demeure encore obscurcie et fangeuse. Jusqu'ici, nul ne m'a regardé ou reconnu. Ariel, va chercher mon chapeau et ma rapière, qui sont dans la grotte.

(*Ariel sort*).

Je veux changer d'habillement et me présenter, comme j'étais autrefois, à Milan... Vite, esprit! Tu seras bientôt libre.

(ARIEL *rentre en chantant et aide Prospero à s'habiller*).

ARIEL, *chantant.*

Où l'abeille butine, je butine.
Je couche dans la clochette d'une primevère [1],
Je m'y réfugie quand les hiboux crient.
Je vole sur le dos d'une chauve-souris
Après l'été, joyeusement.
Joyeusement, joyeusement je vivrai maintenant
Sous la fleur qui pend à la tige.

PROSPERO.

Tu es mon gentil Ariel. Je te regretterai; cependant tu seras libre. Oui, oui, oui. Cours au vaisseau du roi, invisible comme tu l'es. Là tu trouveras les matelots endormis sous les écoutilles. Le capitaine et le maître d'équipage une fois éveillés, amène-les ici, et le plus vite possible, je te prie.

ARIEL.

Je bois l'air devant moi et reviens avant que votre pouls ait eu deux pulsations.

(*Sort Ariel*).

GONZALO.

Le tourment, les troubles, les étonnements, les stupéfactions, habitent ici. Puisse quelque puissance céleste nous conduire hors ce pays effrayant!

PROSPERO.

Regarde, seigneur roi, Prospero, le duc de Milan qui a été outragé. Pour que tu sois bien convaincu que c'est un prince vivant qui te parle, j'enlace ton corps et souhaite une cordiale bienvenue à toi et à tes compagnons.

1. *In a cowslip's bell I lie.*
Ainsi dans la *Nymphidia* de Drayton :
At midnight, the appointed hour;
And for the queen a fitting bower,
Quoth he, is that fair cowslip flower
On Hipcut hill that bloweth.
La date du poème de Drayton étant ignorée, il est impossible de dire s'il a imité Shakespeare, ou si Shakespeare lui a fait cet emprunt.

ALONSO.

Es-tu Prospero, oui ou non; ou quelque forme enchantée venue pour m'abuser, comme je l'ai déjà été? Je l'ignore. Ton pouls bat, comme s'il était de chair et de sang. Depuis que je t'ai vu, je sens s'amender le chagrin de mon esprit, que la folie, j'en ai peur, entretient en moi. Tout cela, si c'est vraiment fini, est une étrange histoire. Je renonce à ton duché et te supplie de me pardonner mes torts... Mais comment se fait-il que tu sois vivant et ici?

PROSPERO.

D'abord, noble ami, laisse-moi embrasser ta vieillesse, dont l'honneur ne peut être ni mesuré ni restreint!

GONZALO.

Est-ce un rêve ou non? Je ne saurais le dire.

PROSPERO.

Vous avez encore le goût des subtilités de cette île, ce qui vous empêche de croire ces choses certaines[1]... Soyez tous les bienvenus, mes amis. (*Bas à Sébastien et à Antonio*). Quant à vous, mon couple[2], si je le voulais, je pourrais attirer sur vous la colère de son Altesse, en lui prouvant que vous êtes des traîtres. Aujourd'hui, je ne lui dirai rien.

SÉBASTIEN, *à part.*

C'est le diable qui parle en lui!

PROSPERO.

Non... (*A Antonio*). Toi, le plus méchant de tous, que je ne pourrais appeler frère sans infecter ma bouche, je te pardonne ta faute la plus grave, je te les pardonne toutes, mais je réclame mon duché que tu es, je le sais, forcé de me rendre.

ALONSO.

Si tu es Prospero, donne-nous des détails sur la façon dont tu as été sauvé. Dis-nous comment tu nous as rencontrés ici, nous qui, il y a huit heures, naufragions sur ce rivage, où j'ai perdu, ô cruel souvenir! mon cher fils Ferdinand!

1. *Some subtilties o'the isle.*
Nous avons traduit mot à mot, sans nous illusionner sur l'obscurité de la phrase française.
A l'époque de Shakespeare, quand un plat était déguisé de façon à être méconnaissable, c'était une *subtiltie*. On appelait également *subtilties* des dragons, des châteaux, des arbres, en sucre.
Froissard, s'est plaint de cette pratique. Décrivant une fête de son temps, il dit: « Grant planté de mests si étranges et si desguisez qu'on ne les pouvait deviser ». L'Etoile parlant d'une autre fête du même genre écrit: « Tous les poissons étaient fort dextrement desguisez en viande de chair, qui estoient monstres marins pour la pluspart, qu'on avait fait venir exprès de tous les costez. »

2. *My brace of lords. Brace* est employé ici comme un terme de mépris.

PROSPERO.

J'en éprouve du chagrin.

ALONSO.

La perte est irréparable. La Patience elle-même ne saurait calmer ma douleur.

PROSPERO.

Je crois plutôt que vous n'avez pas imploré son secours. Pour une perte semblable, j'ai réclamé l'assistance de sa douce grâce, et je repose tranquille.

ALONSO.

Une perte semblable?

PROSPERO.

Aussi grande que la vôtre, aussi récente. Pour la supporter, je n'ai pas les consolations qui vous restent. J'ai perdu ma fille.

ALONSO.

Une fille? O ciel! Que ne sont-ils tous deux vivants à Naples! Que n'en sont-ils le roi et la reine! Pour que cela fût, je souhaiterais d'être enseveli dans la fange où est couché mon fils! Quand avez-vous perdu votre fille?

PROSPERO.

Dans la dernière tempête. Je m'aperçois que ces seigneurs sont tellement stupéfaits de la rencontre, qu'ils en perdent la raison. C'est à peine s'ils en croient leurs yeux ; s'ils s'imaginent que mes paroles sont des paroles humaines. Si troublés qu'aient été vos sens, tenez pour certain que je suis Prospero, ce même duc que vous avez chassé de Milan, et qui a débarqué de la plus étrange façon sur ce rivage où vous avez naufragé, pour en devenir le maître. Mais ne parlons plus de cela. C'est une histoire à raconter jour par jour, non un récit de déjeuner qui convienne à une première entrevue. Soyez les bienvenus, seigneurs. Cette grotte est ma Cour; ici j'ai peu de suivants et, au dehors, je manque de sujets. Regardez dans cette grotte. Puisque vous m'avez restitué mon duché, je veux m'acquitter par un don précieux, ou, du moins, vous montrer un étonnant spectacle, qui vous rendra satisfaits autant que je le suis de votre restitution.

(*La grotte s'ouvre. On voit* FERDINAND *et* MIRANDA *jouant aux échecs*[1]).

MIRANDA.

Cher seigneur, vous me trichez.

1. Shakespeare, dit Steevens, ne se serait pas risqué à faire jouer nos deux amoureux aux échecs, si l'exemple ne lui avait pas été fourni, dans le roman de *Huon de Bordeaux*. Voyez le chapitre 53, édit. 1601. *Comment le roi Ivoryn fit jouer sa fille aux échecs avec Huon.*

FERDINAND.

Non, non, très cher amour ; je ne le voudrais pas pour tout au monde.

MIRANDA.

Je vous y autoriserais pour moins que cela : une vingtaine de royaumes, et j'accepterais le coup.

ALONSO.

Si c'est encore une vision de l'île, j'aurai perdu deux fois mon cher fils !

SÉBASTIEN.

C'est le miracle le plus prodigieux !

FERDINAND, *tombant aux genoux d'Alonso.*

Les mers sont menaçantes, mais pitoyables ! Je les ai injustement maudites !

ALONSO.

Que toutes les bénédictions d'un père heureux t'environnent ! Relève-toi, et dis-moi comment tu es ici.

MIRANDA.

O prodige ! Que de superbes créatures je vois ! Comme ces humains sont admirables ! O monde nouveau et splendide qui contient de tels gens !

PROSPERO.

C'est en effet du nouveau pour toi.

ALONSO.

Quelle est cette jeune fille, avec laquelle tu jouais ? Vos anciennes relations ne doivent pas remonter à plus de trois heures. Serait-ce la déesse qui nous a séparés pour nous réunir ensuite ?

ALONSO.

Je dis, amen, Gonzalo.

GONZALO.

Milan a donc été chassé de Milan, pour que sa lignée fournisse des rois à Naples ! Oh ! que nos joies dépassent les joies ordinaires ! Inscrivez ceci en lettres d'or sur des piliers impérissables : en un seul voyage, Claribel a trouvé un époux à Tunis ; Ferdinand, son frère, trouve une épouse là où lui-même s'était perdu ; Prospero, son duché, dans une pauvre île ; enfin, nous-mêmes, nous nous retrouvons tous, quand chacun de nous était désemparé !

ALONSO, *à Ferdinand et à Miranda.*

Donnez-moi vos mains. Que le chagrin et la douleur étreignent le cœur de celui qui ne ferait pas des vœux pour votre joie !

GONZALO.

Qu'il en soit ainsi ! Amen !

(*Rentre* ARIEL, *avec le* CAPITAINE *et le* MAITRE

D'EQUIPAGE, *qui le suivent en donnant des signes de stupéfaction*).

Regardez, seigneur, regardez! Nous voici plus encore! J'ai prophétisé que, s'il y avait une potence sur le rivage, ce compagnon ne se noierait pas! Eh bien, blasphème fait homme, toi qui jurais à bord, pas le moindre juron sur le rivage? N'as-tu plus de langue à terre? Quelles nouvelles?

LE MAITRE D'EQUIPAGE.

La meilleure nouvelle est que nous retrouvons sains et saufs notre roi et ses compagnons; l'autre nouvelle est que notre bateau — qu'il y a trois sables[1] nous croyions brisé — est intact, radoubé, gréé, comme la première fois que nous l'avons mis à la mer.

ARIEL, *à part.*

Seigneur, tout cela je l'ai fait depuis que je suis parti.

PROSPERO, *à part.*

O mon esprit industrieux!

ALONSO.

Ces événements ne sont pas naturels. Nous allons d'étrangetés en étrangetés... Comment êtes-vous venus ici?

LE MAITRE D'EQUIPAGE.

Si je croyais être bien éveillé, je tâcherais de vous le dire. Nous étions morts de sommeil et — comment? nous l'ignorons — couchés sous les écoutilles, quand s'élevèrent des bruits aussi étranges que nombreux, des rugissements, des cris perçants, des hurlements, des cliquetis de chaînes, toutes sortes de tapages horribles qui nous réveillèrent. Aussitôt, nous nous trouvâmes libres et revîmes, dans son assiette, notre royal, bon et brave vaisseau. Notre capitaine, à cette vue, bondit de joie et, en un clin d'œil, ne vous en déplaise, comme dans un rêve, nous fûmes séparés les uns des autres, puis amenés ici encore tout ahuris.

ARIEL, *à part.*

Ai-je bien fait mon devoir?

PROSPERO.

Très bien, mon diligent esprit. Tu seras libre.

ALONSO.

C'est le plus étrange dédale où des hommes se soient promenés. Dans toute cette affaire, il y a quelque chose de surnaturel. Pour rectifier nos idées, il faudrait un oracle.

PROSPERO.

Seigneur, mon suzerain, ne vous torturez pas l'esprit à comprendre l'étrangeté de cette affaire. Dans un moment de loisir, qui n'est pas loin, je vous expliquerai comment sont arrivés tous ces événements surprenants et ils vous paraî-

1. *Three glasses*. On appelle sable une horloge d'une heure.

tront alors très simples. Jusque-là, soyez rassuré, et trouvez tout bien. (*A part*). Approche, esprit. Rends la liberté à Caliban et à ses compagnons. Délie le charme.

(*Ariel sort*).

Eh bien? Comment se porte mon gracieux seigneur? Parmi vos compagnons, manquent encore quelques drôles que vous oubliez.

(*Rentre* ARIEL, *conduisant* CALIBAN, STEPHANO *et* TRINCULO *dans les costumes qu'ils ont volés*).

STEPHANO.

Que chaque homme s'évertue pour les autres et que nul s'inquiète de lui-même! Tout dépend de la destinée. *Coragio*, monstre bravache, *coragio!*

TRINCULO.

Si tous les espions que je porte dans ma tête sont sincères, voici une merveilleuse apparition!

CALIBAN.

O Setebos, ce sont de braves esprits, en vérité! Comme mon maître est beau! J'ai bien peur qu'il me châtie!

SÉBASTIEN.

Ah! ah! Quels sont ces individus, monseigneur Antonio? Peut-on les acheter avec de l'argent?

ANTONIO.

Cela est très vraisemblable. L'un d'eux est évidemment un poisson et, sans doute, un poisson pour le marché.

PROSPERO.

Regardez ce que ces hommes ont sur le dos, messeigneurs, et dites-moi s'ils sont honnêtes. Ce coquin difforme avait pour mère une sorcière dont le pouvoir était tel[1], qu'elle pouvait commander aux marées, bien qu'elle fût moins puissante que la lune. Ces trois individus m'ont volé, et ce demi démon (car c'est le bâtard d'un démon) a comploté avec eux de m'assassiner. Deux de ces gaillards-là doivent être connus de vous, comme vous appartenant. Cet être de noirceur est ma propriété.

CALIBAN.

Je vais être pincé à mort!

ALONSO.

Celui-ci n'est-il pas Stephano, mon sommelier ivrogne?

1. *His mother was a witch; and one so strong...*
Il faut voir ici une phraséologie du temps. Quand on publia des statuts contre la sorcellerie, nombre de gens, poussés par l'ignorance ou le ressentiment, accusèrent leurs voisins d'être sorciers et les conduisirent devant les tribunaux. Or, a observé le commentateur Reed, au nom de *witch* (sorcier) l'accusation ajoutait toujours *and one so strong* (et un sorcier si puissant). C'était probablement pour que les juges exagérassent le châtiment.

SÉBASTIEN.

Il est ivre en ce moment. Où a-t-il eu du vin?

ALONSO.

Et Trinculo est chancelant. Où ont-ils pu trouver le grand élixir qui les a ainsi dorés[1]? Comment t'es-tu mis dans cet état?

TRINCULO.

J'ai été dans une fameuse saumure, depuis la dernière fois que je vous ai vu! J'en suis confit jusqu'aux os. Maintenant je peux braver les piqûres des mouches.

SÉBASTIEN.

Et toi, Stephano!

STEPHANO.

Ne me touchez pas! Je ne suis pas Stephano, je suis une crampe!

PROSPERO.

Vous deviez être le roi de cette île, coquin!

STEPHANO.

J'aurais été un roi bien malade!

ALONSO, *montrant Caliban.*

C'est la plus étrange chose que j'aie jamais vue!

PROSPERO.

Ses habitudes sont aussi monstrueuses que sa forme. Coquin, allez dans ma grotte, prenez avec vous vos compagnons et si vous voulez obtenir mon pardon, arrangez-la soigneusement.

CALIBAN.

Oui, j'y vais. Dorénavant je serai raisonnable, pour obtenir ma grâce. Quel sextuple âne j'étais, de prendre cet ivrogne pour un dieu et de m'incliner devant ce sombre imbécile!

PROSPERO.

Allons, en avant!

1. *This grand liquor that hath gilded them*? Les commentateurs s'accordent a reconnaître qu'au lieu de *liquor*, Shakespeare a dû écrire *lixir*, faisant allusion au grand élixir des alchimistes, qu'on supposait pouvoir donner la jeunesse et l'immortalité, et qui était de l'or potable, ce même or potable auquel notre auteur a fait allusion dans *Antoine et Cléopâtre*.

How much art thou unlike Mark Antony?
Yet coming from him, that great medicine hath,
With his tinct gilded thee,

Mais, ici, à cet or potable, Shakespeare assimilerait le Xérès dont nos personnages ont fait abus. La comparaison était fréquente. Dans *Chaque homme a son humeur*. Ben-Johnson dit que le Xerès est l'élixir et l'esprit du vin. Dans les *Amants jaloux*, Pandolph appelle un pot d'élixir une mesure de Xérès. Nous pourrions accumuler les exemples.

ALONSO.

Hors d'ici et remettez ces défroques où vous les avez trouvées.

SÉBASTIEN.

Où volées, plutôt !

(*Caliban, Stephano et Trinculo sortent*).

PROSPERO.

Seigneur, j'invite votre Grandeur et sa suite, à venir dans ma pauvre grotte, où vous pourrez vous reposer. Je vous ferai de tels récits, que, je n'en doute pas, la nuit sera vite passée. Je vous conterai l'histoire de ma vie, les accidents particuliers qui l'ont traversée depuis mon arrivée dans cette île. Le matin venu je vous conduirai jusqu'à votre navire ; puis jusqu'à Naples où j'espère voir se célébrer les noces de ces deux bien-aimés. Cela fait, je me retirerai à Milan, où trois fois sur une, je songerai à mon tombeau.

ALONSO.

Il me tarde d'entendre l'histoire de votre vie qui doit frapper étrangement l'oreille.

PROSPERO.

Je ne vous cacherai rien. Je vous promets une mer calme, des vents favorables, des voiles si promptes, que vous aurez bien vite dépassé votre royale flotte... (*A part*). Mon Ariel... mon poulet, cela est ton office. Ensuite tu reprendras ta liberté dans les éléments... Adieu ! (*Aux autres*). Venez, s'il vous plaît.

(*Ils sortent*).

ÉPILOGUE

DIT PAR PROSPERO.

Maintenant mes charmes sont rompus,
Et j'en suis réduit à mes propres forces,
Lesquelles sont très ordinaires. Maintenant, la vérite
Est que vous pouvez me confiner ici
Ou m'envoyer à Naples. Ne me laissez pas, par votre charme,
Puisque j'ai retrouvé mon duché,
Et pardonné au traître,
Dans cette île déserte.
Mais délivrez-moi de mes liens
Avec le secours de vos mains[1].
Que votre souffle favorable

1. C'est-à-dire par vos applaudissements. Le bruit avait le pouvoir de rompre les charmes. On l'a vu à deux reprises dans la pièce :
No tongue ; all eyes ; be silent
Et plus loin :
... *hush ! be mute !*

Emplisse mes voiles; autrement mon projet tombe,
Lequel était de vous plaire. Maintenant, je manque
D'esprits pour m'aider, d'art pour enchanter,
Et ma fin sera le désespoir,
A moins que la prière me vienne en aide,
La prière qui touche, qui assaille
Même la Pitié, et qui absout toutes les fautes.
Pour que tous vos péchés vous soient pardonnés,
Que votre indulgence m'absolve !

FIN DE LA TEMPÊTE.

MESURE POUR MESURE

Comédie

INTRODUCTION

Giraldi Cynthio, de Ferrare, dans la huitième décade de ses *Hécatommithi*, a raconté une histoire que traduisit, en France, Gabriel Chapuys et que, en Angleterre, reprit George Whestone pour en faire une comédie en deux parties qu'il dédia, en 1578, à William Fleetwod, recorder de Londres.

Dans la nouvelle de Cynthio, un nommé Juriste part pour Inspruck, sur l'ordre de l'empereur Maximilien. Il apprend qu'un jeune homme a violé une fille et le fait condamner à mort. Ce jeune homme a une sœur. A la nouvelle de la condamnation, la sœur va trouver Juriste, s'offre de devenir sa femme s'il consent à gracier le condamné. Juriste lui fait partager son lit et, pendant la nuit, signe l'ordre d'exécution du jeune homme. Après quoi il renvoie la solliciteuse. La jeune fille s'en plaint à l'Empereur. Juriste est obligé d'épouser sa victime qui, apprenant que l'Empereur voulait faire décapiter son époux, était venue se jeter à ses pieds. L'Empereur pardonne et les deux amants vivent heureux.

Voyons maintenant l'argument de la pièce de Westhone, intitulée: *Promos et Cassandra.*

Dans la ville de Jolio (jadis sous la domination de Corvinus, roi de Hongrie et de Bohême) existait une loi d'après laquelle tout homme convaincu d'adultère devait avoir la tête tranchée, tandis que sa complice était condamnée à porter, toute sa vie, un vêtement spécial, révélant son infamie. La sévérité de la loi fut tournée durant quelque temps, jusqu'à la venue d'un seigneur Promos qui, ayant à châtier l'incontinence d'un nommé Andrugio, le condamna lui et sa maîtresse, suivant la rigueur des statuts. Andrugio possédait une sœur, aussi belle que vertueuse, nommée Cassandra. Afin de sauver la vie de son frère, elle envoie une humble pétition à Promos. Il la fait venir, est touché de son éloquence et de sa beauté, et, après quelque hésitation, finit par prévenir la jeune fille qu'il consent à gracier son frère si elle veut, en échange, lui accorder ses faveurs. Cassandra éprouve de la répulsion, mais l'amour fraternel l'emporte et elle se donne, à la condition qu'après avoir gracié son frère, Promos la prendra pour femme. Promos jure tout ce que l'on veut, bénéficie des faveurs de la jeune fille, puis, une fois satisfait, donne l'ordre d'exécuter Andrugio et pousse la méchanceté jusqu'à exiger que le bourreau envoie la tête du condamné à Cassandra. Il comptait sans la pitié de l'exécuteur qui,

au lieu d'envoyer à Cassandra la tête d'Andrugio, fait porter celle d'un criminel exécuté pour félonie. Dans son épouvante, Cassandra ne s'est pas aperçue de la substitution. Elle court se jeter aux pieds du roi, lui raconte ce qui s'est passé et le supplie d'ordonner que Promos tienne au moins le serment qu'il a fait de l'épouser. Le mariage a lieu, Cassandra s'éprend de son époux. Sur ce, Andrugio revient, raconte comment il a été sauvé et la pièce se termine dans un embrassement général.

Comment Shakespeare a-t-il été séduit par un sujet aussi bizarre et aussi barbare ? C'est son secret. Nous ne reviendrons pas sur les reproches qui lui ont été adressés par les critiques anglais. Coleridge trouve la pièce « pénible », Hunter la juge « dégoûtante ». Knight la qualifie de « révoltante ». La France et l'Allemagne ont été moins sévères. Ce qu'il y a d'indiscutable, c'est que la comédie est écrite dans un style plutôt lâché, et que son texte a été abominablement altéré par les éditeurs.

La comédie de *Mesure pour Mesure* n'a pas été enregistrée au Stationer's Hall et fut imprimée pour la première fois en 1623. Elle renferme deux passages faisant l'apologie du règne de Jacques Ier, ce qui permet de supposer qu'elle fut écrite peu de temps après l'avènement au trône de ce prince. Une de ses caractéristiques est que beaucoup de ses personnages portent des noms anglais, s'habillent, parlent comme des Anglais, alors que l'action se passe à Vienne. Il ne faut pas s'en étonner. Dans *Coriolan*, Hob et Dick sont des plébéiens ; dans la *Douzième nuit*, nous entendrons parler du lit de Ware et des cloches de Saint-Bennet ; dans la *Sauvage apprivoisée*, nous avons vu le cabaret de *Pégase*, illustre au temps de la reine Elisabeth, transporté en Italie ; dans *Hamlet*, le prince de Danemark et Guildenstein ont une longue conversation sur les Enfants de Saint-Paul.

PERSONNAGES

VINCENTIO, duc de Vienne.
ANGELO, gouverneur en l'absence du duc.
ESCALUS, ancien seigneur, collègue d'Angelo.
CLAUDIO, jeune gentilhomme.
LUCIO, personnage fantasque.
DEUX AUTRES GENTILSHOMMES.
VARRIUS[1], gentilhomme, serviteur du duc.
LE PRÉVOT.
THOMAS, } moines.
PETER, }
UN JUGE.
ELBOW, simple constable.
FROTH, gentilhomme imbécile.
UN CLOWN, au service de Mistress Over-Done.
ABHORSON, un exécuteur.
BERNARDUC, un prisonnier dissolu.
ISABELLA, sœur de Claudio.
MARIANA, fiancée d'Angelo.
JULIETTA, amante de Claudio.
FRANCISCA, nonne.
MISTRESS OVER-DONE, maquerelle.

SEIGNEURS, GENTILSHOMMES, GARDES, OFFICIERS ET GENS DE LA SUITE.

La scène à Vienne.

1. Le personnage de Varrius figure dans la distribution, bien qu'il ne paraisse pas en scène.

MESURE POUR MESURE

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

Un appartement dans le palais du Duc.

ENTRENT LE DUC, ESCALUS, DES SEIGNEURS ET DES GENS DE SERVICE.

LE DUC.

Escalus...

ESCALUS.

Monseigneur ?

LE DUC.

Vous expliquer le rouage du gouvernement, semblerait une affectation de paroles et de belles phrases, sachant surtout que votre propre expérience vaut mieux que tous les avis que je pourrais vous donner. Il me reste donc à m'en rapporter à votre capacité bien connue[1]. Vous connaissez le

1. *Then no more remains,*
But that to your sufficiency, as your worth is able,
And let them work.

Warburton suppose qu'il manque un vers et complète ainsi ce passage :
But that to your sufficiency you add
Due diligence, as your worth is able, etc.
Sir Thomas-Hanmer partageant la même opinion propose :
Then no more remains,

tempérament de notre peuple, les institutions de notre cité, les termes de notre législation [1], aussi bien que tous ceux que nous nous rappelons avoir été des modèles au point de vue de la théorie et de la pratique. Voici votre commission, aux termes de laquelle nous vous prions de vous en tenir. (*A un homme de la suite*). Dis à Angelo de venir ici. (*L'homme sort*). Comment pensez-vous qu'il nous remplacera ? Vous le savez, c'est notre cœur qui l'a choisi, quand nous avons décidé qu'il prendrait notre place pendant notre absence, qu'il jouirait de notre autorité, qu'il se revêtirait de notre amour, qu'il disposerait de tous les organes de notre pouvoir. Qu'en pensez-vous ?

ESCALUS.

Si quelqu'un à Vienne est digne d'assumer tant de crédit et d'honneur, c'est le seigneur Angelo.

(*Entre* ANGELO).

LE DUC.

Regardez, le voici.

ANGELO.

Toujours obéissant à la volonté de Votre Grâce, je viens pour connaître votre bon plaisir.

LE DUC.

Angelo, il y a une sorte de particularité dans ton existence, qui, aux yeux de l'observateur, révèle complètement ton avenir [2]. Ton être et tes qualités ne t'appartiennent pas au point que tu aies le droit de te confiner dans tes vertus ou que tes vertus puissent se confiner en toi. Le ciel en use avec nous, comme nous avec les torches. Nous ne les

But that to your sufficiency you join
A will to serve us, as your worth is able.

Johnson préfère cette version:

Then no more remains,
But that to your sufficencies your worth is abled,
And let then work.

Tyrwith, remplace la version de Johnson par celle-ci :

Then no more remains,
But that to your sufficiency you put
A zeal as willing as your worth is able,
And let them work.

Malone est convaincu que le compositeur a passé deux demi-vers, comme cela est déjà arrivé dans la composition de *Macbeth*, de *Beaucoup de bruit pour rien*, etc., etc.

On voit dans quel chaos il faut se reconnaître, et l'impossibilité où est souvent le traducteur d'assurer qu'il a rendu la pensée exacte de l'auteur.

1. *The terms*. Par *term* il faut entendre le langage technique du Code. (*Note de Blackstone*).

2. *That, to the observer, doth thy history*
Fully unfold.

Nous avons suivi l'interprétation de Johnson.

allumons pas pour qu'elles s'éclairent. Si nos qualités n'étaient pas utilisées, autant vaudrait ne pas en avoir[1]. Les belles âmes ne sont destinées qu'à accomplir de grands desseins; car la nature ne prête la plus petite parcelle de ses dons que comme une déesse aussi intéressée que les créanciers ordinaires, qui réclament remerciements et intérêts. Mais je parle à un homme qui connaît les devoirs résultant de ma situation[2]. Pendant notre voyage, sois un autre moi-même. Que la mort et la clémence, à Vienne, résident sur ta langue et sur ton cœur. Le vieil Escalus, bien que le premier en question, est ton second. Prends ta commission.

ANGELO.

Mon bon seigneur, attendez que mon métal ait été mis davantage à l'épreuve, avant que si noble et si grande figure y soit frappée !

LE DUC.

Ne cherchez plus d'excuses. Si je vous ai choisi, c'est après avoir longuement et sérieusement réfléchi. Acceptez donc l'honneur que l'on vous fait. Ma hâte à quitter ces lieux est si grande, que je n'écoute qu'elle, sans m'attarder à des choses importantes. Nous vous écrirons, quand le temps et les circonstances nous le permettront, et nous comptons être tenu au courant de ce qui se passera ici. Sur ce, portez-vous bien. Je vous laisse à l'exécution de vos devoirs.

ANGELO.

Permettez-moi, monseigneur, de vous accompagner.

LE DUC.

Ma hâte s'y oppose. Ne vous préoccupez pas des honneurs à me rendre. Vous voilà aussi puissant que moi-même. Augmentez ou diminuez la rigueur des lois à votre volonté. Donnez-moi la main. Je veux partir incognito. J'aime le peuple, mais je redoute de me donner en spectacle devant lui. Quelque raison qu'il aie, je n'apprécie pas beaucoup ses applaudissements, ses bruyants vivats, et je crois qu'il est

1. *Paulum sepultae distat inertiae*
Celata virtus.
(*Horace*).

Ainsi dans la *Fille d'Honneur*, de Massinger;
Virtue, if not in action, is a vice,
And when we move not forward, we go backward.

2. *To one that can my part in him advertise.*

Il faut entendre, dit Malone; *I am talking to one who is himself already sufficiently conversant with the nature and duties of my office.*

Ainsi dans *Timon d'Athènes*:
It is our part, and promise to the Athenians,
To speak with Timon.

à la fois dangereux et indiscret de les rechercher. Encore une fois, adieu.

ANGELO.

Que le ciel mène à bien vos projets.

ESCALUS.

Qu'il soit votre guide et vous fasse revenir dans la joie!

LE DUC.

Je vous remercie. Adieu.

(*Il sort*).

ESCALUS.

Je désirerais, seigneur, obtenir de vous la permission de vous parler sans ambages. Il m'importe d'approfondir les devoirs de ma charge, et de connaître le pouvoir dont je dispose. On ne m'a instruit ni de l'importance, ni de la nature de mon office.

ANGELO.

J'en suis au même point que vous... Retirons-nous ensemble, nous ne tarderons pas à avoir tous deux satisfaction sur ce point.

ESCALUS.

J'attendrai le bon plaisir de Votre Honneur.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Une rue.

ENTRENT LUCIO ET DEUX GENTILSHOMMES.

LUCIO.

Si le duc, et les autres ducs, ne viennent pas à composition avec le roi de Hongrie, tous les ducs tomberont sur le roi.

PREMIER GENTILHOMME.

Que le ciel nous accorde la paix, mais pas celle du roi de Hongrie!

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Amen!

LUCIO.

Tu conclus comme ce pirate dévot, qui prit la mer en emportant les dix Commandements, mais qui en avait rayé un de la table.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Tu ne voleras pas.

LUCIO.

Oui, il avait effacé celui-là.

PREMIER GENTILHOMME.

C'était en effet celui qui faisait le plus de tort aux fonctions du capitaine et de son équipage, puisqu'ils ne partaient que pour voler. Parmi nous tous, il n'y a pas un soldat qui, en disant ses grâces avant le repas, trouve du goût à prier pour la paix[1].

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Je n'ai jamais entendu un soldat s'en plaindre.

LUCIO.

Je te crois, où tu vas on ne dit jamais les grâces.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Non? Une douzaine de fois au moins.

PREMIER GENTILHOMME.

En vers?

LUCIO.

En vers, en prose, dans toutes les langues.

PREMIER GENTILHOMME.

Et, je le suppose, dans toutes les religions?

LUCIO.

Pourquoi pas? La grâce est toujours la grâce, malgré toutes controverses. Un exemple. Tu es un méchant coquin, en dépit de toutes les grâces.

PREMIER GENTILHOMME.

Nous avons été taillés dans la même pièce.

LUCIO.

Soit. Entre la lisière et le velours. Tu es la lisière.

PREMIER GENTILHOMME.

Et toi le velours. Tu es du bon velours, du velours à trois poils. Je te le garantis, j'aime mieux être une lisière de grossière étoffe anglaise, qu'un velours français, épilé comme tu l'es[2]. Je parle par expérience.

LUCIO.

Je le crois, et cela a dû t'être fort pénible. Après ton aveu, je veux boire à ta santé, mais tant que je vivrai, je ne boirai pas après toi.

PREMIER GENTILHOMME.

Je crois m'être fait du tort, n'est-ce pas?

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Oui, en effet. Que tu sois atteint ou non.

1 Les actions de grâces, après les repas, se terminaient ainsi : *Deus servet Ecclesiam. — Regem vel Reginam custodiat. — Consiliaros ejus regat. — Populum universum tueatur et Pacem nobis donet perpetuam.*

2. Allusion à la perte des cheveux, qu'entraînait ce qu'on appelait alors le mal français.

LUCIO.

Regardez, regardez, voici dame Complaisance. J'ai acheté beaucoup de maladies sous son toit et cela m'a coûté...

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Combien, je te prie ?

PREMIER GENTILHOMME.

Devine.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Trois mille dollars par an[1].

PREMIER GENTILHOMME.

Et plus.

LUCIO.

Plus une couronne française [2].

PREMIER GENTILHOMME.

Tu t'imagines toujours que je suis malade ; tu te trompes Complètement, je suis sain.

LUCIO.

Cela ne veut pas dire que tu sois en santé, mais sonore comme les choses creuses. Tes os sont creux[3]. L'impiété t'a dévoré.

(*Entre la* MAQUERELLE).

PREMIER GENTILHOMME.

Eh bien? Laquelle de vos hanches souffre le plus de la sciatique ?

LA MAQUERELLE.

Bien, bien. Là-bas on vient d'arrêter et de conduire en prison quelqu'un qui vous vaut tous vingt mille fois.

PREMIER GENTILHOMME.

Et qui je te prie ?

LA MAQUERELLE.

Claudio, le seigneur Claudio.

PREMIER GENTILHOMME.

Claudio, en prison ! C'est impossible !

LA MAQUERELLE.

Je sais qu'il en est ainsi. J'étais là quand on l'a arrêté. Je l'ai vu emmener; et ce qui est plus incroyable encore, dans trois jours on lui coupera la tête.

LUCIO.

Après tout ce badinage, je ne peux pas croire que cela soit vrai. Tu es sûre de cela?

1. Il faut voir ici un mauvais calembour entre *dollar* et *dolour*.

2. Lucio fait allusion à la calvitie provenant de l'avarie.

3. Il y a encore ici un calembour, aussi regrettable, d'ailleurs, que les autres. Le premier gentilhomme dit qu'il est sain. *I am sound*. Lucio comprend ou fait semblant de comprendre qu'il est sonore (*sound*). Voilà pourquoi il ajoute : « Comme les choses qui sont creuses ».

LA MAQUERELLE.

Tout à fait sûre. C'est pour avoir fait un enfant à madame Juliette.

LUCIO.

Crois-moi, cela peut être. Voilà deux heures que je l'attends et il est toujours exact à ses rendez-vous.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

D'ailleurs, vous le savez, cela a quelque rapport avec la conversation que nous avons eue à ce sujet.

PREMIER GENTILHOMME.

Cela a surtout du rapport avec la proclamation.

LUCIO.

Il faut savoir à quoi s'en tenir là-dessus.

(*Sortent Lucio et les gentilshommes*).

LA MAQUERELLE.

Ainsi, la guerre, la disette, la potence et la pauvreté m'enlèvent toutes mes pratiques! Eh bien? Quelles nouvelles apportez-vous?

(*Entre* LE CLOWN).

LE CLOWN.

Là-bas, on emmène un homme en prison.

LA MAQUERELLE.

Qu'est-ce qu'il a fait [1]?

LE CLOWN.

Une femme.

LA MAQUERELLE.

Mais quelle faute a-t-il commise?

LE CLOWN.

Il a pêché des truites dans une propriété particulière.

LA MAQUERELLE.

Quoi! Il y a une jeune fille qui a un enfant de lui?

LE CLOWN.

Non. Il y a une jeune fille dont il a fait une femme. N'avez-vous pas entendu la proclamation?

LA MAQUERELLE.

Quelle proclamation, l'homme?

LE CLOWN.

Toutes les maisons publiques des faubourgs de Vienne vont être démolies.

LA MAQUERELLE.

Et que fera-t-on de celles de la cité?

LE CLOWN.

On en fera de la graine. On les aurait démolies aussi, mais un sage bourgeois a pris leur défense.

1. Nous avons déjà vu la véritable signification du verbe *to do*, en cette occasion.

LA MAQUERELLE.

Vraiment toutes les maisons publiques des faubourgs seraient démolies?

LE CLOWN.

Jusqu'à terre, madame.

LA MAQUERELLE.

Voici, en effet, un changement dans l'État! Que vais-je devenir ?

LE CLOWN.

Allons, ne craignez rien. Les bons procureurs ne manquent pas de clients. Quoique vous changiez de place, vous n'aurez pas besoin de changer de métier. Je serai encore votre garçon de comptoir. Courage. On aura pitié de vous. Vous avez presque usé vos yeux au service, on vous en tiendra compte.

LA MAQUERELLE.

Que faisons-nous ici, Thomas Tapster [1]? Allons-nous-en.

LE CLOWN.

Voici venir le seigneur Claudio, conduit en prison par le prévôt, et voilà madame Juliette.

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Même endroit.

ENTRENT LE PRÉVOT, CLAUDIO, JULIETTE, DES EXEMPTS, LUGIO ET DEUX GENTILSHOMMES.

CLAUDIO.

Camarade, pourquoi me montres-tu ainsi à tout le monde? Conduis-moi à la prison si je dois être enfermé.

LE PRÉVÔT.

Je n'agis pas par méchanceté, mais par ordre spécial du seigneur Angelo.

CLAUDIO.

Ainsi l'Autorité, ce demi-dieu, nous fait payer nos offenses au poids! Le glaive céleste frappe ou ne frappe pas, selon sa fantaisie, et c'est toujours de la justice!

LUCIO.

Eh bien, Claudio? Pourquoi vous mène-t-on en prison?

1. Thomas, Garçon de Comptoir.

CLAUDIO.

Pour avoir pris trop de liberté, mon Lucio. De même que l'indigestion est la mère du jeûne, quand on abuse de l'intempérance, elle se transforme en servitude. Comme les rats dévorent le poison, nos natures cèdent à une soif diabolique, et quand nous buvons, c'est la mort.

LUCIO.

Si j'étais capable de parler aussi sagement, une fois arrêté, j'enverrais chercher quelques-uns de mes créanciers. Pourtant, à parler franc, j'aimerais mieux dire des sottises en liberté que moraliser en prison. Quel est ton crime, Claudio ?

CLAUDIO.

En parler serait en commettre un autre.

LUCIO.

Quoi ? S'agirait-il d'un meurtre ?

CLAUDIO.

Non.

LUCIO.

D'un acte impudique ?

CLAUDIO.

Appelle-le ainsi.

LE PRÉVÔT.

En avant, monsieur, il faut aller en prison.

CLAUDIO.

Un mot, mon bon ami Lucio, je voudrais vous dire un mot.

(*Il le prend à part*).

LUCIO.

Cent, s'ils peuvent vous être de quelque utilité... Est-ce que l'on poursuit ainsi un acte impudique?

CLAUDIO.

Voilà ma situation. Après avoir passé un contrat dans les règles, j'ai pris possession du lit de Juliette. Vous connaissez la dame. Elle est absolument ma femme, sauf que nous n'avons pas fait de déclaration, ni accompli les cérémonies extérieures. Nous n'en sommes pas venus là, uniquement pour obtenir une dot demeurée dans les coffres de ses parents, à qui nous pensions cacher notre amour jusqu'à ce que le temps nous en eût fait des alliés. Mais le secret de notre intimité est écrit sur Juliette en gros caractères.

LUCIO.

Un enfant, peut-être ?

CLAUDIO.

Malheureusement ! Soit qu'il demeure ébloui par l'éclat d'une autorité nouvelle ; soit qu'il considère l'Etat comme un cheval nouvellement monté, ayant besoin de l'éperon pour sentir son nouveau maître; soit enfin que la tyrannie

règne dans la place ou chez celui qui l'occupe, le nouveau gouverneur qui remplace le duc m'a réveillé toutes les vieilles lois pénales, sortes d'armures rouillées, pendues au mur, qui n'avaient pas été portées pendant le cours de dix-neuf révolutions du Zodiaque. Enfin, pour se faire un nom, voilà qu'il m'applique la nouvelle rigueur d'une loi assoupie et tombée en désuétude [1]. Sûrement, c'est pour se faire un nom.

LUCIO.

Je m'en porte garant, et ta tête tient si peu à tes épaules qu'une laitière amoureuse l'enlèverait en soupirant. Envoie quelqu'un auprès du duc et appelles-en à lui.

CLAUDIO.

Je n'y ai pas manqué; on ignore où il est. Je t'en prie, Lucio, rends-moi un signalé service. Aujourd'hui, ma sœur doit entrer au cloître et commencer son noviciat. Tiens-la au courant du danger qui me menace; implore-la, par ma voix, de se faire des amis auprès du rigide gouverneur; dis-lui d'aller le trouver au besoin. J'ai confiance en la démarche, car il y a dans sa jeunesse un langage muet, mais à ce point expressif [2] que les hommes n'y résistent pas. En outre, elle possède l'art heureux, quand elle raisonne et discourt, de persuader qui l'écoute.

LUCIO.

Dieu veuille qu'elle réussisse; autant pour le salut de ceux qui, comme toi, peuvent tomber sous le coup d'une pénalité sévère, que pour celui de ta vie que je serais très chagrin de te voir perdre aussi sottement que si tu l'avais jouée au tric-trac. Je vais aller la trouver.

CLAUDIO.

Je vous remercie, mon bon ami Lucio.

LUCIO.

Avant deux heures.

CLAUDIO.

Allons, prévôt, en avant!

(*Ils sortent*).

1. Malone se demande si lord Stafford ne se souvenait pas de ce vers de Shakespeare, en se défendant devant la Chambre des Lords. « Voilà s'écria-t-il, en manière de conclusion, voilà deux cent quarante années qu'un homme n'a pas été poursuivi pour le crime dont vous m'accusez. Contentez-vous des lois que nos pères nous ont laissées, et ne réveillez pas les lions endormis, en exhumant de vieux registres moisis, depuis si longtemps oubliés et négligés! »

2. ... *prone ad speechless dialect*. Johnson n'explique pas le qualificatif *prone* et propose de le remplacer par *pow'r*. Steevens croit devoir le traduire par *humble*, sous prétexte que durant le prône on prend une posture suppliante. Malone, à l'avis duquel nous nous sommes rallié, traduit par *prompt, expressif*.

SCÈNE IV.

Un Monastère.

ENTRENT LE DUC ET FRÈRE THOMAS.

LE DUC.

Non, saint père, éloigne cette pensée; ne crois pas que l'ignoble trait de l'amour puisse transpercer un sein cuirassé. Si je viens implorer secrètement ton aide, c'est dans un but plus grave, plus sérieux que les plans et les projets d'une bouillante jeunesse.

FRÈRE THOMAS.

Votre Grâce veut-elle s'expliquer?

LE DUC.

Saint père, nul ne sait mieux que vous combien j'ai toujours aimé la solitude; combien j'ai toujours méprisé les réunions où règnent la jeunesse, le luxe et l'élégance. J'ai remis entre les mains du seigneur Angelo (un homme rigide et d'une modération à toute épreuve)[1] mon pouvoir absolu et la situation que j'occupe à Vienne; il s'imagine que je voyage en Pologne, comme j'en ai répandu le bruit et comme on le croit communément. Maintenant, pieux sire, vous allez me demander la raison de cette conduite?

FRÈRE THOMAS.

En effet, monseigneur.

LE DUC.

Nous avons de sévères statuts, des lois inexorables (freins et brides indispensables pour dompter des coursiers difficiles), lesquels, depuis quatorze ans[2], nous avons laissé dormir comme un lion rassasié dans sa caverne qui ne va plus chercher sa proie. Ces lois sont maintenant comparables à ces pères indulgents, qui attachent des menaçantes baguettes de bouleau uniquement pour les montrer à leurs enfants, dans le but de les effrayer, plus qu'avec l'idée de s'en servir. Avec le temps, la verge devient un objet de raillerie au lieu de crainte. Il en est ainsi de nos décrets; ne châtiant plus, on les croit morts. La licence tire la justice par le nez, les enfants battent leurs nourrices et tout décorum est aboli.

1. *A man of stricture.*
Warburton propose de lire: *A man of strict ure.*

2. Tout à l'heure, Claudio a dit qu'elles dormaient depuis dix-neuf années.

FRÈRE THOMAS.

Il ne tenait qu'à Votre Grâce de rendre la liberté à cette justice, quand elle l'aurait jugé bon. Sous votre gouvernement, elle eût semblé plus redoutable que sous celui d'Angelo.

LE DUC.

J'ai craint qu'elle semblât trop redoutable. Ayant commis l'imprudence de laisser trop de liberté à mon peuple, c'eût été tyrannie de ma part de le frapper, de le châtier, pour des fautes presque autorisées, car nous autorisons celles que nous supportons au lieu de les punir. C'est pourquoi, mon père, j'ai laissé ce soin à Angelo, qui, embusqué sous mon nom, aura tout loisir de se montrer sévère, sans que l'on m'accuse d'un excès de sévérité. Afin de poursuivre ce but, je voudrais, sous les vêtements d'un frère de votre ordre, surveiller à la fois le prince et le peuple. Je viens donc vous prier de me donner un vêtement, et de m'apprendre quelles formalités je dois remplir pour jouer le rôle d'un véritable moine. Je vous donnerai d'autres raisons excusant ma conduite, quand nous aurons le temps. En attendant, je me contenterai de celle-ci : le seigneur Angelo est scrupuleux, il se tient sur la défense [1], à peine confesse-t-il que son sang coule, et que son appétit préfère le pain à la pierre. Nous aurons l'occasion de constater si le pouvoir change les dispositions d'un homme, et si l'on peut se fier aux apparences.

(Ils sortent).

SCÈNE V.

Un Cloître.

ENTRENT ISABELLA ET FRANCISCA.

ISABELLA.

Vous autres nonnes, jouissez-vous d'autres privilèges?

FRANCISCA.

Ceux-ci ne sont-ils pas suffisants?

ISABELLA.

Si, en vérité. Je ne parle pas comme quelqu'un en désirant davantage; plutôt comme une femme souhaitant une

1. *Stands at a guard.*
Stands on terms of defiance. (*Steevens*).

plus sévère discipline pour la communauté des zélatrices de Sainte-Claire.

LUCIO, *à la cantonade.*

Holà ! Que la paix règne dans ce lieu !

ISABELLA.

Qui appelle ?

FRANCISCA.

C'est la voix d'un homme. Gentille Isabella, ouvrez et voyez ce qu'il veut. Vous le pouvez, moi pas. Vous n'êtes pas encore initiée. Quand vous aurez prononcé vos vœux, vous ne devrez plus converser avec les hommes, excepté en la présence de la supérieure. Alors même, si vous parlez, vous ne devrez pas montrer votre visage. Ou, si vous montrez votre visage, vous ne devrez pas parler. Il appelle encore. Je vous prie, répondez-lui.

(*Sort Francisca*).

ISABELLA.

Paix et prospérité ! Qui appelle ?

(*Entre* LUCIO).

LUCIO.

Salut, vierge, si vous l'êtes, comme les roses de vos joues le proclament ! Pouvez-vous me rendre le service de me mettre en présence d'Isabella, une novice de ce couvent, la jolie sœur de son malheureux frère Claudio ?

ISABELLA.

Pourquoi son malheureux frère ? Laissez-moi vous le demander, car je dois maintenant me faire connaître. Je suis Isabella, cette sœur.

LUCIO.

Gentille beauté, votre frère vous salue. Pour ne pas abuser de vos instants, il est en prison.

ISABELLA.

Malheureuse que je suis ! Et pourquoi ?

LUCIO.

Pour une faute dont je l'aurais félicité, si j'eusse été son juge. Il a fait un enfant à son amie.

ISABELLA.

Seigneur, ne me racontez pas des histoires !

LUCIO.

Je dis la vérité. Soyez-en convaincue, bien que ce soit chez moi un péché familier d'agir en étourneau et de plaisanter, ma langue étant loin de mon cœur, je me garderais de badiner de la sorte avec une jeune fille. Je vous considère comme une chose céleste, sacrée, un esprit immortalisé par le renoncement, enfin, pour parler en toute sincérité, comme une sainte.

ISABELLA.

Vous blasphémez Dieu en vous moquant de moi.

LUCIO.

Ne croyez pas cela. En quelques mots, et pour dire la vérité, votre frère et sa maîtresse [1] se sont embrassés. Comme ceux qui mangent se remplissent; comme après les semailles, la terre en jachère donne la moisson, ainsi la fertilité de la matrice de la donzelle démontre que Claudio a bien rempli ses devoirs d'époux.

ISABELLA.

Il a fait un enfant à une fille? Serait-ce ma cousine Juliette?

LUCIO.

Elle est votre cousine?

ISABELLA.

D'adoption. Cousine est un nom d'amitié que je lui donnais à l'école.

LUCIO.

C'est à elle-même.

ISABELLA.

Il faut qu'il l'épouse!

LUCIO.

Voilà le point. Le duc est parti d'ici dans des conditions bizarres. Il a laissé plusieurs gentilshommes, dont je suis, dans l'attente et l'espérance d'un emploi; mais nous apprenons par ceux qui sont au courant de l'administration de l'Etat, que les bruits qu'il a répandus étaient à une distance infinie de ses véritables desseins. A sa place, et jouissant de toute son autorité, gouverne le seigneur Angelo, un homme dont le sang est froid comme neige, qui n'a jamais senti l'amoureux aiguillon des sens, qui émousse, dompte les penchants de la nature, par l'étude et le jeûne. Pour intimider l'abus et la licence, qui ont longtemps rôdé autour de la loi hideuse, comme des souris près d'un lion, il a déterré un édit dont le sens rigoureux condamne votre frère à perdre la vie. Il l'a fait arrêter et lui applique l'édit dans toute sa cruauté, afin de faire un exemple. Tout espoir est perdu si, par vos prières, vous ne parvenez pas à adoucir Angelo. Telle est la raison de mon ingérence entre vous et votre pauvre frère.

ISABELLA.

Angelo en veut donc à sa vie?

1. *Your brother and his lover.*
Le mot de *lover*, au temps de Shakespeare, s'appliquait aussi bien à un homme qu'à une femme. Un de ses poèmes, où il est question d'une jeune fille abandonnée, est intitulé: *A Lover's complaint.*

LUCIO.

Il a déjà prononcé la sentence[1], et j'ai entendu dire que le prévôt avait un ordre d'exécution.

ISABELLA.

Hélas! Combien faible est mon pouvoir pour lui être utile!

LUCIO.

Essayez le pouvoir que vous avez.

ISABELLA.

Mon pouvoir! Hélas! Je doute...

LUCIO.

Nos doutes sont des traîtres, qui nous font souvent perdre ce que nous aurions gagné en osant davantage. Allez trouver le seigneur Angelo; apprenez-lui que, quand les jeunes filles sollicitent, les hommes deviennent généreux comme les dieux; si elles pleurent, s'agenouillent, ils font droit à leur requête comme si c'était eux qui la présentaient.

ISABELLA.

Je verrai ce que je puis faire.

LUCIO.

Dépêchez-vous.

ISABELLA.

Le temps de tenir la supérieure au courant de cette affaire. Je vous remercie humblement. Recommandez-moi à mon frère. Ce soir, de bonne heure, je lui enverrai un mot pour l'instruire de ma démarche.

LUCIO.

Je prends congé de vous.

ISABELLA.

Adieu, cher seigneur.

(*Ils sortent*).

1. *Has censur'd him.*
Il faut lire *he has censured him.* Dans les manuscrits du temps de Shakespeare, on écrivait volontiers *h'as* pour *he has.*
Dans *Othello* :

And it is thought abroad, that' twixt my sheets
H'as done my office.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Dans la maison d'Angelo.

ENTRENT ANGELO, ESCALUS, UN JUGE, LE PRÉVOT[1], DES EXEMPTS ET DES GENS DE SERVICE.

ANGELO.

Nous ne devons pas faire de la loi un épouvantail planté pour effrayer les oiseaux de proie; ils s'y habituent et s'y perchent au lieu d'en avoir peur.

ESCALUS.

Oui, mais si nous voulons être aiguisés, que ce soit pour faire une petite incision, et non pour trancher mortellement. Hélas! ce gentilhomme que je voudrais sauver, possédait un très noble père. J'en appelle à votre Honneur. Je vous crois strictement vertueux, mais, dans le travail de vos propres passions, si l'heure avait coïncidé avec le lieu, le lieu avec le désir, si pour satisfaire ce désir, il avait suffi de laisser les sens agir, il est possible que vous eussiez commis la faute que vous lui reprochez et attiré sur vous la sévérité des lois.

ANGELO.

On peut être tenté, Escalus, sans succomber. Je ne nie pas qu'un jury disposant de la vie d'un prisonnier, puisse, sur douze jurés, compter un voleur ou deux plus coupables que celui qu'ils jugent. La justice poursuit ce qu'on lui révèle. Qu'importe aux lois, que des voleurs jugent des voleurs[2]? Si nous trouvons un joyau, il est très

1. Le Prévôt est ici une sorte de shériff remplissant l'emploi de geôlier.

2. *That thieves do pass on thieves?*
To pass on est une expression de barreau. (*Note de Malone*).
Ainsi dans le *Roi Lear* :
Though well we may not pass upon his life.

naturel que nous nous baissions pour le ramasser, où nous l'avons vu, mais, si nous ne le voyons pas, que nous marchions dessus sans y penser... Il ne vous est pas permis d'excuser sa faute, sous prétexte que j'aurais pu commettre la même. Dites-moi plutôt que s'il m'arrive, à moi qui le juge, de tomber dans la même erreur, mon propre jugement devra être mon arrêt de mort, et cela en toute impartialité ! Seigneur, il doit mourir.

ESCALUS.

Qu'il en soit donc comme le voudra votre sagesse.

ANGELO.

Où est le prévôt?

LE PRÉVÔT.

Ici, aux ordres de votre Honneur.

ANGELO.

Veillez à ce que Claudio soit exécuté demain matin, sur les neuf heures. Amenez-lui un confesseur, afin qu'il se prépare. Il a terminé son pèlerinage.

(*Sort le Prévôt*).

ESCALUS.

Le ciel lui pardonne ! Et pardonne à nous tous ! Les uns s'élèvent par le péché, les autres tombent par la vertu ; ceux-ci échappent à la torture sans avoir confessé leur péché, les autres sont condamnés pour une seule faute [1].

(*Entrent* ELBOW, FROTH [2], LE CLOWN, *des exempts, etc.*).

ELBOW.

Allons, amenez-les. Si ce sont des gens de bien dans l'Etat, ceux qui ne font que commettre des abus dans les maisons publiques, je ne connais pas la loi. Amenez-les.

ANGELO.

Eh bien, monsieur, quel est votre nom? Et de quoi s'agit-il?

ELBOW.

S'il plaît à votre Honneur, je suis le pauvre constable du duc et mon nom est Elbow. Je réclame justice, seigneur,

1. *Some run from brakes of vice, and answer none ;*
And some condemned for a fault alone.

De nombreuses discussions se sont élevées à propos de ces deux vers. On a ergoté sur le mot *brake* et dans tous les sens. Finalement on s'est décidé à lui donner la signification d'un instrument de torture. On lit, en effet, dans Holinshed : « Le susdit Hawkins fut jeté à la Tour, puis livré à un instrument de torture (*to the brake*) appelé la fille du duc d'Exeter ».

Nous avons longuement décrit cet instrument dans *Londres au temps de Shakespeare*, nous n'y reviendrons donc pas.

2. *Elbow* veut dire coude et *Froth*, écume.

et j'apporte devant votre Excellence deux notoires bienfaiteurs.

ANGELO.

Bienfaiteurs? Quels bienfaiteurs est-ce? Ne sont-ce point plutôt des malfaiteurs?

ELBOW.

S'il plaît à votre Honneur, je ne sais pas très bien ce qu'ils sont, mais je suis sûr que ce sont des coquins ayant évité toutes les profanations du monde que de bons chrétiens doivent avoir.

ESCALUS.

Voilà qui est prestement dit, et voilà un bon exempt.

ANGELO.

Quelles sont leurs qualités?... Elbow est votre nom? Pourquoi ne répondez-vous pas, Elbow?

LE CLOWN.

Il ne peut pas, monsieur, il a un trou au coude?

ANGELO.

Qui êtes-vous, monsieur?

ELBOW.

Lui, monsieur? C'est un garçon de comptoir, une moitié de maquereau au service d'une mauvaise femme, dont la maison, monsieur, a été, comme on dit, démolie dans les faubourgs. Maintenant elle tient une étuve [1], laquelle est egalement, je pense, une mauvaise maison.

ESCALUS.

Comment savez-vous cela?

ELBOW.

Ma femme, monsieur, que je déteste [2] devant le ciel et votre Honneur...

ESCALUS.

Comment! Ta femme?

ELBOW.

Oui, monsieur, laquelle, Dieu merci! est une honnête femme.

ESCALUS.

Alors, pourquoi la détestes-tu?

1. *... she professes a hot-house,*
Dans Ben-Johnson:
Where lately harbour'd many a famous whore,
A purging bill now fix'd upon the door,
Tells you it is a hot-house; so it may,
And still be a whore-house.

2. ... *whom I detest.* Au lieu de *protest.* Mrs Quickly commet la même erreur dans les *Joyeuses Commères de Windsor. But, I detest, an honest maid,* etc.

ELBOW.

Je dis, monsieur, que je me déteste autant que je la déteste, que si cette maison n'est pas la maison d'une maquerelle, tant pis pour sa vie, car c'est une vilaine maison.

ESCALUS.

Comment le sais-tu, constable?

ELBOW.

Par ma femme, monsieur, qui, si elle avait été adonnée au vice cardinal [1], aurait pu être accusée de fornication, d'adultère, et de toutes sortes de sales choses dans cette maison.

ESCALUS.

Par l'entremise de cette femme?

ELBOW.

Oui, monsieur, par l'entremise de dame Over-Done. Mais comme elle a craché au visage de l'homme, elle s'en défie.

LE CLOWN.

Monsieur, s'il plaît à votre Honneur, ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées.

ELBOW.

Prouve, devant ces coquins qui sont ici, que tu es un honnête homme, prouve-le !

ESCALUS, *à Angelo.*

Entendez-vous comme il brouille tout?

LE CLOWN.

Monsieur, elle est devenue enceinte et, sauf votre respect, mourait d'envie de manger des pruneaux cuits [2]. Monsieur, il ne nous en restait plus que deux dans la maison, qui, à cette époque remontant à loin, étaient sur un plat à dessert, valant à peu près trois pence. Vos Honneurs ont vu de tels plats ; ce ne sont pas des plats de Chine, mais néanmoins de bons plats.

ESCALUS.

Poursuivez, poursuivez, il n'est pas question de plats.

LE CLOWN.

Non, en effet, pas plus que d'épingles, vous avez raison. Je vais donc au but. Comme je l'ai dit, cette dame Elbow étant, comme je l'ai dit, enceinte, et ayant un gros ventre, et mourant d'envie, comme je l'ai dit, de manger des pruneaux et n'ayant plus que deux pruneaux dans le plat, comme je l'ai dit, maître Froth, qui est ici, en personne, ayant mangé le reste, comme je l'ai dit et, comme je le dis,

1. *Cardinal* pour *Charnel.*

2. Nous avons déjà vu que les pruneaux cuits servaient d'enseignes aux maisons publiques.

ayant payé pour cela un prix honnête... Vous le savez, maître Froth, je n'ai pas pu vous rendre trois pence...

FROTH.

En effet.

LE CLOWN.

Très bien. Comme vous étiez donc, si vous vous en souvenez, à casser les noyaux des susdites prunes...

FROTH.

Je les cassais en vérité!

LE CLOWN.

Très bien. Je vous dis, si vous vous en souvenez, que tel ou tel ne pouvait guérir de la maladie que vous savez, à moins de suivre un bon régime, comme je vous disais.

FROTH.

Tout cela est vrai.

LE CLOWN.

Alors, c'est très bien.

ESCALUS.

Allons, vous êtes un insupportable sot. Revenez à la question. Qu'a-t-on fait à la femme d'Elbow, qui motive sa plainte? Venez à ce qu'on lui a fait.

LE CLOWN.

Monsieur, votre Honneur ne peut pas en venir là encore.

ESCALUS.

Ce n'est pas non plus mon intention.

LE CLOWN.

Monsieur, vous y viendrez, avec la permission de votre Honneur. Je vous supplie, monsieur, considérez bien maître Froth, qui est là; un homme ayant quatre-vingt livres de revenu et dont le père mourut à la Toussaint. N'était-ce pas à la Toussaint, maître Froth?

FROTH.

C'était la veille.

LE CLOWN.

Très bien. J'espère que voilà des vérités. Il était assis, monsieur, comme je le dis, sur une chaise basse. C'était dans la chambre appelée *La Grappe de raisin*, où vous aimez à vous asseoir. N'est-ce pas?

FROTH.

En effet. C'est une chambre ouverte et bonne pour l'hiver.

LE CLOWN.

Très bien. J'espère que voilà des vérités.

ANGELO.

Tout cela va durer une nuit de Russie, et c'est en Russie que les nuits sont les plus longues! Je m'en vais et vous

laisse entendre la cause, dans l'espoir que vous trouverez matière à les faire tous fouetter.

ESCALUS.

Je m'y attends. Le bonjour à votre Seigneurie !

(*Sort Angelo*).

Maintenant, monsieur, continuez. Encore une fois qu'a-t-on fait à la femme d'Elbow ?

LE CLOWN.

Encore une fois, monsieur ? On ne lui a rien fait une fois.

ELBOW.

Je vous en supplie, monsieur, demandez-lui ce que cet homme a fait à ma femme.

LE CLOWN.

J'en supplie Votre Honneur, demandez-le-moi.

ESCALUS.

Eh bien, qu'est-ce que monsieur lui a fait ?

LE CLOWN.

Je vous en supplie, monsieur, regardez cet homme en face. Bon maître Froth, regardez son Honneur, c'est dans un but honorable. Votre Grandeur remarque-t-elle son visage ?

ESCALUS.

Oui, très bien.

LE CLOWN.

Je vous en supplie, regardez-le attentivement.

ESCALUS.

C'est ce que je fais.

LE CLOWN.

Votre Grandeur n'y voit-elle pas quelque chose de mauvais ?

ESCALUS.

Non.

LE CLOWN.

Je supposerais[1] sur le livre sacré que son visage est ce qu'il y a de pire en lui. Eh bien, si son visage est ce qu'il y a de pire en lui, comment maître Froth aurait-il causé quelque dommage à la femme du constable ? Je voudrais que Votre Honneur me le dît.

ESCALUS.

Il a raison. Constable, que répondez-vous à cela ?

ELBOW.

D'abord, si vous le voulez bien, la maison est une maison respectée ; ensuite, cet homme est un compagnon que l'on respecte ; enfin, sa maîtresse est une femme respectable.

1. *I'll be supposed.* Pour *deposed.*

LE CLOWN.

Par cette main, monsieur, sa femme est la personne la plus respectable d'entre nous.

ELBOW.

Tu mens, coquin ! Tu mens, méchant coquin ! Le temps n'est pas encore venu, où elle ait été respectée avec un homme, une femme ou un enfant.

LE CLOWN.

Monsieur, elle a été respectée avec lui avant qu'il l'épousât !

ESCALUS.

Lequel est le plus sensé ici ? La Justice où l'Iniquité [1] ? Est-ce vrai ?

ELBOW.

Tu es un scélérat ! Un coquin ! Un méchant Hannibal [2] ! Je l'ai respectée avant de l'épouser. Si jamais j'ai été respecté avec elle, ou elle avec moi, que Votre Seigneurie ne me croie plus le pauvre officier du duc ! Donne des preuves, méchant Hannibal, ou je t'intente une action pour voies de fait.

ESCALUS.

S'il vous donnait un soufflet, vous pourriez lui intenter une action en diffamation.

ELBOW.

Je remercie votre bonne Seigneurie du conseil. Suivant le désir de votre Seigneurie, que faut-il faire de ce coquin ?

ESCALUS.

A parler franc, exempt, puisqu'il a commis des fautes que tu voudrais découvrir, si possible, laisse-le faire, jusqu'à ce que tu les connaisses.

ELBOW.

Je remercie votre Seigneurie du conseil. Méchant valet, tu vois maintenant ce qu'il en est de toi. Maintenant, tu peux continuer, coquin, tu peux continuer.

ESCALUS, *à Froth.*

Où êtes-vous né, l'ami ?

FROTH.

Ici, à Vienne, monsieur.

ESCALUS.

Avez-vous quatre-vingt livres de revenu ?

FROTH.

Oui, s'il vous plaît, monsieur.

ESCALUS.

Bien. (*Au Clown*). Quel métier exercez-vous, monsieur?

1 Personnage des mystères.

2. *Hannibal* pour *cannibale.*

LE CLOWN.

Je suis garçon de comptoir. Le garçon de comptoir d'une pauvre veuve.

ESCALUS.

Le nom de votre maîtresse ?

LE CLOWN.

Dame Over-Done.

ESCALUS.

A-t-elle eu plusieurs maris ?

LE CLOWN.

Neuf, monsieur. Le dernier l'a épuisée [1].

ESCALUS.

Neuf !... Approchez, maître Froth. Maître Froth, je ne voudrais pas vous voir accointé avec des garçons de comptoir ; ils vous ruineront, maître Froth et vous les ferez pendre. Allez-vous-en, et que je n'entende plus parler de vous.

FROTH.

Je remercie votre Seigneurie. Pour ma part, jamais je ne mets le pied dans une chambre de taverne, sans m'y faire voler.

ESCALUS.

Bien. Plus un mot de cela, maître Froth. Adieu.

(*Sort Froth*).

Avancez, maître garçon de comptoir. Comment vous appelez-vous, garçon de comptoir ?

LE CLOWN.

Pompée.

ESCALUS.

Ensuite?

LE CLOWN.

Bum, monsieur [2].

ESCALUS.

Et votre haut-de-chausses est la chose la plus importante qu'il y ait eu en vous ; de telle sorte que, dans le sens le plus bestial, vous êtes Pompée le Grand. Pompée, vous êtes en partie un maquereau, bien que vous coloriez la chose en vous intitulant garçon de comptoir. Ne l'êtes-vous pas ? Allons, dites la vérité, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

LE CLOWN.

A parler franc, monsieur, je suis un pauvre homme qui voudrait vivre.

ESCALUS.

Comment voulez-vous vivre, Pompée ? En étant maque-

1. Calembour sur *over-done*.
2. *Bum*. Haut-de-chausses.

reau ? Qu'est-ce que vous pensez du métier, Pompée ? Est-ce un métier permis ?

LE CLOWN.

Si la loi l'autorisait, monsieur.

ESCALUS.

Mais la loi ne l'autorise pas, Pompée. Et jamais il ne sera autorisé à Vienne.

LE CLOWN.

Votre Seigneurie aurait-elle l'intention de mutiler, de châtrer toute la jeunesse de la ville ?

ESCALUS.

Non, Pompée.

LE CLOWN.

Alors, monsieur, mon opinion est qu'elle ira toujours au bordel. Si votre Seigneurie prend des mesures contre les prostituées et les mauvais sujets, elle n'aura plus à redouter les maquereaux.

ESCALUS.

Il y a déjà de jolies ordonnances là-dessus, je peux vous le dire. Il ne s'agit de rien moins que la décapitation et la pendaison.

LE CLOWN.

Si vous décapitez et pendez tous ceux qui y contrediront, seulement pendant dix années consécutives, il vous faudra donner commission pour trouver de nouvelles têtes. Si cette loi est en vigueur à Vienne pendant dix années, je loue la plus belle maison de Vienne, et je fais payer trois pence la fenêtre. Si vous vivez assez pour voir ça, dites que Pompée vous l'avait bien dit.

ESCALUS.

Je vous remercie, grand Pompée. En échange de votre prophétie, écoutez-moi. Je vous en avertis, ne comparaissez plus jamais devant moi, sur une plainte, quelle qu'elle soit, et ne logez plus où vous logez. Autrement, je vous ferai reconduire à votre tente à coups de bâton, et je deviendrai un mauvais César pour vous. Pour m'expliquer clairement, je vous ferai fouetter. En attendant, Pompée, portez-vous bien.

LE CLOWN.

Je remercie votre Seigneurie de son bon conseil, mais je le suiverai suivant ce que décideront la chair et le destin. Me fouetter ? Non, non ! Un voiturier peut fouetter sa rosse, mais un cœur vaillant ne quitte pas son métier à coups de fouet ! *(Il sort).*

ESCALUS.

Approchez, maître Elbow. Maître constable, combien y a-t-il de temps que vous exercez votre fonction ?

ELBOW.

Sept ans et demi, monsieur.

ESCALUS.

Je pensais, à en juger par votre habileté, que vous l'exerciez depuis quelque temps. Vous avez dit, depuis sept ans ?

ELBOW.

Sept ans et demi.

ESCALUS.

Hélas ! cela a dû vous donner beaucoup de peine ! C'est vous faire du tort que vous charger si longtemps d'une pareille besogne ! N'y a-t-il pas des hommes, dans votre quartier, capables de vous remplacer ?

ELBOW.

Sur ma foi, monsieur, il y en a peu possédant le talent de l'emploi. Ceux que l'on choisit, sont heureux de me choisir pour les remplacer. Je les remplace pour quelques pièces de monnaie et je fais toute la besogne.

ESCALUS.

Apportez-moi les noms de six à sept d'entre eux, les plus intelligents de votre circonscription.

ELBOW.

A la maison de votre Seigneurie, monsieur ?

ESCALUS.

Oui, chez moi, Adieu.

(*Sort Elbow*).

Quelle heure pensez-vous qu'il soit ?

LE JUGE.

Onze heures, monsieur.

ESCALUS.

Je vous invite à dîner à la maison.

LE JUGE.

Je vous remercie humblement.

ESCALUS.

La mort de Claudio me chagrine. Mais il n'y a pas de remède.

LE JUGE.

Le seigneur Angelo est sévère.

ESCALUS.

Il le faut. La clémence n'est pas toujours ce que l'on croit. Le pardon est souvent la nourrice d'un second crime... Cependant... Pauvre Claudio !... Il n'y a pas de remède. Allons !

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Une autre pièce dans la même maison.

ENTRENT LE PRÉVOT ET UN SERVITEUR.

LE SERVITEUR.

Il est en train d'entendre une affaire. Il va venir tout de suite. Je vais lui dire que vous êtes là.

LE PRÉVÔT.

Je vous en prie.

(*Sort le Serviteur*).

Je viens me mettre à ses ordres. Il se peut qu'il se laisse fléchir. Hélas! Il n'a commis qu'un crime chimérique! Toutes les classes, tous les âges, sont atteints de ce vice, et il va en mourir!

(*Entre* ANGELO).

ANGELO.

Qu'y a-t-il, prévôt?

LE PRÉVÔT.

Est-ce votre volonté que Claudio meure demain?

ANGELO.

Ne te l'ai-je pas déjà dit? N'as-tu pas reçu d'ordres? Alors qu'est-ce que tu veux encore?

LE PRÉVÔT.

Je craignais d'agir trop vite. Ne vous en déplaise, j'ai déjà vu la justice se repentir de ses arrêts quand il était trop tard.

ANGELO.

Cela est mon affaire. Remplissez votre office, ou cédez votre place, on peut se passer de vous.

LE PRÉVÔT.

J'implore le pardon de votre Honneur... Que faudra-il faire de Juliette qui se désespère? Elle est sur le point d'accoucher.

ANGELO.

Transportez-la dans quelque endroit plus convenable, sans perdre de temps.

(*Rentre le* SERVITEUR).

LE SERVITEUR.

La sœur du condamné désire avoir accès auprès de vous.

ANGELO.

Il a donc une sœur?

LE PRÉVÔT.

Oui, mon bon seigneur. Une jeune fille de grande vertu, sur le point d'entrer en religion, si ce n'est déjà fait.

ANGELO.

Introduisez-la.

(*Sort le serviteur*).

Veillez à ce que la fornicatrice soit transportée ailleurs. Qu'on lui fournisse le nécessaire, mais pas plus. Je donnerai des ordres en conséquence.

(*Entrent* LUCIO *et* ISABELLA).

LE PRÉVÔT.

Que Dieu garde votre Honneur. (*Il va pour se retirer*).

ANGELO.

Attendez un peu. (*A Isabella*). Soyez la bienvenue. Que désirez-vous?

ISABELLA.

Je suis une triste solliciteuse qui vient supplier votre Honneur de vouloir bien m'écouter.

ANGELO.

Quelle est votre requête?

ISABELLA.

Il y a un vice que j'abhorre par-dessus tout, et qui relève de la sévérité de la justice; un vice pour lequel je refuserais de plaider, s'il n'y avait un conflit dans mon cœur[1].

ANGELO.

Je ne comprends pas.

ISABELLA.

J'ai un frère condamné à mort. Je vous en supplie, condamnez sa faute, mais épargnez mon frère[2].

LE PRÉVÔT, *à part*.

Que le ciel te permette de le fléchir!

ANGELO.

Condamner la faute et pas celui qui l'a commise! Toute faute est condamnée, avant d'avoir été commise. Ma fonction serait inutile, si trouvant des fautes qui tombent sous le coup de la loi, je laissais libres leurs auteurs.

ISABELLA.

O loi sévère, mais juste! Alors je n'ai plus de frère! Que le ciel garde votre Honneur. (*Elle va pour se retirer*).

1. . . . . . . *but that I am*
At war, 'twixt will, and will not.

2. . . . . . . *let it be his fault,*
And not my brother.

Nous avons traduit d'après l'interprétation de Malone: *Let his fault be condemned, or extirpated, but let not my brother himself suffer.*

LUCIO, *bas à Isabella.*

Ne vous découragez pas; revenez à lui, suppliez-le, mettez-vous à genoux, pendez-vous à sa robe, vous êtes trop froide. Si vous aviez besoin d'une épingle, vous ne la demanderiez pas en des termes aussi mous. Revenez à lui.

ISABELLA.

Est-il nécessaire qu'il meure?

ANGELO.

Jeune fille, il n'y pas de remède.

ISABELLA.

Je pense que vous pourriez le pardonner, sans offenser ni le ciel, ni les hommes.

ANGELO.

Je ne pardonnerai pas.

ISABELLA.

Le pourriez-vous, si vous le vouliez?

ANGELO.

Ce que je ne veux pas, je ne le peux pas.

ISABELLA.

Pourriez-vous pardonner, sans offenser le monde, si votre cœur éprouvait autant de pitié [1] que le mien?

ANGELO.

Sa sentence est prononcée, il est trop tard.

LUCIO, *à Isabella.*

Vous êtes trop froide.

ISABELLA.

Trop tard? Pourquoi? Pourquoi? Moi, si je dis un mot, je peux le rétracter. Soyez-en bien assuré, aucun des signes extérieurs qui conviennent aux grands, ni la couronne du roi, ni l'épée du gouverneur, ni le bâton du maréchal, ni la robe du juge, ne les parent moitié autant que la clémence. S'il avait été à votre place, et que vous fussiez à la sienne, vous auriez failli comme lui, mais lui, n'aurait pas été aussi impitoyable que vous.

ANGELO.

Je vous en prie, retirez-vous.

ISABELLA.

Ah! si le ciel m'avait donné votre pouvoir et si vous étiez Isabella! En serait-il ainsi? Non. Je vous montrerais ce que c'est qu'être juge et qu'être prisonnier.

LUCIO, *à part.*

Touchez-le, vous tenez la veine.

ANGELO.

Votre frère a forfait à la loi et vous perdez vos paroles.

1. *If so your heart were touch'd with that remorse.*
As mine is to him?
Remorse pour *pity.*

ISABELLA.

Hélas! Hélas! toutes les âmes ont été condamnées, et Celui qui pouvait le mieux les punir a trouvé un remède pour les sauver! Qu'adviendrait-il de vous, si Celui dont la justice est infaillible vous jugeait tel que vous êtes? Oh! pensez à cela, et le pardon viendra sur vos lèvres, comme si vous étiez un autre homme[1].

ANGELO.

Cessez vos plaintes, belle jeune fille. C'est la loi, et non moi, qui condamne votre frère. Fût-il mon parent, mon frère, mon fils, il en serait ainsi de lui. Il doit mourir demain.

ISABELLA.

Demain? Si tôt! Epargnez-le! Epargnez-le! Il n'est pas préparé pour la mort! Dans nos cuisines, nous ne tuons les oiseaux que lorsque la saison en est venue; devons-nous servir le ciel avec moins de respect que nous en mettons à soigner nos grossières personnes? Mon bon, mon bon seigneur, réfléchissez. Qui, jusqu'à présent, a été mis à mort pour un pareil crime? Et combien d'autres l'ont pourtant commis!

LUCIO.

Bien dit.

ANGELO.

La loi sommeillait, mais elle n'était pas morte[2]. Ceux auxquels vous faites allusion auraient reculé devant leur crime,

1. *And mercy then will breathe within your lips,*
Like man new made.

« Voilà, s'écrie Warburton, une jolie pensée et joliment exprimée. Il faut entendre par là: la pitié ajoutera une telle grâce à votre personne, que vous semblerez aussi aimable qu'un homme sortant des mains du créateur. *Mercy will add such a grace to your person, that you will appear as amiable as a man come fresh out of the hands of his Creator* ».

Johnson ne partage pas l'avis de Warburton et propose l'interprétation suivante: « Tu changerais la sévérité de ton caractère actuel. *You will then change the severity of your present character* ».

Malone comprend: « *You will then appear as tender-hearted and merciful as the first man was in his days of innocence, immediately after his creation.* Vous paraîtriez alors aussi sensible et pitoyable que le premier homme dans ses jours d'innocence, immédiatement après la création ».

Enfin Holt-White arrive avec une quatrième manière de voir et lit: « *And you, Angelo, will breathe new life into Claudio, as the creator animated Adam.* Et vous, Angelo, souffleriez une vie nouvelle à Claudio, comme le créateur quand il anima Adam ».

Nous nous sommes contenté de serrer le texte d'aussi près que possible.

2. *Dormiunt aliquando leges, moriuntur nunquam*, est une maxime de la loi anglaise. (*Note de Holt-White*).

si le premier qui a violé la loi, l'avait payé de sa vie. Maintenant, la loi veille, elle prend note de ce qui se passe, comme une prophétesse, elle consulte un miroir[1] où se reflètent les crimes futurs. Ceux qui, maintenant, conçus par un excès d'indulgence, seraient sur le point d'être commis, seront arrêtés dans leur exécution, n'ayant plus à compter sur l'impunité.

ISABELLA.

Soyez compatissant!

ANGELO.

Je fais acte de compassion en faisant acte de justice, ayant pitié de ceux que je ne connais pas et qu'un excès d'indulgence pourrait encourager au mal. Je rends service à celui qui n'a commis qu'une faute, en l'empêchant de vivre pour en commettre une autre. Votre frère mourra demain. Cessez vos plaintes.

ISABELLA.

Ainsi, vous aurez été le premier à appliquer la sentence et lui le premier à en souffrir. Il est beau d'avoir la force d'un géant, mais il est tyrannique de s'en servir[2].

LUCIO.

Voilà qui est bien dit.

ISABELLA.

Si les puissants disposaient de la foudre comme Jupiter, ce dernier ne serait jamais tranquille, car le premier venu, le plus petit ministre, remplirait son ciel de foudres, rien que de foudres! O ciel compatissant! Avec ta foudre aiguë et sulfureuse tu brises le chêne impénétrable et noueux, mais tu épargnes le doux myrte; tandis que l'homme, l'homme orgueilleux, revêtu de la moindre autorité passagère, ignorant ce qu'il croit le mieux savoir, dont l'essence a la fragilité du verre, gambade, comme un singe en colère, à la face du ciel, et fait pleurer les anges qui, s'ils avaient nos gaîtés malfaisantes, se riraient des mortels!

LUCIO.

Allez toujours, allez toujours, jeune fille. Il s'adoucira. Il y vient, je m'en aperçois.

1. . . . . *like a prophet,*
Looks in a glass.
Allusion à une pratique employée par les diseurs de bonne aventure très fréquents au temps de Shakespeare.
Ils prenaient un *beril*, c'est-à-dire une sorte de cristal légèrement teinté de rouge sur lequel ils étaient censés lire l'avenir.
Voyez les *Miscellanées*, d'Aubrey.

2. Isabella fait allusion à la cruauté des géants dans les anciens romans.

LE PRÉVOT.

Fasse le ciel qu'elle l'attendrisse !

ISABELLA.

Nous ne savons pas comparer ce que pèse notre voisin avec notre propre poids. Les puissants peuvent se moquer des saints, on trouve cela spirituel; chez les gens inférieurs, c'est de la profanation.

LUCIO.

Tu as raison, jeune fille. Va toujours.

ISABELLA.

Ce qui, chez un capitaine n'est qu'un mot de colère, devient un blasphème dans la bouche du soldat.

LUCIO.

Sagement parlé ! Va toujours.

ANGELO.

En quoi ces allusions me regardent-elles?

ISABELLA.

L'autorité, quoique sujette à errer comme les autres, porte en elle-même une sorte de remède, qui cicatrise la plaie. Rentrez en vous-même, frappez votre cœur et demandez-lui s'il n'a pas à se reprocher le même crime que mon frère. S'il confesse avoir commis une faute ressemblant à la sienne, qu'il ne mette pas dans votre bouche un mot pouvant attenter à son existence.

ANGELO.

Quand elle parle, c'est avec un tel bon sens qu'elle éveille de nouvelles pensées en moi ! Adieu.

ISABELLA.

Mon gentil seigneur, retournez-vous.

ANGELO.

Je veux réfléchir. Revenez demain.

ISABELLA.

Ecoutez comment je veux vous corrompre. Mon bon seigneur, retournez-vous.

ANGELO.

Comment ! Me corrompre?

ISABELLA.

Oui, avec de tels dons que le ciel les partagera avec vous.

LUCIO.

Autrement vous gâtiez tout !

ISABELLA.

Je ne veux pas vous corrompre avec de vains sicles d'or monnayé, des pierres précieuses ou sans valeur, selon que la fantaisie en décide, mais avec des prières sincères, qui monteront au ciel et y entreront avant le lever du soleil, des prières prononcées par des âmes préservées de la cor-

ruption du monde, des vierges vouées au jeûne, dont l'esprit ne s'attache pas aux biens temporels.

ANGELO.

Soit. Revenez demain.

LUCIO, *à part, à Isabella.*

Partez, cela va bien.

ISABELLA.

Le ciel veille sur votre Honneur.

ANGELO.

Amen! (*à part*). Puissent les prières m'éloigner du chemin de la tentation!

ISABELLA.

A quelle heure, demain, me présenterai-je devant votre Seigneurie?

ANGELO.

Quand vous voudrez, avant midi.

ISABELLA.

Dieu garde votre Honneur.

(*Sortent Lucio, Isabella et le Prévôt*).

ANGELO.

De toi et aussi de ta vertu! Que veut dire cela? Est-ce sa faute ou la mienne? Quel est celui dont le péché est le plus lourd, du tentateur ou de celui qui se laisse tenter? Ce n'est pas elle; elle ne veut pas me tenter. C'est moi qui, près de cette violette, en plein soleil, exhale une odeur de charogne, au lieu d'embaumer comme la fleur en pleine saison. Est-il possible que la modestie d'une femme puisse trahir nos sens, plus que sa légèreté? Quand nous avons tant de terrains déserts, est-il possible que nous rasions le sanctuaire pour y bâtir nos latrines[1]! Oh! fi! fi! fi! Que fais-tu? Qu'es-tu, Angelo? La désirerais-tu honteusement pour ses qualités? Oh, laisse vivre son frère! Les voleurs ont le droit de voler quand les juges se font larrons! Quoi! L'aimerai-je, que je désire l'entendre encore et me repaître de sa vue? Est-ce un rêve? O redoutable ennemi, qui pour attraper un saint l'amorce avec une sainte! La tentation la plus dangereuse, est celle qui vous incite à pécher pour l'amour de la vertu. Jamais, avec la double force que lui donnent l'art

1. *And pitch our evils there?*
On retrouvera la même pensée dans *Henry VIII*:
Nor build their evils on the graves of great men.
Dans les anciens écrivains on trouve souvent le mot *evil* employé dans le sens que nous lui avons donné.
D'après un pamphlet de Harrington, intitulé: la *Métamorphose d'Ajax*, et auquel nous avons fait longuement allusion dans *Londres au temps de Shakespeare*, les endroits privés étaient jadis si mal entretenus qu'ils justifiaient le jeu de mots.

et la nature, une prostituée arriverait à m'exciter, et cette vertueuse jeune fille m'envahit tout entier! Jusqu'à présent, quand je voyais des gens amoureux, je souriais sans rien y comprendre!

(*Il sort*).

SCÈNE III.

Une prison.

ENTRENT LE DUC, SOUS UN COSTUME DE MOINE, ET LE PREVOT.

LE DUC.

Salut à vous, prévôt. Car je suppose que vous êtes le prévôt?

LE PRÉVÔT.

Je le suis. Que désirez-vous, bon frère?

LE DUC.

Conduit par la charité, obéissant au devoir de mon ordre béni, je viens visiter les cœurs affligés dans leur prison. Veuillez m'autoriser à les voir, et me dire la nature de leurs crimes, afin que je puisse exercer mon ministère en connaissance de cause.

LE PRÉVÔT.

Je voudrais faire plus encore, si besoin en était.

(*Entre* JULIETTE).

Tenez, en voici un qui vient. C'est une jeune femme qui, succombant aux ardeurs de la jeunesse, a compromis sa réputation. Elle est enceinte et celui qui l'a mise à mal est condamné, un jeune homme, plus fait pour commettre une pareille faute, que pour la payer de sa vie.

LE DUC.

Quand doit-il mourir?

LE PRÉVÔT.

Demain, je crois. (*A Juliette*). J'ai préparé ce qu'il vous faut, attendez quelques instants et je vous conduirai.

LE DUC.

Vous repentez-vous, belle dame, du péché que vous portez en vous?

JULIETTE.

Je m'en repens et porte patiemment ma honte.

LE DUC.

Je vous apprendrai à examiner votre conscience, et à

reconnaître si votre repentir est profond ou superficiel.

ISABELLE.

Je serais contente de le savoir.

LE DUC.

Aimez-vous l'homme qui vous a fait du tort ?

JULIETTE.

Oui, autant que j'aime la femme qui lui en a fait, à lui.

LE DUC.

En ce cas, il semble que la faute aurait été commise par consentement mutuel ?

JULIETTE.

Mutuel.

LE DUC.

Alors votre péché est plus grave que le sien.

JULIETTE.

Je le confesse et m'en repens, mon père.

LE DUC.

C'est bien, ma fille. Prenez garde de vous repentir uniquement parce que le péché vous a valu de la honte ;ce repentir-là ne concernerait que vous, et le ciel n'aurait rien à y voir. Il laisserait supposer que si nous n'offensons pas le ciel, ce n'est pas par amour pour lui, mais uniquement par peur qu'il se venge.

JULIETTE.

Je me repens parce que j'ai commis un péché et j'en subis la honte avec joie.

LE DUC.

Demeurez dans ces dispositions. Votre complice, comme je l'ai entendu dire, doit mourir demain : je viens avec des instructions pour lui. Que la grâce vous vienne ! *Benedicite.*

(*Il sort*).

JULIETTE.

Il doit mourir demain ! O cruel amour qui me laisse une vie dont la jouissance n'est qu'une horrible agonie !

LE PRÉVOT.

J'ai pitié de lui !

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

Dans la maison d'Angelo.

ENTRE ANGELO.

ANGELO.

Quand je veux prier ou réfléchir, mes pensées et mes prières errent de sujets en sujets. Le ciel n'obtient de moi que des paroles au hasard, tandis que ma passion, n'écoutant pas ma langue, ne s'occupe que d'Isabella[1]. Le ciel est dans ma bouche, pourvu que je mâche seulement son nom, et, dans mon cœur, je sens la force et l'accroissement de mon amour. L'Etat, objet de mes études, est comme un bon livre qui, lu et relu, finit par devenir ennuyeux et monotone. Cette gravité (pourvu que personne ne m'entende!) dont j'étais si orgueilleux, je pourrais, avec avantage, l'échanger pour une plume légère, jouet des vents. O dignité! O apparat! Comme souvent votre extérieur, vos vêtements, font trembler les sots et tiennent en respect les sages par de faux semblants! Le tempérament sera toujours le tempérament. Ecrivons le mot « bon ange » sur la corne du diable et elle cesse de lui servir de cimier.

(*Entre* UN SERVITEUR).

Eh bien! Qui est là?

LE SERVITEUR.

Une sœur du nom d'Isabella, désire être introduite près de vous.

ANGELO.

Montrez-lui le chemin.

(*Sort le serviteur*).

O ciel! Pourquoi mon sang afflue-t-il ainsi à mon cœur, de manière à me paralyser, à enlever à mes autres organes les moyens nécessaires? Ainsi joue la foule imbécile avec un homme qui s'évanouit; tous s'empressent d'accourir et interceptent l'air qui le ranimerait. Ainsi encore la multitude[2], obéissant à un roi bien-aimé, se presse autour de lui,

1. *Anchors on Isabel.*
Nous avons trouvé la même expression dans *Antoine et Cléopâtre*:

There would he anchor his aspect, and die
With looking on his life.

Nous la retrouverons dans *Cymbeline*:

Posthumus anchors upon Imogen.

2. *The general.*
Au temps de Shakespeare, c'est ainsi que l'on désignait souvent le peuple. Steevens observe que le même mot était encore en usage à l'époque de lord Clarendon.

et, sous prétexte d'une tendresse obséquieuse, l'entoure au point que son amour maladroit peut passer pour une offense.

(*Entre* ISABELLA).

Eh bien, ma jolie ?

ISABELLA.

Je suis venue pour connaître votre bon plaisir.

ANGELO.

Je voudrais que vous le connaissiez, sans avoir à m'interroger ; votre frère ne peut pas vivre.

ISABELLA.

Il en est ainsi?... Le ciel conserve votre Honneur.

(*Elle fait mine de se retirer*).

ANGELO.

Pourtant il pourrait vivre quelque temps ; aussi longtemps que vous ou moi. Et pourtant il doit mourir.

ISABELLA.

D'après votre sentence?

ANGELO.

Oui.

ISABELLA.

Quand? Je vous supplie de me le dire, afin que, durant le plus ou moins long répit qui lui sera accordé, il puisse s'arranger de façon à ce que son âme soit sauvée.

ANGELO.

Fi ! fi ! Après un crime aussi honteux ! Autant vaudrait pardonner à un assassin[1], qu'épargner un luxurieux qui frappe l'image du ciel à un coin défendu. Autant détruire illégitimement une existence légitime, qu'en créer une illégitime dans un moule prohibé.

ISABELLA.

Cela est écrit dans le ciel, mais pas sur la terre.

ANGELO.

Vous croyez? Alors je vais vite vous embarrasser. Que préféreriez-vous, qu'une loi juste prît maintenant la vie de votre frère, ou que le rachat de cette vie livrât votre corps à des voluptés impures comme la femme qu'il a souillée?

ISABELLA.

Croyez-moi, seigneur, j'aimerais mieux sacrifier mon corps que mon âme[2].

1. *that hath from nature stolen*
A man already made,
C'est-à-dire, d'après Malone, *that hath killed a man.*

2. *I had rather give my body than my soul.*
D'après Malone, il faudrait traduire : J'aimerais mieux mourir, que compromettre ma joie éternelle par la prostitution de ma personne.

ANGELO.

Je ne parle pas de votre âme. Les péchés que nous sommes obligés de commettre, si nombreux qu'ils puissent être, ne nous sont pas comptés par le ciel comme des crimes.

ISABELLA.

Comment dites-vous?

ANGELO.

Je ne garantis rien, car je pourrais démontrer le contraire. Répondez à ce que je vais vous dire. Moi, qui représente la loi, j'ai prononcé une sentence contre la vie de votre frère. N'y aurait-il pas de la charité dans le péché commis pour sauver cette vie?

ISABELLA.

Sauvez-la et, au péril de mon âme, j'affirme que vous n'aurez pas commis de péché, mais agi charitablement.

ANGELO.

Sauvez-le et, au péril de votre âme, votre charité aura compensé le péché.

ISABELLA.

Si je pèche en suppliant pour sa vie, que le ciel en fasse tomber la responsabilité sur moi! Si vous péchez en écoutant ma requête, tous les matins je prierai Dieu d'ajouter ce péché aux miens, et de ne pas le compter parmi ceux dont vous aurez à répondre.

ANGELO.

Ecoutez-moi. Nous ne nous entendons pas. Ou vous êtes ignorante ou vous feignez de l'être, et ce n'est pas bien.

ISABELLA.

Que je sois ignorante, incapable de rien de bon, pourvu que je convienne de mon insuffisance.

ANGELO.

La sagesse cherche à augmenter son éclat en s'accusant elle-même, comme ces masques noirs qui rendent une beauté cachée dix fois plus éclatante qu'une beauté sans voile! Mais, comprenez bien. Pour être mieux compris, je vais parler sans ambages. Votre frère est sur le point de mourir.

ISABELLA.

C'est entendu.

(*I had rather die, than forfeit my eternal happiness by the prostitution of my person*).

Et d'après Steevens: J'aimerais mieux livrer mon corps à l'emprisonnement, que mon âme à la perdition. (*I had rather give up my body to emprisonment, than my soul to perdition*).

ANGELO.

Son crime est tel qu'il paraît légalement passible de la loi.

ISABELLA.

C'est vrai.

ANGELO.

Supposez qu'il n'y ait qu'un moyen de sauver sa vie. (Ce moyen je ne l'indique pas spécialement, j'agite la question). Supposez que vous, sa sœur, vous soyez convoitée par une personne dont le crédit auprès du juge, la position importante, seraient capables de débarrasser votre frère des menottes de l'impitoyable loi; qu'aucun autre truchement terrestre d'assurer son salut existant, il vous faille ou abandonner les trésors de votre corps à cette personne, ou renoncer à améliorer le sort de ce frère... Que feriez-vous?

ISABELLA.

Je ferais pour mon pauvre frère, ce que je ferais pour moi-même. Si j'étais sur le point de mourir, je me parerais des marques du fouet aigu, comme d'autant de rubis ; je me déshabillerais pour la tombe, comme pour un lit désiré, plutôt que souiller mon corps d'une infamie.

ANGELO.

En ce cas, votre frère doit mourir.

ISABELLA.

Ce sera le parti le moins cher. Qu'un frère meure pour un moment, cela vaut mieux que voir sa sœur le sauver au prix d'une éternelle damnation.

ANGELO.

Mais alors ne seriez-vous pas aussi cruelle que la sentence contre laquelle vous vous élevez?

ISABELLA.

Autre chose est une rançon ignominieuse et un pardon gratuit. Il n'y a aucune parenté entre une merci légitime et une rédemption infâme.

ANGELO.

Tout à l'heure, vous parliez de la tyrannie de la loi, et cherchiez à prouver que l'écart de votre frère était plutôt une étourderie qu'un vice.

ISABELLA.

Pardonnez-moi, mon seigneur. Il arrive souvent que pour obtenir ce que nous voudrions avoir, nous disions ce que nous ne pensons pas. Et puis, j'excuse volontiers ce que je hais, au profit de ce que j'aime.

ANGELO.

Nous sommes tous fragiles.

ISABELLA.

Que mon frère meure donc, s'il est le seul tributaire de cette fragilité, le seul héritier de la faiblesse.

ANGELO.

Les femmes aussi sont fragiles.

ISABELLA.

Oui, comme les miroirs où elles se regardent, qui se brisent aussi facilement qu'ils reflètent. Les femmes! Dieu les protège! Les hommes les corrompent en les abusant! Dites que nous sommes dix fois fragiles, car nous avons la délicatesse de nos complexions, et recevons toutes les empreintes.

ANGELO.

Je le crois. Et puisque vous convenez de la fragilité de votre sexe, puisque nous autres hommes ne résistons pas davantage à la tentation, permettez-moi de m'exprimer en toute franchise. Je vous prends au mot. Soyez ce que vous êtes, c'est-à-dire une femme. Si vous êtes plus, vous n'en êtes plus une; si vous l'êtes (comme l'indiquent suffisamment vos dehors) prouvez-le, à cette heure, en revêtant la livrée qui vous est destinée.

ISABELLA.

Je n'ai qu'un langage. Mon gentil seigneur, laissez-moi vous supplier de vous en tenir à celui de tout à l'heure.

ANGELO.

Je parlerai donc franchement. Je vous aime.

ISABELLA.

Mon frère aimait Juliette, et vous dites qu'il doit mourir pour cela.

ANGELO.

Il ne mourra pas, Isabella, si vous consentez à m'aimer.

ISABELLA.

Il paraît que votre vertu jouit de privilèges spéciaux[1], lui permettant de se travestir pour éprouver les autres.

ANGELO.

Croyez-moi! Sur mon honneur, mes mots sont l'expression de ma pensée.

ISABELLA.

Ah! Vous gagneriez peu d'honneur à être cru, tant votre pensée est infâme! Hypocrisie! Hypocrisie! Je vais te dévoiler, Angelo! Réfléchis. Tu vas me signer immédiatement la

1. *I know your virtue hath a licence in't.*
Allusion aux licences délivrées par les ministres à leurs espions, leur permettant de fréquenter les compagnies suspectes et de faire chorus avec les mécontents. (*Note de Warburton*).

grâce de mon frère, ou, de toute la force de mes poumons, je crierai au monde quel homme tu es!

ANGELO.

Qui te croira, Isabella? La pureté de mon nom, l'intégrité de ma vie, le démenti que je t'opposerai, ma situation dans l'Etat, rendront ton accusation si invraisemblable, que tu seras étouffée par ton propre récit et que ta calomnie sentira mauvais[1]. J'ai commencé, maintenant, je lâche la bride à ma passion, dans la cause qu'elle veut poursuivre. Consens à satisfaire mon appétit; laisse de côté tout scrupule, toutes rougeurs, qui me retarderaient dans l'accomplissement de mon désir; rachète ton frère en abandonnant ton corps à ma volonté, ou autrement, non seulement il mourra de la mort à laquelle la loi le condamne[2], mais ton refus prolongera cette mort dans des tourments infinis. J'attends une réponse demain, ou, par la passion qui me guide, je me conduirai envers lui comme un tyran. Quant à vous, allez colporter ce que vous voudrez, mon hypocrisie prévaudra sur vos vérités.

(*Il sort*).

ISABELLA.

A qui me plaindre? Qui me croira, si je raconte ce qui vient de se passer? O bouches pleines de dangers, qui renferment une langue pouvant condamner ou acquitter, qui assujettissent la loi à leurs caprices, qui accrochent le bien et le mal à l'hameçon de leur appétit et pêche au hasard! Je vais aller trouver mon frère. Bien qu'il ait cédé à l'instigation de son tempérament, il lui reste assez d'honneur pour, eût-il vingt têtes à poser sur vingt billots sanglants, les sacrifier avant que sa sœur abandonne son corps à une profanation aussi abhorrée! Isabella tu vivras chaste, et ton frère mourra. Ma chasteté m'est plus précieuse encore que mon frère. Je vais le mettre au courant des conditions d'Angelo, et le préparer à la mort, pour le repos de son âme!

(*Elle sort*).

1. *That you shall stifle in your own report,*
And smell of calumny.

Allusion à une lampe, une chandelle, s'éteignant dans son huile ou dans sa graisse. (*Note de Steevens*).

2. . . . . *die the death.*

Phrase empruntée à l'Ecriture.
Ainsi dans le *Songe d'une Nuit d'Eté*:
Prepare to die the death.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Une prison.

ENTRENT LE DUC, CLAUDIO ET LE PRÉVOT.

LE DUC.

Alors vous espérez que le seigneur Angelo pardonnera?

CLAUDIO.

Les malheureux n'ont pas d'autre consolation que l'espérance. J'espère vivre, mais suis prêt à mourir.

LE DUC.

Attends-toi à mourir, la mort et la vie ne t'en seront que plus douces. Dis-toi qu'en perdant la vie, tu perds une chose dont seuls les fous peuvent se soucier[1]. Tu es un souffle, soumis à toutes les influences célestes, et qui, dans l'habitation où tu résides, fait du chagrin un chagrin de toutes les heures. Tu es simplement le jouet de la mort : tu fais tout pour l'éviter, et tout te pousse dans ses bras. Tu n'es pas noble, car tout ce que tu portes en toi a la bassesse pour nourrice[2]. Tu n'es pas vaillant, car tu redoutes le dard fragile d'un pauvre serpent. Le sommeil est ton

1. *If I do lose thee, I do lose a thing*
That none but fools would keep.

Warburton n'admet pas que le duc, déguisé en moine, puisse tenir un pareil discours, il propose de remplacer *keep* par *reck* :

That none but fools would reck

Steevens donne au verbe *to keep*, la signification de *to preserve, to care for*. Nous nous sommes rallié à son opinion, soutenue, d'ailleurs, par Malone.

2. C'est là une pensée que Shakespeare s'est souvent complu à traduire.

Ainsi dans *Antoine et Cléopâtre* :

. . . . *our dungy earth alike*
Feeds man as beast.

meilleur repos, tu l'invoques continuellement, et tu crains stupidement la mort qui n'est pas autre chose. Tu n'es pas toi-même, car tu es composé de milliers de grains de poussière. Tu n'es pas heureux, car tu cherches toujours à obtenir ce que tu n'as pas, et tu passes ton temps à oublier ce que tu as. Tu n'es jamais dans un état constant, car ta complexion est soumise aux étranges changements de la lune. Si tu es riche, tu es pauvre, car pareil à un âne qui ploie sous des lingots [1], tu ne portes tes richesses qu'un jour, après lequel la mort t'en soulage. Tu n'as pas d'amis, puisque tes propres entrailles qui t'appellent père, la sécrétion de tes reins, maudissent la goutte, l'ulcère, le rhume, de ne pas t'emporter plus tôt. Tu n'as ni jeunesse, ni vieillesse, seulement un sommeil d'après-dîner durant lequel tu en rêves; car ta jeunesse bienheureuse se fait vieille à mendier les aumônes de la décrépitude, et quand tu es vieux, riche, tu n'as plus ni chaleur, ni affection, ni force, ni beauté, pour profiter de tes richesses. Qu'y a-t-il donc dans cette chose qui porte le nom de vie? Des milliers de morts. Et nous craignons la mort qui règle tous les comptes!

CLAUDIO.

Je vous remercie humblement. En cherchant à vivre, je le vois, je demande à mourir, et, en cherchant la mort, je trouve la vie. Qu'elle vienne donc!

(*Entre* ISABELLA).

ISABELLA.

Holà! La paix soit avec vous, et la grâce, sa bonne compagne!

LE PRÉVÔT.

Qui est là? Entrez. Le vœu mérite une bienvenue.

LE DUC.

Seigneur, avant qu'il soit longtemps je reviendrai vous voir.

CLAUDIO.

Très saint seigneur, je vous remercie.

ISABELLA.

Je viens pour échanger un mot ou deux avec Claudio.

LE PRÉVÔT.

Vous êtes la très bien venue. Regardez, seigneur, voici votre sœur.

1. On retrouve la même image dans un livre publié bien avant l'apparition de la pièce de Shakespeare, puisqu'il date de 1570, intitulé: *Discours of Rebellion* et signé T. Churchyard :
Rebellion thus, with paynted vizage brave,
Leads out poore soules (that knowes not gold from glas)
Who beares the packe and burthen like the asse.

LE DUC.

Un mot, prévôt.

LE PRÉVÔT.

Autant que vous voudrez.

LE DUC.

Menez-moi à un endroit où je puisse les entendre sans être vu.

(*Sortent le duc et le Prévôt*).

CLAUDIO.

Maintenant, sœur, quelle consolation m'apportez-vous?

ISABELLA.

La meilleure de toutes en vérité! Le seigneur Angelo ayant affaire au ciel, a l'intention de vous prendre pour ambassadeur et de vous y accréditer pour toujours. Donc hâtez-vous de faire vos préparatifs[1]. Vous partirez demain.

CLAUDIO.

Il n'y a pas de remède?

ISABELLA.

Aucun, sauf un pourtant, mais en sauvant une tête, il fendrait un cœur en deux.

CLAUDIO.

Il en existe donc un!

ISABELLA.

Oui, frère, qui vous permettrait de vivre. Le juge ne dispose que d'un pardon diabolique. Si vous l'implorez, vous serez libre, mais mieux vaudrait pour vous la mort.

CLAUDIO.

Une prison perpétuelle?

ISABELLA.

Justement. Une prison perpétuelle. Mais, eussiez-vous le monde entier pour vous promener, vous seriez le prisonnier de votre ignominie.

CLAUDIO.

Une ignominie de quelle nature?

ISABELLA.

D'une telle nature que, si vous consentiez, elle écorcerait votre honneur et vous laisserait à nu[2].

CLAUDIO.

Explique-toi.

1. . . . , *your best appointments.*
Par le mot *appointment*, dit Steevens, il faut entendre, la confession, la communion et l'absolution.
Dans *Hamlet*, le roi étant mort sans y être préparé, est *desappointed.*

2. *Would bark your honour from that trunk you bear,*
Mot à mot, elle enlèverait l'écorce de l'honneur de votre tronc.

ISABELLA.

Je me méfie de toi, Claudio; j'ai peur que l'amour d'une existence de fièvre te fasse attacher plus d'importance à six ou sept hivers qu'à un éternel honneur. As-tu le courage de mourir? La peur de la mort n'est qu'un préjugé, et le pauvre insecte sur lequel nous marchons est angoissé par les souffrances de son corps, autant qu'un géant à l'agonie.

CLAUDIO.

Pourquoi m'infliges-tu cette honte? Crois-tu que ma résolution dépende du style fleuri de ta tendresse? Si je dois mourir, j'irai au-devant de la nuit funèbre comme au-devant d'une fiancée et je la presserai dans mes bras.

ISABELLA.

Je reconnais là mon frère! C'est du tombeau de mon père qu'est sorti ce cri de l'âme! Oui, tu dois mourir. Tu es trop noble pour conserver une vie au prix de vils moyens. Ce gouverneur à la face hypocrite, dont le visage tranquille, les paroles sans réplique, en imposent à la jeunesse, obligent la folie à se cacher comme un oiseau devant un faucon, est un démon! Si on le nettoyait de sa fange, il semblerait un étang aussi profond que l'enfer[1].

CLAUDIO.

Le prince Angelo!

ISABELLA.

C'est la livrée menteuse de l'enfer qui revêt et couvre son corps damné, de bordures princières[2]! Le croirais-tu, Claudio? Si je voulais lui donner ma virginité, tu pourrais être libre!

CLAUDIO.

O ciel! Cela ne peut pas être!

ISABELLA.

Si. Au prix de cette infamie, il te permettrait un nouveau crime. Cette nuit même, je dois commettre l'ignominie dont j'abhorre jusqu'au nom; sans cela, demain, tu es un homme mort.

CLAUDIO.

Tu ne la commettras pas!

ISABELLA.

S'il ne s'agissait que de ma vie, je la sacrifierais pour

1. *His filth within being cast, he would appear*
A pond as deep as hell.
L'image est assez difficile à comprendre. *To cast a pond*, c'est nettoyer un étang, c'est-à-dire enlever sa vase.

2. *In princely guards.*
Par *princely guard*, il faut entendre la bordure qui ornait les robes des princes.

vous sauver, sans y attacher plus de prix qu'à une épingle.

CLAUDIO.

Merci, chère Isabella.

ISABELLA.

Tiens-toi donc prêt à mourir demain, Claudio.

CLAUDIO.

Oui. Est-il donc si passionné, qu'il morde la loi au visage, au moment où il devrait la défendre ? Sûrement ce n'est pas un péché, ou des sept péchés mortels, c'est le moindre.

ISABELLA.

Lequel est le moindre ?

CLAUDIO.

Si c'était une action damnable, lui qui est si sage, voudrait-il, pour le plaisir d'un moment, être damné pour l'éternité ? O Isabella !

ISABELLA.

Que dit mon frère ?

CLAUDIO.

La mort est une chose horrible.

ISABELLA.

Une vie honteuse est haïssable.

CLAUDIO.

Oui, mais mourir ! Aller, nous ne savons pas où ! Etre couché dans une froide bière et pourrir ! Songer que ce corps chaud, sensible, deviendra une sorte de boue pétrie ! Que cet esprit radieux, baignera dans une mer de feu ; ou résidera dans les régions grelottantes d'un froid rigoureux ; ou sera emprisonné dans les vents invisibles, entraîné par de continuels tourbillons autour du monde en suspens, plus malheureux que les plus malheureux de ceux que nos pensées vagabondes et incertaines se représentent dans les gémissements ! C'est trop horrible ! La vie la plus lourde à porter, la plus misérable, aggravée par l'âge, la maladie, la misère et l'emprisonnement, est un paradis comparé à la mort !

ISABELLA.

Hélas ! Hélas !

CLAUDIO.

Chère sœur, laisse-moi vivre ! Le péché que vous commettez pour sauver la vie d'un frère, la nature vous en absout au point qu'il devienne une vertu !

ISABELLA.

O, la brute ! O, le couard sans foi ! O, le misérable sans honneur ! Veux-tu acheter ta vie au prix de mon crime ? N'est-ce pas une sorte d'inceste de devoir sa vie à la honte de sa sœur ? Que dois-je penser? Dieu me pardonne, ma

mère a trompé mon père! Jamais un semblable monstre de perversité serait né de son sang! Je t'oppose un refus! Meurs! Péris! Quand je n'aurais qu'à me baisser pour changer ta destinée, je la laisserais s'accomplir! Je ferai mille prières pour ta mort, mais ne dirai pas un mot pour ton salut.

CLAUDIO.

Ecoute-moi, Isabella!

ISABELLA.

Oh! fi! fi! fi! Ce n'est pas accidentellement que tu as péché, c'est par habitude. Mise à ton service, la clémence deviendrait une maquerelle! Le meilleur est que ta mort soit prompte!

(*Elle va pour sortir*).

CLAUDIO.

Ecoute-moi, Isabella!

(*Rentre le* DUC).

LE DUC.

De grâce, un mot, jeune sœur, rien qu'un mot.

ISABELLA.

Que voulez-vous?

LE DUC.

Si vous en avez le loisir, je désirerais avoir tout à l'heure quelques instants d'entretien avec vous. Je voudrais de vous une satisfaction qui est dans votre propre intérêt.

ISABELLA.

Je n'ai pas de temps à dépenser. En restant, j'empièterais sur des instants consacrés à d'autres affaires. Mais je peux vous attendre un peu.

LE DUC, *à part à Claudio.*

Mon fils, j'ai entendu ce qui s'est passé entre vous et votre sœur. Angelo n'a jamais formé le projet de la corrompre, mais seulement d'éprouver sa vertu, afin d'éclairer son jugement sur la disposition des natures. Possédant un indiscutable honneur, elle a opposé à Angelo un refus qui l'a enchanté! Je suis le confesseur d'Angelo et je sais combien est vrai ce que je vous dis. Préparez-vous donc à mourir. Ne vous bercez pas d'espérances trompeuses. Vous mourrez demain. Mettez-vous à genoux et soyez prêt.

CLAUDIO.

Laissez-moi demander pardon à ma sœur. J'ai tellement assez de la vie, qu'il me tarde d'en être débarrassé.

LE DUC.

Persévérez dans cette résolution. Adieu.

(*Sort Claudio*).

(*Rentre le* PRÉVOT).

Prévôt, un mot.

PRÉVÔT.

Que voulez-vous, mon père ?

LE DUC.

Que vous partiez comme vous êtes venu et me laissiez quelque temps avec cette jeune fille. Mon caractère et mon habit vous garantissent qu'elle n'aura rien à redouter dans ma compagnie.

LE PRÉVÔT.

Très bien.

(*Sort le Prévôt*).

LE DUC.

La main qui vous fit belle, vous a fait vertueuse aussi. La vertu qui néglige la beauté, diminue cette beauté, mais la grâce étant l'âme de votre personne, vous serez toujours belle. L'assaut qu'Angelo vous a fait subir, un hasard m'a permis de le connaître, et si la faiblesse humaine n'offrait pas de nombreux exemples d'une pareille chute, la conduite d'Angelo m'étonnerait fort. Comment contenter ce ministre et sauver votre frère ?

ISABELLA.

Je vais de ce pas lui dire ce à quoi je suis résolue. J'aime mieux voir mon frère mourir légalement, que posséder un fils illégitime. Mais, comme le bon duc s'illusionne sur le compte d'Angelo ! Si jamais il revient et que je puisse lui parler, ou je parlerai en vain, ou je dévoilerai sa conduite.

LE DUC.

Le mal ne sera pas grand ; mais, au point où vous en êtes, il évitera votre accusation en disant qu'il voulait seulement vous éprouver. Ouvrez donc l'oreille à mes conseils. A mon amour pour le bien, un remède se présente. J'ai des raisons de supposer que vous pouvez rendre un service mérité à une pauvre femme outragée, soustraire votre frère aux colères de la loi, ne pas compromettre votre gracieuse personne, et causer un réel plaisir au duc, si, par aventure, à son retour, il entend parler de cette affaire.

ISABELLA.

Expliquez-vous ; je suis disposée à faire tout ce qui ne paraîtra pas mal à l'honnêteté de mon cœur.

LE DUC.

La vertu est courageuse et l'honnêteté n'a jamais peur. N'avez-vous pas entendu parler de Mariana, la sœur de Frédéric, le fameux capitaine qui périt en mer ?

ISABELLA.

J'ai entendu parler de cette dame en termes très honorables.

LE DUC.

Elle devait devenir la femme d'Angelo, fiancé par ser-

ment, et le mariage était fixé. Entre l'époque du contrat et la date de la cérémonie, Frédéric, son frère, fit naufrage et son vaisseau coula avec la dot de sa sœur. Remarquez bien les tristes conséquences qui devaient en résulter pour la malheureuse femme : elle perdait, du même coup, un noble et renommé frère, qui avait toujours eu pour elle la plus grande affection ; sa dot, le nerf de sa fortune, et, en outre, un époux engagé par contrat, je veux parler du fourbe Angelo.

ISABELLA.

Est-il possible ! Angelo l'aurait abandonnée ?

LE DUC.

Dans les larmes, sans chercher à en sécher une par des consolations. Il a rompu tous ses serments, sous prétexte qu'elle avait encouru le déshonneur; enfin il l'a abandonnée à son chagrin dont elle souffre encore par sa faute, et demeurant de marbre devant ses pleurs, les regarde couler sans se laisser attendrir.

ISABELLA.

Comme la mort aurait raison de faire quitter le monde à cette pauvre fille ! Quelle corruption dans cette vie, pour qu'un tel homme vive encore ! Mais comment pourrait-elle profiter de tout ceci ?

LE DUC.

C'est une rupture à laquelle vous pouvez aisément remédier ; non seulement le remède sauverait votre frère, mais en l'appliquant votre honneur ne serait pas en jeu.

ISABELLA.

Expliquez-vous, bon père.

LE DUC.

La jeune fille dont je viens de vous parler n'a pas renoncé à sa première affection. Son injuste malheur qui, raisonnablement, devrait avoir éteint cet amour, l'a, comme un obstacle dans un courant, rendu plus violent et plus impétueux. Allez trouver Angelo, répondez à sa requête en ayant l'air d'y souscrire; agréez sa demande jusqu'au bout; seulement mettez-y ces conditions: d'abord vous ne demeurerez pas longtemps avec lui, ensuite cela se passera dans l'ombre et le silence, enfin l'endroit répondra aux convenances. Cela fait, tout s'en suit. Nous aviserons la jeune fille outragée de se rendre à votre rendez-vous et de prendre votre place. Si, par la suite, le rendez-vous est ébruité, cela peut décider Angelo à faire réparation à la dame. Grâce à ce stratagème, votre frère est sauvé, votre honneur demeure sans tache, la pauvre Mariana trouve son avantage, et notre ministre corrompu est démasqué. Je mettrai la jeune fille au courant et conduirai l'entreprise. Si vous savez

mener les choses à bien, comme vous le pouvez, le bénéfice étant double, on n'aura pas le droit de vous en vouloir de l'artifice. Qu'en pensez-vous?

ISABELLA.

La perspective du dénouement me satisfait déjà et je suis sûre de réussir à souhait.

LE DUC.

Il dépend entièrement de vous. Hâtez-vous d'aller trouver Angelo. S'il vous supplie de partager son lit cette nuit, promettez-lui de le satisfaire. Je vais de ce pas à Saint-Luc; c'est là, dans une ferme solitaire [1], entourée de fossés, que demeure Mariana l'abandonnée. Venez m'y trouver et finissons-en avec Angelo. L'affaire doit être enlevée.

ISABELLA.

Je vous remercie de votre consolation. Adieu, bon père.

(*Ils sortent ensemble*).

SCÈNE II.

Une rue devant la prison.

ENTRE LE DUC DÉGUISÉ EN MOINE. A LUI VIENNENT ELBOW, LE CLOWN ET DES EXEMPTS.

ELBOW.

Ah! il n'y a pas de remède à cela? Il faut absolument que vous achetiez et vendiez les hommes et les femmes comme des bêtes? Alors, bientôt tout le monde boira du bâtard [2] gris et blanc!

LE DUC.

O ciel! Quelles sottises débite-t-il là!

LE CLOWN.

Le monde n'a plus été amusant, depuis que, sur deux usuriers, le plus aimable a été ruiné, tandis que le plus mauvais recevait de la loi l'ordre de passer une robe fourrée pour lui tenir chaud; fourrée avec de la peau de renard et d'agneau. C'était pour expliquer que la fraude étant plus riche que l'innocence, aura toujours plus de brillant.

1. . . . . . *at the moated grange...*
Par *grange* on entendait alors une sorte de ferme située à quelque distance d'un monastère dont elle dépendait. Un moine était chargé de surveiller les profits. On l'appelait: *the prior of the grange*.

2. Le bâtard était une sorte de vin doux, alors en vogue, et connu en Italie sous le nom de *bastardo*.

ELBOW.

Avancez, monsieur. (*Au Duc*). Dieu vous bénisse, bon père frère.

LE DUC.

Vous aussi, bon frère père. Quelle offense cet homme vous a-t-il faite?

ELBOW.

Monsieur, il a offensé la loi; et, monsieur, nous le prenons aussi pour un voleur, monsieur; car, monsieur, nous avons trouvé sur lui une étrange fausse clef que nous avons envoyée au ministre.

LE DUC.

Fi! coquin! Rufien, abominable rufien! Le mal que tu fais faire est donc ton moyen de vivre? Sais-tu ce que c'est, que s'engraisser et se vêtir par de pareils procédés? Dis-toi: c'est grâce à leurs abominables et brutales accointances, que je bois, que je mange, que je m'habille et que je vis! Crois-tu qu'une existence soit une vie, quand on la doit à des moyens aussi dégoûtants? Va, et change de conduite, change de conduite.

LE CLOWN.

En effet, elle me dégoûte en quelque sorte, monsieur. Mais encore, monsieur, je voudrais vous démontrer...

LE DUC.

Si le diable t'a fourni des arguments pour excuser le péché, tu t'en serviras. Conduisez-le en prison, exempts. La correction et l'instruction seront nécessaires pour amender cette grossière brute.

ELBOW.

Il faut qu'il comparaisse devant le ministre, monsieur, qui l'a déjà réprimandé. Le ministre ne peut pas souffrir les putassiers. Si c'est un putassier, et s'il comparaît devant lui, autant vaudrait pour lui qu'il fût à un mille.

LE DUC.

Pourquoi les hommes ne sont-ils pas exempts de fautes, et les fautes exemptes d'hypocrisie?

(*Entre* LUCIO).

ELBOW.

Son cou sera attaché, comme votre taille, par une corde[1].

LE CLOWN.

J'aperçois du secours. Je demande caution. Voici un gentilhomme de mes amis.

LUCIO.

Eh bien, noble Pompée? Quoi! Sur les talons de César?

1. Allusion à la corde que les moines portent en guise de ceinture.

Es-tu porté en triomphe? N'existe-t-il plus de statues de Pygmalion, nouvellement devenues femmes, qu'on puisse obtenir, en mettant la main à la poche pour l'en retirer fermée? Quelle réponse? Hein? Que dis-tu de cet air, de ce sujet, de cette méthode? T'es-tu noyé dans la dernière pluie? Hein? Que réponds-tu à cela[1]? Le monde est-il toujours ce qu'il était, l'homme? Quelle mode suit-on, maintenant[2]? Faut-il être triste et laconique? Comment? Tiens-moi au courant.

LE DUC.

Il n'a pas changé; il a plutôt empiré!

LUCIO.

Mon cher trésor, comment va ta maîtresse? Procure-t-elle toujours? Hein?

LE CLOWN.

A parler franc, monsieur, elle a mangé tout son bœuf, et elle est maintenant à l'étuve.

LUCIO.

C'est bien. C'est justice. C'est ce qui devait arriver. La putain est toujours fraîche et toujours la maquerelle poivrée. La conséquence est inévitable, fatale. Irais-tu en prison, Pompée?

LE CLOWN.

Oui, monsieur, sur ma foi.

LUCIO.

Il n'y a pas de mal, Pompée. Adieu. Va. A propos, dis que c'est moi qui t'y ai envoyé. Est-ce pour dettes que tu y vas, Pompée?

LE CLOWN.

Non, pour avoir fait le maquereau.

LUCIO.

En ce cas, emprisonnez-le. Si l'emprisonnement est le salaire du maquereau, c'est justice. Car il est maquereau, sans aucun doute, et de toute antiquité. Il est né maquereau. Adieu, bon Pompée. Recommande-moi à la prison, Pompée. Vous allez devenir un bon mari, maintenant, Pompée. Vous garderez la maison[3].

1. *What say'st thou, trot?*
Trot signifie guenon, ou maquerelle.
Grey croit à une faute d'imprimerie et propose de remplacer *trot* par *to't*. Nous avons suivi son conseil.

2. *Which is the way?*
C'est-à-dire :
What is the mode now?
(*Note de Johnson*).

3. Allusion à l'origine du mot *husband*. *House* et *bonda*.

LE CLOWN.

J'espère, monsieur, que votre bonne Seigneurie me servira de caution?

LUCIO.

Non, vraiment, je m'y refuse, Pompée. Ce n'est pas la mode[1]. Je prierai, Pompée, qu'on vous garde longtemps. Si vous ne prenez pas votre mal en patience, c'est que vous avez trop d'ardeur. Adieu, honnête Pompée... (*Au Duc*). Dieu vous bénisse, moine.

LE DUC.

Vous aussi.

LUCIO.

Est-ce que Brigitte se farde toujours, Pompée? Hein?

ELBOW.

Allons, monsieur, venez.

LE CLOWN.

Alors vous ne voulez pas me servir de caution?

LUCIO.

Ni alors, ni maintenant. (*Au Duc*). Quelles nouvelles du dehors, frère? Quelle nouvelles?

ELBOW.

Allons, monsieur, venez.

LUCIO.

Allons!... Au chenil, Pompée, allons!

(*Sortent* ELBOW, *le* CLOWN *et les* EXEMPTS).

Quelles nouvelles du duc, frère?

LE DUC.

Je n'en connais aucune. Pouvez-vous m'en donner?

LUCIO.

Les uns disent qu'il est avec l'empereur de Russie, les autres qu'il serait à Rome. Où pensez-vous qu'il soit?

LE DUC.

Je l'ignore. Mais où qu'il soit, je fais des vœux pour son bien.

LUCIO.

Quelle folie, quelle idée fantasque lui a pris, de se sauver de ses Etats et de jouer un rôle de vagabond pour lequel il n'est pas né. Le seigneur Angelo le remplace bien. Il fait un peu trop de zèle.

LE DUC.

Il a raison.

LUCIO.

Un peu plus d'indulgence envers la paillardise ne le gênerait pas beaucoup. Il est un peu trop sévère sur ce point, moine.

1. *It is not the wear.*

LE DUC.

C'est un vice trop répandu, auquel il faut que la sévérité porte remède.

LUCIO.

Oui, vraiment, c'est un vice qui a une trop nombreuse famille. Il a de multiples alliances. Mais comment s'en débarrasser tout à fait, à moins de prohiber le boire et le manger? On dit que cet Angelo n'a pas été fait par un homme et une femme, suivant les principes ordinaires de la création. Croyez-vous que ce soit vrai?

LE DUC.

Comment aurait-il été fait alors ?

LUCIO.

Quelques-uns prétendent qu'une sirène l'a frayé; d'autres qu'il serait le fils de deux morues sèches. Chose indéniable, quand il fait de l'eau, il pisse de la glace; ça, je le tiens pour une vérité. Chose certaine encore, il est impuissant. Ça, c'est indubitable.

LE DUC.

Vous êtes plaisant, monsieur, et parlez abondamment.

LUCIO.

N'est-ce pas cruauté de sa part de prendre la vie d'un homme parce que sa braguette s'est révoltée? Croyez-vous que le duc, qui est absent, aurait agi de la sorte? Plutôt que faire pendre un homme pour avoir engendré cent bâtards, il eût mieux aimé payer pour en nourrir mille. C'est un sport dont il avait le sentiment; il connaissait le service et cela le rendait indulgent.

LE DUC.

Je n'ai jamais entendu dire que le duc eût du penchant pour les femmes; c'est un genre qui ne lui allait pas.

LUCIO.

O monsieur! Comme vous vous trompez !

LE DUC.

Ce n'est pas possible.

LUCIO.

Qui? Le duc? Et votre mendiante de cinquante ans? N'avait-il pas coutume de mettre un ducat dans sa sébile[1]? Le duc a eu ses lubies comme les autres. Il se grisait aussi volontiers, laissez-moi vous le dire.

1. A l'époque de Shakespeare, les mendiants demandaient l'aumône en tendant une sébile de bois, surmontée d'un couvercle mobile qu'ils faisaient claquer pour bien montrer qu'elle était vide.
Dans une comédie intitulée : la *Famille de l'amour* (*The Family of love*) et datant de 1608, on trouve le passage suivant :
Can you think I get my living by a bell and a clack-dish?

LE DUC.

Sûrement, vous le calomniez.

LUCIO.

Monsieur, je fus de ses intimes. Le duc était un gaillard circonspect, et je crois connaître la cause de son départ.

LE DUC.

Dites-nous-la, je vous prie.

LUCIO.

Non, pardonnez-moi; c'est un secret qui doit demeurer entre les dents et les lèvres. Pourtant, je peux vous confier ceci... La plupart de ses sujets le prenaient pour un sage...

LE DUC.

Un sage? Il l'était sans aucun doute.

LUCIO.

C'est un gaillard superficiel, ignorant et inconsidéré.

LE DUC.

Je ne sais s'il y a de votre part, méchanceté, folie ou erreur, mais la façon dont il a conduit sa vie, les difficultés qu'il a surmontées, devraient, si la chose était nécessaire, lui valoir une meilleure réputation. Qu'on le juge d'après ses actes, il apparaîtra aux envieux, comme un savant, un homme d'Etat, et un soldat. Donc vous parlez en ignorant, ou la méchanceté vous aveugle.

LUCIO.

Monsieur, je le connais et je l'aime.

LE DUC.

L'amitié parle en meilleure connaissance, et la connaissance avec plus d'amitié.

LUCIO.

Allons, monsieur, je sais ce que je sais.

LE DUC.

Il m'est difficile de le croire, puisque vous ne savez pas ce que vous dites. Si jamais le duc revient (comme nous le demandons dans nos prières) il est à souhaiter que vous répondiez devant lui de vos paroles. Si vous avez honnêtement parlé, vous aurez le courage de maintenir vos discours. Je serai obligé de vous appeler devant lui. Votre nom, je vous prie?

LUCIO.

Monsieur, mon nom est Lucio. Je suis bien connu du duc.

Dans le *Supplément*, de Henderson, au *Troïlus et Cressida, de* Chaucer:

Thus shalt thou go a begging from hous to hous,
With cuppe and clappir like a lazarous.

Enfin, on trouve dans les collections des proverbes de Ray:

He claps his dish at a wrong man's door.

LE DUC.

Il vous connaîtra mieux encore, monsieur, si je vis assez pour lui parler de vous.

LUCIO.

Je ne vous crains pas.

LE DUC.

Vous espérez que le duc ne reviendra plus, ou vous me considérez comme un adversaire négligeable. Le fait est que je ne saurais vous faire grand mal; vous jurerez n'avoir rien dit.

LUCIO.

Je veux être pendu, si tu ne t'abuses pas sur mon compte, moine! Mais plus un mot de cela. Sais-tu si Claudio doit mourir aujourd'hui ou non?

LE DUC.

Pourquoi mourrait-il, monsieur?

LUCIO.

Pourquoi? Pour avoir rempli une bouteille avec un entonnoir. Je voudrais que le duc, dont nous parlons, fût de retour. Son castré de remplaçant dépeuplera la province avec sa continence. Les moineaux ne pourront plus faire leurs nids dans sa maison, sous prétexte qu'ils s'adonnent à la luxure. Au moins, le duc voudrait que ce fût secrètement que l'on répondît de ses vices secrets; jamais il ne les exposerait à la grande lumière. Que n'est-il de retour! Quand on pense que ce Claudio est condamné pour s'être délacé! Adieu, bon moine. Je t'en prie, ne m'oublie pas dans tes prières. Le duc, je te le répète, mangeait du mouton le vendredi. Tout cela est fini. Pourtant, je te le dis, il s'aboucherait avec une mendiante, sentît-elle le pain noir et l'ail. Répète que je t'ai dit cela. Adieu.

(*Il sort*).

LE DUC.

Il n'y a pas de puissance dans ce bas monde qui puisse éviter la censure. La calomnie qui frappe dans le dos atteint la vertu la plus pure. Quel monarque serait assez fort pour débarrasser de son fiel la langue d'un médisant? Qui vient là?

(*Entrent* ESCALUS, LE PRÉVOT, LA MAQUERELLE *et des Exempts*).

ESCALUS.

Menez-la en prison.

LA MAQUERELLE.

Mon bon seigneur, soyez compatissant! Votre Honneur a la réputation d'un homme généreux... Mon bon Seigneur!

ESCALUS.

Deux ou trois fois on vous a avertie, et vous commettez

toujours la même infraction ! Cela suffirait pour qu'on sortît de son caractère et qu'on devînt un tyran !

LE PRÉVÔT.

Voilà onze ans que cette maquerelle exerce son métier, n'en déplaise à votre Honneur.

LA MAQUERELLE.

Monseigneur, cela doit venir d'une dénonciation de Lucio. Madame Kate Keep-down était enceinte de ses œuvres, au temps du duc, et il lui avait promis le mariage. Son enfant aura un an et un quart à la saint Philippe et à la saint Jacob. C'est moi qui l'ai gardé, et voyez comme il en arrive à abuser de moi !

ESCALUS.

Le gaillard est un gaillard licencieux. Faites-le comparaître devant nous... Emmenez-la en prison. Allons, plus un mot ! (*Sortent la Maquerelle et les Exempts*).

Prévôt, mon confrère Angelo ne se laisse pas émouvoir. Claudio mourra demain. Faites venir des prêtres, la charité exige qu'il se prépare. Si mon confrère faisait appel à ma pitié, il en serait autrement de Claudio.

LE PRÉVÔT.

Ne vous en déplaise, un moine s'est entretenu avec lui, et l'a préparé à la mort.

ESCALUS.

Bonsoir, bon père.

LE DUC.

Que Dieu vous bénisse !

ESCALUS.

D'où êtes-vous ?

LE DUC.

Je ne suis pas de ce pays, quoique le hasard m'y fasse passer mon temps. Je suis frère d'un saint ordre et j'ai visité le Pape pour une affaire spéciale dont m'a chargé Sa Sainteté.

ESCALUS.

Quelles nouvelles dans le monde ?

LE DUC.

Aucune, sinon que la vertu est la proie d'une telle fièvre qu'elle y succombera. Le monde n'aime que la nouveauté, au point qu'il y ait autant de danger à mener toujours le même genre d'existence, que de vertu à demeurer constant dans une entreprise. C'est à peine s'il reste assez de bonne foi pour qu'on se fie à la société ; bien que les hommes demeurent suffisamment solidaires pour qu'on maudisse cette solidarité. Autour de cette énigme pivote la sagesse du monde. La nouvelle n'est pas neuve, elle est pourtant

la nouvelle de chaque jour. Dites-moi, je vous prie, monsieur, quel était le caractère du duc.

ESCALUS.

C'était un homme qui, incontestablement, s'efforçait de se connaître lui-même.

LE DUC.

A quel plaisir s'adonnait-il?

ESCALUS.

Il se réjouissait plus à voir les autres contents, qu'aux divertissements qu'on lui offrait pour le réjouir. C'était un gentilhomme tempéré en tout. Mais abandonnons-le aux circonstances, en priant qu'il soit heureux, et veuillez me dire dans quelles dispositions vous avez trouvé Claudio. J'ai cru comprendre que vous l'aviez visité.

LE DUC.

Il ne proteste pas contre la mesure de son juge, s'incline volontiers devant les décrets de la justice, cependant, tirant des conclusions de sa propre fragilité, il s'était leurré de l'espérance de vivre. Je l'ai fait revenir de cette erreur et maintenant il est décidé à mourir.

ESCALUS.

Vous avez accompli votre fonction céleste, et le prisonnier doit vous être reconnaissant de votre démarche. J'ai travaillé en faveur de ce pauvre gentilhomme, plus que le permettait mon humilité; mais j'ai trouvé mon confrère le juge si sévère, qu'il m'a forcé à lui avouer qu'il était la justice personnifiée.

LE DUC.

Si sa vie excuse la rigueur du procédé, on n'aura pas à la lui reprocher; autrement la sentence se retournerait contre lui.

ESCALUS.

Je vais aller visiter le prisonnier. Portez-vous bien.

LE DUC.

La paix soit avec vous!

(*Sortent Escalus et le Prévôt*).

LE DUC.

Celui qui veut porter le glaive céleste, doit être aussi irréprochable que sévère : un modèle de grâce pour résister et de vertu pour agir[1]. |Il ne doit punir les autres que

1. *Pattern in himself to know,*
Grace to stand, and virtue go.

Johnson avoue ne pas comprendre ces deux vers et propose de les remplacer par ceux-ci:

Patterning himself to know,
In grace to stand, in virtue go.

C'est-à-dire: Celui qui porte le glaive céleste doit être aussi irré-

proportionnellement à ses propres faiblesses. Honte à celui dont les coups cruels tuent pour des fautes qu'il a commises! Deux fois triple honte sur Angelo qui sarcle les crimes de mon duché et laisse croître les siens! Que ne peut dissimuler un homme sous les dehors d'un ange! Avec quelle facilité l'hypocrisie, chargée de crimes, prend dans sa toile d'araignée les choses les plus lourdes et les plus substantielles! Avec Angelo, il me faut opposer la ruse au vice. Cette nuit, il couchera avec son ancienne fiancée qu'il a répudiée. Ainsi la fourberie se vengera d'un fourbe, en imposant le respect d'un ancien engagement.

(*Il sort*).

prochable que sévère, il doit s'efforcer de se connaître lui-même, de vivre dans l'innocence et d'écouter les conseils de la vertu.

Steevens partage l'hésitation de Johnson, et regrette de ne pouvoir expliquer le passage qu'au moyen d'une longue paraphrase. Mason croit éviter la difficulté à l'aide d'une légère altération. Malone traduit *Pattern in himself to know* : « Celui qui... etc., doit agir suivant la propre expérience de son cœur, au lieu d'imiter les autres, et servir de modèle. (*Might serve as a pattern to them*).

Shakespeare s'est, en effet, servi de la même image, en lui donnant ce sens, dans le *Conte d'une nuit d'hiver*:

By the patterns of mine own thoughts I cut out,
The purity of his.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Dans la maison de Mariana.

MARIANA EST ASSISE. CHANTE UN PAGE.

ROMANCE.

Eloigne, oh ! éloigne ces lèvres
Qui se sont si doucement parjurées !
Eloigne ces yeux, aurore,
Flambeaux qui trompent le matin !
Mais rends-moi mes baisers,
Rends-les moi,
Sceaux d'un amour en vain scellé,
En vain scellé[1] !

MARIANA.

Finis ta romance et hâte-toi de partir. Voici venir un homme de consolation dont les avis ont souvent calmé les cris de ma douleur.

1. Plusieurs critiques ayant cru devoir attribuer cette romance à Shakespeare, on la trouve dans plusieurs éditions, telle l'édition de Sewell et Gildon. En revanche, elle n'existe pas dans l'édition que Jaggard a fait de ses poèmes et qui fut imprimée du temps de notre auteur. Peut-être les critiques et les éditeurs, en attribuant la paternité de cette romance à Shakespeare, ont-ils été abusés par quelque ressemblance existant entre elle et certains passages du cent quarante-deuxième sonnet.

. . . . . not from those lips of thine
That have prophan'd their scarlet ornaments,
And seal'd false bonds of love, as oft as mine.

On lit également dans *Vénus et Adonis*:

Pure lips, sweet seals in my soft lips imprinted,
What bargains may I make, still to be sealing.

La romance se trouve en entier dans le *Frère sanglant*, de Beaumont.

(*Entre* LE DUC, *sous un habit de moine*).

J'implore votre pardon, monsieur. J'aurais voulu que vous ne me trouviez pas si occupée de musique. Veuillez m'excuser. Ma gaîté n'y trouve point son compte, mais la musique adoucit, du moins, mon chagrin.

LE DUC.

Ne vous excusez pas, bien que la musique ait un tel charme que souvent elle transforme le mauvais en bon et le bon en mauvais. Dites-moi, je vous prie, si quelqu'un est venu ici, aujourd'hui, s'enquérir de moi ? Quelqu'un à qui j'ai donné rendez-vous ?

MARIANA.

Personne n'est venu vous demander. Je n'ai pas quitté la maison d'aujourd'hui.

(*Entre* ISABELLA).

LE DUC.

Je vous crois. L'heure du rendez-vous est venue. Veuillez vous écarter un moment, je vous rappellerai tout à l'heure. Il s'agit de vos intérêts.

MARIANA.

Je suis toujours à votre disposition.

(*Elle sort*).

LE DUC.

Heureux de vous rencontrer. Soyez la bienvenue. Quelles nouvelles de notre cher ministre ?

ISABELLA.

Il a un jardin entouré de murs de briques qui, à l'ouest, est bordé d'un vignoble où l'on a accès par une porte faite de planches. On l'ouvre avec cette grosse clef. Cette autre clef permet d'ouvrir une petite porte qui, du vignoble, conduit au jardin. C'est là que j'ai promis de le rencontrer au milieu de la nuit épaisse.

LE DUC.

Vous croyez-vous capable de trouver le chemin ?

ISABELLA.

J'ai pris toutes mes précautions. Chuchotant, empressé, faisant des signes, il m'a montré le chemin à deux reprises différentes.

LE DUC.

Il n'y a pas eu d'autres conventions entre vous, que doive observer Mariana ?

ISABELLA.

Aucune, sinon que le rendez-vous doit avoir lieu dans l'obscurité. Je lui ai bien fait comprendre que je ne pourrais pas rester longtemps, devant être suivie par une servante persuadée qu'il s'agit d'une visite à mon frère.

LE DUC.

Bien imaginé. Je n'ai pas encore dit à Mariana un mot de tout cela. Holà ! Venez !

(*Rentre* MARIANA).

Je vous prie de faire la connaissance de cette jeune fille. Elle vient pour votre bien.

ISABELLA.

Tel est mon désir.

LE DUC.

Vous êtes bien persuadée du respect que je vous porte ?

MARIANA.

Oui, mon bon frère ; j'en suis convaincue.

LE DUC.

Prenez alors votre compagne par la main, elle a une histoire à vous conter. J'attendrai que ce soit fini. Mais ne vous attardez pas, la nuit commence à tomber.

MARIANA.

Vous plairait-il de faire un tour ?

(*Sortent Mariana et Isabella*)

LE DUC.

O pouvoir ! O grandeur ! Des millons d'yeux remplis de traîtrise sont fixés sur toi ! Des volumes de notes circulent contenant des récits contradictoires sur tes actions ! Mille esprits faux t'attribuent ce qu'ils ont vu dans leurs rêves et te torturent suivant leur fantaisie !

(*Rentrent* MARIANA *et* ISABELLA).

Soyez les bienvenues. Etes-vous d'accord ?

ISABELLA.

Elle consent à l'entreprise, mon frère, si vous l'y autorisez.

LE DUC.

Je ne l'y autorise pas, je l'en supplie !

ISABELLA.

Vous avez peu de chose à dire ; seulement quand vous le quitterez, à voix basse : *Maintenant souvenez-vous de mon frère.*

MARIANA.

Ne craignez rien.

LE DUC.

Chère enfant, ne craignez rien non plus. Il est votre époux par un premier contrat. Vous faire trouver avec lui dans ces conditions n'est point un péché. La légitimité de vos droits sur lui, sert de couverture à la tromperie[1]. Allons, partons.

1. *Doth flourish the deceit.*
Voilà encore un exemple des nombreux sous-entendus de Shakespeare. A son époque, sur les couvertures des livres, on imprimait des fleurs pour donner de la valeur à la reliure. *To flourish the deceit,* veut dire littéralement : fleurir la tromperie.

Nous avons à récolter le blé, mais notre moisson n'est pas encore semée [1].

(*Ils sortent*).

SCENE II.

Dans la Prison.

ENTRENT LE PRÉVOT ET LE CLOWN.

LE PRÉVÔT.

Avance, coquin. Peux-tu couper une tête d'homme ?

LE CLOWN.

Si l'homme est célibataire, monsieur, je le peux. Mais s'il est marié, il est chef de sa femme, et jamais je ne pourrais couper un chef de femme.

LE PRÉVÔT.

Allons, monsieur, laissez vos équivoques et donnez-moi franchement une réponse. Demain matin Claudio et Bernarduc doivent mourir. Il y a dans notre prison un exécuteur qui, pour cet office, a besoin d'un aide. Si vous voulez prendre sur vous de l'assister on vous enlèvera vos fers ; sinon, vous ferez votre temps jusqu'au bout, et ne sortirez qu'après avoir été impitoyablement fouetté, car vous étiez un maquereau notoire.

1. *Our corn's to reap, for yet our tithe's to sow,*

Plus on avance dans le texte shakespearien plus on s'étonne des contestations qu'il a soulevées. Warburton veut remplacer *tithe* par *tilth*. « La terre n'est pas encore labourée ». Johnson insiste pour *tithe*. Farmer aussi, mais en donnant à *tithe* la signification de *land till'd*. « Avant de récolter le blé, il faut labourer le terrain ». Tollet survient, qui défend Warburton, en s'argumentant d'un livre de Markham, intitulé : *English Husbandman* (*Le Cultivateur Anglais*), datant de 1635 et contenant ce passage : *After the beginning of March you shall begin to sowe your barley upon that ground wich the year before did lye fallow, and is commonly called your tilth or fallow fied.* « Après le commencement de mars, vous commencez à semer votre orge sur le terrain que, l'année précédente, vous avez laissé en friche (*tilth*) ». Steevens veut — et Malone est de son avis — que *tilth* ait ici l'acception de *crop*, *harvest*. Il cite deux exemples pris dans Shakespeare.

Au début de la pièce nous avons vu :

. . . . . *her plenteous womb*
Expresseth its full tilth and husbandry.

Dans la *Tempête* :

... *bound of land, tilth, vineyard, none.*

Il faudrait donc traduire : « Nous avons à récolter le blé, mais notre moisson n'est pas encore semée ».

C'est ce que nous avons fait.

LE CLOWN.

Monsieur, j'ai toujours été un maquereau hors la loi ; je serai donc flatté de devenir un bourreau légal et enchanté de prendre quelques leçons de mon camarade.

LE PRÉVOT.

Holà ! Abhorson ! Abhorson est-il là ?

(*Entre* ABHORSON).

ABHORSON.

Vous appelez, monsieur ?

LE PRÉVÔT.

Coquin, je vous présente un gaillard qui vous aidera demain dans votre exécution. Si vous le jugez convenable, arrangez-vous avec lui à l'année, il demeurera ici avec vous. Sinon, servez-vous en demain et renvoyez-le. Il ne peut pas se montrer trop exigeant, il a été maquereau.

ABHORSON.

Maquereau ? Honte sur lui, il discréditera notre art !

LE PRÉVÔT.

Allez, monsieur. Vous êtes tous deux du même poids, une plume ferait pencher la balance.

(*Il sort*).

LE CLOWN

Je vous prie, monsieur, par votre bonne grâce (car sûrement, monsieur, vous avez bonne grâce, bien que vous ayez une mine patibulaire[1]), vous trouvez donc que votre profession est un art ?

ABHORSON.

Mais, oui, monsieur, un art.

LE CLOWN.

J'ai entendu dire que la peinture était un art. Vos putains monsieur, étant membres de ma profession, et se peignant, prouvent que ma profession est un art. Mais quel art peut-il y avoir à pendre ? Je veux être pendu si je m'en rends compte !

ABHORSON.

Monsieur, c'est un art.

LE CLOWN.

La preuve.

ABHORSON.

Le vêtement d'un honnête homme va à un voleur[2]. S'il est trop étroit au voleur, il lui suffit qu'il ait été assez ample

1. ... *A hanging look.*
Il y a ici un calembour intraduisible en français. *Hanging* veut dire *patibulaire* et *pendant*. « Bien que vous ayez la mine d'un monsieur qui pend ».

2. Après la réplique du clown, il manque évidemment un passage, c'est ce qui rend incompréhensibles les paroles d'Abhorson.

pour l'honnête homme, et s'il est trop ample pour le voleur, le voleur pensera qu'il est encore trop étroit. C'est pour cela que le vêtement d'un honnête homme va toujours à un coquin.

(*Rentre* LE PRÉVOT).

LE PRÉVÔT.

Vous êtes-vous entendus ?

LE CLOWN.

Monsieur, je lui servirai d'aide. J'estime que votre bourreau exerce un métier plus pénitent que celui de maquereau, car il demande plus souvent pardon[1].

LE PRÉVÔT.

Vous, coquin, munissez-vous de votre billot et de votre hache, pour demain, quatre heures.

ABHORSON.

Viens, maquereau. Je vais t'initier à mon métier. Suis-moi.

LE CLOWN.

Je ne demande qu'à apprendre, monsieur. A votre tour, si vous avez jamais besoin de moi, j'espère que vous vous féliciterez de mon adresse, car, sûrement, pour votre bonté, je vous servirai bien.

LE PRÉVÔT.

Allez chercher Bernarduc et Claudio.

(*Sortent le Clown et Abhorson).*

J'ai pitié de l'un; mais pas la moindre pitié pour l'autre, serait-il mon frère, car c'est un assassin.

(*Entre* CLAUDIO).

Regarde, Claudio, voici l'ordre d'exécution. Il est maintenant minuit, demain, à huit heures, tu seras entré dans l'éternité. Ou est Bernarduc ?

CLAUDIO.

Il est plongé dans un sommeil aussi profond que l'innocent repos dont jouirait un voyageur, et ne veut pas s'éveiller.

LE PRÉVÔT.

Quel bien peut-on lui faire ? Allons, préparez-vous. Ecoutez ! Quel est ce bruit?

(*On frappe au dehors*).

Le ciel vous assiste !

1. Dans *Comme il vous plaira* :

... the common executioner,
Whose heart the accustom'd sight of death makes hard,
Falls not the axe upon the humbled neck,
But first begs pardon.

« L'exécuteur public dont le cœur est endurci au spectacle de la mort, ne fait pas tomber la hache sur le cou de sa victime, sans lui demander pardon ».

(*Sort Claudio. On frappe encore*).

Tout à l'heure... On apporte peut-être un pardon, ou un sursis au gentil Claudio... Soyez le bienvenu, mon père.

(*Entre* LE DUC, *toujours en moine*).

LE DUC.

Que les meilleurs esprits de la nuit vous escortent, bon prévôt ! Quelqu'un est-il venu ici?

LE PRÉVÔT.

Personne, depuis le couvre-feu.

LE DUC.

Isabella?

LE PRÉVÔT.

Non.

LE DUC.

Elles seront ici alors avant qu'il soit longtemps.

LE PRÉVÔT.

Y a-t-il quelque remède à la situation de Claudio?

LE DUC.

Il y a quelque espérance.

LE PRÉVÔT.

Le ministre est sévère.

LE DUC.

Non, non. Sa vie est toujours d'accord avec ce que contresigne sa grande justice. Sa sainte abstinence réprime en lui ce qu'il s'efforce de modérer chez les autres. S'il se souillait des crimes qu'il punit, ce serait alors un tyran. Mais, étant ce qu'il est, il est juste. (*On frappe au dehors. Le prévôt sort*). Voilà un aimable prévôt. Il est rare qu'un geôlier de profession soit l'ami des hommes. Eh bien? D'où vient ce bruit? Quel esprit agite celui qui blesse de ses coups, et avec tant de hâte, l'insensible poterne?

(LE PREVOT *rentre parlant avec quelqu'un sur le seuil de la porte*).

LE PRÉVÔT.

Il doit rester là jusqu'à ce que l'officier se lève pour l'introduire. On l'a appelé.

LE DUC.

N'avez-vous pas encore reçu de contre-ordre pour Claudio? Doit-il mourir demain?

LE PRÉVÔT.

Je n'ai reçu aucun contre-ordre.

LE DUC.

L'aube va se lever, prévôt, vous aurez néanmoins des nouvelles avant le matin.

LE PRÉVÔT.

Peut-être en savez-vous quelque chose; cependant je ne

crois pas à la venue d'un contre-ordre. Nous n'avons pas de pareil exemple. D'ailleurs, en plein tribunal, le seigneur Angelo a affirmé le contraire.

(*Entre* UN MESSAGER).

LE DUC.

Voici l'homme de sa Seigneurie.

LE PRÉVÔT.

C'est le pardon de Claudio.

LE MESSAGER.

Monseigneur vous envoie cette note, et, par mon entremise, vous charge, en outre, de ne pas vous écarter de la plus petite recommandation qu'elle contient, relativement à l'heure, l'objet et autres détails. Bonjour, car je m'aperçois qu'il fait presque jour.

LE PRÉVÔT.

Je lui obéirai.

(*Sort le Messager*).

LE DUC, *à part*.

C'est sa grâce, achetée par un crime dont est coupable celui qui pardonne. Le mal se propage vite quand il s'appuie sur une haute autorité. Quand le vice pardonne, ce pardon a de telles conséquences que la faute devient chère et le coupable un ami. Quelles nouvelles, monsieur ?

LE PRÉVÔT.

Je vous l'avais dit. Le seigneur Angelo, craignant sans doute que je néglige mon devoir, active mon zèle par cette communication inusitée [1] et d'autant plus étrange que c'est la première fois que j'en reçois une semblable.

LE DUC.

Lisez-là, je vous prie.

LE PRÉVÔT, *lisant*.

Quelque avis contraire que vous puissiez recevoir, Claudio doit être décapité à quatre heures et, Bernarduc, dans l'après-midi. Pour ma satisfaction, à cinq heures, vous m'enverrez la tête de Claudio. Que cet ordre soit dûment exécuté. Cela importe plus que je ne saurais vous le dire. Donc, accomplissez votre office; vous en répondez à vos risques et périls. Que dites-vous de cela, monsieur ?

LE DUC.

Quel est ce Bernarduc, qui doit être décapité dans l'après-midi ?

1. *... with this unwonted putting on*
Ainsi dans *Macbeth* :
... the powers above
Put on their instruments.

LE PRÉVÔT.

Un Bohémien de naissance, mais nourri et élevé dans ce pays. Il est notre prisonnier depuis neuf ans.

LE DUC.

Comment se fait-il que le duc absent ne l'ait pas, ou gracié ou fait exécuter? J'ai entendu dire que c'était toujours sa façon de procéder.

LE PRÉVÔT.

Les amis du prisonnier ont toujours obtenu des sursis en sa faveur et, en effet, jusqu'à ce que le seigneur Angelo eût pris les rênes du gouvernement, son cas était douteux.

LE DUC.

Et maintenant il est indiscutable?

LE PRÉVÔT.

Au point que le condamné ne cherche pas à le nier.

LE DUC.

S'est-il repenti en prison? Comment supporte-t-il sa situation?

LE PRÉVÔT.

C'est un homme que la mort n'attriste pas plus que s'il s'agissait d'un sommeil résultant de l'ivresse; un homme insouciant, indolent, ne se préoccupant ni du passé, ni du présent, ni de l'avenir. Insensible à sa mortalité, il mourra sans la moindre repentance.

LE DUC.

Il a besoin de conseils.

LE PRÉVÔT.

Il n'en veut recevoir aucun. Il a toujours joui de la plus grande liberté dans sa prison. Fournissez-lui les moyens d'en sortir, il refusera de les employer. Il se grise plusieurs fois par jour, quand il n'est pas gris toute la journée. Il nous est arrivé plusieurs fois de l'éveiller comme pour le conduire sur le lieu de l'exécution, de lui montrer un ordre simulé, jamais nous ne sommes parvenus à l'émouvoir.

LE DUC.

Nous en reparlerons tout à l'heure. Prévôt, l'honnêteté et la fermeté sont écrites sur votre front; si je me trompe, c'est que mon ancien flair me trahit. Confiant en ma sagacité je veux tenter une épreuve. Claudio, que vous avez l'ordre d'exécuter, n'a pas violé la loi plus gravement qu'An-

1. ... *and desperately mortal*,
Sir Thomas Hanmer propose de lire *mortalty desperate*. Johnson fait observer que *mortally* employé dans ce sens est un terme vulgaire et incline à croire que par *desperatelly mortal*, il faut entendre *desperately mischievms*.

gelo qui l'a condamné. Pour vous bien faire comprendre cela par des preuves manifestes, je ne réclame que quatre jours de répit, mais, à condition que vous m'accordiez une faveur immédiate dont je ne vous dissimulerai pas le danger.

LE PRÉVÔT.

Quelle faveur, monsieur?

LE DUC.

Celle de retarder l'exécution.

LE PRÉVÔT.

Hélas! Comment le pourrais-je? L'heure de sa mort est fixée; j'ai l'ordre exprès, au risque d'être châtié, d'apporter sa tête à Angelo; en contrevenant à cet ordre, je me mettrais dans le cas de Claudio.

LE DUC.

Par le vœu de mon ordre, si vous suivez mes instructions, je me porte votre garant. Faites exécuter ce matin ce Bernarduc et envoyez sa tête à Angelo.

LE PRÉVÔT.

Angelo les connaît tous deux et découvrira la supercherie.

LE DUC.

La mort change beaucoup et vous pouvez y aider. Rasez les cheveux, liez la barbe, vous direz que ce fut le désir du condamné avant de mourir. Vous n'ignorez pas que c'est une coutume assez répandue[1]? S'il en résulte pour vous autre chose que des remerciements et des avantages, par le saint auquel je me suis voué, je vous défendrai au péril de ma vie.

LE PRÉVÔT.

Pardonnez-moi, bon père, ce serait manquer à mon serment.

LE DUC.

Envers qui êtes-vous engagé? Le duc ou son remplaçant?

LE PRÉVÔT.

Envers les deux.

LE DUC.

Vous serez sûr de n'avoir en rien enfreint vos engagements, si le duc approuve votre conduite?

LE PRÉVÔT.

Quelle probabilité y a-t-il à cela?

1. P. Mathieu, dans son livre intitulé : *La vie héroïque et la déplorable mort de Henry IV, de France*, raconte que Ravaillac, pendant qu'il subissait la torture, ayant soulevé la tête, on vit une étincelle de feu dans sa barbe. Et il ajoute que, depuis ce temps-là, en Allemagne et en Suisse, on décida de raser tous les condamnés à mort. (*Note de Reed*).

LE DUC.

Ce n'est pas une probabilité, mais une certitude. Puisque vous craignez encore, puisque ni mon vêtement, ni mon intégrité, ni ma persuasion, peuvent vous rassurer, j'en dirai plus que je n'avais l'intention d'en dire, pour vous débarrasser de toute hésitation. Regardez, voici la main et le sceau du duc. Vous connaissez l'écriture, j'en suis sûr, et le cachet ne vous est pas étranger?

LE PRÉVÔT.

Je les reconnais tous deux.

LE DUC.

Le contenu annonce le retour du duc. Tout à l'heure vous le lirez à loisir et vous verrez qu'il sera ici dans les deux jours. C'est une chose qu'Angelo ne sait pas, car aujourd'hui même il recevra une lettre d'une étrange teneur : peut-être lui annoncera-t-elle la mort du duc, peut-être son entrée dans quelque monastère; mais il se pourrait qu'il n'y eût rien de vrai dans tout cela. Regardez, l'étoile du matin appelle le berger. Ne vous étonnez de rien, les plus grandes difficultés semblent faciles quand on les a expliquées. Appelez votre exécuteur et faites tomber la tête de Bernarduc. Je vais le confesser à l'instant et lui laisser entendre qu'il y a un endroit préférable à la prison. Vous ne vous en remettez pas encore, mais cet écrit achèvera de vous convaincre. Allons, il fait presque jour.

(*Il sort*).

SCÈNE III.

Une autre salle dans le même endroit.

ENTRE LE CLOWN.

LE CLOWN.

Je me trouve ici aussi à l'aise que dans la chambre de ma dernière maîtresse. On se croirait chez madame Over-Done, car cette prison renferme nombre de ses anciens clients. Il y a d'abord le jeune maître Rash[1], enfermé ici pour une livraison de papiers gris et de vieux gingembre, pesant cent quatre-vingt-dix-sept livres, dont il a fait cinq marcs, argent comptant[2]. Le Gingembre avait subi une baisse considérable,

1. *Rash*. Écervelé.

2. Au temps de Shakespeare — et la mode ne s'en est pas perdue depuis — les usuriers payaient volontiers leurs clients, tant en

les vieilles femmes étaient toutes mortes. Il y a encore un certain maître Caper[1], à la requête de maître Three-Pile[2], mercier, pour quatre habillements de satin couleur pêche, qui l'ont réduit à la mendicité. Nous avons aussi le jeune Dizy[3], le jeune maître Deep-Vow[4], maître Copper-Spur[5], maître Starve-Lacky[6], l'homme de la dague et de la rapière; le jeune Drop-Heir[7], qui a tué le corpulent Pudding ; maître Forthright[8], le spadassin ; le brave maître Shoe-Tye[9], le féroce Half-Can[10], qui a poignardé Pots[11], et quarante autres, tous grands faiseurs dans cet Etat, et réduits maintenant à mendier le reste de leur vie[12].

(*Entre* ABHORSON).

ABHORSON.

Allons, coquin, amène Bernarduc.

argent qu'en marchandises. C'est le lézard empaillé et le trou-madame de Molière. Parmi ces marchandises, il paraît que le papier gris figurait volontiers.

Dans un pamphlet datant de 1607 et intitulé : *Michaelmas Term*, on lit : « Je connais des gentilshommes de la ville qui sont très contents de prendre livraison de chaperons de faucons et de papier gris ».

Dans un autre pamphlet : *A new Trick to cheat the Devil* : « Il nous a déjà fallu prendre livraison de papiers gris, de boutons passés de mode, de soies, de satins, de petits violons confectionnés pour enfants, etc., etc. ».

Dans un troisième pamphlet devenu célèbre, dû à Greene et intitulé : *Quip for an Upstart courtier* : « L'usurier donnait du fer, de l'étain, du plomb, du houblon, du sucre, des épices, de l'huile, du papier gris, mille autres choses, à six mois. Et quand le malheureux emprunteur cherchait à revendre, il perdait soixante-dix pour cent ».

Dans la célèbre pièce de Decker : *Seven deadly Sinnes of London* (1606) : « Ce sont des usuriers qui, pour un peu d'argent et une grande quantité de marchandises, telles que vieux habits, papier gris, etc., conduisent les jeunes gens dans le paradis des joies, jusqu'à ce qu'ils mettent la main sur leurs terres ».

1. *Caper*. Cabriole.
2. *Three-Pile*. Trois poils.
3. *Dizy*. Etourdi.
4. *Deep-vow*. Profond serment.
5. *Copper spur*. Eperon de cuivre.
6. *Starve-Lacky*. Laquais étique.
7. *Drop-Heir*. Chute de cheveux.
8. *Forthright*. Dégagé.
9. *Shoe-Tye*. Cordon de soulier.
10. *Half-can*. Je puis moitié.
11. *Pots*. Pintes.
12. *... and are now for the Lord's sake.*

Nous avons traduit d'après le sens donné par Warburton :

To beg for the rest of their lives.

LE CLOWN.

Maître Bernarduc! Il faut vous lever et être pendu, maître Bernarduc!

ABHORSON.

Allons, Bernarduc!

BERNARDUC, *à la cantonade.*

La peste vous étouffe! Qui fait tant de bruit ici? Qui êtes-vous?

LE CLOWN.

Vos amis, monsieur. Le bourreau. Soyez assez bon, pour vous lever et aller à la mort.

BERNARDUC, *à la cantonade.*

Arrière, drôle! J'ai envie de dormir!

ABHORSON.

Dites-lui qu'il faut qu'il se réveille et vite encore!

LE CLOWN.

Je vous en prie, maître Bernarduc, éveillez-vous jusqu'à votre exécution; vous dormirez après.

ABHORSON.

Allez le trouver et ramenez-le.

LE CLOWN.

Il vient, monsieur, il vient. J'entends craquer sa paille.

(*Entre* BERNARDUC).

ABHORSON.

Dis-moi, coquin, la hache est-elle sur le billot?

LE CLOWN.

Tout est prêt, monsieur.

BERNARDUC.

Eh bien, Abhorson? Quelles nouvelles apportez-vous?

ABHORSON.

Vraiment, monsieur, je voudrais vous voir faire vos prières, le moment est venu.

BERNARDUC.

Vous êtes un drôle! J'ai bu toute la nuit et ne suis pas préparé!

LE CLOWN.

Tant mieux! Celui qui boit durant la nuit et est pendu le matin, en dort plus profondément toute la journée.

(*Entre le* DUC).

ABHORSON.

Voyez, monsieur, voyez venir votre saint père. Croyez-vous que nous plaisantions, maintenant?

LE DUC.

Monsieur, cédant à mon esprit de charité, et ayant entendu dire que vous alliez partir hâtivement, je viens vous donner les derniers conseils, vous réconforter et prier avec vous.

BERNARDUC.

Frère, ne comptez pas sur moi. J'ai beaucoup bu cette nuit, j'aurai encore du temps pour me préparer, ou il faudra me faire sauter la cervelle à coups de bûche. Je ne consentirai jamais à mourir aujourd'hui, cela est certain.

LE DUC.

Vous le devez, monsieur. Donc, je vous en supplie, préparez-vous au voyage que vous allez entreprendre.

BERNARDUC.

Je jure, qu'aujourd'hui, aucun homme me persuadera de la nécessité de mourir.

LE DUC.

Ecoutez-moi...

BERNARDUC.

Pas un mot. Si vous avez quelque chose à me dire, venez dans mon cachot, j'y serai toute la journée.

(*Il sort*).

(*Entre le* PRÉVOT).

LE DUC.

Aussi mauvais pour la vie que pour la mort! O cœur de pierre! Courez après lui, compagnons, et conduisez-le au billot.

(*Sortent* ABHORSON *et le* CLOWN).

LE PRÉVÔT.

Eh bien, monsieur, comment avez-vous trouvé le prisonnier?

LE DUC.

C'est une créature mal préparée à la mort, peu fait pour la subir. Le priver de la vie dans l'état d'esprit où il se trouve serait commettre un acte blâmable.

LE PRÉVÔT.

Mon père, ce matin, dans cette prison, est mort d'une fièvre maligne, un certain Ragozin, un abominable pirate de l'âge de Claudio, ayant la barbe et la chevelure de même couleur. Si nous laissions de côté ce réprouvé, jusqu'à ce qu'il soit revenu à de meilleurs sentiments, et si nous envoyions au ministre la tête de Ragozin, ressemblant davantage à Claudio?

LE DUC.

Dans la mort de Ragozin, il faut voir un effet de la Providence. Agissez de suite, voici bientôt l'heure fixée par Angelo. Veillez à ce que cela soit fait, et envoyez la tête suivant l'ordre qui vous en a été donné. Pendant ce temps-là, je persuaderai à ce grand coupable de mourir de bon gré.

LE PRÉVÔT.

Ce sera fait, bon père, et de suite. Mais Bernarduc doit

mourir dans l'après-midi. Que ferons-nous de Claudio, pour que j'échappe au danger qui me menacerait, si l'on venait à savoir qu'il est vivant?

LE DUC.

Mettez au secret Bernarduc et Claudio. Avant que le soleil ait salué deux fois les générations vivant hors de cette prison, vous serez sûr de n'avoir plus rien à craindre.

LE PRÉVÔT.

Je compte absolument sur vous.

LE DUC.

Vite, dépêchons! Et envoyez la tête à Angelo.

(*Sort le prévôt*).

Maintenant, je vais écrire une lettre à Angelo. Le prévôt la portera. Elle lui annoncera mon prompt retour, et que, pour des raisons majeures, étant obligé de faire une rentrée publique, je désire qu'il aille au-devant de moi à la fontaine consacrée, à une lieue de la ville. Ensuite, froidement, sans emportement, nous procéderons avec Angelo.

(*Rentre le* PRÉVOT).

LE PRÉVÔT.

Voici la tête, je vais la porter moi-même.

LE DUC.

C'est bien. Ne vous attardez pas, car je voudrais m'entretenir avec vous de certaines choses qui ne regardent que vous.

LE PRÉVÔT.

Je ferai diligence.

(*Il sort*).

ISABELLA, *à la cantonade*.

La paix soit avec vous, Holà! Quelqu'un!

LE DUC.

La voix d'Isabella! Elle vient savoir si la grâce de son frère est arrivée. Je ne veux pas qu'elle connaisse encore son bonheur, afin de changer son désespoir en joie céleste, au moment où elle s'y attendra le moins.

(*Entre* ISABELLA).

ISABELLA.

Si vous le permettez...

LE DUC.

Le bonjour, belle et gracieuse fille!

ISABELLA.

Je l'accepte d'autant plus volontiers qu'il me vient d'un très saint homme. Le ministre a-t-il envoyé le pardon de mon frère?

LE DUC.

Il l'a relâché de ce monde, l'a fait décapiter et a expédié la tête à Angelo.

ISABELLA.

Il n'est pas possible qu'il en soit ainsi!

LE DUC.

Cela est. Montrez donc votre sagesse, ma fille, en patientant sans mot dire.

ISABELLA.

Je veux aller le trouver et lui arracher les yeux!

LE DUC.

Il refusera de vous recevoir.

ISABELLA.

Malheureux Claudio! Pauvre Isabella! Misérable monde! Angelo mille fois damné!

LE DUC.

Tout cela ne lui fait pas de mal et ne vous rapporte aucun bien. Abstenez-vous donc et confiez-vous au ciel. Ecoutez bien ce que je vais vous dire. Vous pourrez vérifier la vérité de chacune de mes paroles. Le duc revient demain. Séchez vos larmes... Un père de notre ordre, son confesseur, m'en a informé. Le duc a prévenu Escalus et Angelo, qui s'apprêtent à aller au-devant de lui à la porte de la ville, et à lui remettre leurs pouvoirs. Si vous pouvez régler votre sagesse dans la mesure que je souhaite, vous satisferez votre désir de venger l'outrage, vous obtiendrez la faveur du duc, et tout le monde vous complimentera.

ISABELLA.

Je me laisse diriger par vous.

LE DUC.

Donnez donc cette lettre au frère Pierre, c'est celle qu'il m'a envoyée relativement au retour du duc. Dites-lui, en lui remettant ce gage, que je désire le voir, ce soir, chez Mariana. Je lui expliquerai son affaire et la vôtre. Il vous amènera devant le duc et confondra Angelo, face à face. En ce qui concerne mon pauvre moi-même, je suis lié par un vœu sacré et serai absent. Partez avec cette lettre, ne pleurez plus et ayez le cœur léger. Cessez d'avoir confiance en mon ordre si je vous trompe. Qui est là?

(*Entre* LUCIO).

LUCIO.

Bonsoir frère. Où est le prévôt?

LE DUC.

Il n'est pas là, monsieur.

LUCIO.

O jolie Isabella! Mon cœur pâlit quand je vois tes yeux si rouges. Prends patience. Je suis décidé à dîner et à souper avec de l'eau et du son, ne voulant plus, dans l'intérêt de ma tête, me remplir le ventre. Un repas copieux me don-

nerait des envies. On dit que le duc sera ici demain. Sur ma foi, Isabella, j'aimais ton frère. Si ce vieil original de duc, qui rencontre ses maîtresses dans des coins ténébreux, avait été chez lui, ton frère vivrait encore.

(*Sort Isabella*).

LE DUC.

Monsieur, le duc vous sait très peu de gré de vos rapports ; heureusement que sa réputation n'en dépend pas.

LUCIO.

Frère, tu ne connais pas le duc aussi bien que moi. C'est un meilleur forestier que tu ne supposes.

LE DUC.

Bien. Vous en répondrez un jour. Adieu.

LUCIO.

Attends, je vais t'accompagner. Je te raconterai de jolies histoires sur le duc.

LE DUC.

Vous m'en avez déjà trop raconté sur son compte, monsieur, si vos histoires sont vraies. Si elles ne le sont pas, la première était de trop.

LUCIO.

J'ai comparu une fois devant lui pour avoir mis à mal une demoiselle.

LE DUC.

Avez-vous fait une pareille chose?

LUCIO.

Oui, parbleu, je l'ai faite. Mais j'ai juré le contraire, sans cela j'aurais été obligé d'épouser cette nèfle pourrie.

LE DUC.

Monsieur, votre compagnie est plus gaie qu'elle n'est honnête. Portez-vous bien.

LUCIO.

Par ma foi, j'irai avec toi jusqu'au bout de la ruelle. Si les conversations badines t'offensent, nous n'en abuserons pas. Frère, je suis une espèce de poix, je colle!

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

Dans la maison d'Angelo.

ENTRENT ANGELO ET ESCALUS.

ESCALUS.

Chaque lettre qu'il écrivait contredisait l'autre.

ANGELO.

De la façon la plus absolue et la plus incompréhensible. C'est à croire qu'il est fou. Fasse le ciel que sa raison soit intacte. Pourquoi ce rendez-vous aux portes de la ville, et lui remettre là nos pouvoirs?

ESCALUS.

Je ne devine pas.

ANGELO.

Et pourquoi dans l'heure qui précèdera son entrée, devons-nous proclamer que, s'il y a des gens ayant à se plaindre de quelque injustice, ils n'auront qu'à présenter leurs pétitions dans la rue?

ESCALUS.

La raison en est évidente. C'est pour en finir avec toutes les plaintes, nous alléger des récriminations qui pourraient survenir dans la suite et qui n'auraient plus leur raison d'être.

ANGELO.

En ce cas, je vous en prie, chargez-vous de la proclamation. Demain matin j'espère vous voir chez vous. Faites prévenir les vassaux et les tenants du duc qui doivent aller à sa rencontre.

ESCALUS.

Je n'y manquerai pas. Adieu.

(*Sort Escalus*).

ANGELO.

Bonsoir. Cette façon d'agir me confond, me surprend et m'annihile. Une vierge déflorée! Et par un homme éminent qui a transgressé la loi qui le défend! Sa tendre pudeur ne proclamera pas la perte de sa virginité. Alors comment m'accuserait-elle? Existe-t-il une raison qui l'y incite? Non [1]. Mon autorité est tellement considérable, qu'au lieu de l'amoindrir, un scandale privé tournerait contre l'accusa-

1. Encore un exemple de la difficulté de certains passages de Shakespeare.

Voici la phrase telle qu'elle est dans le texte que nous avons sous les yeux :

. . . . . *Yet reason dares her ?*
no.

Dans le vieux folio.

Yet reason dares her No.

Tel doit être le texte, dit Warburton. Cela veut dire : « notre cas est tel, que jamais elle s'aventurera à me contredire, quoique je fasse ».

Théobald lit :

Yet reason dares her note.

Sir Thomas Hanmer :

Yet reason dares her : No.

teur. Claudio aurait vécu si je n'avais craint que sa jeunesse turbulente, dangereusement conseillée, cherchât plus tard à se venger d'avoir racheté une vie déshonorée au prix d'une telle honte. Et je voudrais qu'il vécût! Hélas! Quand nous avons une fois transigé avec notre vertu, tout va de travers et nous ne savons plus dans quel sens diriger notre volonté.

(*Il sort*).

SCÈNE V.

Des champs autour de la ville.

(*Entre le* DUC, *revêtu de ses habits ducaux et frère* PIERRE).

LE DUC.

Remettez-moi ces lettres au moment opportun. Le prévôt connaît notre projet et notre complot. L'affaire une fois commencée, suivez bien vos instructions et ne perdez pas de vue le but à atteindre, même si, de temps à autre, vous deviez vous en écarter. Allez, rendez-vous chez Flavius et dites-lui où je suis. Informez également Valentinus, Rowland, Crassius, et dites-leur d'amener les trompettes jusqu'à la porte. Mais, d'abord, envoyez-moi Flavius.

FRÈRE PIERRE.

Je ne perdrai pas de temps.

(*Il sort*).

(*Entre* VARRIUS).

LE DUC.

Je te remercie, Varrius, tu t'es hâté. Viens, nous avons à causer. D'autres de nos amis nous présenteront leurs devoirs tout à l'heure, mon gentil Varrius.

(*Ils sortent*).

Jonhson n'accepte aucune des interprétations précédentes et se dérobe.

Steevens propose:

Yet reason dares her not.

Henley donne raison à Warburton. La *Revue mensuelle* (*Monthly Review*) qui faisait autorité au dix-huitième siècle (celui où Shakespeare a tant été discuté en Angleterre) prend parti pour Henley, mais avec des réserves.

Enfin Malone traduit: « Une raison l'incite-t-elle à m'accuser? Non. (*Does not raison incite her to accuse me?* — *No*).

Nous nous sommes arrêté à cette interprétation.

SCÈNE VI.

Une rue près de la porte de la ville.

ENTRENT ISABELLA ET MARIANA.

ISABELLA.

Il me répugne de ne pas dire franchement les choses. Je voudrais confesser toute la vérité, mais c'est à vous de l'accuser en ces termes. D'ailleurs on me conseille d'agir ainsi, pour mieux déguiser notre projet.

MARIANA.

Laissez-vous diriger par lui.

ISABELLA.

En outre, il m'a dit que, si d'aventure il se risquait à parler de moi en mauvais termes, je ne devrais pas m'en étonner. Ce serait comme un remède dont l'amertume finirait par me sembler douce.

MARIANA.

Je voudrais que frère Pierre...

ISABELLA.

Silence ! Le voici qui vient.

(*Entre frère* PIERRE).

FRÈRE PIERRE.

Venez, je vous ai trouvé un endroit convenable d'où vous verrez passer le duc. Deux fois les trompettes ont retenti. Les citoyens les plus nobles[1] et les plus graves ont pris possession des portes et le duc va entrer. Donc, suivez-moi.

(*Ils sortent*).

1. *The generous*, etc.
Généreux est employé ici dans le sens latin : *Virgo generosa et nobilis. (Note de Steevens)*.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une place publique près des portes de la ville.

MARIANA voilée. ISABELLA et PIERRE, se tenant a distance. Entrent par une porte opposée, le DUC, VARRIUS, le seigneur ANGELO, ESCALUS, LUCIO, le PREVOT, des Exempts et des Citoyens.

Le Duc.

Mon très digne cousin, heureuse rencontre... Notre vieil et fidèle ami, nous sommes enchanté de vous voir.

Angelo et Escalus.

Heureux retour à votre royale Grâce !

Le Duc.

Mille remerciements cordiaux à vous deux. Nous nous sommes beaucoup informé de vous et nous avons tellement entendu vanter votre justice que notre cœur ne peut que réclamer pour vous des remerciements publics, en attendant d'autres récompenses.

Angelo.

Vous augmentez encore mon dévouement.

Le Duc.

Votre mérite parle haut et ce serait le méconnaître que le renfermer dans mon cœur comme dans une forteresse, lorsqu'il mérite d'être gravé en caractères durables, sur un monument de bronze, inaccessible aux morsures du temps et aux ratures de l'oubli. Donnez-moi votre main, devant tous mes sujets, afin qu'ils se rendent compte que cette courtoisie visible est l'expression d'une reconnaissance intime...... Venez, Escalus ; vous devez vous tenir près de nous, de l'autre côté. Vous êtes tous deux de bons appuis.

(*Frère Pierre et Isabella s'avancent*).

Frère Pierre.

Voici le moment. Parlez haut et agenouillez-vous devant lui.

Isabella.

Justice, ô royal duc ! Abaissez les yeux sur une femme

outragée! Que ne puis-je dire une vierge! O digne prince, ne déshonorez pas vos regards en les dirigeant sur un autre objet, jusqu'à ce que vous ayez entendu ma légitime plainte et rendu justice, justice, justice, justice!

LE DUC.

Quels torts vous a-t-on faits? Comment? Qui? Soyez brève. Voici le seigneur Angelo qui vous rendra justice. Expliquez-vous à lui.

ISABELLA.

O, noble duc, vous m'ordonnez de demander mon salut au diable! Ecoutez-moi vous-même, car ce que je dois dire me vaudra un châtiment si je ne suis pas crue, ou, dans le contraire, vous obligera à redresser un outrage. Ecoutez-moi! Je vous en supplie, écoutez-moi!

ANGELO.

Monseigneur, j'ai peur qu'elle n'ait pas toute sa raison. Elle m'a sollicité pour son frère légalement décapité.

ISABELLA.

Légalement décapité!

ANGELO.

Et ses discours seront aussi vindicatifs qu'étranges.

ISABELLA.

Ce que je dirai sera étrange, en vérité, sans cesser d'être vrai. Cet Angelo est un imposteur; n'est-ce pas étrange? Cet Angelo est un meurtrier; n'est-ce pas étrange encore? Cet Angelo est un voleur adultère, un hypocrite, un violateur de vierge; n'est-ce pas étrange, toujours étrange?

LE DUC.

Dix fois étrange!

ISABELLA.

Autant il est vrai que voici Angelo, autant il l'est que ces étrangetés sont vraies, car la vérité est la vérité, à la fin du compte!

LE DUC.

Emmenez-la!... La pauvre âme parle comme une insensée qu'elle est.

ISABELLA.

O prince, je t'en conjure, si tu crois qu'il y ait quelque consolation dans ce monde, ne me repousse pas sous prétexte que je suis folle. Ne regarde pas comme une chose impossible ce qui semble impossible. Il n'est pas impossible que l'homme le plus méchant qu'il y ait sur terre, paraisse aussi prudent, aussi grave, aussi juste, aussi fidèle à son devoir qu'Angelo; de même il se peut qu'Angelo, malgré les vêtements de sa fonction, son caractère, ses titres, ses insignes, soit un misérable! Crois-moi, royal prince, s'il n'est rien moins que cela,

il n'est rien. Mais il est plus que tout cela, et les mots me manquent pour exprimer son infamie!

LE DUC.

Sur mon honneur, si elle est folle (et je le suppose), sa folie a toute l'allure du bon sens. Je n'ai jamais entendu une folle ayant autant de suite dans les idées.

ISABELLA.

O gracieux duc, chassez cette pensée. Ne croyez pas que je sois folle, parce que je parle d'une façon incohérente[1]. Employez votre raison à faire éclater l'évidence qui se dissimule, et à confondre le mensonge qui n'a de la vérité que l'apparence.

LE DUC.

J'en sais beaucoup qui, n'étant pas fous, ne parlent pas si raisonnablement. Expliquez-vous.

ISABELLA.

Je suis la sœur d'un certain Claudio, condamné par Angelo à perdre la tête pour crime de fornication. Novice dans un monastère, j'ai été trouver mon frère. Un nommé Lucio, qui servait de messager...

LUCIO.

Il s'agit de moi, s'il plaît à votre Grâce. Je suis venu la trouver de la part de Claudio, qui désirait qu'elle employât sa gracieuse influence auprès d'Angelo, pour obtenir le pardon de son frère.

ISABELLA.

C'est vrai.

LE DUC.

On ne vous a pas interrogé.

LUCIO.

En effet, mon bon seigneur, mais on ne m'a pas dit de me taire.

LE DUC.

Maintenant, je vous l'ordonne, et je vous prie de vous en souvenir. Quand vous aurez quelque affaire personnelle, priez le ciel d'être sans reproche.

LUCIO.

Je le garantis à votre Honneur.

LE DUC.

Gardez la garantie pour votre usage; je vous le recommande.

ISABELLA.

Ce gentilhomme a dit une partie de mon histoire.

1. *For inequality*
Il faut lire :
Do not suppose I am mad, because I speak unequally.
(*Note de Malone*).

LUCIO.

Et très bien.

LE DUC.

Cela peut être très bien, mais vous avez tort de parler avant votre tour. Continuez.

ISABELLA.

J'allai trouver ce misérable ministre.

LE DUC.

Voilà qui est parler comme une folle.

ISABELLA.

Excusez-moi, je ne trouve pas d'autre expression pour exprimer ma pensée.

LE DUC.

Rectifiez-la. Au fait. Poursuivez.

ISABELLA.

En peu de mots. Il serait inutile de dire comment je cherchai à le persuader, comment je suppliai, m'agenouillai, comment il me réfuta et comment je répliquai, car tout cela dura longtemps. J'arrive à l'infâme conclusion que je suis triste et honteuse d'avoir à dire. Il mit à la liberté de mon frère la condition que j'abandonnerais mon chaste corps à la concupiscence de sa débauche intempérée. J'hésitai longtemps ; enfin, l'amour fraternel l'emportant sur la pudeur, je me livrai à lui. Le lendemain matin, sa passion rassasiée, il envoyait l'ordre d'exécuter mon pauvre frère.

LE DUC.

Voilà qui est fort vraisemblable !

ISABELLE.

Que n'est-ce aussi vraisemblable que c'est vrai !

LE DUC.

Par le ciel, pauvre folle, tu ne sais pas ce que tu dis ! Ou tu veux entacher sa réputation par d'indignes stratagèmes ! D'abord, son intégrité est sans tache ; ensuite, il n'y aurait aucune raison pour qu'il mît tant de véhémence à poursuivre une faute qu'il aurait rendue personnelle. S'il avait commis un pareil crime, il aurait été plus indulgent pour celui de ton frère, et ne l'aurait pas fait décapiter. Il faut que quelqu'un t'ait conseillé d'agir ainsi. Confesse la vérité et dis-nous à quelle suggestion tu obéis en venant te plaindre.

ISABELLE.

C'est tout ? Alors, ministres d'en haut, enseignez-moi la résignation et, l'heure venue, confondez le crime drapé dans son hypocrisie ! Que le ciel préserve votre Grâce du malheur, tandis que moi, outragée, je partirai d'ici comme une calomniatrice !

LE DUC.

Vous voudriez partir, je le vois bien. Un exempt! Conduisez-la en prison! Pouvons-nous permettre qu'une accusation à ce point malfaisante, scandaleuse, soit portée sur ce qui nous touche d'aussi près? Tout cela est le résultat d'un honteux artifice [1]! Qui connaissait vos intentions et votre démarche?

ISABELLE.

Quelqu'un que je voudrais voir ici, le père Ludovic.

LUCIO.

Monseigneur, je le connais. C'est un intrigant. Je n'aime pas cet homme. Si c'eût été un laïque, monseigneur, pour certaines allusions qu'il s'est permis de faire à propos de votre absence, je l'aurais sévèrement houspillé.

LE DUC.

Des allusions contre moi! Voilà un bon moine, en vérité! Et c'est lui qui a incité cette folle contre mon représentant? Qu'on me trouve ce moine!

LUCIO.

L'autre nuit, monseigneur, je l'ai vu avec cette femme, dans la prison. C'est un moine impertinent, un vrai misérable!

FRÈRE PIERRE.

Le ciel bénisse votre Grâce! J'étais là, monseigneur, et j'ai entendu comment on abusait votre royale oreille. D'abord, cette femme a injustement accusé votre remplaçant qui ne l'a pas plus touchée ou souillée qu'aurait pu le faire un enfant à naître.

LE DUC.

C'est bien ce que nous pensions. Connaissez-vous ce moine Ludovic, dont elle parle?

FRÈRE PIERRE.

Je le connais pour un homme divinement saint, qui n'est ni un misérable, ni un intrigant, comme le laisse entendre ce gentilhomme; enfin, je le garantis, un homme qui, jamais, comme il le prétend, n'a dit du mal de votre Grâce.

LUCIO.

Monseigneur, c'est le pire des coquins, croyez-moi.

FRÈRE PIERRE.

Un jour viendra où il pourra se justifier; pour l'instant, il

1. *This needs must be a practice.*

Shakespeare emploie souvent le mot *practice* dans le sens de *shameful artifice, injustifiable stratagem.* (*Note de Steevens*).

Ainsi dans le *Roi Lear* :

... Tis is practice, Gloster.

Et dans le *Roi Jean* :

If is the shameful work of Hubert's hand,
The practice and the purpose of the king.

est malade, monseigneur. Il souffre d'une fièvre étrange. C'est sur sa demande absolue (car il a appris qu'une plainte devait être déposée contre le seigneur Angelo) que je suis venu en qualité de porte-paroles, dire ce qu'il sait être vrai ou faux, déclaration qu'il s'engage par serment à confirmer, aussitôt qu'on l'exigera. Mais d'abord, en ce qui concerne cette femme — et pour justifier un digne gentilhomme si indécemment accusé — elle va être confondue au point de tout avouer.

LE DUC.

Bon moine, écoutons cela.

(*On amène Isabella, sous escorte. Mariana s'avance*).

Cela ne vous fait pas sourire, seigneur Angelo? O ciel! Quelle audace ont ces misérables insensés! Avancez des sièges. Allons, cousin Angelo, je veux être impartial dans cette affaire. Soyez le juge de votre propre cause. Est-ce là le témoin, moine? D'abord, qu'elle montre son visage; elle parlera après.

MARIANA.

Excusez-moi, milord, je ne montrerai mon visage que lorsque mon époux l'aura ordonné.

LE DUC.

Vous êtes mariée?

MARIANA.

Non, monseigneur.

LE DUC.

Jeune fille?

MARIANA.

Non, monseigneur.

LE DUC.

Veuve, alors?

MARIANA.

Non plus, monseigneur.

LE DUC.

Alors vous n'êtes rien? Ni jeune fille, ni veuve, ni épouse?

LUCIO.

Monseigneur, c'est peut-être une prostituée, car beaucoup d'entre elles ne sont ni jeunes fille, ni veuves, ni épouses.

LE DUC.

Faites taire cet homme! Je voudrais qu'il eût quelque affaire à débattre pour son compte.

LUCIO.

Bien, monseigneur.

MARIANA.

Monseigneur, je confesse n'avoir jamais été mariée. Je confesse aussi n'être point vierge. J'ai connu mon mari, mais mon mari ne me connaît pas, car il ne m'a jamais vue.

LUCIO.

Alors il était saoul, monseigneur. C'est la seule explication.

LE DUC.

Je regrette que tu ne le sois pas, cela t'empêcherait peut-être de parler.

LUCIO.

Bien, monseigneur.

LE DUC.

Vous ne servez pas de témoin au seigneur Angelo ?

MARIANA.

Nous allons y arriver, monseigneur. Cette femme en l'accusant de fornication, accuse du même coup mon mari; or elle l'accuse d'avoir forniqué avec elle, juste au moment où je le tenais amoureusement dans mes bras.

ANGELO.

Alors elle accuse un autre que moi ?

MARIANA.

Nul autre que je sache.

LE DUC.

Nul autre ? Vous dites, votre époux.

MARIANA.

Précisément, monseigneur. Ce mari est Angelo, qui croit n'avoir jamais possédé mon corps, mais qui croit être sûr d'avoir possédé celui d'Isabella.

ANGELO.

Voilà une étrange méprise ! Montre-nous ton visage.

MARIANA.

Puisque mon mari me l'ordonne (*Enlevant son voile*) je puis me démasquer ! Voilà le visage, cruel Angelo, que tu daignas regarder ! Voici la main que, jurant de m'épouser, tu serras dans la tienne ! Voilà la personne qui est venue au rendez-vous à la place d'Isabella et qui, dans ton pavillon [1], s'est substituée à elle.

LE DUC.

Connaissez-vous cette femme ?

1. ... *at thy garden-house.*
Ces pavillons, au temps de Shakespeare, étaient souvent affectés à ces sortes d'intrigues.
On lit dans un pamphlet intitulé : *Skialethia*, et datant de 1598 :

Who, coming from the Curtain, sneaketh in
To some old garden noted house for sin.

« Qui, en revenant du théâtre du Rideau, se glisse dans quelque vieux pavillon pour y pécher ».
Dans le *Prodigue de Londres*, une comédie datant de 1606 : « Chère Dame, si vous n'avez pas d'amis, si vous ne possédez pas un pavillon (*garden-house*) où un pauvre gentilhomme puisse devenir votre camarade, je suis à votre disposition pour vous rendre tous les secrets services ».

LUCIO.

Charnellement, comme elle le dit.

LE DUC.

Taisez-vous, coquin !

LUCIO.

Je me tais, monseigneur.

ANGELO.

Monseigneur, je le confesse, je connais cette femme. Il y a cinq ans, il a été question de mariage entre nous. Le projet fut rompu, en partie parce que sa fortune, qu'elle disait proportionnée à la mienne, ne répondait pas à nos conventions, et surtout, parce qu'elle avait la réputation d'être une femme légère. Depuis ce temps, c'est-à-dire depuis cinq ans, je n'ai jamais échangé une parole avec elle, jamais je ne l'ai revue, jamais je n'ai entendu parler d'elle, cela sur ma foi et mon honneur.

MARIANA.

Noble prince, comme il est vrai que la lumière vient du ciel, les mots de la bouche, que la raison est dans la vérité et la vérité dans la vertu, je suis fiancée à cet homme aussi étroitement que peuvent fiancer des serments. Enfin, mon bon seigneur, la nuit de mardi, dans son pavillon, il m'a possédée comme épouse. Si je dis vrai, laissez-moi me relever saine et sauve ; si je mens, que je demeure toujours ainsi, comme une statue de marbre !

ANGELO.

Jusqu'à présent, je me suis contenté de sourire. Maintenant, mon bon seigneur, je réclame le pouvoir de la justice. Ma patience est à bout. Je m'aperçois que ces deux folles [1] ne sont que les instruments de quelque ennemi qui les incite. Permettez-moi, monseigneur, de découvrir cette sourde menée.

LE DUC.

De tout mon cœur. Punissez-les comme vous le jugerez convenable. Moine insensé ! Et toi méchante femme, complice de celle que l'on a emmenée, penses-tu que tes serments, quand ils invoqueraient tous les saints en particulier, pourraient témoigner contre son mérite, son crédit, qui portent le sceau de l'approbation ? Seigneur Escalus, asseyez-vous à côté de mon cousin ; prêtez-lui votre obligeant secours pour découvrir d'où vient cette imposture. Il y a un autre frère qui les a poussées à agir ainsi. Qu'on aille le chercher.

FRÈRE PIERRE.

Que n'est-il ici, monseigneur ? C'est bien lui qui a

1. *These poor informal women.* *Informa* veut dire : *out of their senses.* (*Note de Steevens*).

persuadé ces femmes de porter plainte. Votre prévôt sait où il réside et peut aller le quérir.

LE DUC.

Allez-y sur-le-champ.

(*Le Prévôt sort*).

Quant à vous, mon noble cousin, en qui nous avons toute confiance, et qui devez tirer cette affaire au clair, prononcez le châtiment des injures qui vous sont faites, comme bon vous semblera. Je vous quitte pour quelques instants. Ne partez pas avant d'avoir décidé du sort de ces calomniateurs.

ESCALUS.

Monseigneur, c'est ce que nous allons faire immédiatement.

(*Sort le Duc*).

Seigneur Lucio, n'avez-vous pas dit que vous connaissiez le moine Ludovic comme une personne malhonnête?

LUCIO.

Cucullus non facit monachum[1]. Honnête en rien, sauf en ses habits. Un homme qui a tenu les plus vilains discours sur le duc.

ESCALUS.

Nous vous prierons de rester ici, jusqu'à ce qu'il vienne, et d'en témoigner contre lui. Nous allons trouver dans ce moine un fameux drôle.

LUCIO.

Le drôle le plus fieffé de Vienne, sur ma parole.

ESCALUS.

Rappelez Isabella. (*Sort un homme de la suite*). Je désire m'entretenir avec elle. Je vous en prie, monseigneur, permettez-moi de la questionner, vous allez voir comment j'en jouerai.

LUCIO.

Vous n'en jouerez pas mieux qu'Angelo, s'il faut croire ce qu'elle raconte.

ESCALUS.

Vous dites?

LUCIO.

Je crois, monsieur, que si vous en jouiez en particulier, elle résisterait moins. Il est possible que, devant le public, la honte la retienne.

(*Rentrent des exempts avec* ISABELLA, LE DUC, *sous son vêtement de moine, et* LE PREVOT).

ESCALUS.

Je vais profiter de la nuit pour la retourner.

1. L'habit ne fait pas le moine.

LUCIO.

Et vous aurez raison. C'est à minuit que les femmes sont le plus volontiers légères [1].

ESCALUS, *à Isabella.*

Avancez, madame. Voici un gentilhomme qui dément tout ce que vous avez dit.

LUCIO.

Monseigneur, voici le drôle dont je vous parlais. Il est là, avec le prévôt.

ESCALUS.

Il arrive à point. Ne lui adressez pas la parole, avant que nous vous le disions.

LUCIO.

Je serai muet.

ESCALUS.

Venez, monsieur. Est-ce vous qui avez conseillé à ces femmes de calomnier le seigneur Angelo? Elles ont avoué que c'était vous.

LE DUC.

C'est faux.

ESCALUS.

Comment! Savez-vous où vous êtes?

LE DUC.

Respect à la place que vous occupez! Le diable est quelquefois honoré parce qu'il siège sur un trône brûlant. Où est le duc? C'est lui qui devrait m'entendre.

ESCALUS.

Nous le représentons et nous voulons vous entendre. Tâchez de dire la vérité.

LE DUC.

Je la dirai, sans trembler. O pauvres âmes venez-vous réclamer l'agneau du renard? Bonne nuit à votre justice. Le duc est-il parti? Alors votre cause s'est envolée avec lui. Le duc fait un mauvais acte de justice en se dérobant à votre appel, et en confiant votre procès au vilain que vous venez accuser ici.

LUCIO.

Voilà le coquin! Le coquin dont je vous parlais!

ESCALUS.

Quoi! Moine irrévérencieux et impie! Ce n'est pas assez que tu aies suborné ces femmes pour qu'elles accusent un homme honorable, il faut que ta bouche immonde le

1. . . . . . . *are light at midnight.*
Il y a là un calembour que nous avons déjà trouvé dans le *Marchand de Venise*:
Let me give light, but let me not be light.

traite de vilain et taxe le duc lui-même d'injustice? Emmenez-le d'ici et menez-le à la torture! Nous te déchiquetterons, membre par membre, mais nous dévoilerons cette intrigue. Quoi! le duc serait injuste?

LE DUC.

Calmez-vous. Le duc n'oserait pas plus torturer un de mes doigts qu'un des siens. Je ne suis ni son sujet, ni le sujet d'une des provinces dépendant de sa juridiction. Les affaires qui m'appelaient dans cet Etat m'ont mis à même, ici, à Vienne, de me rendre compte de la corruption qui y fermente et qui y bout, au point de déborder. Il y a des lois pour châtier les fautes, mais les fautes y sont si bien tolérées que les plus sévères ordonnances sont comme les règlements accrochés dans la boutique des barbiers, on les lit mais on s'en moque[1].

ESCALUS.

Il calomnie l'Etat! Conduisez-le en prison!

ANGELO.

Que pouvez-vous déposer contre lui, seigneur Lucio? Est-ce l'homme dont vous nous parliez?

LUCIO.

C'est lui, monseigneur. Avancez, bonhomme à tête chauve. Me connaissez-vous?

LE DUC.

Je me souviens de vous, monsieur, au son de votre voix. Je vous ai rencontré à la prison, durant l'absence du duc.

LUCIO.

Ah bah! Vous souvenez-vous de ce que vous avez dit du duc?

LE DUC.

Mot à mot, monsieur.

LUCIO.

Vraiment? N'avez-vous pas dit que le duc était un marchand de chair humaine, un sot, un couard?

LE DUC.

Vous devriez prendre ma place, monsieur, avant de m'attribuer ces paroles. C'est vous qui avez parlé de lui de la sorte et dans des termes pires encore.

LUCIO.

Coquin damné! Ne t'ai-je pas tiré le nez pour ta façon de parler?

LE DUC.

J'affirme aimer le duc autant que moi-même.

1. Nous avons longuement décrit les boutiques de barbier, dans *Londres au temps de Shakespeare*. On y trouve, dans toute son intégralité, un des règlements en question.

ANGELO.

Voyez comme le drôle voudrait en venir à une conclusion après sa traîtrise !

ESCALUS.

Un pareil coquin ne doit pas être entendu plus longtemps. Qu'on le mène en prison ! Où est le prévôt ? Emmenez-le en prison ! Verrouillez-le suffisamment ! Je ne veux plus l'entendre ! Emmenez aussi ces coquines[1], avec leur complice.

(*Le Prévôt se saisit du Duc*).

LE DUC.

Arrêtez, monsieur ! Arrêtez, un instant !

ANGELO.

Quoi ! Il résiste ! Aidez-le, Lucio.

LUCIO.

Allons, monsieur ; allons, monsieur; allons, monsieur ! Eh bien, tête chauve, ignoble menteur ! Il vous faut un capuchon, n'est-ce pas ? Montrez votre visage de coquin et que la peste soit de vous ! Montrez votre face de fripon et qu'on vous pende dans une heure ! Tu ne veux pas enlever ton capuchon ?

(*Il enlève le capuchon du moine et laisse voir le Duc*).

LE DUC.

Tu es le premier coquin qui ait jamais fait un duc ! D'abord, prévôt, laissez-moi servir de caution à ces trois dignes personnes. (*A Lucio*). Ne vous sauvez pas, monsieur. Le moine et vous nous aurons à causer tout à l'heure. Emparez-vous de lui !

LUCIO.

Voilà qui pourrait bien me valoir pis que la potence !

LE DUC, *à Escalus*.

Je vous pardonne ce que vous avez dit. Asseyez-vous. (*Désignant Angelo*). Nous allons prendre sa place. (*A Angelo*). Avec votre permission, monsieur. As-tu encore une parole, un tour, une impudence, dont tu puisses user ? S'il t'en reste, profites-en avant que je parle, et dépêche-toi.

ANGELO.

O mon redouté seigneur, je serais plus criminel que mon crime, si je restais impénétrable, quand je vois que Votre Grâce, comme l'aurait fait Dieu lui-même, est au courant de ce qui s'est passé pendant mon administration. Bon prince, n'examinez pas plus longtemps ma honte, per-

1. . . . . . . *those giglots too.*
Dans le *Roi Henry VI* :
. . . . . . *young Talbot was not born*
To be the pillage of a giglot wench.

mettez que mon procès soit ma propre confession ; condamnez-moi sur-le-champ, et que ma mort s'ensuive. C'est toute la grâce que je sollicite.

LE DUC.

Avancez, Mariana. Répondez, Angelo. Etes-vous engagé envers cette femme ?

ANGELO.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Alors emmène-la, et épouse-la instantanément. Remplissez votre office, moine. Le mariage consommé, vous nous la ramènerez. Suivez-le, prévôt.

(*Sortent Angelo, Mariana, le frère Pierre et le Prévôt*).

ESCALUS.

Monseigneur, je suis plus étonné de son déshonneur que du cas étrange qui le révèle !

LE DUC.

Avancez, Isabella. Le moine est à présent votre prince. J'ai été votre conseiller, j'ai pris en main votre affaire, mon cœur n'a pas changé avec mon vêtement, et je demeure à votre service.

ISABELLA.

Oh pardonnez, si moi, votre vassale, j'ai mis à contribution une souveraineté anonyme !

LE DUC.

Vous êtes toute pardonnée, Isabella. Maintenant, ma chère enfant, pardonnez-nous comme nous avons pardonné [1]. La mort de votre frère, je le sais, pèse sur votre cœur et vous avez le droit de vous demander pourquoi je suis resté dans l'ombre, moi qui travaillais au salut de sa vie ; pourquoi je n'ai pas usé de mon pouvoir caché, au lieu de le laisser périr. O ma chère enfant, son exécution a été si prompte, alors que je la croyais plus lente à venir, que tous mes projets ont été renversés. Que la paix soit avec lui. Mieux vaut ne plus craindre la mort que vivre en la redoutant. Consolez-vous en pensant que votre frère est heureux.

(*Rentrent* ANGELO, MARIANA, FRÈRE PIERRE *et le* PREVOT).

ISABELLA.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Quant à ce nouveau marié qui vient ici, dont le mauvais esprit a outragé votre honneur au delà de tout soupçon, il faut lui pardonner en faveur de Mariana. Mais puisqu'il a con-

1. . . . . . *be you as free to us.*

damné votre frère, puisque, doublement criminel, il a violé une innocence qui devait lui être sacrée, la promesse d'où dépendait la vie de votre frère, la clémence même de la loi crie d'une façon éclatante, par la bouche du coupable : *Angelo pour Claudio, mort pour mort!* Hâte pour hâte, délai pour délai, justice pour justice, et *mesure pour mesure*[1]! Angelo, ton crime est manifeste. En vain tu chercherais un expédient. Nous te condamnons à mettre ta tête sur le billot où Claudio a été décapité. Que l'exécution soit aussi prompte. Emmenez-le.

MARIANA.

O, mon très gracieux seigneur, j'espère que vous n'avez pas voulu vous moquer de moi en me donnant un mari !

LE DUC.

C'est votre mari qui s'est moqué de vous. Voulant sauvegarder votre honneur, j'ai pensé qu'un mariage était nécessaire ; autrement, puisque vous lui avez appartenu, votre vie ne serait pas sans reproche, et votre avenir demeurerait compromis. Quant à ses biens, quoique leur confiscation nous en rende possesseur, ils seront votre douaire de veuve, et vous serviront à acheter un meilleur époux.

MARIANA.

Oh! mon cher seigneur, je ne désire ni un autre mari, ni un meilleur.

LE DUC.

Cessez d'implorer. Mon arrêt est définitif.

MARIANA, *s'agenouillant.*

Mon gentil suzerain...

LE DUC.

Vous perdez votre peine. Menez-le à la mort. (*A Lucio*). A vous, maintenant, monsieur.

MARIANA.

O mon bon seigneur! Chère Isabella, plaidez pour moi! Agenouillez-vous aussi et je vous consacrerai tout mon avenir, je mettrai ma vie entière à votre service!

LE DUC.

Vous l'importunez inutilement. Si elle s'agenouillait pour

1. Ainsi dans la *Troisième partie du roi Henry VI* :
Measure for measure must be answered.
Shakespeare, dit Malone, peut s'être souvenu d'une tragédie intitulée : *Avertissement aux jolies femmes*, représentée en 1599 (mais probablement écrite avant cette époque) et dans laquelle se trouve ces deux vers :
The trial now remains, as shall conclude
Measure for measure, and lost blood for blood.

demander une pareille grâce, le spectre de son frère briserait sa dalle et viendrait la maudire !

MARIANA.

Isabella, chère Isabella, agenouillez-vous seulement avec moi, levez vos mains, ne dites rien, je parlerai ! On prétend que les hommes les meilleurs sont pétris de défauts, mais qu'ils s'amendent d'autant plus qu'ils ont été plus mauvais. Il peut en être ainsi de mon mari. Isabella ! Ne voulez-vous pas vous agenouiller ?

LE DUC.

Il meurt de la mort de Claudio.

ISABELLA, *s'agenouillant.*

Seigneur miséricordieux, si tel est votre bon plaisir, jetez un regard sur ce condamné, comme si mon frère était vivant. Je veux croire que la sincérité a gouverné ses actions jusqu'au jour où il a jeté un regard sur moi. S'il en est ainsi ne permettez pas qu'il meure ! Mon frère n'a été que la victime de la loi, puisqu'il a commis le crime qui l'a condamné à mort. Angelo, lui, n'a pas commis son crime, il l'a seulement prémédité ; aussi ce crime peut-il être oublié comme toute intention qui n'a pas eu de suite. Les pensées ne sont pas justiciables et les intentions ne sont que des pensées !

MARIANA.

Simplement, monseigneur.

LE DUC.

Vous suppliez inutilement. Relevez-vous. Je me souviens d'une autre faute. Prévôt, comment se fait-il que Claudio ait été exécuté à une heure inusitée ?

LE PRÉVÔT.

Par ordre.

LE DUC.

Aviez-vous un ordre spécial ?

LE PRÉVÔT.

Non, mon bon seigneur, mais un message privé.

LE DUC.

Je vous enlève votre office. Remettez-moi vos clefs.

LE PRÉVÔT.

Pardonnez-moi, mon noble seigneur. J'ai bien pensé que j'avais tort, mais je n'en étais pas certain. Après réflexion, je me suis repenti. La preuve en est qu'il y a dans la prison un homme qui, sur un ordre privé, devait également mourir et que j'ai laissé vivre.

LE DUC.

Quel est cet homme ?

LE PRÉVÔT.

Son nom est Bernarduc.

LE DUC.

Que n'as-tu agi de la sorte avec Claudio! Va me le chercher, je veux le voir.

(*Sort le Prévôt*).

ESCALUS.

Je regrette qu'un homme aussi savant et aussi sage que vous, seigneur Angelo, ait si grossièrement failli, et par l'ardeur du sang et par défaut de jugement.

ANGELO.

Je suis désolé des chagrins que je cause; mon cœur en souffre au point que je préfère la mort au pardon. Je l'ai méritée, je l'implore.

(*Entrent le* PREVOT, BERNARDUC, CLAUDIO *et* JULIETTE).

LE DUC.

Lequel est Bernarduc?

LE PRÉVÔT.

Celui-ci, monseigneur.

LE DUC.

Un moine m'a parlé de cet homme. Coquin, on dit que tu as un cœur de brute qui ne craint rien au delà de ce monde, et que c'est lui qui règle ta vie. Tu es condamné, je te remets toutes tes fautes commises ici-bas. Mais, crois-moi, profite de ma clémence pour te préparer une meilleure vie à venir! Moine, conseille-le. Je te le confie. Quel est le gaillard qui se cache sous son manteau ?

LE PRÉVÔT.

Un autre prisonnier que j'ai sauvé. Il devait mourir quand Claudio a été exécuté, et il ressemble tant à Claudio qu'on le prendrait pour lui.

(*Il découvre Claudio*).

LE DUC, *à Isabella.*

S'il ressemble à votre frère, en souvenir de lui, je lui pardonne. Pour vous, belle Isabella, donnez-moi votre main. Si vous voulez être ma femme, cet homme sera mon frère. Mais nous y reviendrons à un moment plus opportun. Maintenant, le seigneur Angelo comprend qu'il est sauvé. Il me semble voir briller ses yeux. Angelo, votre crime tourne à votre avantage. Songez à aimer votre femme, elle est digne de vous. Je me sens enclin à l'indulgence et cependant, il y a ici quelqu'un à qui je ne puis pardonner. (*A Lucio*). C'est vous, coquin! vous qui me faites passer pour un sot, un couard, un débauché, un âne et un fou! Qu'ai-je donc fait pour que vous me préconisiez de la sorte?

LUCIO.

Sur ma foi, monseigneur, je n'ai fait que plaisanter selon la coutume. Si vous voulez me pendre pour cela, vous le

pouvez. Mais ne vous en déplaise, j'aimerais mieux être fouetté.

LE DUC.

Vous serez fouetté d'abord et pendu après! Proclame-le, prévôt, par toute la ville. Si quelque femme a été outragée par ce libertin (je l'ai entendu qui jurait avoir mis à mal une femme), qu'elle se montre et il l'épousera. La noce finie, il sera fouetté et pendu.

LUCIO.

Je supplie votre Grandeur de ne pas m'unir à une putain. Votre Grandeur disait tout à l'heure que j'avais fait d'elle un duc. Mon bon seigneur, ne me récompensez pas en faisant de moi un cocu!

LE DUC.

Sur mon honneur, tu l'épouseras. Je te pardonne tes calomnies et te fais grâce de tes offenses. Emmenez-le en prison, et veillez à ce que nos ordres soient exécutés.

LUCIO.

En me mariant à une coquine, vous me faites mourir, vous me faites fouetter et vous me faites pendre!

LE DUC.

En calomniant un prince, vous avez mérité tout cela. (*Désignant Juliette*). Songez, Claudio, à celle que vous avez outragée et faites-lui réparation. Réjouissez-vous, Mariana. Aimez-la, Angelo. Je l'ai confessée et je connais sa vertu. Mes remerciements, cher Escalus, pour ta bonté ; une autre récompense t'attend. Merci, prévôt, pour tes soins et ta discrétion je te donnerai un office plus digne de toi. Pardonnez-lui, Angelo, de vous avoir apporté la tête de Ragozin; pour celle de Claudio. La faute s'excuse d'elle-même. Chère Isabella, j'ai à vous faire une proposition concernant votre bonheur. Si vous voulez me prêter une oreille favorable, ce qui est mien sera vôtre et ce qui est vôtre sera mien. Sur ce, retournons au palais; nous avons à vous communiquer bien des choses encore, qu'il convient que vous sachiez tous.

(*Ils sortent*).

FIN DE MESURE POUR MESURE.

CYMBELINE

Comédie

INTRODUCTION

L'origine de l'histoire de *Cymbeline* remonte à loin. Nous la trouvons, au treizième siècle, dans le *Roman de la Violette,* le *Roman du comte de Poitiers*, le *Roman du roi Flore et de la belle Jehanne*. Cent ans plus tard, Boccace la reprend. Au quinzième siècle elle reparaît dans un mystère. Enfin, en l'année 1603, elle subit une nouvelle modification dans un livre anglais intitulé : *Westward for Smelts*. C'est de ce livre que devait s'inspirer Shakespeare.

La comédie de *Cymbeline* ne fut ni inscrite au Stationer's books, ni imprimée avant 1623. Malone date sa première représentation de l'année 1605, après le *Roi Lear* et avant *Macbeth*. Le caractère d'Edgard du *Roi Lear* paraît, en effet, dériver de celui de Léonatus, le fils légitime du roi aveugle de Paphlagonie que l'on trouve dans l'*Arcadia* de Sydney. Shakespeare ayant eu l'occasion de feuilleter le volume tandis qu'il écrivait le *Roi Lear*, le nom de Léonatus l'aurait frappé et il en aurait fait celui d'un des principaux personnages de *Cymbeline*. D'un autre côté, l'histoire du roi Lear est contiguë à celle de Cymbeline dans la « Chronique de Holinshed » et quelques détails sur Duncan et Macbeth sont accidentellement donnés à la page suivante. Dans la *Scottish Chronicle* de Holinshed, nous trouvons l'histoire d'un certain Hay, un laboureur qui, placé avec ses deux fils, par le travers d'une ruelle, arrête ses compatriotes en fuite et les ramène au combat contre les Danois. Cette circonstance que Shakespeare rappelle dans le cinquième acte de *Cymbeline*, et certains passages de l'*Arcadie*, de Sydney, rend probable que le *Roi Lear*, *Cymbeline* et *Macbeth* auraient été écrits durant une même période et dans l'ordre que nous indiquons.

Steevens fait observer que dans le *Philaster* de Beaumont et Fletcher, existe un passage ayant plus d'une ressemblance avec le discours de Iachimo dans *Cymbeline*. Il faut ajouter que *Philaster* date de 1608.

PERSONNAGES

CYMBELINE, roi de Bretagne.
CLOTEN, fils de la reine, d'un premier mari.
LÉONATUS POSTHUMUS, gentilhomme, époux d'Imogène.
BÉLARIUS, seigneur exilé, déguisé sous le nom de Morgan.
GUIDÉRIUS, } déguisés sous les noms de Polydore et de Cadwall.
ARVIRAGUS, } et supposés fils de Bélarius.
PHILARIO, ami de Posthumus, } italiens.
IACHIMO, ami de Philario, }
UN GENTILHOMME français, ami de Philario.
CAIUS LUCIUS, général des armées romaines.
UN CAPITAINE romain.
DEUX CAPITAINES bretons.
PISANIO, serviteur de Posthumus.
CORNÉLIUS, médecin.
DEUX GENTILSHOMMES.
DEUX GEÔLIERS.
LA REINE, femme de Cymbeline.
IMOGÈNE, fille de Cymbeline, d'un premier lit.
HÉLÈNE, suivante d'Imogène.
SEIGNEURS, DAMES, SÉNATEURS ROMAINS, TRIBUNS, APPARITIONS, UN DEVIN, UN GENTILHOMME HOLLANDAIS, UN GENTILHOMME ESPAGNOL, MUSICIENS, EXEMPTS, CAPITAINES, SOLDATS, MESSAGERS, GENS DE SERVICE.

La scène quelquefois en Grande-Bretagne, quelquefois en Italie.

CYMBELINE

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

En Grande-Bretagne. Un jardin derrière le palais de Cymbeline.

ENTRENT DEUX GENTILSHOMMES.

PREMIER GENTILHOMME.

Vous ne rencontrerez pas un homme qui ne soit soucieux. Nos tempéraments ne sont pas mieux gouvernés par le ciel que nos courtisans par le visage du roi[1] !

1. ... *our bloods*
No more obey the heavens, than our courtiers;
Still seem, as does the king's.

Ce passage est d'une grande difficulté.

Warburton l'explique ainsi : Nous n'obéissons plus au ciel, sinon comme nos courtisans, sur un regard du roi. D'où il résulterait que les mots *our bloods* seraient déplacés.

Johnson ne partage pas l'avis de Warburton et traduit ainsi : « Nous ne rencontrons pas un homme qui ne soit soucieux. Nos contenances (*our bloods*) n'obéissent pas plus aux lois du ciel que nos courtisans ».

Steevens traduit *blood* par inclination, se recommandant de Shakespeare lui-même :

. . . . . *were it my fitness*
To let these hands obey my blood.
(*Le roi Lear*).

Tyrwhitt cherche à rendre le passage plus compréhensible, grâce à une légère altération consistant à supprimer la dernière lettre :

DEUXIÈME GENTILHOMME.

De quoi s'agit-il?

PREMIER GENTILHOMME.

Sa fille, l'héritière de son royaume, qu'il destinait au fils unique de sa femme (une veuve qu'il a épousée dernièrement), a préféré un pauvre, mais digne gentilhomme. Elle s'est mariée, son mari a été exilé, elle-même a été conduite en prison, et voilà pourquoi tout respire la tristesse. Quant au roi, je le crois touché jusqu'au cœur.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Le roi seul?

PREMIER GENTILHOMME.

Il y a encore celui qui a perdu la princesse; il y a la reine qui désirait cette alliance. Quant aux courtisans, bien qu'ils se composent un visage sur celui du roi, pas un, dont le cœur ne se réjouisse de ce qu'ils semblent regretter.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Pourquoi?

PREMIER GENTILHOMME.

Celui qui n'a pas obtenu la princesse, est un être ne valant même pas la peine qu'on en dise du mal; tandis que celui qui l'a eue (je veux dire qui l'a épousée... Hélas! le pauvre homme! on l'a banni!) est une créature telle, qu'en vain on chercherait dans tous les pays du monde pour trouver son pareil. Il manquerait toujours quelque chose à celui qu'on voudrait lui comparer. Je ne crois pas qu'il en existe un aussi beau et possédant autant de qualités intérieures.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Vous le comblez d'éloges.

PREMIER GENTILHOMME.

Je n'exagère pas. Je suis plutôt au-dessous de la vérité.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Quel est son nom, sa naissance?

PREMIER GENTILHOMME.

Je ne puis remonter jusqu'à sa première origine. Son père

..... *our bloods*
No more obey the heavens, than our courtiers
Still seem, as does the king.

D'après Mason le sens de la phrase serait celui-ci: Nos dispositions n'obéissent pas plus au ciel que nos courtisans, qui imitent le roi.

Enfin arrive Malone. « *Blood*, dit-il, est souvent employé par Shakespeare pour *natural disposition*. Il suffit de suivre le vieux texte et de séparer le mot *courtiers* des suivants par un point et virgule ».

Nous avons suivi l'indication de Malone.

s'appelait Sicilius, et partagea avec Cassibelan l'honneur de battre les Romains. Mais il ne tint ses titres que de Ténantius[1] qu'il servit avec gloire, et avec un succès qui fit l'admiration de tous. Ce fut ainsi qu'il gagna le surnom de Léonatus. Il eut, avant le gentilhomme en question, deux autres fils qui, dans ces dernières guerres, moururent l'épée à la main. Leur père, vieux alors, et qui désirait une postérité, en conçut un tel chagrin qu'il en mourut. Quant à sa chère dame, grosse du gentilhomme dont nous parlons, elle succomba en lui donnant le jour. Le roi prit l'enfant sous sa protection, l'appela Posthumus, l'éleva et l'attacha à sa personne. Il lui fit apprendre toutes les sciences qu'on pouvait enseigner à cette époque, et qu'il s'assimila comme nous nous assimilons de l'air; son printemps donna une moisson. Il vécut à la Cour, loué, aimé (ce qui est rare), servit de modèle à la jeunesse, devint le miroir dans lequel se regardaient les hommes mûrs; et, quoique enfant, guida les vieillards. Quant à sa maîtresse, pour laquelle il est maintenant banni, son propre mérite proclame l'estime qu'elle ressentait pour lui et sa vertu. Elle l'a choisi, c'est dire quelle sorte d'homme il est.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Je l'honore, au delà de ce que vous pourriez dire. Mais, je vous prie, est-elle la seule enfant du roi?

PREMIER GENTILHOMME.

Non. Il avait deux fils. Si le fait est digne de votre attention, écoutez-moi bien. Quand l'aîné eut atteint l'âge de trois ans, l'autre était encore en maillot. On les vola à leur nourrice et, à cette heure, on se perd en conjectures sur l'endroit où ils peuvent être.

LE DEUXIÈME GENTILHOMME.

Il y a longtemps de cela?

LE PREMIER GENTILHOMME.

Une vingtaine d'années.

LE DEUXIÈME GENTILHOMME.

Est-il possible qu'on enlève ainsi les fils d'un roi! Ils

1. Ténantius était le père de Cymbeline et le neveu de Cassibelan, étant le plus jeune fils de son frère aîné, Lud, roi de la partie orientale de la Bretagne, à la mort duquel Cassibelan fut nommé roi. Cassibelan repoussa la première attaque des Romains, mais ayant été vaincu par Jules César, lors de sa seconde invasion en Bretagne, il consentit à payer un tribut annuel à Rome. Après sa mort, Ténantius fut établi sur le trône, dont lui et son frère aîné Androgeus avaient été injustement écartés par leur oncle. Suivant certains auteurs autorisés, Ténantius aurait exactement payé le tribut stipulé par Cassibelan; suivant d'autres, il s'y serait refusé et serait parti en guerre contre les Romains. C'est cette version qu'a adoptée Shakespeare.

étaient donc bien mal surveillés? Comment les recherches ont-elles été si lentes, qu'on n'ait pu retrouver leurs traces?

PREMIER GENTILHOMME.

Si étrange que cela puisse paraître, si ridicule que soit une pareille négligence, c'est la vérité.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Je vous crois.

PREMIER GENTILHOMME.

Brisons là. Voici venir notre gentilhomme, la reine et la princesse.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Au même endroit.

ENTRENT LA REINE, POSTHUMUS ET IMOGÈNE.

LA REINE.

Non, ma fille, soyez-en bien convaincue, jamais je n'aurai pour vous les regards malveillants que l'on reproche à la plupart des belles-mères. Vous êtes ma prisonnière, mais votre geôlier vous remettra les clefs de votre prison. Quant à vous, Posthumus, aussitôt que je pourrai calmer la colère du roi, je me ferai votre avocat. Mais le feu de sa rage n'est pas éteint et il est préférable de vous incliner devant sa sentence, avec la patience que vous conseille votre sagesse.

POSTHUMUS.

S'il plaît à votre Grandeur, je partirai aujourd'hui.

LA REINE.

Vous connaissez le danger... Je vais faire un tour dans le jardin, compatissant aux angoisses de deux cœurs que l'on sépare, et bien que le roi vous ait défendu de causer ensemble.

(*Sort la reine*).

IMOGÈNE.

O bonté feinte! Comme ce tyran sait bien caresser les blessures qu'il a faites! Mon très cher époux, il m'arrive quelquefois de redouter le courroux de mon père, mais (sans manquer à mes devoirs de fille) je ne crains rien de ce qui pourrait en résulter. Vous ne serez plus là, et moi il faudra que je supporte journellement les menaces de ses yeux méchants, ayant pour unique consolation de

penser qu'il y a dans le monde un joyau que je pourrai revoir.

POSTHUMUS.

Ma reine! Ma maîtresse! Ma femme! Cessez de pleurer, de peur que je sois soupçonné de plus de sensibilité qu'il ne convient à un homme! Je demeurerai le mari le plus fidèle qui ait jamais engagé sa foi. Ma résidence sera Rome, chez un nommé Philario, un ancien ami de mon père, que je ne connais que pour avoir correspondu avec lui. Ecrivez-moi, ma reine, mes yeux boiront les mots que vous m'adresserez, l'encre fût-elle faite avec du fiel!

(*Rentre* LA REINE).

LA REINE.

Dépêchez-vous, je vous prie. Si le roi venait, je ne sais pas où s'arrêterait son déplaisir. (*A part*). Je vais le conseiller de se promener de ce côté. Je ne lui fais aucune injure qu'il ne me la paie comme un bienfait. Mes offenses lui auront coûté cher!

(*Elle sort*).

POSTHUMUS.

Quand nous mettrions à nous séparer tout le temps qui nous reste à vivre, la douleur du départ ne ferait qu'augmenter. Adieu!

IMOGÈNE.

Non! Restez encore un peu. Monteriez-vous à cheval uniquement pour prendre l'air, cet adieu serait encore trop court! Regardez, mon amour. Ce diamant a appartenu à ma mère; prenez-le, mon cœur; mais gardez-le jusqu'à ce que vous épousiez une autre femme, quand Imogène sera morte!...

POSTHUMUS.

Comment? Une autre? Dieux bons! donnez-moi celle qui m'appartient et que les liens de la mort m'enserrent avant que j'en aime une autre! (*Mettant la bague*). Demeure ici, tant que mes sens garderont leur pouvoir! Oh! la plus aimée et la plus belle! De même qu'à échanger ma pauvre personne contre la vôtre, vous avez infiniment perdu; de même, à l'échange de nos bagatelles, je trouve le moyen de gagner encore! Par amour de moi, portez ceci (*Lui mettant un bracelet au bras*). Ce sont les menottes de l'amour, je les mets à la plus belle des prisonnières.

IMOGÈNE.

O dieux! Quand nous reverrons-nous!

(*Entrent* CYMBELINE *et des Seigneurs*).

POSTHUMUS.

Hélas! le roi!

CYMBELINE.

Etre vil, va-t'en! Hors d'ici, de ma vue! Si, après cet ordre, tu imposes encore la présence de ton indignité à la Cour, tu mourras! Arrière! Tu es du poison pour mon sang.

POSTHUMUS.

Les dieux vous protègent, et bénissent les gens de bien qui restent à la Cour! Je m'en vais.

(*Sort Posthumus*).

IMOGÈNE.

La mort ne doit pas avoir d'angoisses plus cruelles que celle-ci!

CYMBELINE.

Etre déloyal, toi qui devrais me redonner une nouvelle jeunesse, tu me vieillis de beaucoup d'années[1]!

IMOGÈNE.

Je vous en supplie, Seigneur, calmez une colère à laquelle je demeure insensible. Une plus noble passion[2] l'emporte sur la douleur et la crainte.

CYMBELINE.

Et sur tout respect? Et sur toute obéissance?

IMOGÈNE.

Et sur toute espérance!

CYMBELINE.

Tu pouvais épouser le fils unique de la reine!

IMOGÈNE.

Dieu soit béni de ne pas l'avoir voulu! J'ai choisi un aigle et j'ai laissé le milan!

CYMBELINE.

Tu as choisi un mendiant, et tu aurais voulu que sur mon trône s'assît la honte!

IMOGÈNE.

Non, je voulais l'illustrer.

CYMBELINE.

O vile créature!

1. . . . . *thou heapest*
A year's age on me.
Pour donner de la clarté à ce passage, sir Thomas Hanmer a ajouté le mot *many*: *Many a year's age.*
Nous avons traduit d'après cette version, adoptée par presque tous les commentateurs.

2. . . . . . *a touch more rare.*
Ainsi dans *Antoine et Cléopâtre*:
The death of Fulvia, with more urgent touches,
Do strongly speak to us.
Dans la *Tempête*:
Hast thou, which art but air, a touch, a feeling
Of their afflictions? etc.

IMOGÈNE.

Seigneur, c'est votre faute si j'ai aimé Posthumus. Vous en avez fait le compagnon de mes jeux, et c'est un homme digne de n'importe quelle femme. Il m'a payée plus que je ne vaux !

CYMBELINE.

Quoi ! Es-tu folle ?

IMOGÈNE.

Presque, seigneur. Puisse le ciel me guérir ! Que ne suis-je la fille d'un bouvier et pourquoi Léonatus n'est-il pas le fils d'un berger du voisinage !

(*Rentre* LA REINE).

CYMBELINE, *à la reine*.

Femme insensée ! Ils étaient encore ensemble ! Vous n'avez pas obéi à mes ordres ! Sortez avec elle et enfermez-la !

LA REINE.

Je vous supplie d'être patient. Remettez-vous, ma chère fille. Mon cher souverain, rentrez en vous-même, et cherchez quelque confort dans la réflexion.

CYMBELINE.

Qu'elle s'affaiblisse d'une goutte de sang par jour[1], et que devenue vieille, elle meure de sa folie !

(*Entre* PISANIO).

LA REINE.

Fi ! (*A Imogène*). Il faut céder (*Au roi*). Voici votre serviteur. (*A Pisanio*). Eh bien, monsieur, quelles nouvelles ?

PISANIO.

Monseigneur, votre fils a tiré l'épée contre mon maître.

LA REINE.

Ah ! J'espère qu'il n'y a pas eu de mal ?

PISANIO.

Il pouvait en arriver, si mon maître n'avait pas fait un jeu de ce combat et gardé son sang-froid. Des gentilhommes assistant à la scène, les ont séparés ?

LA REINE.

J'en suis enchantée.

IMOGÈNE.

Votre fils est le champion de mon père ; il a pris son parti. Tirer l'épée contre un proscrit ! O le brave seigneur ! Je voudrais les voir face à face, en Afrique, et moi auprès d'eux, avec une aiguille ! Je piquerais le premier qui reculerait. Pourquoi avez-vous quitté votre maître ?

1. Dans *Othello* :

. . . . may his pernicious soul
Rot half a grain a day !

PISANIO.

C'est lui qui l'a exigé, il n'a pas voulu que je l'accompagne jusqu'au port. Il m'a laissé par écrit ce que j'aurais à faire tant qu'il vous plairait d'user de mes services.

LA REINE.

Cet homme vous a toujours fidèlement servi, je jurerais sur l'honneur qu'il en sera toujours ainsi.

PISANIO.

Je remercie humblement votre Grandeur.

LA REINE.

Je vous en prie, promenons-nous ensemble.

IMOGÈNE.

Dans une demi-heure, à peu près, veuillez venir causer avec moi. Il faut que vous alliez voir monseigneur s'embarquer. C'est bien le moins. Jusque-là, laissez-moi.

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Une place publique.

ENTRENT CLOTEN ET DEUX SEIGNEURS.

PREMIER SEIGNEUR.

Seigneur, je vous conseille de changer de chemise. La chaleur de l'action vous fait fumer comme un sacrifice. L'air se renouvelle et il n'y a nulle part d'air plus salubre que celui que vous exhalez.

CLOTEN.

Si ma chemise était ensanglantée, j'en changerais. L'ai-je blessé?

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.*

Non, sur ma foi. Il n'a pas même mis sa patience à l'épreuve.

PREMIER SEIGNEUR.

Blessé? Lui? S'il n'est pas blessé, c'est qu'on peut impunément traverser sa carcasse. S'il n'est pas blessé, c'est un lieu de passage pour l'acier!

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.*

Son acier était endetté, et s'est sauvé au bout de la ville!

CLOTEN.

Le drôle n'a pas voulu m'attendre.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.*

Non, il allait toujours, mais du côté de ton visage!

PREMIER SEIGNEUR.

Vous attendre! Vous possédez pas mal de terrain; il agrandissait votre avoir en vous en cédant encore!

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.*

Autant de pouces que tu as d'océans! Drôle!

CLOTEN.

Je regrette qu'on se soit interposé.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.*

Moi aussi, avant que vous ayez mesuré la longueur du sol, une fois à terre!

CLOTEN.

Et elle aime ce drôle! Et elle me refuse!

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.*

Si c'est un péché de bien choisir, elle est damnée!

PREMIER SEIGNEUR.

Seigneur, je vous l'ai toujours dit, sa beauté et sa cervelle ne vont pas ensemble. Elle est jolie, mais elle a l'esprit borné.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.*

Elle n'éclaire pas les sots, de peur d'être blessée par réflexion.

CLOTEN.

Allons, je retourne dans ma chambre. Quel malheur qu'il n'y ait pas eu de mal!

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.*

Tel n'est pas mon vœu; à moins que l'âne eût été atteint, ce à quoi je ne verrais pas grand mal.

CLOTEN.

Voulez-vous venir avec nous?

PREMIER SEIGNEUR.

J'accompagnerai votre Seigneurie.

CLOTEN.

Allons ensemble.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Soit, monseigneur.

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

Le palais de Cymbeline.

ENTRENT IMOGÈNE ET PISANIO.

IMOGÈNE.

Je voudrais que tu allasses jusqu'au port pour questionner

chaque bâtiment. S'il m'écrivait et si sa lettre ne me parvenait pas, ce serait pour moi une perte aussi fatale que s'il s'agissait de la grâce d'un criminel [1]. Quelles ont été ses dernières paroles ?

PISANIO.

« *Ma reine ! Ma reine !* ».

IMOGÈNE.

Et il agitait son mouchoir ?

PISANIO.

Il l'embrassait, madame.

IMOGÈNE.

Un linge insensible ! Il était plus heureux que moi ! C'est tout ?

PISANIO.

Non, madame. Aussi longtemps qu'il a pu entendre ma voix, ou me distinguer parmi les autres, il a agité son gant, son chapeau, son mouchoir, pour traduire autant que possible son état d'esprit, sa douleur, combien le vaisseau s'éloignait plus vite que l'aurait désiré son cœur.

IMOGÈNE.

Tu aurais dû le regarder jusqu'à ce qu'il devînt aussi petit qu'un oiseau, encore plus petit.

PISANIO.

Je n'y ai pas manqué, madame.

IMOGÈNE.

J'aurais fait craquer les fibres de mes yeux, jusqu'à ce que l'éloignement l'eût rendu aussi ténu que mon aiguille ! Je l'aurais suivi du regard, jusqu'à ce qu'il eût disparu dans l'air, imperceptible comme un moucheron ! Alors j'aurais baissé les yeux et j'aurais pleuré. Bon Pisanio, quand entendrons-nous parler de lui ?

PISANIO.

Soyez-en sûre, madame, aussitôt qu'il en aura l'occasion.

IMOGÈNE.

Quand nous nous sommes séparés, j'avais un tas de jolies choses à lui raconter. Avant que j'aie pu lui dire combien je penserais à lui, à certaines heures, et quelles seraient ces pensées ; avant d'avoir eu le temps de lui faire jurer que les filles d'Italie ne nuiraient ni à ma tranquillité, ni à sa foi ; avant d'avoir eu le loisir de lui recommander de mêler ses prières aux miennes, à six heures du matin, à midi, à minuit, quand je supplie le ciel de veiller sur lui ; avant de lui

1. . . . . *'twere a paper lost*
As offer'd mercy is.
Nous avons adopté la version de Steevens.
On trouve la même pensée dans *Tout est bien qui finit bien :*
Like a remorseful pardon slowly carried.

donner le baiser du départ, entre deux mots d'amour, mon père est entré et, comme un terrible ouragan du nord, a dispersé tous nos boutons en fleurs !

(*Entre une* DAME D'HONNEUR).

LA DAME D'HONNEUR.

La reine, madame, désire que vous lui teniez compagnie.

IMOGÈNE.

Exécutez vite les ordres que je vous ai donnés. Je vais trouver la reine.

PISANIO.

Comptez sur moi, madame.

(*Ils sortent*).

SCÈNE V.

A Rome. Dans la maison de Philario.

ENTRENT PHILARIO, IACHIMO, UN FRANÇAIS, UN HOLLANDAIS ET UN ESPAGNOL.

IACHIMO.

Croyez-moi, monsieur. Je l'ai vu en Bretagne. Il était alors en pleine réputation, attendant l'instant de prouver un mérite qu'on lui a reconnu depuis. Eh bien ! à cette époque, j'aurais pu le regarder, sans admiration, le catalogue de ses qualités eût-il été placé à côté de lui, et l'eussé-je parcouru dans tous ses détails.

PHILARIO.

Vous parlez de lui à une époque où il n'était pas pourvu, comme aujourd'hui, de qualités extérieures et intérieures.

LE FRANÇAIS.

Je l'ai vu en France. Il y avait alors beaucoup de gens capables de regarder comme lui le soleil en face.

IACHIMO.

Son mariage avec la fille de son roi, qui doit le faire estimer d'après la valeur de sa femme plus que d'après la sienne, aide, sans doute, à exagérer son portrait.

LE FRANÇAIS.

Sans compter son bannissement.

IACHIMO.

L'enthousiasme de ceux qui, servant Imogène, pleurent ce lamentable divorce, contribue encore à cette exagération. Ils en abusent pour donner raison à son choix, de peur qu'on l'accuse trop facilement d'avoir épousé un mendiant sans autres qualités. Mais comment se fait-il qu'il vienne

séjourner chez vous? Comment vous êtes-vous connus?

PHILARIO.

Son père et moi avons servi ensemble, et souvent je lui ai dû la vie...

(*Entre* POSTHUMUS).

Voici venir le Breton. Recevez-le, comme il convient à des gentilshommes de votre rang, ayant affaire à un étranger de sa qualité. Je vous en prie tous, faites plus ample connaissance avec ce gentilhomme, que je vous recommande comme un de mes plus dignes amis. J'aime mieux vous laisser apprécier ses vertus par la suite, que vous les vanter en sa présence.

LE FRANÇAIS.

Monsieur, nous nous sommes connus à Orléans.

POSTHUMUS.

Où vos amabilités ont fait de moi votre débiteur ; je le demeurerai toujours sans parvenir à m'acquitter.

LE FRANÇAIS.

Monsieur, vous accordez trop de prix aux services que j'ai pu vous rendre. J'étais heureux de vous réconcilier avec mon compatriote. C'eût été pitié que vous donniez suite au projet mortel que vous nourrissiez tous deux, pour une chose d'une nature et d'une importance si légères.

POSTHUMUS.

Pardonnez-moi, monsieur. J'étais alors un bien jeune voyageur, plus disposé à faire bon marché de l'opinion qu'à me laisser guider par l'expérience des autres. Mais, depuis, mon jugement s'est amélioré — s'il n'y a pas d'offense à le dire — et j'estime que la querelle n'était pas si légère.

LE FRANÇAIS.

Elle l'était trop pour en appeler à l'arbitrage des épées; trop pour que, sur deux adversaires, un fût infailliblement blessé, à moins que les deux succombassent.

IACHIMO.

Peut-on, sans indiscrétion, demander le sujet du différend?

LE FRANÇAIS.

Sans inconvénient, je suppose. Il s'agissait d'une discussion publique, qui, évidemment, peut être publiquement racontée, et que je pourrais comparer à celle que nous soutenions la nuit dernière, quand chacun de nous vantait les belles de son pays. Ce gentilhomme affirmait — le sang dût-il devenir son garant — que sa maîtresse était plus belle, plus vertueuse, plus sage, plus chaste, plus fidèle, moins facile à conquérir, que les plus rares de nos dames de France.

IACHIMO.

Ou cette dame-là n'est plus en vie, ou l'opinion de ce gentilhomme a changé.

POSTHUMUS.

Elle est toujours aussi vertueuse et mon opinion est restée la même.

IACHIMO.

Vous ne devez pas la mettre à ce point au-dessus de nos dames d'Italie.

POSTHUMUS.

Si l'on m'y provoquait, comme en France, je n'en rabattrais rien, dussé-je passer pour son amant plutôt que pour son ami.

IACHIMO.

Vouloir qu'elle soit — par comparaison — aussi belle et aussi vertueuse que nos dames d'Italie, c'est outrer la beauté et la vertu d'une dame bretonne. Si elle dépassait toutes les femmes que j'ai connues, comme ce diamant que vous portez dépasse tous ceux que j'ai vus, je ne douterais pas de sa valeur ; mais il me reste à connaître le plus rare diamant, comme vous la femme la plus rare.

POSTHUMUS.

Je l'ai louée autant que je l'estimais, comme je le fais de ce diamant.

IACHIMO.

A combien l'estimez-vous ?

POSTHUMUS.

Plus que toutes les joies du monde !

IACHIMO.

Ou votre incomparable maîtresse est morte, ou la voilà moins prisée qu'une bagatelle.

POSTHUMUS.

Vous vous trompez. L'un pourrait être vendu ou donné, s'il existait des richesses suffisantes pour l'acheter, ou des mérites assez grands pour qu'il fût leur récompense; l'autre n'est point un objet de vente et s'il fallait en faire don, ce serait aux dieux.

IACHIMO.

Ce don, les dieux ne vous l'ont-ils pas accordé ?

POSTHUMUS.

C'est pourquoi, s'ils me protègent, je le garderai.

IACHIMO.

Vous pouvez être l'amant en titre de votre maîtresse, mais, ne l'oubliez pas, parfois des oiseaux étrangers volent sur l'étang du voisin. Votre bague aussi peut être dérobée. En somme, de vos deux bijoux inestimables, l'un est frêle et l'autre fragile ; un voleur habile ou un courtisan accompli, pourrait bien s'en emparer un jour.

POSTHUMUS.

Votre Italie ne renferme pas un courtisan suffisamment

accompli pour venir à bout de l'honneur de ma maîtresse; si c'est cette arrière-pensée qui vous la fait taxer de fragilité. Quant à ma bague, je ne doute pas que vous ayez une provision de voleurs, néanmoins, je ne crains rien pour elle.

PHILARIO.

Laissons ce débat, messieurs.

POSTHUMUS.

Très volontiers, monsieur. Ce digne seigneur, et je l'en remercie, ne me considère pas comme un étranger. Du premier coup, nous serons devenus amis.

IACHIMO.

Il me suffirait de cinq conversations comme celle-ci, pour venir à bout de votre maîtresse et la faire reculer jusqu'à ce qu'elle se donne ; à condition qu'elle me reçoive, c'est-à-dire que j'aie l'occasion de lui faire ma cour.

POSTHUMUS.

Non, non.

IACHIMO.

A ce propos, j'engagerais la moitié de ma fortune contre votre bague qui ne la vaut pas, pariant moins contre la réputation de la belle que contre la confiance qu'elle vous inspire. Pour que vous n'en soyez pas offensé, je tiens la gageure, quelle que soit la femme que vous m'opposiez.

POSTHUMUS.

Vous vous abusez complètement et la tentative pourrait vous servir de leçon.

IACHIMO.

C'est-à-dire ?

POSTHUMUS.

Vous valoir un échec; pourtant cette tentative mériterait plus, je veux dire un châtiment.

PHILARIO.

Messieurs, assez sur ce sujet. Il devient dangereux. Qu'il disparaisse comme il est venu, et, je vous en prie, faites meilleure connaissance.

IACHIMO.

J'aurais engagé ma fortune et celle de mon voisin, en garantie de ce que j'ai avancé.

POSTHUMUS.

Quelle femme voudriez-vous choisir pour la tentative ?

IACHIMO.

La vôtre, sur la fidélité de laquelle vous vous reposez tant. Je gage dix mille ducats contre votre bague que, si vous me recommandez à la Cour, où est votre femme, il me suffira de l'avoir vue deux fois, pour venir à bout de son honneur que vous jugez si bien gardé.

POSTHUMUS.

Je consens à parier de l'or contre de l'or. Quant à ma bague, j'y tiens autant qu'à mon doigt dont elle fait partie.

IACHIMO.

Vous êtes l'amant de la dame et craignez de l'exposer. Eussiez-vous payé un million le gros, de la chair de femme, vous ne la préserveriez pas de la corruption. Mais décidément vous avez des scrupules, car vous tremblez.

POSTHUMUS.

C'est chez vous une habitude de plaisanter de la sorte, mais j'aime à croire qu'il ne s'agit que d'un badinage.

IACHIMO.

Je sais ce que je dis et l'exécution suit mes paroles, je le jure.

POSTHUMUS.

Vous le voulez? Je mettrai donc mon diamant en gage jusqu'à votre retour. Convenons bien des termes du pari. La vertu de ma maîtresse dépasse la grossièreté de vos indignes pensées. Je vous défie. Voici ma bague.

PHILARIO.

Il ne faut pas que ce pari ait lieu!

IACHIMO.

Par les dieux, je le tiens! Si je ne vous apporte pas le témoignage indiscutable d'avoir possédé la meilleure partie du corps de votre maîtresse, mes dix mille ducats sont à vous et ce diamant vous revient. Si je m'en retourne, lui laissant cet honneur en lequel vous avez tant de confiance, votre maîtresse qui est votre joyau, cette bague votre autre joyau, et mon or vous appartiennent. J'y mets toujours cette condition que vous me donnerez une recommandation me permettant de me présenter à elle.

POSTHUMUS.

J'accepte toutes les conditions. Ce sont les articles de notre traité. Seulement vous aurez à répondre d'autre chose. Si vous l'entreprenez, et si vous me prouvez clairement que vous l'avez séduite, je cesserai d'être votre ennemi, car elle ne méritait pas qu'une querelle s'élevât entre nous. Mais si elle résiste, si vous ne me démontrez pas qu'il en ait été autrement, pour la mauvaise opinion que vous aurez eue d'elle, l'assaut que vous aurez fait subir à sa chasteté, vous me répondrez de la tentative, l'épée à la main.

IACHIMO.

Donnez-moi la main. C'est convenu. Nous ferons rédiger nos conventions par un conseil légal et je vole en Bretagne, de peur que le marché se refroidisse et meure d'inanition. Je vais aller chercher mon or et faire enregistrer nos deux paris.

POSTHUMUS.

Entendu.

(*Sortent Posthumus et Iachimo*).

LE FRANÇAIS.

Croyez-vous que le pari tienne?

PHILARIO.

Le seigneur Iachimo ne se dédira pas. Suivons-les.

(*Ils sortent*).

SCÈNE VI.

En Grande-Bretagne. Le Palais de Cymbeline.

ENTRENT LA REINE, DES DAMES D'HONNEUR ET CORNELIUS.

LA REINE.

Avant que la rosée s'évapore, cueillez des fleurs, dépêchez-vous. Qui les a notées?

PREMIÈRE DAME D'HONNEUR.

Moi, Madame.

LA REINE.

Dépêchez-vous. (*Sortent les Dames d'honneur*). Maître docteur, avez-vous apporté les drogues?

CORNÉLIUS.

Oui, n'en déplaise à votre Grandeur. (*Présentant une petite boîte*). Les voici, madame. Mais je supplie votre Grâce (sans qu'elle s'en offense, c'est ma conscience qui ordonne que je vous pose cette question) de me dire pourquoi vous m'avez commandé cette composition empoisonnée dont, pour être lent, l'effet n'en est pas moins mortel.

LA REINE.

Je m'étonne, docteur, que tu me poses une pareille question. N'ai-je pas été longtemps ton élève? Ne m'as-tu pas appris à composer des parfums? A les distiller? A les conserver? Notre grand roi lui-même ne me félicite-t-il pas souvent pour mes préparations? Puisqu'il en est ainsi (à moins que tu me prennes pour le diable) pourquoi n'augmenterai-je pas ma science en tentant d'autres expériences[1]? Je veux essayer le pouvoir de tes compositions, non sur des hommes, mais sur des créatures que nous ne jugerions pas

1. *Others conclusions.*
Ainsi dans *Antoine et Cléopâtre* :
She hath pursued conclusions infinite
Of easy ways to die.

dignes d'être pendues, afin de me rendre compte de leur vigueur. J'opposerai ensuite des antidotes à leur activité et, de la façon, connaîtrai leurs vertus et leurs effets.

CORNÉLIUS.

De telles pratiques ne serviront qu'à endurcir le cœur de votre Grandeur, et la vue de ces effets ne lui procurera que de dangereux dégoûts.

LA REINE.

Rassure-toi.

(*Entre* PISANIO).

(*A part*). Voici venir un coquin flagorneur, c'est sur lui que je ferai la tentative. Tout à son maître, il est l'ennemi de mon fils. (*Haut*). Eh bien, Pisanio? Docteur, je n'ai pas besoin de vos services pour le moment, vous pouvez vous retirer.

CORNÉLIUS, *à part.*

Vous m'êtes suspecte, madame, mais vous ne ferez aucun mal.

LA REINE, *à Pisanio.*

Ecoute, un mot.

CORNÉLIUS, *à part.*

Je n'aime pas cette femme. Elle croit avoir entre les mains des poisons étrangement lents. Je connais les dispositions de son esprit et ne confierais jamais à sa méchanceté des drogues de cette nature. Ceux qu'elle a sont des stupéfiants qui engourdissent pendant quelque temps les sens. Peut-être en fera-t-elle l'essai sur des chats ou des chiens; elle en viendrait bientôt à des espèces d'une catégorie plus élevée. Mais le semblant de mort que procurent ces drogues, n'offre aucun danger; ils stupéfient puis vous redonnent une vie nouvelle. Je me moque d'elle, mais il y a de l'honnêteté à la tromper ainsi.

LA REINE.

Je n'ai plus besoin de tes services, docteur, jusqu'à ce que je te fasse appeler.

CORNÉLIUS.

Je prends humblement congé.

(*Il sort*).

LA REINE.

On dit qu'elle pleure encore? Ne crois-tu pas que le temps la calme? Qu'elle laisse entrer la raison là où maintenant règne la folie? Travaille dans ce but, et quand tu viendras me dire qu'Imogène aime mon fils, je te répondrai à l'instant que tu es aussi grand que ton maître, plus grand que lui, car sa fortune gît sans souffle et sa gloire est à l'agonie. Il ne peut pas plus revenir, que rester où il est. Changer de demeure ce serait changer une misère pour une

autre. Chaque jour qui naît vient hâter sa ruine. Quel but as-tu en t'appuyant sur un être chancelant, incapable d'être relevé, sans amis pour le soutenir. (*La Reine laisse tomber la boîte qu'elle a à la main. Pisanio la ramasse*). Tu ramasses là une chose que tu ne connais pas. Garde-la pour ta peine. C'est une composition que j'ai préparée et qui cinq fois a sauvé le roi de la mort. Je ne sais pas de cordial plus certain. Prends-le, je te prie, comme gage d'une plus grande faveur que je te réserve. Dis à ta maîtresse dans quelle situation elle se trouve, mais dis-le lui comme si cela venait de toi. Songe à la fortune nouvelle qui t'attend : tu ne quittes pas ta maîtresse et tu es utile a mon fils qui t'en sera reconnaissant. J'amènerai le roi à te donner de l'avancement, de façon à satisfaire tes désirs, et moi-même, moi qui aurai aidé à ton élévation, je récompenserai grandement tes services. Appelle mes femmes et médite mes paroles. (*Sort Pisanio*). Un coquin sournois dont on ne peut ébranler la constance! L'agent incorruptible de son maître! Le conseiller qui resserre les nœuds unissant ce maître à Imogène! Je lui ai fait un cadeau qui, s'il en use, la privera de messagers d'amour [1]. Quant à elle, par la suite, si elle ne change pas d'humeur, il se pourrait qu'elle en goûtât!

(*Rentrent* PISANIO *avec les Dames d'honneur*).

Très bien, très bien. Des violettes, des coucous, des primevères... Portez tout cela dans mon cabinet. Porte-toi bien, Pisanio, et médite mes paroles.

(*Sortent la Reine et ses demoiselles d'honneur*).

PISANIO.

Je n'y manquerai pas. Mais le jour où je serai infidèle à mon maître, je m'étranglerai de mes mains. C'est tout ce que je puis faire pour vous.

(*Il sort*).

SCÈNE VII.

Un autre appartement dans le même Palais.

ENTRE IMOGÈNE.

IMOGÈNE.

Un père cruel et une belle-mère hypocrite! Un sot qui

1. *Of leigers for her sweet*
On appelait *leiger* l'ambassadeur accrédité auprès d'une Cour, pour y surveiller les intérêts de son maître.

fait la cour à une femme mariée dont l'époux est en exil! Et quel époux! Ma suprême couronne de douleur[1]! L'homme qui sans cesse renouvelle mon chagrin! Que n'ai-je été enlevée par des voleurs comme mes deux frères! Le plus misérable est celui qui désirela gloire. Benis soient ceux, quelle que soit leur condition, qui se contentent de voir se réaliser leurs modestes vœux. Quel est cet homme? Fi!

(*Entrent* PISANIO *et* IACHIMO).

PISANIO.

Madame, un noble gentilhomme de Rome vient de la part de mon maître, avec des lettres.

IACHIMO.

Vous changez de couleur, madame? (*Lui présentant une lettre*) Le digne Léonatus est en bonne santé et salue de tout cœur votre Grandeur.

IMOGÈNE.

Je vous remercie, monsieur. Vous êtes le bienvenu.

IACHIMO, *à part.*

Tout son extérieur est superbe! Si son esprit est aussi incomparable, c'est le phénix d'Arabie, et j'ai perdu mon pari. Hardiesse, sois mon amie! Audace, arme-moi de la tête aux pieds! Ou, comme le Parthe, je ne combattrai qu'en fuyant, et fuirai sans avoir combattu!

IMOGÈNE, *lisant.*

C'est un homme de haute noblesse, avec lequel je suis intimement lié. Traitez-le donc en conséquence, comme vous estimez votre très fidèle Léonatus.

Je ne vous en lis pas plus long. Mais, au plus profond de mon cœur, je suis touchée du reste qui le comble de reconnaissance. Vous êtes le bienvenu au delà de toute expression, digne seigneur, et je ne perdrai aucune occasion de vous le prouver.

IACHIMO.

Merci, la plus belle des dames. Quoi! Les hommes sont-ils fous? La nature leur aurait donné des yeux pour voir l'arche des cieux, les productions de la terre et de la mer; des yeux qui peuvent distinguer les globes enflammés qui sont au-dessus de leurs têtes, les pierres brillantes semées sur les nombreux rivages[2], et, avec des organes aussi précieux, nous ne pourrions pas choisir entre le beau et le laid?

1 *My suprême crown of grief!*
Ainsi dans *Troïlus et Cressida* :
Make Cressid's name the very crown of falsehood.

2. *Upon the number'd beach?*
De nombreuses discussions se sont élevées sur l'interprétation de ce passage.

IMOGÈNE.

Qui provoque ainsi votre admiration ?

IACHIMO.

Ce n'est pas la faute des yeux, car des orangs-outangs, des singes, placés entre deux guenons, claqueraient des dents en regardant l'une et repousseraient l'autre en faisant des grimaces ! Ce n'est pas non plus celle du jugement, puisque des idiots, dans une pareille alternative, choisiraient sagement ! Ni celle de l'appétit, la laideur opposée à une telle beauté, ferait vomir un estomac vide avant qu'il y goûtât !

IMOGÈNE.

Que voulez-vous dire ?

IACHIMO.

Le dérèglement (cet insatiable désir, tonneau qui se vide à mesure qu'il s'emplit) commence par dévorer l'agneau, avant d'avoir la nostalgie de l'ordure !

IMOGÈNE.

Cher monsieur, d'où vous viennent ces transports ? Seriez-vous malade ?

IACHIMO.

Je vous remercie, madame. (*A Pisanio*). Je vous en prie, monsieur, veuillez dire à mon serviteur de m'attendre où je l'ai laissé. Il est étranger et s'inquiète aisément.

PISANIO.

Je vais, monsieur, lui souhaiter la bienvenue.

(*Sort Pisanio*).

IMOGÈNE.

Mon seigneur se porte-t-il toujours bien ? Donnez-moi des nouvelles de sa santé, je vous prie.

IACHIMO.

Très bien, madame.

IMOGÈNE.

Est-il gai ? J'espère que oui.

IACHIMO.

Très gai. Il n'existe pas, là-bas, d'étrangers plus joyeux et plus joueurs. On l'a surnommé le joyeux Breton.

IMOGÈNE.

Quand il habitait ici, il était enclin à la tristesse et, souvent, sans savoir pourquoi.

IACHIMO.

Je ne l'ai jamais vu triste. Il y a, là-bas, un Français, un compagnon, un éminent musicien, qui paraît beaucoup aimer une fille gauloise. Il halète comme une fournaise, tandis que le joyeux Breton (je veux dire votre mari) rit à pleins

Warburton remplace *number'd* par *unnumbered* ; Steevens par *numerous* ; Farmer par *shaded*. Malone est de l'avis de Steevens.

poumons et s'écrie: *Comment se retenir les côtes quand on voit un homme qui, par tradition, par ce qu'il en a entendu dire, par sa propre expérience, devrait savoir ce qu'est une femme, ce qu'elle est infailliblement, pleurer à chaque instant un fatal esclavage !*

IMOGÈNE.

Mon époux parle ainsi?

IACHIMO.

Oui, madame, en riant aux larmes. C'est un plaisir d'être avec lui et de l'entendre se moquer du Français. Mais le ciel sait que de tels hommes sont plutôt à blâmer.

IMOGÈNE.

Vous ne parlez pas de lui, j'espère?

IACHIMO.

Non. Pourtant il pourrait remercier le ciel des bontés qu'il a eues à son égard. Quand je songe à ce qu'il y a en lui et en vous — qui lui appartenez et dont les qualités sont inappréciables — je ne puis m'empêcher d'admirer, mais aussi de ressentir de la pitié.

IMOGÈNE.

Pour qui?

IACHIMO.

Pour deux créatures que je plains de tout cœur.

IMOGÈNE.

Suis-je une de ces créatures-là? Vous me regardez. Quel chagrin discernez-vous en moi, qui puisse mériter votre pitié?

IACHIMO.

Lamentable ! Quoi ! Renoncer au soleil radieux pour se consoler dans un cachot auprès d'un lumignon !

IMOGÈNE.

Je vous en prie, monsieur, veuillez répondre plus clairement à mes questions. Pourquoi avez-vous pitié de moi?

IACHIMO.

Parce que d'autres, j'allais vous le dire, jouissent de votre... Mais c'est l'affaire des dieux d'en tirer vengeance, et ce n'est pas la mienne d'en parler.

IMOGÈNE.

On dirait que vous savez quelque chose sur mon compte, ou me concernant. Je vous en prie (douter d'une chose fait souvent plus souffrir qu'en avoir la certitude, car, ou le mal est sans remède, ou, pris à temps, on peut le conjurer), dites-moi ce qui vous incite à parler et vous oblige à vous taire.

IACHIMO.

Si j'avais cette joue pour y baigner mes lèvres ; cette main dont l'attouchement, dont chaque attouchement doit obliger

un cœur à prononcer un serment de fidélité[1] ; cet objet qui tient mon regard prisonnier dans l'impossibilité de regarder autre chose ; et si (je mériterais alors d'être damné !) je couvrais de bave des lèvres aussi fréquentées que l'escalier qui conduit au Capitole, si je pressais des mains durcies par le mensonge (comme elles le seraient par le travail), si je me perdais dans des yeux vils et ternes comme la lumière enfumée qu'alimente un suif puant, je voudrais que toutes les maux de l'enfer vinssent ensemble me punir d'une pareille trahison !

IMOGÈNE.

Mon seigneur, je le crains, a oublié la Bretagne.

IACHIMO.

Comme il s'est oublié lui-même. Ce n'est pas de gaîté de cœur, que je vous fais l'aveu de la honte d'un tel changement ; ce sont vos grâces, qui, de ma conscience qui voudrait se taire, font monter à mes lèvres une pareille révélation.

IMOGÈNE.

Je ne veux pas en entendre davantage.

IACHIMO.

O très chère âme ! Votre cause me brise le cœur et je souffre de pitié ! Une femme si belle, qui, unie à un empire, doublerait la grandeur de son roi, la sacrifier à des femmes de mauvaises mœurs[2], et les entretenir de vos propres deniers ; des aventurières malsaines, risquant toutes les infirmités contre de l'or et dont la corruption souille la

1. Il y a peut-être là une allusion à la façon dont les tenants juraient fidélité à leurs seigneurs. Le seigneur demeurait assis, tandis que le vassal, à genoux devant lui, tenait ses mains jointes entre les mains de son seigneur et s'engageait à le servir loyalement.

2. *With tomboys.*

D'après nombre de vieilles pièces et de ballades, les prostituées, au temps de Shakespeare, s'habillaient souvent avec des costumes d'hommes.

Nous avons sous les yeux une ancienne ballade intitulée : *The Stout Cripple of Cornwall.* (*Le brave estropié des Cornouailles*) :

And therefore kept them secretlie
To feede his fowle desire,
Apparell'd all like gallant youthes,
etc.
Il les gardait secrètement
Pour satisfaire ses désirs insensés,
Habillées comme de jeunes galants,
Vêtues de costumes de pages.
Il leur donnait, pour les reconnaître,
Un cœur de pourpre saignant
Que deux flèches d'argent semblaien
Séparer en deux parties.
C'était là ses jeux secrets,
Son plaisir particulier,
Et les putains, en habit d'homme,
Gaspillaient son trésor.

nature ; des bêtes étuvées capables d'empoisonner le poison ! Vengez-vous, sinon celle qui vous a portée n'était pas une reine et vous mentez à votre origine !

IMOGÈNE.

Me venger ! Comment pourrais-je me venger ? Si tout ce que vous me dites est vrai (j'ai un cœur qui ne peut pas encore en croire mes oreilles), comment pourrais-je me venger ?

IACHIMO.

Vous condamnera-t-il à vivre comme les prêtresses de Diane, entre des draps glacés, pendant qu'il se livre à toutes sortes de débauches, en dépit de vous et à vos dépens ? Vengez-vous. Je me mets entièrement à votre disposition, étant plus digne de votre lit que ce renégat, et décidé à demeurer pour vous un amant discret et fidèle.

IMOGÈNE.

A moi, Pisanio !

IACHIMO.

Laissez-moi sceller mon dévouement sur vos lèvres !

IMOGÈNE.

Arrière ! Je condamne mes oreilles de t'avoir si longtemps écouté ! Si tu étais un honnête homme, la vertu t'aurait fait parler, et non l'espoir du dénouement que tu convoites, dénouement aussi étrange et aussi honteux ! Tu outrages un gentilhomme aussi incapable des actions que tu lui prêtes, que tu l'es d'être un homme d'honneur ! Tu poursuis ici une femme qui te méprise autant qu'elle mépriserait le diable ! A moi, Pisanio ! Le roi, mon père, sera mis au courant de ta tentative. S'il trouve convenable qu'un insolent étranger étale sa bestialité à sa Cour, comme dans une étuve romaine, alors il a une Cour dont il se soucie peu, et une fille à l'égard de laquelle il a perdu tout respect ! A moi, Pisanio !

IACHIMO.

O heureux Léonatus ! Je puis le dire : la confiance que ta femme a en toi, est digne de celle que tu lui gardes, comme ta rare vertu l'est de son inébranlable fidélité ! Vivez longtemps heureuse, vous la femme du plus digne seigneur dont jamais pays ait été fier, et la seule épouse qui convenait à un tel homme ! Pardonnez-moi. En parlant ainsi, je voulais m'assurer si votre fidélité était profondément enracinée. Maintenant je vais vous dépeindre votre mari, tel qu'il est : l'homme le plus fidèle qui soit au monde ; un saint charmant tous ceux qu'il fréquente et qui a su se rendre maître de la moitié du cœur de tous les hommes.

IMOGÈNE.

Vous faites amende honorable.

IACHIMO.

Il siège parmi les hommes, comme un dieu descendu sur terre ; il renferme plus d'honneur qu'aucun mortel. Ne soyez plus en colère, très digne princesse, j'ai voulu vous éprouver par un faux rapport. L'essai n'a servi qu'à confirmer la sagesse dont vous avez fait preuve, en choisissant un seigneur aussi rare, incapable d'une erreur. L'amour que je lui porte m'a obligé à vous passer au crible ; mais les dieux ont fait de vous une femme chez laquelle le vanneur ne trouverait pas la moindre paille. Je vous en prie, pardonnez-moi.

IMOGÈNE.

Tout est bien, monsieur. Comptez sur mon pouvoir à la Cour.

IACHIMO.

Mes humbles remerciements. J'allais oublier d'adresser à Votre Grâce une petite requête, qui ne sera pas inopportune, puisqu'elle concerne votre époux. Moi et d'autres nobles amis sommes également intéressés dans l'affaire.

IMOGÈNE.

De quoi s'agit-il ?

IACHIMO.

Une douzaine de Romains d'entre nous, et votre mari (la plus belle plume de votre aile), nous sommes cotisés pour acheter un présent à l'empereur. Chargé de l'achat, je l'ai fait en France. C'est de la vaiselle plate d'un rare dessin ; ce sont des bijoux d'un goût exquis, dont la valeur est grande. Etant étranger, je serais désireux de les mettre en sûreté. Vous plairait-il les prendre sous votre protection ?

IMOGÈNE.

Volontiers. Ils seront entre bonnes mains, je vous le jure. Puisque mon époux s'y intéresse, je les garderai dans ma chambre.

IACHIMO.

Ils sont dans une malle, sous la surveillance de mes gens. Je vais donner l'ordre qu'on vous l'envoie, pour cette nuit seulement. Je dois monter à bord demain.

IMOGÈNE.

Oh ! non, non.

IACHIMO.

Il le faut, je vous en supplie. Je manquerais à ma parole, en retardant mon départ. De la Gaule, si j'ai traversé la mer, ç'a été uniquement pour ne pas manquer à ma promesse de voir votre Grâce.

IMOGÈNE.

Je vous remercie de la peine. Mais ne partez pas demain.

IACHIMO.

Mon devoir l'exige, madame. S'il vous plaît d'écrire à votre époux, faites-le donc cette nuit. Je suis déjà en retard, et il est important que notre présent soit offert.

IMOGÈNE.

J'écrirai. Envoyez-moi votre malle. Elle sera bien gardée et fidèlement restituée. Vous êtes le bienvenu.

(*Ils sortent*).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCENE PREMIÈRE.

Une cour devant le palais de Cymbeline.

ENTRENT CLOTEN ET DEUX SEIGNEURS.

CLOTEN.

Jamais homme eut-il si peu de chance ! Au moment où ma boule effleurait le jack[1] je suis renvoyé ! J'avais mis cent livres sur le coup ! Et il faut qu'un putassier de rufien vienne me reprocher de jurer, comme si je lui avais emprunté mes jurons et comme si je ne pouvais en disposer !

PREMIER SEIGNEUR.

Qu'y a-t-il gagné ? Vous lui avez brisé la caboche avec votre boule.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.*

S'il n'avait pas eu plus de cervelle que le prince, il ne lui en resterait plus !

CLOTEN.

Quand un gentilhomme est disposé à jurer, il n'appartient à aucun des assistants de lui couper la parole. Hein ?

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Non, Monseigneur (*à part*). Pas plus qu'il n'appartient qu'il leur coupe les oreilles.

CLOTEN.

Chien de putain ! Et je lui donnerais satisfaction ? Il faudrait qu'il fût de mon rang !

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.*

C'est-à-dire l'égal d'un sot[2] !

1. Au jeu de boules, le jack était la petite boule que visaient les autres.

2. L'auteur joue ici sur les mots *rank* (rang) et *rank* (sot).

CLOTEN.

Rien au monde ne me vexe autant. La peste soit de cela ! J'aimerais mieux n'être pas aussi noble que je le suis ! Ils n'osent pas se battre avec moi, parce que la reine est ma mère ! Le moindre coquin a de la combativité dans le ventre, et moi il faut que j'aille deci delà, comme un coq qu'on n'ose pas défier !

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.*

Un coq qui ressemble à un chapon ! Et qui chante avec un bonnet de fou !

CLOTEN.

Tu dis?

PREMIER SEIGNEUR.

Il ne convient pas que votre seigneurie se batte avec chaque compagnon qu'elle outrage.

CLOTEN.

Je le sais, mais il convient que je puisse offenser mes inférieurs.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Cela ne convient qu'à votre seigneurie.

CLOTEN.

C'est ce que je dis.

PREMIER SEIGNEUR.

Avez-vous entendu parler d'un étranger, venu, cette nuit, à la Cour ?

CLOTEN.

Un étranger? Je ne sais rien de lui.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.*

Il est lui-même un étrange gaillard et il n'en sait rien !

PREMIER SEIGNEUR.

Un Italien que l'on suppose être des amis de Léonatus.

CLOTEN.

Léonatus ! Un coquin que l'on a exilé ! Cet ami en est un autre, quel qu'il soit. Qui vous a parlé de cet étranger?

PREMIER SEIGNEUR.

Un des pages de votre seigneurie.

CLOTEN.

Serait-il convenable que je vinsse le voir ? Ne serait-ce pas déroger ?

PREMIER SEIGNEUR.

Vous ne pouvez pas déroger, monseigneur.

CLOTEN.

Je crois, en effet, que ce serait difficile.

DEUXIÈME SEIGNEUR, *à part.*

Tu es un sot fieffé. Tes discours étant stupides, tu ne peux pas déroger.

CLOTEN.

Allons, j'irai voir cet Italien. Ce que j'ai perdu aujourd'hui aux boules, je veux le lui regagner ce soir.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Je suis aux ordres de votre Seigneurie.

(*Sortent Cloten et le premier seigneur*).

Comment une diablesse comme sa mère a-t-elle pu mettre au jour cet âne! Comment une femme, dont le cerveau bouleverse tout, est-elle la mère d'un fils qui ne peut pas se souvenir que, deux ôtés de vingt, reste dix-huit! Hélas! divine Imogène, pauvre princesse, que n'endures-tu pas, entre un père gouverné par ta marâtre, une mère complotant à toute heure, un soupirant plus haïssable pour toi que le cruel exil de ton époux! Que le ciel défende les murailles de ton cher honneur; qu'il protège contre toute secousse le temple de ta belle âme; qu'il te donne assez de stabilité, pour faire la joie de ton époux banni en même temps que celle de ce grand pays!

SCÈNE II.

Une chambre à coucher dans laquelle est une malle.

IMOGÈNE LISANT DANS SON LIT. UNE SUIVANTE.

IMOGÈNE.

Qui est là? Est-ce ma suivante? Hélène!

LA SUIVANTE.

Ne vous en déplaise, madame.

IMOGÈNE.

Quelle heure est-il?

LA SUIVANTE.

Bientôt minuit, madame.

IMOGÈNE.

J'ai donc lu pendant trois heures. Je me sens les yeux fatigués. Marque la page où j'en suis restée. Va te coucher. N'emporte pas le flambeau. Laisse-le brûler, et si tu peux t'éveiller sur les quatre heures, je t'en prie, viens me voir. Je suis tout à fait endormie.

(*Sort la suivante*).

Dieux, je me mets sous votre protection! Je vous supplie de me garder des fées et des tentateurs nocturnes!

(*Elle s'endort*).

(*Iachimo sort de la malle*).

IACHIMO.

Le grillon chante et l'homme fatigué goûte un sommeil réparateur. Ainsi notre Tarquin foula doucement les joncs[1] avant d'éveiller la chasteté qu'il viola. O Cythérée, quel éclat tu donnes à ton lit! O frais lis plus blanc que les draps! Que je puisse te toucher!... Un baiser, rien qu'un baiser! Rubis incomparables, quel prix vous lui donnez! C'est son haleine qui parfume ainsi la chambre! La flamme du flambeau s'incline devant elle et voudrait regarder sous ses paupières, pour voir les lumières que dissimulent leurs rideaux! Du blanc et de l'azur frangés d'un bleu céleste! Mais revenons à mon dessein. Examinons la chambre. Je vais prendre les moindres détails en note. Telle et telle peinture. Ici, la fenêtre. L'ornement du lit. La tapisserie représentant telle et telle figure. L'histoire qu'elle représente. Notons quelques particularités de son corps; elles en diront mille fois plus que la description des meubles, et enrichiront mon inventaire. O sommeil, singe de la mort, couvre-la de tes ailes! Qu'elle soit comme ces statues qui décorent les chapelles. (*Enlevant le bracelet qu'Imogène porte au bras*). Détachons-le. Aussi facile à détacher que le nœud gordien était difficile à dénouer. Il est à moi! Ce sera un éclatant témoignage, aussi probant que la conscience, pour affoler son mari! Sur son sein gauche, cinq grains de beauté, comme les taches cramoisies que l'on trouve dans le cœur des primevères[2]. C'est une preuve plus convaincante que n'en pourrait fournir la loi elle-même. La possession d'un pareil secret ne peut manquer de l'obliger à penser que j'ai forcé la serrure et ravi le trésor de son honneur. N'écrivons plus. A quoi bon? Pourquoi coucherais-je par écrit ce qui est rivé, vissé dans ma mémoire? Elle lisait l'histoire de Tereus[3]. Elle en est restée à la page où Philomèle ne résiste plus. Je suis suffisamment renseigné. Retournons dans notre malle et fermons-la. Vite, vite dragons de la nuit! Que l'aurore ré-

1. Nous avons déjà dit, qu'au temps de Shakespeare, on étendait des joncs dans les pièces, comme aujourd'hui des tapis. (Voir *Londres au temps de Shakespeare*).

Cette coutume est mentionnée dans un livre intitulé: *Caïus de Ephemera Britannica*; dans *Herball to the Bible*, de Thomas Newton (1587); dans *Arden de Feversham* (1592), etc., etc.

2. Shakespeare a certainement emprunté ce détail à la traduction de la nouvelle de Boccace. Dans le *Décaméron*, Ambrogiuo (le Iachimo de notre auteur) caché dans un coffre placé dans la chambre de Madonna Gineura, et désireux de noter quelques particularités de son corps afin d'abuser son mari, remarque « un grain de beauté sous son sein gauche, autour duquel sont des poils d'or ».

3. *Tereus et Progne* est la seconde histoire contenue dans un livre intitulé: *A Petite Palace of Pettie his Pleasure*, et datant de 1576.

veille le corbeau! Je loge chez la frayeur. Malgré cet ange céleste, l'enfer est ici!

(*L'horloge sonne*).

Un, deux, trois[1]. Il est temps!

(*Il rentre dans la malle. La scène est terminée*).

SCÈNE III.

Une antichambre contiguë à l'appartement d'Imogène.

Entrent CLOTEN et des SEIGNEURS.

Premier Seigneur.

Votre Seigneurie, devant la perte, demeure plus froide qu'homme au monde ayant retourné un as.

Cloten.

Tout homme supporte froidement une perte.

Premier Seigneur.

Mais aucun n'est aussi noblement patient que votre Seigneurie. En revanche, rien n'est plus chaud, plus excité, quand elle gagne.

Cloten.

Le gain donne à tout le monde du courage. Si je pouvais obtenir cette sotte d'Imogène, j'aurais assez d'or. Il fait presque jour, n'est-ce pas?

Premier Seigneur.

Il fait jour, monseigneur.

Cloten.

Je voudrais que vînt la musique. J'ai l'intention de lui donner une aubade. On prétend qu'elle en sera touchée.

(*Entrent des* MUSICIENS).

Entrez. Accordez-vous. Si vous pouvez l'émouvoir avec votre doigté, je ferai ensuite l'essai de mon éloquence. Sinon qu'elle demeure indifférente, mais je ne renoncerai à rien pour cela. D'abord, faites-lui entendre quelque chef-d'œuvre. Ensuite, vous jouerez un air étonnamment mélodieux, accompagnant d'admirables paroles. Puis nous la laisserons se recueillir.

Chanson.

Ecoute! Ecoute! l'alouette chante à la porte du ciel,
Et Phébus se lève

1. Le monologue de Iachimo aurait donc duré trois heures? Quelques instants auparavant Imogène ayant demandé l'heure à sa suivante, celle-ci lui a répondu: « Bientôt minuit ».

Pour désaltérer ses coursiers aux sources
Qui prennent naissance dans le calice des fleurs.
Les soucis clignotants commencent
A ouvrir leurs yeux d'or.
Avec toutes sortes de jolies choses,
Réveille-toi ma chère maîtresse.
Réveille-toi, réveille-toi !

CLOTEN.

Maintenant, partez. Si elle est touchée, je considérerai votre musique comme incomparable. S'il en est autrement, elle a un défaut dans les oreilles, que ne guériront ni des crins de cheval, ni des cordes à boyau, ni la voix de l'eunuque impuissant.

(*Entrent* CYMBELINE *et la* REINE).

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Voici le roi.

CLOTEN.

Je suis heureux ne m'être ainsi attardé, puisque c'est la raison qui m'a rendu si matinal. Le roi qui est père, ne peut qu'approuver l'hommage que je viens de rendre à sa fille. Le bonjour à Votre Majesté et à ma gracieuse mère.

CYMBELINE

Attendez-vous donc à la porte de notre fille rébarbative? Ne viendra-t-elle pas ?

CLOTEN.

Je l'ai assaillie de musique, mais elle n'y a pas prêté attention.

CYMBELINE.

L'exil de son mignon est encore trop récent. Elle y pense toujours. Dans quelque temps les traces de son souvenir disparaîtront et elle vous appartiendra.

LA REINE.

Vous devez beaucoup au roi ; il ne perd aucune occasion de vous faire valoir auprès de sa fille. Faites-lui une cour en règle, ne négligez aucune occasion, montrez-vous d'autant plus empressé qu'elle semblera indifférente, laissez supposer que les devoirs que vous lui rendez sont le résultat de votre tendresse pour elle, enfin, obéissez-lui en tout, sauf quand elle vous commandera de vous éloigner d'elle. En cette circonstance demeurez insensible.

CLOTEN.

Insensible? Non pas.

(*Entre un* MESSAGER).

LE MESSAGER.

Permettez, sire. Des ambassadeurs arrivent de Rome. Parmi eux est Caïus Lucius.

CYMBELINE.

Un digne compagnon, bien qu'il vienne avec des intentions hostiles. Mais ce n'est pas sa faute. Il faut le recevoir avec tout l'honneur dû à celui qui l'envoie, lui témoigner notre reconnaissance pour toutes les bontés dont il a fait preuve à notre égard. Mon cher fils, quand vous aurez souhaité le bonjour à votre maîtresse, venez nous rejoindre, la reine et moi. Nous avons besoin de vous pour recevoir ce Romain. Allons, ma reine.

(*Sortent Cymbeline, la Reine, les Seigneurs et le Messager*).

CLOTEN.

Si elle est levée, je lui parlerai. Sinon, qu'elle dorme et rêve encore ! (*Il frappe*). Holà! Avec votre permission. Je sais qu'elle est entourée de ses femmes. Si je leur donnais quelque chose? C'est l'or qui ouvre les portes. Cela se passe souvent ainsi. C'est lui qui corrompt les garde-chasse de Diane, qui met les braconniers sur la piste de ses daims, qui fait tuer l'honnête homme, acquitter l'assassin et quelquefois pendre les deux! Que ne peut-il faire et défaire? Une de ses femmes me servira d'avocat, car je ne me sens pas encore capable de plaider moi-même. (*Il frappe*). S'il vous plaît.

LA SUIVANTE.

Qui est là ? Qui frappe?

CLOTEN.

Un gentilhomme.

LA SUIVANTE.

Pas plus?

CLOTEN.

Et le fils d'une dame de qualité !

LA SUIVANTE.

Beaucoup qui paient aussi cher leur tailleur que vous, ne sauraient en dire autant. Que désire votre seigneurie ?

CLOTEN.

Voir personnellement votre maîtresse. Est-elle prête?

LA SUIVANTE.

Oui. A garder la chambre.

CLOTEN.

Voici de l'or pour vous. Vendez-moi votre éloge.

LA SUIVANTE.

Mon éloge ou le vôtre? La princesse!

(*Entre* IMOGÈNE).

CLOTEN.

Bonjour, chère sœur. Donnez-moi votre douce main.

IMOGÈNE.

Bonjour, monsieur. Vous prenez beaucoup de peine pour

n'obtenir que des disgrâces. Tous les compliments que je puis vous adresser, consisteront à dire, que j'en suis très avare, et dois les économiser.

CLOTEN.

Je jure encore que je vous aime!

IMOGÈNE.

Contentez-vous de le dire, cela reviendra au même. Si vous jurez encore, ma récompense sera de vous répéter que cela me laisse indifférente.

CLOTEN.

Ce n'est point une réponse.

IMOGÈNE.

Si je ne craignais que vous vissiez un acquiescement dans mon silence, je ne vous répondrais pas. Je vous en prie, laissez-moi tranquille. Sur ma foi, je recevrai toujours aussi mal vos meilleurs témoignages de tendresse. Un homme de votre grande expérience, devrait apprendre à se retirer, quand on lui a si souvent fait la leçon.

CLOTEN.

Si je vous abandonnais à votre folie, je serais coupable. Je m'y refuse.

IMOGÈNE.

Les niais ne sont pas des fous.

CLOTEN.

Voudriez-vous dire que je suis un niais?

IMOGÈNE.

Vous dites bien que je suis une folle. Si vous consentez à être calme, je cesserai d'être folle et nous serons guéris tous les deux. Je suis désolée, monsieur, que vous me mettiez dans la nécessité d'oublier les manières d'une femme, en me faisant parler sur ce ton. Je connais mon cœur. Par la sincérité de ce cœur, sachez une fois pour toutes, que je ne me soucie pas de vous, et que je manque de charité (ce dont je m'accuse) au point de vous haïr. Si vous l'aviez senti, je n'aurais pas besoin de m'en enorgueillir.

CLOTEN.

Vous commettez un péché contre l'obéissance que vous devez à votre père. Le contrat que vous prétendez avoir passé avec ce vil coquin (qui vivait d'aumônes, mangeait les plats froids, les miettes de la Cour) n'en est pas un. Il peut être permis à des gens de basse extraction (nul n'est de plus basse extraction que lui) d'unir leurs existences (qui ne produisent que des marmots et de la misère) dans des chaînes forgées par eux-mêmes; mais cela vous est défendu par votre naissance qui vous rapproche de la couronne, et vous ne pouvez pas vous compromettre avec un

misérable, né pour porter la livrée, l'habit d'écuyer, un panetier de bas étage!

IMOGÈNE.

Profanateur! Serais-tu le fils de Jupiter, et aussi sot que tu l'es, d'ailleurs, tu ne serais pas digne d'être le valet de Léonatus! Tu jouirais d'un honneur suffisant, d'un honneur à exciter l'envie, si, en compensation de tes qualités, tu étais nommé au poste de bourreau dans son pays! La préférence t'attirerait des haines!

CLOTEN.

Que les miasmes du midi l'empoisonnent!

IMOGÈNE.

Le plus grand malheur qui puisse lui arriver est que tu prononces son nom! Le moindre vêtement qui ait jamais revêtu son corps est plus respectable à mes yeux que tous les cheveux de ta tête, quand chacun d'eux deviendrait un Cloten! A moi, Pisanio!

(*Entre* PISANIO).

CLOTEN.

Le moindre vêtement! Le diable...

IMOGÈNE, *à Pisanio.*

Va trouver immédiatement Dorothée, ma femme de chambre....

CLOTEN.

Le moindre vêtement!

IMOGÈNE.

Je suis hantée par un sot! Effrayée, mise hors de moi-même! Va, et dis à ma femme de chambre de chercher un bijou qui est accidentellement tombé de mon bras. Il m'avait été donné par ton maître. J'en prends le ciel à témoin, je ne voudrais pas l'avoir perdu pour les revenus de n'importe quel roi d'Europe. Je crois l'avoir vu ce matin. Je suis certaine que cette nuit il était à mon bras. Je l'ai embrassé! J'espère qu'il n'est pas allé trouver mon mari, pour lui raconter que j'embrasse un autre objet que lui!

PISANIO.

Il ne peut pas être perdu.

IMOGÈNE.

Je l'espère! Va et cherche.

(*Sort Pisanio*).

CLOTEN.

Vous vous êtes moquée de moi! Son moindre vêtement?

IMOGÈNE.

Telles ont été mes propres paroles, monsieur. Si vous voulez m'intenter un procès, je le répéterai devant témoin.

CLOTEN.

Je vais rendre compte de tout cela à votre père.

IMOGÈNE.

Rendez-en compte à votre mère aussi. C'est une personne qui m'aime beaucoup, aussi j'espère bien que cela envenimera les choses. Sur ce, je vous laisse, monsieur, à votre mécontentement.

(*Elle sort*).

CLOTEN.

Je m'en vengerai! Son moindre vêtement!

(*Il sort*).

SCÈNE IV.

A Rome. Dans la maison de Philario.

ENTRENT POSTHUMUS ET PHILARIO.

POSTHUMUS.

N'ayez aucune crainte, monsieur. Que ne suis-je aussi sûr d'apaiser le roi, que je le suis qu'Imogène demeurera fidèle!

PHILARIO.

Quels moyens auriez-vous de l'apaiser?

POSTHUMUS.

Aucun. J'en suis réduit à m'en rapporter au temps, à grelotter durant l'hiver, et à souhaiter l'approche de jours plus chauds. C'est sur ce craintif espoir que je compte pour m'acquitter de vos bontés. S'il me trahit, je mourrai votre débiteur.

PHILARIO.

Votre amabilité et le plaisir de votre compagnie me paient, et au delà, de ce que je fais pour vous. En ce moment, votre roi doit avoir entendu parler du grand Auguste. Caïus Lucius accomplira fidèlement sa mission. Je pense que Cymbeline consentira à payer le tribut, enverra des arrérages. Sinon qu'il songe à nos Romains, en qui le souvenir des torts qu'ils ont supportés est encore tout frais.

POSTHUMUS.

Je crois (bien que je ne sois pas un homme d'état et ne le deviendrai jamais) que cela finira par une guerre. Vous entendrez dire que les légions, actuellement en Gaule, ont débarqué dans notre brave Bretagne, avant d'apprendre que le roi ait payé le moindre tribut. Nos compatriotes sont mieux exercés qu'à l'époque où Jules César souriait de leur manque d'expérience, tout en estimant leur courage digne de sa colère. Leur discipline

(actuellement proportionnée à leur courage) prouvera à ceux qui veulent les mettre à l'épreuve, que ce sont les gens du monde les plus propres à réparer leurs fautes.

(*Entre* IACHIMO).

PHILARIO.

Regardez! Iachimo!

POSTHUMUS.

Les cerfs les plus agiles vous ont conduit dans ce pays, et de tous les points de la terre les vents baisaient vos voiles. Sans cela, vous ne seriez pas déjà ici.

PHILARIO.

Soyez le bienvenu, monsieur.

POSTHUMUS.

J'aime à croire que c'est la brièveté de la réponse que l'on vous a faite, qui a ainsi hâté votre retour?

IACHIMO.

Votre femme est la plus belle que j'aie vue.

POSTHUMUS.

Et aussi la meilleure. Autrement la beauté pourrait se mettre à la fenêtre pour attirer des amants trompeurs et les tromper à leur tour.

IACHIMO.

Voici des lettres pour vous.

POSTHUMUS.

J'espère qu'elles ne contiennent que de bonnes nouvelles.

IACHIMO.

En effet.

PHILARIO.

Caïus Lucius était-il à la Cour de Bretagne en même temps que vous?

IACHIMO.

On l'y attendait, mais on ne l'y avait pas encore vu.

POSTHUMUS.

Jusque-là tout est bien. (*Montrant sa bague*). Cette pierre brille-t-elle comme autrefois? Ou n'a-t-elle plus assez d'éclat pour que vous la portiez?

IACHIMO.

Si je l'ai perdue, j'ai perdu la somme qu'elle représente en or. Je ferais un voyage deux fois aussi long pour une seconde nuit comme celle que j'ai passée en Bretagne. Car j'ai gagné la bague!

POSTHUMUS.

La pierre en est trop dure pour avoir cédé si facilement.

IACHIMO.

Non. Votre femme s'est si peu défendue!

POSTHUMUS.

Monsieur, ne vous amusez pas de votre perte. Vous savez, j'espère, que nous ne devons pas continuer d'être amis.

IACHIMO.

Nous le pouvons, cher monsieur, si vous observez les conventions. Si je n'apportais pas ici des preuves indiscutables de la connaissance que j'ai de votre maîtresse, nous pourrions, j'en conviens, pousser les choses plus loin. Mais j'affirme avoir gagné son honneur et votre anneau, et sans tricherie d'aucune part, puisque j'étais d'accord avec vous deux.

POSTHUMUS.

Si vous pouvez me prouver que vous en avez tâté au lit, ma main et ma bague vous appartiennent. Sinon, après l'infâme opinion que vous aurez eue de sa vertu, il faudra que l'un de nous deux conquière l'épée de l'autre, ou que, désarmés tous deux, nous les abandonnions à qui les trouvera.

IACHIMO.

Monsieur, après les preuves évidentes que je vais vous fournir, vous allez me croire. Je suis prêt à les confirmer par serment, mais je demeure convaincu que vous m'en dispenserez quand vous aurez jugé combien ce serait superflu.

POSTHUMUS.

Parlez.

IACHIMO.

D'abord, sa chambre à coucher (où, je l'avoue, je n'ai pas dormi, car elle méritait qu'on veillât) est tendue de tapisseries de soie et d'argent. Elles représentent l'histoire de l'orgueilleuse Cléopâtre, quand elle rencontre son Romain. On y voit le Cydnus débordant d'orgueil sous le poids des vaisseaux qu'il porte. C'est un chef-d'œuvre si merveilleusement exécuté, si riche, qu'on ne sait ce qu'il faut en estimer davantage, du travail ou de la valeur. Vraiment j'étais stupéfait d'une exécution aussi rare, aussi exacte, au point qu'on aurait cru les personnages vivants.

POSTHUMUS.

Cela est vrai, mais ce sont des détails que vous pouvez tenir de moi ou d'un autre.

IACHIMO.

Des détails plus particuliers justifieront mes paroles.

POSTHUMUS.

Il le faut où je vous provoque.

IACHIMO.

La cheminée est dans la chambre, au midi, ornementée d'une chaste Diane au bain. Jamais je n'ai vu portrait plus parlant. Celui qui l'a sculptée a été comme un autre

créateur, mais un créateur muet. Il ne manque à cette Diane que le mouvement et la respiration.

POSTHUMUS.

Encore un détail que l'on a pu vous raconter. C'est une statue dont on a beaucoup parlé.

IACHIMO.

Le plafond de la chambre est décoré de chérubins d'or. Les chenêts, que j'allais oublier, représentent deux Cupidons ailés, en argent, chacun se tenant sur un pied et s'appuyant sur leurs torches [1].

POSTHUMUS.

Qu'est-ce que cela a de commun avec l'honneur d'Imogène ? Il est entendu que vous avez vu tout cela (et je vous félicite de votre mémoire); mais la description de ce que renferme sa chambre, ne suffit pas pour que vous gagniez votre pari.

IACHIMO, *sortant le bracelet de sa poche.*

Alors, si vous le pouvez, pâlissez. Je vous montrerai seulement ce bijou. Regardez ! Maintenant je le rempoche. Il faut qu'il aille rejoindre votre diamant. Je veux les garder tous deux.

POSTHUMUS.

Par Jupiter, laissez-moi le considérer encore ! Est-ce bien celui que je lui ai donné en partant ?

IACHIMO.

Monsieur (et je l'en remercie), elle l'a retiré de son bras. Je la vois encore. Ce fut un joli mouvement qui donna plus de valeur au cadeau et me le rend plus précieux. Elle me l'a donné en disant qu'elle y tenait jadis.

POSTHUMUS.

Peut-être l'a-t-elle enlevé pour me l'envoyer.

IACHIMO.

Vous le dit-elle dans la lettre ?

POSTHUMUS.

Non. C'est vrai. (*Donnant la bague*). Prenez ceci aussi. C'est un basilic, sa vue me tuerait. Décidément, il n'y a plus d'honneur où est la beauté, de vérité où est la vraisemblance, d'amour où est un autre homme ! L'amour que vous jure les femmes n'est pas plus solide que leur vertu, qui ne compte pas. O comble de fausseté !

PHILARIO.

Calmez-vous et reprenez votre bague, elle n'est pas encore perdue. Il est probable qu'elle a égaré son bracelet. Peut-

1. *Depending on their brands.* Ni Steevens, ni Whalley, ni Malone ne sont d'accord sur ce passage.

être une de ses suivantes, ayant été corrompue, le lui aura volé.

POSTHUMUS.

C'est vrai. C'est ainsi qu'il doit se l'être procuré ! Rendez-moi ma bague. Donnez-moi quelque détail particulier sur son corps, plus probant que ceci, résultat d'un vol.

IACHIMO.

Par Jupiter ! c'est d'elle que je le tiens !

POSTHUMUS.

Entendez-vous ? Il jure ! Il jure par Jupiter ! Il a dit vrai ! Reprenez la bague. C'est vrai ! Je suis sûr qu'elle ne l'a pas perdu. Toutes ses suivantes sont honorables, engagées sous serment[1]. Elles auraient volé ce bracelet sur les conseils d'un étranger ? Non. Il l'a conquise ! Voilà la preuve de son incontinence ! C'est le prix dont elle a payé son nom de putain ! Prends ton gage et que tous les démons de l'enfer te le disputent !

PHILARIO.

Seigneur, soyez calme. Ce n'est pas encore une preuve assez indiscutable pour vous persuader.

POSTHUMUS.

Ne m'en parle plus. Elle a été saillie par lui !

IACHIMO.

S'il vous faut une preuve encore plus convaincante, sous le sein (digne d'être caressé) elle a un grain de beauté, fier de la jolie place qu'il occupe. Par ma vie, je l'ai baisé ! Et quoique rassasié, je me suis senti un nouvel appétit Vous souvenez-vous de cette tache ?

POSTHUMUS.

Oui. Cela confirme une autre tache si grande que l'enfer ne pourrait la contenir, y fût-elle seule !

IACHIMO.

Voulez-vous en entendre davantage ?

POSTHUMUS.

Epargnez-moi votre arithmétique ! Ne comptez pas combien de fois vous l'avez approchée : une seule, c'est un million de fois !

IACHIMO.

Je jure...

1. Autrefois les serviteurs, dans les maisons nobles d'Angleterre, faisaient un serment de fidélité, le jour où ils entraient en service. Dans le livre de famille du cinquième comte de Northumberland, (1512) il est inscrit que toute personne attachée à son service doit, aussitôt son entrée dans la maison, prononcer un serment de fidélité devant les officiers de chambre, et, en l'absence de ceux-ci, devant un clerc.

POSTHUMUS.

Ne jurez pas ! Si vous jurez ne l'avoir point saillie, vous mentez ! Et je te tuerai si tu nies m'avoir fait cocu !

IACHIMO.

Je ne veux rien nier.

POSTHUMUS.

Oh ! que n'est-elle ici ! Je la déchiqueterais morceau par morceau ! Je veux aller la trouver et le faire, devant la Cour, devant son père... Je ferai quelque chose...

PHILARIO.

Le voilà tout à fait déchaîné ! Vous avez gagné. Suivons-le et empêchons-le de tourner sa colère contre lui-même.

IACHIMO.

De tout mon cœur.

(*Ils sortent*).

SCÈNE V.

Un autre appartement dans la même maison.

ENTRE POSTHUMUS.

POSTHUMUS.

N'y a-t-il donc aucun moyen pour les hommes de naître sans que les femmes fassent la moitié du travail[1] ! Nous sommes tous des bâtards ! Et le plus vénérable des hommes, auquel je donnais le nom de père, était je ne sais où quand je fus conçu ! Quelque faussaire, avec ses instruments, m'aura contrefait. Pourtant ma mère paraissait être la Diane de son temps. Ma femme n'était-elle pas une exception dans le sien ? O vengeance ! vengeance ! Souvent elle limitait mes plaisirs légitimes ; souvent elle me priait de me contenir ; et cela avec une pudeur si rosée, que le charme de sa voix aurait réchauffé le vieux Saturne et que je la croyais aussi chaste que la neige immaculée ! Oh ! les démons ! Ce jeune Iachimo, en une heure ! N'est-ce pas ? Peut-être en moins

1. On retrouve la même pensée dans le *Paradis*, de Milton:
. . . . . . O, why did God,
Creator wise, that peopled highest heaven
With spirits masculine, create at last
This novelty on earth, this fair defect
Of nature, and not fill the world at once
With men, as angels, without feminine,
Or find some other way to generate
Mankind ?

de temps! Et dès la première entrevue! Peut-être n'a-t-il pas parlé. Peut-être lui a-t-il suffi, comme un sanglier gavé de glands, un sanglier de Germanie, de crier. « Oh! » pour la couvrir! Il ne s'est pas heurté à d'autre opposition que celle qu'il attendait d'une femme qui se livre. Que ne puis-je découvrir en moi ce qui me vient de la femme! Si quelque chose contamine un homme, c'est ce qu'elle a procréé en lui. Le mensonge, remarquez-le bien, vient de la femme; la flatterie et la perfidie aussi. La lubricité et les pensées mauvaises viennent d'elle. Toujours elle! La vengeance, l'ambition, la convoitise, l'orgueil, le dédain, les désirs ardents, la calomnie, le caprice, tous les défauts que l'on peut nommer, que connaît l'enfer, elle, toujours elle! Elles ne sont même pas constantes dans le vice, il faut qu'elles en changent! Un vice vieux d'une minute, elle y renonce pour un autre moitié moins vieux! J'écrirai contre elles, je les détesterai, je les maudirai! Le vrai moyen de les haïr véritablement, c'est de les laisser accomplir leurs volontés. Les démons ne les tourmenteraient pas mieux!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

SCENE PREMIÈRE.

En Grande-Bretagne.
La salle des Etats dans le palais de Cymbeline.

ENTRENT PAR UNE PORTE, CYMBELINE, LA REINE, CLOTEN ET DES SEIGNEURS ; PAR UNE AUTRE PORTE, CAIUS LUCIUS ET DES GENS DE LA SUITE.

CYMBELINE.

Dites-nous, maintenant, ce que désire Auguste César.

LUCIUS.

Quand Jules César (dont le souvenir vit encore chez les hommes et qui sera une éternelle tradition pour les oreilles et les langues) vint dans cette Bretagne et la conquit, Cassibelan, ton oncle (que César louait fort et des éloges duquel il était digne), s'engagea pour lui et ses successeurs, à payer à Rome un tribut annuel de trois mille livres. Ce tribut, tu as oublié de l'acquitter.

LA REINE.

Et pour que ton étonnement ne dure pas plus longtemps, on l'oubliera toujours.

CLOTEN.

Il y aura bien des Césars avant qu'il en vienne un autre comme Jules. La Bretagne est elle-même tout un monde; et nous ne paierons rien pour avoir le droit de promener nos nez.

LA REINE.

La possibilité où ils étaient alors de nous imposer, nous la possédons à notre tour. Souvenez-vous, mon suzerain, des rois vos ancêtres. Souvenez-vous aussi de la bravoure naturelle de notre île qui, comme un domaine de Neptune, est pourvue de côtes, défendue par des rochers

inaccessibles et des eaux mugissantes, sans compter les bancs de sable où ne peuvent s'engager des bateaux ennemis sans qu'ils s'y enfoncent jusqu'au faîte de leurs mâts. César a remporté un semblant de victoire, mais ce n'est pas ici qu'il risqua sa bravade: *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.* Couvert de honte (la première qui l'eût jamais atteint) il fut emporté loin de nos côtes, deux fois battu; sa flotte (ignorant nos mers orageuses), navigua sur nos terribles eaux, comme des coquilles d'œufs sur les flots, et se brisa aussi aisément qu'elles l'eussent fait sur nos rochers. En signe de réjouissance, le fameux Cassibelan, qui fut sur le point (ô catin de Fortune!) de s'emparer de l'épée de César, illumina la ville de Lud de feux de joie et les Bretons redoublèrent de courage [1]!

CLOTEN.

Allons, il n'y a plus de tribut à payer. Notre royaume est plus fort qu'il ne l'était à cette époque et, comme je le disais, il n'existe plus de Césars. D'autres peuvent avoir le nez aussi aquilin, mais aucun le bras aussi fort.

CYMBELINE.

Fils, laissez finir votre mère.

CLOTEN.

Il y en a beaucoup parmi nous qui ont la poigne de Cassibelan. Je ne dis pas être de ceux-là, mais j'ai une main. Quel tribut? Pourquoi payerions-nous un tribut? Si César peut voiler le soleil, ou mettre la lune dans sa poche, nous lui payerons un tribut pour avoir de la lumière. Autrement, monsieur, plus de tribut, je vous en supplie.

CYMBELINE.

Vous devez le savoir; avant que les injurieux Romains nous eussent extorqué un tribut, nous étions libres. L'ambition de César (qui s'augmentait au point de s'étendre jusqu'aux confins du monde), nous imposa sans aucun droit [2] ce joug. C'est pour le secouer que nous devînmes le peuple guerrier que nous sommes. Nous disons à César que notre ancêtre était ce Mulmutius qui confectionna nos lois (lois que l'épée de César a par trop violées, mais que nous rétablirons, que nous affranchirons par nos propres forces, ce qui sera une belle action, Rome dût-elle en ressentir de la

1. *Lud* (*Lud's town*) n'est autre que la ville actuelle de Londres. Il existe encore, à l'entrée de la Cité, une rue portant le nom de Ludgate. (*Porte de Lud*).

2. . . . . . . *against all colour.*
Ainsi dans la première partie de *Henry IV*:
For, of no right, not colour like to right.

colère), ce Mulmutius qui, le premier en Bretagne, plaça sur son front une couronne d'or et se fit nommer roi [1].

LUCIUS.

Je suis désolé, Cymbeline, d'être dans l'obligation de t'annoncer que Auguste César (César qui a soumis plus de rois que tu n'as d'officiers dans ta maison) est désormais ton ennemi. Apprends donc cela de moi. Au nom de César, je proclame contre toi la guerre et la confusion. Prépare-toi à subir son irrésistible colère. Ce défi porté, je te remercie en ce qui me concerne.

CYMBELINE.

Tu es le bienvenu, Caïus. Ton César m'a fait chevalier. J'ai passé une partie de ma jeunesse sous ses ordres. Je lui dois l'honneur. S'il veut maintenant me le ravir, qu'il s'attende à un combat à outrance. Je suis informé que les Pannoniens et les Dalmatiens sont maintenant en armes, décidés à défendre leurs libertés. Pour n'y pas voir un exemple, il faudrait que les Bretons fussent de glace. César s'apercevra du contraire.

LUCIUS.

Attends les événements.

CLOTEN.

Sa Majesté ordonne que nous vous souhaitions la bienvenue. Demeurez un jour avec nous, ou deux, ou plus longtemps. Si, ensuite, vous venez nous trouver dans d'autres dispositions, vous nous trouverez dans notre ceinture d'eau salée. Si vous nous battez, elle vous appartiendra; si vous succombez dans l'aventure, nos corbeaux n'en feront que meilleure chère, et voilà la conclusion.

LUCIUS.

Soit.

CYMBELINE.

Je connais le bon plaisir de votre maître et il connaît le mien. Il nous reste à vous souhaiter la bienvenue.

(*Ils sortent*).

1. Le titre du premier chapitre du troisième volume de l'*Histoire d'Angleterre*, de Holinshed, est: *De Mulmucius, le premier roi de Bretagne qui fut couronné d'une couronne d'or. Ses lois, ses fondations, etc.*

« Mulmucius, fils de Cloten, obtint la suprématie sur les autres ducs et, après la mort de son père, régna sur toute la monarchie de Bretagne en l'an du monde 3529. Il fit nombre de bonnes lois, qui furent longtemps appelées *lois de Mulmucius* et traduites du Breton en latin par Gildas Priscus, puis longtemps après du latin en anglais par Alfred, roi d'Angleterre. Après s'être établi dans le pays, il se fit couronner sur le conseil de ses seigneurs. Il fut, d'après l'opinion de quelques écrivains, le premier roi de Bretagne, tandis que ses prédécesseurs n'avaient que le titre de gouverneur ou de duc.

« Parmi ses diverses ordonnances, il réglementa les poids et les mesures. Plus tard, il établit des lois contre le sel ».

SCÈNE II.

Un autre appartement dans le même palais.

ENTRE PISANIO.

PISANIO.

Quoi? D'adultère? Pourquoi ne pas me dire le monstre qui l'accuse! Léonatus! O maître! Quelle étrange infection est tombée dans ton oreille! Quel faux Italien (à la langue et à la main empoisonnées) t'en a imposé, au point que tu écoutes une pareille calomnie! Déloyale? Non. Elle est punie d'avoir été fidèle. Elle subit les assauts livrés à sa vertu, plus en déesse qu'en femme! O! mon maître, tu lui es aussi inférieur par l'âme que ta fortune l'était à la sienne! Comment! Que je la tue? Au nom de l'amour, de la fidélité, que je t'ai jurés! Non! Elle? Son sang? Si cela s'appelle un bon service, que jamais on me compte parmi ceux capables d'en rendre! Quelle apparence ai-je donc, pour qu'on me suppose assez cruel pour en venir à une pareille extrémité! (*Lisant*). *Fais-le. La lettre que je lui ai envoyée, sur sa demande, t'en fournira l'occasion.* O damné papier! Noir comme l'encre qui est sur toi! Chiffon insensible, es-tu complice d'un pareil acte, et peux-tu demeurer d'une blancheur virginale? La voici!

(*Entre* IMOGENE).

Je ne sais rien de ce qu'on m'a commandé.

IMOGÈNE.

Eh bien, Pisanio?

PISANIO.

Madame, voici une lettre de mon maître.

IMOGÈNE.

De qui? De ton maître? C'est-à-dire de mon époux? De Léonatus? Bien savant serait l'astronome qui connaîtrait les étoiles, comme moi son écriture. Il lirait dans l'avenir! Dieux bons, faites que le contenu de cette lettre ne parle que d'amour, de la santé de mon époux et de sa satisfaction! Pas de la satisfaction d'être séparé de moi (il faut qu'il en souffre, certains chagrins ont leur remède et le nôtre est de ceux qui fortifient l'amour), de sa satisfaction en tout, sauf cela! Bonne cire, avec ta permission. (*Elle décachète la lettre*). Soyez bénies, abeilles qui faites ces verroux du secret! Les amants et les hommes qui ont signé des billets, ne font pas les mêmes vœux : vous envoyez les débiteurs en prisons mais vous scellez les tablettes du jeune Cupidon! Dieux, faites que les nouvelles soient bonnes! (*Li-*

sant). La loi et la colère de votre père, s'il me surprenait dans ses Etats, ne sauraient être aussi cruelles que vous, la plus chère des créatures, si vous refusiez de me revoir. Sachez que je suis en Cambie, à Milford-Haven. Faites, en la circonstance, ce que l'amour vous conseillera. Il vous souhaite tous les bonheurs, celui qui demeure fidèle à ses vœux, et vous aime de plus en plus. Léonatus Posthumus.

Qu'on aille me chercher un cheval ailé! Entends-tu, Pisanio? Il est à Milford-Haven! Lis, et dis-moi à quelle distance cela est d'ici. Si pour des affaires de mince importance, un homme peut y aller en une semaine, pourquoi ne pourrait-on pas y aller en un jour? Fidèle Pisanio (à qui il tarde, comme à moi, de voir son maître, à qui il tarde — n'exagérons rien — pas autant qu'à moi — à qui il tarde — moins qu'à moi — car mon impatience dépasse les bornes), dis-moi, aussi vite que possible (un conseiller d'amour doit précipiter les mots dans l'oreille, quitte à les rendre sourdes), quelle distance nous sépare de ce Milford béni! En route, tu me conteras comment le pays de Galles a été assez heureux pour hériter d'un tel port. Mais d'abord, comment nous échapper d'ici? Le vide que notre absence va faire, depuis notre départ jusqu'à notre retour, comment l'excuser? Mais, avant tout, songeons à sortir d'ici. Pourquoi chercher une excuse avant que l'acte soit accompli? Nous parlerons de cela plus tard. Je t'en prie, réponds. Combien de vingtaines de milles pouvons-nous faire à cheval en une heure?

PISANIO.

Une vingtaine entre deux levers de soleil. C'est assez pour vous, madame, c'est même trop.

IMOGÈNE.

Un homme qui monterait à cheval, pour se rendre à son lieu d'exécution, n'irait pas plus lentement! J'ai entendu parler de paris engagés sur la vitesse des chevaux, et les chevaux allaient plus vite que le sable dans le sablier. Mais cela n'est pas sérieux. Va, dis à ma servante de feindre une indisposition, de raconter qu'elle veut aller chez son père, et procure-moi des habits de voyage, comme ceux qui conviendraient à la femme d'un bon propriétaire.

PISANIO.

Madame, vous feriez mieux de réfléchir.

IMOGÈNE.

Je ne vois ni devant moi, ni derrière moi. Je m'agite dans un brouillard impénétrable. Va vite, je t'en prie! Fais ce que je t'ordonne. Il n'y a pas un mot à ajouter. Je ne connais qu'un chemin possible, celui qui mène à Milford.

(Ils sortent).

SCÈNE III.

Le pays de Galles. Une contrée montagneuse. Une caverne.

ENTRENT BÉLARIUS, GUIDÉRIUS ET ARVIRAGUS.

BÉLARIUS.

Une bonne journée pour ne pas rester dans sa maison, quand elle a un toit aussi bas que le nôtre! Baissez la tête, enfants. Cette porte vous apprend comment il faut adorer le ciel et nous oblige à nous prosterner pour le saint office du jour. Les portes des monarques forment un arc si élevé que les géants peuvent les passer orgueilleusement, sans ôter leurs turbans impies, sans souhaiter le bonjour au soleil. Salut, ciel splendide! Nous habitons un rocher, mais nous te traitons moins rudement que certains vivants dans leur vanité.

GUIDÉRIUS.

Salut, ciel!

ARVIRAGUS.

Salut, ciel!

BÉLARIUS.

Maintenant, livrons-nous à nos jeux montagnards. Grimpez cette colline, vous dont les jambes sont jeunes. Moi, je marcherai sur les plateaux. Quand, de là-haut, vous ne m'apercevrez pas plus grand qu'un corbeau, observez bien que c'est la place qui amoindrit un homme ou qui le rapetisse. Vous pourrez alors réfléchir aux histoires que je vous ai contées, des Cours, des princes, des intrigues guerrières, où le service n'est pas un service parce qu'il est rendu, mais parce qu'on l'a accepté. C'est grâce à l'observation que nous tirons profit de ce que nous voyons. Souvent, pour nous consoler, nous constaterons que le scarabée aux ailes à étuis est mieux protégé que l'aigle au grand vol. Cette vie est plus noble que la vie soumise à un contrôle ; plus riche que celle que l'on gaspille à courir après un colifichet[1] ; plus honorable que celle que l'on passe à se pavaner dans des vêtements de soie que l'on n'a pas payés. Combien se font saluer de ceux qui les embellissent et dont les notes ne seront jamais acquittées. Ce n'est pas une vie comparée à la nôtre.

GUIDÉRIUS.

Vous parlez par expérience. Nous, pauvres oiseaux sans

1. *Richer, than doing nothing for a babe;*
Les commentateurs sont généralement d'accord sur le remplacement du mot *babe* par *bawble.*

plumes, nous n'avons jamais volé qu'autour de notre nid, et nous ne connaissons pas l'air que l'on respire hors du logis. Peut-être cette vie est-elle la meilleure, si la meilleure est la plus tranquille. Elle vous convient à vous qui en avez connu une plus rude ; elle est appropriée à votre âge raidi ; mais pour nous c'est un cloître d'ignorance, l'état d'un voyageur qui resterait couché, la prison d'un débiteur qui n'oserait pas s'évader.

ARVIRAGUS.

De quoi parlerons-nous quand nous serons vieux comme vous ? Quand nous entendrons la pluie et le vent battre le noir décembre, comment, dans notre caverne, ferons-nous passer les heures glacées ? Nous n'avons rien vu ; nous vivons ainsi que des bêtes : rusés comme des renards en quête d'une proie, belliqueux comme des loups qui cherchent leur nourriture ; notre valeur consiste à courir après ce qui s'enfuit. De notre cage, nous faisons la prison où l'oiseau chante librement son esclavage.

BÉLARIUS.

Comme vous parlez ! Si seulement vous connaissiez les usures de la ville et en aviez senti personnellement les effets ! l'artifice qui règne dans les Cours, que l'on quitte aussi difficilement que l'on s'y maintient, où l'on n'atteint le faîte que pour en être précipité, et où ce faîte est si glissant que la crainte de tomber équivaut à la douleur de la chute ! Si vous connaissiez les fatigues de la guerre, où l'on court au-devant du danger sous prétexte de renommée et de gloire et où, si l'on meurt dans cet effort, on n'a pour récompense qu'une épitaphe calomnieuse en souvenir d'une belle action. Que de fois le mal y est la conséquence du bien ! Et, ce qui est pire, il faut s'incliner devant la censure ! O, jeunes gens, c'est une histoire que le monde peut lire en moi ! Mon corps porte les marques des épées romaines ; il fut un temps où ma réputation l'emportait sur les meilleures. Cymbeline m'aimait et, quand on parlait d'un soldat, on prononçait mon nom. J'étais alors semblable à un arbre dont les branches ploient sous les fruits ; en une nuit, une tempête ou des voleurs, comme vous voudrez, secouèrent ma récolte mûre, mes feuilles tombèrent et je demeurai nu, exposé aux intempéries [1].

GUIDÉRIUS.

Incertaine faveur !

1. On trouve la même pensée dans *Timon d'Athènes*.

That numberless upon me stuck, as leaves
Do on the oak, have with one winters's brush,
Fallen from their boughs, and left me, open, bare,
For every storm that blows.

BÉLARIUS.

Quel était mon crime? Je vous l'ai déjà conté. Deux coquins, dont les faux serments devaient avoir plus de crédit que mon honneur sans tache, jurèrent à Cymbeline que j'étais allié aux Romains. Je fus exilé, et voilà vingt ans que ce rocher et ces solitudes sont mon univers. J'y ai vécu dans une honnête liberté. J'y ai payé au ciel plus de pieuses dettes qu'avant tous ces événements! Mais, gravissons la montagne, car ceci n'est pas un langage de chasseur. Celui qui tuera la première venaison, sera le roi de la fête; les deux autres le serviront, et nous n'aurons pas à redouter le poison qui menace les hommes dans une haute situation. Je vous retrouverai dans la vallée.

(*Sortent Guidérius et Arviragus*).

Comme il est difficile d'étouffer les étincelles de la nature! Ces enfants ne soupçonnent pas être les fils du roi ; pas plus que Cymbeline s'imagine qu'ils sont vivants. Ils croient que je suis leur père et, malgré leur genre de vie, cette caverne où ils n'entrent qu'en se courbant, leurs pensées montent jusqu'aux toits des palais, et la nature les invite, dans les actions les plus simples, les plus vulgaires, à prendre des airs de princes qui leur donnent une supériorité sur les autres. Ce Polydore[1], l'héritier de Cymbeline et de la Bretagne, est celui que son père appelait Guidérius. Par Jupiter! quand assis sur mon escabeau à trois pieds, je lui raconte mes exploits guerriers, son esprit s'exaspère! Si je lui dis: *Ainsi tomba mon ennemi, ainsi je lui mis le pied sur le cou*, son sang princier lui afflue aux joues, il est en sueur, il tend ses jeunes nerfs et il mime mon récit. Cadwall, son jeune frère (jadis Arviragus), donnant les mêmes signes d'impatience, s'agite à chaque mot de mon récit et montre plus ouvertement encore les pensées qui l'obsèdent. Ecoutez! Ils lèvent le gibier! O Cymbeline! Le ciel et ma conscience savent combien injustement tu m'as banni! C'est pourquoi je t'ai volé ces enfants quand ils avaient deux et trois ans, dans l'espoir de te priver de successeurs, comme tu m'avais privé de mes terres. Euriphile, tu fus leur nourrice, ils te prennent pour leur mère et, chaque jour, vont honorer ton tombeau. Moi-même, Bélarius, nommé aujourd'hui Morgan, ils croient que je suis leur véritable père. Le gibier est levé!

(*Il sort*).

1. Dans la vieille copie de la pièce, Polydore est appelé *Paladour*.

SCÈNE IV

Près de Milford-Haven.

ENTRENT PISANIO ET IMOGÈNE.

IMOGÈNE.

Tu m'as dit, quand nous sommes descendus de cheval, que la place était proche. Jamais il ne tarda à ma mère de me voir pour la première fois, autant qu'à moi d'arriver. Pisanio! Eh, l'homme! Où est Posthumus[1]? A quoi songes-tu pour demeurer interdit? Pourquoi ce soupir qui semble venir du fond de ton cœur? Si l'on peignait un homme dans cette attitude, on le prendrait pour la personnification de l'anxiété, d'une anxiété inexprimable. N'aie pas l'air de trembler de la sorte, ou ta mine farouche va troubler mes sens. Qu'est-ce qui se passe? Pourquoi me tends-tu ce papier avec un regard si sévère? S'il renferme l'été, souris en me le montrant; s'il contient l'hiver, ne change pas de contenance. (*Elle prend la lettre*). L'écriture de mon époux! Ton Italie aux drogues damnées l'a-t-elle ensorcelé? Se trouverait-il dans quelque fâcheuse extrémité? Parle, l'homme, ta langue pourrait peut-être atténuer le coup mortel qui va résulter de cette lecture!

PISANIO.

Lisez, je vous prie, et vous trouverez en moi, malheureux que je suis, l'être le plus disgracié par la fortune.

IMOGÈNE, *lisant.*

Ta maîtresse, Pisanio, a fait la putain dans mon lit; j'en possède des preuves qui saignent en moi. Je ne parle pas d'a-

1. *Where is Posthumus.* A propos de ce vers, nombre de commentateurs ont accusé Shakespeare de négliger trop souvent la quantité, surtout dans les noms propres. Pour sa défense, il est bon de faire remarquer qu'à son époque, on était moins sévère sur les règles de la prosodie qu'on le fut plus tard. Ritson observe que dans la tragédie de *Darius*, de lord Sterline (1603), les fautes de quantité abondent. Malone rappelle que Chester, dans le *Meeting Dialogue-wise between Nature, the Phoenix and the Turtle-dove* (1601) donne des preuves de la même négligence. Même indifférence dans le *Britayne's Troy*, de Heywood. Et Malone ajoute: « Il semble que les savants aient fait une règle générale de prononcer les noms latins comme les mots anglais. La négligence de Shakespeare ne prouverait donc rien ». Ce a quoi Steevens répond que les anciens traducteurs anglais des vieux classiques ont évité de tomber dans la même erreur.

près de faibles conjectures; j'ai des preuves aussi manifestes que mon chagrin, aussi vraies qu'il est vrai que je me vengerai. C'est toi, Pisanio, qui dois agir pour moi. Si ta fidélité n'a pas été souillée par son parjure, que tes mains la tuent, je t'en fournirai l'occasion à Milford-Haven où une lettre de moi la conduira. Si tu as peur de frapper, si tu ne m'assures pas que c'est chose faite, tu es le complice de son déshonneur et aussi déloyal qu'elle

PISANIO.

Quel besoin aurais-je de tirer l'épée? Ce papier lui a déjà coupé la gorge [1]! Non! c'est une calomnie, dont le tranchant est plus aiguisé que celui de mon épée, dont la langue est plus venimeuse que tous les serpents du Nil, dont l'haleine emportée par les vents a empesté tous les cœurs. Rois, reines, personnes d'un rang élevé [2], jeunes filles, matrones, la calomnie vous atteint; c'est un aspic qui viole au besoin les secrets de la tombe! Comment vous trouvez-vous, madame?

IMOGÈNE.

Moi, souiller son lit! Etait-ce donc être infidèle que se coucher pour veiller et penser à lui? [3] pleurer à chaque heure? si le sommeil est irrésistible, le troubler par des cauchemars dans lesquels je le vois et pousser un cri qui m'éveille? Cela s'appelle-t-il souiller un lit?

PISANIO.

Hélas! Pauvre femme!

IMOGÈNE.

Moi, perfide! Ta conscience peut en témoigner, Iachimo! Quand tu l'as accusé d'impudeur, tu me parus alors un misérable. Maintenant, il me semble que tu es un honnête homme. Quelque coquine d'Italie devant tout à son fard [4], l'aura séduit, et je ne suis plus qu'une pauvre femme surannée, un vêtement démodé! Et comme j'ai trop de

1. Ainsi dans *Vénus et Adonis*:
Struck dead at first, what needs a second striking?

2. *States.*

3. Le texte porte:
. . . . . What it is, to be false?
To lie in watch there, and to think on him?
Mason propose l'altération suivante:
. . . . . What! it is to be false,
To lie in watch there, and to think on him?

4. *Whose mother was her painting.*
Made by art. (Note de Johnson).

valeur pour qu'on me pende aux murs, on me découd[1] ! On me met en pièces ! Oh ! Les vœux des hommes sont tous des traîtres pour les femmes ! Oh ! mon époux, puisque tu me trahis, la vertu semblera une hypocrisie, déplacée là où elle sera, une affectation pour prendre les femmes à l'hameçon !

PISANIO.

Chère madame, écoutez-moi.

IMOGÈNE.

Après la perfidie d'Enée, les honnêtes gens qui vivaient à la même époque furent tous réputés hypocrites. Les larmes de Sinon ont empêché de croire à bien des larmes sincères et détourné la pitié de beaucoup de misères véritables. Ainsi, Posthumus, tu vas déconsidérer les hommes les plus purs. Les meilleurs, les plus braves, seront faux et parjures, depuis le jour de ta faute. Allons, l'ami, sois honnête, toi. Fais ce que te commande ton maître et, quand tu le verras, témoigne de mon obéissance. Regarde. C'est moi qui tire ton épée. Prends-la, transperce l'innocent palais de mon amour, c'est-à-dire mon cœur ! Ne tremble pas. Il est vide de tout, sauf de douleur ! Ton maître n'y est plus, lui qui en était le trésor ! Obéis. Frappe ! Il se peut que tu sois vaillant quand il s'agit d'une meilleure cause, mais en ce moment tu sembles un poltron.

PISANIO, *jetant l'épée.*

Arrière, vil instrument ! Tu ne damneras pas ma main !

IMOGÈNE.

Pourquoi, puisque je dois mourir ? Si ce n'est pas de ta main, tu n'es plus le serviteur de ton maître. Le ciel défend si sévèrement le suicide qu'il retient la mienne. Allons, voici mon cœur ! Je sens quelque chose dessus. (*Elle tire des papiers de son corsage*). Attends, attends, je ne veux pas opposer un obstacle.... Me voilà prête comme le fourreau, à recevoir l'épée ! Qu'est celà ? L'écriture du loyal Léonatus ? Autant d'hérésies ! Loin de moi, corrupteurs de ma foi ! Vous ne servirez plus de bouclier à mon cœur !

1. A l'époque de Shakespeare, les vêtements n'étaient pas, comme ils le furent plus tard, faits d'étoffes sans importance, que l'on serre dans des tiroirs ou que l'on donne au besoin. On les pendait à des patères de bois dans une chambre spéciale, pour être décousus par la suite et faire des manteaux, des costumes d'enfants, ou des couvre-pieds. Ce qui en restait était accroché aux murs, comme étant encore trop beau pour être porté par des serviteurs.

Quand mourut la reine Elisabeth, elle laissa plus de trois mille costumes. Au dix-huitième siècle, dans la garde-robe de Covent-Garden, figurait encore une riche collection de costumes ayant appartenu à Jacques Ier.

C'est ainsi que de pauvres insensées se laissent persuader par de faux conseillers. Si celles qui sont trahies en souffrent cruellement, encore le traître est-il châtié par des maux plus cruels ! Toi Posthumus, qui as provoqué ma désobéissance au roi, mon père; toi qui m'as fait dédaigner les hommages de compagnons princiers, tu t'apercevras un jour que ce n'était pas un sacrifice ordinaire, mais un rare effort; et je m'afflige en pensant à quel point ta mémoire souffrira de ce souvenir, quand tu auras assez de celle que tu épuises aujourd'hui ! Je t'en prie, dépêche-toi. L'agneau implore le boucher. Où est ton couteau? Tu mets trop de lenteur à exécuter les ordres de ton maître, quand je désire tant en supporter l'effet !

PISANIO.

O gracieuse dame, depuis que cette besogne m'a été commandée, je n'ai pas fermé l'œil.

IMOGÈNE.

Obéis et va te reposer.

PISANIO.

Je veillerais d'abord à en devenir aveugle [1] !

IMOGÈNE.

Alors pourquoi t'en es-tu chargé? Pourquoi m'avoir fait parcourir tant de milles, sous un faux prétexte ? Pourquoi nous avoir fatigué tous deux, sans compter nos chevaux ? L'heure n'est-elle pas propice? Mon absence n'a-t-elle pas jeté la perturbation à la Cour, où je ne peux retourner? Pourquoi as-tu poussé si loin les choses, pour détendre l'arc et demeurer immobile quand la biche désignée est devant toi ?

PISANIO.

Je voulais gagner du temps afin de me débarrasser d'un emploi aussi odieux. J'ai imaginé un expédient. Bonne dame, écoutez-moi avec patience.

IMOGÈNE.

Parle jusqu'à ce que ta langue soit lassée. Parle. On m'a dit que j'étais une prostituée; mon oreille, ainsi déchirée, ne peut pas recevoir une plus douloureuse blessure, car il n'y a pas de baume pour la guérir. Parle.

PISANIO.

Je soupçonnais que vous ne retourneriez pas à la Cour.

IMOGÈNE.

Evidemment, puisque tu me conduisais ici pour me tuer.

1. *I'll wake mine eyeballs blind first.*
Dans l'ancienne copie, le mot *blind* a été supprimé. Les modernes éditions portent *break* au lieu de *wake*. Johnson et Thomas Hanmer proposent de lire : *I'll wake mine eye-balls out first.*

PISANIO.

Non. Si j'ai été aussi bien avisé qu'honnête, mon projet réussira. Il est évident que mon maître s'est laissé abuser. Quelque coquin habile a dû machiner contre vous deux cet odieux outrage.

IMOGÈNE.

Quelque courtisane romaine!

PISANIO.

Non, sur ma vie! Je lui manderai que vous êtes morte, et lui enverrai quelque preuve sanglante, comme il a été convenu. Votre absence de la Cour donnera du crédit à la nouvelle.

IMOGÈNE.

Mais, mon cher compagnon, que ferai-je pendant ce temps-là? Où me cacher? Comment vivre? Qui me soutiendra dans cette vie, étant morte à mon mari?

PISANIO.

Si vous voulez retourner à la Cour...

IMOGÈNE.

Ne me parle ni de Cour, ni de père, ni de cette brute noble, de ce néant de Cloten, dont les assiduités ont été pour moi aussi redoutables qu'un siège!

PISANIO.

Si vous ne retournez pas à la Cour vous ne pouvez pas rester en Bretagne.

IMOGÈNE.

Où alors? Le soleil ne brille-t-il qu'en Bretagne[1]? Ne fait-il jour et nuit qu'en Bretagne? La Bretagne est comprise dans le monde, mais ce n'est pas le monde entier. C'est un nid de cygne au milieu d'un étang. Je t'en prie, sois bien convaincu qu'il y a des gens qui vivent en dehors de la Bretagne.

PISANIO.

Je suis enchanté que vous songiez à un autre séjour.

1. Shakespeare semble s'être rappelé ici un passage de l'*Euphues*, de Lyly (1580), qu'il a, d'ailleurs, imité dans le *Roi Richard II*. Voici ce passage :

« La nature n'a pas assigné à l'homme une contrée, pas plus qu'une maison, un champ, un genre de vie. Jamais Platon n'aurait considéré comme un banni un homme pouvant jouir du soleil, de l'air, de l'eau, de la terre, comme auparavant ; sentant comme autrefois le souffle de l'hiver et la chaleur de l'été; pouvant comme jadis contempler la lune et le soleil. Chaque endroit doit être une patrie pour le sage, un palais pour le philosophe. Que tu aies été chassé de Naples, cela n'a aucune importance. Tous les Athéniens ne vivent pas dans Colliton, tous les Corinthiens ne sont pas en Grèce, tous les Lacédémoniens en Pitanie. Comment chaque partie du globe serait-elle si distante l'une de l'autre, quand les mathématiciens démontrent que la terre n'est qu'un point comparé au ciel ».

L'ambassadeur romain, Lucius, arrive demain à Milford-Haven. Si vous pouviez emprunter une physionomie adéquate à votre fortune, dissimuler ce qui peut être un danger pour vous, vous prépareriez une voie secrète, pleine de perspectives et qui vous conduirait, peut-être, auprès de Posthumus. Là, si vous ne pouviez pas voir ses actions, il vous serait, du moins, facile d'en être informée dans leurs moindres détails.

IMOGÈNE.

Dis ton moyen! Je suis prête à tout risquer, sauf l'honneur.

PISANIO.

En ce cas, voici la chose. Oubliez que vous êtes une femme; au lieu de commander, obéissez; remplacez la crainte et la douceur (qui sont les compagnes de la femme ou, pour être plus exact, qui en sont la grâce), par une sorte d'arrogance bouffonne; soyez prompte à la raillerie comme à la réplique, insolente, querelleuse ainsi que la belette[1]; faites bon marché des rares trésors de vos joues jusqu'à les exposer (Oh! la dureté du cœur de Posthumus! Mais il n'y a pas de remède!) a l'avidité des baisers de Titan; enfin renoncez à ces jolis atours, dont la grande Junon était jalouse.

IMOGÈNE.

Abrège. Je vois où tu veux en venir, et me voilà déjà presque un homme.

PISANIO.

Prenez-en tous les dehors. Je l'avais prévu. J'ai apporté dans mon bagage un pourpoint, un chapeau, un haut-de-chausses et tout ce qui s'ensuit. Voulez-vous, dans ce travestissement, imitant autant que possible les allures d'un cavalier à la mode, paraître devant le noble Lucius, vous présenter à lui, solliciter un emploi, lui dire ce dont vous êtes capable? Il le reconnaîtra bien vite, s'il est sensible à la musique. Sans aucun doute, il vous accueillera avec joie, car c'est un homme dont la valeur se double de la plus grande vertu. Quant à ce qui concerne votre subsistance au dehors, reposez-vous sur moi qui suis riche. Vous ne manquerez de rien, ni dans le présent, ni dans l'avenir.

IMOGÈNE.

Tu es la seule consolation que me laissent les dieux. Je t'en prie, partons. Il reste bien des choses à envisager, mais nous nous en rapporterons aux circonstances. Je me sens l'âme d'un soldat pour cette expédition et je serai courageux comme un prince. En avant!

1. Ainsi dans la première partie de *Henry IV* :
A weasel hath not such a deal of spleen
As you are toss'd with.

PISANIO.

Sur ce, madame, il faut nous faire de courts adieux, de peur que mon absence me fasse soupçonner d'avoir été le complice de votre départ de la Cour. Ma noble maîtresse, voici une boîte. Elle me vient de la reine. Ce qu'elle contient est précieux. Si vous avez le mal de mer, si vous souffrez de l'estomac à terre, une goutte de ceci dissipera l'indisposition. Cherchez quelque ombrage, revêtissez votre déguisement, et que les dieux vous conduisent !

IMOGÈNE.

Amen ! Et merci !

(*Ils sortent*).

SCÈNE V.

Le Palais de Cymbeline.

ENTRENT CYMBELINE, LA REINE, CLOTEN, LUCIUS, ET DES SEIGNEURS.

CYMBELINE.

Maintenant, je vous dis adieu.

LUCIUS.

Tous mes remerciements, royal seigneur. Mon empereur m'a écrit ; il me faut quitter ces lieux, tout à fait chagrin d'être dans l'obligation de vous déclarer l'ennemi de mon maître.

CYMBELINE.

Mes sujets, seigneur, ne veulent pas subir son joug. Quant à nous, en nous montrant moins jaloux qu'eux, nous perdrions notre prestige de roi.

LUCIUS.

Seigneur, je vous prierai de vouloir bien nous faire escorter jusqu'à Milford-Haven. Madame, le ciel vous tienne en bonne garde.

CYMBELINE.

Messeigneurs, vous accompagnerez l'ambassadeur. C'est une dette d'honneur que nous lui payons. Adieu, noble Lucius.

LUCIUS.

Votre main, monseigneur.

CLOTEN.

Je vous la donne amicalement. Mais à partir de ce moment, elle servira à vous combattre.

LUCIUS.

Seigneur, l'avenir désignera le vainqueur. Portez-vous bien.

CYMBELINE.

Ne quittez pas le digne Lucius, mes chers seigneurs, avant qu'il ait traversé la Séverne... Bonne chance !

(*Lucius et les Seigneurs sortent*).

LA REINE.

Il sort d'ici en fronçant les sourcils, mais nous pouvons nous honorer de lui en avoir fourni le motif.

CLOTEN.

Tout est pour le mieux, et voilà les désirs de nos braves Bretons exaucés.

CYMBELINE.

Lucius a déjà prévenu l'empereur comment les choses allaient ici. Il convient donc que nos chariots et nos cavaliers soient prêts. Les armées qu'il a levées en Gaule, ne tarderont pas à se mettre en marche afin d'attaquer la Bretagne.

LA REINE.

C'est une affaire sur laquelle il ne faut pas s'endormir. Il faut frapper un coup prompt et fort.

CYMBELINE.

Je m'attendais si bien au dénouement que mes mesures sont prises. Ma gentille reine, où est votre fille? Elle n'a pas paru devant les Romains et ne nous a pas rendu ses devoirs. Elle me fait l'effet d'une créature plus méchante que respectueuse. Je m'en suis aperçu plus d'une fois. Faites-la paraître devant nous, car jusqu'ici, nous avons été par trop patient.

(*Sort un homme de la suite*).

LA REINE.

Digne seigneur, depuis l'exil de Posthumus, elle mène une existence très retirée. C'est un mal, monseigneur, que guérira le temps. Je supplie votre majesté de ne pas la réprimander trop sévèrement. Elle est si sensible aux reproches, qu'ils sont pour elle autant de coups mortels.

(*Rentre* L'HOMME DE LA SUITE).

CYMBELINE.

Où est-elle ? Qu'a-t-elle dit comme excuse ?

L'HOMME DE LA SUITE.

Ne vous en déplaise, seigneur, la chambre est verrouillée et personne ne répond, quelque tapage que nous fassions.

LA REINE.

Monseigneur, la dernière fois que j'ai voulu lui rendre visite, elle m'a prié de l'excuser si elle demeurait enfermée, obligée qu'elle y était par une indisposition l'empêchant de vous présenter ses devoirs journaliers. J'aurais dû vous en prévenir, mais les soins de la Cour ont mis ma mémoire en défaut.

CYMBELINE.

Ses portes verrouillées ? Invisible depuis quelque temps ? Plaise au ciel que mes craintes ne soient pas justifiées !

(*Il sort*).

LA REINE.

Mon fils, suivez le roi.

CLOTEN.

Je n'ai pas vu Pisanio, son vieux serviteur, depuis deux jours.

LA REINE.

Allez le chercher.

(*Sort Cloten*).

Pisanio est dévoué à Posthumus. Je lui ai donné une drogue... Veuillent les dieux qu'il l'ait avalée et que ce soit le motif de son absence !... Il croit que c'est une chose précieuse. Quant à elle, où peut-elle être ? Peut-être, désespérée, empruntant des ailes à l'amour, a-t-elle été retrouver son cher Posthumus. Elle aurait donc couru au-devant de la mort, ou du déshonneur, ce dont je saurais profiter, sa chute plaçant la couronne de Bretagne sur ma tête.

(*Rentre* CLOTEN).

Eh bien, mon fils ?

CLOTEN.

Il est certain qu'elle s'est sauvée. Allez apaiser le roi. Sa rage est telle que je n'ose pas l'aborder.

LA REINE.

Tout est pour le mieux. Puisse cette nuit l'empêcher de voir un autre jour !

(*Sort la Reine*).

CLOTEN.

Je l'aime et je la hais ! Car elle est belle et faite pour le trône. Elle possède les qualités les plus exquises qui puissent parer une femme, toutes les femmes ensemble [1]. Ce que chacune a de mieux, elle l'a, et, à elle seule, l'emporte sur toutes les autres. Donc, je l'aime. Mais elle me dédaigne,

1. *Than lady, ladies, woman*;
Nous avons rencontré un passage semblable dans *Tout est bien qui finit bien* :

To any count; *to all counts; to what is man.*

réserve toutes ses faveurs pour le vil Posthumus, et cela discrédite son jugement au point de compromettre son mérite. Voilà pourquoi je la hais et veux me venger. Quand les sots...

(*Entre* PISANIO).

Qui est là ?... Quoi ! Vous faites vos paquets, coquin? Avancez. Ah, précieux entremetteur! Drôle ! Où est ta maîtresse ? Réponds en un mot, autrement je t'envoie tout droit chez les démons !

PISANIO.

Mon bon seigneur !

CLOTEN.

Où est ta maîtresse ? Par Jupiter, je ne te le demanderai plus ! Vilain hypocrite, je t'arracherai ton secret du cœur, ou je t'ouvrirai le cœur pour l'y trouver ! Est-elle avec Posthumus, ce ramassis de bassesses, dont on n'extraierait pas une once de valeur ?

PISANIO.

Hélas ! monseigneur, comment serait-elle avec lui? Quand est-elle partie ? Il est à Rome.

CLOTEN.

Où est-elle ? Approche encore. Plus d'hésitation. Dis-moi sur-le-champ ce qu'elle est devenue.

PISANIO.

Ah ! mon très digne seigneur !

CLOTEN.

Mon très digne coquin, révèle-moi l'endroit où se cache ta maîtresse, et le plus vite possible ! Plus de très digne seigneur ! Parle ! Si tu te tais, c'est la mort immédiate !

PISANIO, *présentant une lettre.*

Cette lettre contient ce que je sais relativement à sa fuite.

CLOTEN.

Voyons. Je la poursuivrai jusqu'au trône d'Auguste !

PISANIO, *à part.*

Il fallait agir ainsi, ou mourir. Elle est loin. Après la lecture de cette lettre, peut-être la fera-t-il poursuivre, mais elle n'a plus rien à craindre.

CLOTEN.

Hum !

PISANIO, *à part.*

J'écrirai à mon maître qu'elle est morte. Oh, Imogène ! Puisses-tu voyager saine et sauve et revenir de même !

CLOTEN.

Coquin, cette lettre est-elle la vérité ?

PISANIO.

Je le suppose, seigneur.

CLOTEN.

C'est l'écriture de Posthumus. Je la reconnais. Drôle, au lieu d'être un maraud, si tu voulais me rendre service, t'employer sérieusement pour moi, selon mes besoins, c'est-à-dire, quelque méchante action que je te commande, l'accomplir sans hésitation, fidèlement, je consentirais à te considérer comme un honnête homme, et tu aurais à ta disposition ma fortune pour t'enrichir, et mon influence pour te faire avancer.

PISANIO.

Bien, mon bon seigneur.

CLOTEN.

Veux-tu me servir? Puisque, patiemment, constamment, tu t'es attaché à la maigre fortune de Posthumus, tu dois à plus forte raison te dévouer à la mienne. Veux-tu me servir?

PISANIO.

Volontiers, seigneur.

CLOTEN.

Donne-moi ta main, voici ma bourse. As-tu en ta possession quelque habit de ton ancien maître?

PISANIO.

Monseigneur, à mon logis, j'ai le costume qu'il portait quand il prit congé de ma dame et maîtresse.

CLOTEN.

Le premier service que tu dois me rendre, sera d'aller le chercher. Que ce soit ton premier service.

PISANIO.

Je suis à vos ordres, monseigneur.

(*Il sort*).

CLOTEN.

Va à Wilford-Haven... J'ai oublié de lui demander une chose... Je m'en souviendrai tout à l'heure... C'est là, misérable Posthumus, que je te tuerai!... Je voudrais que ses vêtements fussent là... Elle a dit autrefois (mon cœur en garde l'amertume) qu'elle ressentait pour le vêtement de Posthumus plus de considération que pour ma noble et naturelle personne et toutes les qualités qui l'ornent. Avec ce costume sur le dos, je veux abuser d'elle. Il faut d'abord tuer Posthumus, sous les yeux d'Imogène. Elle verra ma valeur qui me vengera de son mépris. Une fois Posthumus à terre, j'insulterai son cadavre, et quand j'aurai rassasié ma luxure (sous ses habits, comme je l'ai déjà dit, tant vantés par elle, ce qui la rendra furieuse), je la ramènerai à la Cour à coups de poing, chez elle à coups de pied. Elle était enchantée de me témoigner son mépris, ce sera pour moi une fête de me venger.

(*Rentre* PISANIO *avec les habits*).
Ce sont les habits en question ?

PISANIO.

Oui, mon noble seigneur.

CLOTEN.

Combien y a-t-il de temps qu'elle est Wilford-Haven?

PISANIO.

C'est à peine si elle est arrivée.

CLOTEN.

Porte tout cela dans ma chambre. Ce sera le second service que j'aurai exigé de toi. Le troisième consistera à ne pas parler de mon projet. Remplis bien tes devoirs, et la fortune viendra d'elle-même à toi. Ma vengeance est maintenant à Wilford. Que n'ai-je des ailes pour y voler ! Viens et sois fidèle.

(*Il sort*).

PISANIO.

Tu m'ordonnes ma honte, car se montrer fidèle à ton égard, serait — ce dont je suis incapable — faire preuve de fausseté envers le plus loyal des hommes. Va à Wilford et n'y trouve pas celle que tu poursuis. Bénédictions du ciel, comblez-la ! Que ce sot ne rencontre que des obstacles et que sa peine soit son unique salaire !

(*Il sort*).

SCÈNE VI.

Devant la Caverne de Bélarius.

ENTRE IMOGÈNE EN COSTUME DE PAGE.

IMOGÈNE.

Décidément, la vie d'un homme est pénible. Je me sens fatiguée, car voilà deux nuits que je couche à la belle étoile. Sans la résolution qui me donne du ressort, je tomberais malade. Wilford, quand à minuit, dans la montagne, Pisanio te montrait à moi, tu semblais à portée de ma vue. O Jupiter ! On dirait que fuient devant moi les maisons où je pourrais trouver asile[1] ! Deux mendiants m'ont affirmé qu'il était impossible de se tromper de chemin ; deux misérables accablés de misère n'ont pas intérêt à tromper, sachant que c'est un

1. *Italiam sequimur fugientem. (Enéide)*.

châtiment ou une épreuve. Il n'y aurait rien d'étonnant à cela, puisque les riches disent à peine la vérité. Mentir, quand on est dans l'abondance, est un crime plus grave que mentir par nécessité. La fausseté est plus répréhensible chez les rois que chez les mendiants... Mon cher seigneur, tu es un de ces perfides!... Quand je pense à toi, j'oublie la faim, et tout à l'heure j'allais mourir d'inanition!... Que vois-je? Un chemin qui y conduit. C'est quelque sauvage repaire. Mieux vaut ne pas appeler. Pourtant, avant d'emporter une créature, la faim la rend vaillante. Le bien-être et la paix font les couards. Mais l'adversité a toujours été la mère du courage. Holà! qui est là? Si c'est une créature humaine, qu'elle réponde. Si c'est un homme grossier, je paierai [1]... Holà!... Pas de réponse! Alors, entrons. Il est plus prudent de mettre l'épée à la main. Si c'est un ennemi qu'une épée effraie autant que moi, c'est à peine s'il osera la regarder. Ciel, fasse que mon adversaire ne soit pas plus brave!

(*Entrent* BÉLARIUS, GUIDÉRIUS *et* ARVIRAGUS).

BÉLARIUS.

Polydore, vous avez démontré que vous êtes le meilleur chasseur, soyez donc le héros de la fête. Cadwal et moi, nous remplirons l'office de cuisiniers et de serviteurs. Telles ont été nos conventions. L'industrie sècherait ses sueurs et mourrait, si son activité n'avait pas un but. Venez. Nos estomacs donneront de la saveur aux mets les plus grossiers. La fatigue peut ronfler sur la pierre, quand l'indolence inquiète trouve l'oreiller dur. Que la paix règne dans cette pauvre maison, qui se garde elle-même.

GUIDÉRIUS.

Je suis las.

ARVIRAGUS.

Je suis fatigué, mais je meurs de faim.

GUIDÉRIUS.

Il y a de la viande fraîche dans la caverne. Nous la mangerons en attendant que notre chasse soit cuite.

BÉLARIUS.

Arrêtez. N'entrez pas! S'il ne se repaissait pas de nos victuailles, je croirais voir un être féerique.

GUIDÉRIUS.

Qu'y a-t-il?

1. . . . . *if savage,*
Take, or lend.
La phrase, difficile a comprendre, a donné lieu a bien des interprétations. Nous nous sommes rallié à celle de Malone.

BÉLARIUS.

Par Jupiter, c'est un ange! Ou, du moins, une merveille terrestre! Regardez une divinité sous les traits d'un adolescent!

(*Entre* IMOGÈNE).

IMOGÈNE.

Bons maîtres, ne me faites pas de mal! Avant d'entrer dans cette caverne, j'ai appelé, pour mendier ou acheter ce que j'ai pris. A la vérité, je n'ai rien volé, et n'aurais rien volé, eussé-je trouvé de l'or répandu sur le seuil. Voici de l'argent en échange de ce que j'ai mangé. Mon intention était de le déposer sur la table, aussitôt après m'être rassasié, et de partir en priant pour mon sauveur.

GUIDÉRIUS.

De l'argent, jeune homme?

ARVIRAGUS.

Que plutôt l'or et l'argent se transforment en fange! C'est ce qu'ils valent, sauf pour ceux qui adorent des dieux de fange!

IMOGÈNE.

Vous êtes en colère, je le vois. Avant de me tuer pour ma faute, apprenez que je serais morte si je ne l'avais pas commise.

BÉLARIUS.

Où allez-vous?

IMOGÈNE.

A Milford-Haven.

BÉLARIUS.

Comment vous appelez-vous?

IMOGÈNE.

Fidèle, monsieur. J'ai un parent qui part pour l'Italie et doit s'embarquer à Milford. J'allais au-devant de lui, quand mourant de faim, j'ai commis la faute.

BÉLARIUS.

Beau jouvenceau, ne crois pas, je t'en prie, que nous soyons des manants. Ne juge pas nos caractères d'après la façon dont nous vivons. La rencontre est heureuse. Il fait presque nuit, vous ferez meilleure chère avant de repartir, et c'est nous qui vous remercierons d'avoir bien voulu demeurer et manger. Enfants, souhaitez-lui la bienvenue.

GUIDÉRIUS.

Si vous étiez une femme, jeune homme, je vous ferais une fameuse cour pour être votre fiancé! Sur l'honneur, c'est le prix que j'y mettrais.

ARVIRAGUS.

J'aime mieux que ce soit un homme; je l'aimerai comme un frère. Je vous ferai l'accueil que je ferais à mon frère, après une longue absence. Soyez le très bien venu! Et réjouissez-vous, car vous tombez au milieu d'amis!

IMOGÈNE.

Au milieu d'amis! (*A part*). Si c'était des frères! Plût au ciel qu'ils le fussent! Ils seraient les fils de mon père, ma situation perdrait de son importance et je deviendrais ton égale, ô Posthumus!

BÉLARIUS.

Il souffre de quelque malheur.

GUIDÉRIUS.

Que ne puis-je l'en consoler!

ARVIRAGUS.

Et moi! Au risque de toutes les peines, au risque de tous les dangers, grands dieux!

BÉLARIUS.

Ecoutez, enfants.

(*Il leur parle à voix basse*).

IMOGÈNE.

Des grands de la Cour, qui n'habiteraient pas des palais plus importants que cette cave, qui se serviraient eux-mêmes, et, faisant peu de cas des éloges de la multitude, n'auraient d'autres qualités que celles reconnues par leur conscience, ne l'emporteraient pas sur ces deux frères. Dieux, pardonnez-moi! Je voudrais changer de sexe pour pouvoir devenir leur compagnon, puisque Léonatus me trompe!

BÉLARIUS.

Il en sera ainsi. Enfants, nous allons accommoder notre chasse. Entre, beau jouvenceau. On cause mal, l'estomac creux. Quand tu auras soupé, nous te demanderons de ton histoire ce que tu voudras bien nous en conter.

GUIDÉRIUS.

Passez devant, je vous prie.

ARVIRAGUS.

Votre venue nous est plus agréable que la nuit au hibou et l'aurore à l'alouette.

IMOGÈNE.

Je vous remercie, monsieur.

ARVIRAGUS.

Passez devant, je vous prie.

(*Ils sortent*).

SCÈNE VII.

Rome.

ENTRENT DEUX SÉNATEURS ET DES TRIBUNS.

PREMIER SÉNATEUR.

Voici la teneur de l'édit impérial. Attendu que le peuple se bat maintenant contre les Paunoniens et les Dalmatiens et que les légions, actuellement en Gaule, sont trop faibles pour faire la guerre contre les révoltés, il nous faut employer la noblesse pour cette besogne. L'empereur nomme Lucius proconsul et, à vous, les tribuns, il donne l'ordre absolu, de faire des levées. Longue vie à César !

UN TRIBUN.

Lucius est-il général des armées?

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Oui.

LE TRIBUN.

Est-il maintenant en Gaule?

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Avec les légions que, je l'ai dit, vos recrues doivent renforcer. L'ordre fixe le nombre des soldats et le jour de leur départ.

LE TRIBUN.

Nous ferons notre devoir.

(*Ils sortent*).

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Une forêt, près de la caverne.

ENTRE CLOTEN.

CLOTEN.

Me voici près de la place où ils doivent se rencontrer, si Pisanio m'a donné une bonne indication. Comme ces habits me vont bien ! Pourquoi sa maîtresse, confectionnée par celui qui a fait son tailleur, ne m'irait-elle pas aussi bien ? D'autant plus qu'on prétend (révérence parler) que la femme obéit à ses caprices. Je vais me mettre au travail. J'ose me le dire (car il n'y a pas de fatuité à ce qu'un homme cause avec son miroir, dans sa chambre), les lignes de mon corps sont aussi jolies que les siennes ; je suis aussi jeune, plus vigoureux, pas moins fortuné, aussi bien doué par la nature, d'une naissance supérieure, aussi capable dans un combat singulier [1], et pourtant cette petite entêtée l'aime en dépit de moi-même ! Qu'est-ce que la vie ? Posthumus, ta tête, en ce moment sur tes épaules, tombera avant une heure. Avant une heure ta maîtresse sera violée, et tes vêtements mis en pièces devant toi [2]. Cela fait, je la conduirai à

1. . . . . . *in single opposition.*
Ainsi dans la première partie du *Roi Henry IV* :
In single opposition, hand to hand,
He did confound the best part of an hour,
In changing hardiment with great Glendower.
Shakespeare emploie souvent *opposite* pour *adversary* ou *antagonist*.

2. Warburton fait assez sagement observer que, du moment où Posthumus n'aura plus de tête, il lui importera peu qu'on déchire ses vêtements devant lui.

Ce à quoi répond Malone : « Shakespeare, qui, dans son *Conte d'Hiver*, fait dire à un clown : « Si tu trouves quelque chose à ajouter après ta mort » peut mettre des paroles aussi incohérentes dans la bouche d'un sot. D'ailleurs les vêtements de Posthumus peuvent être mis en morceaux devant sa face (*before his face*) bien que sa tête ne soit plus sur ses épaules ».

coups de pied devant son père. Il m'en voudra, peut-être, de ma brutalité, mais ma mère en fait ce qu'elle veut et arrangera les choses à mon profit. Mon cheval est bien attaché; dégaînons et exécutons notre projet! Fortune, mets-les sous ma main!... C'est bien l'endroit où ils doivent se rencontrer, car Pisanio n'aurait pas osé se moquer de moi.

(*Il sort*).

SCÈNE II.

Devant la Caverne.

SORTENT DE LA CAVERNE BÉLARIUS, GUIDÉRIUS, ARVIRAGUS ET IMOGENE.

BÉLARIUS, *à Imogène.*

Vous n'êtes pas bien. Restez dans la caverne, nous vous rejoindrons après la chasse.

ARVIRAGUS, *à Imogène.*

Reste ici, frère. Ne sommes-nous pas frères?

IMOGÈNE.

Comme les hommes devraient l'être. Mais l'argile et l'argile différent en dignité, si leur poussière est la même. Je suis vraiment malade.

GUIDÉRIUS.

Allez à la chasse, je resterai avec lui.

IMOGÈNE.

Je ne suis pas malade à ce point-là. Et pourtant je ne me sens pas bien. Mais je ne suis point de ces gens qui se croient morts avant d'être malades. Laissez-moi, je vous prie. Faites votre promenade journalière. Si l'on change quelque chose à ses habitudes, tout est bouleversé. Je suis souffrante, mais votre compagnie n'y porterait pas remède. La compagnie n'est point une consolation pour qui n'est plus sociable. Je ne suis point si gravement malade puisque je puis raisonner. Je vous en prie, laissez-moi-ici. Je n'y pourrais dérober que moi-même, et si je mourais, la perte serait médiocre.

GUIDÉRIUS.

Je t'aime, je te l'ai dit, autant que j'aime mon père.

BÉLARIUS.

Quoi? Que dis-tu? Que dis-tu?

ARVIRAGUS.

Si c'est un péché de parler ainsi, seigneur, j'assume la même responsabilité que mon frère. Je ne sais pas pourquoi j'aime ce jeune homme ; mais je vous ai entendu dire que l'amour ne se raisonnait pas. Mettez un cercueil à la porte et demandez qui doit mourir, je répondrai : *Mon père, mais pas ce jeune homme !*

BÉLARIUS, *à part.*

O noble élan ! O dignité naturelle ! Aliment de la grandeur ! Le lâche engendre le lâche, les êtres vils des êtres vils. La nature a le son et la farine ; elle produit le laid et le beau. Je ne suis point leur père, mais par quel miracle aiment-ils ce jeune homme mieux que moi ?... Il est neuf heures du matin.

ARVIRAGUS.

Adieu, frère.

IMOGÈNE.

Bonne chasse.

ARVIRAGUS.

Et bonne santé à vous... Allons, seigneur.

IMOGÈNE, *à part.*

Ce sont de bonnes créatures. Dieux, quels mensonges ne m'a-t-on pas faits ! Nos courtisans prétendent que tout ce qui n'est pas à la Cour est sauvage. Oh ! expérience, comme tu démens ces paroles ! Les océans superbes[1] engendrent des monstres ; et les rivières, leurs pauvres tributaires, des poissons, dont le goût est aussi bon qu'eux. Je me sens comme malade. Je souffre du cœur. Pisanio, je vais essayer ton remède.

GUIDÉRIUS.

Il ne veut pas me conter son histoire... Il dit qu'il est un gentilhomme malheureux, calomnié, mais honnête.

ARVIRAGUS.

C'est également ce qu'il m'a répondu, ajoutant que je ne pouvais pas en savoir davantage.

BÉLARIUS.

En chasse ! En chasse ! Nous vous laissons pour quelque temps. Rentrez et reposez-vous.

ARVIRAGUS.

Nous ne serons pas longtemps absents.

BÉLARIUS.

Je vous en prie, ne soyez pas malade, car vous devez être notre ménagère.

1. *Imperious.* Shakespeare se servait du mot *imperious* pour *impérial.*

IMOGÈNE.

Malade ou non, je vous suis attaché !

BÉLARIUS.

Et moi pour toujours !

(*Sort Imogène*).

Ce jeune homme, quelle que soit sa détresse, semble avoir eu de bons ancêtres.

ARVIRAGUS.

Il chante comme un ange !

GUIDÉRIUS.

Et il cuisine délicatement. Il coupait les racines en forme de lettres et a assaisonné notre potage, comme si, Junon étant malade, il avait été son infirmier.

ARVIRAGUS.

Comme il corrige noblement un sourire avec un soupir ! Comme si le soupir regrettait de n'être pas son sourire et comme si le sourire se moquait du soupir s'envolant d'un temple aussi divin, pour se commettre avec les vents qu'insultent les matelots !

GUIDÉRIUS.

Je remarque que le chagrin et la patience, enracinés en lui, entremêlent leurs fibres.

ARVIRAGUS.

Grandis, patience ! Et que ce sureau puant, le chagrin, détortille sa racine pernicieuse de ta vigne croissante !

BÉLARIUS.

Il fait grand jour. En avant ! Qui est là ?

(*Entre* CLOTEN).

CLOTEN.

Je ne peux pas trouver ces vagabonds. Le drôle se sera moqué de moi ! Je n'en puis plus !

BÉLARIUS.

Il parle de vagabonds ! N'est-ce pas à nous qu'il fait allusion ? Je le connais. C'est Cloten, le fils de la reine. Je soupçonne quelque embûche. Je ne l'ai pas vu depuis longtemps, mais je suis certain que c'est lui. Nous sommes mis hors la loi. Partons.

GUIDÉRIUS.

Il est seul. Vous et mon frère allez vous informer s'il n'a pas des compagnons près d'ici. Partez, je vous en prie et laissez-moi seul avec lui.

(*Sortent Bélarius et Arviragus*).

CLOTEN.

Doucement ! qui êtes-vous, pour fuir de la sorte ? Quelques coquins de la montagne ? J'ai entendu parler de vos pareils. Quelle sorte de coquin es-tu ?

GUIDÉRIUS.

Je n'ai jamais commis une coquinerie, comme celle qui consisterait à répondre à un coquin sans le frapper!

CLOTEN.

Tu es un voleur, un hors la loi, un drôle! Rends-toi, bandit!

GUIDÉRIUS.

A qui ? A toi? Qu'es-tu donc? N'ai-je pas une arme aussi forte que la tienne? Un cœur aussi solide? Tes mots sont plus audacieux, parce que je ne porte pas mon poignard dans la bouche. Dis-moi qui tu es et pourquoi je me rendrais à toi.

CLOTEN.

Vil coquin, ne me reconnais-tu pas à mes habits?

GUIDÉRIUS.

Ni à ton tailleur, drôle! Ce doit être ton grand-père qui a fait ces habits, puisque ce sont ces habits qui te font.

CLOTEN.

Impertinent valet, ce n'est pas mon tailleur qui les a faits!

GUIDÉRIUS.

Alors, hors d'ici, et remercie l'homme qui te les a donnés. Tu es, sans doute, quelque idiot, puisque j'éprouve de la répugnance à te battre.

CLOTEN.

Injurieux bandit, apprends mon nom et tremble!

GUIDÉRIUS.

Quel est ce nom?

CLOTEN.

Cloten, fripon!

GUIDÉRIUS.

Cloten, double fripon, est un nom qui ne me fait pas trembler. Un crapaud, un serpent, une araignée, seraient plus capables de m'émouvoir.

CLOTEN.

Pour que tu aies peur, pour que tu demeures confus, sache que je suis le fils de la reine.

GUIDÉRIUS.

J'en suis désolé, car tu sembles indigne de ta naissance.

CLOTEN.

Tu n'as pas peur?

GUIDÉRIUS.

Je ne crains que ceux que je respecte, par exemple les sages. Quant aux sots, non seulement je ne les crains pas, mais j'en ris.

CLOTEN.

Meurs la mort! Quand je t'aurai tué de ma main, je re-

trouverai ceux qui se sont enfuis, et j'exposerai leurs têtes sur les portes de Lud. Rends-toi, sauvage montagnard !

(*Ils sortent en se battant*).

(*Entrent* BÉLARIUS *et* ARVIRAGUS).

BÉLARIUS.

Personne aux environs.

ARVIRAGUS.

Personne. Vous devez vous méprendre sur son compte.

BÉLARIUS.

Je ne saurais dire. Je ne l'ai pas vu depuis longtemps, mais le temps n'a changé en rien les traits de son visage. J'ai reconnu sa voix saccadée, sa façon brusque de parler. J'ai la conviction que c'était Cloten.

ARVIRAGUS.

Nous les avons laissés ici. Je souhaite que mon frère se soit entendu avec lui que vous dites si ombrageux.

BÉLARIUS.

Avant d'avoir atteint l'âge d'homme, il ne craignait pas les rugissements du danger et cela par manque de réflexion. Regarde, voici ton frère.

(*Rentre* GUIDERIUS, *portant la tête de Cloten*).

GUIDÉRIUS.

Ce Cloten était un niais. Voilà une bourse vide qui ne renfermait pas d'argent. Hercule lui-même n'aurait pu lui faire sauter la cervelle, il n'en avait pas. Si je n'avais pas agi ainsi, le sot portait ma tête comme je porte la sienne.

BÉLARIUS.

Qu'as-tu fait ?

GUIDÉRIUS.

Je le sais. J'ai coupé la tête de Cloten, le fils de la reine, d'après son propre aveu. Il m'appelait traître, montagnard, et jurait de s'emparer de nous tous, comme de gens hors la loi; d'enlever nos têtes de l'endroit où (j'en remercie les dieux) elles reposent, et de les exposer à Londres.

BÉLARIUS.

Nous sommes tous perdus !

GUIDÉRIUS.

Digne père, qu'avons-nous perdu puisqu'il en voulait à nos existences ? La loi ne nous protège pas. Alors, pourquoi laisserions-nous un insolent morceau de chair nous menacer, jouer le rôle de juge et d'exécuteur ? Avons-nous à redouter la loi ? Qui pourrait nous découvrir ici ?

BÉLARIUS.

Nous n'avons pas aperçu une âme, mais la simple raison indique qu'il devait avoir une suite. Si peu équilibrée que soit son humeur, passant du mauvais au pire, il est impossible que sa sottise l'ait entraîné jusqu'ici, sans escorte. Peut-

être le bruit a-t-il couru à la Cour qu'il y avait ici des individus vivant dans une caverne, chassant, hors la loi, et capables un jour ou l'autre de quelque coup de tête. Entendant cela (c'était dans sa nature), il se sera mis en colère et aura juré de nous découvrir. Mais, je le répète, il est improbable qu'il soit venu seul, ou qu'on le lui ait permis. Il y a donc tout lieu de redouter que ce corps-là ait une queue plus redoutable que la tête.

ARVIRAGUS.

Abandonnons-nous à la volonté des dieux. Malgré tout, mon frère a bien fait.

BÉLARIUS.

Je n'avais pas envie de chasser aujourd'hui. L'indisposition du jeune Fidèle, me faisait paraître le chemin plus long que d'habitude.

GUIDÉRIUS.

C'est avec sa propre épée, qu'il faisait tournoyer autour de ma joue, que je lui ai coupé la tête. Je vais la jeter dans le torrent, derrière notre rocher; elle ira à la mer où elle racontera aux poissons qu'elle appartient à Cloten, le fils de la reine. C'est tout le souci que j'en ai.

BÉLARIUS.

J'ai peur qu'on le venge. Je voudrais, Polydore, que tu n'eusses pas agi de la sorte ! Bien que la valeur te convienne !

ARVIRAGUS.

Je voudrais avoir agi comme lui, la vengeance dût-elle ne menacer que moi !... Polydore, je t'aime comme un frère, mais je t'en veux de m'avoir enlevé le mérite de cette action. Je voudrais que toutes les vengeances, et les plus terribles, vinssent nous chercher ici pour nous demander des comptes.

BÉLARIUS.

Allons, puisque c'est chose faite ! Nous ne chasserons plus aujourd'hui. Inutile de courir au-devant d'un danger sans profit. Retournons à notre rocher, je te prie. Toi et Fidèle serez les cuisiniers. Je demeurerai ici jusqu'au retour de Polydore et l'amènerai aussitôt dîner.

ARVIRAGUS.

Le pauvre Fidèle est malade ! Il me tarde de le rejoindre. Pour lui redonner des couleurs, je tuerais autant de Clotens qu'en contient la paroisse, et je me féliciterais de mon bon cœur !

(*Il sort*).

BÉLARIUS.

O déesse ! ô divine nature, comme tu as blasonné ces deux princes royaux ! Ils sont aussi doux que le zéphyr qui souffle sur la violette sans agiter sa tendre corolle, et pour-

tant aussi braves, quand leur sang royal se révolte, que le vent le plus déchaîné qui gronde sur le sommet du pin de la montagne et le fait s'incliner jusque dans la vallée ! Il est étonnant qu'un invisible instinct leur donne une noblesse qu'on ne leur a pas enseignée, un honneur qu'ils n'ont pas appris, une civilité qu'ils n'ont empruntée à personne, un courage naturel germant en eux, et y faisant moisson comme s'il avait été semé. Il est également étrange que Cloten soit venu ici, et je me demande ce qui résultera pour nous de sa mort.

(*Rentre* GUIDERIUS).

GUIDÉRIUS.

Où est mon frère ? J'ai jeté la tête de ce lourdaud de Cloten dans le torrent, et l'ai envoyée en ambassade à sa mère. Jusqu'à son retour je garde son corps en otage.

(*Musique solennelle*).

BÉLARIUS.

Mon instrument de signal ! Ecoute, Polydore ! Mais pour quelle raison Cadwall le fait-il résonner ! Ecoute !

GUIDÉRIUS.

Est-il dans la caverne ?

BÉLARIUS.

Il sort d'ici, à l'instant.

GUIDÉRIUS.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Depuis la mort de ma très chère mère, on ne l'a pas entendu. Les choses solennelles répondent à des accidents solennels. Que se passe-t-il ? Les joies sans motif et les lamentations sans cause, sont des joyeusetés de singe sou des chagrins d'enfant. Cadwall serait-il devenu fou ?

(*Rentre* ARVIRAGUS, *portant Imogène qui semble morte*).

BÉLARIUS.

Regarde, le voici qui vient portant dans ses bras le triste motif qui lui valait nos blâmes !

ARVIRAGUS.

L'oiseau est mort que nous aimions tant ! J'aurais mieux aimé faire un saut de seize ans à soixante, avoir échangé mon agilité contre des béquilles, qu'assister à un pareil spectacle !

GUIDÉRIUS.

O le plus doux des lis ! Porté par mon frère tu n'es pas moitié aussi beau que lorsque tu poussais en liberté !

BÉLARIUS.

O mélancolie ! qui jamais pourra sonder ta profondeur, et, te dégageant de la vase, trouver le rivage ou ta barque

pesante pourrait aisément aborder [1] ? O créature bénie, Jupiter sait quel homme tu aurais pu être ; mais moi, je sais, enfant incomparable, que tu es mort de mélancolie ! En quel état l'avez-vous trouvé ?

ARVIRAGUS.

Raide, comme en ce moment; souriant, comme si une mouche l'avait effleuré pendant son sommeil d'un dard innocent; il avait la joue droite appuyée sur un coussin.

GUIDÉRIUS.

Où ?

ARVIRAGUS.

Par terre, les bras croisés. J'ai cru qu'il dormait. J'ai enlevé mes souliers ferrés, dont la grossièreté rendait mes pas trop lourds.

GUIDÉRIUS.

Il n'est qu'endormi. S'il s'en est allé, il fera de son tombeau un lit hanté par les fées, et les vers ne le toucheront pas !

ARVIRAGUS.

Tant que durera l'été, et que je vivrai ici, Fidèle, c'est avec les plus belles fleurs que j'embaumerai ta triste tombe ! Tu ne manqueras pas de pâle primevères, à ton image; ni de clochettes azurées comme tes veines; ni de feuilles d'églantier qui, sans en médire, sont moins parfumées que l'était ton haleine ! Au besoin, le rouge-gorge dans son charitable bec (O bec, comme tu rendras honteux ces riches héritiers qui laissent leur père sans sépulture !) t'apportera tout cela ! Et quand il n'y aura plus de fleurs, la mousse te fera une fourrure pour réchauffer ton corps en hiver !

GUIDÉRIUS.

Assez, je t'en prie. Ne joue pas avec des paroles de fillette, quand la situation est si sérieuse. Enterrons-le et que l'ad-

1\. . . . . . *what coast thy sluggish crare*
Might easiliest harbour in ?

La difficulté de la phrase et, disons-le, la complication de l'image, ont donné lieu à nombre de commentaires.

Warburton a cru devoir remplacer *crare* par *carrack* et Johnson s'est rangé à son avis. Simson, dans ses notes sur Beaumont et Flechter, insiste pour *crare* et cite, à l'appui, le passage d'une pièce du temps intitulée : le *Capitaine*. Voici ce passage :

. . . . . *let him venture*
In some decay'd crare of his own.

Un *crare*, dit Heath, est un petit vaisseau de commerce, appelé *crayera*, en latin du moyen âge. On retrouve le même mot dans l'*Ariosto*, de Harrington. Va pour *crare*. Mais la phrase n'en est pas moins d'une construction ardue. Malone la redresse ainsi :

. . . . . *what coast thou sluggish crare,*
Might'st, etc.

Nous avons suivi la version de Malone, sans l'imposer.

miration ne retarde pas le paiement de notre dette. Allons au tombeau.

ARVIRAGUS.

Où l'étendrons-nous ?

GUIDÉRIUS.

Près de la bonne Euriphile, notre mère.

ARVIRAGUS.

Soit. Polydore, quoique nos voix aient maintenant un timbre plus mâle, nous chanterons sur sa tombe, comme autrefois sur celle de notre mère. Ce seront les mêmes notes, les mêmes mots, sauf que le nom d'Euriphile sera remplacé par celui de Fidèle.

GUIDÉRIUS.

Cadwall, je ne peux pas chanter. Je pleurerai en disant les paroles avec toi. Des chants de douleur qui ne sont pas d'accord, sont plus choquants que les chants imposteurs d'un mauvais prêtre.

ARVIRAGUS.

Nous ne ferons que les réciter.

BÉLARIUS.

Les grands chagrins, je le vois, sont un remède aux moindres. Voilà Cloten oublié. C'était le fils d'une reine, enfants, et s'il est devenu notre ennemi, souvenez-vous qu'il en a été puni. Grands et petits pourrissent ensemble, font la même poussière, mais la déférence (cet ange du monde) doit faire une distinction entre celui qui était au haut de l'échelon et celui qui en occupait le premier degré. Notre ennemi était prince, vous lui avez pris la vie parce qu'il était votre ennemi, encore lui devons-nous des funérailles de prince.

GUIDÉRIUS.

Je vous prie, allez le chercher. Le corps de Thersite est aussi bon que celui d'Ajax, quand tous deux sont morts.

ARVIRAGUS.

Si vous voulez aller le chercher, nous dirons notre sombre chant pendant ce temps-là.

(*Sort Bélarius*).

Commence, frère.

GUIDÉRIUS.

Cadwall, il faut d'abord placer sa tête à l'est. Mon père a une raison pour cela.

ARVIRAGUS.

C'est vrai.

GUIDÉRIUS.

Viens donc et aide-moi à le déplacer.

ARVIRAGUS.

C'est fait. Commençons.

CHANT.

GUIDÉRIUS.

Ne crains plus la chaleur du soleil,
Ni la rage du furieux vent d'hiver.
Ta tâche terrestre est achevée,
Et tu es rentré chez toi, après avoir touché tes gages.
Garçons et filles chamarrés d'or doivent tous
Comme les ramoneurs, devenir poussière.

ARVIRAGUS.

Ne crains plus la colère du grand,
Le tyran ne peut plus t'atteindre.
Ne te préoccupe ni de tes habits, ni de ta nourriture.
Pour toi le roseau est comme le chêne.
Le sceptre, la science, l'art, doivent
Prendre la même route et devenir poussière.

GUIDÉRIUS.

Ne crains plus l'éclat de la lumière.

ARVIRAGUS.

Ni les coups mortels du tonnerre.

GUIDÉRIUS.

Ne redoute plus la calomnie, ni la censure des méchants.

ARVIRAGUS.

Tu en as fini avec les joies et les douleurs.

ENSEMBLE.

Tous les jeunes amants, tous les amants doivent
Finir comme toi et devenir poussière.

GUIDÉRIUS.

Que nul enchanteur ne trouble ton repos.

ARVIRAGUS.

Que nulle sorcière ne te jette des charmes.

GUIDÉRIUS.

Que les spectres sans sépulture ne te tourmentent pas.

ARVIRAGUS.

Que rien de mauvais ne t'approche.

ENSEMBLE.

Finis tranquillement
Et que ta tombe soit renommée !

(*Rentre* BELARIUS *avec le corps de Cloten*).

GUIDÉRIUS.

Les obsèques sont terminées. Ensevelissons également ce corps.

BÉLARIUS.

Voici quelques fleurs. Vers minuit, nous lui en donnerons d'autres. Les plantes sur lesquelles est tombée la fraîche rosée de la nuit sont celles qu'il faut principalement déposer sur les tombes... Sur leurs visages!... Vous étiez des

fleurs, et vous voilà fanés. Ainsi se faneront les fleurs que nous vous offrons. Maintenant, retirons-nous à l'écart et mettons-nous à genoux. La terre qui les a produits, les reprend. Leurs plaisirs sont passés, leurs peines aussi.

(*Sortent Bélarius, Guidérius et Arviragus*).

IMOGÈNE, *se réveillant.*

Oui, monsieur, à Milford-Haven. Quel est le chemin?... Je vous remercie... Près de ce buisson?... Je vous prie, à quelle distance en suis-je? Dieu ait pitié de moi[1] !... Il faut faire encore six milles?... J'ai marché toute la nuit!... Vraiment... Je vais me coucher et dormir. Mais doucement... Assurons-nous d'abord s'il n'y a pas un camarade de lit... (*Apercevant le corps*). Dieux et déesses! Ces fleurs sont comme les plaisirs terrestres; ce cadavre sanglant, est la douleur qu'elles dissimulent... Mais j'espère rêver encore. Je croyais garder une caverne et cuisiner pour d'honnêtes créatures. Il n'en est rien. C'était un trait imaginaire, ayant pour but le néant, et sorti des fumées du cerveau[2]. Nos yeux sont quelquefois aveugles comme nos jugements. Sur ma foi, je tremble encore de peur. S'il y a dans le ciel une goutte de pitié, grande comme l'œil d'un roitelet, dieux redoutables, ne me la refusez pas! Je rêve encore! Même réveillée, le rêve est hors de moi et dans moi. Ce n'est point un résultat de l'imagination. Je sens! Un homme sans tête!... Les vêtements de Posthumus! Je reconnais la forme de sa jambe. Voici sa main; ses pieds, pareils à ceux de Mercure; sa taille de Mars; ses muscles d'Hercule; sa figure olympienne!... Y a-t-il des assassins dans le ciel?... Comment?... C'est fini!... Pisanio, que toutes les malédictions qu'Hécube lança aux Grecs, jointes aux miennes, retombent sur toi! Tu conspirais avec le licencieux Cloten et c'est toi qui as tranché la tête de mon époux! Que l'écriture et la lecture soient désormais considérées comme autant de trahisons!... Ce damné Pisanio, avec ses lettres inventées... Ce damné Pisanio a coupé le grand mât du plus brave vaisseau qu'il y ait eu au monde!... O! Posthumus! Hélas! Où est ta tête? Où est-elle? Malheur sur moi! Où est-elle? Pisanio pouvait te frapper au cœur et laisser ta tête!... Comment cela est-il arrivé? Pisanio? C'est lui et Cloten! La méchanceté, la perversité qu'ils renferment ont commis le crime. Tout s'explique. La drogue qu'il m'a donnée, comme un cordial précieux, n'a-t-elle pas été meurtrière pour mes sens? Voilà qui confirme

1. *Ods pittikins.* Diminutif dérivé de *God's my pity.*

2. Ainsi dans *Macbeth* :
That memory, the warder of the brain,
Shall be a fume.

tout. Le crime a été accompli par Pisanio et Cloten! Oh!... Colore mes joues pâles avec ton sang, pour que nous paraissions plus horribles à ceux qui ont des chances de nous rencontrer! O, mon seigneur, mon seigneur!

(*Entrent* LUCIUS, *un* CAPITAINE, *d'autres officiers et un* DEVIN).

LE CAPITAINE.

Les légions en garnison dans la Gaule ont, sur notre ordre, traversé la mer et vous attendent ici, à Milford-Haven, avec votre flotte. Elles sont absolument prêtes.

LUCIUS.

Quelles nouvelles de Rome?

LE CAPITAINE.

Le Sénat a enrôlé les gens de la frontière et les chevaliers de l'Italie, des esprits bien disposés, promettant de nobles services. Ils viennent sous la conduite du vaillant Iachimo, frère du prince de Sienne[1].

LUCIUS.

Quand les attendez-vous?

LE CAPITAINE.

Aussitôt que les vents le permettront.

LUCIUS.

Cette ardeur nous donne bon espoir. Ordonnez que les troupes dont vous disposez soient rangées en bataille. Dites aux capitaines d'y veiller... Maintenant, qu'avez-vous rêvé, dernièrement, en ce qui concerne l'issue de cette guerre?

LE DEVIN.

La nuit dernière, les dieux m'ont fait avoir une vision. J'avais jeûné et prié, pour qu'ils communiquassent avec moi. J'ai vu l'oiseau de Jupiter, l'aigle romaine, prendre son vol du côté du sud spongieux[2] se diriger vers l'ouest, puis, disparaître dans les rayons du soleil, ce qui (si mes péchés n'ont pas obscurci ma divination) présagerait le succès de l'armée romaine.

LUCIUS.

Fais souvent des rêves pareils et jamais trompeurs. Halte-là! Quelle est ce tronc sans tête? Voilà une ruine qui témoigne que le bâtiment était solide. Quoi! Un page! Est-il

1. *Sienna's brother.*
Je suppose que Shakespeare a voulu dire: *brother to te Prince of Sienna.* Mais, c'est à tort, Sienne étant une république. Voir l'*Histoire d'Italie*, de W. Thomas. (*Note de Steevens*).

2. *Spungy.*
Milton a employé la même épithète dans son: *Masque at Ludlow castle*:

. . . . *Thus I hurl*
My dazzling spells into the spungy air.

mort, où dort-il sur ce cadavre? Il est mort, plutôt, car la nature a horreur de partager le lit d'un mort, ou de dormir sur un cadavre... Voyons le visage de cet enfant.

LE CAPITAINE.

Il est vivant, monseigneur.

LUCIUS.

Il va nous donner des renseignements sur ce cadavre. Jeune homme, dis-nous tes aventures, car il semble qu'elles demandent à être racontées. Quel est cet homme dont tu fais ton oreiller sanglant? Qui a altéré cette belle image que peignit autrefois la noble nature ? Quel intérêt as-tu dans ce désastre ? Comment cela est-il arrivé ? Qui est-ce? qui es-tu ?

IMOGÈNE.

Je ne suis rien, ou, si je suis quelque chose, mieux vaudrait n'être rien. Cet homme était mon maître, un vaillant et bon Breton ; il a été tué, ici, par des gens de la montagne... Hélas! Il n'y a plus de tels maîtres! Je puis errer, de l'est à l'occident, demander du service, essayer plusieurs places, n'en rencontrer que de bonnes, être un fidèle serviteur, jamais je n'en trouverai un pareil à lui !

LUCIUS.

Brave enfant, tes plaintes ne m'émeuvent pas moins que ton maître ensanglanté. Dis-nous son nom, mon bon ami.

IMOGÈNE.

Richard du Champ[1]. (*A part*). Je mens sans nuire à personne, et j'espère que les dieux qui m'entendent me le pardonneront !

LUCIUS.

Ton nom?

IMOGÈNE.

Fidèle.

LUCIUS.

Tu l'es, en effet, et ton nom s'accorde avec ta conduite.

1. Il ne faut pas s'étonner outre mesure du choix d'un pareil nom. L'anachronisme était alors courant. Dans une collection de contes intitulée : *A Petite Palace of Pettie his Pleasure*, datant de 1576, se trouvent des passages prouvant à quel point on se souciait peu alors de la logique et de la vraisemblance. Dans l'histoire des Horaces et des Curiaces, il est question du grondement des canons. Cephalus et Procris sont présentés comme faisant partie de la Cour de Venise. Après la mort d'Amphiaraüs, son époux, Eriphyle se souvient d'un nommé Don Infortunio. Dans la traduction des *Métamorphoses* d'Ovide, par Golding, on tire des coups de canon. Ces sortes d'absurdités ne se trouvaient pas que dans les nouvelles. Lodge, en écrivant *Wounds of Civill War* (1594) n'a pas hésité à faire entrer un certain Lucius Favorinus, et Pausanias, en compagnie d'un français qui s'appelle Pedro et parle le mauvais anglais.

Veux-tu te confier à moi? Je ne dis pas que tu serviras un aussi bon maître, mais, sois-en sûr, un maître qui t'aimera autant. Des lettres de l'empereur des Romains que me remettrait un consul, ne te vaudraient pas un avancement plus rapide. Viens avec moi.

IMOGÈNE.

Je vous suivrai, seigneur. Mais auparavant, ainsi qu'il plaît aux dieux, je veux garantir mon maître de l'atteinte des mouches, en l'enterrant aussi profondément que pourront le faire ces pauvres instruments. Quand j'aurai recouvert son tombeau de feuilles et d'herbes, prononcé sur lui cent prières, que je répéterai chacune deux fois, poussé des soupirs et pleuré, alors quittant son service, je vous suivrai, puisque vous y consentez.

LUCIUS.

Oui, brave jeune homme, et je serai pour toi, plus un père qu'un maître. Mes amis, cet enfant nous a appris nos devoirs d'hommes. Cherchons la plus jolie place semée de pâquerettes que nous pourrons trouver et, avec nos piques et nos pertuisanes, creusons-lui une tombe. Emportez-le. Enfant, recommandé par toi, il sera enterré aussi bien que le pourront des soldats. Sois courageux, essuie tes yeux. Il y a des chutes après lesquelles on se relève plus heureux. (*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Le Palais de Cymbeline.

ENTRENT CYMBELINE, DES SEIGNEURS ET PISANIO.

CYMBELINE.

Retournez et dites-moi comment elle est. C'est l'absence de son fils qui lui a valu cette fièvre et cet accès de folie qui mettent sa vie en danger. Cieux, combien profondément vous me frappez d'un coup! Imogène, ma plus grande joie, partie! Ma reine désespérément étendue sur son lit! Et dans quels temps? Quand une guerre redoutable me menace! Son fils, qui me serait si nécessaire, disparu aussi! Que l'heure présente est triste! Elle m'accable et me laisse sans espoir! Quant à toi, compagnon, qui dois connaître la raison du départ de ma fille et fais l'ignorant, je te forcerai bien à parler en t'imposant une cruelle torture!

PISANIO.

Seigneur, ma vie vous appartient, je vous l'abandonne humblement. En ce qui concerne ma maîtresse, je ne sais pas où elle est, pourquoi elle est partie, quand elle se propose de revenir. Je supplie votre Grandeur de me considérer comme un serviteur loyal.

PREMIER SEIGNEUR.

Mon bon suzerain, le jour où votre fille est partie, Pisanio était ici. J'ose affirmer que c'est un serviteur honnête, qui s'acquitte loyalement de tous ses devoirs de sujet. Quant à Cloten, on n'a rien épargné pour le rechercher et, sans aucun doute, on le retrouvera.

CYMBELINE.

En ces temps de trouble, je veux bien te laisser en liberté pour un moment, mais jusqu'à nouvel ordre.

PREMIER SEIGNEUR.

N'en déplaise à votre Majesté, les légions romaines, toutes recrutées en Gaule, ont débarqué sur vos rivages, avec un renfort de gentilshommes venus de Rome, sur l'ordre du Sénat.

CYMBELINE.

C'est maintenant qu'il me faudrait les conseils de mon fils et de ma reine ! Je me perds au milieu de tant de responsabilités !

PREMIER SEIGNEUR.

Mon bon suzerain, votre armée est capable de tenir tête aux forces ennemies. Si elles s'augmentent, vous augmenterez les vôtres. Le principal est de mettre en campagne des hommes qui ne demandent qu'à marcher.

CYMBELINE.

Je vous remercie. Rentrons et faisons face aux circonstances. Nous ne craignons pas les menaces de l'Italie. C'est ici que demeure notre chagrin. Sortons.

(*Ils sortent*).

PISANIO.

Je n'ai pas entendu parler de mon maître, depuis que je lui ai écrit qu'Imogène était tuée. C'est étrange ! Pas de nouvelles non plus de ma maîtresse qui m'avait pourtant promis de m'en envoyer souvent. J'ignore également ce qu'est devenu Cloten. Tout est sujet de perplexité ! Le ciel a encore à travailler. Je demeure honnête en mentant ; fidèle en ne l'étant pas. Les guerres présentes prouveront que j'aime mon pays, le roi remarquera ma valeur, ou j'y perdrai la vie. Quant à mes doutes, le temps les éclaircira. La Fortune a dirigé souvent des bateaux n'ayant plus de gouvernail.

(*Il sort*).

SCÈNE IV.

Devant la Caverne.

ENTRENT BÉLARIUS, GUIDÉRIUS ET ARVIRAGUS.

GUIDÉRIUS.

Il y a du bruit autour de nous.

BÉLARIUS.

Evitons-le.

ARVIRAGUS.

Quel plaisir nous procure la vie, pour la soustraire à toute action et à toute aventure?

GUIDÉRIUS.

Quel est votre espoir en nous cachant? Si nous demeurons ainsi, ou les Romains nous tueront en qualité de Bretons; ou, nous prenant pour des barbares révoltés, ils se serviront de nous et nous tueront après.

BÉLARIUS.

Fils, nous gravirons la montagne où nous trouverons un asile. Il est impossible de nous joindre aux partisans du roi. La mort récente de Cloten (étant donné que nous ne sommes ni connus, ni enrôlés dans les rangs) peut avoir pour conséquence qu'on nous interroge sur l'endroit où nous avons vécu, sur ce que nous avons fait, et le dénouement sera pour nous la mort, après la torture.

GUIDÉRIUS.

Eu égard aux circonstances, ce sont là des hésitations indignes de vous et qui ne nous satisfont pas.

ARVIRAGUS.

Il est impossible que les Bretons qui entendent hennir les chevaux romains, voient les feux du camp ennemi, ont les yeux et les oreilles occupés par des choses aussi importantes, perdent leur temps à s'enquérir d'où nous venons.

BÉLARIUS.

Je suis connu de beaucoup de personnes dans l'armée. Nombre d'années se sont écoulées depuis ma dernière rencontre avec Cloten, et je vous en fais juges, je m'en suis souvenu quand même. D'ailleurs, le roi n'a mérité ni mes services, ni votre dévouement. Mon exil vous a privé d'éducation, vous a imposé une vie dure, vous a enlevé toutes les espérances qui vous étaient promises au berceau, a fait de vous des malheureux hâlés par les étés brûlants et des victimes grelottant l'hiver.

GUIDÉRIUS.

Il vaut mieux cesser de vivre que vivre ainsi. Rejoignons l'armée. Moi et mon frère nous ne sommes pas connus. Oublié comme vous l'êtes, tranformé par les ans, vous-même ne serez pas interrogé.

ARVIRAGUS.

Par ce soleil qui brille, j'irai ! Quand on pense que je n'ai jamais vu mourir un homme ! Je n'ai jamais considéré d'autre sang que celui des lièvres peureux, des chèvres en chaleur, ou des venaisons ! Je n'ai jamais enfourché qu'un cheval, et j'étais un cavalier sans molettes et sans fer au talon ! Je suis honteux de contempler le soleil sacré, de bénéficier de ses rayons bénis, et de demeurer si longtemps un pauvre inconnu !

GUIDÉRIUS.

Par le ciel, je me battrai ! Si vous voulez me donner votre bénédiction, seigneur, me laisser ma liberté, je ferai pour le mieux. Sinon, que le hasard dispose de moi quand j'affronterai les Romains !

ARVIRAGUS.

A cela, je dis *amen* !

BÉLARIUS.

Il n'y a pas de raison, puisque vous faites si bon marché de vos vies, pour que je prenne plus longtemps souci de ma vieillesse ! Je vous suivrai, enfants. Si, en vous battant pour votre pays, il vous arrive de succomber, que ce pays soit le lit où je dormirai ! En avant ! En avant ! (*A part*). Le temps leur semble long ; leur sang est humilié de ne pouvoir jaillir et montrer qu'ils sont nés princes !

(*Ils sortent*).

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

SCENE PREMIÈRE.

Un champ de bataille entre le camp breton et le camp romain.

ENTRE POSTHUMUS TENANT UN MOUCHOIR ENSANGLANTÉ.

POSTHUMUS.

Oui, linge ensanglanté, je te conserverai, car je désirais que tu fusses ainsi coloré! Epoux, si chacun de vous employait ce moyen, combien tueraient des femmes plus vertueuses qu'eux-mêmes pour des fautes sans importance? O Pisanio! Tous les bons serviteurs ne doivent pas exécuter les ordres qu'on leur donne! Au moins qu'ils soient justes! Dieux! Si vous aviez tiré vengeance de mes fautes, je n'aurais pas vécu pour commettre celle-là! Vous auriez conservé la noble Imogène au repentir, et c'est moi que vous auriez frappé, plus digne de votre courroux! Mais, hélas! il y a, ici-bas, des créatures que vous enlevez pour de simples faiblesses, désireux que vous êtes de les préserver d'une autre chute; et vous permettez que d'autres entassent crimes sur crimes, de plus en plus noirs, et que, redoutés, ils en tirent avantage! Imogène vous appartient maintenant. Que vos volontés soient faites! Je m'étais engagé dans la noblesse italienne pour combattre contre le royaume de ma dame. O Bretagne, c'est assez que j'aie tué ta souveraine, je ne te ferai pas d'autres blessures. Cieux, écoutez donc patiemment ce que j'ai décidé. Je vais me dépouiller de ces vêtements italiens, m'habiller comme un paysan breton et combattre le parti que je quitte. C'est pour toi que je veux mourir, Imogène, chacun de mes soupirs étant, à cause de toi, une mort! Inconnu, n'excitant ni pitié ni haine, j'irai au-devant du péril. Que les hommes reconnaissent qu'il y a en moi plus de valeur que n'en laissent supposer mes habits. Dieux, mettez en moi la force de Léonatus! Pour humilier les usages du monde, je veux inaugurer une mode consistant à sacrifier le dehors aux qualités du cœur!

(*Il sort*).

SCÈNE II.

Au même endroit.

Entrent d'un côté, LUCIUS, IACHIMO et l'armée romaine; de l'autre, l'armée bretonne que suit LEONATUS POSTHUMUS, sous les vêtements d'un pauvre soldat. Ils défilent et disparaissent. Alarme. Alors entrent de nouveau Iachimo et Posthumus, en combattant. Posthumus vainc et désarme Iachimo, puis l'abandonne.

Iachimo.

Le poids du crime qui pèse sur mon sein m'a enlevé mon courage. J'ai calomnié une femme, la princesse de ce pays, et, pour se venger, l'air que j'y respire m'a affaibli. Autrement, ce valet, ce rebut de la nature, l'aurait-il emporté sur moi, un soldat de profession? Les titres de chevalier, les honneurs dont je jouis depuis ma naissance, ne sont plus que des masques d'infamie! Si ta noblesse, ô Bretagne! l'emporte sur ce rustre, autant que lui sur nos seigneurs, il en faut tirer cette conséquence que nous sommes à peine des hommes et que les Bretons sont des dieux!

(*Il sort*).

(*La bataille continue. Les Bretons se sauvent.* CYMBELINE *est fait prisonnier. Alors arrivent à son secours* BELARIUS, GUIDERIUS *et* ARVIRAGUS).

Bélarius.

Arrêtez! Arrêtez! Nous avons l'avantage du terrain! Le défilé est gardé. Rien ne peut nous mettre en déroute, si ce n'est l'ignominie de nos craintes!

Guidérius et Arviragus.

Arrêtez! Arrêtez et combattez!

(*Entre* POSTHUMUS *qui seconde les Bretons. Ils délivrent Cymbeline et sortent. Alors entrent* LUCIUS, IACHIMO *et* IMOGÈNE).

Lucius.

Quitte l'armée, enfant, et sauve-toi! Les amis tuent les amis et le désordre est tel que la guerre semble avoir les yeux bandés!

Iachimo.

Les troupes fraîches ont tout fait.

Lucius.

Voilà un jour qui a étrangement tourné. Il nous faut des renforts, ou il ne nous reste plus qu'à fuir!

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Une autre partie du champ de bataille.

ENTRENT POSTHUMUS ET UN SEIGNEUR BRETON.

LE SEIGNEUR.

Viens-tu de l'endroit où l'on opposait de la résistance?

POSTHUMUS.

J'en viens. Mais vous, il me semble que vous venez de celui où l'on fuyait ?

LE SEIGNEUR.

En effet.

POSTHUMUS.

Je ne vous blâme pas, monsieur, car tout était perdu, si le ciel n'avait pas combattu pour nous. Le roi lui-même était privé de ses ailes, l'armée rompue, et les Bretons ne montraient plus que leurs dos, tous fuyant par un étroit défilé. L'ennemi plein d'ardeur, essoufflé à force de carnage, avait plus de besogne que de profit, frappant ceux-ci mortellement, ceux-là légèrement, sans compter ceux que la peur abattait. Si bien que l'étroit passage était encombré de cadavres, atteints par derrière, et de couards ne vivant que pour mourir bientôt de honte.

LE SEIGNEUR.

Où était ce passage ?

POSTHUMUS.

Près du champ de bataille : un passage creux et valonné de gazon. Un ancien soldat sut en profiter, un honnête homme, je le garantis, qui a mérité de vivre les années qui ont blanchi sa barbe, en se dévouant ainsi pour son pays. Gardant le défilé avec deux jeunes hommes, plus faits pour jouer aux barres[1], que pour réaliser un pareil carnage, ayant des visages convenant aux masques, plus beaux que

1. . . . . *to run*
The country base,
Jeu rustique également appelé : *prison-bars. (Note de Steevens)*.
Ainsi dans une tragédie datant de 1632 :
. . . . *I'll run a little course*
At base, or barley-brake.
Dans les *Antipodes* (1628) :
. . . . . . *my men can run at base.*
Dans le *Polyolbion*, de Drayton :
At hood-wink, barley-brake, at tick, or prison-base.
Etc., etc.

beaucoup que l'on cache ou qui rougissent, il criait aux fuyards : *En Bretagne, les cerfs meurent en fuyant, mais pas les hommes. Aux ténèbres de l'enfer ceux qui reculent ! Arrêtez, ou nous aussi sommes des Romains, et nous vous traiterons comme des bêtes, si vous fuyez comme elles. La seule chose qui puisse vous sauver est de regarder l'ennemi face à face. Halte ! halte !* Ces trois hommes, qui en valaient trois mille (car trois combattants valent trois mille hommes dans un défilé si étroit que les autres ne peuvent agir) avec ce mot *halte !* opportun vu l'endroit, magique par la noblesse avec laquelle il était prononcé, capable de transformer une quenouille en lance, colorèrent les pâles visages, firent honte aux couards, et les ranimèrent à tel point, qu'entraînés par l'exemple (en guerre les vrais coupables sont les premiers fuyards), ils se rendirent compte du chemin perdu, et rugirent comme des lions devant la pique des chasseurs. Alors les assaillants s'arrêtent, reculent, prennent la fuite et la confusion s'en suit. Les voilà qui fuient comme des poulets, eux qui volaient comme des aigles, et qui, après avoir été victorieux, se transforment en esclaves. A partir de ce moment, nos lâches (commes des provisions de rebut pendant un voyage pénible) deviennent utilisables. Trouvant la porte ouverte, pour pénétrer dans des cœurs désemparés, ô ciel ! quelles blessures ils font ! Ils frappent les cadavres, les moribonds, jusqu'à leurs amis emportés par le premier flot des fuyards. Dix hommes, qu'un seul faisait reculer, peuvent, séparément, en immoler vingt, et ceux qui s'apprêtaient à mourir sans résistance, deviennent la terreur du champ de bataille !

LE SEIGNEUR.

C'est un hasard sans précédent. Un étroit défilé, un vieillard et deux enfants !

POSTHUMUS.

Ne soyez pas étonné. Vous êtes fait pour demeurer surpris des exploits que vous entendez raconter, plus que pour en accomplir. Voulez-vous composer des vers là-dessus et tourner la chose en épigramme ? J'en connais une :

Deux enfants, un vieillard deux fois enfant, un défilé,
Ont sauvé les Bretons et perdu les Romains.

LE SEIGNEUR.

Ne vous mettez pas en colère.

POSTHUMUS.

Pourquoi m'y mettrais-je ?
De celui qui n'ose pas affronter son ennemi, je serai l'ami :
Car il s'agit ainsi, comme l'y pousse son caractère,
Je sais qu'il cessera bientôt d'être mon ami.
Vous m'avez mis en humeur de rimer.

LE SEIGNEUR.

Adieu, vous vous emportez.

(*Il sort*).

POSTHUMUS.

Il se sauve encore ! Et c'est un seigneur ! O noble bassesse ! Etre sur le champ de bataille et m'en demander des nouvelles ! Aujourd'hui, combien auraient échangé leur honneur contre leur carcasse ! Combien aussi se sont sauvés, pour périr quand même ! Sous le charme de mon malheur[1], je n'ai pu trouver la mort où j'entendais ses gémissements, ni sentir ses coups, là où elle frappait. Il est étrange que ce monstre hideux se cache dans les coupes fraîches, les lits moelleux, les mots caressants, et qu'il y trouve plus d'agents que parmi nous, qui tirons ses couteaux guerriers. Néanmoins, je veux la trouver. Puisqu'à cette heure elle a du goût pour les Romains, je ne suis plus Breton, et je reviens à mon ancien parti. Je cesse de combattre, pour m'abandonner au premier couard qui me frôlera l'épaule. Grand a été le carnage fait par les Romains; grand sera celui que feront les Bretons. Pour moi, ma rançon sera la mort. Je viens ici, sans distinction de parti, sacrifier une existence qui me pèse et mourir pour Imogène.

(*Entrent deux* CAPITAINES *bretons et des soldats*).

PREMIER CAPITAINE.

Grand Jupiter, sois béni ! Lucius est pris ! On dit que le vieillard et ses deux fils étaient des anges.

DEUXIÈME CAPITAINE.

Il y en avait un quatrième, en habit rustique, qui a également tenu tête à l'ennemi.

PREMIER CAPITAINE.

C'est ce qu'on raconte, et aucun d'eux n'a pu être retrouvé. Arrêtez ! Qui est là?

POSTHUMUS.

Un Romain qui ne se croiserait pas les bras ici, si d'autres l'avaient secondé.

DEUXIÈME CAPITAINE.

Empoignez-le ! Un chien ! Pas un ne retournera à Rome raconter que les corbeaux les ont mangés. Il vante son cou-

1. *I, in mine own woe charm'd,*

Allusion à une superstition commune, d'après laquelle certains charmes rendaient les hommes invulnérables sur le champ de bataille, et qui venait à la fois des Saxons et des Germains. Dans son livre intitulé: *Moriæ Encomium*, Erasme caractérisant chaque nation, dit : *Germani corporum proceritate et magiae cognitione sibi placent*.

Dans l'*Alma*, de Prior :

North Britons hence have second sight;
And Germans free from gun-shot fight.

rage, comme s'il était un homme de marque. Amenez-le au roi!

(*Entrent* CYMBELINE, *suivi d'un cortège*, BELARIUS, GUIDERIUS, ARVIRAGUS, PISANIO *et des prisonniers romains. Les capitaines présentent Posthumus à Cymbeline, qui le livre à un geôlier. Puis, tous s'en vont*[1]).

SCÈNE IV.

Une prison.

ENTRENT POSTHUMUS ET DEUX GEOLIERS.

PREMIER GEÔLIER.

Vous ne serez pas à l'étrave[2]; nous avons des verrous. Broutez donc à l'aise, là où vous trouverez pâture.

DEUXIÈME GEÔLIER.

Et de l'appétit.

(*Sortent les geôliers*).

POSTHUMUS.

Sois la bienvenue, captivité! Tu es, je pense, le chemin qui mène à la délivrance! Je suis mieux que celui qui souffre de la goutte; il lui faut gémir à perpétuité, au lieu d'être guéri par ce médecin qui ne se trompe jamais : la mort! La mort qui a la clef de toutes les serrures! O ma conscience! Tu es dans les fers, plus que mes jambes et mes bras! Dieux bons, accordez-moi le repentir! Ce sera l'instrument qui, à cette conscience, ouvrira les verrous et lui donnera une éternelle liberté! Est-il suffisant que j'aie des regrets? Avec des regrets, les enfants apaisent leur père temporel, et les dieux sont plus compatissants. Dois-je me repentir? Alors je ne saurais mieux le faire que dans ces lieux qu'on ne m'a pas imposés, où j'ai été volontairement! Pour m'acquitter envers vous, ô dieux! si ma liberté ne suffit pas, prenez ma vie toute entière! Je sais que vous êtes plus cléments que les hommes, et les hommes ne réclament quelquefois à leurs débiteurs en retard, qu'un tiers, un sixième, un dixième, et les laissent ensuite profiter de la remise. Tel n'est pas mon désir. En échange de la vie d'Imogène, je vous offre la mienne. Quoiqu'elle n'ait pas

1. Tout fait supposer que cette pantomime est une invention des comédiens et que Shakespeare ne l'a jamais indiquée.

2. *You shall not now be stolen.* Allusion à la corde que l'on passe à la jambe des chevaux au pâturage. (*Note de Johnson*).

grande valeur, c'est encore une vie, et vous l'avez frappée à votre coin. Entre hommes, on ne pèse pas toutes les monnaies; si légères qu'elles soient, c'est l'image qu'elles représentent qui a cours. Acceptez-moi donc, puisque je suis frappé à votre image. Puissances incomparables, si vous consentez à ce règlement, prenez ma vie et brisez ces fers qui me font froid[1]! O Imogène! je veux te parler en silence!

(*Il s'endort. Musique solennelle*[2]. *Entre le spectre de* SICILIUS LEONATUS, *père de Posthumus, vieillard en costume de guerrier, tenant par la main une vieille matrone, son épouse, la mère de Posthumus. Ici la musique joue un thème nouveau, auquel en succède un autre. Entrent les deux jeunes* LEONATI, *frères de Posthumus, portant les blessures dont ils sont morts sur le champ de bataille. Ils entourent* POSTHUMUS *endormi*).

SICILIUS.

O toi, maître du tonnerre, ne montre plus
Ton dépit contre des mouches humaines.
Querelle Mars, emporte-toi contre Junon,
Qui compte tes adultères
Et qui s'en venge.
Mon pauvre enfant a-t-il fait autre chose que le bien,
Lui dont je n'ai jamais vu le visage!
Je suis mort, tandis qu'il reposait dans la matrice de sa mère,
Attendant la loi de Nature.
Tu aurais dû être (les hommes disant
Que tu es le père des orphelins),
Son père, et le défendre
Contre les fléaux de la terre.

LA MÈRE.

Lucine ne m'a pas prêté son aide;
Elle m'a enlevée dans les douleurs,
Et Posthumus, arraché de moi,
Arriva, pleurant, au milieu de ses ennemis,
Comme un être digne de pitié!

SICILIUS.

La grande nature, comme ses ancêtres,

1. *And cancel these cold bonds.*
Shakespeare joue ici sur les mots. *To cancel a bond* veut dire : briser un lien, ou annuler un billet.
Nous avons déjà trouvé ce malencontreux calembour dans *Macbeth*, et dans une situation aussi dramatique.

Cancel and tear to pieces that great bond
That keeps me pale.

2. Ici vient une vision, un *masque*, comme l'on disait alors, dont l'inopportunité est telle que tous les critiques sont d'avis qu'il ne faut pas en attribuer la paternité à Shakespeare.

Le fit d'une si belle étoffe,
Qu'il mérita les louanges du monde,
En qualité d'héritier du grand Sicilius.

LE PREMIER FRÈRE.

Quand il fut devenu un homme,
En Bretagne, où il était,
Qui pouvait se comparer à lui,
Et soutenir aussi fructueusement
Le regard d'Imogène, qui appréciait
Si bien son mérite?

LA MÈRE.

On lui reprocha pourtant son mariage,
On l'exila, on le renvoya
Du domaine des Léonati, on l'éloigna
De sa chère bien-aimée.

SICILIUS.

Pourquoi as-tu souffert que Iachimo,
Vile créature italienne,
Souillât son noble cœur, sa noble cervelle,
D'une injuste jalousie,
Et que mon fils devînt un bouffon, un objet de mépris,
Par la méchanceté de l'autre?

LE DEUXIÈME FRÈRE.

C'est pour cela que nous avons quitté nos paisibles demeures,
Que, combattant pour la cause de notre pays
Nous sommes bravement tombés, frappés à mort,
En défendant honorablement
Nos droits et ceux de Tenantius[1].

LE PREMIER FRÈRE.

Aussi hardiment Posthumus a
Défendu Cymbeline.
Alors, Jupiter, roi des dieux,
Pourquoi retarder si longtemps
Les récompenses dues à son mérite,
Et de ces récompenses faire des douleurs?

SICILIUS.

Ouvre ta fenêtre de cristal et regarde.
N'exerce pas plus longtemps

1. Tenantius était le père de Cymbeline et le neveu de Cassibelan, en qualité de fils cadet de son frère aîné, Lud, roi de la partie sud de la Bretagne. Cassibelan repoussa la première attaque des Romains, puis, vaincu par Jules-César, s'engagea à payer un tribut annuel à Rome. Après sa mort, Tenantius, le plus jeune fils de Lude, monta sur le trône. Suivant les uns, Tenantius aurait intégralement payé le tribut stipulé par Cassibelan; suivant d'autres, il s'y serait refusé, préférant partir en guerre contre les Romains. C'est cette dernière version qu'a adoptée Shakespeare.

Sur une race vaillante, ta rude
Et puissante colère.

La Mère.

Jupiter, puisque notre fils est bon,
Délivre-le de ses misères.

Sicilius.

Regarde du haut de ton palais de marbre. Porte-lui secours,
Ou, pauvres spectres, nous en appellerons
Au synode lumineux des autres divinités
Contre ta déité.

Le Deuxième Frère.

Secours-le, Jupiter, ou nous discuterons tes décrets
Et ne croirons plus à ta justice !

(*Jupiter descend*[1] *au milieu du tonnerre et des éclairs, assis sur un aigle. Il lance un carreau. Tous les spectres tombent à genoux*).

Jupiter.

Chétifs esprits des régions souterraines,
N'offensez plus nos oreilles ! Silence ! Spectres, comment osez-
[*vous*
Accuser le maître du tonnerre, dont les foudres, vous le savez,
Lancées des cieux, peuvent soumettre la terre révoltée !
Pauvres ombres de l'Elysée, sortez d'ici, et demeurez
Sur vos gazons de fleurs jamais fanées.
Ne vous préoccupez pas de ce qui arrive aux mortels.
Cela ne vous regarde pas; c'est nous que cela concerne.
Qui j'aime le mieux, je le châtie, afin que ma récompense
Soit d'autant plus douce qu'elle a été plus différée. Soyez
[*calmes.*
Votre fils humilié, notre divinité le relèvera.
Il aura des joies; ses épreuves lui rapporteront.
Notre étoile jupitérienne a présidé à sa naissance, et [*partez.*
C'est dans notre temple qu'il s'est marié... Relevez-vous et
Il sera l'époux de dame Imogène,
Et son affliction doublera son bonheur.
Mettez-lui sur la poitrine cette tablette, où
Nous nous sommes plu à écrire sa destinée.
Sur ce, allez-vous-en ! Cessez vos plaintes,
Et calmez votre impatience, de peur d'encourir ma colère.
Aigle, remonte-moi dans mon palais de cristal !

(*Il remonte*).

Sicilius.

Il est venu dans son tonnerre; son haleine céleste

1. D'après *Acolastus*, une comédie de T. Palsgrave, chapelain de Henri VIII, les dieux descendaient volontiers sur la scène.

Sentait le soufre [1]. *Son aigle sacré* [*remonte*
S'est abattu, comme pour nous prendre dans ses serres. Il
Plus embaumé que nos champs bénis. Le royal oiseau
Nettoie ses plumes immortelles et aiguise son bec,
Comme lorsque son dieu est content.

TOUS.

Merci, Jupiter !

SICILIUS.

Le pavé de marbre se referme, il est entré
Sous son toit radieux ! Partons et pour être bénis
Obéissons à ses ordres augustes.

(*Les spectres disparaissent*).

POSTHUMUS, *se réveillant.*

Sommeil, tu as été pour moi un grand-père; tu m'as donné un père, tu m'as créé une mère et deux frères! Mais (ô dérision!) tu t'en es allé! Et eux ont disparu aussi vite qu'ils étaient venus! Et me voilà réveillé!... Pauvres misérables qui dépendez de la faveur des grands, vos rêves sont comme le mien! Vous ne trouvez rien à votre réveil! Mais, hélas! je divague! Il y en a beaucoup qui, sans rêver à rien, sans rien mériter, sont pourtant comblés de faveurs. Tel je suis, moi qui ai eu un songe doré, sans savoir pourquoi! Quelles fées hantent ici! Un livre! Un livre splendide! Ne serait-ce pas, comme dans notre monde vainement paré, un vêtement plus noble que ce qu'il recouvre? Puisse-t-il n'être pas comme nos courtisans, et tenir ce qu'il promet! (*Lisant*). *Quand un lionceau, inconnu à lui-même, sans le chercher, sera embrassé par un air tiède ; quand des branches tombées d'un cèdre*

1. Voici encore un passage de Shakespeare, que Ben Johnson a cru devoir ridiculiser dans *Chaque Homme a son honneur*, quand Clément s'écrie :

. . . . testify,
How Saturn sitting in an ebon cloud,
Disrob'd his podex white as ivory,
And throug the welkin thunder'd all aloud.

Etc., etc.

CLÉMENT.

Un poète! Je veux le défier moi-même par un impromptu! « Monte sur Phlégon, ô muse! et raconte comment Saturne, assis sur un nuage d'ébène, a découvert son *podex*, blanc comme l'ivoire, et ébranlé de son tonnerre la voûte du firmament ».

. . . .

Qu'on m'apporte une torche; réunissez ces papiers et qu'on y mette le feu! Purifiez l'air. Il y en avait assez pour infecter toute une grande ville, comme si on ne s'y était pas pris à temps. Voyez, voyez, comme brille la gloire de notre poète. L'éclat s'en augmente, voyez! Elle brille de plus en plus. Elle est maintenant à son point culminant, mais l'éclat en décline aussi vite. Voyez! *Sic transit goria mundi? (Traduction de M. Ernest Lafond).*

auguste et mortes depuis des années, revivront pour revenir à leur tronc antique, et repousseront avec une nouvelle fraîcheur; alors les misères de Posthumus seront finies, la Bretagne sera heureuse, et fleurira dans la paix et l'abondance. C'est encore un rêve ; quelque sottise comme en disent les fous, sans y faire attention. Ou ce sont des mots en l'air, ou des paroles dont le sens est trop profond pour être compris. Il en est d'elles comme de ma vie ; je les conserverai par sympathie.

(*Entre le* GEOLIER).

LE GEÔLIER.

Allons, monsieur, êtes-vous prêt à mourir?

POSTHUMUS.

Je suis plutôt trop cuit, car il y a longtemps que je suis prêt!

LE GEÔLIER.

Il s'agit de la potence, monsieur. Si vous êtes prêt, vous pouvez vous vanter d'être à point.

POSTHUMUS.

Si je suis un bon repas pour les spectateurs, la victime aura payé son écot.

LE GEÔLIER.

Le compte vous coûtera cher, monsieur. Mais il y a une consolation : vous n'aurez plus d'autres payements à effectuer ; vous n'aurez plus à solder de ces notes de taverne qui souvent attristent le départ, après vous avoir mis en joie. Vous entrez là, affamé par le manque de nourriture, et vous en sortez chancelant d'avoir trop bu, chagrin d'avoir payé trop cher, et de vous sentir sous l'influence du vin. La bourse et le cerveau sont vides. Le cerveau est lourd pour avoir été trop léger et la bourse légère pour avoir été trop soulagée. De ces contradictions vous allez être quitte. O la charité d'une corde d'un sou! Elle acquitte des milliers de dettes en un clin d'œil! Il n'y a pas de livres de comptes[1] comparables à elle. Elle vous décharge du passé et de l'avenir. Votre cou, monsieur, est la plume, le livre, le comptoir ; et l'acquit est donné.

POSTHUMUS.

Je suis plus heureux de mourir que toi de vivre.

LE GEÔLIER.

En effet, monsieur, celui qui dort ne sent pas le mal de dents. Mais étant donné un homme sur le point de dormir le sommeil que je vous prépare, et un bourreau qui mettra

1. *Debitor and creditor.*
Ainsi dans *Othello* :
By debitor and creditor, this counter-caster

cet homme au lit, je suppose que l'homme changerait volontiers de place avec le bourreau. Car, voyez-vous, monsieur, vous ne savez pas le chemin que vous allez suivre.

POSTHUMUS.

Mais si, compagnon.

LE GEÔLIER.

Alors votre mort a des yeux dans la tête. Jamais on n'a représenté la mort ainsi. Ou quelqu'un s'est chargé de vous conduire, ou vous prenez sur vous de suivre un chemin inconnu, ou vous vous engagez à vos risques et périls. Comment se terminera le voyage? J'estime que vous ne reviendrez jamais pour le raconter.

POSTHUMUS.

Camarade, tout le monde a des yeux pour prendre le chemin où je m'engage; sauf ceux qui les ferment, refusant d'en faire usage.

LE GEÔLIER.

Quelle ironie, dans ce fait qu'un homme se sert de ses yeux pour voir le chemin qui l'aveugle! Je suis sûr que la pendaison est le chemin qui conduit à la cécité.

(*Entre un* MESSAGER).

LE MESSAGER.

Otez-lui ses menottes, et conduisez votre prisonnier devant le roi.

POSTHUMUS.

Tu apportes de bonnes nouvelles. On m'appelle pour me rendre la liberté.

LE GEÔLIER.

C'est donc moi qui serai pendu!

POSTHUMUS.

Tu seras alors plus libre qu'un geôlier; il n'y a pas de verrous pour la mort!

(*Sortent Posthumus et le messager*).

LE GEÔLIER.

A moins de rencontrer un prisonnier voulant épouser la potence et engendrer de petits gibets, jamais je n'ai vu d'homme aussi pressé! Sur ma conscience, tout Romain qu'il est, il existe des coquins plus endurcis qui tiennent à la vie et meurent contre leur volonté. Ce serait mon cas, si j'étais de ceux-là. Je voudrais que nous n'eussions tous qu'une âme, et une bonne. Ce serait la désolation des geôliers et des gibets! Je parle contre mes intérêts, mais mon souhait a ses avantages.

(*Il sort*).

SCÈNE V.

La tente de Cymbeline.

ENTRENT CYMBELINE, BÉLARIUS, GUIDÉRIUS, ARVIRAGUS, PISANIO, DES SEIGNEURS ET DES GENS DE SA SUITE.

CYMBELINE.

Tenez-vous à mon côté, vous que les dieux ont faits les défenseurs de mon trône. Mon cœur s'attriste à l'idée que le pauvre soldat qui a si bravement combattu, dont les haillons humiliaient les armures dorées, dont la poitrine nue précédait les boucliers impénétrables, ne puisse pas être retrouvé. Heureux celui qui le retrouvera, si son bonheur dépend de moi.

BÉLARIUS.

Je n'ai jamais vu si noble courage dans un si pauvre être; d'aussi belles actions accomplies par un homme ayant plutôt les allures d'un mendiant.

CYMBELINE.

On n'a pas de nouvelles de lui?

PISANIO.

On l'a cherché parmi les vivants et les morts; on n'a pu retrouver sa trace.

CYMBELINE.

Me voilà donc, à mon grand regret, l'héritier de sa récompense! (*A Bélarius, Guidérius et Arviragus*). Je l'ajouterai à la vôtre, ô vous, l'âme, le cœur, la tête de la Bretagne. Maintenant l'heure est venue de vous demander qui vous êtes. Répondez.

BÉLARIUS.

Seigneur, nous naquîmes dans la Cambrie, et sommes gentilshommes. Nous vanter d'autre chose serait contraire à la vérité et à la modestie. J'ajouterai pourtant que nous sommes honnêtes.

CYMBELINE.

Agenouillez-vous. Relevez-vous chevaliers. Je vous attache à ma personne, et vous conférerai les dignités convenant à votre situation.

(*Entrent* CORNÉLIUS *et des dames d'honneur*).

Vous semblez préoccupés. Pourquoi demeurez-vous si tristes devant la victoire? On dirait que vous êtes des Romains, non des attachés à la Cour de Bretagne.

CORNÉLIUS.

Salut, grand roi! Quitte à troubler votre joie, je viens vous apprendre que la reine est morte.

CYMBELINE.

A qui un pareil message peut-il moins convenir qu'à un médecin? Mais, je réfléchis : si la vie peut être prolongée par la médecine, la mort s'emparera quand même du médecin. Comment a-t-elle fini?

CORNÉLIUS.

Dans des conditions terribles! Sa mort a été aussi déraisonnable que sa vie. Cruelle envers les autres, elle a fini par le devenir envers elle-même. Ses dernières paroles, je peux vous les répéter, si vous le voulez. Ses femmes me démentiront si je me trompe. Les joues mouillées de larmes, elles ont assisté à son agonie.

CYMBELINE.

Parle, je te prie.

CORNÉLIUS.

D'abord, elle a avoué ne vous avoir jamais aimé. Ce qu'elle aimait c'était la haute situation qu'elle tenait de vous et non vous-même. Elle avait épousé votre royauté, mais abhorrait votre personne.

CYMBELINE.

Seule elle le savait. Si ces paroles n'étaient pas celles d'une mourante, je me refuserais à croire les lèvres qui les ont prononcées. Ensuite.

CORNÉLIUS.

Elle a encore avoué que votre fille, qu'elle affectait d'aimer si tendrement, lui faisait l'effet d'un scorpion. Si sa fuite ne l'avait prévenue, elle l'aurait empoisonnée.

CYMBELINE.

O fieffé démon! Qui peut lire dans le cœur d'une femme? Est-ce tout?

CORNÉLIUS.

Il me reste à vous raconter la fin. Elle a confessé qu'elle conservait pour vous un poison minéral, capable d'abréger la vie, minute par minute, de ronger fibre par fibre. Cependant, elle se proposait, à force de veilles, de larmes, d'affection, de baisers, de prendre de l'autorité sur vous et, le temps venu (quand ses ruses vous auraient bien subjugué), de travailler de façon que son fils devînt possesseur de la couronne. Mais l'absence inexplicable de ce dernier ayant nui à ses projets, une impudique rage l'a saisie, et, en dépit des dieux et des hommes, elle a révélé ses machinations, inconsolable de l'échec de ses crimes. C'est alors que, désespérée, elle est morte.

CYMBELINE.

Vous avez entendu cela, vous, ses femmes?

UNE DAME D'HONNEUR.

Oui, n'en déplaise à votre Grandeur.

CYMBELINE.

Je n'accuse pas mes yeux, car elle était belle ; ni mes oreilles, ouvertes à ses flatteries ; ni mon cœur qui se trompait sur les apparences. C'eût été un crime de se méfier d'elle ! O ma fille ! tu peux dire que j'étais fou, car tu en ressens les effets ! Le ciel nous protège !

(*Entrent* LUCIUS, IACHIMO, LE DEVIN, *d'autres prisonniers romains*, *avec* POSTHUMUS *et* IMOGENE).

Tu ne viens pas aujourd'hui, Caïus, nous réclamer le tribut. Les Bretons l'ont supprimé, au prix de la mort de bien des braves. Leurs parents m'ont demandé d'apaiser leurs âmes par le sacrifice de nos prisonniers, ce à quoi nous avons consenti. Tenez-vous donc prêts à mourir.

LUCIUS.

Réfléchissez, seigneur, aux chances de la guerre. C'est par hasard que ce jour vous appartient. Si nous avions été vainqueurs, notre ardeur refroidie, nous n'aurions pas passé nos prisonniers au fil de l'épée. Mais puisque les dieux exigent que nos vies soient notre rançon, qu'il en soit ainsi. Il suffit d'être Romain pour souffrir en Romain. Auguste vit, il ne l'oubliera pas. En ce qui me concerne particulièrement, je ne vous adresserai qu'une prière. Permettez à mon page, Breton de naissance, de se rançonner. Jamais maître ne posséda page si bon, si dévoué, si diligent, si empressé en toute occasion, si fidèle, si intelligent, plus aux petits soins. Permettez à son mérite d'appuyer ma requête, et je suis convaincu que votre Grandeur ne refusera pas. Bien qu'au service d'un Romain, il n'a fait aucun mal aux Bretons. Sauvez-le, seigneur, et n'épargnez pas le sang des autres.

CYMBELINE.

Je le connais certainement. Son visage m'est familier. Page, tu as conquis ta grâce, je t'attache à mon service. Je ne sais ni pourquoi, ni dans quel but, mais je t'accorde la vie. Demande à Cymbeline la faveur que tu voudras ; si elle est conforme à ma clémence et à ta situation, je te l'accorderai, s'agirait-il de la vie du plus noble de ces prisonniers.

IMOGÈNE.

Je remercie humblement votre Grandeur.

LUCIUS.

Je ne te dis pas de demander ma vie, cher enfant, et pourtant, je le sais, c'est ce que tu vas faire.

IMOGÈNE.

Non, hélas ! J'ai un autre projet en tête. J'aperçois un

objet qui me désespère plus que la mort. Il faudra donc, mon bon maître, que votre vie se défende elle-même.

LUCIUS.

Le page me dédaigne ! Il m'abandonne ! Il me repousse ! Les joies sont courtes quand elles reposent sur la fidélité des filles et des pages ! Pourquoi est-il si perplexe ?

CYMBELINE.

Que désires-tu ? Je t'aime de plus en plus. Réfléchis à ce que tu pourrais demander qui te fît le plus de plaisir. Connais-tu celui que tu considères ? Veux-tu qu'il vive ? Est-il ton parent ? Ton ami ?

IMOGÈNE.

Il est Romain, et n'est pas plus mon parent que je suis celui de votre Grandeur, bien que, né votre vassal, je vous touche de plus près.

CYMBELINE.

Pourquoi le regardes-tu ainsi ?

IMOGÈNE.

Je vous le dirai en particulier, s'il vous plaît de m'entendre.

CYMBELINE.

De tout mon cœur. Je t'écoute avec la plus grande attention. Quel est ton nom ?

IMOGÈNE.

Fidèle, seigneur.

CYMBELINE.

Tu es mon cher enfant, mon page. Je serai ton maître. Viens avec moi et parle en toute liberté.

(*Cymbeline et Imogène conversent à part*).

BÉLARIUS.

Le page n'est-il pas un ressuscité ?

ARVIRAGUS.

Il ressemble comme un grain de sable à un autre, à ce doux enfant rosé qui est mort et s'appelait Fidèle. Qu'en pensez-vous ?

GUIDÉRIUS.

C'est ce mort qui vit !

BÉLARIUS.

Paix ! paix ! Attendons. Il ne nous regarde pas. Il y a des créatures qui se ressemblent à ce point. Je suis sûr qu'il nous aurait adressé la parole.

GUIDÉRIUS.

Mais nous l'avons vu mort.

BÉLARIUS.

Silence ! Attendons.

PISANIO, *à part.*

C'est ma maîtresse ! Puisqu'elle est vivante, que le temps s'écoule, bon ou mauvais !

(*Cymbeline et Imogène s'avancent*).

CYMBELINE.

Tiens-toi à côté de moi et adresse ta question à haute voix. (*A Iachimo*). Seigneur, avancez. Répondez à cet enfant, franchement ; ou, par notre Grandeur, par la puissance dont je me glorifie, la plus horrible torture fera distinguer la vérité du mensonge. Parlez-lui.

IMOGÈNE.

La grâce que je demande est que ce gentilhomme dise de qui il tient cette bague.

POSTHUMUS, *à part.*

Qu'est-ce que cela peut lui faire ?

CYMBELINE.

Comment ce diamant que vous portez au doigt est-il venu en votre possession?

IACHIMO.

Tu veux me torturer pour un secret qui, une fois révélé, sera ta propre torture !

CYMBELINE.

Comment ?

IACHIMO.

Mais je suis heureux d'être contraint d'avouer un secret qui me tourmentait. J'ai obtenu cette bague par trahison. C'est celle de Léonatus que tu as banni ; de Léonatus (voilà où tu vas plus souffrir que moi), le plus noble seigneur qui ait jamais vécu entre le ciel et la terre. Veux-tu en savoir davantage ?

CYMBELINE.

Je veux savoir tout ce qui a rapport à cette affaire.

IACHIMO.

Cette perfection, ta fille... dont le souvenir fait saigner mon cœur, et accable mes méchants esprits... Accorde-moi un moment de repos, je défaille !

CYMBELINE.

Ma fille ! Comment est-il question de ma fille ? Reprends tes forces. J'aime mieux que tu vives tant que le voudra la nature, que te voir mourir avant d'en avoir dit davantage. Remets-toi et parle.

IACHIMO.

Jadis... (Malheur sur l'horloge qui frappa cette heure !)... C'était à Rome... (Maudite la maison où cela s'est passé !)... Tu donnais un festin... (Oh ! pourquoi les viandes n'étaient-elles pas empoisonnées ! du moins, celles que j'ai mangées !)... Le bon Posthumus... (Que dirais-je? Il était trop bon

pour se trouver en compagnie de méchants, et il était le meilleur parmi les rares braves gens qui se trouvaient là !)... Le bon Posthumus, tristement assis, nous écouta vanter nos maîtresses italiennes, dont, suivant nous, la beauté rendait inutiles les louanges du plus éloquent défenseur. D'après nous, la splendeur de leurs proportions l'emportait sur celle des statues de Vénus et de la fière Minerve, déesses incomplètes. Leur personne était comme une boutique où l'on aurait réuni toutes les qualités qui rendent l'homme amoureux de la femme. Cet attrait, cet éclat, qui éblouissent les yeux...

CYMBELINE.

Je suis sur des charbons ardents. Arrive à la question.

IACHIMO.

J'y viendrai trop tôt, à moins qu'il te tarde de souffrir ! Posthumus (comme il convenait à un noble seigneur amoureux, en possession d'une royale amante) se piqua, et, sans déprécier celles que nous louangions (car il était aussi calme que la vertu), commença à nous dépeindre sa maîtresse, avec une telle éloquence, une telle conviction, que nos vanteries semblaient viser des filles de cuisine, tandis que son récit nous confondait comme des sots.

CYMBELINE.

Au but.

IACHIMO.

Il parla de la pudeur de votre fille,... j'arrive au but,... comme si Diane faisait des rêves ardents et qu'elle seule fût calme. Sur ce, misérable que je suis ! je rétorquai ses louanges, et pariai avec lui des pièces d'or contre cette bague qu'il portait alors à son honorable doigt, de prendre sa place dans son lit, et de gagner la maudite bague, en commettant avec sa femme le péché d'adultère. Lui, en véritable chevalier, confiant en l'honneur de sa belle, honneur que j'ai pu constater, risqua sa bague ; ce qu'il aurait fait, eût-elle été une escarboucle[1] des roues de Phébus, et ce qu'il pouvait faire, valût-elle le char tout entier. Dans ce dessein, je partis pour la Bretagne. Vous pouvez, seigneur, vous rappeler ma présence à la Cour, où votre chaste fille devait m'apprendre la différence existant entre un amant et un coquin. Lésé dans mon espoir, toujours possédé du même désir, ma cervelle italienne compta sur votre naïveté bretonne, et imagina alors un stratagème infâme, mais excellent pour mes intérêts. Bref, je réussis si bien que je m'en retournai avec des preuves suffisantes pour affoler le noble

1. Ainsi, dans *Antoine* et *Cléopâtre* :
He has deserv'd it, were it carbuncled
Like Phœbus' car

Léonatus et désespérer sa confiance en la vertu de sa femme. Ces preuves consistaient en des détails sur les tentures de sa chambre et les peintures qui s'y trouvaient ; un bracelet (dont je me suis emparé, par quel moyen !) ; certains signes secrets de son corps ; si bien qu'il était impossible à Léonatus de ne pas croire que sa femme eût brisé ses liens de chasteté et que j'eusse gagné le pari. Il me semble que je le vois encore !

POSTHUMUS, *s'avançant.*

Tu le vois, en effet, démon italien ! Oh ! sot crédule que je fus ! Indigne meurtrier, voleur ! Je mérite tout ce que méritent les misérables du passé, du présent et de l'avenir ! Oh ! donnez-moi une corde, un couteau, du poison, et quelque juge intègre ! Toi, roi, cherches d'ingénieuses tortures ! Je suis un monstre qui excuse toutes les abominations de la terre, étant pire qu'elles. C'est moi qui suis Posthumus, l'assassin de ta fille ! Non ! Je mens comme un misérable ! J'ai laissé à un vilain plus vilain que moi-même, à un bandit sacrilège, le soin de ce forfait ! Elle n'était pas seulement un temple de vertu, mais la vertu elle-même ! Crachez-moi au visage, lapidez-moi, jetez-moi de la boue, livrez-moi aux morsures des chiens de la rue ! Que désormais chaque criminel soit appelé Posthumus Léonatus, bien que je sois plus indigne que lui ! Oh ! Imogène ! Ma reine, ma vie, ma femme ! Oh ! Imogène ! Imogène ! Imogène !

IMOGÈNE.

Calmez-vous, monseigneur ! Ecoutez, écoutez...

POSTHUMUS.

Tu prends ceci pour un jeu, page insolent ! A toi !

(*Il frappe Imogène qui tombe*).

PISANIO.

O, monsieur, secourez ma maîtresse et la vôtre ! O, monseigneur, Posthumus ! C'est maintenant que vous avez tué Imogène ! Au secours ! Au secours ! Mon honorable maîtresse !

CYMBELINE.

Est-ce que le monde tourne ?

POSTHUMUS.

D'où me viennent ces vertiges[1] ?

PISANIO.

Revenez à vous, maîtresse !

CYMBELINE.

S'il en est ainsi, les dieux ont l'intention de me faire mourir de joie !

1. *These staggers.*
This wild and delirious perturbation. On appelle *Stagger* l'apoplexie du cheval. (Note de Johnson).

PISANIO.

Comment se porte ma maîtresse?

IMOGÈNE.

Oh! Je ne veux pas te voir! Tu m'as donné du poison. Va-t'en, dangereux ami! Ne respire plus où sont des princes!

CYMBELINE.

La voix d'Imogène!

PISANIO.

Madame, que les dieux me jettent du soufre et des pierres, si je ne pensais pas que la boîte que je vous ai donnée fût une chose précieuse! Je la tenais de la reine.

CYMBELINE.

Encore un autre méfait!

IMOGÈNE.

Elle m'a empoisonnée!

CORNÉLIUS.

O dieux! J'ai oublié un aveu de la reine, qui démontre ton honnêteté. *Pisanio*, m'a-t-elle dit, *a donné à sa maîtresse la drogue que je lui ai remise en guise de cordial; elle a été servie, comme je voudrais servir un rat!*

CYMBELINE.

Qu'est-ce que cela veut dire, Cornélius?

CORNÉLIUS.

La reine m'importunait souvent pour que je lui préparasse des poisons, sous le prétexte de les expérimenter sur de viles créatures, des chats et des chiens sans valeur. Redoutant qu'elle méditât de dangereux projets, je composai pour elle un certain mélange, dont l'effet était de suspendre quelques instants la vie, mais qui, après un certain temps, permettait à toutes les fonctions vitales d'agir à nouveau. En avez-vous pris?

IMOGÈNE.

Assez pour sembler morte.

BÉLARIUS.

Mes enfants, voilà d'où provenait votre erreur.

GUIDÉRIUS.

Sûrement, c'est Fidèle.

IMOGÈNE.

Pourquoi aviez-vous répudié votre femme? Imaginez-vous être sur un rocher, et maintenant précipitez-moi! (*Elle le tient embrassé*).

POSTHUMUS.

Reste là comme un fruit, mon amie, jusqu'à ce que le tronc meure!

CYMBELINE.

Eh bien, ma chair, mon sang? Me prends-tu pour un per-

sonnage inutile dans cette scène[1]? Pourquoi ne me parles-tu pas?

IMOGÈNE, *s'agenouillant.*

Donnez-moi votre bénédiction, seigneur.

BÉLARIUS, *à Guidérius et Arvigarus.*

Vous avez aimé ce jeune homme, et je ne vous blâme pas. Vous êtes excusables.

CYMBELINE.

Mes larmes deviennent pour toi de l'eau sainte! Imogène, ta mère est morte.

IMOGÈNE.

J'en suis fâchée, monseigneur.

CYMBELINE.

Elle fut coupable et c'est sa faute si nous nous retrouvons d'une façon aussi étrange. Mais son fils est parti, et nous ignorons comment et où!

PISANIO.

Monseigneur, maintenant que je n'ai plus rien à craindre, je dirai la vérité. Le seigneur Cloten, aussitôt après le départ de ma maîtresse, vint à moi, et, l'épée à la main, l'écume à la bouche, jura de me tuer sur-le-champ si je ne lui disais pas le chemin qu'elle avait pris. Par hasard, j'avais alors dans ma poche une lettre portant la signature de mon maître. Je la lui remis, afin qu'il la cherchât dans les montagnes qui avoisinent Milford, où, furieux, sous les vêtements de mon maître qu'il m'avait arrachés de force, il courut, méditant un projet impudique, jurant de violer son honneur. Ce qu'il est advenu de lui, je l'ignore.

GUIDÉRIUS.

Laissez-moi finir l'histoire. Je l'ai tué.

CYMBELINE.

Les dieux t'en préservent! Je ne voudrais pas après les exploits que tu as accomplis, que mes lèvres fussent obligées de prononcer une cruelle sentence. Je t'en prie, vaillant jeune homme, rétracte-toi.

GUIDÉRIUS.

J'ai dit ce que j'ai fait.

CYMBELINE.

C'était un prince.

GUIDÉRIUS.

Un prince dangereux. Les outrages dont il m'a abreuvé étaient indignes d'un prince. Il m'a provoqué dans un langage qui m'aurait fait fouetter la mer, si elle avait rugi de la façon contre moi. Je lui ai coupé la tête et me réjouis

1. ... *a dullard*
Ainsi dans *Histriomastix* (1610).
What dullard! Would'st thou doat in rusty art?

qu'il ne soit pas ici, pour en dire autant de la mienne.

CYMBELINE.

Je suis désolé pour toi, mais ta bouche vient de te condamner, et il te va falloir subir les rigueurs de la loi. Tu es un homme mort.

IMOGÈNE.

C'est cet homme sans tête que j'ai pris pour mon seigneur.

CYMBELINE.

Emmenez ce criminel loin de notre présence.

BÉLARIUS.

Seigneur, roi ! Cet homme vaut mieux qu'il paraît, étant d'aussi bonne lignée que toi. Il a plus mérité de toi qu'une bande de Clotens. (*Au garde*). Déliez-lui les bras. Il n'est pas né pour porter des chaînes.

CYMBELINE.

Quoi ! vieux soldat, veux-tu compromettre la récompense qui t'est due, en tâtant de notre colère ? Comment serait-il d'une descendance aussi bonne que la nôtre ?

ARVIRAGUS.

En cela, il a exagéré.

CYMBELINE.

Et tu mourras pour cela.

BÉLARIUS.

Nous mourrons tous les trois. Mais je prouverai que deux d'entre nous, sont d'une origine aussi bonne que la tienne. Mes enfants, en ce qui me concerne, ce que je vais dire sera ma perte, mais, peut-être, en résultera-t-il du bien pour vous.

ARVIRAGUS.

Votre danger est le nôtre.

GUIDÉRIUS.

Comme notre bonheur est le sien.

BÉLARIUS.

Je parlerai donc. Grand roi, tu avais un sujet, appelé Bélarius.

CYMBELINE.

Eh bien ? Un traître que j'ai exilé !

BÉLARIUS.

Il est devant toi, courbé par l'âge ! Que ce soit un banni, nul ne le conteste ; mais un traître, je ne saurais dire comment.

CYMBELINE.

Emmenez-le ! Le monde entier ne le sauverait pas !

BÉLARIUS.

Calme-toi. D'abord, paye-moi pour avoir élevé tes fils, après tu pourras tout confisquer.

CYMBELINE.

Élevé mes fils?

BÉLARIUS.

Je suis trop brusque et trop grossier. Me voici à genoux. Je ne me relèverai pas avant d'avoir rendu mes enfants illustres; ensuite, tu feras ce que tu voudras du père. Puissant seigneur, ces deux jeunes gentilshommes qui m'appellent leur père, et se croient mes fils, ne m'appartiennent pas. Ils sont issus de vos reins, mon suzerain, et du même sang que vous.

CYMBELINE.

Comment!

BÉLARIUS.

Cela est aussi vrai que vous êtes leur père. Moi, le vieux Morgan, je suis ce Bélarius que vous avez exilé. Votre caprice fut toute mon offense, mon châtiment toute ma trahison. Ma souffrance est le seul mal que j'aie jamais causé! Ces gentils princes (car ils sont princes), je les ai élevés pendant vingt ans. Ils connaissent tous les arts que j'ai pu leur apprendre et, seigneur, votre Grandeur sait en quoi consistait ma science. Euriphile, leur nourrice, que j'épousai depuis pour son larcin, enleva ces enfants après mon bannissement. Elle le fit sur mes conseils, car le châtiment anticipait sur ce que j'allais faire. C'est la punition de ma loyauté qui m'excita à trahir. Plus leur perte devait vous être sensible, plus je m'affermissais dans ma décision de vous en priver. Mais, gracieux seigneur, voici vos fils revenus et j'abandonne les deux plus chers compagnons du monde. Que la bénédiction du ciel qui est au-dessus de nous, tombe sur leurs têtes comme une rosée! Car ils sont dignes d'ajouter deux étoiles au ciel[1]!

CYMBELINE.

Tes larmes témoignent de la sincérité de tes paroles. Les services que vous avez rendus tous trois dépassent ton récit. J'avais perdu mes enfants; si ce sont eux que je retrouve, je ne saurais en désirer de plus dignes.

BÉLARIUS.

Veuillez m'écouter quelque temps encore. Ce gentilhomme, que j'appelle Polydore, ô très digne prince, est Guidérius; celui-ci, mon Cadwal, se nomme Arviragus. C'est votre cadet. Il était enveloppé dans un manteau brodé de

1. Ainsi dans *Roméo et Juliette*:
Take him and cut him into little stars,
And he vill make the face of heavens so fine,
Etc.

la main de la reine, sa mère. Pour confirmer ce que j'avance, je peux facilement vous le montrer.

CYMBELINE.

Guidérius avait au cou une marque : une étoile sanguine. C'était un signe curieux.

BÉLARIUS.

Il l'a toujours. En l'en gratifiant, la prudente nature, savait qu'il servirait un jour à le faire reconnaître.

CYMBELINE.

Je suis une mère à laquelle il naît trois enfants ! Jamais femme ne se réjouit autant de sa délivrance. Soyez bénis vous qui, après être si étrangement sortis de votre milieu, pouvez y régner aujourd'hui ! O Imogène ! Cela te coûte un royaume !

IMOGÈNE.

Non, monseigneur. J'y gagne deux univers. O mes gentils frères, est-il possible que nous nous soyons rencontrés dans de pareilles circonstances ! Ne niez pas que ce soit moi qui ai été le plus près de la vérité. Vous m'appeliez votre frère quand je n'étais que votre sœur ; moi je vous nommais mes frères et vous l'étiez, en effet !

CYMBELINE.

Vous vous êtes donc rencontrés ?

ARVIGARUS.

Oui, mon bon seigneur.

GUIDÉRIUS.

Et ils se sont aussitôt aimés. Il en a été ainsi, jusqu'au moment où nous avons cru qu'elle était morte !

CYMBELINE.

O rare instinct ! Quand en apprendrai-je plus long ! Ce cruel abrégé est un inextricable fouillis qu'éclaircira un récit plus circonstancié. Où avez-vous vécu ? Comment ? Quand êtes-vous entrée au service de ce prisonnier romain ? Comment vous êtes-vous séparée de vos frères ! Comment les avez-vous revus ? Pourquoi avez-vous fui la Cour ? Où vous êtes vous réfugiée ? (*A Bélarius et aux princes*). Quelles sont les raisons qui vous ont décidé à prendre part à la bataille [1] ? Et je ne sais combien d'autres choses sur lesquelles je voudrais vous interroger afin que vous y répondiez ponctuellement. Mais ce n'est ni le temps, ni le lieu d'y insister. Voyez, Posthumus est ancré à Imogène. Pareille à un éclair inoffensif, elle darde les yeux sur lui, sur ses frères, sur moi, sur son maître ! Elle communique à chaque

1. *And your three motives to the battle*,
Ainsi dans *Roméo et Juliette* :
Both our remedies, au lieu de : *The remedy for us both*.

objet une joie qui rayonne sur tous les autres. Quittons cet endroit et remplissons le temple de la fumée de nos sacrifices. (*A Bélarius*). Tu es mon frère, et tu le seras à jamais.

IMOGÈNE.

Vous êtes mon père aussi, car c'est grâce à vous que je vois ces beaux jours.

CYMBELINE.

Tous sont en joie, sauf les prisonniers. Qu'ils se réjouissent aussi et participent à notre bonheur!

IMOGÈNE, *a Lucius*.

Mon bon maître, je veux vous servir.

LUCIUS.

Soyez heureuse.

CYMBELINE.

Ah ! si le brave soldat qui a si noblement combattu pouvait être le bienvenu ici et recevoir les remerciements d'un roi!

POSTHUMUS.

Seigneur, je suis le soldat qui accompagnait ces trois hommes sous les apparences de la pauvreté ; stratagème convenant au but que je me proposais. Vous pouvez en témoigner, Iachimo; vous étiez à terre et je pouvais vous achever.

IACHIMO, *s'agenouillant*.

M'y voici encore! A cette heure, c'est le poids de ma conscience qui me fait plier le genou ; alors c'était la force de votre bras. Prenez cette vie, je vous en supplie, cette vie que je vous dois tant de fois. Mais, d'abord, reprenez votre bague et le bracelet de la plus sincère des princesses qui aient jamais juré fidélité!

POSTHUMUS.

Ne vous agenouillez pas devant moi. Je veux employer le pouvoir que j'ai sur vous à vous faire grâce ; ma vengeance sera de vous pardonner. Vivez et soyez meilleur avec les autres.

CYMBELINE.

Voilà qui est noblement juger ! C'est un gendre qui nous aura appris la générosité. Pardon est le mot que j'adresse à tous.

ARVIRAGUS.

Vous nous avez secourus, seigneur, comme si vous étiez notre père et nous sommes enchantés que vous le soyez.

POSTHUMUS.

Je suis à vos ordres, princes. (*A Lucius*). Noble envoyé de Rome, faites venir le devin. Tandis que je dormais, il m'a semblé que le grand Jupiter, assis sur son aigle, m'apparaissait entouré de spectres familiaux. A mon réveil, j'ai trouvé

sur mon sein cette tablette, dont le contenu est si difficile à déchiffrer que je ne puis en tirer une conclusion [1]. Voyons comment il l'interprétera.

LUCIUS.

Philarmonus...

LE DEVIN.

Me voici, mon bon seigneur.

LUCIUS.

Lisez et expliquez-nous le sens de ces paroles.

LE DEVIN, *lisant.*

Quand un lionceau, inconnu à lui-même, sans le chercher, sera embrassé par un air tiède; quand des branches tombées d'un cèdre auguste et mortes depuis des années, revivront pour revenir à leur tronc antique, et repousseront avec une nouvelle fraicheur; alors les misères de Posthumus seront finies, la Bretagne sera heureuse, et fleurira dans la paix et l'abondance. Léonatus, tu es le lionceau, comme l'indique la construction de ton nom : *Léo-natus. L'air tiède*, ô Cymbeline, est ta vertueuse fille. *Air tiède, mollis aer* et de *mollis aer* on a fait *mulier*, femme. Cette *mulier*, c'est votre fidèle épouse. Répondant à la lettre de l'oracle, indéchiffrable pour vous, elle vous entourait de ses bras, de l'air le plus tendre.

CYMBELINE.

Tout cela est vraisemblable.

LE DEVIN.

Le cèdre auguste, royal Cymbeline, te personnifie; les branches tombées, signifient tes deux fils qui, dérobés par Bélarius, ayant passé pour morts pendant des années, revivent maintenant, et retournent au cèdre majestueux, dont les rejetons promettent à la Bretagne paix et abondance.

CYMBELINE.

Bien. Nous commencerons par établir la paix. Caïus Marcius, quoique la victoire nous appartienne, nous nous soumettons à César et à l'empire romain, promettant de payer notre tribut habituel, ce à quoi s'était opposée notre méchante reine sur laquelle, dans sa justice, les dieux ont fait peser la lourdeur de leurs bras, la poursuivant jusque dans sa race.

1. *Make no collection of it.*
Collection veut dire ici ici corollaire, conséquence. (*Note de Steevens*).
La reine dit à Hamlet :

. . . . *Her speech is nothing,*
Yet the unshaphed use of it doth move
The hearers to collection.

LE DEVIN.

Que les doigts des puissances célestes règlent l'harmonie de cette paix ! La vision que j'ai fait connaître à Lucius, avant que soit engagée cette bataille à peine terminée, vient de s'accomplir. L'aigle romaine qui prenait son vol du sud à l'ouest, et diminuait peu à peu pour disparaître dans les rayons du soleil, présageait que notre aigle princier, l'impérial César, favoriserait de nouveau le radieux Cymbeline qui brille ici à l'Occident.

CYMBELINE.

Adressons des louanges aux dieux et que des tourbillons de fumée montent jusqu'à eux de nos sacrés autels ! Annonçons cette paix à tous nos sujets. En avant ! Que les enseignes romaines et bretonnes flottent amicalement ensemble. Défilons dans la ville de Lud et ratifions la paix dans le temple du grand Jupiter. Scellons-là par des fêtes. En avant ! Jamais guerre se termina si pacifiquement, avant que les mains teintes de sang fussent lavées !

(Ils sortent).

FIN DE CYMBELINE.

PEINES D'AMOUR PERDUES

Comédie

INTRODUCTION

Peines d'Amour perdues est une des premières comédies de Shakespeare. Malone y cherche une preuve dans l'abondance des rimes, l'imperfection du vers, « le dialogue sans art et l'irrégularité de la composition ». Nous ne partageons pas l'opinion de Malone, du moins en ce qui concerne le dialogue et la composition. *Peines d'Amour perdues* est, à notre avis, une des plus charmantes comédies de Shakespeare et une des mieux composées.

Puisque Malone fait, à ce propos, allusion à la prosodie de Shakespeare, rappelons qu'il se plaisait à mélanger les vers rimés et les vers blancs, non seulement dans la même pièce, mais quelquefois dans la même scène. C'était, d'ailleurs, une coutume fréquente chez les dramatiques du temps et chez leurs prédécesseurs. Plus tard, dans ce qu'on a appelé ses « dernières compositions », c'est-à-dire celles parues après 1600, la rime est moins fréquente et le vers blanc reprend le dessus.

La comédie de *Peines d'Amour perdues* ne fut inscrite au Stationer's Hall que le 22 janvier 1606-7 ; mais Francis Meres y fait allusion dans son *Trésor de l'Esprit*, paru en 1598, année dans laquelle fut imprimée notre comédie. A la première page de cette édition, la plus ancienne que l'on connaisse, on dit qu'elle fut représentée devant Sa Grandeur (la reine Elisabeth), à propos des fêtes de Christmas, en 1597 et qu'elle est *nouvellement corrigée et augmentée*. En somme, il est probable qu'elle fut écrite en 1594, et que Shakespeare y ajouta des additions au moment où elle devait être représentée devant la reine. Parmi ces additions on peut citer le passage où il est question de la *Métamorphose d'Ajax*, de Sir John Harrington, imprimée en 1596. Nous renvoyons le lecteur qui désirerait trouver des détails sur ce John Harrington, à notre livre : *Londres au temps de Shakespeare*.

PERSONNAGES

FERDINAND, roi de Navarre.
BIRON, LONGUEVILLE, DUMAINE, } Seigneurs de la suite du roi.
BOYET, MERCADE, } Seigneurs de la suite de la princesse de France.
DON ADRIANO DE ARMADO, Espagnol fantasque.
SIR NATHANIEL, un curé.
HOLOPHERNE, un maître d'école.
DULL, un constable.
COSTARD, un clown.
MOTH, le page d'Armado.
UN GARDE-CHASSE.
LA PRINCESSE DE FRANCE.
ROSALINE, MARIA, CATHERINE, } Dames de la suite de la Princesse.
JAQUENETTA, une paysanne.

OFFICIERS ET AUTRES DE LA SUITE DU ROI ET DE LA PRINCESSE.

La scène en Navarre.

PEINES D'AMOUR PERDUES

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

En Navarre. Un parc devant un Palais.

Entrent LE ROI, BIRON, LONGUEVILLE et DUMAINE.

LE ROI.

Que la Renommée recherchée par tous les hommes durant leur existence vive enregistrée sur nos tombes d'airain et nous prête sa grâce dans la disgrâce de la mort. En dépit de ce cormoran dévorant qu'est le temps, achetons, par un effort de cette existence présente, un honneur capable d'émousser le tranchant acéré de sa faux, et de faire de nous les héritiers de toute éternité. Donc, braves conquérants — car seuls des conquérants peuvent partir en guerre contre leurs propres affections et l'immense armée des désirs du monde — observons dans toute sa rude teneur notre dernier édit. La Navarre sera un sujet d'étonnement pour l'univers; notre Cour, une petite académie paisible, contemplative, vouée à l'art. Vous trois, Biron, Longueville, Dumaine, avez juré de vivre avec moi, pendant trois ans, comme des camarades d'école, et d'observer les statuts enregistrés dans cette cédule. Vous avez formulé un serment, il n'y a plus qu'à le signer de vos noms. Que sa propre main déshonore celui qui violerait le plus petit article inscrit ici. Si vous avez le courage d'exécuter vos promesses, comme vous avez eu celui de vous engager, signez et soyez fidèles.

LONGUEVILLE.

Ma résolution est prise. Trois années passent rapidement. L'esprit banquetera si le corps jeûne. A larges panses, maigres cervelles. Les morceaux succulents enrichissent les membres, mais l'esprit fait faillite.

DUMAINE.

Mon seigneur aimé, Dumaine est mortifié ! Les grossières façons des plaisirs mondains, il les abandonne aux vils esclaves de ce monde grossier. Je renonce à jamais à l'amour, à la richesse, à la pompe, et m'engage à vivre avec vous tous dans la philosophie[1].

BIRON.

Je ne puis qu'amplifier sur leurs protestations, mon cher suzerain, ayant déjà juré de vivre et d'étudier ici pendant trois années. Mais nous avons pris d'autres engagements. Comme de ne pas voir une femme avant l'expiration de ce terme. J'ose espérer que celui-là n'est pas inscrit dans l'acte. Comme de jeûner un jour par semaine, et de ne faire qu'un repas par jour. J'ose espérer que celui-là n'est pas inscrit dans l'acte. Comme de ne dormir que trois heures par nuit et de ne pas fermer les yeux de toute la journée, quand j'ai l'habitude de dormir tranquillement toute la nuit, et de faire une nuit épaisse de la moitié du jour. J'ose espérer que celui-là n'est pas dans l'acte... Ce seraient des tâches trop rudes à remplir. Ne pas voir de femmes, jeûner, ne pas dormir !

LE ROI.

Vous avez juré d'observer toutes ces conditions.

BIRON.

Laissez-moi vous contredire, mon suzerain, s'il vous plaît. J'ai seulement juré d'étudier avec Votre Grâce et de demeurer trois ans à votre Cour.

LONGUEVILLE.

Vous avez juré cela, et le reste.

BIRON.

Alors, monsieur, c'était en plaisantant. Quel est le but de l'étude ? Dites-le nous.

LE ROI.

De connaître ce qu'autrement nous ignorerions.

BIRON.

Vous voulez parler des choses cachées à notre entendement ordinaire ?

LE ROI.

Oui, et c'est la divine récompense de l'étude.

1. *With all these living in philosophy.*
Par *all these*, nous supposons que l'auteur veut dire : le Roi, Biron et Longueville.

BIRON.

Allons-y, alors. Je jure d'étudier pour connaître ce que l'on m'interdit de savoir. Par exemple, d'étudier où bien dîner, quand on me défendra expressément les bons repas; où rencontrer quelque belle maîtresse, quand, en dépit de tout sens commun, on me fera un crime d'en posséder une; d'étudier enfin le moyen de briser un serment trop dur à observer, sans violer mes engagements. Si le bénéfice de l'étude est de connaître ainsi ce que nous ignorons, faites-moi jurer, jamais je ne m'y refuserai.

LE ROI.

Vous citez toutes les distractions qui s'opposent à l'étude et enchaînent nos esprits à de vaines satisfactions.

BIRON.

Vous appelez cela de vaines satisfactions? La plus vaine est celle qui, acquise avec peine, ne rapporte que peine. Celle qui consiste à pâlir péniblement sur un livre, pour chercher la lumière de la vérité, tandis que cette vérité risque de nous aveugler! A chercher la lumière, on finit par n'y plus voir. Avant de trouver la lumière au milieu des ténèbres, la lumière devient obscurité, car les yeux sont perdus. Etudiez plutôt le moyen de réjouir vos yeux en fixant de plus beaux yeux. S'ils vous éblouissent, ces yeux vous serviront du moins de guide, et vous rendront la lumière qu'ils vous ont dérobée. L'étude est comme le glorieux soleil du ciel, qui ne veut pas être fixé par d'insolents regards. Les travailleurs assidus n'ont jamais gagné qu'une mince autorité empruntée aux livres d'autrui. Ces parrains terrestres des lumières du ciel, qui baptisent chaque étoile fixe, ne tirent pas plus de profit des brillantes nuits, que ceux qui se promènent sans connaître les noms de ces étoiles. L'excès de l'étude ne sert qu'à vous donner un nom, et c'est là un petit cadeau que peuvent faire tous les parrains.

LE ROI.

Comme il est savant quand il s'agit de déblatérer contre la science!

DUMAINE.

On ne saurait employer un meilleur procédé pour arrêter le progrès!

LONGUEVILLE.

Il arrache le blé, et laisse pousser la mauvaise herbe.

BIRON.

Le printemps est proche quand les jeunes oies pondent.

DUMAINE.

Qu'en résulte-t-il?

BIRON.

Que toute chose a son temps et son lieu.

DUMAINE.

La raison s'y perd.

BIRON.

Tant mieux pour la rime.

LONGUEVILLE.

Biron est comme la gelée injurieuse dont les brûlantes morsures atteignent les premiers nés du printemps.

BIRON.

Soit. Pourquoi l'orgueilleux été s'enorgueillirait-il avant que les oiseaux aient sujet de chanter? Pourquoi me réjouirais-je d'une naissance avortée? A Noël, je ne désire pas plus une rose, que de la neige quand reviennent les fêtes de mai. Je n'aime les choses qu'en leur saison. Il est maintenant trop tard pour vous livrer à l'étude; autant vaudrait escalader une maison pour en ouvrir la porte..

LE ROI.

Retirez-vous et rentrez. Adieu, Biron.

BIRON.

Non, mon bon seigneur. J'ai juré de demeurer avec vous, et, quoique j'en aie plus dit sur l'ignorance que vous pourriez en dire sur la science angélique, je tiendrai mon serment et ferai pénitence chaque jour de ces trois années. Donnez-moi ce papier que je le lise et contre-signe de mon nom les plus stricts décrets.

LE ROI.

Voilà une soumission qui te relève à nos yeux[1].

BIRON, *lisant.*

Item. *Aucune femme n'approchera à plus d'un mille de ma Cour.* On a proclamé cela?

LONGUEVILLE.

Il y a quatre jours.

BIRON.

Voyons la pénalité. (*Lisant*). *Sous peine de perdre la langue.* Qui a pris cette décision?

LONGUEVILLE.

Ma foi, c'est moi.

BIRON.

Et pourquoi, cher seigneur?

LONGUEVILLE.

Pour les effrayer toutes par cette terrible pénalité.

1. Dans cette comédie, Shakespeare emploie indifféremment les rimes successives, croisées ou triples. Nous avons ici un exemple de la rime triple.

BIRON.

Give me the paper, let me read the same;
And to the strict'st decrees I'll write my name.

KING.

How well this yielding rescues thee from shame!

BIRON.

Une loi dangereuse pour la galanterie ! (*Lisant*). Item. *Si un homme est surpris causant avec une femme dans l'espace de ces trois ans, il endurera l'humiliation publique que lui imposera le reste de la Cour.* Voilà un article, mon suzerain, que vous enfreindrez vous-même. Vous savez que vient ici, en ambassade, la fille du roi de France, une jeune vierge, pleine de grâce et de majesté, désireuse de s'entretenir avec vous relativement à la cession de l'Aquitaine à son père décrépit, malade et alité. Cet article est donc inutile, ou c'est en vain que cette admirable princesse se sera dérangée.

LE ROI.

Qu'en dites-vous, seigneurs ? J'avais complètement oublié cela.

BIRON.

C'est ainsi que le zèle dépasse toujours le but. Tandis qu'il cherche à posséder ce qu'il désire, il oublie ce qu'il devrait savoir ; et quand il possède la chose à laquelle il aspirait le plus vivement, sa conquête est comme celle d'une ville en feu : aussitôt gagnée, aussitôt perdue.

LE ROI.

Nous devons, forcément, supprimer ce décret, car il faut de toute nécessité que la princesse demeure ici.

BIRON.

La nécessité nous rendra tous parjures, trois mille fois dans l'espace de trois ans ! Chaque homme naît avec des penchants que peut maîtriser, non la volonté, mais une grâce spéciale. Si je manque à un de mes serments, j'aurai, moi aussi, pour excuse, de m'être parjuré parce que cela était de toute nécessité ! Je puis donc contresigner ces lois. (*Il signe*). Que celui qui y contreviendra, si peu que ce soit, demeure sous l'humiliation d'une éternelle honte ! Les tentations sont les mêmes pour les autres que pour moi, mais, tout en montrant un peu de répugnance, je suis sûr que je serai le dernier à manquer à mon serment. N'aurons-nous ici aucune occasion de nous divertir ?

LE ROI.

Si. Notre Cour, vous le savez, est fréquentée par un voyageur espagnol raffiné. Un homme au courant de la mode universelle, dont la cervelle renferme une fabrique de phrases, et qui se complaît à la musique de ses sottises comme à l'audition d'une harmonie enchanteresse. C'est encore un individu ayant le vernis[1] d'un parfait gentil-

1. *A man of complements.*
Complement, dit Johnson, signifie : *the varnish of a complete man.*

homme, arbitre du vrai et du faux. Cet enfant de la fantaisie, qui s'appelle Armado, pendant que nous nous reposerons de nos études, nous racontera, avec des mots choisis, les exploits de maints chevaliers de la grande Espagne, exploits que le monde a oubliés. S'il vous amusera, mes seigneurs, je l'ignore, mais j'affirme prendre plaisir à l'entendre mentir et j'en ferai mon ménestrel.

BIRON.

Armado est le plus illustre des êtres; l'homme des mots nouvellement frappés [1], le chevalier de sa propre mode.

LONGUEVILLE.

Cette brute de Costard [2] et lui nous serviront de divertissement. A étudier dans ces conditions, trois années paraîtront courtes.

(*Entrent* DULL [3], *avec une lettre et* COSTARD).

DULL.

Lequel est la véritable personne du duc [4] ?

BIRON.

Le voici. Que veux-tu?

DULL.

Je représente moi-même sa propre personne, car je suis le constable de sa Grâce; mais je voudrais voir sa propre personne en chair et en sang.

BIRON.

C'est lui.

DULL.

Le seigneur Arme... Arme... vous commande. Il se passe

L'opinion de Johnson, à laquelle nous nous sommes rallié, est confirmée par de nombreux textes. Dans un livre intitulé : *The Combat of the Tongue and the five Senses for superiority* (1607), se trouve un passage où il est dit : *after all fashions and of all colours, with rings, jewels, a fan, and in every other place, old complements.*

A la première page du pamphlet de Richard Braithwaite, intitulé : *English gentlewoman*, on lit : *drawne out to the full body, expressing what habiliments doe best attire her ; what ornaments doe best adorne her; and what complements doe best accomplish her.*

Enfin dans *Roméo et Juliette*, Mercutio appelle Tybalt : *the captain of complements.*

1. *A man of fire-new words.* Par *fire-new words*, il faut entendre des mots nouvellement frappés, nouvellement forgés. (Note de l'*Edinburg Magazine*).

La même épithète se trouve dans *Richard III* :

Your fire-new stamp of honour is scarce current.

2. *Costard.* Trogne.

3. *Dull.* Balourd.

4. ... *the duck's person?*

Au temps de Shakespeare on donnait volontiers, et à tout hasard, le titre de duc. (*Note de Steevens*).

de vilaines choses là-bas. Cette lettre vous en dira davantage.

COSTARD.

Seigneur, le contenu de cette lettre me concerne.

LE ROI.

Une lettre du magnifique Armado !

BIRON.

Quelque mince qu'en soit le sujet, Dieu me fait espérer qu'elle renferme des grands mots.

LONGUEVILLE.

Voilà une grande espérance pour bien peu de chose. Dieu nous donne la patience!

BIRON.

D'écouter, ou de ne pas rire?

LONGUEVILLE.

D'écouter patiemment, seigneur, ou de rire avec modération, ou de nous abstenir de l'un et de l'autre.

BIRON.

Cela dépendra, seigneur, de la façon dont son style nous mettra en gaîté[1].

COSTARD.

La question me regarde, seigneur, ainsi que Jaquenetta. Le fait est que j'ai été pris sur le fait.

BIRON.

De quel fait s'agit-il?

COSTARD.

Du fait suivant, seigneur, qui en représente trois. J'ai été vu avec elle dans le manoir, assis près d'elle selon la forme, surpris en train de la suivre dans le parc. C'est tout cela qui a donné lieu au fait et à la teneur qui suivent. Maintenant, seigneur, quant au fait, c'est le fait d'un homme de parler à une femme. Quant à la teneur...

BIRON.

Qu'en résultera-t-il pour toi?

COSTARD.

Ce qui résultera de la correction. Et Dieu défendra le droit.

LE ROI.

Voulez-vous écouter cette lettre avec attention?

BIRON.

Comme si nous entendions un oracle.

1. *Well, sir, be it as the stile shall give us cause to climb in the merriness.*
Il est impossible de rendre le calembour que fait ici Biron. *Stile* veut dire : style et barrière. On pourrait donc traduire au besoin : Cela dépendra de la barrière qu'il faudra sauter pour entrer en gaîté.

COSTARD.

C'est avec cette simplicité que l'homme écoute la chair!

LE ROI, *lisant.*

Grand roi, vice-gérant du ciel, et seul dominateur de la Navarre, dieu terrestre de mon âme et maître nourricier de mon corps...

COSTARD.

Il n'est pas encore question de Costard.

LE ROI, *lisant.*

Voici la chose.

COSTARD.

Elle peut être ainsi, mais s'il dit qu'elle est ainsi, à parler franc, ce n'est qu'un pauvre ainsi.

LE ROI.

Paix.

COSTARD.

La paix pour moi, et tout homme qui a peur de se battre.

LE ROI.

Plus un mot.

COSTARD.

Du secret des autres. Je vous en supplie.

LE ROI, *lisant.*

Voici la chose. Assiégé par une mélancolie de sable, je soumettais mon humeur oppressante et noire au remède salutaire de ton atmosphère réconfortante, et, comme je suis un gentilhomme, je me livrais à la promenade. A quel moment? A six heures, environ; quand les bestiaux paissent le mieux, quand les oiseaux chantent le plus volontiers, quand les hommes s'assoient pour prendre leur nourriture, autrement dit: souper. Voilà pour le moment. Quant au terrain, je veux dire celui où je me promenais, il s'appelle ton parc. Quant à la place, je veux dire la place où je fus témoin de cet événement, le plus obscène et le plus contraire à l'ordre qui soit, lequel tire de ma plume blanche comme neige l'encre d'ébène que tu vois, que tu regardes, que tu observes, que tu distingues, quant à cette place, elle est située au nord-nord-est et à l'est du coin ouest de ton jardin si curieusement inextricable. C'est là que j'ai vu ce stupide berger, ce vil objet qui te fait sourire...

COSTARD.

Moi!

LE ROI, *lisant.*

Cette âme illettrée et ignorante..

COSTARD.

Moi!

LE ROI, *lisant.*

Ce vassal sans importance...

COSTARD.

Toujours moi !

LE ROI, *lisant.*

Qui, je m'en souviens, s'appelle Costard...

COSTARD.

Oh ! moi !

LE ROI, *lisant.*

Associé, uni, contrairement à l'édit établi, proclamé, à la loi de continence, avec... avec... Je souffre d'avoir à te dire avec qui !

COSTARD.

Avec une fille.

LE ROI, *lisant.*

Avec une enfant de notre grand'mère Eve, une femelle, ou, pour mieux me faire comprendre, une femme. C'est lui (comme l'exige mon devoir auquel je n'ai jamais failli) que je t'envoie pour qu'il reçoive le châtiment qui lui est dû, sous la garde du cher sergent de ta Grâce, Antony Dull, un homme de bonne renommée, de bonne conduite, de bonnes mœurs, et grandement estimé.

DULL.

Moi, ne vous en déplaise. Je suis Antony Dull.

LE ROI, *lisant.*

Quant à Jaquenetta (ainsi s'appelle ce vase fragile, que j'ai surpris avec le drôle susnommé), je la garde comme un vase tombant sous la colère de ta loi, prêt à l'amener devant toi, aussitôt que tu m'en feras le doux signe. Le tien, avec tous les compliments d'un cœur dévoué et brûlant du désir d'accomplir son devoir,

Don Adriano de Armado.

BIRON.

C'est moins bien que je m'y attendais ; c'est néanmoins ce que j'ai entendu de mieux.

LE ROI.

Oui, le meilleur du pire. Eh bien, drôle, que dites-vous de cela ?

COSTARD.

Seigneur, je confesse la fille.

LE ROI.

Avez-vous entendu la proclamation ?

COSTARD.

Je confesse l'avoir entendue, mais n'y avoir prêté que peu d'attention.

LE ROI.

La proclamation porte un an d'emprisonnement pour quiconque sera pris avec une fille.

COSTARD.

Je n'ai pas été surpris avec une fille; je l'ai été avec une demoiselle.

LE ROI.

Soit. La proclamation porte : demoiselle.

COSTARD.

Ce n'était pas non plus une demoiselle. C'était une vierge.

LE ROI.

Cela ne fait rien, la proclamation porte aussi: une vierge.

COSTARD.

En ce cas, je nie sa virginité. J'ai été pris avec une pucelle.

LE ROI.

Cette pucelle ne vous servira à rien, monsieur.

COSTARD.

Cette pucelle me servira, monsieur.

LE ROI.

Monsieur, je vais prononcer votre sentence. Vous jeûnerez toute une semaine avec du son et de l'eau.

COSTARD.

J'aimerais mieux prier un mois entier avec du mouton et de la soupe !

LE ROI.

Don Armado sera votre gardien. Seigneur Biron, veillez à ce qu'il lui soit livré. Sur ce, seigneurs, allons mettre en pratique ce que nous nous sommes mutuellement juré.

(*Il sortent*).

BIRON.

Je gagerais ma tête, contre le chapeau de n'importe quel brave homme, que ces serments et ces lois seront bientôt violés... En avant, coquin !

COSTARD.

Je souffre pour la vérité, seigneur. Car la vérité est que j'ai été surpris avec Jaquenetta, et que Jaquenetta est une vraie fille. Donc, salut à la coupe amère de la prospérité ! Il se peut qu'un jour l'affliction me sourie à nouveau. Jusque-là, prends place, ô mon chagrin !

SCÈNE II.

Une autre partie du parc. La maison d'Armado.

ENTRENT ARMADO ET MOTH.

ARMADO.

Page, quel signe est-ce quand un homme d'un grand esprit devient mélancolique ?

MOTH.

Cela prouve évidemment, seigneur, qu'il a l'air triste.

ARMADO.

La tristesse et la mélancolie sont une seule et même chose, mon jeune drôle [1].

MOTH.

Non, non. O seigneur ! Non !

ARMADO.

Comment peux-tu distinguer la tristesse de la mélancolie, mon tendre jouvenceau ?

MOTH.

Par une démonstration familière de leurs résultats, mon vieillard coriace.

ARMADO.

Pourquoi vieillard coriace ?

MOTH.

Pourquoi tendre jouvenceau?

ARMADO.

J'ai employé les mots tendre jouvenceau comme une épithète congrue, convenant à tes jeunes années, que nous pouvons qualifier de tendres.

MOTH.

Et moi, ceux de coriace vieillard comme une dénomination qui convient à votre âge que nous pouvons appeler coriace.

ARMADO.

Voilà qui est joli et à propos.

MOTH.

Que voulez-vous dire, monsieur? Est-ce moi qui suis joli et mon dire à propos? Ou bien suis-je à propos, et mon dire joli?

ARMADO.

Tu es joli, parce que tu es petit.

MOTH.

Alors je ne suis qu'un petit peu joli. Maintenant, pourquoi à propos?

ARMADO.

Parce que tu es vif.

1. *Dear imp.*

Imp était autrefois un terme de dignité, dont nous n'avons pas l'équivalent. Cromwell, dans sa dernière lettre à Henry VIII, prie pour l'*imp*, son fils. Dans le *Roi Henry*, nous avons vu Pistol saluer le roi en l'appelant : *Imp*. On en fit depuis un terme de familiarité méprisante. Dans un livre intitulé : *The History of Celestina the Faire* (1596), on lit : ... *the gentleman pad three sonnes, very ungracious impes, and of a wicked nature.*

MOTH.

Parlez-vous ainsi pour me faire un compliment, maître?

ARMADO.

Un compliment dont tu es digne.

MOTH.

Je pourrais faire le même à une anguille.

ARMADO.

Quoi? Une anguille est-elle ingénieuse?

MOTH.

Elle est vive.

ARMADO.

J'ai voulu dire que tu as la réplique vive. Tu me chauffes le sang!

MOTH.

Compris, seigneur.

ARMADO.

Je n'aime pas qu'on me contrarie.

MOTH, *à part.*

Il s'exprime mal, c'est le manque d'argent qui le contrarie.

ARMADO.

J'ai promis d'étudier trois ans avec le duc.

MOTH.

Vous pouvez le faire en une heure, seigneur.

ARMADO.

Impossible!

MOTH.

Combien de fois un est-il dans trois?

ARMADO.

Je calcule mal. Calculer est bon pour un garçon de comptoir.

MOTH.

Vous êtes gentilhomme et joueur, seigneur.

ARMADO.

Je le confesse. C'est le vernis d'un homme à la mode[1].

MOTH.

Alors, j'en suis sûr, vous savez à combien monte le total de deux et as.

ARMADO.

A deux plus un.

MOTH.

Ce que le bas vulgaire appelle trois.

ARMADO.

Voilà.

1. Nous renvoyons le lecteur à *Londres au temps de Shakespeare*, où il trouvera la description complète de l'Homme à la mode, au temps de Shakespeare.

MOTH.

Etudier, monsieur, est-ce dont chose si difficile ? Voilà déjà le nombre trois étudié, en moins de temps qu'il vous en faudrait pour cligner trois fois de l'œil. Combien il est aisé de compter des années jusqu'à trois, et d'étudier trois ans en deux mots, le cheval qui danse vous le dirait [1].

ARMADO.

Le plus beau calcul que l'on puisse faire !

MOTH, *à part.*

Pour prouver que vous êtes un zéro.

ARMADO.

Maintenant, je t'avouerai que je suis amoureux, et, comme il est indigne d'un soldat d'aimer, je suis amoureux d'une indigne donzelle. S'il suffisait de tirer l'épée contre l'humeur d'une affection pour me délivrer d'un sentiment aussi défendu, je ferais le désir prisonnier et je l'échangerais avec n'importe quel courtisan français pour un compliment à la mode. J'estime humiliant de soupirer et il me semble que je devrais renier Cupidon. Réconforte-moi page. Quels sont les grands hommes qui ont été amoureux ?

MOTH.

Hercule, maître.

ARMADO.

Très doux Hercule ! Cite-moi d'autres autorités, cher page.

1. Il s'agit ici du fameux cheval de Bankes, qui faisait des tours devant saint Paul. Sir Walter Raleigh, dans *La Première partie de l'Histoire du Monde*, dit : « Si Bankes avait vécu dans le vieux temps, il aurait humilié tous les enchanteurs du monde, car aucun d'entre eux, même parmi les plus fameux, n'aurait été capable d'éduquer un animal, comme il éduqua son cheval ». Dans un volume de Kenelm Digby : *A Treatrise on Bodies*, se trouve le passage suivant : « Son cheval pouvait rendre un gant à son propriétaire quand son maître lui avait chuchoté son nom à l'oreille. Il disait le nombre de pence contenues dans une bourse. Enfin il allait jusqu'à se soulager au commandement de son maître ».

Le cheval de Bankes a été célèbre par presque tous les contemporains de Shakespeare, particulièrement par Ben Johnson.

Dans *Chaque homme à son humeur* :

« Il a fait plus de bruit avec sa montre, que Bankes avec son cheval ».

Dans la 134e *Epigramme* :

« Le vieux Bankes le jongleur, notre Pythagore,
Servait de tuteur au cheval savant ».

Au mois de novembre de l'année 1595, on inscrivit au Stationer's Hall un pamphlet intitulé : *A ballad shewing the strange qualities of a young nagg called Morroco.*

La même année paraissait un autre pamphlet : *Maroccus Extaticus, or Banks's bay Horse in a Trance. A discourse set downe in a merry dialogue betwen Bankes and his beast : anatomizing some abuses and bad trickes of this age.* A la première page de ce pamphlet figurait un cheval se tenant debout sur ses pieds de der-

Nomme-m'en d'autres; que ce soient des hommes de bonne réputation et de bonne conduite.

MOTH.

Samson, maître. C'était un homme de bonne conduite, de très bonne conduite[1], car il transporta les murs de la ville sur son dos, comme un portefaix. Et il était amoureux !

ARMADO.

Oh ! robuste Samson ! Samson aux muscles solides ! Je l'emporte sur toi avec ma rapière, comme tu l'eusses emporté sur moi dans le transport des portes. Je suis amoureux aussi. Qui était l'amante de Samson, mon cher Moth ?

MOTH.

Une femme, maître.

ARMADO.

La couleur de ses yeux.

MOTH.

D'une des quatre couleurs connues, ou de trois, ou de deux, ou de toutes les quatre !

ARMADO.

Dis-moi exactement la couleur.

MOTH.

Vert d'eau de mer, seigneur.

ARMADO.

C'est là une des quatre couleurs ?

MOTH.

Du moins, le dit-on dans les livres, seigneur. Et la meilleure de toutes.

ARMADO.

La couleur verte, en effet, est la couleur des amants. Mais il me semble que Samson n'avait aucune raison pour tomber amoureux de cette couleur.

MOTH.

Il en fut pourtant ainsi, monseigneur, car elle avait l'esprit vert.

ARMADO.

Ma maîtresse est du blanc et du rouge le plus immaculé.

rière avec une canne dans la bouche. Devant lui, son maître tenant un bâton. A terre, des dés.

D'après un livre italien de Don Zara del Fongo, Bankes et son cheval, accusés de magie, auraient été brûlés à Rome par ordre du pape. Pour plus amples détails, voir *Londres au temps de Shakespeare.*

1. ... *He was a man of good carriage.*
L'auteur joue avec le mot *carriage* qui veut dire conduite et moyen de transport.

MOTH.

Les pensées les plus maculées se dissimulent sous de pareilles couleurs.

ARMADO.

Précise, précise, enfant instruit.

MOTH.

Esprit de mon père, langue de ma mère, assistez-moi !

ARMADO.

Douce évocation d'un enfant ! Pathétique et jolie !

MOTH.

Si c'est un composé de blanc et de rouge,
Sa faute ne sera jamais connue.
Car ce sont les fautes qui rougissent les joues,
Et les craintes se trahissent par la pâleur.
Donc, si elle a peur, ou si elle est à blâmer,
Son teint ne vous apprendra rien,
Puisqu'elle a sur les joues des couleurs
Qui lui sont venues naturellement.

Des vers dangereux, maître, contre le blanc et le rouge.

ARMADO.

N'est-ce point là, enfant, la ballade du Roi et du Mendiant?

MOTH.

Le monde a commis le péché d'inventer une pareille ballade, il y a environ trois cents ans. Mais, je crois qu'à présent, on ne pourrait pas la retrouver. Si jamais on l'a retrouvait, on ne pourrait plus ni l'écrire ni la chanter.

ARMADO.

Je récrirai cette ballade pour justifier ma transgression par quelque précédent considérable. Page, j'aime cette paysanne que j'ai trouvée dans le parc, avec cet imbécile de Costard. Elle le mérite.

MOTH, *à part.*

Elle mérite d'être fouettée et d'avoir un meilleur amant que mon maître.

ARMADO.

Chante, page. L'amour alourdit mon esprit.

MOTH.

C'est étonnant, quand on aime une fille légère !

ARMADO.

Chante !

MOTH.

Attendez que la compagnie soit passée.

(*Entrent* DULL, COSTARD *et* JAQUENETTA).

DULL.

Seigneur, le plaisir du duc est que vous teniez Costard sous bonne garde et que vous ne lui permettiez de prendre

ni plaisir ni pénitence. En ce qui concerne cette donzelle, je vais la garder dans le parc. Elle y sera employée en qualité de laitière [1]. Portez-vous bien.

ARMADO.

Ma rougeur me trahit ! Jeune fille ?

JAQUENETTA.

L'homme.

ARMADO.

J'irai te voir à ton logis.

JAQUENETTA.

Ça peut arriver.

ARMADA.

Je sais où il est situé !

JAQUENETTA.

O seigneur, comme vous êtes savant !

ARMADO.

Je te dirai des choses étonnantes.

JAQUENETTA.

Avec cette figure-là [2] ?

ARMADO.

Je t'aime !

JAQUENETTA.

Je vous l'ai entendu dire.

ARMADO.

Sur ce, adieu.

JAQUENETTA.

Que le beau temps vienne après vous !

DULL.

Allons, Jaquenetta, en avant !

(*Sortent Dull et Jaquenetta*).

ARMADO.

Drôle, tu jeûneras pour tes offenses, avant qu'on te pardonne.

COSTARD.

Seigneur, quand je jeûnerai, j'espère que ce sera avec l'estomac plein.

ARMADO.

Tu seras lourdement puni.

COSTARD.

Je vous en aurai plus de reconnaissance que vos gens, qui ne sont que légèrement rémunérés !

1. *...for the day-woman.*
C'est-à-dire: for the *dairy-maid*. *Dairy*, dit Johnson dans son dictionnaire, est un dérivé de *day*, vieux mot qui signifiait lait.

2. *With that face ?*
Terme d'argot.

ARMADO.

Emmenez ce drôle ! Et qu'il se taise !

MOTH.

Venez, coupable coquin ! Et partez !

COSTARD.

Ne m'enfermez pas, seigneur. Je jeûnerai très bien en liberté !

MOTH.

Non, monsieur, ce ne serait pas prudent. Tu iras en prison.

COSTARD.

Bien. Si jamais je revois les joyeux jours de désolation que j'ai vus, quelqu'un verra...

MOTH.

Qu'est-ce que quelqu'un verra ?

COSTARD.

Rien, maître Moth, excepté ce qu'il regardera. Il ne convient pas aux prisonniers d'être trop silencieux en paroles, je ne dirai donc rien. Je remercie Dieu d'avoir aussi peu de patience qu'un autre homme. Conséquemment, je puis être tranquille.

(*Sortent Moth et Costard*).

ARMADO.

J'aime le terrain qui est vil, quand son soulier, plus vil encore, guidé par ses pieds, plus vils que le terrain et que ses souliers, le frôle ! En aimant, je me parjure, ce qui est une grande preuve de fausseté. Comment l'amour serait-il loyal, quand ses origines sont fausses ? L'amour est un esprit familier ; l'amour est un démon ; l'amour est l'unique mauvais ange. Pourtant, Samson, lui aussi, fut tenté, ce qui ne l'empêchait pas d'être étonnamment robuste. Salomon aussi fut séduit, et pourtant il avait beaucoup d'esprit. La flèche de Cupidon est trop dure pour la massue d'Hercule, à plus forte raison pour l'épée d'un Espagnol. La première et la seconde cause [1] ne me serviront à rien ; il ne respecte ni le passado, ni le duello. Sa honte est d'être appelé « un enfant », mais sa gloire de soumettre les hommes. Adieu, valeur ! Rouille-toi, rapière ! Ne résonne plus, tambour ! Votre maître est amoureux ! Oui, il aime ! Assiste-moi dieu extravagant de la rime ! Car, certainement, je vais devenir un faiseur de sonnets ! Devise esprit, écris plume. Je produirai des folios entiers ! (*Ils sortent*).

1. Allusion aux différentes causes qui pouvaient motiver une rencontre. Elles étaient énumérées dans une sorte de code du duel.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Une autre partie du parc. Un pavillon et des tentes à distance.

ENTRENT LA PRINCESSE DE FRANCE, ROSALINE, MARIA, CATHERINE, DES SEIGNEURS ET DES GENS DE LA SUITE.

BOYET.

Maintenant, madame, rassemblez vos meilleurs esprits. Considérez qui vous envoie : le roi votre père; à qui il vous envoie et quel est le but de son ambassade. C'est vous, si haut placée dans l'estime de l'univers, qui allez vous entretenir avec le seul héritier de toutes les perfections que peut posséder un homme : l'incomparable roi de Navarre. Le sujet de votre négociation est rien moins que l'Aquitaine; un douaire pour une reine. Soyez aussi prodigue de vos chères grâces que le fut la nature en les formant, lorsqu'elle affama le monde entier, pour vous distribuer tous ses dons.

LA PRINCESSE.

Cher seigneur Boyet, ma beauté, si mince qu'elle soit, n'a pas besoin des fioritures affectées de vos louanges. La beauté est achetée par le jugement des yeux, et non révélée par la vile réclame d'un trafiquant de marché. Je suis moins flattée de vous entendre prononcer mon éloge, que vous êtes désireux de passer pour spirituel en dépensant votre esprit à vanter le mien. Maintenant conseillons le conseiller. Mon excellent Boyet, vous n'ignorez pas, la renommée aux cent voix le répète partout, que le roi de Navarre a fait le vœu que nulle femme n'approcherait de sa Cour silencieuse, avant qu'il ait passé trois années dans l'étude. Il nous semble donc indispensable, pour franchir des portes défendues, de connaître ses intentions. Confiante en votre sagesse, nous vous désignons comme le solliciteur le mieux approprié à cette tâche. Dites-lui que la fille du roi de France, ayant à discuter des affaires sérieuses, désireuse d'obtenir

une prompte réponse, le prie de lui accorder une entrevue personnelle. Hâtez-vous de lui signifier tout cela. Nous attendrons pendant ce temps-là, avec des visages d'humbles pétitionnaires, la décision de sa haute volonté.

BOYET.

Fier d'un tel emploi, je pars plein de zèle.

(*Il sort*).

LA PRINCESSE.

La vanité est empressée et la vôtre est ainsi... Quels sont, mes chers seigneurs, ceux qui ont fait vœu de tenir compagnie au roi?

LE PREMIER SEIGNEUR.

Longueville est de ceux-là.

LA PRINCESSE.

Connaissez-vous l'homme?

MARIA.

Je le connais, madame. Au mariage du seigneur de Périgord et de la belle héritière de Jacques Faulconbridge, célébré en Normandie, j'ai vu ce Longueville. C'est un homme accompli, s'y connaissant dans les arts, glorieux dans la carrière des armes, capable de surmonter les plus grandes difficultés. La seule tache à l'éclat de sa belle vertu (si l'éclat de la vertu peut être taché) est un esprit mordant combiné avec une volonté opiniâtre; un esprit capable de tout trancher, une volonté n'épargnant aucun de ceux qui tombent en son pouvoir.

LA PRINCESSE.

Quelque joyeux plaisant, n'est-ce pas?

MARIA.

Le plus plaisant qui soit, prétendent ses intimes.

LA PRINCESSE.

Les esprits si vifs se fanent en mûrissant. Quels sont les autres?

CATHERINE.

Dumaine, un jeune homme accompli, aimé pour ses vertus de tous ceux qui aiment la vertu; ayant le pouvoir de faire beaucoup de mal; possédant assez d'esprit pour embellir une vilaine apparence, et assez d'apparence pour obtenir sa grâce s'il n'avait pas d'esprit. Je l'ai vu, une fois, chez le duc d'Alençon, et le bien que je pourrais dire de lui serait au-dessous de son mérite.

ROSALINE.

Il accompagnait alors un autre de ces fervents de l'étude, lequel, si on ne m'a pas trompée, se nomme Biron. Je n'ai jamais causé une heure avec un homme sachant être plus gai sans dépasser la limite des convenances. Ses yeux fournissent l'occasion à son esprit, car, dans chaque objet

qu'ils considèrent, cet esprit trouve le sujet d'une égayante plaisanterie. Avec sa langue habile (interprète de sa pensée) il prononce des mots si justes, si gracieux, que la vieillesse s'attarde à écouter ses histoires, et que les plus jeunes demeurent complètement ravis, tant ses discours sont aimables et faciles.

La Princesse.

Dieu bénisse mes femmes! Il faut qu'elles soient toutes amoureuses, pour parer ainsi leur choix des ornements de leurs louanges!

Maria.

Voici Boyet.

(*Rentre* BOYET).

La Princesse.

Eh bien, comment vous a-t-on reçu, seigneur?

Boyet.

Le roi de Navarre a pris note de votre charmante approche. Lui et tous ceux qui se sont associés à ses vœux, se préparaient à vous rencontrer, avant que je vinsse. Mais j'ai appris qu'il aimait mieux vous loger en pleine campagne (comme si vous veniez pour assiéger sa Cour) que manquer à son serment en vous laissant entrer dans son palais désert. Voici le roi de Navarre.

(*Les dames se masquent*).

(*Entrent le* ROI, LONGUEVILLE, DUMAINE, BIRON *et des gens de la suite*).

Le Roi.

Belle princesse, soyez la bienvenue à la Cour de Navarre.

La Princesse.

Belle est un compliment que je vous retourne. Quant à la bienvenue, je ne l'ai pas encore. Le toit de cette Cour est trop haut pour vous, et une hospitalité dans des champs déserts, trop peu cérémonieuse pour moi.

Le Roi.

Vous serez la bienvenue, madame, à ma Cour.

La Princesse.

Alors, veuillez m'y conduire.

Le Roi.

Ecoutez, chère dame. J'ai fait un serment.

La Princesse.

Notre-Dame protège mon seigneur! Ce serment-là sera violé!

Le Roi.

Je n'y manquerais pour rien au monde, belle madame, du moins volontairement.

LA PRINCESSE.

Vous le violerez et volontairement.

LE ROI.

Votre Seigneurie ignore en quoi il consiste.

LA PRINCESSE.

Si monseigneur l'ignorait comme moi, son ignorance deviendrait de la sagesse ; tandis que maintenant son savoir prouve à quel point il est ignorant. J'ai entendu dire que votre Grâce avait juré de vivre dans la retraite; ce serait péché mortel d'observer un pareil vœu, monseigneur, et péché mortel aussi de le rompre. Pardonnez-moi, je suis trop hardie. Enseigner à un maître me convient mal. Veuillez lire le motif de ma venue et répondre sur-le-champ à ma demande.

(*Elle lui remet un papier*).

LE ROI.

Madame, j'y répondrai sur-le-champ si je le puis.

LA PRINCESSE.

Le plus tôt possible, afin que je puisse repartir; vous risqueriez de vous parjurer en me retenant.

BIRON.

N'ai-je pas dansé une fois avec vous en Brabant?

ROSALINE.

N'ai-je pas dansé une fois avec vous en Brabant?

BIRON.

En effet.

ROSALINE.

Combien il était alors inutile de poser la question !

BIRON.

Ne soyez pas si vive.

ROSALINE.

C'est votre faute. Vous m'éperonnez !

BIRON.

Votre esprit est trop ardent ; galopant aussi vite, il sera bientôt fatigué.

ROSALINE.

Pas avant d'avoir jeté son cavalier dans la mare.

BIRON.

Quelle heure est-il?

ROSALINE.

L'heure que les fous demandent.

BIRON.

Bonne fortune à votre masque.

ROSALINE.

Au visage qu'il couvre.

BIRON.

Que le ciel vous envoie beaucoup d'amants.

ROSALINE.

Amen, pourvu que vous n'en soyez pas.

BIRON.

Rassurez-vous. Je me retire.

LE ROI.

Madame, votre père nous parle d'un paiement de cent mille couronnes, qui ne représentent que la moitié de la somme dépensée par mon père pour ses guerres. En supposant que mon père ou moi ayons reçu cette somme (et nous ne l'avons reçue ni l'un ni l'autre) il resterait à payer cent mille autres couronnes, en garantie desquelles une partie de l'Aquitaine nous a été abandonnée, bien que sa valeur soit beaucoup moindre. Si donc le roi votre père consent à rembourser la moitié de ce qui reste en litige, nous vous rendrons vos droits sur l'Aquitaine et demeurerons bons amis avec Sa Majesté. Mais il semble que ce ne soit pas là son intention, puisqu'il demande qu'on lui paie cent mille couronnes, au lieu de les verser pour rentrer en possession de l'Aquitaine que nous aurions préféré rendre en touchant l'argent prêté par mon père, plutôt que la conserver mutilée comme elle est. Chère princesse, si la requête de votre part n'était pas déraisonnable, votre beauté nous aurait fait accepter un compromis, fût-il contraire à nos intérêts, et c'est satisfaite que vous seriez retournée en France.

LA PRINCESSE.

Vous faites trop de tort au roi mon père et à votre renommée, en niant le paiement d'une somme qui vous a été fidèlement versée.

LE ROI.

J'affirme n'en avoir jamais entendu parler. Prouvez-moi le contraire, je vous la restitue ou je vous rends l'Aquitaine.

LA PRINCESSE.

Nous vous prenons au mot. Boyet, vous pouvez produire les quittances de cette somme, quittances signées des principaux officiers de Charles, son père.

LE ROI.

Donnez-moi cette satisfaction.

BOYET.

N'en déplaise à Votre Grâce, je n'ai pas encore reçu le paquet qui doit renfermer ces quittances avec d'autres pièces probantes. Demain vous pourrez les voir.

LE ROI.

Cela me suffira. Dans cette entrevue, je me rendrai à toutes les raisons acceptables. En attendant, recevez l'hospitalité que mon honneur, sans y rien perdre, pourra rendre digne de vous. Vous ne pouvez pas franchir mes portes, belle princesse, mais vous serez reçue ici, de façon à vous

croire logée dans mon cœur, si je ne peux pas vous recevoir dans ma maison. Que votre indulgence m'excuse, et portez-vous bien. Demain nous vous rendrons de nouveau visite.

LA PRINCESSE.

Qu'une bonne santé et des désirs réalisés réjouissent Votre Grâce !

LE ROI.

Je te renvoie ton propre souhait.

(*Sortent le Roi et sa suite*).

BIRON.

Madame, je vous recommanderai à mon cœur.

ROSALINE.

Je vous en prie, n'y manquez pas. Je serais enchantée de le voir.

BIRON.

Je voudrais que vous l'entendissiez gémir.

ROSALINE.

Le fou serait-il malade ?

BIRON.

J'ai mal au cœur.

ROSALINE.

Faites-le saigner.

BIRON.

Cela lui ferait du bien ?

ROSALINE.

Ma science en médecine me dit que oui.

BIRON.

Voulez-vous le percer de votre regard ?

ROSALINE.

Non point[1]. Avec mon couteau.

BIRON.

Dieu conserve ta vie.

ROSALINE.

Et qu'il vous garde de vivre longtemps.

BIRON.

Je ne puis rester pour vous remercier.

(*Il se retire*).

DUMAINE.

Monsieur, un mot, je vous prie. Quelle est cette dame ?

BOYET.

L'héritière d'Alençon. Son nom est Rosaline.

1. *No poynt*. Négation empruntée du français. Dans *The Shoemaker's Holliday* (1600) :

. . . . . *tell me where he is.*
No point. Shall I betray my brother.

DUMAINE.

Une aimable personne ! Monsieur, portez-vous bien.

(*Il sort*).

LONGUEVILLE.

Un mot, je vous en conjure. Quelle est la dame habillée en blanc ?

BOYET.

Vue à la lumière, elle paraît être une femme.

LONGUEVILLE.

Peut-être est-elle légère à la lumière. Je désirerais connaître son nom.

BOYET.

Elle n'en a qu'un pour elle. Votre désir est indiscret.

LONGUEVILLE.

Je vous prie, monsieur de qui est-elle la fille ?

BOYET.

De sa mère, ai-je entendu dire.

LONGUEVILLE.

Dieu bénisse votre barbe.

BOYET.

Ne soyez pas offensé, cher seigneur. Elle est l'héritière de Falconbridge.

LONGUEVILLE.

Ma colère est passée. C'est une femme exquise !

BOYET.

Cela n'est pas invraisemblable et peut être.

(*Sort Longueville*).

BIRON.

Quel est le nom de la dame au chapeau ?

BOYET.

Catherine, si je ne me trompe pas.

BIRON.

Est-elle mariée ou non ?

BOYET.

Suivant sa volonté, seigneur, ou à peu près.

BIRON.

Vous êtes le bienvenu ; adieu.

BOYET.

A moi l'adieu et à vous la bienvenue.

(*Sort Biron. Les dames se démasquent*).

MARIA.

Ce dernier est Biron, le joyeux bouffon. Il ne prononce pas une parole qui ne soit une plaisanterie.

BOYET.

Et chaque plaisanterie n'est qu'un mot.

LA PRINCESSE.

Vous auriez bien fait de le prendre au mot.

BOYET.

J'étais aussi disposé à être aux prises avec lui, que lui à m'aborder.

MARIA.

Deux béliers trop ardents !

BOYET.

Pourquoi pas deux vaisseaux? Je ne suis point un bélier, doux agneau, à moins que vous me laissiez paître vos lèvres.

(*Il va pour l'embrasser*).

MARIA.

Non, gentille bête. Mes lèvres sont une propriété privée, bien qu'elles ne soient pas closes[1].

BOYET.

A qui appartiennent-elles?

MARIA.

A ma fortune et à moi.

LA PRINCESSE.

Les beaux esprits aiment la discussion, mais les bons caractères concordent. La guerre civile de vos esprits ferait mieux de tourner contre le roi de Navarre et ses amateurs de livres. Ici elle est inutile.

BOYET.

Si mon observation, rarement en défaut, et qui consiste à deviner dans les yeux ce que ressent le cœur, ne me trompe pas, Navarre est atteint.

LA PRINCESSE.

De quoi ?

BOYET.

De ce que, nous autres amants, appelons une passion.

LA PRINCESSE.

Votre raison ?

BOYET.

Toute sa manière d'être se réfugie dans la Cour de ses yeux qui brillent de désir. Son cœur, comme une agate où serait gravée votre image, était si fier de votre empreinte, que cette fierté éclatait dans ses yeux. Sa langue impatiente de prononcer des paroles que retenait votre vue, se hâtait d'achever pour laisser aux yeux le soin de s'exprimer. Tous ses sens se concentraient dans ce sens, pour en faire leur

1. *My lips are no common, though several they be.* Les commentateurs, parmi lesquels Steevens, Tollet et le Dr James, ont longuement discuté sur la véritable signification de cette phrase. Malone fait observer que Shakespeare joue ici sur le mot *several* qui veut dire séparé, distinct, et aussi une certaine portion de terrain attenant au champ principal. Le calembour n'en demeure pas moins intraduisible.

repaire et jouir seulement de la vue de la plus exquise beauté. On eût dit que toutes ses sensations étaient verrouillées dans ses yeux, comme ces joyaux renfermés dans un cristal pour quelque acheteur princier, qui paraissent d'autant plus précieux qu'ils sont sous verre, et vous invitent à les acheter au passage. Son visage était la marge[1] où s'inscrivaient de telles surprises, que tous les yeux voyaient ses yeux briller d'enchantement. Je vous donne l'Aquitaine et tout ce qui lui appartient, si vous me faites le plaisir de lui accorder un baiser d'amour.

LA PRINCESSE.

Allons dans notre pavillon. Boyet est disposé...

BOYET.

Seulement à expliquer ce que ses yeux ont découvert. J'ai seulement fait une bouche de ses yeux, en y ajoutant une langue qui, je le sais, ne saurait mentir.

ROSALINE.

Tu es un vieil entremetteur, et tu parles habilement.

MARIA.

C'est le grand-père de Cupidon, et c'est par lui qu'il connaît les nouvelles.

ROSALINE.

Alors Vénus ressemblait à sa mère, car son père est plutôt laid.

BOYET.

Entendez-vous, mes folles?

MARIA.

Non.

BOYET.

Alors, voyez-vous ?

ROSALINE.

Oui, notre chemin pour partir.

BOYET.

Vous êtes trop sévères à mon égard.

(*Ils sortent*).

1. *His face's own margent did quote*, etc.
Au temps de Shakespeare, les notes, les citations étaient imprimées en marge.
Ainsi dans *Roméo et Juliette* :
And what obscur'd in this fair volume lies,
Find written in the margin of his eyes.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Une autre partie du parc.

ENTRENT ARMADO ET MOTH.

ARMADO.

Chante, enfant. Charme le sens de mon ouïe !

MOTH, *chantant.*

Concoline[1] !

ARMADO.

Doux air ! Va, tendre jouvenceau ; prends cette clef, rends la liberté au berger et amène-le vite ici. Je veux l'employer à porter une missive à mon amour.

MOTH.

Maître, voulez-vous gagner votre amante avec un branle français[2] ?

ARMADO.

Qu'entends-tu par là ? Qu'il faille se quereller avec elle ?

1. Dans les vieilles comédies anglaises les *songs* sont rarement imprimés. Aux indications de scène on lit seulement : *Here they sing.* Ici l'on chante. Il est probable que le directeur choisissait le morceau à sa convenance. Quelquefois aussi on en laissait le choix au titulaire du rôle. C'était, d'ailleurs, une habitude, qui s'est conservée en Angleterre, de laisser le champ libre à l'improvisation de l'acteur. Les manuscrits du temps en font foi.

2. *... a french brawl ?*

Un petit livre imprimé à Anvers en 1579, sous le titre : *Deux dialogues en langage français italianisé*, donne la description du branle français :

« Un des gentilshommes et une des dames, les premiers en la danse, laissent les autres (qui cependant continuent de danser), et, se mettant dedans ladite compagnie, vont baiser par ordre toutes les personnes qui y sont : à savoir les gentilshommes les dames, et les dames les gentilshommes. Puis, ayant achevé leurs baisements, au lieu qu'ils étaient les premiers en la danse, se mettent les derniers. Et cette façon de faire se continue par le gentilhomme et la

MOTH.

Non, maître accompli. Il s'agit simplement de fredonner une gigue sur le bout de la langue; de danser une canarie[1] et de l'animer en tournant la prunelle. Vous soupirez une note et chantez une autre; quelquefois de la gorge, comme si vous avaliez l'amour en le chantant; quelquefois du nez, comme si vous prisiez l'amour en le flairant. Vous abattez votre chapeau en auvent sur la boutique de vos yeux; vous croisez les bras sur votre maigre ventre, comme un lapin à la broche, ou mettez les mains dans vos poches, ainsi que dans les vieux portraits[2]. Ne demeurez pas trop longtemps sur le même air. Un couplet, pas plus. Voilà les procédés avec lesquels on en impose aux jolies filles — qui s'en seraient, d'ailleurs, laissé imposer sans cela — et, grâce auxquels, elles vous considèrent d'autant plus (vous m'écoutez[3]?) qu'on les observe.

ARMADO.

Combien t'a coûté cette expérience?

MOTH.

J'ai observé pour un liard.

ARMADO.

Mais oh!... Mais oh!...

MOTH, *chantant.*

Le cheval de bois est oublié[4].

dame qui sont les plus prochains, jusqu'à ce qu'on vienne aux derniers ».

Il est fait allusion au branle français dans une pièce de Marston: *The Malcontent.*

Dans *Times Vindicated*, de Ben Johnson :

The Graces did them footing teach;
And, at the old Idalian brawls,
They danc'd your mother down.

Aussi dans *Picture*, de Massinger :

'Tis a French brawl, an apish imitation
Of what you really perform in battle.

1. *Canary to it with your feet.*
La canarie était une danse où il fallait déployer beaucoup d'agilité.

2. C'était un procédé souvent employé par les peintres, afin d'éviter la difficulté de peindre les mains. (*Note de Steevens*).

3. Le texte porte : *Do you note, men?*
Malone observe qu'il faut lire : *Do you note me?*

4. Dans la célébration du jour de mai, on habillait un enfant en vierge Marie, un autre en moine; un autre montait un cheval de bois orné de clochettes et de drapeaux. Après la Réforme, ces sortes de divertissements furent considérés comme encourageant le paganisme, et prohibés. Des écrivains, regrettant la coutume, écrivirent des satires sur la disparition du cheval de bois et allèrent jusqu'à lui composer une épitaphe.

ARMADO.

Tu appelles ma maîtresse cheval de bois?

MOTH.

Non, maître. Le cheval de bois est un étalon et, peut-être, votre maîtresse n'est-elle qu'une haquenée? Auriez-vous oublié votre amante?

ARMADO.

Presque.

MOTH.

Ecolier plein de négligence! Apprenez-la par cœur.

ARMADO.

Par cœur, et de tout cœur, enfant.

MOTH.

Et aussi à contre-cœur. Trois choses que je puis prouver.

ARMADO.

Que veux-tu prouver?

MOTH.

Que je deviendrai un homme si je vis. Et cela, à l'aide de *par*, *dans* et *sans*, à l'instant même. *Par* cœur vous l'aimez, parce que votre cœur ne peut pas la rejoindre. *Dans* le cœur vous l'aimez, parce que votre cœur en est épris. *Sans* cœur vous l'aimez, parce que c'est pour vous un crève-cœur de ne pouvoir la posséder.

ARMADO.

Je suis dans ces trois cas.

MOTH, *à part.*

Tu peux y être trois fois plus, sans valoir davantage.

ARMADO.

Va chercher le berger. Il faut qu'il me porte une lettre.

MOTH.

Voilà un message bien compris! Un cheval être l'ambassadeur d'un âne!

ARMADO.

Ah! ah! Qu'est-ce que tu dis?

MOTH.

Vous devriez envoyer l'âne sur le cheval, car il ne va pas vite. Je m'en vais.

ARMADO.

Le chemin n'est pas long. Va.

MOTH.

Plus rapide que le plomb.

ARMADO.

Que veux-tu dire, ingénieux enfant? Le plomb n'est-il pas un métal pesant, massif et lent?

MOTH.

Minimè, honnête maître. Ou plutôt, maître, non.

ARMADO.

Je dis que le plomb est lent.

MOTH.

Vous êtes trop prompt, en parlant ainsi. Est-il lent le plomb qui s'échappe d'un fusil ?

ARMADO.

Douce fumée de rhétorique! Je suis le canon et il est le boulet. Je te tire sur le berger.

MOTH.

Alors feu! Et je vole!

(*Il sort*).

ARMADO.

Le plus subtil des jouvenceaux! Rempli de grâce et de volubilité! Excuse-moi, doux ciel, de soupirer à ta face! Rude mélancolie, la valeur te cède la place... Mon héraut est de retour.

(*Rentrent* MOTH *et* COSTARD).

MOTH.

Chose étonnante, maître! Voici une caboche[1] qui s'est brisé le tibia.

ARMADO.

Quelque énigme, quelque charade! Allons, dis-nous ton envoi. Commence.

COSTARD.

Ni énigme, ni charade, ni envoi, seigneur! Pas d'onguent dans la malle! O seigneur, du plantain, du simple plantain! Ni envoi, ni onguent, que du plantain, seigneur!

ARMADO.

Par la vertu, on ne peut s'empêcher de rire en t'écoutant. Ta stupidité fait ma joie. Le soulèvement de mes flancs provoque chez moi de ridicules sourires. Pardonnez-moi, mes étoiles! Cet idiot prend l'onguent pour un envoi et l'envoi pour un onguent!

MOTH.

Le sage les prend-il pour deux choses différentes? L'envoi n'est-il pas un salut[2]?

ARMADO.

Non, page. C'est l'épilogue d'un discours pour expliquer

1. *A costard.*

2. Nous nous heurtons encore ici à un déplorable calembour. L'auteur joue sur le mot *salve* qui, en anglais, veut dire *onguent*, et en latin *salut*. « C'est à peine si je peux croire, dit à ce propos Farmer, que Shakespeare ait oublié le peu de latin qu'il savait, au point d'ignorer que le verbe latin *salve* et le nom anglais *salve*, ne se prononcent pas de la même manière. Et cependant c'est la seule façon d'expliquer le calembour ».

certain passage obscur qui vient d'être dit. Je vais t'en donner un exemple.

Le renard, le singe et l'abeille sauvage
Formaient un nombre impair, n'étant que trois.

Voici la moralité. Maintenant, l'*envoi.*

MOTH.

J'ajouterai l'envoi. Répétez la moralité.

ARMADO.

Le renard, le singe et l'abeille sauvage
Formaient un nombre impair, n'étant que trois.

MOTH.

Jusqu'à ce que l'oie passe la porte
Et rompe l'impair en faisant quatre.

Maintenant je vais répéter votre moralité, et vous me suivrez avec mon envoi.

Le renard, le singe et l'abeille sauvage,
Formaient un nombre impair, n'étant que trois.

ARMADO.

Jusqu'à ce que l'oie passe la porte,
Et rompe l'impair en faisant quatre.

MOTH.

Un bon *envoi*, finissant par un oie! Que pouvez-vous désirer de plus?

COSTARD.

Le page a acheté au marché une oie grasse... Seigneur, vous avez fait une bonne affaire si votre oie est grasse. Bien faire son marché, est aussi difficile que jouer à qui perd gagne. Laissez-moi voir le gras envoi. Oui, c'est une oie grasse.

ARMADO.

Va-t'en, va-t'en! Comment cette dissertation a-t-elle commencé?

MOTH.

Je disais qu'une caboche s'était cassé le tibia, et alors vous avez demandé l'envoi.

COSTARD.

C'est vrai, et moi du plantain. C'est alors qu'est arrivée votre dissertation, puis le gras envoi du page, l'oie qu'il a achetée, et le marché a été fini.

ARMADO.

Oui. Mais comment une caboche a-t-elle pu se casser le tibia?

MOTH.

Je vais vous le dire d'une façon sensible.

COSTARD.

Tu ne sens pas la chose comme moi, Moth. Je vais dire l'*envoi.*

Moi, Costard, en sortant d'un endroit sûr
Je suis tombé sur le seuil et j'ai brisé mon tibia.

ARMADO.

Ne traitons plus cette matière.

COSTARD.

Tant qu'il n'y aura pas de matière dans mon tibia.

ARMADO.

Coquin, je vais te mettre en liberté.

COSTARD.

Mariez-moi à une Française ! A y penser, je flaire quelque *envoi*, quelque oie !

ARMADO.

Par ma bonne âme, en disant que je vais te mettre en liberté, j'entends que je vais relâcher ta personne. Tu étais claquemuré, enfermé, captif, attaché.

COSTARD.

C'est vrai. Maintenant vous serez ma purgation et vous allez me relâcher.

ARMADO.

Je te rends la liberté, je t'élargis de prison. En retour, je ne te demande qu'une chose : porter cette signification à la paysanne Jaquenetta. (*Lui donnant de l'argent*). Voici ta rémunération. Ce dont je suis le plus fier, c'est de récompenser ceux qui dépendent de moi.. Suis-moi, Moth.

(*Il sort*).

MOTH.

Comme une conclusion. Adieu, signor Costard.

COSTARD.

Ma chère once de chair humaine ! Mon petit bijou !

(*Sort Moth*).

Maintenant je vais regarder sa rémunération. Rémunération ! C'est un mot latin qui veut dire trois liards. Trois liards : rémunération... *Quel est le prix de ce ruban? — Un sou. — Non, je vous donnerai une rémunération*. Et on l'emporte. Rémunération ! J'aime mieux ce nom-là que celui de couronne française. Je n'achèterai plus rien sans m'en servir.

(*Entre* BIRON).

BIRON.

Mon cher ami Costard ! La bonne rencontre !

COSTARD.

Je vous prie, seigneur, combien de rubans couleur chair peut acheter un homme pour une rémunération ?

BIRON.

Qu'appelles-tu une rémunération ?

COSTARD.

Un sou moins un liard.

BIRON.

Eh bien, tu peux acheter trois liards de soie.

COSTARD.

Je remercie votre Seigneurie. Dieu soit avec vous !

BIRON.

Attends, coquin ! Je vais t'employer. Si tu veux gagner mes faveurs, mon excellent drôle, fais pour moi une chose que je vais te demander.

COSTARD.

Quand voulez-vous qu'elle soit faite ?

BIRON.

Cette après-midi.

COSTARD.

Bien. Comptez sur moi, seigneur. Portez-vous bien.

BIRON.

Tu ne sais pas ce que tu as à faire.

COSTARD.

Je le saurai quand je l'aurai fait.

BIRON.

Il faut d'abord, drôle, que tu le saches.

COSTARD.

J'irai trouver votre Seigneurie demain matin.

BIRON.

La chose doit être faite cette après-midi. Ecoute, coquin, voici ce dont il s'agit. La princesse va venir chasser ici, dans le parc. Parmi les dames de sa suite est une adorable personne. Quand on veut parler doucement, on prononce son nom et on appelle Rosaline. Va la trouver et remets dans sa blanche main ce secret cacheté. Voilà ta récompense. Va.

COSTARD.

Récompense ! O douce récompense ! Meilleure que la rémunération ! Meilleure de onze liards et un sou ! O très douce récompense [1] ! Seigneur, je ferai exactement la commission. Récompense ! Rémunération !

(*Il sort*).

1. Shakespeare pourrait bien avoir lu un amusant petit volume, daté de 1578 et intitulé : *A Health to the Gentlemanly Profession of Serving-men, or the Serving-man's Comfort*, d'où nous détachons le passage suivant :

« Il y avait un homme (je ne dirai ni son état, ni son nom), qui fut

BIRON.

Oh ! Est-il possible ! Je suis amoureux ! Moi qui ai été le fouet de l'amour, le bourreau des soupirs passionnés, le critique, le constable de nuit ! Moi le pédant impérieux qui réprimandais avec plus d'arrogance qu'aucun mortel cet enfant à bandeau, ce pleurnicheur, ce myope, ce pervers, ce jeune vieillard, ce géant-nain, don Cupidon ! régent des rimes amoureuses, seigneur des bras croisés, souverain sacré des soupirs, des gémissements, de tous les flâneurs et de tous les mécontents, prince redoutable des jupons, roi des braguettes, unique empereur, grand général des huissiers qui trottent[1]..! O mon pauvre cœur ! Me voilà son aide de camp[2] ! Je porte ses couleurs comme le cerceau d'un saltimbanque ! Quoi ! Moi, amoureux ! Je fais ma cour ! Je cherche une épouse ! Une femme qui, pareille à une horloge allemande[3], sera toujours en réparations, toujours dérangée, n'ira jamais bien, quelque soin qu'on en prenne ! Je me parjure, ce qui est le pire de tout, et parmi trois femmes, j'aime la pire de toutes ! Une frivole et blanche créature, aux sourcils de velours, ayant à la place d'yeux deux boules noires. Par le ciel ! une gaillarde qui s'en paiera quand Argus serait son eunuque et son gardien ! Et je soupire pour elle ! Je veille pour elle ! Je prie pour elle ! Allons !

reçu dans une maison amie. N'ayant eu qu'à se louer de la façon dont l'avaient traité non seulement ses hôtes, mais leurs serviteurs, il dit à un de ces derniers : Voici une rémunération pour tes peines. Le serviteur le remercia chaudement. La rémunération montait à trois liards. Quelques jours après, un autre gentilhomme étant venu dans la même maison, et ayant eu, lui aussi, à se féliciter du même serviteur, l'appela avant de prendre congé et lui dit : Voilà ta récompense. Le serviteur ne crut pas devoir le remercier pour une récompense plus que pour une rémunération et cependant la récompense équivalait à un shelling ».

1. *Of trotting paritors*.
Le *paritor* était un sergent dont l'office consistait à porter les citations en ville. La plupart du temps, ces citations avaient trait à de flagrants délits.

2. ... *a corporal of his field*.
Giles Clayton, dans son livre intitulé : *Martial discipline* (1591) consacre un chapitre à l'office et au devoir du *corporal of the field*. Il était chargé de porter les ordres du général.

3. ... *like a German clock*.
La même allusion se trouve dans *Westward-Hoe* de Decker et Webster (1607). « Il n'y a pas d'horloge allemande, de mécanique, qui exigent autant de réparations ». Ben Johnson s'exprime de la même façon dans sa *Femme silencieuse* ; Beaumont et Fletcher, dans *Wit without Money*.
Il faut ajouter qu'à cette époque, la fabrication des horloges était presque inconnue en Angleterre. L'horloge qui se trouve à Hampton-Court, laquelle fut installée en 1540, ainsi que l'indique une inscription, passe pour être la première y ayant été confectionnée.

c'est un tourment que m'impose Cupidon pour avoir méconnu la puissance redoutable de sa petite puissance. Soit. J'aimerai, j'écrirai, je soupirerai, je prierai, je ferai ma cour et je pousserai des gémissements. Il y a des hommes pour aimer une madame et d'autres pour aimer Jeanneton.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Une autre partie du parc.

Entrent LA PRINCESSE, ROSALINE, MARIA, CATHERINE, BOYET, des Seigneurs, des gens de la suite et un GARDE-CHASSE.

La Princesse.

Etait-ce le roi qui éperonnait si rudement son cheval pour lui faire gravir cette colline escarpée?

Boyet.

Je ne sais pas, mais je suppose que ce n'était pas lui.

La Princesse.

Quel qu'il fût, il annonçait une âme aspirant à monter. Seigneurs, aujourd'hui nous aurons notre réponse, et samedi nous retournerons en France. Garde-chasse, mon ami, montre-nous le buisson où nous devons nous tenir pour y jouer le rôle de meurtriers[1].

Le Garde-Chasse.

Il est, dans ce taillis, là-bas. C'est une place où vous pourrez faire une belle chasse.

La Princesse.

Je remercie ma beauté. Je suis une belle qui chasse, et voilà pourquoi tu dis que je peux faire une belle chasse.

Le Garde-Chasse.

Pardonnez-moi, madame, je ne l'entendais pas ainsi.

1. A l'époque de Shakespeare les dames de qualité se livraient volontiers au plaisir de la chasse.

Nous avons sous les yeux une lettre de Lord Wharton, adressée au comte de Shrewsbury et datée de 1555. « Je prie votre Seigneurie de vouloir bien venir chasser ici et d'y amener la comtesse. Milady chassera avec elle à l'arbalète ».

Autre lettre de Sir Francis Leake, au comte de Shrewsbury :

« Sa Seigneurie m'a envoyé un superbe cerf tué par votre très honorable dame », etc.

LA PRINCESSE.

Quoi ? Tu commences par me flatter et maintenant tu te dédis ? O vanité de courte durée ! Pas belle ? Hélas ! Quel chagrin !

LE GARDE-CHASSE.

Si, Madame, bien belle.

LA PRINCESSE.

Ne fais plus mon portrait. Où manque la beauté, l'éloge ne peut pas en mettre. Tiens, mon cher miroir, prends ceci pour m'avoir dit la vérité.

(*Elle lui donne de l'argent*).

Bien payer un mauvais compliment est payer plus qu'on ne doit.

LE GARDE-CHASSE.

Tout ce que vous possédez est beau.

LA PRINCESSE.

Voyez, voyez ! ma beauté est sauvée par le mérite de mes dons. O hérésie dans le jugement du beau, et qui convient bien au temps où nous vivons ! Une main généreuse, fût-elle laide, sera toujours louée. Donnez-moi l'arc. En ce moment la bonté va tuer ; bien tirer sera donc accomplir une mauvaise action. Me voilà certaine de sauver ma réputation de chasseuse. Si je manque mon coup, on mettra la maladresse sur le compte de la pitié ; si je touche, on dira que j'ai été adroite plus pour m'attirer des compliments que pour le plaisir de tuer. Sans contredit, c'est ce qui arrive souvent. La gloire engendre des crimes détestables, lorsque pour gagner la renommée, l'éloge, choses bien vaines, notre cœur fait tous les efforts possibles. C'est ainsi, uniquement pour être louangée, que je vais m'efforcer de verser le sang d'un pauvre daim à qui mon cœur ne veut pas de mal.

BOYET.

N'est-ce pas aussi pour s'assurer des éloges que les femmes acariâtres cherchent à affirmer leur souveraineté en s'efforçant d'être les seigneurs de leurs seigneurs ?

LA PRINCESSE.

Pas pour autre chose, et nous ne pouvons qu'accorder des éloges à toute femme qui subjugue un seigneur.

(*Entre* COSTARD).

LA PRINCESSE.

Voici venir un membre de la république.

COSTARD.

Dieu vous garde tous ! Je vous prie, quelle est la dame qui est à la tête des autres ?

LA PRINCESSE.

Tu la reconnaîtras, camarade, en voyant celles qui n'ont pas de tête.

COSTARD.

Laquelle est la plus grande dame, la plus élevée ?

LA PRINCESSE.

La plus large et la plus haute.

COSTARD.

La plus large et la plus haute. C'est ainsi. La vérité est la vérité. Si votre taille, madame, était aussi mince que mon esprit, la ceinture d'une de ces demoiselles vous irait parfaitement. N'êtes-vous pas la femme chef ? Vous êtes la plus large.

LA PRINCESSE.

Que voulez-vous, monsieur ?

COSTARD.

J'ai une lettre de monsieur Biron, pour une dame Rosaline.

LA PRINCESSE.

Donne vite ta lettre. C'est une de mes bonnes amies. Tiens-toi à l'écart, excellent commissionnaire. Boyet, vous savez découper. Ouvrez-moi ce chapon[1].

BOYET.

Je suis à vos ordres. Cette lettre se trompe d'adresse ; elle n'est pour personne d'ici. Elle est écrite à Jaquenetta.

LA PRINCESSE.

Nous la lirons quand même. Coupez le cou à la cire et que chacun prête l'oreille.

BOYET, *lisant.*

« *Par le ciel, que tu sois belle, c'est infaillible ; jolie, c'est vrai ; c'est encore la vérité que tu sois aimable. Plus belle que le beau, plus jolie que le joli, plus vraie que la vérité même, aie pitié de ton vassal héroïque ! Le magnanime, l'illustre roi Cophétua jeta les yeux sur la pernicieuse et indubitable mendiante Zénélophon, et c'est lui qui put vraiment dire :* Veni, vidi, vici. *Ce qui, anatomisé en langue vulgaire (ô bas et obscur vulgaire !) signifie : il vint, il vit, il vainquit. Il vint, un ; il vit, deux ; il vainquit, trois. Qui vint ? le roi. Pourquoi vint-il ? pour voir. Pourquoi vit-il ? pour vaincre. Vers qui vint-il ? vers la mendiante. Que vit-il ? la mendiante. Que vainquit-il ? la mendiante. La conclusion est la victoire. De quel côté ? Du côté du roi. La captive est enrichie. De quel côté ? Du côté de la mendiante. La catastrophe est un mariage.*

1. La princesse appelle la lettre un chapon, comme nous l'appellerions en français : un poulet. L'expression était répandue. Les Italiens disaient : *una pollicetta amorosa.* Henri IV, consultant Sully à propos de son mariage lui dit : « Ma nièce de Guise me plairait beaucoup, malheureusement les mauvaises langues racontent qu'elle aime mieux les poulets en papier, que les poulets en fricassée ».

De quel côté? Du roi? Non. Des deux côtés en un ou d'un côté en deux. Je suis le roi, c'est bien la comparaison. Tu es la mendiante, comme il convient à ta basse condition. Commanderai-je à ton amour? Je le peux. Le forcerai-je? Je le pourrais. L'encouragerai-je? Je le veux. Qu'échangeras-tu contre tes haillons? Des robes. Contre ton indigence? Des titres. Contre toi-même? Moi! Aussi, en attendant ta réponse, je profane mes lèvres sur tes pieds, mes yeux sur ton image, et mon cœur sur chaque partie de toi-même.

Ton, dans le plus tendre dessein de te servir,

DON ADRIANO DE ARMADO.

Tu entends le lion de Némée rugir contre toi, doux agneau qui paît dans le pré? Tombe soumise à ses pieds princiers, et, s'il est repu, peut-être jouera-t-il avec toi. Mais si tu résistes, pauvre âme, que vas-tu devenir? De l'aliment pour sa colère et de la pâture pour son antre.

LA PRINCESSE.

Comment est le plumage de l'oiseau qui a dicté cette lettre? Quel est cet être vain? Cette girouette? Avez-vous jamais entendu quelque chose de pareil?

BOYET.

Je me trompe beaucoup, si je ne connais pas ce style.

LA PRINCESSE.

Autrement vous auriez la mémoire bien mauvaise; vous venez de nous en donner une idée [1].

BOYET.

Cet Armado est un espagnol qui vit ici à la Cour. Un grotesque, un Monarcho [2], qui sert de divertissement au prince et à ses compagnons d'étude.

1. Boyet a dit: *But I remember the style.* La princesse lui répond en jouant d'une façon intraduisible sur les mots *style* et *stile.*

2. *A phantasm, a Monarcho.*

Parmi les volumes inscrits au Stationer's Company, à la date de 1608, se trouve un livre intitulé *Phantasm, the Italian Traytor and his Boy*, signé Armin, et dans lequel il est fait allusion à ce Monarcho, sorte de fou qui se figurait être roi de l'univers.

Dans un pamphlet de Nash: *Have with you to Saffron-Walden* (1595), il est également question de ce Monarcho. « C'était un monarque insolent, plus encore que le Monarcho italien, qui portait des souliers sur lesquels étaient brodées des couronnes, et qui, ayant renoncé à la langue et aux habitudes anglaises, affectait des allures italiennes ».

Parmi les *Epitaphes* de Thomas Churchyard, faisant partie d'une collection publiée en 1580, s'en trouve une commençant ainsi:

EPITAPHE
DU FANTASTIQUE MONARKO.

Quoique Dante soit mort, que Marot repose dans son tombeau,
Que l'esprit de Pétrarque soit monté si haut qu'il en est invisible,
Il y en a encore qui vinrent dans leur humeur poétique
Pour rendre de vieilles pensées avec des vers nouveaux,

LA PRINCESSE.

Qui t'a donné cette lettre?

COSTARD.

Je vous l'ai dit, c'est monseigneur.

LA PRINCESSE.

A qui désires-tu la remettre ?

COSTARD.

De la part de mon seigneur à madame.

LA PRINCESSE.

De la part de quel seigneur, à quelle dame ?

COSTARD.

De la part de Biron, mon bon maître, à une dame de France qu'il appelle Rosaline.

LA PRINCESSE.

Tu t'es trompé de lettre. Allons, partons. (*A Rosaline*). Prends toujours celle-ci, ma chère. Tu recevras la tienne un autre jour.

(*La Princesse sort avec sa suite*).

BOYET.

Quelle est la galante? Quelle est la galante[1] ?

ROSALINE.

Dois-je vous l'apprendre ?

BOYET.

Oui, mon continent de beauté.

ROSALINE.

Celle qui porte l'arc. Bien répondu!

BOYET.

La princesse va tuer des bêtes à cornes. Quand tu te marieras, je veux être pendu si, cette année-là, on manque de cornes. Bien répondu!

ROSALINE.

Alors c'est moi qui chasse.

Dont les plumes sont prêtes à chanter des gens
Qui sans cela dormiraient dans le silence.
Viens pauvre vieillard qui porte le nom de Monark,
Ton épitaphe va te donner plus de renommée encore.

Dans un très curieux volume intitulé : *A briefe Discourse of the Spanish State, with a Dialogue annexed, intituled Philobasilis* (1590), nous relevons les lignes qui suivent.

« Parmi les gens présents figuraient celui que Bergamasco, dans son humeur bizarre, appelait Monarcho, et deux individus de la suite de l'ambassadeur espagnol, qui affirmaient volontiers, que ce Monarcho était le Souverain du monde, ce dont Monarcho ne se défendait pas ».

1. *Who is the suitor?*
Nous retombons ici dans d'inextricables jeux de mots. D'après les commentateurs, *suitor* se prononçait alors comme *shooter* (chasseur). C'est ce qui expliquerait la réplique de Rosalie.

BOYET.

Et qui est votre daim[1] ?

ROSALINE.

Si nous le choisissons aux cornes, ce sera vous-même. Approchez. Bien répondu, n'est-ce pas ?

MARIA.

Vous vous querellez toujours avec elle, Boyet, et elle frappe en plein front.

BOYET.

Mais elle-même est frappée plus bas. L'ai-je touchée, cette fois ?

ROSALINE.

Veux-tu que je t'attaque avec un vieux couplet qui atteignait déjà l'âge d'homme quand le roi Pépin de France n'était qu'un petit garçon ? Je ne manquerai pas le but.

BOYET.

Je répondrai avec une épigramme, si vieille qu'elle atteignait déjà l'âge de femme quand la reine Geneviève de Bretagne[2] n'était qu'une petite fille.

ROSALINE, *chantant.*

Tu ne peux pas le toucher, le toucher, le toucher,
Tu ne peux pas le toucher, mon brave homme.

BOYET.

Si je ne le peux pas, ne peux pas, ne peux pas,
Si je ne le peux pas, un autre le peut.

(*Sortent Rosaline et Catherine*).

COSTARD.

Sur ma foi, voilà qui est très plaisant ! Tous deux ont touché le but !

MARIA.

La marque a été merveilleusement visée, puisque tous deux l'ont atteinte.

BOYET.

La marque ! Oh ! ne remarquons que cette marque ! Une marque, dit madame ! Qu'on mette une pointe dans cette marque-là, pour la subjuguer, si possible.

MARIA.

Vous êtes loin du but, étant en dehors.

COSTARD.

En vérité, s'il ne tire pas de plus près, jamais il n'atteindra le blanc[3].

1. Autre calembour. *Deer* (daim) et *dear* (cher). Et quel est celui qui vous est cher ?

2. La femme du roi Arthur.

3. ... *or hell ne'er hit the clout.*
Le *clout* était une marque blanche qui servait de but aux archers. (*Note de Steevens*).

BOYET.

Si je suis en dehors, vous êtes en dedans.

COSTARD.

Alors elle atteindra le but en fendant le clou [1].

MARIA.

Allons, allons, vos propos sont trop gros et salissent vos lèvres.

COSTARD.

Elle est trop forte pour vous au tir, seigneur. Défiez-la aux boules.

BOYET.

Je crains trop l'inégalité du terrain [2]. Bonne nuit, ma bonne chouette.

(*Sortent Boyet et Maria*).

COSTARD.

Sur mon âme, quel rustre! Un simple bouffon! Seigneur! Seigneur! Comme ces dames et moi l'avons roulé! Sur ma foi, admirables plaisanteries! Comme l'esprit est magnifiquement vulgaire, quand il vient si aisément, avec tant d'obscénité, si à propos! *Armatho* de ce côté. Voilà un homme extraordinairement délicat! Il faut le voir marcher devant une dame et porter son éventail! Il faut le voir quand il lui envoie des baisers et lui fait de doux serments! De l'autre côté, un page. La main pleine d'esprit! Ah! cieux, je ne connais pas d'insecte plus pathétique! holà! holà!

(*Bruit de chasse. Sort Costard en courant*).

SCÈNE II.

Même endroit.

ENTRENT HOLOPHERNE [3], SIR NATHANIEL ET DULL.

NATHANIEL.

Une belle chasse, en vérité, et faite avec le témoignage d'une bonne conscience.

1. ... *by cleaving the pin*.
Le *pin* était le clou de bois qui maintenait la marque. (*Note de Steveens*).

2. *I fear too much rubbing:*
Le *rub* était un terme employé par les joueurs de boules. (*Note de Malone*).

3. La majorité des commentateurs s'accorde à reconnaître dans la personne d'Holopherne, un certain John Florio dont nous avons

HOLOPHERNE.

Le daim était, comme vous le savez, *in sanguis* — en sang; mûr comme une pomme d'eau[1] pendant ainsi qu'un joyau à l'oreille du *coelo*[2], le ciel, l'azur le firmament, et le voilà qui tombe comme un fruit sauvage sur la face de la *terra*, le sol, le continent, la terre.

NATHANIEL.

Vraiment, maître Holopherne, vos épithètes sont joliment variées. Un savant ne ferait pas mieux. Mais, monsieur, je vous assure que ce daim était un chevreuil de première tête.

HOLOPHERNE.

Messire Nathaniel, *haud credo.*

DULL.

Ce n'était pas un *haud credo*, mais un daguet.

HOLOPHERNE.

O la plus barbare des remarques! C'est une insinuation comme qui dirait *in via*, en manière d'explication, pour *facere* comme qui dirait une réplique, ou plutôt, *ostentare*,

longuement parlé dans la *Vie véridique de Shakespeare* et dans *Londres au temps de Shakespeare.*

Professeur d'italien à Londres, il laissa un dictionnaire intitulé: *A World of Words*, et nombre de traductions, intéressantes pour ceux qui étudient l'histoire des lettres en Angleterre au seizième siècle. Dans la préface de son dictionnaire, il ne craignit pas d'attaquer tous ceux qui s'étaient permis de critiquer ses travaux. Il les appelle des chiens de mer, des monstres, des bêtes plutôt que des hommes, des individus ayant des dents de cannibale, des langues de vipère, des misérables aux lèvres empoisonnées, aux yeux de basilic, à l'haleine sépulcrale, dont les mots sont tranchants comme des sabres turcs. Etc., etc.

Parmi les victimes de Florio, il fallait s'attendre à trouver Shakespeare qui n'avait pas craint de le ridiculiser à la scène. Il n'est pas des moins maltraités. On en jugera par le passage suivant: « Il existe « une autre sorte de chiens, vous regardant du coin de l'œil, gro- « gnant plutôt qu'ils mordent, parmi lesquels je pourrais en signaler « un qui, à propos d'un sonnet de mes amis, lequel ami aime mieux « être un véritable poète que d'en avoir seulement le nom, n'a pas « craint de l'appeler *Rimeur* ». Etc. Il s'agit ici d'un sonnet de Florio parodié par Holopherne.

Dans sa colère, Florio ne s'en tiendra pas là. Il fera allusion aux pièces jouées en Angleterre qui ne sont « ni des comédies, ni des tragédies, mais des sortes d'exposés historiques sans valeur ».

La fureur de Florio aurait beaucoup diverti la Cour, où il jouissait pourtant d'un crédit spécial.

1. *Pomewater.*

Sorte de pomme très estimée à l'époque et dont Gérard parle dans son *Herbal* (1597)

Nous ignorons à quelle espèce elle correspond.

2. Dans le dictionnaire italien de Florio, *Cielo* est défini : *heaven, skie, firmament, welkin. Terra* . *the element called earth*; *ground, earth, countrie*, etc.

montrer, comme qui dirait son inclination. Quelle manière négligée, mal polie, mal éduquée, mal cultivée, ou plutôt illettrée, ou plutôt encore mal assurée! Confondre mon *haud credo* avec un daim!

DULL.

Je disais que le daim n'était pas un *haud credo*, mais un daguet.

HOLOPHERNE.

Simplicité deux fois encroûtée! *Bis coctus*! O monstre d'ignorance, combien tu sembles déformé!

NATHANIEL.

Messire, il n'a jamais goûté aux délicatesses qui se trouvent dans les livres. Il n'a jamais comme qui dirait mangé de papier, jamais bu d'encre. Son intellect n'est pas rempli. Ce n'est qu'un animal sensible dans ses parties grossières; une de ces plantes stériles que l'on met devant nous, afin que nous soyons reconnaissants (nous autres gens de goût et de sentiment) de posséder une fécondation qu'elle n'a pas. De même qu'il me siérait mal d'être vain, indiscret ou sot, de même il ne siérait pas qu'un imbécile fréquentât l'école pour devenir un savant. Mais, *omne bene*, dis-je, et je suis de l'avis d'un vieux père : *beaucoup peuvent supporter le temps, qui n'aiment pas le vent.*

DULL.

Vous êtes tous les deux des hommes de livres. Votre esprit pourrait-il me dire le nom de celui qui avait un mois à la naissance de Caïn et qui n'a pas encore cinq semaines?

HOLOPHERNE.

Dictynna, mon brave Dull, Dictynna.

DULL.

Qu'est-ce que c'est que Dictynna?

NATHANIEL.

C'est ainsi qu'on appelle Phébé, la *Luna*, la lune.

HOLOPHERNE.

La lune avait un mois quand Adam n'avait pas davantage; et elle ne comptait pas cinq semaines quand il eut atteint cent ans. On peut changer les noms, l'allusion est la même.

DULL.

En effet, la collusion est la même.

HOLOPHERNE.

Dieu vienne en aide à ta capacité! J'ai dit: l'allusion est la même.

DULL.

Et moi je dis que la pollution est la même, car la lune n'a jamais plus d'un mois, et j'ajoute que c'était un daguet que la princesse a tué.

HOLOPHERNE.

Sir Nathaniel, voulez-vous entendre une épitaphe improvisée sur la mort du daim ? Pour flatter l'humeur de cet ignorant, j'appellerai daguet le daim que la princesse a tué.

NATHANIEL.

Perge, bon maître Holopherne, *perge*. Comme cela vous abrogerez toute bouffonnerie.

HOLOPHERNE.

Je mettrai en œuvre quelques allitérations, car cela dénote de la facilité.

La digne princesse a percé et abattu un joli plaisant daguet.
Quelques-uns disent un sore ; mais ce n'est pas un sore tant qu'il n'a pas été blessé à la chasse[1].
Les chiens aboyent. Ajoutez un L a sore, alors un sore de troisième année[2] *sortira du bois.*
Daguet, sore ou sorel, les gens poussent des cris.
Si un sore est un sorel, alors un L à sore fait cinquante sores. O malheureux L[3] *!*
Du pauvre sore j'en fais cent en ajoutant un L de plus[4].

NATHANIEL.

Un rare talent.

DULL.

Si le talent est une griffe, voyez comme il griffe avec talent[5].

HOLOPHERNE.

C'est un don que je possède, simple, fort simple ; j'ai un esprit fou, rempli de formes, de figures, d'images, d'objets, d'idées, d'appréhensions, de motions, de révolutions, le tout

1. Jeu de mot sur *sore* (chevreuil) et *sore* (blessé).

2. *Sorel*, chevreuil de troisième année.

3. *If sore be sore, then L to sore makes fifty sores.*

4. Holopherne a prévenu qu'il abuserait des allitérations. Nous n'avons pu les rendre en français. Le morceau commence ainsi :
The praiseful princess pierce'd and prick'd a pretty pleasing pricket.

5. *If a talent be a claw, look how he claws him with a talent.* Nous sommes presque dans l'impossible.
Au temps de Shakespeare, observe Malone, le *talon* (la griffe) d'un oiseau était souvent écrit *talent*. L'auteur joue donc ici avec les deux mots. Nous retrouverons le même calembour dans la *Douzième Nuit :*

... let them use their talents.

D'autre part, Steevens fait remarquer que *to claw* veut dire aussi flatter. On pourrait donc traduire : « Si un talent est une griffe, voyez comme il flatte avec talent ».

engendré dans le ventricule de la mémoire, nourri dans la matrice de *pia mater*, et mis au jour dans la maturité de l'occasion. Mais ce don est surtout agréable chez ceux en qui il est piquant et je rends grâce à Dieu de le posséder.

NATHANIEL.

Messire, je remercie Dieu de vous, et mes paroissiens peuvent en faire autant, car leurs fils sont bien éduqués par vous, et leurs filles profitent grandement sous votre direction. Vous êtes un bon membre de la communauté.

HOLOPHERNE.

Mehercle, si leurs fils ont des dispositions, ils ne manqueront pas d'instruction. Si leurs filles ont de la capacité, je leur en introduirai[1]. Mais *vir sapit qui pauca loquitur*. Voici une âme féminine qui nous salue.

(*Entrent* JAQUENETTA *et* COSTARD).

JAQUENETTA.

Dieu vous accorde un bon jour, monsieur le curé.

HOLOPHERNE.

Monsieur le curé ! *Quasi pers-on*. Si l'un des deux doit être mis en perce, lequel est-ce[2] ?

COSTARD.

Parbleu, monsieur le curé, celui qui ressemble le plus à un baril.

HOLOPHERNE.

Il faut, en effet, qu'un baril soit mis en perce ! Voilà bien de la conception dans une motte de terre, bien du feu dans un caillou ! Une perle pour un porc ! C'est joli ! C'est beau !

JAQUENETTA.

Monsieur le curé, voulez-vous être assez bon pour me lire cette lettre. Elle m'a été remise par Costard et envoyée par don Armado. Je vous supplie de me la lire.

HOLOPHERNE.

Fauste, precor, gelida quando pecus omne sub umbra
Ruminat.

1. ... *I will put it to them.*
La phrase est ici à double entente. Si peu recommandable qu'elle soit, Pope n'a pas hésité à la reprendre dans une comédie qui fut d'ailleurs représentée sans succès : *Three Hours after Marriage.*

2. Les traducteurs passent cette réplique comme la jugeant intraduisible. Elle l'est en effet. Jaquenetta dit : Dieu vous accorde un bon jour, monsieur *person*, c'est-à-dire monsieur le curé. Ce à quoi Holopherne, jouant sur le mot *person*, répond : *Quasi person*. (Nous avons laissé le mot en anglais, dans notre traduction, faute de pouvoir trouver son équivalent en français). C'est-à-dire : quasi *pierce-on*. Or *to pierce* veut dire mettre en perce.

Et cœtera! Ah! bon vieux Mantouan[1]! Je puis dire de toi ce que le voyageur disait de Venise:

... Vinegia, Vinegia,
Chi non te vede, ei non te pregia[2].

Vieux Mantouan! Vieux Mantouan! Qui ne te comprend pas ne t'aime pas! *Ut, re, sol, la, mi, fa!* Pardon, monsieur, quel est le contenu de cette lettre, ou plutôt, comme dit Horace dans son... Sur mon âme, ce sont des vers!

NATHANIEL.

Oui, messire, et très savants.

HOLOPHERNE.

Fais-moi entendre une strophe, une stance, un vers! *Lege Domine.*

NATHANIEL, *lisant.*

Si l'amour me rend parjure, comment jurerai-je d'aimer?
Ah! jamais on ne sera fidèle, si ce n'est à la beauté.
Bien que je sois parjure, je te resterai fidèle.
Les pensées, qui sont pour moi des chênes, se courbent de-
[vant toi comme de l'osier.
L'étude renonce à son penchant et fait son livre de tes yeux
Où résident tous les plaisirs que l'art comprend.
Si la connaissance est le but, te connaître suffira.
Bien savante est la langue qui peut bien te louer.
Très ignorante est l'âme qui te voit sans tressaillement.
Je suis digne d'éloges en t'admirant.
Tes yeux brillent comme l'éclair de Jupiter; ta voix est son
[effroyable tonnerre.
Mais quand elle n'est pas en colère, c'est musique et douce flamme.
Céleste comme tu l'es, pardonne, amour, à mon audace,
De chanter les mérites du ciel avec une voix aussi terrestre.

HOLOPHERNE.

Vous sautez l'apostrophe et perdez ainsi l'accent. Permettez-moi de revoir ce canzone. La quantité seule y est observée, mais l'élégance, la facilité, la cadence d'or de la poésie, *caret.* Ovidius Naso était l'homme pour cela. Pourquoi Naso? Parce qu'il savait sentir les fleurs odoriférantes de la fantaisie et les traits de l'invention. *Imitari* n'est rien. Le chien imite son maître, le singe son gardien, le cheval orné de rubans son cavalier[3]. Vierge damosella, est-ce à vous que cela était adressé?

1. Le bon vieux Mantouan est le carme Jean-Baptiste de Mantoue, dont George Tuberville traduisit les églogues.

2. La citation, ainsi écorchée, est empruntée à Florio. Voir son livre: *Les Seconds Fruits.*

3. *... the tired horse.*
The tired horse was the horse adorned with ribands. (*Note de Farmer*).

JAQUENETTA.

Oui, messire, par un monsieur Biron [1], un des seigneurs de la reine étrangère.

HOLOPHERNE.

Examinons la suscription. *A la main blanche comme neige de la très belle dame Rosaline.* Je veux regarder encore l'intellect de la lettre pour voir la dénomination de la partie écrivant à la personne suscrite. *Au service complet de votre Seigneurie.* BIRON. Messire Nathaniel, ce Biron est un de ceux qui ont fait serment avec le roi. Il a confectionné une lettre pour une des suivantes de la reine étrangère, laquelle lettre s'est trompée d'adresse, soit accidentellement, soit par voie de progression. Allez, ma douce enfant, remettre ce papier dans les mains du roi. Cela peut l'intéresser. Ne vous attardez pas aux compliments, je vous en tiens quitte. Adieu.

JAQUENETTA.

Bon Costard, viens avec moi. Seigneur, Dieu protège votre vie.

COSTARD.

Je te suis, ma fille.

(*Sortent Costard et Jaquenetta*).

NATHANIEL.

Messire, vous avez agi tout à fait religieusement, dans la crainte de Dieu, et comme dit un certain père...

HOLOPHERNE.

Messire, ne me parlez pas de père, j'ai horreur de ce qui est spécieux. Mais, pour revenir aux vers, est-ce qu'ils vous plaisent, Nathaniel?

NATHANIEL.

Ils sont merveilleusement écrits.

HOLOPHERNE.

Je dîne aujourd'hui chez le père d'un certain élève à moi. Si, avant le repas, il vous plaisait de gratifier la table d'un *benedicite*, je pourrais, grâce au privilège dont je jouis auprès des parents du susdit élève, vous ménager une *ben venuto*. Là, je vous prouverai que ces vers sont ceux d'un ignorant, ne possédant pas le don de la poésie et manquant d'imagination. Venez, je vous en supplie.

NATHANIEL.

Je vous remercie, car la société (dit l'Ecriture) est le bonheur de la vie.

HOLOPHERNE.

Certainement. Et ainsi conclut infailliblement l'Ecriture.

1. Shakespeare oublie que Jaquenetta ne sait rien de Biron. Elle a dit tout à l'heure que la lettre lui avait été envoyée par Don Armado et remise par Costard.

(*A Dull*). Monsieur, je vous invite également. Ne refusez pas. *Pauca verba*. En avant ! Les gentilshommes sont à leur plaisir, nous allons aussi nous récréer.

SCÈNE III.

Un autre endroit dans le Parc.

ENTRE BIRON, UN PAPIER A LA MAIN.

BIRON.

Le roi chasse le daim ; je me chasse moi-même ! Ils ont tendu des filets ; je me prends à la glu, une glu qui poisse ! Poisser ! Un vilain mot ! Apaise-toi, chagrin. On dit que le fou l'a dit ; je le dis aussi et je suis le fou. Bien déduit, esprit ! Par le Seigneur, cet amour est aussi furieux qu'Ajax ; il tue les moutons, il me tue, je suis un mouton. Voilà qui est encore bien déduit de ma part. Je ne veux pas aimer. Si j'aime, je veux être pendu ! Sur ma foi, je ne veux pas aimer. Si ce n'était ses yeux, par ce soleil, je ne l'aimerais pas ! Dans ce monde je ne fais que mentir et mentir par la gorge. Par le ciel, j'aime ! L'amour m'a appris à rimer, à être mélancolique, et voici un échantillon de ma rime et de ma mélancolie. Je lui ai déjà envoyé un sonnet ; le rustre l'a porté, le fou l'a envoyé, la dame l'a reçu. Cher rustre ! Fou plus cher encore ! Très chère dame ! Par le monde, je ne me soucierais pas plus que d'une épingle de cet amour, si les autres étaient amoureux aussi. Voici venir quelqu'un, un papier à la main. Que Dieu lui donne la grâce de gémir !

(*Il grimpe à un arbre*).

(*Entre* LE ROI, *tenant un papier à la main*).

LE ROI.

Hélas !

BIRON, *à part*.

Il est touché, par le ciel ! Poursuis, cher Cupidon ! tu l'as frappé avec ta flèche à moineaux sous la mamelle gauche. Des secrets !

LE ROI, *lisant*.

Le soleil d'or ne donne pas un baiser aussi doux
A la rose rafraîchie par la rosée du matin,
Que tes yeux, quand leurs frais rayons atteignent
La rosée qui, la nuit, humecte mes joues.
La lune d'argent n'est pas moitié aussi brillante
A travers le sein transparent de l'onde,

Que ton visage reflété par mes larmes.
Car tu brilles dans chacune des larmes que je pleure !
Pas une larme qui ne la porte comme un char,
D'où elle triomphe de mon chagrin.
Regarde les pleurs qui m'inondent
Et ta gloire se montrera à travers mon désespoir.
N'aime pas et tu garderas
Mes larmes pour t'en faire des miroirs et je pleurerai encore.
O reine des reines, tu es si supérieure aux autres
Qu'il n'y a pas de pensée capable de le concevoir, ni de langue
[*mortelle à même de le dire !*

Comment lui faire connaître mon chagrin ? Je vais laisser tomber le papier ! Douces feuilles, abritez ma folie ! Qui vient là ?

(*Il se cache*).

(*Entre* LONGUEVILLE, *tenant un papier à la main*).

Longueville ! Il lit ! Ecoute, oreille !

BIRON, *à part.*

Voici venir un fou de plus, qui te ressemble.

LONGUEVILLE, *à part.*

Je suis parjure !

BIRON, *à part.*

Il porte des papiers comme un parjure [1].

LE ROI, *à part.*

Il est amoureux, j'espère ! Cher compagnon de ma honte !

BIRON, *à part.*

Un ivrogne aime un ivrogne.

LONGUEVILLE, *à part.*

Suis-je le premier qui soit ainsi parjure !

BIRON, *à part.*

Je pourrais te rassurer, j'en sais deux dans ton cas. Tu complètes le triumvirat ; tu es la pierre angulaire de notre société ; une sorte de Tyburn [2] d'amour où se balance notre simplicité !

LONGUEVILLE.

Je crains que ces vers grossiers ne parviennent pas à l'émouvoir. O dame Maria, impératrice de mon amour ! Je déchirerai ces strophes et j'écrirai en prose !

1. Les parjures étaient condamnés à porter sur la poitrine un papier expliquant leur crime.
A propos du cardinal Wolsey, Holinshed écrit : « Il fut puni pour s'être parjuré et condamné à porter un papier ouvert sur la poitrine, comme c'était alors la coutume ».
Dans *Leicester's Commonwealth* :
« Ces gentilshommes furent tous appréhendés, envoyés à Ludlow, et portèrent les papiers où était inscrit leur parjure ».

2. On pendait à Tyburn.

BIRON, *à part.*

Les rimes sont des ornements pour le haut-de-chausses du folâtre Cupidon. Ne dépare pas ses braies [1].

LONGUEVILLE.

Allons ! (*Lisant*).

La céleste rhétorique de tes yeux
(A laquelle l'univers ne saurait opposer d'argument)
N'a-t-elle pas conseillé ce parjure à mon cœur ?
Quand c'est pour toi qu'on viole ses serments, on ne mérite pas
[de châtiment.
Mon vœu concernait une femme ; je prouverai,
Puisque tu es une déesse, que je n'ai pas manqué à mon ser-
[ment.
Mon serment était terrestre, céleste est l'amour que je te porte.
Obtenir ta grâce, c'est éviter toute disgrâce.
Un serment n'est qu'un souffle, un souffle une vapeur,
Aussi, beau soleil qui brille sur la terre
L'aspires-tu. Il est en toi.
Conséquemment, si j'ai brisé mon serment je n'en suis pas res-
[ponsable.
Et si j'en étais responsable, quel fou ne serait pas assez sage
Pour rompre un vœu quand il s'agit de gagner le paradis.

BIRON, *à part.*

Les voilà bien ces foies [2] qui font de la chair une divinité et d'une jeune oie une déesse ! Pure, pure idolâtrie ! Dieu nous amende ! Dieu nous amende ! Nous nous égarons tous !

(*Entre* DUMAINE, *tenant un papier à la main*).

LONGUEVILLE.

Par qui ferais-je porter ce sonnet ?... Holà ! quelqu'un ! Cachons-nous !

(*Il se dissimule*).

BIRON, *à part.*

Nous jouons tous à cache-cache, ce vieux jeu des enfants ! Moi comme un demi-dieu, perché sur un nuage, je contemple d'en haut avec attention les secrets de ces malheureux fous. Encore des sacs au moulin ! O ciel, je suis satisfait ! Dumaine est transformé ! Quatre coqs de bruyère dans un même plat !

1. *Disfigure not his slop.*
Le *slop* était une sorte de haut-de-chausses très large, alors à la mode, comme on peut s'en rendre compte d'après certains vieux portraits de famille. On en affublait volontiers l'Amour quand il paraissait en scène.

2. Nous avons déjà dit qu'anciennement le foie était considéré comme le siège de l'amour.
Dans *Beaucoup de bruit pour rien* :
I ever love had interest in his liver.

DUMAINE.

O divine Kate !

BIRON, *à part.*

O bouffon profane !

DUMAINE.

Par le ciel, l'étonnement des yeux mortels !

BIRON, *à part.*

Par la terre, elle n'est que corporelle [1]. Là, tu mens.

DUMAINE.

Ses cheveux d'ambre dépassent l'ambre lui-même !

BIRON, *à part.*

Un corbeau couleur d'ambre, voilà une chose à noter !

DUMAINE.

Elle est aussi droite que le cèdre !

BIRON, *à part.*

Arrête-là ! Son épaule est enceinte !

DUMAINE.

Elle est belle comme le jour !

BIRON, *à part.*

Comme certains jours où le soleil ne brille pas.

DUMAINE.

Oh ! Si mes vœux étaient exaucés !

LONGUEVILLE, *à part.*

Et les miens !

LE ROI, *à part.*

Et les miens aussi, mon Dieu !

BIRON, *à part.*

Amen pour les miens également ! N'est-ce pas là un bon mot ?

DUMAINE.

Je voudrais l'oublier, mais elle enfièvre mon sang et son souvenir ne me quitte pas !

BIRON, *à part.*

Elle enfièvre son sang ! Une saignée le ferait couler dans un gobelet [2]. Douce méprise !

1. Le texte porte : *She is but corporal.* Théobald propose de remplacer *corporal* par *corporeal.* Au temps de Shakespeare ces deux mots étaient volontiers employés l'un pour l'autre.

Dans *Macbeth* :

... and what seem'd corporal, melted
As breath into the wind.

Dans *Jules César* :

His corporal motion govern'd by my spirit.

2. C'était la mode parmi les jeunes galants, de se piquer le bras, de boire son sang à la santé de sa maîtresse, ou d'écrire le nom de cette maîtresse en lettres sanglantes.

Ben Johnson parle longuement de cette coutume dans *Cynthia's Revels.*

DUMAINE.

Je vais relire l'ode que je lui ai dédiée.

BIRON, *à part.*

Je vais constater une fois de plus à quel point l'amour s'exprime différemment.

DUMAINE, *lisant.*

Un jour (jour de malheur!)
L'amour, dont le mois est toujours Mai,
Vit une fleur, entre les plus belles,
Qui se jouait dans l'air capricieux.
A travers ses feuilles veloutées, la brise
Invisible, se faisait passage.
L'amoureux, malade à en mourir,
Souhaita d'être la brise du ciel.
Brise, dit-il, tes joues peuvent souffler,
Brise, que ne puis-je triompher comme toi!
Mais, hélas! Ma main a juré
De ne jamais te séparer de tes épines.
Serment, hélas! qui ne convient guère à la jeunesse,
A la jeunesse faite pour cueillir ce qui embaume.
Ne m'accuse pas de péché
Si je me rends parjure pour toi,
Toi pour qui Jupiter jurerait
Que Junon n'est qu'une Ethiopienne,
Toi près de qui il renoncerait à être Jupiter
Et se ferait mortel par amour!

Je vais lui envoyer cela et aussi quelque chose de plus clair qui exprimera le douloureux appétit de mon sincère amour. Pourquoi le roi, Biron et Longueville, ne sont-ils pas amoureux aussi? Le mal servant d'exemple au mal, effacerait sur mon front la tache du parjure, car nul n'est coupable quand tous radotent.

LONGUEVILLE, *avançant.*

Dumaine, ton amour n'est pas charitable, puisqu'il souhaite que son chagrin ait des compagnons. Vous pouvez pâlir; moi je rougirais, d'avoir été surpris faisant de la façon la sieste.

LE ROI, *avançant.*

Alors, monsieur, rougissez, car votre cas est le sien. Vous le réprimandez, c'est l'offenser deux fois. Vous n'aimez pas Maria? Longueville n'a jamais composé de sonnet en son honneur? Jamais il n'a croisé les bras sur sa poitrine pour retenir les battements de son cœur? J'étais caché dans ce buisson; je vous ai vu tous les deux et pour vous deux j'ai rougi. J'ai entendu vos vers coupables, j'ai observé vos allures, je vous ai vu poussant des soupirs, j'ai constaté votre passion. Hélas! disait l'un! Par Jupiter, criait l'autre!

L'une avait des cheveux d'or, l'autre des yeux de cristal ! (*A Longueville*). Vous vouliez violer votre foi et vos vœux pour le paradis ! (*A Dumaine*). Pour votre amour Jupiter eût enfreint son serment! Que dira Biron, quand il apprendra votre déloyauté, après avoir mis tant de zèle à jurer? Comme il va vous mépriser! Quel esprit il va dépenser! Comme il triomphera, comme il sautera, comme il rira ! Pour toutes les richesses du monde, je ne voudrais pas qu'il en sût autant sur mon compte.

BIRON.

Avançons maintenant pour flageller l'hypocrisie !

(*Il descend de l'arbre*).

Bon cœur, de quel droit reproches-tu à ces vers de terre d'aimer, alors que tu es le plus épris de tous? Vos yeux ne sont pas des chars où apparaît certaine princesse? Vous ne voudriez pas être parjure, ce serait une haïssable chose ! Quant à sonner des sonnets cela est bon pour les ménestrels ! Vous n'êtes pas honteux? Vous n'avez pas de honte d'être ainsi touchés tous les trois! Longueville, vous avez vu une paille dans l'œil de Dumaine, le roi en a vu une dans vos yeux à tous deux, moi j'ai découvert la poutre qui vous aveugle tous trois. Oh! A quelle scène de folie j'ai assisté ! Que de soupirs, de gémissements, de désespoirs, de désolations ! Quelle patience il m'a fallu pour voir un roi transformé en moucheron [1] ! Le grand Hercule jouant à la toupie! le profond Salomon chantant une gigue ! Hector s'amusant à la poussette avec des enfants! et Timon le censeur se distrayant avec des jouets ! Où gît ton chagrin, cher Dumaine? Où niche ta peine, gentil Longueville? Où la vôtre, monseigneur? Tous frappés au cœur! Vite du brouet d'accouchée !

1. *To see an king transformed to a gnat !*

Théobald et nombre d'éditeurs ont cru devoir remplacer le mot *gnat* par *knot*, dont nous ne comprenons pas d'ailleurs la signification ici, à moins qu'il faille traduire : « Un roi demeurant dans la posture d'un amoureux » ce qui nous paraît subtil, bien que nous lisions dans la *Tempête* :

. . . . Sitting
His arms in this sad knot.

Steevens recommande *knott*, sorte de bécassine qui se laissait facilement prendre. Heath préfère *gnat*. Biron ferait allusion au bourdonnement de l'insecte que rappelleraient les gémissements du roi. Malone appuie la proposition de Heath, en citant un passage de Spenser :

As when a swarme of gnats at even-tide
Out of the fennes of Alban doe arise,
Their murmuring small trompettes sounden wide.

Mason insiste pour *gnat*.

A tout hasard, nous avons traduit *gnat*.

LE ROI.

Tes plaisanteries sont amères. Nous sommes-nous donc ainsi trahis sous tes yeux?

BIRON.

Ce n'est pas vous qui êtes trahis, c'est moi! Moi qui suis un honnête homme! Moi qui considérerais comme un péché de briser un serment! Je suis trahi pour avoir accepté comme compagnons des lunatiques, des hommes d'une incomparable inconstance! Quand me verrez-vous faire des vers? gémir pour une Jeanneton? dépenser une minute de mon temps à lisser mes plumes? Quand entendrez-vous dire que je fais l'éloge d'une main, d'un pied, d'un œil, d'un visage, d'une taille, d'une jambe ou d'un membre?

LE ROI.

Doucement! Pourquoi courir si vite? Est-ce un honnête homme ou un voleur qui galope ainsi?

BIRON.

Je fuis l'amour; bel amant, laissez-moi passer!

(*Entrent* JAQUENETTA *et* COSTARD).

JAQUENETTA.

Dieu bénisse le roi!

LE ROI.

Quel présent apportes-tu là?

COSTARD.

Une trahison certaine.

LE ROI.

Que fait la trahison ici?

COSTARD.

Rien, seigneur.

LE ROI.

Alors, la trahison et vous, pouvez tous deux aller en paix.

JAQUENETTA.

Je supplie votre Grâce de lire cette lettre. Notre curé la suspecte. Il dit qu'il y a trahison.

LE ROI, *donnant la lettre*.

Lis-la, Biron. Qui t'a donné cette lettre?

JAQUENETTA.

Costard.

LE ROI.

De qui la tiens-tu?

COSTARD.

De don Armado, don Armado.

(*Biron déchire la lettre*).

LE ROI.

Eh bien? que se passe-t-il? Pourquoi déchires-tu cette lettre?

BIRON.

C'est un enfantillage, mon suzerain, un enfantillage. Votre Grâce n'a pas à s'en inquiéter.

LONGUEVILLE.

Elle l'a trop émotionné pour que nous ne la lisions pas.

DUMAINE, *après avoir ramassé les morceaux de la lettre.*

C'est l'écriture de Biron et voici son nom.

BIRON, *à Costard.*

Fils de putain, idiot, tu es né pour me faire honte! J'ai péché, monseigneur, j'ai péché; je le confesse!

LE ROI.

Tu confesses quoi?

BIRON.

Que vous êtes trois fous auxquels je manquais pour que la partie fût carrée. Lui, lui, et vous, mon suzerain, et moi, nous sommes des voleurs d'amour et méritons la mort. Eloignez cet auditoire et je vous en dirai davantage.

DUMAINE.

Maintenant, nous sommes en nombre pair.

BIRON.

En effet. Nous sommes quatre. Ces tourtereaux s'en iront-ils?

LE ROI.

Hors d'ici. Allez!

COSTARD.

Que les braves gens fassent bande à part et abandonnent les traîtres.

(*Sortent Costard et Jaquenetta*).

BIRON.

Chers seigneurs, chers seigneurs, embrassons-nous! Nous sommes aussi fidèles que peuvent l'être la chair et le sang. La mer doit avoir son flux et son reflux, le ciel doit montrer sa face, un jeune sang ne peut pas obéir à un décret suranné, nous ne saurions supprimer la cause qui nous a fait naître. Il fallait donc absolument que nous fussions parjures.

LE ROI.

Est-ce que ces vers attesteraient quelque amour de ta part?

BIRON.

Vous le demandez! Qui pourrait voir la céleste Rosaline sans s'incliner devant elle, comme l'Indien ignorant et sauvage devant le premier rayon de soleil de la splendide aurore; sans être frappé d'aveuglement et sans baiser la terre avec son cœur dompté? Quel œil d'aigle, si péremptoire qu'il soit, oserait contempler le ciel de son front sans être aveuglé par sa majesté?

LE ROI.

Quel zèle, quelle furie t'inspirent? Ma bien-aimée, maîtresse de la tienne, ressemble à une gracieuse lune, tandis que Rosaline n'est qu'un astre gravitant autour d'elle et dont l'éclat est à peine visible [1].

BIRON.

Alors mes yeux ne sont pas des yeux et je ne suis pas Biron. Si ce n'était pour éclairer ma maîtresse, le jour se changerait en nuit. De tous les teints la souveraineté choisie se rencontre sur sa jolie joue, où, de plusieurs attraits, elle n'en fait qu'un seul ; où rien ne manque de ce que peut chercher le désir. Prêtez-moi les fleurs de tous les langages... Fi de la rhétorique fardée! Elle n'en a pas besoin! Les louanges des marchands ne conviennent qu'aux choses à vendre. Elle est au-dessus de la louange, et des compliments trop succincts la flétriraient ! Un ermite couvert de rides, portant cent hivers, rajeunirait de cinquante ans en contemplant son regard. Sa beauté ragaillardit le vieillard et, comme s'il venait de naître, donne à ses béquilles l'enfance du berceau! C'est un soleil qui prête son éclat à toutes choses!

LE ROI.

Par le ciel, sa maîtresse est aussi noire que l'ébène!

BIRON.

L'ébène est-il comme elle? O bois divin! Une épouse taillée dans ce bois-là, ce serait la félicité! Oh! qui peut ici prêter serment? Où y a-t-il un livre sacré? Je veux jurer que la beauté n'est pas la beauté si elle n'emprunte pas ses regards à ses yeux, et qu'aucun visage n'est beau s'il n'est noir comme le sien [2]!

LE ROI.

O paradoxe! Le noir est la marque de l'enfer, la couleur des donjons et l'aspect sombre de la nuit. La beauté la plus complète doit ressembler au ciel.

BIRON.

Les démons, pour nous tenter plus vite, cherchent à ressembler aux esprits de lumière. Si le front de ma dame est tendu de noir, c'est qu'elle est en deuil de voir le fard et les

1. . . . . *Micat inter omnes*
Julium fidus, velut inter ignes
Luna minores. (HORACE)

2. Relisez le 132e sonnet de Shakespeare.
. . . *those two mourning eyes become thy face.*
O, let it then as well beseem thy heart
To mourn for me;...
Then will I swear, beauty herself is black,
And all they foul, that thy complexion lack .

faux cheveux séduire les amants par de fausses apparences[1]. Elle est venue au monde pour décider que la beauté serait noire. Grâce à elle, la mode va changer ; les couleurs naturelles passeront pour être du fard, et le rouge, pour éviter l'affront de la méprise, se peindra lui-même en noir, afin de ressembler au front de Rosaline !

DUMAINE.

C'est pour être comme elle que les ramoneurs sont noirs !

LONGUEVILLE.

Depuis qu'elle est née les charbonniers passent pour être beaux !

LE ROI.

Et les Ethiopiens se vantent de la finesse de leur teint !

DUMAINE.

L'obscurité n'a plus besoin de flambeaux, c'est de la lumière !

BIRON.

Vos maîtresses n'oseraient jamais sortir par un temps de pluie, de peur de déteindre !

LE ROI.

La vôtre devrait choisir ce temps-là, car, à parler franchement, je trouverai plus beau visage n'ayant pas été lavé d'aujourd'hui.

BIRON.

Je prouverai sa beauté, dussé-je la proclamer jusqu'au jugement dernier !

LE ROI.

A ce moment-là tu ne rencontreras pas de démon plus effrayant qu'elle.

DUMAINE.

Je n'ai jamais vu un homme vanter à ce point une mauvaise marchandise.

LONGUEVILLE, *montrant son soulier.*

Regarde, voici ton amour. Compare mon pied et son visage.

BIRON.

Si les rues étaient pavées avec tes yeux, ses pieds seraient trop délicats pour les fouler !

DUMAINE.

Malheureux ! si elle foulait un pareil pavé, les rues verraient tout, comme si elle marchait sur la tête !

1. Allusion aux perruques que portaient volontiers les femmes. Nous renvoyons le lecteur à *Londres au temps de Shakespeare.*

LE ROI.

Pourquoi continuer? Ne sommes-nous pas tous amoureux?

BIRON.

Rien n'est aussi certain, et, conséquemment, tous parjures.

LE ROI.

Alors cessez ce verbiage; et toi, mon cher Biron, démontre-nous que notre amour est légitime et que nous n'avons pas trahi notre foi.

DUMAINE.

Vas-y et flatte notre faiblesse.

LONGUEVILLE.

Trouve un argument qui nous permette de poursuivre; quelque tour d'esprit, quelque subtilité, à l'aide desquels nous puissions duper le diable.

DUMAINE.

Quelque remède au parjure.

BIRON.

Oh! nous en avons plus qu'il n'est besoin!... Faites bien attention, soldats de l'amour [1]. Considérez d'abord ce que vous aviez à faire. Jeûner, étudier, ne pas voir de femmes! Immense trahison contre le royal Etat de la jeunesse! Pouvez-vous jeûner? Vos estomacs sont trop jeunes et l'abstinence engendre les maladies. Quand vous avez juré d'étudier, seigneurs, chacun de vous a abjuré le vrai livre. Pourriez-vous toujours rêver, toujours prêter une grande attention, toujours regarder? Comment, monseigneur et vous autres, pourriez-vous découvrir l'excellence de l'étude, sans la beauté d'un visage de femme? C'est des yeux des femmes que je tire cette doctrine. Elles sont le fond, les livres, les académies, d'où jaillit le véritable feu de Promothée. Un travail trop longtemps soutenu emprisonne les esprits agiles dans les artères, comme un mouvement, une action de longue durée, fatiguent la vigueur nerveuse du voyageur. En jurant de ne pas regarder le visage d'une femme, vous avez abjuré l'usage des yeux, et même l'étude, l'objet le plus sérieux de votre serment. Existe-t-il au monde un auteur pouvant enseigner la beauté comme le font des yeux de femme? La science n'est qu'un accessoire à notre personnalité; là où nous sommes, notre science y est aussi. Quand nous nous regardons dans les yeux d'une femme, n'y voyons-nous pas aussi notre science? Nous avons fait le vœu d'étudier, et en cela même nous avons répudié nos véritables livres.

1. . . . . *affection's men at arms*
A man at arms est un soldat armé pour l'offensive et la défensive. (*Note de Johnson*).

Vous, monseigneur, ou vous, ou vous, avez-vous jamais trouvé dans une contemplation de plomb l'inspiration poétique dont vous ont enrichi les yeux brillants d'une belle? Les autres sciences s'attardent dans le cerveau, et stérilement pratiquées, permettent à peine au travail opiniâtre de récolter une moisson. Tandis que l'amour, appris dans les yeux d'une femme, ne reste pas muré dans le cerveau avec la mobilité de tous les éléments; il se répand, aussi vite que la pensée, dans chacune de nos facultés, pour leur donner un double pouvoir en multipliant leurs fonctions et leurs offices. Il ajoute une précieuse seconde vue aux yeux. L'œil d'un amant voit mieux que celui de l'aigle; ses oreilles perçoivent le bruit le plus léger qui échappe à l'oreille soupçonneuse du voleur; son tact est plus délicat, plus sensible que les tendres cornes du colimaçon; sa langue plus raffinée que celle du friand Bacchus. Sa valeur en fait un Hercule toujours grimpant aux arbres des Hespérides[1]. Subtil comme un sphinx; aussi caressant, aussi musical que la lyre du brillant Apollon, qui a pour cordes ses cheveux[2], quand parle l'amour tous les dieux se taisent pour écouter l'harmonie de sa voix. Jamais poète n'oserait prendre une plume pour écrire, avant qu'à son encre se soient mêlées les larmes de l'amour. C'est alors que ses vers ravissent des oreilles sauvages et remplissent les tyrans d'une douce humilité. Cette doctrine, je la tire des yeux des femmes qui étincellent comme le feu de Promothée. Elles sont les livres, les arts, les académies, qui enseignent, nourrissent l'univers entier; sans elles, nul ne peut exceller dans quoi que ce soit. C'est pourquoi vous étiez des fous d'abjurer les femmes et le seriez encore de garder

1. Shakespeare oublie que les Hespérides étaient les filles d'Atlas, et suppose que les jardins qui donnaient des pommes d'or s'appelaient Hespérides. C'est une erreur que partageaient avec notre auteur nombre de ses contemporains.

Dans *Friar Bacon and Friar Bungay* (1598), de Robert Greene:

Shew thee the tree, leav'd with refined gold,
Whereon the fearful dragon held his seat,
That watch'd the garden call'd Hesperides.

« Regarde l'arbre chargé d'or, où se tient le redoutable dragon qui surveille le jardin appelé Hespérides.

Dans un poème datant de 1597 appelé *The legend of Orpheus and Euridice* :

And, like the dragon of the Hesperides,
Shutteth the garden's gate.

« Et comme le dragon des Hespérides, tu gardes la porte du jardin ».

2. La même image se trouve dans le *Mydas* de Lily, où Pan dit à Apollon : « Si ton luth avait été en bois de laurier, si ses cordes avaient été les cheveux de Daphné, tes accents auraient pu être comparés aux miens.

votre serment. Au nom de la sagesse, un mot que tous les hommes aiment; au nom de l'amour, un mot qui plaît à tous les hommes; au nom des hommes, les auteurs des femmes; au nom des femmes par qui les hommes ont été faits, oublions nos serments pour nous souvenir de nous-mêmes, si nous ne voulons pas nous oublier en gardant nos serments. La religion veut que nous nous parjurions de la sorte. La charité fait loi, et qui pourrait séparer l'amour de la charité?

LE ROI.

Par saint Cupidon! Soldats, au champ de bataille!

BIRON.

Faites avancer les étendards et sus à nos adversaires! Pêle-mêle abattons-les! Mais souvenons-nous dans le conflit, d'éviter leur soleil [1]!

LONGUEVILLE.

Parlons clairement. Laissons de côté les gloses. Etes-vous décidés à courtiser les filles de France?

LE ROI.

Et à les convaincre? Alors il faut imaginer quelque chose qui les distraie dans leurs tentes.

BIRON.

D'abord, conduisons-les du parc jusque chez elles; ensuite, chacun de nous prendra la main de sa belle maîtresse. Dans l'après-midi, nous inventerons pour les récréer quelque joyeux passe-temps, de ceux que la brièveté de l'heure nous permettra d'organiser. Les galas, les danses, les masques, les heures joyeuses, doivent marcher devant l'amour en jonchant son chemin de fleurs.

LE ROI.

En avant! En avant! Ne perdons pas un temps dont nous devons profiter.

BIRON.

Allons! Allons [2]*!* Ce n'est pas en semant de la nielle que l'on recueille du blé, et toujours la justice tient sa balance égale. Des filles légères peuvent être un fléau pour des parjures; si cela arrive notre cuivre n'achètera pas de plus précieux trésor.

(*Ils sortent*).

1. A l'époque où l'on se battait à coups de flèches, il était très important d'avoir le soleil dans le dos. C'est ce qui décida de la victoire de Henry V, à Azincourt. Il faut voir aussi dans la phrase de Shakespeare une arrière-pensée impossible à rendre en français.

2. En français dans le texte.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Une autre partie du Parc.

ENTRENT HOLOPHERNE, SIR NATHANIEL ET DULL.

HOLOPHERNE.

Satis quod sufficit.

NATHANIEL.

Je prie Dieu pour vous, messire. Les raisons que vous nous avez données à table ont été piquantes et sentencieuses, plaisantes sans grossièreté, sages sans affectation, audacieuses sans impudence, savantes sans prétention, et étranges sans hérésie. J'ai conversé un certain jour, *quondam*, avec un compagnon du roi, qui est intitulé, nommé ou appelé, Don Adriano de Armado.

HOLOPHERNE.

Novi hominem tanquam te. Son humeur est hautaine, sa conversation péremptoire, sa langue affilée, son œil ambitieux, son allure majestueuse, son attitude vaine, ridicule et thrasonique. Il est trop bien mis [1], trop requinqué, trop

1. *He his too picked.*
Le lecteur verra ici, une fois de plus, dans quel embarras peut se trouver un traducteur consciencieux. *To be picked*, selon Johnson, signifierait avoir la barbe en pointe. Au temps de Shakespeare (voir le chapitre de l'Homme à la mode, dans *Londres au temps de Shakespeare*), porter la barbe en pointe, était affecter une mode étrangère. Nous allions adopter le sens proposé par Johnson, quand nous ouvrons un livre de Bulwer (*Artificial Changeling*) et nous apercevons que *to be picked*, signifie aussi porter des souliers a la poulaine, c'est-à-dire en pointe. Or, c'est ainsi que l'on représente Armado dans les vieilles gravures. Nous hésitions, survient Tyrwhitt faisant observer que, sans aucun doute *to be picked* veut dire *to be nicely drest*, être habillé d'une façon affectée. Ce serait une métaphore. Les oiseaux se font les plumes, c'est-à-dire se donnent des coups de bec. De plus le substantif *pickedness* est employé par Ben Johnson pour *nicety in dress*, recherche dans la toilette. Dans

affecté, trop original, trop étranger, si je peux m'exprimer ainsi.

NATHANIEL, *tirant un petit carnet.*

Un curieux choix d'épithètes !

HOLOPHERNE.

Il dévide le fil de sa verbosité plus finement que la chaîne de son argumentation. J'abhorre ces fantasques fanatiques, ces gaillards insociables et pointilleux, ces bourreaux d'orthographe, qui, par exemple, prononcent *dout* au lieu de *doubt; det* au lieu de *debt*, *d*, *e*, *b*, *t*, et non *d*, *e*, *t*; qui pour *calf*, disent *caft*, pour *half*, *haf*, *nebour* pour *neighbour*, et qui abrègent *neigh* pour en faire *né*. C'est abhominable! (Ils articuleraient *abominable*). Cela me rend fou ! *Ne intelligis domine?* C'est à devenir frénétique et lunatique !

NATHANIEL.

Laus deo, bone intelligo.

HOLOPHERNE.

Bone...? Bone, pour *bene?* Vous écorchez un peu Priscien[1] ! N'importe.

(*Entrent* ARMADO, MOTH *et* COSTARD).

NATHANIEL.

Videsne quis venit?

HOLOPHERNE.

Video et gaudeo.

ARMADO, *à Moth.*

Chot !

HOLOPHERNE.

Quare chot, au lieu de sot ?

ARMADO.

Bonne rencontre, hommes de paix.

HOLOPHERNE.

Salut, le plus militaire des seigneurs.

MOTH, *bas à Costard.*

Ils ont été à un grand festin de langues et ils en ont volé des bribes.

COSTARD.

Ils ont longtemps vécu de ces sortes de restes[2]. Je m'é-

Apologie of Piercy Penniless, de Nash, on trouve cette phrase : — *He might have showed a picked effeminate carpet knight, under the fictionate person of Hermaphroditus.* Enfin Malone est de l'avis de Tyrwhitt. Nous avons donc traduit : il est trop bien mis. Mais comment affirmer que nous soyons dans le vrai?

1. Allusion à la phrase commune : *Diminuis Prisciani caput*, appliquée à ceux qui parlent mal le latin.

2. Dans les familles aristocratiques, les restes des festins étaient distribués aux prisonniers.

tonne que ton maître ne t'ait pas encore mangé comme si tu étais un mot; car des pieds à la tête tu n'es pas si long que *honorificabilitudinitatibus* [1]. Tu es plus facile à avaler qu'un Slap-dragon [2].

MOTH.

Paix! Le crépitement commence.

ARMADO, *à Holopherne.*

Monsieur, avez-vous des lettres?

MOTH.

Il apprend aux enfants l'alphabet. Qu'est-ce que fait E B épelé à l'envers, avec une corne sur la tête?

HOLOPHERNE.

Bê, *pueritia*, avec une corne ajoutée.

MOTH.

Bê, impertinent bélier, avec une corne! Vous entendez comme il est instruit?

HOLOPHERNE.

Quis, quis, toi, consonne?

MOTH.

La troisième des cinq voyelles, si vous les répétez, ou la cinquième, si c'est moi.

HOLOPHERNE.

Je vais les répéter. A, E, I...

MOTH.

Le bélier. Les deux autres concluent; O, U [3].

ARMADO,

Par la vague salée de la Méditerranée, bien touché! Un joli coup de bouton d'esprit [4]! *Snip*, *snap*, au corps! Voilà qui réjouit mon intellect! Du véritable esprit!

MOTH.

Offert par un enfant à un barbon, dont l'esprit est vieux.

HOLOPHERNE.

Quelle est la figure? Quelle est la figure?

MOTH.

Des cornes.

1. Ce nom est souvent mentionné comme le plus long que l'on connaisse. On le trouve dans le *Courtisan Hollandais* (1604) de Marston et dans un pamphlet de Nashe.

2. Nous avons déjà expliqué que le *Slap-dragon* était une substance inflammable que le garçon de taverne mettait dans le vin bu par les gens à la mode à la santé de leurs maîtresses.

3. Il y a là une série de plaisanteries que nous avouons ne pas mieux comprendre que les autres traducteurs. Parmi les commentateurs, Theobald est le seul qui ait cherché à donner une explication. Elle est aussi obscure que le texte.

4. ... *A quick venew of wit.*
Venew est un terme technique dont se servaient les maîtres d'armes. (*Note de Steevens*).

HOLOPHERNE.

Tu disputes comme un enfant. Va jouer au sabot.

MOTH.

Prêtez-moi votre corne pour en confectionner un et je fouetterai votre infamie, *circùm circà*. Un sabot taillé dans la corne d'un cocu !

COSTARD.

N'aurais-je que deux sous dans ma poche, je te les donnerais pour t'acheter du pain de gingembre. Tiens, voilà la rémunération que m'a octroyée ton maître. Prends-la, bourse d'esprit d'un sou, œuf de pigeon de discrétion. Oh ! si le ciel avait voulu que tu fusses seulement mon bâtard ! Quel joyeux père tu aurais fait de moi ! Va, tu as de l'esprit *ad dunghill* [1], c'est-à-dire jusqu'au bout des ongles.

HOLOPHERNE.

Oh ! Ça sent le mauvais latin ! *Dunghill* pour *unguem* !

ARMADO.

Homme ès-arts, *præambula*. Nous voulons ne plus fréquenter les barbares. Ne faites-vous pas l'éducation de la jeunesse à l'école gratuite [2] située au sommet de la montagne?

HOLOPHERNE.

Ou du *mons*, la colline?

ARMADO.

Comme il vous plaira.

HOLOPHERNE.

Je la fais, sans contredit [3].

ARMADO.

Monsieur, c'est le plaisir, le penchant du roi, de féliciter la princesse dans son pavillon, vers l'heure postérieure du jour que la vile multitude appelle après-midi.

HOLOPHERNE.

L'heure postérieure du jour, très généreux seigneur, est une expression convenable, congrue, mémorable pour après-midi. Une expression bien choisie, douce et adéquate, je puis vous l'affirmer.

ARMADO.

Monsieur, le roi est un noble gentilhomme, mon familier, je puis vous l'affirmer aussi, et mon excellent ami... La raison de cette familiarité, n'en parlons pas. « Je te supplie d'oublier tes habitudes d'homme de Cour... Je te supplie aussi de te couvrir... » Voilà ce qu'il me dit entre

1. Jusqu'au fumier. *Ad dunghill* pour *ad unguem*

2. ... *the charge-house*.
I suppose, is the free-school. (Note de Steevens).

3. ... *sans question*.

autres choses plus importantes, plus sérieuses, plus graves... Passons. Il faut te dire encore qu'il peut plaire à sa Grâce (j'en jure par l'univers) de s'appuyer de temps en temps sur mon épaule, et, avec son doigt royal, de folâtrer avec mon excrément [1], c'est-à-dire ma *mustachio*. Mais, cher cœur, passons. Par l'univers, je ne raconte pas une fable. Il plaît à sa Grandeur d'accorder quelques honneurs spéciaux à Armado, un soldat, un voyageur qui a vu le monde. Passons. La pure vérité — mais, cher cœur, je vous supplie de garder cela secret — est que le roi voudrait que je présentasse à la princesse, ce cher poulet, quelque spectacle délicieux : pantomime, mascarade, parade grotesque ou feu d'artifice. Sachant que le curé et vous, cher, êtes rompus à ces sortes d'improvisations, capables de provoquer une joie soudaine, je viens m'entendre avec vous et implorer votre assistance.

HOLOPHERNE.

Seigneur, nous pouvons faire représenter devant la princesse, les *Neuf Preux*. Messire Nathaniel, il s'agit de quelque divertissement à la mode, de quelque spectacle qui, dans la partie postérieure de ce jour, serait représenté devant la princesse par notre intermédiaire, sur l'ordre du roi et de ce vaillant, illustre et savant gentilhomme, je dis que rien ne serait plus convenable à l'heure présente que les *Neuf Preux*.

NATHANIEL.

Où voulez-vous trouver des interprètes dignes d'une telle représentation ?

HOLOPHERNE.

Vous jouerez Josué vous-même. Moi ou ce galant gentilhomme, nous jouerons Judas Machabée. Le berger, avec ses longs membres, ses longues jointures, personnifiera Pompée le Grand. Le page fera Hercule.

ARMADO.

Pardon, messire, il y a erreur. Le page n'a pas assez d'ampleur pour représenter le pouce de ce preux. Il n'est pas aussi gros que l'extrémité de sa massue.

HOLOPHERNE.

Puis-je avoir audience ? Il représentera Hercule pendant sa minorité ! Ses *enter* et ses *exit* consisteront à étouffer un serpent. J'écrirai une apologie pour cela.

MOTH.

Une excellente idée ! De la sorte si, dans l'auditoire, quelqu'un siffle, vous pourrez crier : *Bravo, Hercule ! Mainte-*

1. Dans le *Marchand de Venise*, Shakespeare appelle la barbe : *Valour's excrement.*

nant tu étouffes le serpent ! Ce sera le moyen de faire d'un affront un applaudissement, ce que peu de gens sont capables d'inventer.

ARMADO.

Quant aux autres preux...

HOLOPHERNE.

J'en jouerai trois à moi tout seul.

MOTH.

Trois fois preux gentilhomme !

ARMADO.

Puis-je vous dire une chose ?

HOLOPHERNE.

Nous attendons.

ARMADO.

Si cela ne va pas, nous jouerons une parade. Suivez-moi, je vous en prie.

HOLOPHERNE.

Via, brave Dull ! Pendant tout ce temps-là, tu n'as pas dit un mot.

DULL.

Je n'ai absolument rien compris, seigneur.

HOLOPHERNE.

Allons [1] *!* Nous t'emploierons.

DULL.

Je danserai ou je jouerai du tambourin aux Preux pour qu'ils dansent une ronde.

HOLOPHERNE.

Honnête Dull, Dull vraiment triste, à notre représentation ! En avant !

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Une autre partie du parc. Devant le pavillon de la Princesse.

ENTRENT LA PRINCESSE, CATHERINE, ROSALINE ET MARIA.

LA PRINCESSE.

Chers cœurs, nous serons riches avant notre départ si les cadeaux continuent d'abonder. Vous voyez une dame fortifiée de diamant. Regardez ce que m'a envoyé le roi amoureux.

1. En français, dans le texte.

ROSALINE.

Madame, est-ce que rien n'accompagnait le cadeau ?

LA PRINCESSE.

Rien? Tout l'amour rimé que peut contenir une feuille de papier, écrite des deux côtés, même dans la marge ! Le tout au sceau de Cupidon !

ROSALINE.

C'était le moyen de le faire grandir, car pendant cinq mille ans, il est resté un enfant[1].

CATHERINE.

Et un méchant petit pendard !

ROSALINE.

Vous ne serez jamais son amie, il a tué votre sœur.

CATHERINE.

Il l'a rendue mélancolique, triste, sombre, et elle en est morte. Si elle avait été aussi légère que vous, d'une humeur gaie, vive, remuante, elle ne serait pas morte avant d'avoir été grand-mère. Ce qui vous arrivera, un cœur léger vivant longtemps.

ROSALINE.

Quelle sombre signification, souris[2], donnez-vous au mot léger?

CATHERINE.

Un cœur léger dans une sombre beauté.

ROSALINE.

Nous avons besoin de plus de lumière pour vous comprendre.

CATHERINE.

Vous éteindrez la lumière, en soufflant dessus[3]. Donc, je finirai l'argument dans l'ombre.

ROSALINE.

Ce que vous faites, vous le faites toujours dans l'ombre.

CATHERINE.

Il n'en est pas ainsi de vous, car vous êtes une fille légère[4].

1. *That was the way to make his good-head wax*;
La phrase a deux sens :
« C'était le moyen de le représenter en cire ».
Et : « C'était le moyen de le faire grandir ».
Wax veut dire cire, et jadis *to wax* signifiait grandir. On dit encore que la lune *waxes* ou *wanes*.

2. ... *Mouse.*
Le mot souris était alors un mot d'amitié.
Ainsi dans *Hamlet* :
Pinch wanton on your cheek ; call you his mouse.

3. ... *by taking it in snuff.* On pourrait traduire: Vous éteindrez la lumière, en vous mettant en colère. L'auteur joue sur le mot *snuff*, qui veut dire colère et *to snuff*, souffler.

4. ... *for you are a light wench.*
Shakespeare rencontre difficilement le mot *light* sans jouer avec

ROSALINE.

En vérité, je pèse moins que vous, c'est pourquoi je suis légère.

CATHERINE.

Vous ne m'avez jamais pesée, d'où je conclus que vous ne vous souciez pas de moi.

ROSALINE.

Pour une raison majeure : la cure achevée on ne se soucie plus du malade.

LA PRINCESSE.

Bien répondu toutes deux. Voilà un tennis d'esprit bien joué. Rosaline, vous avez reçu aussi un cadeau. Qui vous l'a envoyé ? En quoi consiste-t-il ?

ROSALINE.

Je vais vous le dire. Si mon visage avait valu le vôtre, mon cadeau eût été aussi important. Regardez. J'ai également reçu des vers, dont je dois remercier Biron. La quantité en est juste et si le contenu l'était également je serais la plus belle divinité de la terre. On m'y compare à vingt mille beautés. Il a un portrait de moi dans la lettre !

LA PRINCESSE.

Est-il ressemblant ?

ROSALINE.

Les lettres de mon nom ressemblent, mais les éloges sont exagérés.

LA PRINCESSE.

Belle comme de l'encre ! La conclusion est bonne.

CATHERINE.

Belle comme un B dans un cahier d'écriture.

ROSALINE.

Gare aux pinceaux[1] ! Je ne veux pas mourir votre débitrice, ma rouge majuscule, ma lettre d'or ! Quel malheur que votre visage soit rempli d'O[2] !

ui. Il y a ici une nouvelle équivoque. On pourrait traduire ; car vous êtes une fille lumineuse.

1. Les commentateurs anglais eux-mêmes se perdent dans leurs explications en voulant traduire l'esprit de ces sortes de plaisanteries. Des saillies ci-dessus, Johnson conclut que Rosalie étant brune, reproche à la blonde Catherine de se teindre. D'après Mason, l'intention de Catherine serait autre. Nous citons : « Rosaline dit que Biron a su peindre les lettres de son nom ; alors jouant sur le mot lettre (*letter*), Catherine la compare à un B. Sur ce, Rosaline lui donne avis de se méfier des pinceaux, de peur qu'on lui rende la pareille, ce qu'elle fera tout à l'heure en la comparant à une rouge majuscule ». Nous avons insisté pour bien montrer combien ces jeux d'esprit échappent aux latins.

2. *O, that your face were not so full of O's.*
Ici, la surprise redouble. Il faut supposer que Catherine est marquée de la petite vérole. Anssi bien, la réplique de cette dernière y autorise.

CATHERINE.

La petite vérole soit de la plaisanterie[1]! Et qu'elle grêle toutes les méchantes femmes !

LA PRINCESSE.

Que vous a offert le beau Dumaine ?

CATHERINE

Ce gant, madame.

LA PRINCESSE.

Il ne vous a pas envoyé la paire ?

CATHERINE.

Si, madame, et, en outre, quelques milliers de vers, attestant la fidélité de son amour; longue traduction d'hypocrisie, méchante compilation d'une fausse simplicité!

MARIA.

Longueville m'a envoyé cette lettre avec ces perles. La lettre est trop longue de la moitié d'un mille.

LA PRINCESSE.

C'est mon avis. Ne souhaiterais-tu pas de tout cœur que le collier fût plus long et la lettre plus courte?

MARIA.

Oui, dussent mes mains demeurer toujours unies dans la prière !

LA PRINCESSE.

Nous sommes des filles avisées, en nous moquant ainsi de nos amoureux.

ROSALINE.

Ils sont plus fous qu'il n'est permis, d'acheter ainsi nos moqueries. Ce Biron, je veux le torturer avant de partir. Ah! si je l'avais seulement à mon service une semaine! Comme je le dompterais, comme je le rendrais suppliant et faible! Comme il lui faudrait attendre l'occasion, observer le moment, dépenser son esprit prodigue en rimes inutiles, se faire le plat serviteur de tous mes caprices et tirer vanité de ses flatteries dont je me moquerais[2]! Comme un mauvais augure, je voudrais influencer sa vie de façon qu'il devînt mon Fou et moi sa Destinée.

1. *A pox of that jest !*
L'auteur sous-entend évidemment le mot *small*, bien qu'en pense Theobald. Farmer fait observer que Davison dédia un canzone à sa dame atteinte de *pox*, et que Donne écrivait à sa sœur : *at my return from Kent, I found Pegge had the Poxe. I humbly thank God, it hath not much disfigured her.* « A mon retour de Kent, j'ai trouvé Pegge avec la petite vérole (*pox*) ; je remercie humblement Dieu de ne l'avoir pas trop défigurée ».

2. *And make him proud to make me proud that jests !*
Le sens de cette phrase obscure semble être : *I would make him proud to flatter me who make a mock of his flattery.* (Note d'*Edinburg Magazine.* Nov. 1786).

La Princesse.

Nul n'est si bien pris, quand il est pris, que le sage devenu fou; sa folie, éclose dans le sein de la sagesse, offre la garantie de la sagesse, les ressources de l'éducation et la grâce de l'esprit embellissent ses écarts.

Rosaline.

Le sang de la jeunesse ne bout pas plus violemment que celui de la gravité en révolte.

Maria.

Chez les fous, la folie est moins visible que chez les sages qui se mettent à radoter, car ces derniers n'ont alors qu'une idée, s'appliquer à faire ressortir leur bêtise.

(*Entre* BOYET).

La Princesse.

Voici venir Boyet, la gaîté sur le visage.

Boyet.

Je suis poignardé de rires! Où est Sa Grâce?

La Princesse.

Quelles nouvelles, Boyet?

Boyet.

Préparez-vous, madame, préparez-vous! Aux armes, mesdemoiselles, aux armes! On s'apprête à assaillir votre repos! l'Amour approche déguisé et armé d'arguments! Vous serez surprises! Rassemblez vos esprits, mettez-vous en défense, ou cachez vos têtes comme des poltronnes et prenez la fuite!

La Princesse.

Saint Denis, défendez-nous contre saint Cupidon! Quels sont ceux qui se disposent à nous livrer un assaut de paroles? Parle, éclaireur.

Boyet.

Sous l'ombre fraîche d'un sycomore, je pensais fermer les yeux pendant une demi-heure, lorsque, tout à coup, troublant le repos que je voulais prendre, je vois s'avancer le roi et ses compagnons. Prudemment, je me cache dans un buisson voisin et j'entends ce que vous allez entendre. Tout à l'heure, ils viendront ici sous un déguisement. Leur héraut est un joli petit coquin de page qui a appris par cœur les termes de son ambassade. On lui a indiqué le geste et l'accent. *Voilà comment tu dois parler et comment tu dois te tenir.* Et comme ils paraissaient redouter que la majesté de votre présence lui fît perdre son aplomb : *C'est* (dit le roi) *un ange que tu vas voir ce soir. Cependant, n'aie pas peur et parle avec audace.* Le page répondit : *Un ange n'est pas un diable. Je la craindrais si elle était un démon.* Sur quoi, tous applaudirent et lui donnèrent de petites tapes sur les épaules, ce qui rendit très fier notre impudent farceur. Celui-ci se

frottait le coude, de la façon, plaisantait, affirmant que jamais on n'avait encore prononcé un meilleur discours. Cet autre, faisant claquer ses doigts, s'écriait : *Via! Nous le ferons! Arrive que pourra!* Un troisième cabriola en criant : *Tout va bien!* Un quatrième voulut tourner sur ses talons et tomba! Sur ce, tous se sont roulés à terre, riant d'une façon tellement ridicule que, pour modérer leur extravagance, ils se mirent à verser de véritables larmes.

LA PRINCESSE.

Et ils viennent nous rendre visite?

BOYET.

Déguisés en Moscovites, ou en Russes[1]. Comme je le devine, leur intention est de vous parler, de vous faire la cour et de danser. Chacun déclarera son amour à sa maîtresse qu'il reconnaîtra au cadeau qu'il lui a envoyé.

LA PRINCESSE.

C'est ainsi? Nos galants amants auront fort à faire. Mesdames, nous porterons chacune un masque et aucun d'eux ne jouira de la faveur, malgré sa cour, de voir le visage de sa dame. Rosaline, tu porteras ce cadeau et le roi te courtisera croyant s'adresser à sa bien-aimée. Prends-le, ma chère, et donne-moi le tien. De cette façon, Biron me confondra avec Rosaline. Changez aussi, vous autres, de telle sorte que nos galants se trompent d'adresse, trompés par l'échange.

ROSALINE.

Changeons et portons nos cadeaux d'une façon bien visible.

CATHERINE.

Quelle est votre intention en agissant ainsi?

LA PRINCESSE.

Mon intention est de gêner les leurs. Ils agissent par pure moquerie et mon idée est de leur rendre la pareille. Ils révèleront leurs secrets à leurs maîtresses supposées, et nous nous moquerons d'eux à notre tour, à la première occasion qui s'offrira de nous montrer le visage découvert, de leur parler et de les complimenter.

ROSALINE.

Danserons-nous, s'ils en expriment le désir?

1. Au temps de Shakespeare, on assistait souvent à des divertissements de ce genre. Lors de la première année du règne de Henry VIII, à un banquet organisé par des ambassadeurs étrangers dans la Chambre du Parlement, à Wesminster, on vit arriver lord Henry, comte de Wiltshire, et lord Fitzwater, tous deux vêtus de longues robes de satin jaune rayé de blanc, où sur chaque raie blanche passaient d'autres raies de satin écarlate, à la mode russe. Ils portaient des chapeaux gris, tenaient une hache à la main, et étaient chaussés de bottes à revers. (*Hall. Henry VIII*).

LA PRINCESSE.

Non. Par la mort, nous ne remuerons pas un pied. Nous ne les féliciterons pas non plus de leurs discours écrits. Tandis qu'ils parleront, nous leur tournerons la dos.

BOYET.

Un tel mépris fera perdre le courage à l'orateur qui sentira la mémoire le quitter.

LA PRINCESSE.

Tant mieux. Sans aucun doute, si l'un d'eux reste en plan, les autres ne bougeront plus. Il n'y a pas de jeu plus amusant que celui qui consiste à détruire une plaisanterie par une autre. Nous nous approprierons les leurs, sans rien perdre des nôtres; nous déjouerons leurs projets et, bafoués, ils s'en iront avec leur honte.

(*Sons de trompette, au dehors*).

BOYET.

La trompette sonne! Masquez-vous, voici les masques!

(*Elles mettent leurs masques*).

(*Entrent le* ROI, BIRON, LONGUEVILLE *et* DUMAINE, *vêtus en russes et masqués*; MOTH, *des musiciens et des gens de la suite*).

MOTH, *récitant*.

Salut, aux plus riches beautés de la terre.

BOYET.

Beautés pas plus riches que le riche taffetas de leurs masques.

MOTH.

Collection sacrée des plus belles créatures,

(*Les dames lui tournent le dos*).

Qui aient jamais tourné le... dos... à des mortels.

BIRON.

Les yeux, coquin! *les yeux!*

MOTH.

Qui aient jamais tourné les yeux vers des mortels.
Accordez-nous...

BOYET.

Il est interloqué[1].

MOTH.

Accordez-nous la faveur, *esprit céleste*,
De ne pas regarder...

BIRON.

De regarder, animal!

1. Le texte est intraduisible en français. Moth va dire un vers commençant par *out*, Boyet interrompt en s'écriant: *True; out, indeed.* « C'est vrai, il n'y est plus ». Il a fallu nous servir d'une sorte d'équivalent.

MOTH.

De regarder avec vos yeux ensoleillés... avec vos yeux ensoleillés...

BOYET.

Elles ne répondront pas à cette épithète. Vous feriez mieux de dire « des yeux de filles ensoleillées ».

MOTH.

Elles ne me regardent pas et cela me déconcerte.

BIRON.

Est-ce là votre fameuse habileté? Retirez-vous, coquin!

ROSALINE.

Que veulent ces étrangers? Informez-vous de leurs intentions, Boyet. S'ils parlent notre langue, nous exigerons qu'ils nous exposent leurs projets. Tâchez de savoir ce qu'ils désirent.

BOYET.

Que voulez-vous de la princesse?

BIRON.

Rien que la paix et quelques instants d'aimable entretien.

ROSALINE.

Que disent-ils vouloir?

BOYET.

Rien que la paix et quelques instants d'aimable entretien.

ROSALINE.

Ils sont exaucés. Dites-leur de s'en aller.

BOYET.

Elle dit que vous êtes exaucés et que vous pouvez partir.

LE ROI.

Dites-lui que nous avons mesuré beaucoup de milles pour danser une mesure avec elle sur le gazon.

BOYET.

Ils disent qu'ils ont mesuré beaucoup de milles pour danser une mesure [1] avec vous sur le gazon.

ROSALINE.

Nous ne comprenons pas. Demandez-leur combien de pouces il y a dans un mille. S'ils en ont mesuré beaucoup, ils pourront facilement dire la mesure d'un seul.

BOYET.

Si, pour venir ici, vous avez mesuré beaucoup de milles, la princesse vous ordonne de dire combien il faut de pouces pour faire un mille.

1. La mesure était une danse très solennelle, en usage à la Cour, dans la haute société et parmi les gens de loi.

BIRON.

Dites-lui que nous les avons mesurés à la fatigue de nos pas.

BOYET.

Elle entend bien par elle-même.

ROSALINE.

Combien de pas fatigués, dans le nombre des milles fatigants que vous avez parcourus?

BIRON.

Nous ne comptons pas les peines que vous nous coûtez. Notre dévouement est si riche, si infini, que nous sommes capables d'en donner des preuves sans compter. Daignez nous montrer l'aurore de votre visage et, comme des sauvages, nous l'adorerons.

ROSALINE.

Mon visage n'est qu'une lune, et encore une lune dans des nuages.

LE ROI.

Heureux nuages! Daignez, ô lune, et vous aussi étoiles, vous refléter (les nuages écartés) dans nos yeux humides!

ROSALINE.

O vain pétitionnaire! Demande quelque chose de plus important. Ta requête se borne à un reflet de lune sur l'eau!

LE ROI.

Accordez-nous donc une mesure. Vous voulez que je formule une demande; celle-ci n'est pas extraordinaire.

ROSALINE.

Jouez, musiciens.

(*La musique joue*).

(*Au roi*). Ne me faites pas attendre... Pas encore... Nous ne danserons pas... Je varie comme la lune!

LE ROI.

Vous ne voulez pas danser? Pourquoi ce changement subit?

ROSALINE.

Vous aviez pris la lune dans son plein. Maintenant, elle a changé.

LE ROI.

C'est toujours la lune, et moi je suis l'homme de la lune[1]. La musique joue; veuillez en suivre le rythme.

ROSALINE.

C'est un soin que nous laissons à nos oreilles.

1. *Yet still she is the moon, and I the man.*
Le vers qui suit est:
The musick plays: vouchsafe some motion to it.
Il manque un vers dont la terminaison rimerait avec *man*. Il aura probablement été perdu.

LE ROI.

Il faut le laisser à vos jambes.

ROSALINE.

Puisque vous êtes des étrangers venus ici, par hasard, nous ne ferons pas les dédaigneuses. Prenez nos mains... mais nous ne danserons pas.

LE ROI.

Pourquoi vous prendre les mains alors ?

ROSALINE.

Seulement pour nous séparer bons amis. Révérence, mes doux cœurs. Et ainsi finit la mesure.

LE ROI.

Quelques mesures encore de cette mesure. Ne soyez pas cruelle !

ROSALINE.

C'est tout ce que nous pouvons faire pour le prix.

LE ROI.

Evaluez-vous vous-mêmes. A combien estimez-vous votre compagnie ?

ROSALINE.

Au prix de votre absence.

LE ROI.

Cela ne peut pas être.

ROSALINE.

Alors nous ne pouvons pas être achetées. Sur ce, adieu. Deux adieux pour le masque et la moitié d'un adieu pour vous.

LE ROI.

Si vous refusez de danser, du moins bavardons encore.

ROSALINE.

En particulier alors.

LE ROI.

J'aime mieux cela.

(*Ils s'entretiennent à part*).

BIRON.

Maîtresse aux mains blanches, échangeons une douce parole !

LA PRINCESSE.

Miel, lait et sucre. En voilà trois.

BIRON.

Doublons alors, puisque vous êtes si friande. Hydromel, moût de bière et malvoisie. Bien joué aux dés ! Ça fait une demi-douzaine de douceurs.

LA PRINCESSE.

Voilà la septième : adieu ! Puisque vous pipez les dés, je ne jouerai plus avec vous.

BIRON.

Un mot en secret.

LA PRINCESSE.

A la condition qu'il ne soit pas doux.

BIRON.

Tu agites ma bile.

LA PRINCESSE.

Votre bile ? Le mot est amer.

BIRON.

Il est donc à propos.

(*Ils s'entretiennent à part*).

DUMAINE.

Daignez échanger un mot avec moi.

MARIA.

Dites-le.

DUMAINE.

Belle dame...

MARIA.

C'est ainsi? Alors « beau seigneur ». Prenez cela pour votre « belle dame ».

DUMAINE.

S'il vous plaît, un autre mot en secret et je vous dirai adieu.

(*Ils s'entretiennent à part*).

CATHERINE.

Quoi ! Votre masque n'a-t-il pas de langue ?

LONGUEVILLE.

Je sais pour quelle raison, madame, vous me demandez cela.

CATHERINE.

Dites-la vite, seigneur, il me tarde de la connaître !

LONGUEVILLE.

Vous avez une double langue sous votre masque, et voudriez en céder la moitié à mon masque muet.

CATHERINE.

Veal comme dit le Hollandais. Un *veal* n'est-ce pas du veau [1] ?

LONGUEVILLE.

Un veau, belle dame?

CATHERINE.

Non, un beau seigneur veau.

1. Comment rendre une pareille plaisanterie ? Au lieu de *well* (c'est du moins l'interprétation de Malone), Catherine dit *veal*. Pourquoi ? Pour se moquer de Longueville, les étrangers prononçant, paraît-il, *well* comme *veal*. Or, en anglais *veal* veut dire de la viande de veau, et *calf* un veau vivant. C'est pourquoi Catherine ajoute : *Is not veal a calf*? Un *veal* n'est-ce pas du veau ?

LONGUEVILLE.

Partageons le mot.

CATHERINE.

Non, je ne veux pas être votre moitié. Prenez le mot tout entier, sevrez-le. Il pourra devenir un bœuf.

LONGUEVILLE.

Comme vous butez vous-même contre vos railleries! Voulez-vous me donner des cornes, chaste dame? Ne faites pas cela!

CATHERINE.

En ce cas mourez veau avant que vos cornes grandissent!

LONGUEVILLE.

Un mot en particulier, avant que je meure!

CATHERINE.

Mugissez doucement, alors, de peur que le boucher vous entende!

(*Ils s'entretiennent à part*).

BOYET.

Les langues des donzelles moqueuses sont aussi tranchantes que le fil invisible du rasoir qui coupe le plus petit cheveu; elles sont indéfinissables, tout ce qu'elles expriment échappant à l'analyse; leurs saillies ont des ailes plus rapides que la flèche, le boulet, le vent, la pensée, les choses les plus promptes.

ROSALINE.

Pas un mot de plus, mesdemoiselles, cessons là, cessons là.

BIRON.

Par le ciel, elles nous auront accablé de leurs dédains!

LE ROI.

Adieu, donzelles, vous avez l'esprit un peu borné.

(*Sortent le Roi, les Seigneurs, Moth, les Musiciens et les gens de la suite*).

LA PRINCESSE.

Vingt fois adieu, mes Moscovites transis! Voilà donc ces esprits si étonnants?

BOYET.

Ce sont des flambeaux que votre douce haleine a éteints.

ROSALINE.

Leur esprit a trop d'embonpoint. Il est gros, gros, gras, gras!

LA PRINCESSE.

O pauvreté d'esprit! Réparties peu dignes d'un roi! Ne les croyez-vous pas capables de se pendre cette nuit? Croyez-vous qu'ils reparaissent jamais autrement que sous le masque? Cet impertinent Biron a tout à fait perdu confiance.

ROSALINE.

Ils étaient tous lamentables! Le roi versait des larmes pour obtenir un mot d'encouragement.

LA PRINCESSE.

Biron, ne sachant plus que dire, accumulait les serments.

MARIA.

Dumaine se mettait, lui et son épée, à ma disposition. Non *point* [1], ai-je répondu. Et il est demeuré coi.

CATHERINE.

Le seigneur Longueville prétendait que je lui retournais le cœur! Savez-vous comment il m'a appelée?

LA PRINCESSE.

Mal de cœur, peut-être?

CATHERINE.

Juste!

LA PRINCESSE.

Sauve-toi, maladie!

ROSALINE.

On trouverait de meilleurs esprits sous de simples bonnets statutaires [2]. Quel malheur que vous n'ayez pas entendu! Le roi est mon amant juré.

LA PRINCESSE.

Le sémillant Biron m'a donné sa foi.

CATHERINE.

Longueville est né pour me servir.

MARIA.

Dumaine m'appartient comme l'écorce à l'arbre.

BOYET.

Madame et vous mes jolies demoiselles, écoutez bien. Ils vont immédiatement revenir sous leur forme véritable, car il est impossible qu'ils digèrent leur affront.

LA PRINCESSE.

Vous croyez qu'ils reviendront?

BOYET.

Ils reviendront, Dieu le sait, bondissants de joie, bien que rendus boiteux par vos coups. Donc, reprenez vos cadeaux, et, quand ils reparaîtront, épanouissez-vous comme de douces roses en été!

1. *No point, quoth I.*
Il y a encore ici un regrettable calembour. « Non point » et « pas de pointe ».

2. ... *better wits have worn plain statute-caps*
On a beaucoup discuté sur la signification du mot *statute-cap*. Le *statute-cap* était le bonnet statutaire. C'est-à-dire le bonnet de laine imposé par un acte du parlement, en l'an 1571, treizième du regne d'Elisabeth, à tous les gens du peuple.

LA PRINCESSE.

Comment nous épanouir? Parlez de façon à être compris.

BOYET.

De jolies femmes masquées, ce sont des roses en bouton; démasquées elles montrent leur douce incarnation de damas, et deviennent ou des anges sans nuages ou des roses épanouies.

LA PRINCESSE.

Arrière, ambiguité! Que ferons-nous, s'ils nous courtisent sous leur véritable forme?

ROSALINE.

Chère madame, si vous voulez me permettre de donner mon avis, nous nous moquerons d'eux quand ils paraîtront sous leur véritable forme, comme nous l'avons fait alors qu'ils étaient déguisés. Plaignons-nous à eux des fous qui sont venus ici, sous des déguisements moscovites, dans un accoutrement bizarre. Demandons-leur ce qu'ils pouvaient être, dans quel but ils sont venus sous notre tente nous donner le spectacle d'une mauvaise comédie, d'un prologue mal écrit et d'une tenue ridicule.

BOYET.

Taisez-vous, mesdames! Les galants reviennent.

LA PRINCESSE.

Courons à nos tentes, comme des biches par la plaine!

(*Sortent la Princesse, Rosaline, Catherine et Maria*).

(*Entrent le* ROI, BIRON, LONGUEVILLE *et* DUMAINE *dans leur costume ordinaire*).

LE ROI.

Cher monsieur, Dieu vous garde! Où est la princesse?

BOYET.

Elle est allée dans sa tente. Plaît-il à Votre Majesté de me donner quelque commission pour elle?

LE ROI.

Je voudrais qu'elle m'accordât audience. Un mot à lui dire.

BOYET.

Soit. Je sais qu'elle y consentira.

(*Il sort*).

BIRON.

Ce gaillard becquète l'esprit comme les pigeons des graines, et il le rend quand il plaît à Dieu. Il le colporte. Il le débite comme une marchandise aux veillées, les soirs de ripailles[1], aux réunions, aux marchés, aux foires, et nous

1. ... *and wassels.*
Waes heal (bonne santé) est une formule de salutation qui fut employée pour la première fois par lady Rowena s'adressant au roi Vortiger. Depuis ce fut une coutume dans les villages, à l'occasion

qui le vendons en gros, le Seigneur le sait, nous n'avons pas l'avantage de l'étaler comme lui, en plein marché. Ce galant pique les demoiselles sur sa manche. S'il avait été Adam, il eût tenté Eve. Il sait aussi découper[1] et grasseyer. C'est l'homme qui se baise la main en signe de courtoisie. C'est encore le singe de la forme, monsieur le beau, qui, s'il joue au tric-trac, gronde les dés en d'honorables termes. Il possède une voix de ténor et, dans la façon d'introduire, le surpasse qui pourra. Les dames le trouvent suave. Les escaliers, quand il les descend, baisent ses pieds. C'est la fleur qui sourit à chacun, pour montrer des dents blanches comme des os de baleine ; et les consciences qui ne veulent pas mourir endettées le paient d'un titre : celui de Boyet à la langue de miel !

LE ROI.

Je souhaite de tout cœur que des ampoules poussent sur cette langue de miel qui a empêché le page d'Armado de jouer son rôle.

(*Entre la* PRINCESSE, *précédée par* BOYET. *Puis* ROSALINE, MARIA, CATHERINE *et des gens de la suite*).

BIRON.

On vient ! Cérémonial, qu'étais-tu avant que cet homme te pratiquât ! Et qu'es-tu, maintenant ?

LE ROI.

Salut, belle princesse, et beau jour !

LA PRINCESSE.

Un beau jour avec de la grêle[2], c'est un vilain jour, je suppose.

LE ROI.

Comprenez mieux mes phrases, si vous le pouvez.

LA PRINCESSE.

Faites-moi de meilleurs souhaits, je vous le permets.

de la nouvelle année, d'aller de maison en maison avec un bol (*wassel* ou *waissail*), rempli d'une liqueur faite de pommes, d'ale et de sucre, et que l'on présentait en disant *waes heal*. Plus tard on appela *wassel* une réunion d'hommes buvant jusqu'à plus soif. (*Note de Malone*).

1. « Le jeune Ecuyer apprenait longtemps dans le silence cet art de bien parler, lorsqu'en qualité d'écuyer tranchant, il était debout dans les repas et dans les festins, occupé à couper les viandes avec la propreté, l'adresse et l'élégance convenables, et à les faire distribuer aux nobles convives dont il était environné. Joinville, dans sa jeunesse, avait rempli à la Cour de Saint-Louis cet office, qui, dans les maisons des souverains, était quelquefois exercé par leurs propres enfants ». (*Mémoires sur l'ancienne chevalerie*).

2. La princesse joue sur les mots *hail* (salut) et *hail* (grêle).

LE ROI.

Nous venons vous rendre visite et vous proposer de vous conduire à notre Cour, si vous daignez y consentir.

LA PRINCESSE.

Ce champ nous gardera et de la sorte vous garderez votre serment. Ni Dieu, ni moi, n'aimons les parjures.

LE ROI.

Ne me reprochez pas ce que vous avez provoqué. Vos yeux peuvent avoir la vertu de briser un serment.

LA PRINCESSE.

Vous vous trompez sur le sens du mot vertu. Vous auriez dû le remplacer par celui de vice, car jamais la vertu n'a eu pour effet de rendre les hommes parjures. Par mon honneur de vierge, honneur que j'ai conservé aussi pur que le lys immaculé, je jure, dussé-je endurer un monde de tourments, ne jamais accepter votre hospitalité, tant je craindrais d'avoir à me reprocher d'être la cause de la rupture d'un engagement pris sincèrement envers le ciel.

LE ROI.

Vous avez vécu ici dans la désolation, inaperçue, seule, nous en sommes honteux.

LA PRINCESSE.

Vous vous trompez, monseigneur. Je jure que vous vous trompez. Nous avons eu des divertissements, plutôt plaisants; une troupe de Russes sort d'ici.

LE ROI.

Comment, madame ? Des Russes?

LA PRINCESSE.

Oui monseigneur. Des beaux galants, pleins de courtoisie et de majesté.

ROSALINE.

Dites la vérité, madame. Il n'en est pas ainsi, monseigneur. Madame (c'est la mode aujourd'hui) leur décerne, par politesse, des éloges immérités. Nous quatre, en effet, avons été confrontées avec quatre hommes vêtus à la russe. Ils sont restés ici une heure, ont parlé tout le temps, et durant cette heure, monseigneur, ils ne nous ont pas gratifiées d'un mot heureux. Je n'ose pas dire que ce soit des fous, mais je crois bien que, lorsqu'ils ont soif, il y a des fous qui voudraient boire.

BIRON.

Voilà une plaisanterie qui me paraît sèche. Ma chère amie, votre esprit rend fous les plus sages. Quand nous regardons avec les meilleurs yeux du monde, l'œil brillant du ciel, nous perdons la lumière, par excès de lumière. Vous avez un tel pouvoir que, devant vos mérites, les sages paraissent fous et la richesse devient pauvreté.

ROSALINE.

Cela prouve que vous êtes sage et riche, car à mes yeux..

BIRON.

Je suis un fou qui manque de tout !

ROSALINE.

Si vous ne repreniez pas ce qui vous appartient, vous auriez tort de m'arracher ainsi les mots de la bouche.

BIRON.

Je suis à vous avec tout ce que je possède !

ROSALINE.

Le fou est donc à moi tout entier ?

BIRON.

Je ne puis vous donner moins.

ROSALINE.

Quel masque portiez-vous ?

BIRON.

Où ? Quand ? Quel masque ? Pourquoi me demandez-vous cela ?

ROSALINE.

Ce masque, cette enveloppe superflue qui, tout à l'heure, cachait le plus laid visage et montrait le plus beau.

LE ROI.

Nous sommes découverts ! Elles vont se moquer joliment de nous !

DUMAINE.

Avouons tout et prenons la chose en riant.

LA PRINCESSE.

Vous êtes confondu, monseigneur ? Pourquoi votre Grandeur paraît-elle si triste ?

ROSALINE.

Au secours ! Tenez-lui le front ! Il va perdre connaissance ! Pourquoi pâlissez-vous ? Le mal de mer, je suppose ? Quand on vient de Moscovie !

BIRON.

Quand les étoiles versent leurs maléfices sur un parjure, quel visage d'airain y résisterait ? Me voici, ma dame : fais de moi la victime de ta verve ; accable-moi de mépris ; confonds-moi à force de me railler ; de ton esprit aiguisé, transperce mon ignorance ; mets-moi en morceaux avec le tranchant de tes reparties ; plus jamais je t'inviterai à danser, plus jamais j'endosserai des habits moscovites, plus jamais je me fierai aux discours écrits ou aux paroles d'un écolier ! Plus jamais l'idée me viendra d'aller trouver ma maîtresse avec un masque sur le visage, ou de faire ma cour en rimes, comme la chanson d'un ménestrel aveugle ! Phrases de taffetas, termes précieux de soie, hyperboles à trois poils, affectations raffinées, figures pédantesques,

mouches d'été qui m'ont rempli le corps de boursouflures bizarres, je vous abjure ! Je fais le serment ici, par ce gant blanc (combien la main est plus blanche, Dieu le sait !), que désormais mes compliments d'amour seront formulés par un oui de bure, ou un honnête non de serge. Et pour commencer, donzelle — que Dieu m'assiste en ce moment ! — je t'aime d'un amour *sans*[1] fêlure et *sans* défaut !

ROSALINE.

Supprimez les *sans*, je vous prie !

BIRON.

C'est encore un reste de mes mauvaises habitudes... Ne m'en veuillez pas ; je suis malade !... Je les perdrai petit à petit... Doucement, et voyons. (*Montrant le Roi, Dumaine et Longueville*). Mettez sur eux trois un écriteau où sera écrit : *Dieu, ayez pitié de nous*[2] *!* Ils sont infectés. Ça les tient au cœur ! Ils ont la peste, et vous-mêmes n'en êtes pas exemptes, car je reconnais sur vous les signes du seigneur.

LA PRINCESSE.

Ceux qui nous ont donné ces signes en doivent être délivrés.

BIRON.

Nous nous désistons, ne cherchez pas à nous achever.

ROSALINE.

C'est impossible. Comment pourraient se désister des gens qui commencent un procès[3].

BIRON.

Paix ! Je ne veux pas avoir affaire à vous.

ROSALINE.

Moi non plus, si je puis faire à ma volonté.

BIRON.

Parlez pour vous-même, mon esprit est à bout.

LE ROI.

Enseignez-nous, belle dame, quelque bonne excuse à notre grossière offense ?

LA PRINCESSE.

Le meilleur est de tout avouer. N'étiez-vous pas ici, il y a quelques instants, déguisés ?

LE ROI.

Oui, madame, j'y étais.

LA PRINCESSE.

Et vous saviez ce que vous faisiez ?

1. *Sans* est en français dans le texte.

2. C'est l'inscription que l'on mettait sur les maisons empestées.

3. *being those that sue.*
La plaisanterie est compliquée, et, de plus, roule sur le double sens de *sue* qui signifie : commencer un procès ou offrir un accommodement. (*Note de Johnson*).

LE ROI.

Tout à fait, belle dame.

LA PRINCESSE.

Quand vous étiez ici, qu'est-ce que vous chuchotiez à l'oreille de votre dame?

LE ROI.

Que je la respectais plus que tout au monde.

LA PRINCESSE.

Et quand elle vous prendra au mot vous la répudierez.

LE ROI.

Non, sur mon honneur !

LA PRINCESSE.

Paix, paix! Arrêtez! Vous avez déjà violé un serment, il vous est facile d'être parjure.

LE ROI.

Méprisez-moi, si je viole celui-ci!

LA PRINCESSE.

Soit. Tenez donc votre promesse. Rosaline, qu'est-ce que le Russe vous chuchotait à l'oreille?

ROSALINE.

Que je lui étais aussi chère que sa précieuse vue, et qu'il me préférait au monde entier. Il a ajouté ensuite qu'il m'épouserait et m'aimerait jusqu'à la mort.

LA PRINCESSE.

Que Dieu te donne la joie d'être sa femme! Le noble seigneur tiendra honorablement sa parole.

LE ROI.

Que voulez-vous dire, madame? Par ma vie et sur ma foi, je n'ai jamais prononcé un pareil serment!

ROSALINE.

Par le ciel, vous l'avez prononcé. Et pour le confirmer vous m'avez offert ce cadeau. Reprenez-le, seigneur.

LE ROI.

Ma foi et le cadeau, c'est à la princesse que je les ai donnés. Je l'ai reconnue au joyau qu'elle portait sur sa manche.

LA PRINCESSE.

Pardonnez-moi, seigneur. C'est elle qui portait ce joyau. Quand à moi, Biron, et je l'en remercie, est mon bien-aimé. Voulez-vous m'avoir ou reprendre votre perle?

BIRON.

Ni l'un ni l'autre. Je renonce à vous deux. Je m'aperçois du tour. C'était une conspiration. Sachant d'avance notre divertissement, on s'en est moqué comme d'une comédie de Noël. Quelque colporteur de nouvelles, quelque plaisant, quelque bouffon léger, quelque marmotteur de nouvelles, quelque écuyer tranchant, quelque Dick riant à en avoir

des rides[1], connaissant le moyen de faire rire madame quand elle est bien disposée, a révélé nos intentions et c'est alors que ces dames ont échangé leurs cadeaux. Sur ce, déçus par les signes auxquels nous croyions les reconnaître, c'est à eux seuls que nous avons fait notre cour. Pour que notre parjure soit plus horrible encore, nous nous sommes parjurés deux fois, la première volontairement, la seconde par erreur. C'est bien ce qui est arrivé. (*A Boyet*). N'êtes-vous pas capable, d'avoir déjoué notre projet, pour nous rendre à ce point déloyaux? Ne connaissez-vous pas la mesure du pied de madame? Ne riez-vous pas sur un signe de sa prunelle ? Ne vous tenez-vous pas entre son dos et le feu, portant un tranchoir et plaisantant joyeusement? C'est vous qui avez fait perdre la tête au page. Vous pouvez dire tout ce que vous voulez. Mourez quand il vous plaira, on vous ensevelira dans une chemise de femme. Vous me regardez du coin de l'œil, il me semble? Cela me blesse comme une épée de plomb!

BOYET.

Voilà un joli tournoi!

BIRON.

Il joute encore! Paix. J'ai fini.

(*Entre* COSTARD).

Sois le bienvenu, pur esprit! Tu viens séparer deux fameux champions.

COSTARD.

O mon Dieu! Monsieur, ils voudraient savoir si les trois preux doivent entrer ou non.

BIRON.

Quoi! Ne sont-ils que trois?

COSTARD.

Oui, monsieur; mais ce sera tout à fait beau, car chacun en représentera trois.

BIRON.

Et trois fois trois font neuf.

COSTARD.

Non, monsieur, sauf correction, monsieur. J'espère qu'il

1. . . . . *Som Dick,*
That smiles his cheek in years.
In years, veut dire *into wrinkles*. (*Note de Warburton*).
Ainsi dans le *Marchand de Venise* :
With mirth and langher let old wrinkles come.
Dans la *Duchesse de Malte*, de Webster :
She cannot endure merry company, for she says much laughing fills her too full of the wrinkle.
Dick était le célèbre chanteur dont parle Henry Chettle dans son *Kind Harts Dreame*, et qui, paraît-il, gagnait vingt shellings par jour, à la foire de Braintree, en Essex. Nashe y fait allusion dans son pamphlet : *Have with you to Saffron Walden* (1596).

n'en est pas ainsi. Nous ne sommes pas des sots, monsieur, je vous assure. Nous savons ce que nous savons. J'aime à croire que trois fois trois...

BIRON.

Ne font pas neuf?

COSTARD.

Sauf correction, monsieur. Nous savons à combien cela monte.

BIRON.

Par Jupiter, j'avais toujours cru qne trois fois trois faisaient neuf.

COSTARD.

O seigneur, monsieur, ce serait pitié s'il vous fallait gagner votre vie en comptant.

BIRON.

Combien ça fait-il?

COSTARD.

O Seigneur, monsieur, les parties elles-mêmes, les acteurs, monsieur, vous montreront combien cela fait. Quant à moi, comme ils disent, je n'ai qu'à représenter un homme et un pauvre homme: *Pompion le Grand.*

BIRON.

Es-tu un des neuf preux?

COSTARD.

Il leur a plu de me supposer digne de Pompion le Grand. Quant à moi, je ne connais pas le degré de mon preux, mais je dois le représenter.

BIRON.

Va leur dire de se préparer.

COSTARD.

Nous allons faire finement les choses, monsieur. Nous y mettrons du zèle.

(*Sort Costard*).

LE ROI.

Biron, ils vont nous faire honte, ne les laissez pas approcher.

BIRON.

Nous sommes à l'épreuve de la honte, monseigneur; et il semble politique de donner à ces dames un spectacle plus mauvais que celui du roi et de sa compagnie.

LE ROI.

Je ne veux pas qu'ils viennent.

LA PRINCESSE.

Mon bon seigneur, laissez-vous persuader. Souvent un divertissement plaît d'autant mieux qu'on ne sait pas pourquoi. Lorsque l'on met tout son zèle à plaire et que la pièce tombe à cause du zèle de ceux qui la jouaient, souvent

la confusion des caractères provoque la gaîté, au moment où avortaient les efforts.

BIRON.

Une juste description de notre mascarade, seigneur.

(*Entre* ARMADO).

ARMADO.

Oint du seigneur, j'implore de ton royal et cher souffle autant de dépense qu'il en faut pour prononcer un couple de mots.

(*Armado cause avec le roi et lui donne un papier*).

LA PRINCESSE.

Est-ce que cet homme sert Dieu ?

BIRON.

Pourquoi demandez-vous cela ?

LA PRINCESSE.

Parce qu'il ne parle pas comme un homme créé par Dieu.

ARMADO.

C'est égal, mon beau, doux, mielleux monarque ; je le jure, le maître d'école est excessivement fantasque ; un peu trop vain. Mais nous jouerons, comme on dit, *a la fortuna della guerra*. Je vous souhaite la paix de l'esprit, mon très royal couple [1].

(*Sort Armado*).

LE ROI.

Je crois que nous aurons une bonne distribution de preux. Il représente Hector de Troie ; le berger, Pompée le Grand ; le curé de la paroisse, Alexandre ; le page d'Armado, Hercule, et le pédagogue, Judas Machabée. Si ces quatre preux réussissent dans les premières scènes, ils changeront de vêtements et représenteront les cinq autres.

BIRON.

Ils seront cinq dans la première partie.

LE ROI.

Vous vous trompez.

BIRON.

Le pédagogue, le fanfaron, le prêtre de campagne, le fou et le page. Amenez neuf [2] et l'univers ne vous en fournirait pas cinq de cet acabit !

1. ... *most royal couplement.*
On ne s'entend pas sur le sens du mot *couplement*, et pourtant on retrouve ce mot dans le 21e sonnet de notre auteur :
Making a couplement of proud compare.

2. *Abate a throw at novum.*
Il est fait ici allusion à un jeu de dés, dont nous ignorons la règle, mais dont parle Green dans *Art of Legerdemain.* (*L'Art de tricher*). (1612).

LE ROI.

Le vaisseau est sous voile et le voilà en pleine mer.
(On apporte des sièges).

LA PARADE DES NEUF PREUX[1].

(Entre COSTARD, *armé, représentant Pompée).*

COSTARD.

Je suis Pompée...

BOYET.

Vous mentez, vous n'êtes pas Pompée.

COSTARD.

Je suis Pompée...

BOYET.

Avec une tête de léopard sur le genou.

BIRON.

Bien dit, vieux moqueur. Il faut que je devienne ton ami.

COSTARD.

Je suis Pompée, Pompée surnommé le Gros...

DUMAINE.

Le Grand.

COSTARD.

En effet, monsieur.

Pompée, surnommé le Grand,
Qui, souvent sur le champ de bataille, avec l'écu et le bouclier [a fait suer son ennemi,
Et qui, voyageant le long de cette côte, est venu ici par [hasard.
Je dépose mes armes devant les jambes de cette suave jeune [fille de France.

Si votre Seigneurie veut bien dire : *Merci Pompée*, j'ai fini.

LA PRINCESSE.

Grand merci, grand Pompée.

COSTARD.

Je ne mérite pas tant. Mais je crois avoir été parfait. J'ai fait une petite faute à propos du mot *grand.*

BIRON.

Mon chapeau contre un sou, que Pompée sera le meilleur preux.

(Entre NATHANIEL, *armé, représentant Alexandre).*

1. Ces sortes de représentations, le plus souvent organisées par l'ignorant populaire, étaient très à la mode au temps de Shakespeare. On y confondait toutes les traditions. On y voyait indifféremment des marionnettes, des Saint George terrassant le dragon, les neufs Preux, des infidèles, des chrétiens, des héros, etc., etc. Evidemment Shakespeare a voulu parodier une coutume qui avait pourtant le mérite de la naïveté.

NATHANIEL.

Quand je vivais dans l'univers, je commandais à l'univers.
A l'est, à l'ouest, au nord, au sud, j'ai dispersé mon pouvoir [conquérant.
Mon écusson montre que je suis Alexandre.

BOYET.

Oui, mais votre nez dit le contraire, il est trop droit[1].

BIRON.

Votre nez sent que non, chevalier au flair délicat!

LA PRINCESSE.

Le conquérant est tout troublé. Continuez, bon Alexandre.

NATHANIEL.

Quand je vivais dans l'univers, je commandais à l'univers.

BOYET.

En effet, c'est très juste. C'est ainsi que vous étiez Alexandre.

BIRON.

Pompée le Grand...

COSTARD.

Votre serviteur, et Costard pour vous servir.

BIRON.

Emmenez le conquérant, emmenez Alexandre.

COSTARD, *à Nathaniel.*

Oh! monsieur, vous avez détrôné Alexandre le Conquérant! Pour la peine, on va vous enlever votre costume de représentation. Votre lion, qui tient la hache d'armes, assis sur une chaise percée, sera donné à Ajax[2] qui sera le neuvième preux. Un conquérant qui a peur de parler! Retirez-vous avec votre honte, Alexandre!

(*Nathaniel se retire*).

C'est, ne vous en déplaise, un pauvre diable sans méchanceté, un honnête homme, voyez-vous, mais que la moindre chose rend penaud. Un voisin incomparable, sans aucun doute,

1. Pour comprendre la plaisanterie il faut se rappeler qu'Alexandre avait la tête placée obliquement sur les épaules.

« La forme de son corps n'est nulle part mieux représentée que dans les statues de Lysippe, le seul statuaire auquel Alexandre ait permis de le couler en fonte. Plusieurs de ses successeurs et amis affectèrent bien dans la suite d'imiter les manières de ce héros, mais Lysippe fut le seul qui rendit parfaitement l'attitude de son cou, qu'il penchait un peu sur l'épaule gauche ». (*Plutarque*).

2. Il est fait ici allusion à l'écu que les vieux conteurs donnaient à Alexandre et qui portait sur champ de gueules, un lion d'or séant en une chaise et accosté d'une masse d'argent.

Quant à Ajax, il faut y voir un jeu de mots sur *Ajax* et *a jakes*, un cabinet d'aisances. Nous avons parlé en son temps des pamphlets de John Harrington: *New Discourse of a stale Subject, called, the metamorphosis of Ajax* (1596); *Anatomie of the metamorphosed Ajax*, et *Ulysses upon Ajax* (1596).

un excellent joueur de boules, mais qui, en Alexandre, je vous en fais juges, est au-dessous de son rôle. Les autres preux s'exprimeront d'autre sorte.

LA PRINCESSE.

Tenez-vous de côté, bon Pompée.

(*Entrent* HOLOPHERNE, *armé, représentant Judas, et* MOTH, *armé, représentant Hercule*).

HOLOPHERNE.

Ce petit drôle représente Hercule,
Dont la massue tua Cerbère, ce canis à trois têtes,
Et qui étant un bébé, un enfant, un marmot,
Etrangla des serpents dans sa manus.
Quoniam, *il apparaît ici dans sa minorité !*
Ergo, *je viens avec cette apologie.*

(*à Phalène*).

Montre quelque dignité dans ton exit, et disparais.

(*Sort Moth*).

HOLOPHERNE.

Je suis Judas...

DUMAINE.

Un Judas !

HOLOPHERNE.

Pas Iscariote, messire.
Je suis Judas, surnommé Machabée.

DUMAINE.

Un Judas Machabée tondu est un vrai Judas.

BIRON.

Un embrasseur traître. Comment es-tu devenu un Judas ?

HOLOPHERNE.

Je suis Judas...

DUMAINE.

Tu devrais en être honteux, Judas !

HOLOPHERNE.

Que voulez-vous dire, messire ?

BOYET.

Nous voulons que Judas aille se pendre !

HOLOPHERNE.

Commencez, messire, vous êtes mon aîné !

BIRON.

Bien répondu. Judas s'est pendu à un sureau [1].

HOLOPHERNE.

Je ne changerai pas de physionomie.

BIRON.

Tu n'en as pas.

1. Calembour. *Elder* veut dire aîné et sureau.

HOLOPHERNE.

Et celle-ci ?

BOYET.

C'est une tête à guitare !

DUMAINE.

Une tête d'épingle !

BIRON.

La tête de mort d'une bague !

LONGUEVILLE.

La tête d'une vieille monnaie romaine, à peine visible !

BOYET.

Le pommeau du glaive de César !

DUMAINE.

La figure en os sculpté qui orne une poudrière !

BIRON.

Le profil de saint George sur une broche !

DUMAINE.

Une broche de plomb !

BIRON.

Fixée sur le chapeau d'un arracheur de dents! Maintenant, continue, nous t'avons mis en bonne contenance.

HOLOPHERNE.

Vous m'avez fait perdre contenance !

BIRON.

C'est faux. Nous t'avons donné des visages.

HOLOPHERNE.

Que vous avez dévisagés.

BIRON.

Tu serais un lion, nous aurions agi ainsi.

BOYET.

Et comme c'est un âne, il peut s'en aller. Adieu, doux Jude. Pourquoi demeures-tu ?

DUMAINE.

Il attend la fin de son nom.

BIRON.

Il attend l'âne de Jude ! Donne-le-lui. Va-t'en Jude-as[1] !

HOLOPHERNE.

Cela n'est ni généreux, ni gentil, ni respectueux.

BOYET.

Une lumière pour monsieur Judas. Il commence à faire nuit, il pourrait trébucher.

LA PRINCESSE.

Hélas ! Pauvre Machabée ! Comme il a été traité !

(*Entre* ARMADO, *armé, représentant Hector*).

1. *Jud-as, away.*
Calembour. Ane de Jude, va-t'en!

BIRON.

Cache ta tête, Achille, voici Hector en armes!

DUMAINE.

Quand mes railleries retomberaient sur moi, je veux m'amuser.

LE ROI.

Hector n'était qu'un Troyen [1] à côté de celui-ci.

BOYET.

Serait-ce là Hector?

DUMAINE.

Hector, je le crois bien, n'était pas si bien bâti.

LONGUEVILLE.

Il a la jambe trop forte pour Hector.

DUMAINE.

Trop de mollet, certainement.

BOYET.

Il aurait dû s'amincir.

BIRON.

Ce ne peut pas être Hector.

DUMAINE.

C'est un dieu ou un peintre, car il fait des mines.

ARMADO.

L'armipotent Mars à la lance invincible
A donné en cadeau à Hector...

DUMAINE.

Une muscade dorée!

BIRON.

Un citron!

LONGUEVILLE.

Garni de clous de girofle [2]!

DUMAINE.

Non, fendu!

ARMADO.

Silence!
L'armipotent Mars, à la lame invincible,
A donné à Hector, l'héritier d'Ilion,
Un tel souffle que certainement il pourrait combattre,
Du matin au soir, hors de sa tente.
Je suis cette fleur.

1. Nous avons déjà vu dans la première partie du *Roi Henry IV*, que Troyen était un mot d'argot synonyme de voleur. Aujourd'hui, nous disons un Grec.

2. On donnait volontiers des citrons parfumés à la girofle, au jour de l'an. Dans son *Christmas Masque*, Ben Johnson dit : « Il a un citron et du romarin, mais je crois qu'il n'y a pas mis de clous de girofle ».

DUMAINE.

Cette menthe.

LONGUEVILLE.

Cette colombine.

ARMADO.

Seigneur Longueville, enrêne ta langue.

LONGUEVILLE.

Je dois plutôt lui lâcher les rênes, puisqu'elle se précipite sur Hector.

DUMAINE.

Et Hector est un si bon lévrier!

ARMADO.

Le cher guerrier est mort et pourri. Doux poulets, ne secouez pas les os des cadavres. Quand il respirait, c'était un homme. Mais je poursuis mon rôle. (*A la Princesse*). Douce royauté, accordez-moi le sens de votre ouïe.

(*Biron parle bas à Costard*).

LA PRINCESSE.

Parlez, brave Hector. Nous vous écoutons avec plaisir.

ARMADO.

J'adore la pantoufle de ta chère Grâce.

BOYET.

Il l'aime par le pied.

DUMAINE.

Il ne peut pas l'aimer à l'aune.

ARMADO.

Cet Hector surpassait de beaucoup Annibal...

COSTARD.

Votre partenaire, camarade Hector, est avancée. Elle est enceinte de deux mois.

ARMADO.

Que veux-tu dire ?

COSTARD.

A moins que vous ne jouiez le rôle de l'honnête Troyen, la pauvre donzelle est perdue. Elle est grosse. L'enfant fait déjà le fanfaron dans son ventre. Il est décidément le vôtre.

ARMADO.

Voudrais-tu me *m'infamoniser* devant les potentats? Tu mourras !

COSTARD.

Alors Hector sera fouetté, car c'est de lui que Jaquinetta est grosse; et pendu, car il a tué Pompée.

DUMAINE.

L'incomparable Pompée !

BOYET.

Le renommé Pompée !

BIRON.

Plus grand que le grand, grand, grand, grand Pompée! Pompée l'immense!

DUMAINE.

Hector tremble.

BIRON.

Pompée est ému. Encore, Atée, encore! Excite-le!

DUMAINE.

Hector le provoquera.

BIRON.

Oui, n'eût-il pas plus de sang d'homme au ventre qu'il en faut pour le souper d'une puce!

ARMADO.

Par le pôle nord, je te défie!

COSTARD.

Je refuse de me battre avec un bâton comme un homme du nord. Je veux taillader à droite et à gauche. Je veux me battre avec une épée. Je vous en prie, laissez-moi reprendre mes armes.

DUMAINE.

Place aux Preux en colère.

COSTARD.

Je me battrai en chemise!

DUMAINE.

Résolu Pompée!

MOTH.

Maître. Laissez-moi vous déboutonner. Ne voyez-vous pas que Pompée se met à l'aise pour combattre? Que prétendez-vous? Vous allez vous perdre de réputation!

ARMADO.

Gentilshommes et soldats, pardonnez-moi. Je ne combattrai pas en chemise.

DUMAINE.

Vous ne pouvez pas vous y refuser. Pompée vous a provoqué.

ARMADO.

Chers amis, je le peux et je le veux.

BIRON.

Quelle raison avez-vous pour cela?

ARMADO.

La vérité toute nue, je vais vous le dire. Je n'ai pas de chemise. Je porte de la laine pour pénitence.

BOYET.

C'est vrai. A Rome on lui a enjoint de ne pas porter de

linge [1]. Depuis ce temps, je puis le jurer, il n'a jamais porté qu'un torchon de cuisine, ayant appartenu à Jaquenetta, et qu'il serre contre son cœur, comme une relique.

(*Entre* MERCADE).

MERCADE.

Dieu vous garde, madame !

LA PRINCESSE.

Sois le bienvenu Mercade. Pourquoi interromps-tu notre jeu ?

MERCADE.

J'en suis désolé, madame. Car les nouvelles que j'apporte me pèsent sur la langue. Le roi, votre père...

LA PRINCESSE.

Est mort, sur ma vie !

MERCADE.

En effet. J'ai dit ce que j'avais à dire.

BIRON.

Eloignez-vous, les Preux. La scène devient sombre.

ARMADO.

En ce qui me concerne, je respire plus librement. J'ai vu le jour de l'outrage à travers le trou de la discrétion, et je me conduirai comme un soldat !

(*Sortent les Preux*).

LE ROI.

Comment se porte votre Majesté ?

LA PRINCESSE.

Boyet, veillez à nos préparatifs. Je partirai cette nuit.

LE ROI.

Non, Madame, je vous supplie de rester.

1. Il faut voir ici une allusion à une histoire fort connue au temps de Shakespeare.

A Rome, un espagnol s'étant battu en duel, gisait à terre, expirant, quand, par hasard, passa un de ses amis, qui lui offrit ses services. Le moribond lui dit qu'il n'avait qu'une prière à lui adresser : il le suppliait en souvenir de leur vieille amitié de s'opposer à ce qu'on le déshabillât, voulant être enterré avec les habits qu'il portait. L'ami s'y étant engagé, l'espagnol ferma les yeux et rendit l'âme. Mais la curiosité l'emportant sur la foi jurée, l'ami examina le cadavre et s'aperçut, à sa grande surprise, qu'il n'avait pas de chemise.

Quant à la réplique de Boyet. « A Rome, on lui a enjoint de ne pas porter de linge », elle peut avoir été inspirée par un passage des *Annales* de Stowe.

A l'époque d'Edouard le confesseur, un homme appelé Visanius Spileorne, fils d'Ulmore de Nutgarshall, qui coupait du bois dans la forêt de Brothullena, s'étant couché par terre pour dormir, eut la tête gelée au point de rester aveugle durant dix-neuf ans. Comme il avait été frappé pendant son sommeil, il alla sans chemise et nu pieds dans beaucoup d'églises, prier Dieu de le guérir. Et sa guérison arriva.

LA PRINCESSE.

J'ai dit, Boyet. Je vous remercie, aimables seigneurs, de toutes vos prévenances et vous supplie, eu égard au malheur qui me frappe, de daigner excuser ou dissimuler, dans votre sagesse, les excessives libertés que nous avons prises. Si nous avons dépassé les bornes dans nos plaisanteries, la faute en est à votre amabilité. Adieu, digne seigneur. Un cœur chagrin répugne aux trop longues explications. Excusez-moi, si j'en arrive si vite aux remerciements que je vous dois pour la façon dont vous avez si volontiers fait droit à ma requête.

LE ROI.

Le temps, dans sa rapidité, modifie bien des choses, et souvent, c'est quand il va nous échapper qu'il décide ce qu'un long procès ne pouvait arbitrer. Quoique le front en deuil d'une fille s'oppose au sourire courtois de l'amour, à une cour respectueuse qui voudrait triompher de ses regrets, cependant, puisque l'amour a déjà pu faire valoir ses arguments, que les nuages du chagrin ne le détournent pas de son but. Pleurer des amis perdus est moins profitable que se réjouir de ceux nouvellement trouvés.

LA PRINCESSE.

Je ne vous comprends pas et mes regrets se doublent.

BIRON.

C'est avec des paroles dont l'honnêteté égale la franchise qu'on se fait le mieux écouter par les oreilles du chagrin. Cela dit pour bien faire comprendre les intentions du roi. Pour l'amour de vous, nous avons gaspillé le temps, et manqué à nos serments. Votre beauté, mesdames, a fait de nous d'autres hommes, façonné notre humeur de façon à nous écarter du but que nous nous proposions. Si nous vous avons paru ridicules, c'est que l'amour est rempli d'extravagances, qu'il est folâtre comme un enfant sautillant et frivole. Enfanté par les yeux, il est comme les yeux, pleins d'apparitions, d'habitudes, de formes étranges. Il varie ses visions comme l'œil dont le regard se promène d'un objet à l'autre. Si nous avons revêtu les bigarrures de l'amour, et si, à vos célestes yeux, elles ont compromis notre fidélité et notre gravité, ce sont ces mêmes yeux célestes, qui, témoins de nos fautes, nous ont invités à les commettre. Conséquemment, mesdames, étant responsables de notre amour, vous devez l'être aussi des sottises qui en ont été le résultat. Traîtres envers nous-mêmes, nous l'avons été pour demeurer fidèles à celles qui nous ont rendus à la fois fidèles et traîtres, c'est-à-dire à vous-mêmes. Et c'est ainsi qu'une trahison, qui est un péché, peut se purifier elle-même et devenir une vertu.

LA PRINCESSE.

Nous avons reçu vos lettres remplies d'amour, et vos cadeaux, ambassadeurs de cet amour. Dans notre conseil virginal, nous n'y avons vu que courtisanerie, jeu plaisant, galanterie, boursouflage, pour faire passer le temps. C'est pourquoi, étant donnée cette opinion, nous n'y avons pas attaché d'importance et avons accueilli votre amour, ainsi qu'il semblait devoir l'être, c'est-à-dire comme un badinage.

DUMAINE.

Nos lettres, madame, prouvent qu'il s'agit plus que d'un badinage.

LONGUEVILLE.

Nos regards aussi.

ROSALINE.

Ce n'est pas ainsi que nous les avions interprétés.

LE ROI.

A cette heure suprême, accordez-nous votre amour.

LA PRINCESSE.

C'est nous prendre un peu à court, me semble-t-il, pour conclure un marché à perpétuité[1]. Non, non, monseigneur, votre Grâce s'est trop parjurée, elle a commis un trop tendre péché; qu'elle m'écoute donc. Si, par amour pour moi (sans que j'en sache la raison), vous voulez faire quelque chose, voici ma proposition. Ne me fiant pas à votre serment, vous irez de ce pas dans quelque ermitage solitaire et vous renoncerez à tous les plaisirs du monde. Vous y resterez jusqu'à ce que les douze signes célestes aient fait leur évolution annuelle. Si cette vie austère, en dehors de toute société, ne change pas une résolution due à la chaleur du sang; si les gelées, les jeûnes, les incommodités du logement, la grossièreté des vêtements, ne fanent pas les fleurs fragiles de votre amour, si elles résistent et si elles continuent de fleurir, dans un an, venez me réclamer au nom de vos mérites et, par cette main virginale qui étreint la vôtre, je vous appartiendrai. Jusqu'à ce terme, j'enfermerai ma triste existence dans une maison en deuil, versant des larmes de douleur au souvenir de la mort de mon père. Cette condition vous effraie-t-elle? En ce cas, séparons nos mains et que nos cœurs s'oublient.

1. *To make a world-without-end bargain in.*
Shakespeare s'est servi de cette même tournure de phrase, dans son 57e sonnet:
Nor dare I chide the world-without-end hour.

LE ROI.

Si jamais je renonce à cette épreuve, ou à une épreuve plus sévère, devant avoir pour effet de me perfectionner dans le repos, que soudainement la mort me ferme les yeux!

BIRON.

Et vous, mon amour? Qu'allez-vous faire de moi?

ROSALINE.

Il faut aussi vous purifier, car vous avez beaucoup péché. Vous vous êtes rendu coupable de nombreuses fautes et vous êtes parjure. Donc, si votre intention est d'obtenir mon pardon, vous passerez douze mois consécutifs à visiter dans leurs lits les gens malades.

DUMAINE.

Et vous, mon amour? Qu'exigez-vous de moi?

CATHERINE.

A vous qui êtes une femme? De la barbe, une bonne santé et de l'honnêteté! Avec un triple amour, voilà les trois choses que je vous souhaite.

DUMAINE.

Faut-il vous répondre : je vous remercie, chère épouse?

CATHERINE.

Non, monseigneur. Durant douze mois et un jour, je fermerai l'oreille aux propos des galants à l'air doucereux. Accourez quand le roi reviendra trouver ma maîtresse, et si, à ce moment, j'ai de l'amour de trop, je vous en donnerai un peu.

DUMAINE.

Jusque-là je te demeurerai fidèle et dévoué.

CATHERINE.

Ne jurez pas, de peur de vous parjurer encore!

LONGUEVILLE.

Que dit Maria?

MARIA.

A la fin du douzième mois, je changerai ma robe noire contre un ami fidèle.

LONGUEVILLE.

J'attendrai avec patience, mais le temps me paraîtra long.

MARIA.

Long comme vous, car peu de jeunes gens ont votre taille.

BIRON.

A quoi réfléchit ma dame? Dans mes yeux, ces fenêtres de mon cœur, regarde avec quelle humble impatience j'attends ta réponse. Impose-moi quelque obligation pour mériter ton amour.

ROSALINE.

J'avais souvent entendu parler de vous, monseigneur Biron, avant de vous voir. La grande bouche du monde vous pro-

clame un homme volontiers vaillant, rempli de comparaisons, de traits blessants, dont vous vous servez contre tous ceux à la portée de votre esprit. Pour déraciner cette mauvaise herbe de votre cervelle fertile, et, si vous le désirez, pour vous mettre à même de gagner mon cœur (autrement, il faudrait y renoncer), durant douze mois, jour pour jour, vous visiterez les malades dans l'impossibilité de parler, et vous converserez avec les malheureux qui gémissent. Votre tâche consistera à employer toutes les ressources de votre esprit à faire sourire les impotents.

BIRON.

Exciter le rire dans la gorge de la mort? Cela ne se peut pas! C'est impossible! La gaieté ne saurait émouvoir une âme à l'agonie!

ROSALINE.

C'est le moyen de contenir un esprit railleur, dont l'influence n'est due qu'à la complaisance avec laquelle les sots l'encouragent. Le succès d'un bon mot dépend plus de celui qui l'écoute que de celui qui le fait. Si des malades, assourdis par leurs propres gémissements, consentent à écouter vos mauvaises plaisanteries, en ce cas, continuez, je vous épouserai avec ce défaut-là. Mais, s'ils s'y refusent, renoncez à ce genre d'esprit, et vous trouvant délivré de ce défaut, je me réjouirai de votre amélioration.

BIRON.

Douze mois? Bien. Advienne que pourra! Je plaisanterai une année entière dans un hôpital!

LA PRINCESSE, *au roi*.

Oui, mon cher seigneur, et sur ce je vais prendre congé!

LE ROI.

Madame, nous vous mettrons sur votre chemin.

BIRON.

Nos amours ne finissent pas comme nos anciennes pièces. Jack n'a pas sa Jill. La gracieuseté de ces dames aurait pu dénouer notre amusement comme une comédie.

LE ROI.

Allons, messieurs, dans douze mois et un jour le dénouement viendra.

BIRON.

C'est long pour une pièce!

(*Entre* ARMADO).

ARMADO.

Douce Majesté, permettez-moi...

LA PRINCESSE.

N'est-ce pas notre Hector?

DUMAINE.

Le digne chevalier de Troie.

ARMADO.

Je viens baiser votre main royale et prendre congé. Je suis engagé par un vœu. J'ai juré à Jaquenetta de pousser la charrue pendant trois ans, pour l'amour d'elle ! Très estimable Grandeur, voulez-vous entendre le dialogue que deux savants ont composé à la louange de la chouette et du coucou ? Il devait servir de dénouement à notre spectacle.

LE ROI.

Dites-leur de venir au plus vite, nous les écouterons.

ARMADO.

Holà ! Approchez.

(*Entrent* HOLOPHERNE, NATHANIEL, MOTH, COSTARD *et autres*).

De ce côté c'est *Hiesm*, l'Hiver. De celui-ci, *Ver*, le Printemps. L'Hiver est symbolisé par la chouette ; l'autre par le coucou. *Ver*, commence.

CHANSON

I

LE PRINTEMPS.

Quand les marguerites diaprées, les violettes bleues,
Les cardamines blanches comme l'argent,
Et les coucous en boutons de couleur jaune,
Emaillent délicieusement les prés,
Alors le coucou sur chaque arbre
Se moque des hommes mariés et chante
Coucou !
Coucou ! Coucou ! — Mot effrayant,
Désagréable à l'oreille d'un époux !

II

Quand les bergers jouent de la flûte sur un chalumeau d'avoine,
Quand les joyeuses alouettes donnent l'heure aux laboureurs,
Quand les tourterelles s'accouplent, et les grolles et les cor-[neilles,
Quand les jeunes filles blanchissent leurs cotillons d'été,
Alors le coucou sur chaque arbre,
Se moque des hommes mariés et chante
Coucou !
Coucou ! Coucou ! — Mot effrayant,
Désagréable à l'oreille d'un époux !

III

L'HIVER.

Quand les glaçons pendent aux murs,
Et que Dick le berger souffle dans ses doigts,

Et que Tom porte des bûches à la maison,
Et que le lait arrive gelé dans le vase,
Et que le sang est saisi, et que les chemins sont mauvais,
Alors, la nuit, la chouette aux yeux fixes chante
To-who,
Tu-whit! to-who! Une note joyeuse,
Tandis que la grosse Jeanne écume le pot!

IV

Quand le vent souffle fort
Et que la toux empêche d'entendre le sermon du curé;
Quand les oiseaux cherchent leur nourriture dans la neige,
Quand le nez de Marianne est rouge et gercé,
Quand les pommes sauvages sifflent dans la bassine,
Alors, la nuit, la chouette aux yeux fixes chante
To-who!
Tu-whit! to-who! Une note joyeuse,
Tandis que Jeanne écume le pot!

ARMADO.

Les paroles de Mercure semblent criardes après les chants d'Apollon. Allez-vous-en par ici; nous sortirons par là.

FIN DE PEINES D'AMOUR PERDUES.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SIXIÈME

1288-5-12. — PARIS. — IMP. HEMMERLÉ ET Cie.

KLEIST, KOTZEBUE, LESSING, La Cruche cassée, La petite Ville allemande, Minna de Barnhelm . . 1 vol.
LA BRUYERE, Caractères . . . . 1 vol.
LA FAYETTE (Mme de), Mémoires, Princesse de Clèves. 1 vol.
LA FONTAINE, Fables . . . . 1 vol.
— Contes. . . . . 1 vol.
LA ROCHEFOUCAULD, Maximes. . . . . 1 vol.
LE SAGE, Histoire de Gil Blas de Santillane . . . . . 2 vol.
LESSING, Théatre . . . . 1 vol.
LE TASSE, Jérusalem délivrée . . . . 1 vol.
MAISTRE (X. DE), Œuvres . . . . 1 vol.
MALEBRANCHE, Recherche de la Vérité. . . . . 2 vol.
MARIVAUX, Théatre choisi . . . . 1 vol.
MOLIÈRE, Théatre. . . . . 4 vol.
MONTAIGNE, Essais, suivis de sa correspondance . . . 4 vol.
MONTESQUIEU, Lettres persanes . . . . 1 vol.
— De l'esprit des Lois . . . . 2 vol.
MUSSET (A. de), Premières poésies, 1829-1835 . . . . . 1 vol.
— Poésies nouvelles, 1836-1852. . . . . 1 vol.
— Comédies et proverbes . . . . 2 vol.
— Nouvelles. . . . . 1 vol.
— Contes . . . . 1 vol.
— La confession d'un enfant du siècle. 1 vol.
— Mélanges de littérature et de critique. 1 vol.
— Œuvres posthumes . . . . 1 vol.
OVIDE, Les Métamorphoses . . . . 1 vol.
PASCAL, Pensées . . . . 1 vol.
— Les Provinciales . . . . 1 vol.
RABELAIS, Œuvres . . . . 2 vol.
RACINE, Théatre . . . . 2 vol.
ROUSSEAU (J.-J.), Confessions. . . . . 2 vol.
— — Julie ou la nouvelle Héloïse. . . . 2 vol.
— — Du Contrat social; Lettre a M. d'Alembert . . . . 1 vol.
— — Émile, ou de l'éducation. . . . . . 2 vol.
SCHILLER, Les Brigands, Marie Stuart, Guillaume Tell. 1 vol.
SCOTT (WALTER), Ivanhoé. . . . . 2 vol.
— — La jolie Fille de Perth . . . . . . 2 vol.
SÉVIGNÉ (Mme de), Lettres choisies . . . . 1 vol.
SOPHOCLE, Théatre. . . . . 1 vol.
SPINOZA, Éthique . . . . 1 vol.
STAËL (Mme de), De l'Allemagne. . . . . 2 vol.
STENDHAL, La Chartreuse de Parme . . . . 1 vol.
SUÉTONE, Les douze Césars . . . . 1 vol.
VILLON (François), Œuvres . . . . 1 vol.
VIRGILE, L'Énéide . . . . 1 vol.
VOLTAIRE, Dictionnaire Philosophique . . . . 1 vol.
— Histoire de Charles XII, roi de Suède . . . 1 vol.
— Siècle de Louis XIV . . . . 2 vol.
WISEMAN (Cnal), Fabiola. . . . . 1 vol.

etc., etc., etc.

Auteurs Célèbres

à 60 centimes le volume

En jolie reliure spéciale à la collection, 1 franc le volume

Le but de la collection des *Auteurs célèbres, à* **60** *centimes* le volume, est de mettre entre toutes les mains de bonnes éditions des meilleurs écrivains modernes et contemporains.

Sous un format commode et pouvant en même temps tenir une belle place dans toute bibliothèque, il paraît chaque quinzaine un volume.

CHAQUE OUVRAGE EST COMPLET EN UN VOLUME

Nos		
248.	AICARD (JEAN). . . .	Le Pavé d'Amour.
474.	AIMARD (G.).	Le Robinson des Alpes.
405.	AJALBERT (JEAN). . .	En amour.
204.	ALARCON (A. DE). . .	Un Tricorne.
382.	—	Le Capitaine-Hérisson.
219.	ALEXIS (PAUL). . . .	Les femmes du père Lefèvre.
431.	ALLARD (RENÉE). . .	Le Roman d'une provinciale.
178.	ARCIS (CH. D'). . . .	La Correctionnelle pour rire.
298.	—	La Justice de Paix amusante.
36.	ARÈNE (PAUL). . . .	Le Canot des six Capitaines.
141.	—	Nouveaux contes de Noël.
32.	AUBANEL (HENRY) . .	Historiettes.
62.	AUBERT (CH.). . . .	La Belle Luciole.
128.	—	La Marieuse.
291.	AURIOL (GEORGE) . .	Contez-nous ça !
339.	AUTEURS CÉLÈBRES. .	Chroniques et Contes.
325.	AVENTURES MERVEILLEUSES DE FORTUNATUS.	(Illustrations).
320.	BALLIEU (JACQUES). .	Les Amours fatales. Saïda.
410.	BALZAC (H. DE) . . .	Le père Goriot.
412.	—	La Peau de chagrin.
414.	—	La Femme de trente ans.
416.	—	Le Médecin de campagne.
418.	—	Le Contrat de mariage.
420.	—	Mémoires de deux jeunes mariées.
422.	—	Le Lys dans la Vallée.
424.	—	Histoire des Treize.
426.	—	Ursule Mirouët.
428.	—	Une ténébreuse affaire.
430.	—	Un début dans la Vie.
432.	—	Les Rivalités.
434.	—	La Maison du Chat-qui-Pelote.
436.	—	Une double famille.
438.	—	La Vendetta.

Nos		
440.	BALZAC (H. DE) . . .	Gobseck.
442.	—	Le Colonel Chabert.
444.	—	Une Fille d'Ève.
446.	—	La maison Nucingen.
448.	—	Le Curé de Tours.
450.	—	Pierrette.
452.	—	Béatrix.
454.	—	Louis Lambert.
456.	—	Séraphita.
458.	—	Eugénie Grandet..
460.	—	Physiologie du mariage.
462.	—	Modeste Mignon.
464.	—	Grandeur et décadence de César Birotteau.
466.	—	La cousine Bette.
468.	—	Le cousin Pons.
517.	BARBIER (ÉMILE). . .	Cythère en Amérique. Illustré.
425.	BARBUSSE (A.). . . .	L'Ange du foyer.
470.	BAROT (ODYSSE). . .	Susie.
346.	BARRON (LOUIS). . .	Paris étrange.
579.	BEAUMARCHAIS. . . .	Le Barbier de Séville.
380.	—	Le Mariage de Figaro.
184.	BEAUTIVET	La Maîtresse de Mazarin.
14.	BELOT (ADOLPHE). .	Deux Femmes.
31.	—	Hélène et Mathilde.
171.	—	Le Pigeon.
189.	—	Le Parricide.
203.	—	Dacolard et Lubin.
137.	BELOT (A.) et E. DAUDET	La Vénus de Gordes.
156.	BELOT (A.) et J. DAUTIN	Le Secret terrible.
373.	BERLEUX (JEAN). . .	Cousine Annette.
394.	—	Le Roman de l'Idéal.
389.	BERNARD (CH. DE). .	La peau du Lion.
72.	BERTHE (COMTESSE) .	La Politesse pour Tous.
146.	BERTHET (ÉLIE) . . .	Le Mûrier blanc.
222.	BERTOL-GRAIVIL. . .	Dans un joli Monde } (Les Deux
223.	—	Venge ou meurs ! } Criminels).
375.	BESNARD (ÉRIC) . . .	Le Lendemain du mariage.
162.	BIART (LUCIEN) . . .	Benito Vasquez.
296.	BLASCO (EUSEBIO) . .	Une Femme compromise.
268.	BOCCACE	Contes.
311.	BONHOMME (PAUL) . .	Prisme d'Amour.
74.	BONNET (ÉDOUARD). .	La Revanche d'Orgon.
43.	BONNETAIN (P.) . . .	Au Large.
57.	—	Marsouins et Mathurins.
224.	BONSERGENT (A.). . .	Monsieur Thérèse.
276.	BOSQUET (E.)	Le Roman des Ouvrières.
112.	BOUSSENARD (L.). . .	Aux Antipodes.
145.		10.000 ans dans un bloc de glace.
229.	—	Chasseurs Canadiens.
12.	BOUVIER (A.). . . .	Colette.
34.	—	Le Mariage d'un Forçat.

Nos		
105.	BOUVIER (A.)	Les Petites Ouvrières.
145.	—	Mademoiselle Beau-Sourire.
167.	—	Les Pauvres.
186.	—	Les Petites Blanchisseuses.
398.	BOUVIER (JEAN) . . .	Fille de chouan.
191.	BRÉTIGNY (P.). . . .	La Petite Gabi.
400.	BRISSE (BARON) . . .	Petite cuisine des Familles.
381.	BRUNEL (GEORGES). .	La Science à la Maison.
399.	BUSNACH (WILLIAM) .	Le Crime du bois de Verrières.
75.	CAHU (THÉODORE) . .	Le Sénateur Ignace.
255.	—	Le Régiment où l'on s'amuse.
279.	—	Combat d'Amours.
324.	—	Excelsior. Un Amour dans le monde.
396.	—	Celles qui se donnent.
322.	CAMÉE	Un Amour russe.
37.	CANIVET (CH.). . . .	La Ferme des Gohel.
305.	—	Enfant de la Mer (couronné).
255.	CASANOVA (J.). . . .	Sous les Plombs.
386.	CASIMIR DELAVIGNE. .	Les Enfants d'Edouard.
129.	CASSOT (C.).	La Vierge d'Irlande.
544.	CASTANIER (P.) . . .	Le Roman d'un Amoureux.
287.	CAZOTTE (J.)	Le Diable Amoureux.
323.	CHAMISSO (A. DE) . .	Pierre Schlémihl (Illustrations).
125.	CHAMPFLEURY. . . .	Le Violon de faïence.
147.	CHAMPSAUR (F.). . .	Le Cœur.
42.	Chanson de Roland (La)	
54.	CHATEAUBRIAND . . .	Atala, René, Dernier Abencérage.
7.	CHAVETTE (E.). . . .	La Belle Alliette.
30.	—	Lilie, Tutue, Bebeth.
190.	—	Le Procès Pictompin.
198.	CHINCHOLLE (CH.) . .	Le Vieux Général.
120.	CIM (ALBERT). . . .	Les Prouesses d'une Fille.
329.	—	Les Amours d'un Provincial.
364.	—	La Petite Fée.
125.	CLADEL (LÉON) . . .	Crête-Rouge.
18.	CLARETIE (JULES) . .	La Mansarde.
85.	COLOMBIER (MARIE) .	Nathalie.
358.	—	Sacha.
491.	CONAN DOYLE	Le Capitaine de l'*Etoile polaire*.
163.	CONSTANT (BENJAMIN).	Adolphe.
475.	COOPER (FENIMORE) .	Le Tueur de daims.
282.	COQUELIN CADET. . .	Le Livre des Convalescents. (Illust.)
347.	CORA PEARL	Mémoires.
328.	CORDAY (MICHEL) . .	Misères secrètes.
390.	—	Mon lieutenant.
303.	COTTIN (MADAME) . .	Elisabeth.
26.	COURTELINE (G.) . .	Le 51e Chasseurs.
153.	—	Madelon, Margot et Cie.
228.	—	Les Facéties de Jean de la Butte.
237.	—	Boubouroche.
252.	—	Ombres parisiennes.

N°s		
271.	COUTURIER (CL.) . .	Le Lit de cette personne.
357.	CYRANO DE BERGERAC.	Voyage dans la Lune.
259.	DANRIT (CAPITAINE) .	La Bataille de Neufchâteau.
419.	—	Les Exploits d'un sous-marin.
490.	—	Un Dirigeable au Pôle Nord.
238.	DANTE.	L'Enfer.
360.	DARZENS	Le Roman d'un Clown.
2.	DAUDET (ALPHONSE) .	La Belle-Nivernaise.
131.	—	Les Débuts d'un Homme de Lettres.
50.	DAUDET (ERNEST) . .	Jourdan Coupe-Tête.
179.	—	Le Crime de Jean Malory.
217.	—	Le Lendemain du péché.
332.	—	Les 12 Danseuses du château de Lamolle.
342.	—	Le Prince Pogoutzine.
352.	—	Les Duperies de l'Amour.
244.	DELCOURT (P.) . . .	Le Secret du Juge d'Instruction.
29.	DELVAU (ALFRED) . .	Les Amours buissonnières.
58.	—	Mémoires d'une Honnête Fille.
134.	—	Le grand et le petit Trottoir.
169.	—	Du Pont des Arts au Pont de Kehl.
220.	—	A la porte du Paradis.
235.	—	Les Cocottes de mon Grand-Père.
254.	—	Miss Fauvette.
89.	DESBEAUX (E.). . . .	La Petite Mendiante.
70.	DESLYS (CH.)	L'Abîme.
155.	—	Les Buttes Chaumont.
225.	—	L'Aveugle de Bagnolet.
48.	DHORMOYS (P.). . . .	Sous les Tropiques.
207.	DICKENS (CH.). . . .	La Maison hantée.
240.	—	La Terre de Tom Tiddler.
262.	—	Un Ménage de la Mer.
21.	DIDEROT	Le Neveu de Rameau.
66.	DIGUET (CH.). . . .	Moi et l'autre (ouvrage couronné).
314.	DOLLFUS (PAUL). . .	Modèles d'Artistes (illustré).
117.	DOSTOIEWSKY	Ame d'Enfant.
337.	—	Les Précoces.
343.	DRAULT (JEAN) . . .	Les Aventures de Bécasseau.
455.	—	L'impériale de l'omnibus.
24.	DRUMONT (ÉDOUARD) .	Le Dernier des Trémolin.
140.	DUBUT DE LAFOREST .	Belle-Maman.
158.	DU CAMP (MAXIME). .	Mémoires d'un Suicidé.
152.	DUMAS (ALEXANDRE) .	La Marquise de Brinvilliers.
192.	—	Les Massacres du Midi.
221.	—	Les Borgia.
231.	—	Marie Stuart.
285.	DURIEU (L.).	Ces bons petits collèges.
331.	—	Le Pion.
8.	DUVAL (G.)	Le Tonnelier.
241.	ENNE (F.) et F. DELISLE	La comtesse Dynamite.
121.	ERASME	Colloques choisis (couronné).
368.	—	Eloge de la folie (couronné).

N°s		
27.	ESCOFFIER	Troppmann.
124.	EXCOFFON (A.). . . .	Le Courrier de Lyon.
208.	FIÉVÉE (J.)	La Dot de Suzette.
104.	FIGUIER (Mme LOUIS) .	Le Gardian de la Camargue.
164.	—	Les Fiancés de la Gardiole.
471.	FISCHER (MAX ET ALEX)	Avez-vous cinq minutes?
1.	FLAMMARION (CAMILLE)	Lumen.
51.	—	Rêves étoilés.
101.	—	Voyages en Ballon.
151.	—	L'Eruption du Krakatoa.
201.	—	Copernic et le système du monde.
251.	—	Clairs de Lune.
301.	—	Qu'est-ce que le Ciel?
351.	—	Excursions dans le Ciel.
401.	—	Curiosités de la Science.
451.	—	Les caprices de la foudre.
449.	FONCLOSE (Mme M. DE).	Guide pratique des Travaux de Dames.
315.	FRAGEROLLE et COSSERET.	Bohême bourgeoise.
480.	GALLUS (EMMANUEL) .	La Victoire de l'Enfant.
340.	GARCHINE	La Guerre.
476.	GARNERAY (LOUIS). .	Voyages, aventures et combats.
477.	—	Mes Pontons.
17.	GAUTIER (THÉOPHILE).	Jettatura.
53.	—	Avatar. — Fortunio.
139.	GAUTIER (Mme JUDITH).	Les Cruautés de l'Amour.
391.	GAWLIKOWSKI	Guide complet de la Danse.
397.	GAY (ERNEST)	Fille de comtesses.
349.	GINESTET (H. DE) . .	Souvenirs d'un prisonnier de guerre en Allemagne.
194.	GINISTY (P.) Seconde	nuit (roman bouffe). Préface par A. Silvestre.
172.	GOGOL (NICOLAÏ). . .	Les Veillées de l'Ukraine.
197.	—	Tarass Boulba.
367.	—	Contes et Nouvelles.
28.	GOLDSMITH	Le Vicaire de Wakefield.
23.	GORON	Un beau crime.
177.	GOZLAN (LÉON). . . .	Le Capitaine Maubert.
361.	—	Polydore Marasquin.
363.	GRÉBAUVAL (A.) . . .	Le Gabelou.
256.	GREYSON (E.)	Juffer Daadge et Juffer Doortje.
168.	GROS (J.).	Un Volcan dans les Glaces.
210.	—	L'homme fossile.
297.	—	Les Derniers Peaux-Rouges.
308.	—	Aventures de nos Explorateurs.
60.	GUÉRIN-GINISTY	La Fange.
149.	—	Les Rastaquouères.
307.	GUICHES (GUSTAVE). .	L'Imprévu.
106.	GUILLEMOT (G.) . . .	Maman Chautard.
230.	GUYOT (YVES)	Un Fou.
348.	GYP	Dans l'Train.
102.	HACKS (Dr CH.). . . .	A bord du courrier de Chine.
108.	HAILLY (G. D'). . . .	Fleur de Pommier.
157.	—	Le Prix d'un Sourire.

Nos		
406.	HAILLY (G. D') . . .	Un cœur d'or.
9.	HALT (Mme ROBERT).	Hist. d'un Petit Homme (ouvr. cour.).
76.	—	Brave Garçon.
91.	—	La Petite Lazare.
417.	—	Battu par des Demoiselles.
68.	HAMILTON.	Mémoires du Chevalier de Grammont.
338.	HÉGÉSIPPE MOREAU. .	Le Myosotis.
478.	HEINE (HENRI). . . .	Le Tambour Le Grand.
355.	HENNIQUE (LÉON). . .	Benjamin Rozes.
87.	HEPP (A.).	L'Amie de Madame Alice.
295.	HOFFMANN	Contes fantastiques.
41.	HOUSSAYE (ARSÈNE) .	Lucia.
61.	—	Madame Trois-Etoiles.
119.	—	Les Larmes de Jeanne.
142.	—	La Confession de Caroline.
187.	—	Julia.
433.	—	Mlle de La Vallière et Mme de Montespan.
245.	HUCHER (F.)	La Belle Madame Pajol.
407.	—	Œuvre de Chair.
	HUGO (VICTOR) . . .	La Légende du Beau Pécopin.
13.	JACOLLIOT (L.) . . .	Voyage aux Pays Mystérieux.
56.	—	Le Crime du Moulin d'Usor.
67.	—	Vengeance de Forçats.
200.	—	Les Chasseurs d'Esclaves.
247.	—	Voyage sur les rives du Niger.
261.	—	Voyage au pays des Singes.
445.	—	Fakirs et Bayadères.
81.	JANIN (JULES). . . .	L'Ane mort.
286.	—	Contes.
294.	—	Nouvelles.
97.	JOGAND (M.).	L'Enfant de la Folle.
405.	LACOUR (PAUL) . . .	Le diable au corps.
392.	LAFARGUE (FERNAND).	Les Ciseaux d'Or.
408.	—	Les Amours passent...
443.	—	La fausse piste.
467.	—	Fin d'Amour.
483.	—	Dette d'honneur.
315.	LA FONTAINE	Contes.
284.	LANO (PIERRE DE). .	Jules Fabien.
345.	LAPAUZE (HENRY) . .	De Paris au Volga (couronné).
372.	LA QUEYSSIE (EUG. DE)	La Femme de Tantale.
133.	LAUNAY (A. DE) . . .	Mademoiselle Mignon.
278.	LAURENT (ALBERT). .	La Bande Michelou.
383.	LAVELEYE (E. DE) . .	Sigurd et les Eddas.
482.	LEMAITRE (CLAUDE) .	Marsile Gerbault.
437.	LEMERCIER DE NEUVILLE (L.).	Les Pupazzi inédits.
484.	LEMONNIER (CAMILLE).	La Faute de Madame Charvet.
272.	LE ROUX (HUGUES). .	L'Attentat Sloughine.
38.	LEROY (CHARLES) . .	Les Tribulations d'un Futur.
144.	—	Le Capitaine Lorgnegrut.
289.	—	Un Gendre à l'Essai.

N°s
176. LESSEPS (FERDINAND DE). Les Origines du Canal de Suez.
439. LETTRES GALANTES D'UNE FEMME DE QUALITÉ.
366. LEX . . . . Comment on se marie.
215. LHEUREUX (P.). . . . P'tit Chéri (Histoire parisienne).
288. — Le Mari de Mlle Gendrin.
185. LOCKROY (ED.) . . . .. L'Ile révoltée.
459. LONGFELLOW . . . . Evangéline.
16. LONGUS. . . . . Daphnis et Chloé.
195. MAËL (PIERRE) . . . Pilleur d'épaves (mœurs maritimes).
209. — Le Torpilleur 29.
264. — La Bruyère d'Yvonne.
334. — Le Roman de Joël
33. MAISTRE (X. DE). . . Voyage autour de ma Chambre.
40. MAIZEROY (RENÉ) . . Souvenirs d'un Officier.
59. — Vava Knoff.
148. — Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
159. — La Dernière Croisade.
182. MARGUERITTE (P.). . La confession posthume
86. MARTEL (T.) . . . . La Main aux Dames.
232. — La Parpaillotte.
362. — L'Homme à l'Hermine.
455. — Dona Blanca.
472. — La Tuile d'or.
481. — La Prise du bandit Masca.
82. MARY (JULES). . . . Un coup de Revolver.
173. — Un Mariage de confiance.
243. — Le Boucher de Meudon.
64. MAUPASSANT (GUY DE). L'Héritage.
111. — Histoire d'une Fille de Ferme.
479. MAYNE-REID (CAPITAINE). Le Chef blanc.
489. — Les Chasseurs de Chevelures.
54. MELANDRI (ACHILLE) . Ninette.
11. MENDÈS (CATULLE). . Le Roman Rouge.
44. — Pour lire au Bain.
65. — Monstres parisiens.
94. — Le Cruel Berceau.
114. — Pour lire au Couvent.
154. — Pierre le Véridique, roman.
196. — Jupe courte.
211. — Jeunes Filles.
234. — Isoline.
250. — L'Art d'Aimer.
266. — L'Enfant amoureux.
388. — Verger-Fleuri.
90. MÉROUVEL (CH.). . . Caprice des Dames.
110. MÉTÉNIER (OSCAR) . . La Chair.
227. — Myrrha-Maria.
270. — La Grâce.
321. — La Croix.
170. MEUNIER (V.) . . . . L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
52. MICHELET (MADAME) . Quand j'étais Petite.

Nos		
63.	MIE D'AGHONNE . . .	L'Ecluse des Cadavres.
115.	—	L'Enfant du Fossé.
218.	—	Les Aventurières..
485.	MOINAUX (JULES). . .	Les gaietés bourgeoises.
118.	MOLÈNES (E. DE). . .	Pâlotte.
150.	MONSELET (CHARLES) .	Les Ruines de Paris.
239.	MONTAGNE (ÉD.). . .	La Bohème camelotte.
93.	MONTEIL (E.)	Jean des Galères.
370.	MONTET (JOSEPH). . .	Le justicier.
135.	MONTIFAUD (M. DE). .	Héloïse et Abélard.
338.	MOREAU (HÉGÉSIPPE).	Le Myosotis.
304.	MOREAU-VAUTHIER . .	Les Rapins.
69.	MOULIN (MARTIAL). .	Nella.
290.	—	Le Curé Comballuzier.
267.	MOULIN (MARTIAL) ET PIERRE LEMONNIER.	Aventures de Mathurins.
216.	MULLEM (L.)	Contes d'Amérique.
161.	MURGER (HENRI). . .	Le Roman du Capucin.
487.	MUSSET (ALFRED DE).	Mimi Pinson.
488.	—	Frédéric et Bernerette.
310.	NACLA (VICOMTESSE) .	Par le Cœur.
384.	—	Par-ci, par-là.
4.	NAPOLÉON Ier	Allocutions et Proclamations militaires.
309.	—	Messages et Discours politiques.
249.	NERVAL (GÉRARD DE).	Les Filles du feu.
333.	—	Aurélia.
199.	NEWSKY (P.).	Le Fauteuil Fatal.
371.	NION (FRANÇOIS DE) .	L'Usure.
312.	NOEL (ÉDOUARD). . .	L'Amoureux de la Morte.
19.	NOIR (LOUIS)	L'Auberge Maudite.
132.	—	La Vénus cuivrée.
205.	—	Uu Tueur de Lions.
457.	—	Trésor caché.
465.	—	Au fond de l'abîme.
242.	NOIROT (E.).	A travers le Fouta-Djallon.
202.	PARDIELLAN (P. DE) .	Poussière d'Archives.
374.	—	L'implacable service.
486.	—	Impressions de campagne, 1793-1809.
265.	PAZ (MAXIME). . . .	Trahie.
95.	PELLICO (SILVIO). . .	Mes prisons.
385.	PELLOUTIER (LÉONCE).	Ma tante Mansfield.
441.	PERRAULT (PIERRE) .	L'Amour d'Hervé.
277.	PERRET (P.).	La fin d'un Viveur.
427.	—	Petite Grisel.
376.	PÉTRARQUE ET LAURE.	Lettres de Vaucluse.
226.	PEYREBRUNE (G. DE) .	Jean Bernard.
395.	PICHON (LUDOVIC) . .	L'Amant de la Morte.
127.	PIGAULT-LEBRUN. . .	Monsieur Botte.
73.	POÉ (EDGAR)	Contes extraordinaires.
193.	PONT-JEST (R. DE). .	Divorcée.
175.	POTHEY (A.).	Le Capitaine Régnier.
188.	—	La Fève de Saint-Ignace.

Nos		
160.	POUCHKINE.	Doubrovsky.
274.	PRADELS (OCTAVE). .	Les Amours de Bidoche.
378.	—	Le Plan de Nicéphore.
463.	—	Agence matrimoniale.
6.	PRÉVOST (L'ABBÉ) . .	Manon Lescaut.
319.	RAIMES (GASTON DE) .	L'Epave.
316.	RATAZZI (Mme). . . .	La Grand-Mère.
236.	REIBRACH (J.). . . .	La Femme à Pouillot.
258.	RENARD (JULES). . .	Le Coureur de Filles.
35.	RÉVILLON (TONY). . .	La Faubourg Saint-Antoine.
78.	—	Noémi. La Bataille de la Bourse.
136.	—	L'Exilé.
300.	—	Les Dames de Neufve-Eglise.
318.	—	Aventure de Guerre.
356.	RICHE (DANIEL) . . .	Amours de Mâle.
330.	RICHEBOURG (ÉMILE) .	Le Portrait de Berthe.
353	—	Sourcils noirs.
46.	RICHEPIN (JEAN). . .	Quatre petits Romans.
77.	—	Les Morts bizarres.
292.	ROCHEFORT (HENRI) .	L'Aurore boréale.
354.	ROGER-MILÈS	Pures et impures.
214.	ROUSSEIL (Mlle) . . .	La Fille d'un Proscrit.
96.	RUDE (MAXIME) . . .	Une Victime de Couvent.
126.	—	Roman d'une Dame d'honneur.
260.	—	Les Princes Tragiques.
395.	SABATIER (E.)	Manuel de l'Agriculteur et du Jardinier.
10.	SAINT-PIERRE (B. DE).	Paul et Virginie.
15.	SANDEAU (JULES). . .	Madeleine.
80.	SARCEY (FRANCISQUE).	Le Siège de Paris.
138.	SAUNIÈRE (PAUL). . .	Vif-Argent.
150.	SCHOLL (AURÉLIEN). .	Peines de cœur.
336.	—	L'Amour d'une Morte.
415	SCOTT (WALTER). . .	Le Nain noir.
415	—	Le Château périlleux.
98.	SIEBECKER (E.) . . .	Le Baiser d'Odile.
335.	—	Récits héroïques.
404.	SIENKIEWICZ (HENRIK).	Une idylle dans la Savane.
47.	SILVESTRE (ARMAND) .	Histoires Joyeuses.
116.	—	Histoires Folâtres.
165.	—	Maïma.
180.	—	Rose de Mai.
283.	—	Histoires gaies.
293.	—	Les cas difficiles.
306.	—	Les Veillées galantes.
429.	—	Le célèbre Cadet-Bitard.
206.	SIRVEN (ALFRED). . .	La Linda.
213.	—	Etiennette.
107.	SOUDAN (JEHAN) . . .	Histoires américaines (illustrées).
71.	SOULIÉ (FRÉDÉRIC). .	Le Lion amoureux.
246.	SPOLL (E. A.). . . .	Le Secret des Villiers.
20.	STAPLEAUX (L.) . . .	Le Château de la Rage.

N°s		
39.	SWIFT.	Voyages de Gulliver.
22.	TALMEYR (M.). . . .	Le Grisou.
435.	THÉO-CRITT.	Le Bataillon des hommes à poil.
5.	THEURIET (ANDRÉ). .	Le Mariage de Gérard.
92.	—	Lucile Désenclos. — Une Ondine.
281.	—	Contes tendres.
469.	THIRION (E.)	Mamzelle Misère.
473.	TISSOT (VICTOR). . .	Au Berceau des Tzars.
79.	TOLSTOÏ	Le Roman du Mariage.
174.	—	La Sonate à Kreutzer.
299.	—	Maître et serviteur.
359.	—	A la Hussarde.
377.	—	Napoléon et la Campagne de Russie.
387.	—	Pamphile et Julius.
402.	—	Les Cosaques.
423.	—	Sébastopol (mai et août 1855).
411.	TOLSTOÏ ET BONDAREFF	Le Travail.
326.	TOPFFER (R.)	La Bibliothèque de mon Oncle.
327.	—	Nouvelles genevoises.
83.	TOUDOUZE (G.). . . .	Les Cauchemars.
55.	TOURGUENEFF (I.) . .	Récits d'un Chasseur.
109.	—	Premier Amour.
212.	—	Devant la Guillotine.
461.	TRISTAN BERNARD . .	Citoyens, Animaux, Phénomènes.
302.	UZANNE (OCTAVE) . .	La Bohème du Cœur.
365.	VALDÈS (ANDRÉ) . . .	A la Dérive.
99.	VALLERY-RADOT . . .	Journal d'un Volontaire d'un an (couronné)
25.	VAST-RICOUARD . . .	La Sirène.
166.	—	Madame Lavernon.
257.	—	Le Chef de gare.
341.	VAUCAIRE (MAURICE) .	Le Danger d'être aimé.
421.	VAUDÈRE (JANE DE LA)	La Mystérieuse.
269.	VAUTIER (CL.). . . .	Femme et Prêtre.
280.	VEBER (PIERRE). . .	L'Innocente du Logis.
113.	VIALON (P.).	L'Homme au Chien muet.
369.	VIGNÉ D'OCTON (P.). .	Mademoiselle Sidonie.
409.	—	Petite Amie.
88.	VIGNON (CLAUDE). . .	Vertige.
49.	VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.	Le Secret de l'Echafaud.
100.	VOLTAIRE.	Zadig. — Candide. — Micromégas.
350.	—	L'Ingénu.
447.	X... (Mme). . . .	Mémoires d'une Préfète de la 3e République.
273.	XANROF	Juju.
275.	YVELING RAMBAUD . .	Sur le tard.
84.	ZACCONE (PIERRE) . .	La Duchesse d'Alvarès
183.	—	Seuls !
3.	ZOLA (ÉMILE). . . .	Thérèse Raquin.
45.	—	Jacques Damour.
103.	—	Nantas.
122.	—	La Fête à Coqueville.
181.	—	Madeleine Férat.
255.	—	Jean Gourdon.
263.	—	Sidoine et Médéric.

BIBLIOTHÈQUE POUR TOUS

à 75 centimes le volume broché

ANDRÉ (EMILE). — **100 façons de se défendre dans la rue SANS armes.** Orné de 50 illustrations. Un vol.

— **100 façons de se défendre dans la rue AVEC armes.** Petit manuel pratique de la canne, du bâton à deux mains, du tir au revolver, etc. Orné de 50 illustrations. Un vol.

BERTHE (Comtesse). — **La politesse pour tous.** Un vol.

BLANCHON (H.-L. Alphonse). **100 façons d'augmenter ses revenus pendant ses loisirs.** Un vol.

BRISSE (Baron). **Petite cuisine des familles.** Un vol.

CHRISTIE et CHAREYRE. — **L'Architecte-Maçon.** Un vol.

CIM (ALBERT). — **Petit manuel de l'amateur de livres.** Un volume illustré.

CORNIÉ (G.). — **Manuel pratique et technique du vélocipède.** Un vol.

FONCLOSE (Mme Marguerite DE). — **Guide pratique des travaux de dames.** Illustré de figures et modèles. Un vol.

GAWLIKOWSKI. — **Guide complet de la danse.** Un vol.

KLARY (C.). — **Manuel de photographie pour les amateurs** Un vol.

L. C. **Nouveau guide pour se marier,** suivi du **Manuel du parrain et de la marraine.** Un vol.

LONGUEVILLE (ADHÉMAR DE). — **Manuel complet de tous les jeux de cartes,** suivi de l'Art de tirer les cartes. Un vol.

MONIN (Dr E.). — **Hygiène de la femme.** Préceptes médicaux pratiques. Un vol.

POUTIER (ARISTIDE). — **Manuel du Menuisier-modeleur.** Un vol.

RICQUIER (LÉON). — **Le moyen de savoir parler en public.** Un vol.

SABATIER (E.). — **Manuel de l'Agriculture.** Un vol.

SCRIBE (DÉSIRÉ). — **Le petit secrétaire pratique.** Un vol.

STAFFE (Baronne). — **Indications pratiques pour réussir dans le monde, dans la vie.** Un vol.

— **La distinction et l'élégance chez la femme.** Un vol.

— **Indications pratiques concernant l'élégance du vêtement féminin.** Un vol.

TERRODE (L.). — **Manuel du serrurier.** Un vol.

VIGNES (E.) — **L'Électricité chez soi.** Un vol.

VILLARD (J.). — **Manuel du chaudronnier en fer.** Un vol.

ANDRÉ (ÉMILE). — **100 coups de jiu-jitsu.** Un volume in-16 illustré . . . . Prix **1 fr. 25**

PIÈCES A SUCCÈS (*Suite*)

	Hommes	Femmes
Monsieur Adolphe, par Ern. Vois et Alin Monjardin	2	2
La Casserole, par Oscar Méténier	8	3
La Revanche de Dupont l'Anguille, par Oscar Méténier (*Prix* 1 fr. 20)	10	3
Une Manille, par Ernest Vois	5	1
Caillette, par H. de Gorrse et Ch. Meyreuil	4	2
Paroles en l'air, par Pierre Veber et L. Abric . . .	5	3
L'Extra-Lucide, par Georges Courteline	1	1
Trop Aimé, par Xanrof.	1	1
Le Portrait (1 acte en vers) par Millanvoye et Cressonois	2	2
L'Ami de la Maison, par Pierre Veber	3	2
Les Chaussons de Danse, par Auguste Germain . .	2	2
Dent pour Dent, par H. Kistemaeckers	3	1
Petin, Mouillarbourg et Consorts, par Georges Courteline	7	1
Grandeur et Servitude, par Jules Chancel	5	1
La Berrichonne, par Léo Trézenik	3	3
Un verre d'eau dans une tempête, par L. Schneider et A. Sciama	1	2
L'Affaire Champignon, par G. Courteline et P. Veber.	7	2
Le Pauvre Bougre et le **Bon Génie**, par Alph. Allais.	2	1
Les Crapauds, La Grenouille, par Léon Abric. . .	2	1
Les Cigarettes, par Max Maurey.	3	1
Nuit d'été, par Auguste Germain	2	2
La Huche à pain (1 acte en vers), par J. Redelsperger	5	2
Si tu savais, ma chère, par Jules Lévy	1	3
La Grenouille et le Capucin, par Franc-Nohain . .	2	1
Le Coup de Minuit, par H. Delorme et Francis Gally.	2	3
Cher Maître, par Xanrof	3	1
Ceux qu'on trompe, par Grenet-Dancourt	2	2
Un Bain qui chauffe, par Pierre Veber.	2	2
Blancheton père et fils, par G. Courteline et P. Veber.	14	4
Un Début dans le monde, par Max Maurey et P. Mathiex.	1	5
Pour la Gosse, par Jules Lévy	3	3

Joli emboîtage pour 25 pièces. . . . Prix : 2 fr. 50

COLLECTION IN-8° ILLUSTRÉE

A **95** cent. le volume broché; relié toile, **1 fr. 50**

DAUDET (ALPHONSE). — **Tartarin de Tarascon.** 1 volume illustré par G. Dutriac.

AICARD (JEAN), de l'Académie française. — **Tata.** 1 volume illustré par Suzanne Minier.

GYP. — **Le Friquet.** 1 volume illustré par P. Kauffmann.

COURTELINE (GEORGES). — **Coco, Coco et Toto.** 1 volume illustré par A. Barrère.

RODENBACH (GEORGES). — **Bruges-la-Morte.** 1 volume illustré par Marin Baldo.

LEMONNIER (CAMILLE). — **Amants joyeux.** 1 volume illustré par Bigot-Valentin.

ESPARBÈS (GEORGES D'). — **Le Roi.** 1 vol. ill. par H. Lanos.

JANE DE LA VAUDÈRE. — **Le Mystère de Kama.** 1 volume illustré par Ch. Atamian.

WOLFF (PIERRE). — **Sacré Léonce !** 1 vol. ill. par Fabiano.

THEURIET (ANDRÉ). — **Mon Oncle Flo.** 1 volume illustré par Ernest Bouard.

LEROY (CHARLES). — **Le Colonel Ramollot.** 1 volume illustré par A. Vallet.

LEMAITRE (CLAUDE). — **Cadet Oui-Oui.** 1 vol. ill. par Simont.

HEYSE (PAUL), (Prix Nobel 1910). — **L'Amour en Italie.** 1 volume illustré par Marin Baldo.

FLAMMARION (CAMILLE). — **Stella.** 1 volume illustré par Suzanne Minier.

DAUDET (ALPHONSE). — **Tartarin sur les Alpes.** 1 volume illustré par G. Dutriac.

CORDAY (MICHEL). — **Le Charme.** 1 vol. ill. par Jordic.

CORRARD (PIERRE). — **La Bohème s'amuse.** 1 volume illustré par Mirande.

MAËL (PIERRE). — **Pilleurs d'Épaves.** 1 vol. ill. par Lanos.

PROVINS (Michel). — **Nos petits Cœurs.** Illust. de L. Métivet.

DANRIT (Capitaine). — **Robinsons Sous-Marins.** Illustrations de G. Dutriac.

CUNISSET-CARNOT. — **Étrange fortune.** Illus. de G. Fraipont.

FRÉMEAUX (Paul). — **Les derniers jours de l'Empereur.** *Illustrations d'après des documents iconographiques anciens, communiqués par l'auteur.*

ARÈNE (Paul). — **Domnine.** Illustrations de Koister.

ALLAIS (Alphonse). — **Pas de bile !** Illust. de L. Métivet.

etc., etc., etc.

9879. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. (2-12).